





LOUIS GUIMBAUD

VICTOR HUGO

ET

JULIETTE DROUET

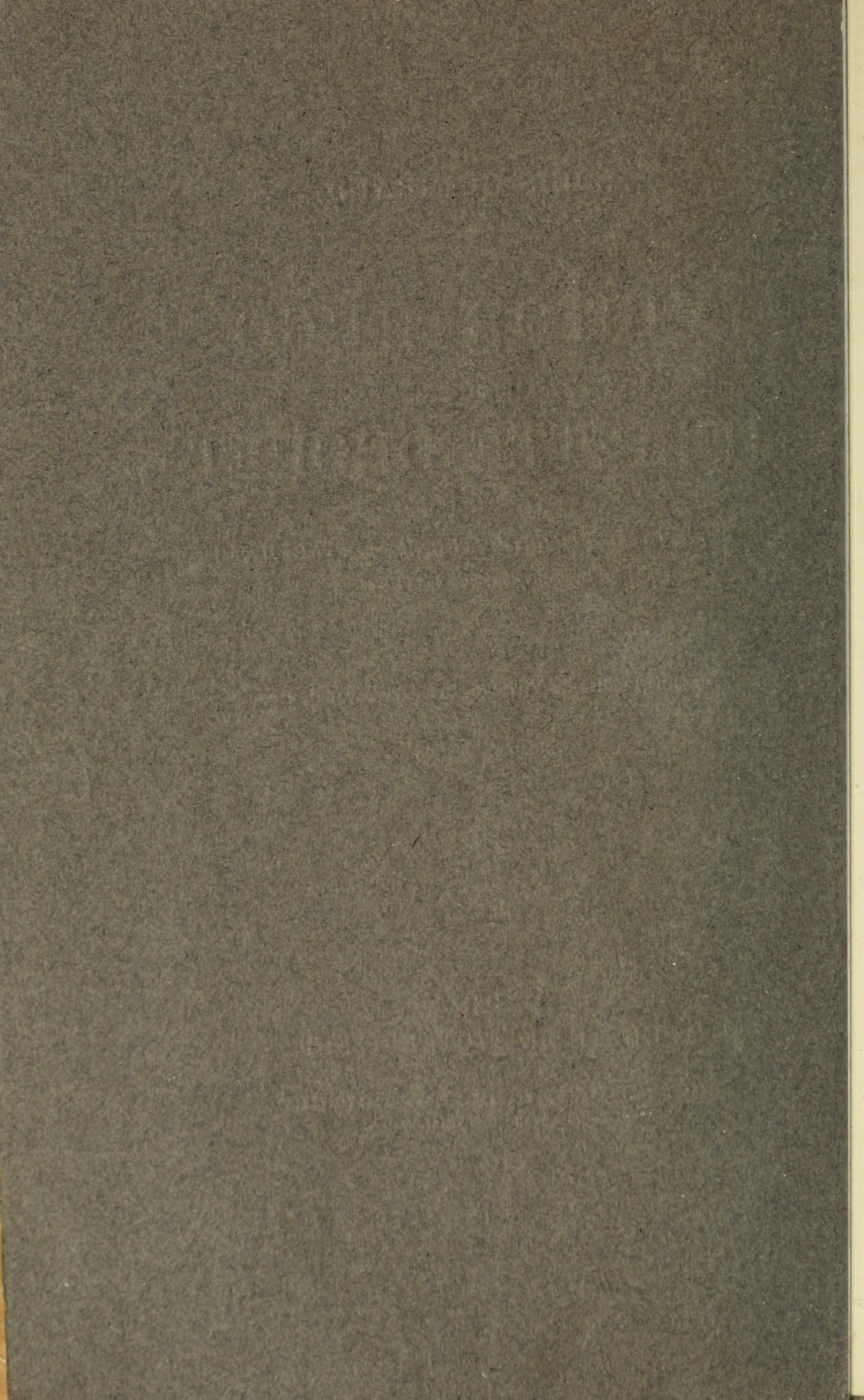
D'après les lettres inédites de Juliette Drouet à Victor Hugo et avec un choix de ces lettres.

Dessins inédits de V. Hugo, Pradier, Gavarni, etc.

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
AUGUSTE BLAIZOT, ÉDITEUR
EN VENTE CHEZ
EUGÈNE REY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
8, BOULEVARD DES ITALIENS
1914



VICTOR HUGO

ET

JULIETTE DROUET

DU MÊME AUTEUR :

Un Grand Bourgeois au XVIIIe **siècle** : Auget de Montyon. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 1 volume in-8° (à la librairie Émile-Paul).



Juliette Drouet
D'après une photographie appartenant à M. A. Blaizot.

LOUIS GUIMBAUD

VICTOR HUGO
ET
JULIETTE DROUET

D'après les lettres inédites de Juliette Drouet à Victor Hugo
et avec un choix de ces lettres.

Dessins inédits de V. Hugo, Pradier, Gavarni, etc.

TROISIÈME ÉDITION





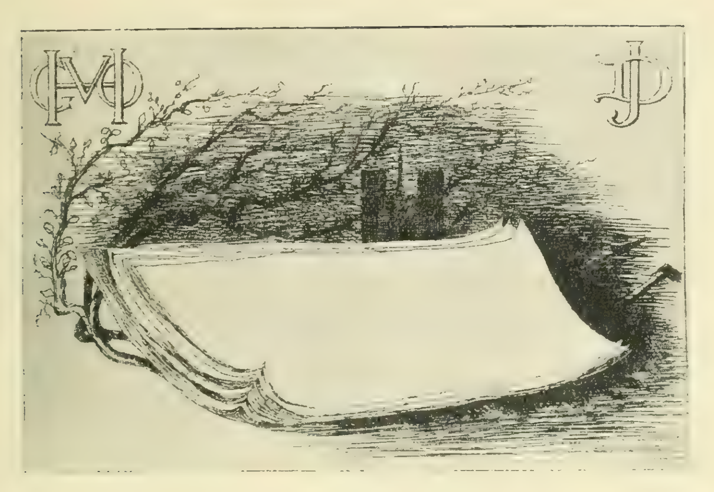
PARIS
AUGUSTE BLAIZOT, ÉDITEUR
EN VENTE CHEZ
EUGÈNE REY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
8, BOULEVARD DES ITALIENS

1914

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Un exemplaire unique sur papier du Japon, non mis dans le commerce.

Cent exemplaires réimposés gr. in-8° sur papier vélin d'Arches, avec portraits imprimés en couleurs et numérotés de 2 à 101.



Ex-libris de Juliette Drouet[1].

AVANT-PROPOS

Un poète, un grand poète, aime une princesse de théâtre. Il en est jaloux. Il la force d'abandonner la scène, les coulisses, les « vains étourdissements » du monde et de la ville ; il l'enferme, avec une domestique, deux ou trois de ses portraits et autant de ses livres, dans un appartement large de quelques toises. Et comme elle se plaint de n'avoir rien à faire : « Écris-moi, lui dit-il, écris-moi tout ce qui te trottera par la tête, tout ce qui te fera battre le cœur ».

Telle est l'origine des lettres de Juliette Drouet à Victor Hugo. Ce ne sont donc point des lettres missives.

1. *D'après une épreuve originale appartenant à M. Louis Barthou.*

confiées à la poste et destinées à informer un amant des tendres dispositions qui animent sa maîtresse. Ce sont des notations, des « gribouillis » *— ainsi que le disait Juliette elle-même — jetés sur le papier au fil de l'heure, déposés, dans l'instant qui suit et sans avoir été relus, en un coin de la chambre, et que l'amant emporte, à chaque visite nouvelle, comme autant de galants trophées.*

Lorsqu'il est mort à Paris, le 26 mai 1912, *l'exécuteur testamentaire de Juliette Drouet, M. Louis Koch, possédait environ vingt mille de ces lettres. Il y avait ajouté les lettres du sculpteur James Pradier à notre héroïne, celles de Juliette à sa fille, Claire Pradier, les réponses de Claire Pradier à sa mère.*

L'ensemble de ces documents étant devenu la propriété d'un éditeur parisien, M. Auguste Blaizot, celui-ci a bien voulu nous charger de les dépouiller et d'en tirer un volume sur Victor Hugo et son amie.

A première vue, la tâche paraissait très difficile.

D'un côté, en effet, il ne fallait point songer à publier les vingt mille lettres.

De l'autre, il pouvait sembler fastidieux de raconter, d'après elles et en détail, une liaison dont on savait d'avance qu'elle fut très peu mouvementée, monotone, et plutôt propre à rappeler des litanies ou quelque chapelet qu'une tragédie ou un roman.

Nous avons essayé de surmonter ces difficultés de la manière suivante :

Dans une première partie, nous présentons la biographie de Juliette Drouet sous la forme d'une série de tableaux synthétiques, chaque tableau résumant plusieurs lustres de sa vie. Nous évitons ainsi de raconter,

année par année, une existence sans événements, ni péripéties.

Dans une seconde partie, nous publions les lettres qui nous ont semblé particulièrement éloquentes, spirituelles ou lyriques. Eclairées par une lecture préalable de la biographie, ces lettres en formeront, pour ainsi dire, la justification et l'accompagnement naturel.

Au début de sa liaison avec le poète, Juliette Drouet ne datait pas ses « gribouillis »; *elle indiquait seulement le jour de la semaine et l'heure. Jusque vers l'année* 1840, *environ, il a donc fallu nous contenter du classement qu'elle introduisit elle-même dans la collection de ses manuscrits — et que son exécuteur testamentaire paraît avoir respecté. A partir de* 1840, *elle a daté chaque pièce. Notre travail a pris du même coup plus de précision et de sûreté. Quand il devenait trop pénible, nous trouvions d'ailleurs de précieux encouragements chez les lettrés et les amis que nous sommes heureux de remercier ici : MM. Louis Barthou et François Camailhac, à l'initiative et à la bonté desquels nous devons d'avoir pu entreprendre cet ouvrage, MM. Jean-Pierre Barbier, Daniel Baud-Bovy, Benezit, Paul Beuve, Auguste Blaizot, Raymond Escolier, F. Jousseaume, Eugène Planès, Stirling, etc., qui nous ont ouvert leurs collections et n'ont épargné, en notre faveur, ni le temps, ni l'érudition, ni la peine.*

Nous nous demandions aussi ce qu'aurait pensé de nos efforts l'aimable femme dont l'humeur, les inclinations, les habitudes, nous étaient devenues à la fin presque aussi familières que l'écriture. En ce qui la concerne, le doute n'est pas possible. Elle se fût mo-

quée de notre projet. A force de vivre dans la compagnie des personnes de mérite, elle avait conçu en effet, une fort modeste idée de son esprit, de ses connaissances et de ses talents. En 1873, *un jour que l'architecte Robelin la surprit remettant de l'ordre dans ses « gribouillis », il crut qu'elle se livrait à la littérature épistolaire, et demanda gravement « quand cela paraîtrait ». — « Bonne question ! » fit-elle, et elle éclata de rire.*

Mais il n'en allait pas de même de Victor Hugo. Ce parfait connaisseur attachait aux improvisations de son amie une véritable importance. Chaque fois qu'elle les voulut détruire, il ordonna de les conserver. Chaque fois qu'elle proposa d'y mettre fin, il pria qu'elles fussent continuées. Enfin, nous avons eu sous les yeux une lettre inédite, dans laquelle il s'écrie :

« Tes lettres, ma Juliette, c'est mon trésor, mon écrin, ma richesse ! Notre vie est là, déposée jour par jour, pensée par pensée. Tout ce que tu as rêvé est là, tout ce que tu as souffert est là. Ce sont autant de petits miroirs charmants dont chacun reflète un côté de ta belle âme. »

Dans un autre billet, il ajoute : « J'aime ton âme, comme j'admire ton visage. Tu es un livre admirablement relié. Je te remercie de m'y avoir si souvent laissé lire. »

Pour Juliette Drouet, comme pour son biographe, voilà peut-être une approbation et un patronage suffisants.

L. G.



Le château de Fougères.
(D'après un dessin inédit de Victor Hugo, appartenant à M. Louis Barthou.)

CHAPITRE PREMIER

JULIENNE GAUVAIN

Une silhouette tourmentée, de sombres couleurs, des enchevêtrements de tours, de clochers, de hauts pignons et de remparts, des ruelles en escaliers et, parfois, aux carrefours, quelque réduction provinciale de la cour des miracles, telle était la ville de Fougères, dans le commencement du XIX[e] siècle. Aux abords, une rivière mal domptée, en lutte bruyante avec de

nombreux moulins, une nature broussailleuse, plus de sentiers que de chemins, et plus de chemins que de routes.

Cet ancien nid de chouans semblait évidemment destiné par la nature à devenir le berceau d'une héroïne romantique. Et c'est là, en effet, que naquit, le 10 avril 1806, Julienne-Joséphine Gauvain, connue plus tard sous le nom de Mlle Juliette, puis sous celui de Mme Drouet [1].

Son père était un pauvre tailleur établi dans le faubourg de la ville, rue de la Révolution, sur la route qui conduit de Fougères à Antrain. Sa mère s'occupait aux soins du ménage.

De ces humbles origines, Mme Drouet tirait volontiers quelque fierté ; elle écrivait : *je suis peuple*, comme d'autres disent : *je suis noble;* et, par là, elle entendait à la fois expliquer et excuser son goût de l'indépendance, sa vive humeur, ses qualités de primesaut. Peut-être eût-elle bien fait d'invoquer aussi, à ce sujet, l'abandon où fut laissée sa première enfance.

Ni mère, ni père, pour la protéger et la diriger. Près

[1] Voici son acte de naissance : Le onze avril mil huit cent six, à trois heures du soir, par devant nous, Louis Binel, maire et officier de l'état civil de la commune de Fougères, est comparu Julien Gauvain, tailleur, âgé de vingt-neuf ans, demeurant à Fougères, rue de la Révolution, lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin, né le jour d'hier, à sept heures du matin, de lui déclarant et de Marie Marchandet son épouse, auquel enfant il a déclaré vouloir donner les prénoms de Julienne-Joséphine ; les dites déclarations et présentations faites en présence de François Dorange, huissier, âgé de vingt-cinq ans, demeurant à Fougères, et de François Baunier, jardinier, âgé de soixante-huit ans, demeurant en Lecousse. Et ont, le père et les témoins signé avec nous le présent acte, après que lecture leur en a été faite.

Signé : Julien Gauvain, François Baunier, Dorange et Louis Binel.

de la petite fille qui commence à peine de balbutier, la mère est morte le 15 décembre 1806. Le 12 septembre de l'année suivante, le père s'est traîné jusqu'à l'hospice civil de Fougères et il y est mort à son tour. L'hospice va recueillir l'orpheline : elle sera classée parmi les enfants trouvés ; des formalités sont remplies en ce sens, lorsqu'apparaît, tel un dieu protecteur, certain brave homme d'oncle.

Il se nomme René-Henri Drouet[1]. Il a trente-deux ans ; il est, de son état, sous-lieutenant d'artillerie, et compte, à son glorieux actif de soldat napoléonien, huit campagnes, plus une blessure, (un coup de hache sur le pied). La blessure est telle qu'on a cherché pour lui quelque emploi presque sédentaire. De l'artilleur, on a fait un canonnier garde-côtes, et qui s'ennuie ferme, dans le petit port breton où le sort l'a désormais confiné. Il revendique Julienne. On la lui confie.

Mais de croire que ce guerrier apaisé saura guider la petite, fût-ce par la main, ce serait une illusion. Il ne sait que la cajoler et la gâter. Nulle enfance plus débridée, plus vagabonde. Julienne n'alla jamais à l'école du village, parce que, sur le chemin, il y avait trop de buissons et derrière eux, un grand étang. Dans

[1] Voici la notice qui le concerne, telle que nous l'avons relevée sur les registres matricules de l'hôtel des Invalides : Drouet, René-Henri, fils de Jacques Drouet et de Jacqueline Christophle, né le 26 février 1774 à Maresché (Sarthe), entré à 56 ans, le 15 juillet 1830, lieutenant à la 41e compagnie de canonniers garde-côtes. Services effectifs, 22 ans, 4 mois, 26 jours. Campagnes, 8 ans, 10 mois, 20 jours, total 31 ans, 3 mois, 16 jours. Cet officier est goutteux. Il a reçu un coup de hache sur le pied. Il souffre d'une hernie de l'estomac qui lui donne de fréquents vomissements. Il touche de l'État une pension de 350 francs par an, inscrite sous le numéro 24.699. Mort le 24 novembre 1842

les buissons, elle cachait bas et souliers; dans l'étang bleu comme le firmament, elle cueillait des nénuphars luisants comme des étoiles. Au sortir de l'eau, il lui arrivait presque toujours de ne pas retrouver sa cachette, et de rentrer pieds nus, cheveux au vent, la robe en loques. Mais elle en riait et on lui pardonnait, puisque sa tête était couronnée de fleurs et que, déjà, les fleurs lui seyaient le mieux du monde.

Jours colorés et parfumés! Jours emplis d'innocentes joies et de pures douleurs : la mort d'une linotte apprivoisée, un fruitier mis au pillage, sous l'œil indulgent du garde-côtes, en uniforme vert. Toute sa vie, la mémoire de Julienne sera désormais parée de ces souvenirs, baignée de cette fraîcheur. Et d'arrêter son premier élan de sauvageonne, rien ne sera capable, pas même la grille d'un cloître, pas même la règle de Saint-Benoist.

René-Henri Drouet comptait deux parentes, une sœur et une cousine, parmi les mères religieuses d'un grand couvent parisien, celui des Bernardines-Bénédictines de l'Adoration Perpétuelle dont la maison était située rue du Petit-Picpus. Quand Julienne eut dix ans, il obtint aisément de la faire entrer dans le pensionnat annexé au couvent. Et, désormais, la voie de l'orpheline parut toute unie : elle serait d'abord une élève distinguée, puis, une pieuse novice, et enfin, une sainte religieuse. Mais, de ces trois parties de la route, Julienne ne devait, en réalité, parcourir que la première.

S'il faut en croire la description qu'en a faite Mme Drouet, elle-même, et qui a été tout au long trans-

posée par Victor Hugo, dans les *Misérables*, la maison du Petit-Picpus était peu riante, et le premier spectacle qui s'offrit aux yeux de l'enfant fut plus sombre que tous les drames dans lesquels elle devait figurer plus tard. Des grilles cadenassées, des couloirs obscurs, des salles nues, une chapelle où l'officiant lui-même se dissimulait derrière un velum, tel était le décor. Des fantômes noirs, au visage voilé, tenaient les rôles. La pièce était faite d'interminables prières, de terribles mortifications : les Bernardines-Bénédictines couchaient sur la paille, elles portaient des cilices qui leur donnaient une fièvre chronique et des spasmes nerveux ; elles ignoraient le goût de la viande, l'usage du feu. A tour de rôle, et sans qu'aucune interruption fût possible, chacune d'elles, enfin, faisait la *réparation*. C'était « la prière pour tous les péchés, pour toutes les fautes, pour toutes les violations, pour tous les crimes qui se commettent sur la terre. » Pendant douze heures consécutives, la religieuse restait à genoux, devant le Saint-Sacrement, les mains jointes, la corde au cou. Quand la fatigue devenait insupportable, elle se prosternait à plat ventre, la face contre terre, les bras en croix, et elle priait plus passionnément que jamais, pour tous les coupables de l'univers. — Recueillant ces détails de la bouche de Mme Drouet, Victor Hugo les déclarait sublimes ; mais elle en avait goûté, avant lui, la douloureuse volupté, son âme en demeurait profondément pénétrée, et, de son passage au Petit-Picpus, il faut noter qu'elle garda, avant tout, une sensibilité catholique, le don et le sens de la prière.

Aux austérités près, les élèves du pensionnat se conformaient d'ailleurs à presque toutes les pratiques du couvent. Comme les religieuses, elles ne voyaient leurs parents qu'au parloir, et ceux-ci n'obtenaient même pas de les embrasser. Au réfectoire, elles mangeaient dans le silence, sous le guet de la mère semainière qui, de temps en temps, si une mouche s'avisait de voler contre la règle, ouvrait et fermait brusquement un livre de bois. Le bruit de ce livre, et les vies des Saints, lues à haute voix, formaient bien souvent les seuls assaisonnements du repas. Et, lorsqu'une indisciplinée se mêlait de trouver ce repas mauvais et de n'y point goûter, elle était aussitôt condamnée à faire, par terre, une croix de langue, en léchant le pavé.

Ni la croix de langue, ni la maigre chère, ne parvinrent cependant à induire Julienne en des pensers mélancoliques. Elle garda la belle spontanéité et l'enjouement de ses premières années. Enfant gâtée du couvent, où ses tantes, la mère des Anges et la mère Sainte-Mechtilde paraissent avoir joui d'une charmante autorité, elle en devint très vite l'enfant terrible. C'est elle qui, à peine âgée de douze ans, se jetait un jour dans les bras d'une religieuse et s'écriait en louchant du côté des murailles : « Ma mère, ma mère, une grande vient de me dire que je n'ai plus que neuf ans et dix mois à rester ici : quel bonheur ! » Et c'est elle encore qui laissa traîner, un beau matin, sur les dalles du cloître, cette confession écrite d'avance, afin de ne pas être oubliée : « Mon père, je m'accuse d'avoir été avarice ; mon père, je m'accuse d'avoir été adul-

tère ; mon père, je m'accuse d'avoir élevé mes regards vers les *monsieurs.* »

On pourrait se demander quels étaient les *monsieurs* en l'occurrence. Car, dans le couvent du Petit-Picpus, il n'y avait point de professeurs mâles, et, seuls, les plus distinguées d'entre les mères assumaient le soin d'enseigner les jeunes pensionnaires. Aux qualités d'éloquence que l'on retrouvera plus loin, dans les lettres de Mme Drouet, on doit juger que les Bernardines-Bénédictines s'acquittèrent fort bien de leur tâche. Julienne apprit d'elles, sinon l'orthographe et le beau style, du moins la sincérité, et qu'avant d'écrire, il faut avoir un sentiment à exprimer. Elle apprit aussi des arts d'agrément. La mère Sainte-Mechtilde possédait une admirable voix. A ce titre, on l'avait chargée des cérémonies et du chœur ; elle y employait sa nièce et ses élèves. Elle en prenait ordinairement une gamme complète, c'est-à-dire sept, qu'elle faisait chanter debout, alignées par rang d'âge, et qui offraient ainsi au regard comme un pipeau de jeunes filles. L'histoire ne dit pas si Julienne faisait mieux qu'une autre sa partie dans un tel concert. Mais nous verrons qu'elle songea timidement, un peu plus tard, à utiliser ses qualités de virtuose. De même, c'est au Petit-Picqus qu'elle apprit la gouache et l'aquarelle ; elle devait ce talent à une faveur spéciale des pieuses religieuses de l'Adoration, qui, par dérogation à la règle, avaient autorisé leur pupille à suivre les leçons du jeune maître Redouté.

Enfin, il n'est pas téméraire d'affirmer que Julienne prit ou fortifia, dans le couvent de ses tantes, les qua-

lités de tact et de mesure, les airs de distinction qu'elle a déployés plus tard, dans le salon de Victor Hugo. A la communauté des Bernardines était jointe, en effet, une sorte de maison de retraite, où finissaient de vivre de vieilles dames du monde, et plusieurs religieuses de divers ordres, restes des cloîtres détruits pendant la Révolution. Quelques-unes gardaient au fond du cœur un généreux instinct de maternité. Julienne eut vite fait de le réveiller. Elle accoutuma d'aller rompre, en ce milieu relativement enjoué, la règle de l'éternel silence ; violant la défense qui interdisait les amitiés, elle fit des vieilles ses bonnes amies. Elle écouta aussi beaucoup, elle sut retenir ; et, quarante ans plus tard, quand on l'interrogeait sur les dames du Petit-Couvent, elle rappelait avec sûreté les noms, les physionomies et les façons de ce monde pittoresque, un peu falot, mais toujours si poli, et tellement spirituel : Mme de Beaufort-d'Hautpoul, qui descendait du *roi des Halles*, et qui prenait des airs avec Mme la comtesse Dufresne, de noblesse impériale ; Mme de Genlis, dont la prieure refusait les visites, à cause qu'elle écrivait des romans, et cette religieuse de l'ancienne abbaye de Fontevrault, qui avait entrepris de dégourdir le rigoureux auteur d'*Adèle et Théodore* et de lui faire entendre, notamment, qu'au temps du Bien-Aimé, les Bernardins ne le cédaient jamais aux mousquetaires !

Est-ce parce qu'elle soulevait le voile léger de ces conversations, que Julienne commença, dès l'âge de seize ans, à regarder, avec les yeux de l'esprit, par delà les cloîtres et les grilles ? Est-ce par l'effet d'un ins-



J. Pradier, par lui-même.
D'après une aquarelle inédite appartenant à M. Auguste Blaizot.

tinct de loyauté et de dignité qu'elle voulut connaître le monde avant d'entreprendre un noviciat et de prononcer des vœux ? On ne sait. Ce qui semble certain, c'est qu'au jour solennel où elle fut présentée, en qualité de postulante, à l'archevêque de Paris, Mgr de Quelen, elle trouva moyen de laisser deviner d'un mot combien sa vocation était fragile, et combien son désir du monde était passionné. De son côté, le prélat mit quelque coquetterie à dénoncer d'un signe, aux religieuses, la brebis qui voulait s'égarer ; et, le soir même, Julienne quitta le couvent.

Ici se place une période assez obscure dans la vie de la jeune fille. Faut-il croire qu'elle ait de suite abordé le siècle et ses difficultés ? Faut-il supposer qu'elle se réfugia chez son oncle, — le seul homme qui l'ait aimée, avant Victor Hugo, écrira-t-elle plus tard, — et qu'elle y mena quelque temps l'existence humiliée des personnes riches d'ambition et pauvres d'argent ? Nous ne savons. Et, sans transition connue, nous retrouvons Julienne, en 1825, parmi les « élèves » du sculpteur Pradier.

James Pradier : pour les hommes de notre génération, ce nom évoque surtout des groupes et des statues : statues plus gracieuses que pures ; groupes plus harmonieux que vigoureux ; dans l'ensemble, l'œuvre d'un maître, qui prétendit bien se hausser jusqu'à Praxitèle, mais ne ramassa jamais que le ciseau de Clodion.

Il n'a pourtant manqué à Pradier qu'un biographe diligent, pour acquérir un autre genre de célébrité, celle d'un artiste grand viveur, magnifique et vaniteux.

insouciant et faible ; venu trop tard pour mener sans quelque scandale la vie facile qu'il aimait, venu trop tôt pour acquérir, par son travail, la fortune que cette vie supposait. D'ailleurs riche d'intentions morales autant que de facilité artistique, porté aux généreux mouvements, mais se rappelant tout à coup que ses imprudences et ses folies l'ont mis en état de ne pouvoir terminer par une bonne action ce qu'il a commencé d'un beau geste, et s'empressant alors de revenir à la statue ébauchée, à la vignette indiquée sur quelque copeau de papier[1], à la mélodie dont vibrait encore la guitare jetée sur un des coussins de l'atelier. On disait, du sculpteur, qu'il partait tous les matins pour Athènes et s'arrêtait au quartier de l'Europe, chez la première gueuse venue. De l'homme, on aurait pu dire qu'il rêvait chaque soir les comportements d'un héros cornélien, et reprenait, chaque lendemain, l'habit et les mœurs d'un rapin lovelace.

Deux fois par semaine, son atelier se transformait en lieu de réception, et la réception était des plus ouvertes : peintres et poètes, modèles, actrices et quelquefois même femmes du monde, hommes politiques et hommes d'épée, toute la société, en un mot, se piquait de fréquenter rue de l'Abbaye.

Chaussé de hautes bottes découpées en cœur sur le devant, vêtu d'un pantalon de velours violet et d'une sorte de paletot de même étoffe, qu'ornaient des brandebourgs à la polonaise, flanqué d'un lévrier

[1] Pradier a fait des vignettes, notamment, pour des recueils de romances. Il a aussi pratiqué la peinture à l'huile, et le musée de Genève possède un tableau signé de lui.

écossais presque aussi haut que lui-même, le maître du logis recevait ses visiteurs, les écoutait et leur répondait sans quitter le travail ; il faisait naître des beautés sous le ciseau, dans le moment que la conversation s'animait le plus, et ainsi son commerce devenait ensemble une causerie et un spectacle.

Dans le premier étourdissement que dut lui donner un monde aussi brillant, aussi mêlé, et aussi facile, Julienne commit l'imprudence qui devait décider du reste de sa vie. Grâce à son esprit indépendant et rare, grâce surtout à sa beauté, elle avait très vite acquis droit de cité chez Pradier. Elle y revint souvent ; elle y demeura longtemps, elle consentit à poser devant lui[1], et quand, un jour, le statuaire voulut respirer cette fleur, si différente par la délicatesse et le parfum de celles que l'on trouve communément dans les ateliers, il n'eut qu'à se pencher et à la cueillir.

Il fit de Julienne sa maîtresse en 1825 ; en 1826, il eut d'elle une petite fille que nous retrouverons ; en 1827, il inaugura un système qui consistait essentiellement à négliger l'enfant et à ne pas se préoccuper de la

[1] Elle posa, non point comme on l'a dit et comme nous l'avons imprimé nous-même par erreur, pour une des statues des villes de Lille et de Strasbourg qui figurent sur la place de la Concorde, mais pour de nombreuses etudes de tête et de nu, dont Pradier s'est servi ensuite à titre documentaire. C'est ainsi qu'on retrouve les traits de Julienne, dans presque toutes les maquettes de nu appartenant à la première partie de la carrière de Pradier et qui sont exposées sous vitrine, au musée de Genève. A notre avis, on la retrouve aussi dans la statue de la ville de Strasbourg. Toutefois, nous devons à la vérité de dire que Pradier, lui parlant de la statue, dans une lettre du 15 juillet 1838, ne rappelle aucunement qu'elle ait jamais posé, même pour une ébauche de cette œuvre

mère, tout en ayant l'air de les aider et de les protéger l'une et l'autre.

Chez cet artiste, né à Genève, et dont la famille avait été fondée jadis par des réfugiés du Bas-Languedoc, il existait, en effet, un coin de prédicant ; il lui arrivait souvent de ne pas remplir un devoir ; mais il advenait rarement que sa conscience en fût pas préoccupée. Sa lâcheté faisait suite aux plus belles maximes, son inertie accompagnait les plus nobles scrupules. C'est ainsi que pendant quatre ans, de 1827 à 1831, il ne va pas quitter le souci de procurer à Julienne un établissement. Mais lequel ? Ici commencent les difficultés d'ordre pratique. James Pradier, ancien prix de Rome, chevalier de la Légion d'Honneur, membre de l'Institut, professeur à l'école des Beaux-Arts, ne peut décemment, selon lui, épouser son ancien modèle. Il n'y songe pas un seul instant. Mais comme il tient à faire quelque chose, fût-ce une sottise, il a imaginé d'introduire la jeune femme dans le monde des théâtres et de la pousser sur les planches. Comme il a des relations à Bruxelles, c'est à Bruxelles qu'elle étudiera et débutera ; et comme elle a besoin d'être guidée, renseignée, protégée, il lui écrira presque tous les jours de longues lettres, dans lesquelles la platitude alterne d'ailleurs avec la vulgarité.

Quelle que soit notre répugnance à publier semblable document, il faut que nous donnions ici une de ces lettres. Par là, et par là seulement, le lecteur connaîtra les étranges directions auxquelles Julienne fut, un moment, contrainte de se montrer docile :

A Madame
Giraudier [1] *pour sa fille Julie.*
Poste restante
à Bruxelles.

10 novembre 1828.

Chère Julie,

Je n'ai pas encore écrit à M. Durand. Tu ne me dis pas sous quel nom et avec qui je dois te désigner. Il ne faut pas se tromper dans ces sortes de choses. Il est, je crois, inutile que tu passes pour être mariée, il me semble que cela aute (*sic*) de l'intérêt car tu sais que malgré l'intérêt qu'une jeune femme inspire, l'homme, lorsqu'il vous aide, espère toujours, il ne faut donc pour de certaines personnes auter cet espoir. Tu m'entends j'espère, je ne veux pas dire que tu combles l'espérance, d'ailleurs tu as assez d'autres jolies qualités pour récompenser ceux qui seront assez nobles pour t'aider. Tu feras bien de faire la connaissance du maître d'orchestre et de m'envoyer son nom pour savoir si quelques gros bonnets le connaissent, car c'est lui qui t'apprendra tes rôles avec le violon. C'est la coutume en province, le chef d'orchestre est tout quand il vous veut du bien, je le sais par expérience; nous sommes bons amis MM. Chérubini, Lesueur, Boieldieu et Berton : vois si ces messieurs pourraient être utiles plus tard, ils nous serviront pour Eugène et pour toi, je me les réserve...

. . . .

Fais, je t'en prie, usage de pastilles de menthe, il n'y a que cela qui m'a guéri les nerfs car j'avais des papitations comme toi et elles sont parties, et les émotions m'étaient très funestes. Ainsi tu vois que tu dois en éprouver bientôt.

[1] Mme Giraudier était une personne à laquelle le sculpteur avait cru devoir confier Julienne; elle passait aux yeux du monde, et quel monde ! pour la mère de la jeune femme. Nous n'avons pas pu l'identifier autrement.

Je t'assure que j'ai guéri Lanvin de la même maladie. Ne crains rien, cela ne fait pas de mal et cela n'échauffe pas comme on dit. Fais aveuglément ce que je te dis et tu t'en trouveras toujours bien. Je ne me sens plus du tout de mes nerfs et aussitôt que je sens quelques petites atteintes je prends une onse (*sic*) de pastilles et j'en prends sans cesse et après mes repas, d'ailleurs le sucre fait travailler l'estomac. Le chocolat sans pain te ferait aussi du bien et t'engraisserait. Enfin que sais-je ?

Fais mes amitiés à Mme Giraudier que j'oublie quelquefois dans mes lettres, mais mon cœur n'oublie jamais les bonnes actions et les personnes qui te portent intérêt.

Adieu.
Ton dévoué ami,

J. PRADIER.

A des conseils aussi élevés, d'une psychologie aussi pénétrante, il ne manquait plus que de mêler le bon Dieu, la morale, voire même l'esthétique. Pradier ne s'en est pas privé. Dès le jour suivant, il écrit :

11 novembre 1828.

A Madame
Giraudier pour sa fille Juliette.
Poste restante
à Bruxelles.

Chère amie,

Ta lettre me console et commence à me donner l'espoir que tu es changée : j'en rend grâces à Dieu. Tu vas trouver la récompense de tes peines et de ta conversion. La persévérance conduit au but celui qui ne la néglige pas ; mais heureux celui qui entre dans la route du bien ; avec elle (*sic*) il surmonte tous les obstacles, sois-en sûr (*sic*).

Et la correspondance continue ainsi, abondante et vide, interminable et niaise, rebutant mélange de faux-fuyants, de vantardise et de prêchi-prêcha. Julienne montre-t-elle de l'éloignement pour le Vaudeville ? Pradier proclame ce genre le plus charmant du monde, et le met fort au-dessus de la tragédie, qui en est, dit-il, le plus ennuyeux et le plus froid. Julienne se plaint-elle de n'avoir qu'une robe ? Pradier lui oppose que seules, les « routinières du théâtre » en possèdent davantage. Julienne, enfin, hasarde-t-elle une timide demande d'argent ? Pradier répond qu'il en est démuni et lui offre un livre de romances, illustré par ses soins.

Il fallait pourtant vivre. La pauvre fille ayant engagé au Mont-de-Piété de Bruxelles tout ce qu'elle possédait, écrivait avec mélancolie : « C'est là le seul engagement que mes talents m'aient valu ». Et peut-être allait-elle prendre quelque parti désespéré, lorsque le hasard la mit sur le chemin de Félix Harel.

Encore qu'il fût alors bonapartiste impénitent, et, à ce titre, conspirateur par état, on peut dire de Harel qu'il apparaît avant tout comme un homme de théâtre : au travers des préoccupations pour la chose publique, qu'il affiche de temps en temps, on discerne ses préférences pour les choses de la scène ; il avait d'ailleurs le sentiment très net qu'une intime alliance a toujours uni la politique et les coulisses, les corps législatifs... et les corps de ballet, et quels que fussent ses avatars, qu'il devînt pamphlétaire, financier ou préfet, qu'il fût en place ou qu'il fût en fuite, il gardait toujours un pied dans quelque entreprise dramatique, en qualité de directeur, de régisseur ou de con-

seiller intime. Dans le temps qu'il rencontra Julienne, il remplissait justement ce dernier rôle auprès des artistes du théâtre royal de Bruxelles ; il leur présenta la jeune femme. Sans autre apprentissage que celui dont nous avons vu Pradier diriger de loin l'organisation, et sans autres détails, nous savons qu'elle débuta, à Bruxelles, au commencement de l'année 1829, exactement vers le 17 février.

A cette date, en effet, elle mande à Pradier que ses débuts furent heureux et que la presse bruxelloise s'est montrée favorable. Et lui aussitôt de remercier la Providence, et de conclure que Julienne peut désormais vivre de son talent :

« N'as-tu pas à cela un plaisir bien doux ? lui écrit-il. N'as-tu pas un poids de moins sur le cœur, toi qui as l'âme élevée ? Comme il est bon, ce pain que l'on a gagné aussi honorablement ; pour moi, je trouve que toutes tes fautes sont réparées par la peine que tu te donnes ; ta persévérance sera récompensée ; n'en doute pas, travaille toujours ; d'ailleurs on n'a pas le temps de trouver la vie longue, quand on s'occupe honorablement, l'étude a plus de fleurs que d'épines. »

Ayant ainsi parlé, l'artiste retournait à ses affaires et à ses plaisirs, non sans avoir exhorté Julienne à demeurer en Belgique le plus longtemps qu'elle pourrait. Il n'ignorait point, en effet, le désir passionné où était la jeune femme de revoir et d'embrasser leur petite fille. Mais il craignait qu'elle ne retrouvât pas à Paris l'engagement dont elle vivait à Bruxelles, qu'elle retombât, au moins moralement à sa charge, et, multipliant les avis précautionneux, les conseils de



Juliette Drouet en 1832
D'après une statuette de Chaponnière, appartenant
à M. Daniel Baud-Bovy.

prudence, il la suppliait, comme il dit, de ne pas lâcher le certain pour l'incertain.

Rien n'y fit; Julienne, ainsi qu'elle le racontait plus tard, eût plutôt couvert à pied la traite qui la séparait de son enfant. Les événements de 1829 lui épargnèrent cette peine. Une certaine fermentation s'étant manifestée, le gouvernement de Charles X venait, en effet, de montrer des intentions libérales. Entre autres exilés politiques, il laissa rentrer Félix Harel, et avec lui, son illustre maîtresse, Mlle George. Julienne partagea leur sort. Elle les suivit tous les deux, non seulement jusqu'à Paris, mais jusqu'à ce théâtre de la Porte Saint-Martin, dont Harel devait faire rapidement le boulevard du romantisme. Et le 27 février 1830, elle débuta, sur cette scène, dans le rôle d'Emma, de l'*Homme du monde*, drame d'Ancelot et Saintine.

Puis, elle émigra presque aussitôt vers l'Odéon ; Harel venait d'en prendre la direction, sans abandonner d'ailleurs la Porte Saint-Martin. Elle joua là, dans le *Moine* de Fontan (28 mai 1831), le *Jeune prince*, de Merrille (7 juillet 1831), l'*Homme au masque de fer*, d'Arnould et Fournier (3 août 1831), *Catherine II* d'Arnould et Lockroy (29 septembre 1831).

Nous verrons plus loin qu'elle était belle, mais le moment semble ici venu de nous demander si elle avait du talent. On l'a nié souvent, on a insinué qu'elle dut uniquement ses succès à sa très jolie figure, à la pureté et à l'élégance de ses formes. On a fait tout le possible pour la rapprocher de ces cabotines d'un jour qui gagnent les applaudissements et le succès par la seule exhibition de leurs charmes.

La vérité paraît être que « la belle Juliette », comme on l'appelait déjà, déploya sur le théâtre un mérite des plus distingués. Mais la vérité est aussi, qu'à la distance où nous sommes, on peut très difficilement imaginer et définir la nature et les caractéristiques de ce mérite. D'une part, en effet, il n'advint jamais à Juliette de jouer un rôle très important, qui soit devenu classique, et d'après lequel on essayerait de se figurer les qualités de l'interprète : dans la troupe de Harel, les rôles de premier plan étaient tous accaparés, ainsi qu'il convenait, par Mlle George ou Mme Dorval. D'autre part, presque toutes les œuvres dans lesquelles Juliette a paru sont aujourd'hui des œuvres surannées, quelquefois parfaitement ridicules, et desquelles nous avons peine à concevoir même qu'on ait pu les jouer ; lisez plutôt cette analyse du *Moine*, de Fontan, qui marqua un des succès relatifs de « la belle Juliette » :

« L'inflexible moine Ambrosio n'est plus le même, depuis qu'il a vu la charmante Antonia ; Mathilde, sa maîtresse, son génie malfaisant, promet de lui faire posséder celle qu'il aime ; elle invoque Satan, qui entre avec accompagnement de flammes de bengale et de coups de tam-tam ; Satan est orné de griffes et de cornes, comme dans les *Contes de la mère l'Oye*. Il tire de son pourpoint rouge, un parchemin rouge, sur lequel il inscrit le pacte fatal que signe Ambrosio. Le moine s'introduit alors chez Antonia, pendant son sommeil, l'enlève, et tue le frère de la belle. A l'acte suivant, Ambrosio paraît, dans un palais splendide ; une foule de seigneurs et de femmes encombrent les

salons. Il est à table, et chante une chanson triste, il n'a pas le cœur à la joie. Ces gentilshommes, ces nobles dames, ce cardinal en robe rouge qui viennent s'incliner devant lui, sont autant de diables qui se moquent de sa puissance. L'heure fatale a sonné. Satan vient réclamer sa proie. Duel entre le moine et Satan. »

C'est à ce coup seulement que le public commença de siffler. Convenons qu'il montrait de la patience, presqu'autant qu'il en montre aujourd'hui. Mais convenons aussi qu'il serait injurieux pour elle de nous figurer Juliette d'après les qualités exigées par le rôle de la belle Antonia.

Mieux vaut donc nous en tenir une fois de plus aux lettres de Pradier, et rechercher quels étaient les dons naturels qui avaient pu inspirer à cet artiste l'idée de faire de sa maîtresse une actrice, voire même une tragédienne.

Pradier considérait donc Juliette comme très bien dotée par la nature au point de vue du sentiment, de l'intelligence, et même de la voix. Mais il lui reprochait un défaut qui est proprement la timidité, le manque de confiance et d'assurance, tout ce qu'il faut au théâtre pour manquer généralement les entrées et se couvrir de honte dans les sorties. Il croyait encore bon de lui rappeler, qu'une fois en scène, et le premier moment de frayeur passé, elle *jouait* trop son rôle, et ne le *vivait* pas assez, oubliant de parler aux spectateurs, pour ne s'adresser qu'aux coulisses, négligeant de varier les gestes, les intonations et les poses.

« Tu as de l'esprit, lui écrit-il, au mois de janvier 1829, il est juste, sois donc observateur (*sic*) de la

belle nature, et ton jeu sera vrai ; il sera aussi toujours nouveau. Car chaque sujet que tu auras à représenter, doit présenter un caractère particulier. Prends-y garde, sache mettre des nuances à tes rôles, et tu auras du talent. Point d'égalité dans le jeu, dans la marche, dans la voix, ni même dans le silence. »

Et un peu plus tard, le 17 février 1829 :

« Il faut chercher de l'expression dans les gestes, ne pas toujours avoir l'air mourante, te servir de tes bras pour la surprise, pour indiquer, ou pour obtenir, ou prendre quelque chose, te rappeler les belles statues, pour l'ajustement du costume et pour le maintien, trouver quelques gestes tels que l'on comprenne sans entendre ta voix. »

Ainsi, de la flamme et de l'intelligence, un organe suffi ant, mais de la timidité, de la maladresse, de la monotonie dans le débit, de l'hésitation dans le geste et dans la démarche, tels paraissent avoir été les qualités et les défauts dramatiques de « la belle Juliette ». Le témoignage de Pradier se trouve d'ailleurs corroboré à ce sujet, par celui de l'*Artiste*. En 1830, cette revue appréciait, comme suit, la nouvelle jeune première de l'Odéon :

« Elle sait tout ce qu'apprennent la nature et l'âme, elle ne sait pas ce qu'enseignent les professeurs du Conservatoire. Souvent elle paraît ignorer combien il faut de pas pour traverser le théâtre, à quelle hauteur précisément, il est permis de lever les bras, comment on doit arranger les cheveux épars et faire certaines transitions. C'est le cygne qui perce les nuages de son vol majestueux et semble gêné pour marcher sur la terre. »

Enfin, s'il en est encore besoin, nous pouvons essayer de caractériser le talent dramatique de Juliette, par l'analyse de ses engagements envers Félix Harel[1].

Le 7 février 1832, celui-ci passe, en effet, avec sa pensionnaire, un contrat de treize mois, à compter du 1er mars suivant. Il la fait revenir de l'Odéon à la Porte Saint-Martin, et lui promet la modeste somme de 4.000 francs par an, payables par douzièmes. Mais il ne traite pas la jeune femme comme une simple utilité, au contraire. Il exige qu'elle tienne principalement l'emploi de « jeune première » dans la comédie, la tragédie et le drame, qu'elle apprenne, par jour, au moins quarante lignes ou vers des rôles qui lui seront distribués, qu'elle fournisse, à ses frais, tous les habits nécessaires à ses rôles et emplois, qu'elle se trouve à toutes les répétitions et assemblées auxquelles l'administrateur du théâtre la convoquera. Le 13 janvier 1833, tous les deux stipulent que l'engagement sera prorogé, aux mêmes conditions, jusqu'au 1er avril 1834. Entre temps, Juliette continuait d'ailleurs de créer des rôles ; en 1832, celui de *Teresa* dans la pièce du même nom, qui est d'Alexandre Dumas, et celui de *Marie* dans *Perinet Leclerc*, d'Ancelot ; en 1833, le 17 janvier, celui de la marquise, dans la *Jeanne Vaubernier*, d'Alexandre Dumas.

[1] On doit aussi noter que, dans son *Courrier des Théâtres*, Charles Maurice, juge très redouté, ne lui fut pas défavorable. Le 9 juillet 1831, il lui accorde du talent dans *Le Jeune Prince;* le 30 mai précédent, il avait écrit d'elle, à propos de ses débuts à l'Odéon dans *Le Moine:* « Le rôle d'Antonia est mauvais, toujours dans la même situation, et sans élan, sans rien de favorable à l'actrice. Mlle Juliette n'y a point déplu, c'était presque y réussir. Elle imite Mme Dorval, dont elle a la voix et la tenue ».

Elle menait aussi, il faut bien le dire, la vie ordinaire à un grand nombre de princesses du théâtre. Du boulevard Saint-Denis, où elle habitait, au boulevard du Temple, qui était alors le rendez-vous des élégances et le centre des amusements, il n'y avait pas loin. On la trouvait donc dans tous les coins de cette éternelle fête ; à l'*Estaminet rouge de l'Epi-Scié*, au *Théâtre historique*, au *Café des Mousquetaires*, aux *Funambules*, au *Petit-Lazari* et même au *Jardin turc*. Sa garde-robe et son trousseau jouissaient d'une certaine renommée ; ses voyages, dont l'un en Italie [1], pendant l'hiver de 1832, contribuaient à la mettre en vedette.

Belle comme une déesse, plus enjouée que jamais, le corsage et la lèvre également fleuris, la démarche légère, le bras mollement posé sur celui d'un compagnon de hasard, de l'ardeur plein les yeux — mais peut-être aussi, du désespoir plein le cœur — elle faisait voile vers Cythère, sans regret apparent, sans esprit de retour. Et c'est alors que Victor Hugo eut le succès de la ramener au rivage et de l'y retenir, pour qu'elle devînt l'esclave d'un seul maître, la femme d'un seul amour.

[1] Elle fit probablement partie, à Florence, pendant l'hiver 1832-1833, de la troupe d'artistes français qu'entretenait, dans un palais de San-Donato, le prince russe Demidoff.



VICTOR HUGO VERS 1829.
D'après un portrait à l'huile par Gavarni.
(Collection de M. le Dr F. Jousseaume.)

CHAPITRE II

LA PRINCESSE NEGRONI

Il existe, de Victor Hugo, un portrait lithographique dessiné par Devéria, en 1829. Il en existe un autre, dessiné par Léon Noël, en 1832[1]. Quel changement dans le court espace de trois ans ! C'est bien toujours le même front « monumental » et qui rappelait, à Théophile Gautier, un « fronton de temple grec ». Mais, en 1829, de vastes pensées l'habitent, d'aimables songes le parent, au lieu qu'en 1832, les tourments et les soupçons le barrent déjà de leurs plis douloureux. En 1829, Devéria a connu et rendu le vrai regard du poète, ce regard presque toujours élevé vers les cieux, et qui, dix années auparavant, faisait comparer l'auteur des *Odes* à un archange de vitrail. En 1832, Léon Noël a eu devant lui un œil presque fixe, tout noyé d'ombre, et dont la sévérité semble encore accentuée par des sourcils à moitié froncés. En 1829, des lèvres charnues, sinueuses, aisément portées à s'entr'ouvrir, pour un

[1] Le portrait de Victor Hugo par Deveria a été souvent reproduit : il est populaire. La lithographie de Léon Noël est moins connue : on la trouvera, soit dans l'*Artiste*, année 1832, soit au musée Victor Hugo. Dans le présent volume, nous nous sommes attachés a offrir une iconographie complète de Juliette Drouet. Mais nous ne donnons, de Victor Hugo, que des portraits rares ou même inédits.

sourire ou pour un baiser, indiquent à la fois la sensualité et l'esprit. En 1832, elles se contiennent et se ferment ; leur dessin paraît exagérément serré ; elles font l'effet d'avoir désappris la joie, pour ne plus exprimer que la volonté. Il n'est pas, enfin, jusqu'à la matité des chairs dont les deux artistes n'aient tiré un parti différent. Avec Devéria, la pâleur, ordinaire au poète, lui laisse un air de santé et de placidité ; avec Léon Noël, elle offre quelque chose de maladif et de fatal.

Que s'était-il donc passé entre les deux portraits ? Est-ce l'esprit du poète qui avait changé ? Venait-il de perdre une foi, une conviction, ou simplement certains motifs d'enthousiasme ? Non certes. Son âme recélait toujours les mêmes trésors d'idéalisme. De sa jeunesse admirable, entièrement consacrée à l'étude, puis à la piété, de son catholicisme ardent, parfois même un peu étroit, l'ancien familier de l'abbé de Rohan, l'ancien pénitent de Lamennais gardait encore, à trente ans, le goût de la pureté, le mépris du plaisir brutal, le culte des joies familiales et des devoirs qu'elles supposent. Avide de grands dévouements, riche d'illusions et d'espoirs, qu'autrefois il partageait avec ses seuls amis, il rêvait maintenant de tout mettre en commun avec le peuple, vers lequel les événements l'inclinaient à se tourner, et, de même qu'il avait écrit jadis pour une seule lectrice, les *Lettres à la fiancée*, il venait aujourd'hui de publier pour la foule, les *Feuilles d'automne*, la curieuse préface de ce recueil, et, dans le recueil lui-même, la sublime *Prière pour tous*. Au résumé, une âme profondément religieuse, un esprit très haut situé et qui aspirait à s'élever plus haut encore.

Mais il ne vivait pas seulement par l'esprit. A le voir travailler sans relâche, avec une méthode sûre et une volonté qui ne connaissait point les défaillances, à constater combien ses lectures étaient nombreuses, ses recherches variées, à suivre le mouvement incessant de son imagination, beaucoup regardaient comme dépourvu de sensibilité l'auteur même d'*Hernani*, le père de Dona Sol.

Il proteste directement là contre. Ecrivant à Sainte-Beuve, il déclare : « Je ne vis que par le cœur : aimer ou avoir besoin d'amour ou d'amitié, voilà le fond heureux ou malheureux, sain ou saignant, public ou secret de ma vie [1] ». Et il aurait pu ajouter : Voilà pourquoi, depuis deux ans, mon front n'est plus uni, pourquoi mes regards s'abaissent vers la terre, pourquoi mes lèvres se plissent amèrement.

Tout le secret du changement survenu dans la physionomie de Victor Hugo tient, en effet, dans la trahison de sa femme et de son meilleur ami. L'amour et l'amitié lui manquant à la fois, sa détresse morale est immense, sa douleur infinie. Elles lui ont inspiré des plaintes si touchantes, qu'après les avoir entendues, on se demande s'il pourra jamais réagir et oublier. On désespère de la guérison pour l'homme qui écrit : « J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon amour cessât de m'aimer. Je ne suis plus heureux [2]. » Et encore : « Priez Dieu, afin que le calme me revienne. Je ne suis pas habitué à souffrir [3] ».

[1] Victor Hugo, *Correspondance*, lettre à Sainte-Beuve, le 22 août 1833
[2] *Ibid.*, lettre au même, le 7 juillet 1831.
[3] Victor Hugo, *Correspondance*, lettre à Sainte-Beuve, le 10 juillet 1831

Le calme lui revint pourtant, et voici comment : depuis dix ans, par conséquent depuis leur mariage, Mme Victor Hugo avait tout préparé pour qu'un jour ou l'autre le poète pût faire sur elle des réflexions et un retour méprisants. Assez jolie, mais sans goût ni habileté, insoucieuse de sa mise, elle lui était apparue presque continuellement sous des dehors négligés, des costumes fagotés. Peu intelligente, distraite à l'excès, elle demeurait sans culture, sans attention au génie de son mari, et à des œuvres dont elle n'appréciait guère que le profit matériel. Enfin, le noble but que lui avait proposé jadis son fiancé de vingt ans, l'amour, considéré comme « l'union ardente et pure de deux âmes, union qui commence sur la terre, pour ne pas finir dans le ciel »[1], elle n'avait pas voulu le poursuivre avec lui. Tant valait-il autoriser le poète ou même l'exciter à chercher l'amour en compagnie d'une autre femme. Et cette autre femme, pour que Victor Hugo ne la trouvât point, il aurait fallu qu'il ne sortît jamais de sa tour d'ivoire, ce qui, déjà, n'était plus son cas.

Il en sortit donc au printemps de l'année 1832, exactement le 26 mai, et parut dans un bal d'artistes. C'est là qu'il vit Juliette une première fois. Mais elle lui sembla si belle et si captivante qu'il eut peur ; il n'osa pas lui parler, et cinq ans plus tard, il notait lui-même cette impression de crainte admirative, sur le livre où ils avaient arrêté, d'un commun accord, de célébrer tous leurs anniversaires[2] :

[1] *Lettres à la Fiancée*.

[2] La pièce fut ensuite recueillie dans les *Voix intérieures*, XII, sous le titre, *à Ol.* (Olympio).

Tu ne l'avais pas vue encore, ce fut un soir,
A l'heure où, dans le ciel, les astres se font voir,
Qu'elle apparut soudain à tes yeux, fraîche et belle,
Dans un lieu radieux qui rayonnait moins qu'elle.
Ses cheveux pétillaient de mille diamants.
Un orchestre tremblait à tous ses mouvements,
Tandis qu'elle enivrait la foule haletante,
Blanche avec des yeux noirs, jeune, grande, éclatante,
Tout en elle était feu qui brille, ardeur qui rit.
La parole parfois tombait de son esprit,
Comme un épi doré du sac de la glaneuse,
Ou sortait de sa bouche en vapeur lumineuse.
Chacun se récriait, admirant tour à tour,
Son front, plein de pensée éclose avant l'amour,
Son sourire entr'ouvert comme une vive aurore,
Et son ardente épaule, et plus ardents encore,
Comme les soupiraux d'un centre étincelant,
Ses yeux où l'on voyait luire son cœur brûlant.
Elle allait et passait comme un oiseau de flamme,
Mettant, sans le savoir, le feu dans plus d'une âme
Et dans les yeux, fixés sur tous ses pas charmants,
Jetant de toutes parts des éblouissements !
Toi, tu la contemplais, n'osant approcher d'elle.

Pendant plus de six mois, le poète eut le courage de ne pas chercher à revoir l'apparition. Mais, dans les premiers jours de l'année 1833, il trouva Juliette parmi les artistes qu'Harel lui proposait, à la Porte Saint-Martin, pour l'interprétation de Lucrèce Borgia. Il l'accepta sans difficulté et lui confia un petit rôle, celui de la *Princesse Negroni*, « une femme charmante et de belle humeur qui aime les vers et la musique [1] ».

Elle même prit son parti de n'avoir presque rien à dire, dans la pièce, et elle écrivit à Harel : « Il n'est

[1] *Lucrèce Borgia*, acte II, scène II.

point de petit rôle dans une pièce de M. Victor Hugo. Je jouerai donc la *Princesse Negroni.* » Puis les répétitions commencèrent. Juliette avoue, dans une de ses lettres, qu'elle s'y montra coquette et fort enjouée. A l'entendre, le poète fut « sûr de son affaire [1] » dès le premier jour, dès la première heure.

Pas si sûr que cela. Et d'abord, Victor Hugo, dont nous avons rappelé plus haut qu'il entretenait en lui la flamme d'un idéal moral des plus sévères et des plus élevés, dut apporter, ce jour-là, dans les coulisses et sur le plateau, les préventions qu'il y apportait à son ordinaire. Il n'aimait pas les comédiennes, il se défiait d'elles et il n'en faisait point mystère. Il tenait et il écrivait que, « ce qui salit le poète, ce sont leurs tracasseries »[2]. On doit donc se le représenter plutôt défiant que hardi, tout plein des mauvais souvenirs que lui avait laissés la raillerie de Mlle Mars, lors des répétitions de *Hernani*, au Théâtre-Français[3], qui sait, même, tout plein aussi de l'austère pudeur que lui avaient inspiré, jadis, dans un souper d'artistes, les épaules nues de Mlle Duchesnois[4]. On doit l'imaginer sur la défensive, plutôt qu'impertinent et hardi.

Sa mise et ses dehors mondains n'étaient pas pour lui donner de l'assiette. De Juliette elle-même, nous apprenons qu'il portait, en ce temps-là, les cheveux en broussaille ; son sourire découvrait des « dents de cro-

[1] 10 mai 1839

[2] *Correspondance* de Victor Hugo. Lettre à Victor Pavie, 25 février 1831.

[3] *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, XXXVII

[4] *Ibid.*

codile [1] ». Suivant ou se laissant imposer par son tailleur des modes qui dataient de quatre ou cinq ans, il accrochait à des « bretelles naïves » — le mot est encore de Juliette — des pantalons échancrés sur la botte et tirés par des sous-pieds en chaîne d'acier ; au demeurant, conclut le dandy qui rapporte ces détails, un bourgeois désireux parfois de se mettre au ton du jour, mais dont la fashion ne voulait pas [2].

Heureusement, ce bourgeois parlait, et dans sa parole d'or, il y avait de quoi racheter les formes les plus épaisses. Aux hommes, il disait ses espoirs, ses desseins, déjà, même, ses prophéties. Aux femmes il disait leur beauté, et qu'elles avaient obtenu là le don suprême. Les hommes trouvaient son orgueil insupportable, et se plaignaient qu'il fallût toujours l'écouter ou l'entretenir de lui-même. Mais les femmes lui savaient bon gré d'abaisser cet orgueil devant elles ; elles appréciaient ses façons de gentilhomme, son urbanité et l'art incomparable avec lequel il jetait sous leurs pas les lauriers qui décoraient son front. Le dieu s'humanisait pour elles ; elles mettaient leur soin à devenir déesses devant lui ; Juliette, entre autres, possédait tout ce qu'il fallait pour remplir ce soin jusqu'au bout.

Elle allait entrer dans sa vingt-sixième année, et. quelques jours plus tard, traçant d'elle, pour complaire au maître, un véritable portrait d'apparat, Théophile Gautier devait écrire : « La tête de Mlle Juliette est d'une beauté régulière et délicate ; le nez est pur, d'une

[1] 1er juillet 1844

[2] Alphonse Karr, *Le Livre de Bord*, I. 221

coupe nette et bien profilée ; les yeux sont diamantés et limpides, la bouche d'un incarnat humide et vivace reste fort petite, même dans les éclats de la plus folle gaieté. Tous ces traits charmants en eux-mêmes sont entourés d'un ovale du contour le plus suave et le plus harmonieux, un front clair et serein, comme le fronton de marbre blanc d'un temple grec, couronne lumineusement cette délicieuse figure ; des cheveux noirs abondants, d'un reflet admirable, en font ressortir merveilleusement l'éclat diaphane et lustré.

« Le col, les épaules et les bras sont d'une perfection tout antique ; elle pourrait inspirer dignement les sculpteurs, et être admise au concours de beauté avec les jeunes Athéniennes qui laissaient tomber leurs voiles devant Praxitèle méditant sa Vénus [1]. »

Mais ces belles phrases rendent probablement d'une manière très imparfaite l'impression que donnait Juliette. Nous avons feuilleté quelques-unes des déclarations qui lui furent adressées, nous avons lu le méchant roman qu'Alphonse Karr se vantait d'avoir écrit sur elle et d'après elle [2]. — De tout cela il ressort qu'elle brillait et éblouissait surtout par un grand air de jeunesse et d'ingénuité. Quand elle passait, le printemps passait. Son âge, sa condition, ses mœurs avaient fait d'elle une femme ; mais par la démarche et le sourire, elle restait une jeune fille. Sa démarche offrait, en effet, quelque chose d'aérien et, sans avoir pu se concerter, tous ses admirateurs tombent d'accord sur cette épithète. Pour son visage, il présentait la parfaite image

[1] Théophile Gautier, dans *Les Belles Femmes de Paris*, 1re série, p. 48.
[2] Alphonse Karr, *Une heure trop tard*.

du calme et de la pureté. Levait-elle les yeux ? elle découvrait un regard doux, velouté, parfois triste. Les abaissait-elle ? C'était encore l'aurore, mais une aurore qui se voilait.

Tous les beaux visages ont une âme ; sur celui de Juliette on pouvait lire moins de contentement que d'ardeur inassouvie, plus de mélancolie que de satis-



Provost et Juliette Drouet, dans *Lucrèce Borgia.*

(D'après une vignette du temps.)

faction. Ni le luxe, ni les plaisirs, ni la flatterie ne remplissaient le vœu de sa seizième année et qui était de « devenir la compagne passionnée d'un honnête homme. » Elle se prêtait à ses amants : mais ses yeux disaient assez qu'elle cherchait encore l'élu auquel elle se donnerait.

D'après elle, et il n'y a aucune raison de ne pas la

croire, elle arrêta son choix sur Victor Hugo, dès qu'elle le connut d'un peu près. Elle multiplia les avances et les coquetteries, elle mit dans l'étude et l'expression de son petit rôle, tout l'art dont elle était capable. Au troisième acte de la pièce, quand Maffio lui disait : *l'amitié ne remplit pas tout le cœur*, elle devait demander : *Mon Dieu, qu'est-ce qui remplit tout le cœur?* Mais il paraît qu'aux répétitions, elle n'attendait pas la réponse de Maffio ; souple, elle se tournait vers le poète ; elle la cherchait dans ses yeux.

Lui, pourtant, continuait de bouder au plaisir ; une tradition orale, qui remonte à Frédérick Lemaître, et que nous avons précieusement recueillie[1], veut qu'il ait étonné jusqu'au bout les acteurs de la Porte Saint-Martin par le ton respectueux qu'il gardait vis-à-vis de sa belle interprète. Loin de la tutoyer, comme on fait au théâtre, il l'appelait Mademoiselle Juliette ; il lui baisait la main ; il s'inclinait très bas devant elle. Frédérick n'en revenait pas.

Enfin, le soir de la première arriva. Le succès fut très vif ; Juliette en eut sa large part. Le corps revêtu d'une robe de damas rose à ramages d'argent, la tête couronnée de plumes et de perles, elle fit l'effet d'une apparition descendue de quelque « fresque de Tempesta ou de Della Belle ». Elle se montra si belle, en empoisonneuse, qu'au dire de Théophile Gautier, le public oublia de plaindre ses infortunés convives, et les trouva heureux de mourir après lui avoir baisé

[1] Nous la tenons de M. Benezit, qui fréquentait chez Frédérick Lemaître, vers 1872 et qui avait été son élève.



Juliette Drouet dans Lucrèce Borgia

la main [1]. Le troisième acte fini, elle reçut jusqu'aux félicitations de Mlle George, qui la prit dans ses bras et la couvrit d'embrassements. Et, dans la salle, ce n'étaient que des cris, des bravos. Certains spectateurs, inconnus l'un à l'autre, se prenaient les mains d'enthousiasme. Quelques-uns même, oubliant les bienséances, s'embrassaient comme des frères, tant ils communiaient vivement dans l'admiration de l'œuvre nouvelle.

Restait l'auteur ; nous ne savons pas ce qu'il fit dans le premier moment. Mais le lendemain, il écrivait :

« Il y a, dans Lucrèce Borgia, certains personnages de second ordre, représentés à la Porte Saint-Martin, par des acteurs qui sont de premier ordre, et qui se tiennent avec une grâce, une loyauté et un goût parfaits, dans le demi-jour de leurs rôles. L'auteur les en remercie ici. Parmi ceux-ci, le public a vivement distingué Mlle Juliette. On ne peut guère dire de la princesse Negroni que ce soit un rôle : c'est, en quelque sorte, une apparition ; c'est une figure belle, jeune et fatale, qui passe, soulevant un coin du voile sombre qui couvre l'Italie au commencement du XVIe siècle. Mlle Juliette a jeté sur cette figure un éclat extraordinaire. Elle n'avait que quelques mots à dire, elle y a mis beaucoup de pensées. Il ne faut à cette actrice qu'une occasion pour révéler puissamment au public un talent plein d'âme, de passion et de vérité [2]. »

On ne saurait mieux dire, ni se déclarer plus ouvertement, et voilà l'interprète avertie des intentions de son auteur. Il l'adopte, il la fait sienne, il est prêt à

[1] Th. Gautier, *Les Belles femmes de Paris*, 1re série.

[2] *Lucrèce Borgia*, Première note de l'édition originale, *in fine*.

mettre sa propre gloire en commun avec la jeune renommée de la Negroni. Pour elle, il imaginera des rôles merveilleux ; elle les créera dans une apothéose.

Juliette l'entendit bien ainsi ; avec l'ardeur d'une imagination de vingt-cinq ans, et que l'amour excitait, elle se mit à rêver de son poète, de leurs deux vies désormais unies, de leurs communs succès. Et, cependant que Victor hésitait encore, cependant qu'il balançait s'il irait chez cette actrice, dont on rapportait mille traits un peu effrayants, elle faisait des projets puérils, elle raffinait sur mille détails, elle savourait une à une les joies de cette aube d'amour que tant de femmes préfèrent au plein midi de la possession.

Il vint, enfin, il vint le 17 février, jour du dimanche gras, à la fin de l'après-midi. Celle-ci avait été très belle : un de ces printemps précoces qui rendent communément les parisiennes fort jolies et les parisiens presque rêveurs. Encombré de baraques, ruisselant de mille feux artificiels, emplissant l'air de bruits discordants, le boulevard du Temple étalait sa foire, à laquelle, ce jour-là, les masques ajoutaient encore des chants, du bariolage et du mouvement.

Victor Hugo, qui habitait Place Royale, et ne prenait jamais de cabriolet, dut traverser à pied ce Gavarni vivant. Et, sans doute, il essuya quelques lazzis ; aux yeux d'une jolie houri, comme on en voyait beaucoup a l'époque des conquêtes algériennes, son habit puritain fit l'effet d'appartenir à un poète classique. Elle en tira un pan, fit un cri et se sauva. Un peu plus loin, devant les Funambules, un débardeur s'en prit à son chapeau, a cause qu'il datait de Charles X, et menaça

de défoncer ce tromblon assez peu libéral. Le poète y prit à peine garde et suivit son chemin.

Il menait des pensées un peu confuses, il balançait encore, lui, si ferme ordinairement en ses desseins, s'il monterait les escaliers de l'actrice. Après tout, cette enfant, elle paraissait l'affectionner. Mais, qui n'aimait-elle point ? Quels amants ne lui donnait-on pas ? Hier, c'était Alphonse Karr, un bellâtre, un bavard, grand faiseur de romans qui ressemblaient à des rébus ; assez honnête homme d'ailleurs, mais si vide, si impondérable sous son éternelle et prétentieuse cotte de velours noir ! Aujourd'hui, on parlait d'un prince russe, on disait qu'il venait d'offrir à Juliette certain trousseau merveilleux. On disait encore qu'il allait l'installer dans un bel appartement, rue de l'Echiquier... En vérité, un poète, un grand poète, conscient de sa mission, qu'irait-il faire chez cette fille ?

Mais une voix chanta dans la mémoire de Victor Hugo. Une voix presque surnaturelle, telle celle qu'il prêtait jadis aux bonnes fées, quand il couvrait d'inventions les marges de ses classiques : « *Mon Dieu, qu'est-ce qui remplit tout le cœur?* disait-elle... » Et, cette fois, le poète monta mettre la réponse aux pieds de sa nouvelle amie.

Huit ans plus tard, dans la nuit du 17 au 18 février 1841, ce qui se passa lui était encore si présent qu'il écrivait :

« T'en souviens-tu, ma bien-aimée, notre première nuit, c'était une nuit de carnaval, la nuit du mardi gras de 1833. On donnait, je ne sais dans quel théâtre, je ne sais quel bal où nous devions aller tous les deux...

Rien, pas même la mort, j'en suis sûr, n'effacera en moi ce souvenir. Toutes les heures de cette nuit-là traversent ma pensée, en ce moment, l'une après l'autre, comme des étoiles qui passeraient devant l'œil de mon âme. Oui, tu devais aller au bal, et tu n'y allas pas, et tu m'attendis.

« Pauvre ange, que tu as de beauté et d'amour! Ta petite chambre était pleine d'un adorable silence. Au dehors, nous entendions Paris rire et chanter et les masques passer avec de grands cris. Au milieu de la grande fête générale, nous avions mis à part et caché dans l'ombre notre douce fête à nous. Paris avait la fausse ivresse, nous avions la vraie.

« N'oublie jamais, mon ange, cette heure mystérieuse qui a changé ta vie. Cette nuit du 17 février 1833 a été un symbole et comme une figure de la grande et solennelle chose qui s'accomplissait en toi. Cette nuit-là, tu as laissé au dehors, loin de toi, le tumulte, le bruit, les faux éblouissements, la foule, pour entrer dans le mystère, dans la solitude et dans l'amour [1]. »

Le mystère, la solitude et l'amour. C'est bien cela, mais à condition de renverser les termes et de hausser l'amour jusqu'au premier rang. A la façon de tous les vrais amants, Victor et Juliette commencèrent, en effet, par s'aimer et par ne rien faire d'autre. Quelles nuits, comme ils les eussent voulues sans lendemains !

[1] Cette page, tirée du *Livre de l'Anniversaire*, a été publiée, pour la première fois, par M. Léon Séché (*Revue de Paris*, 15 février 1903). M. Léon Séché reproche vivement à Victor Hugo d'avoir confondu le dimanche gras avec le mardi gras, qui tombait, en 1833, le 19 février et non le 17. C'est là, en effet, une erreur où demeurèrent toute leur vie le poète et son amie. Elle semble vénielle.

Et quels lendemains passés à attendre les nuits favorables, parfois même à les devancer ! On ne trouve plus le poète Place Royale ; ou bien on l'y trouve distrait, absent de lui-même, étranger à son propre foyer. Lui, si poli, si exact, si méthodique, à son habitude, il néglige maintenant ses invités, il manque l'heure des repas. Le soir venu, dans le salon empli de voix, de chants, de discussions, parmi les femmes qui lui sourient et les hommes qui lui rendent des hommages, il oublie tout, et même les hommages : attentif au seul mouvement de la pendule, il épie l'heure bénie, celle du rendez-vous, 19, boulevard Saint-Denis. Parfois, il prend une feuille de papier, la première venue. Il écrit hâtivement. Vers ou prose ? Plutôt des vers, car le poulet sera offert à Juliette, et rien ne la flatte autant que ces poétiques surprises méditées parmi le bruit et les divertissements d'un cercle mondain [1].

Elle aussi ne s'est pas donnée à moitié. Dès le commencement elle lui a dit : « Je ne suis bonne à rien qu'à t'aimer », et la voilà maintenant qui réalise ce beau programme avec ampleur, avec magnificence : « Du moment où je vous ai dit, je vous aime, déclare-t-elle, tout est à vous, mon corps, mon âme, ma vie entière ; vous appartenir est un triomphe pour moi autant que pour vous. Loin de vous refuser coquettement quelque coin de moi-même, je voudrais être plus belle pour tout vous livrer. Je voudrais réunir en moi les charmes

[1] V. Dans *Toute la Lyre*, *l'Amour*, II, la pièce : « Oh si vous existez mon ange, mon génie ». — C'est un échantillon de ces vers écrits pour Juliette au milieu des réceptions de la Place Royale. Il est daté du 10 mars 1833. M. Louis Barthou en possède l'original, dédié à la jeune femme.

de toutes les femmes, non par vanité, mais pour te donner plus de plaisir… Jamais je ne mettrai ma gloire à te résister, mais à t'appartenir, à te voir heureux. Quand je t'aurai tout donné, je gémirai, non de t'avoir tout donné, mais parce que je n'aurai plus rien à te donner. Cherche, imagine, invente, des bonheurs que je puisse créer pour toi et ce sera moi qui te remercierai. »

Ainsi parle-t-elle. Elle écrit du même style, car, à son tour, elle écrit, et de partout : de sa chambre, de chez une amie, de sa loge au théâtre, du premier café venu. Pour recevoir ces tendres *gribouillis*, comme elle les appelle, un copeau de papier suffit, ou bien quelque enveloppe, ou même la marge d'un journal ; et pour les griffonner, tout lui est bon : un crayon, un morceau de bois, une « épingle noire, » voire même une plume d'acier, cette invention nouvelle dont chacun parle, mais dont elle-même sait à peine user.

De la forme de ses lettres elle se préoccupe fort peu. Est-il besoin de lexique pour dire que l'on aime ? Un cœur vraiment épris s'embarrasse-t-il des règles de la syntaxe ? Juliette ne le pense point, et c'est précisément pourquoi ces premiers billets renferment tant de charme. On y respire l'amour dans sa timidité, et, pour ainsi dire, dans sa fleur. D'aimer un grand poète, déjà glorieux, cela rend craintive. Elle voudrait au moins lui raconter sa passion avec des mots tout neufs, des tournures qui n'aient jamais servi. Elle ne le peut, mais à déclarer qu'elle est indigente de littérature, elle met une ingéniosité, une coquetterie, une finesse incomparables :

« Ce n'est pas ma faute, dit-elle, si j'ai un cœur à la place d'esprit et de l'amour à la place du style [1] ».

Et ailleurs : « Je suis tout à fait seule, je t'écris aussitôt. Je t'aime, je t'admire, je t'adore et puis je t'aime et ainsi de suite : mon cœur n'a pas d'autre facette [2] ».

Et ailleurs encore : « J'ai tant de choses à te dire, elles se pressent si fort aux portes de mon cœur et de mon esprit que pas une ne sort : c'est toujours comme ça quand il y a foule [3] ».

A la fin, passionnée, ivre d'amour, elle conclut : « Je vous aime avec intempérance, il est juste que mes idées s'en ressentent et que mes mots aillent de travers [4] ».

Dès ce moment, aussi bien, les lettres d'amour n'étaient pas seulement pour elle un moyen de se confier : elles lui apparaissaient encore comme la seule occupation possible pour une maîtresse digne de ce nom, quand l'amant n'est plus là ou qu'il se fait attendre.

Le 18 février 1833, après la première nuit passée auprès d'elle, Victor Hugo était parti de grand matin. Elle avait gagné la fenêtre pour le voir plus longtemps. A l'angle du boulevard Saint-Denis et de la rue Saint-Martin, au moment d'entrer dans cette dernière, le poète s'était retourné. Ils avaient échangé une volée de baisers. Puis, tout de suite, elle s'était senti dénuée, morte à ce qui l'entourait, telle « une somnambule

[1] 1833.
[2] 1833.
[3] 1833.
[4] 1834.

qui marche, parle et agit dans un rêve [1]. » Autour d'elle, un immense vide, et dans son cœur un seul désir, revoir le poète, ne plus le quitter. C'est pour remplir ce vide et pour tromper ce désir qu'elle accoutuma de lui écrire.

Lui-même, d'ailleurs, devançait alors, autant qu'il le pouvait, les lettres et les messages. Tout le temps qu'il ne donnait pas à ses enfants, à ses travaux, aux visites chez les éditeurs ou les directeurs de théâtre, il le donnait à Juliette. *Lucrèce Borgia* continuant de remporter un grand succès, — le plus grand succès d'argent qu'ait obtenu jusqu'alors la Porte Saint-Martin, au témoignage même de Harel, — celui-ci venait de demander une nouvelle pièce à l'auteur. Et Victor Hugo l'ayant écrite en très peu de jours, les principaux rôles de *Marie Tudor* étaient déjà distribués. A Mlle George, celui de la reine, à Juliette, celui de Jane.

Sous prétexte de répétitions, voilà donc nos deux amants qui déjeunent presque tous les jours ensemble [2]. Répète-t-on vraiment ? Ils se retrouvent, après déjeuner, sur le plateau, et goûtent le rare plaisir de communier dans le travail après avoir communié dans la volupté. Ne répète-t-on point ? ils s'évadent vers la banlieue [3] ; à la fois furtifs et hardis, timides et gamins, ils commencent une de ces promenades moitié parisiennes, moitié champêtres, qui, au dire de Juliette, firent l'enchantement de leur liaison.

[1] 24 février 1852.

[2] 8 mai 1836.

[3] 24 mars 1839, 9 mai 1839, 17 et 21 avril 1842, etc., etc.

Paris, en effet, n'était pas alors un amoncellement poussiéreux de maisons à huit étages. Bien loin de déborder sur la campagne, elle laissait la campagne déborder sur elle. Aux flancs de Montmartre, (que Juliette appelle une *montagne*), on voyait tourner des moulins à vent, de vrais moulins. Le long de la Butte aux Cailles, parmi les lilas et les seringas, on entendait chanter un ruisseau, un vrai ruisseau ; et sur le sommet du Montparnasse, lorsqu'ils dansaient, au son des « violons de la mère Saguet », artistes et poètes, dandys et grisettes foulaient de l'herbe, de l'herbe authentique !

Juliette eut toujours en elle un coin de Mimi Pinson, et ce n'était pas, on le verra, celui qu'elle cultivait avec le moins de soin. Il faut donc se la représenter court vêtue d'une jupe à rayures et à gros plis, serrée à la taille, mais largement ouverte, dans le bas, sur des bas blancs à la Louis-Philippe ; un casaquin de soie légère couvre son buste de jeune reine, sans lui ôter ni aisance, ni finesse ; la tête couverte d'un cabriolet à brides noires, que des roses éclairent, l'œil humide, la joue aussi fleurie que son chapeau, elle marche au bras de l'ami. « Tant de bonheur est si léger à porter, comme elle le dira plus tard, que ses pieds touchent à peine la terre[1]. » Mais la fierté qu'elle tire d'un pareil compagnon est si grande que ses yeux défient le ciel. « Quand je suis à ton bras, écrit-elle, je suis fière de toi, comme si je t'avais fait[2]. »

Elle l'a un peu fait, aussi bien, car c'est elle qui a

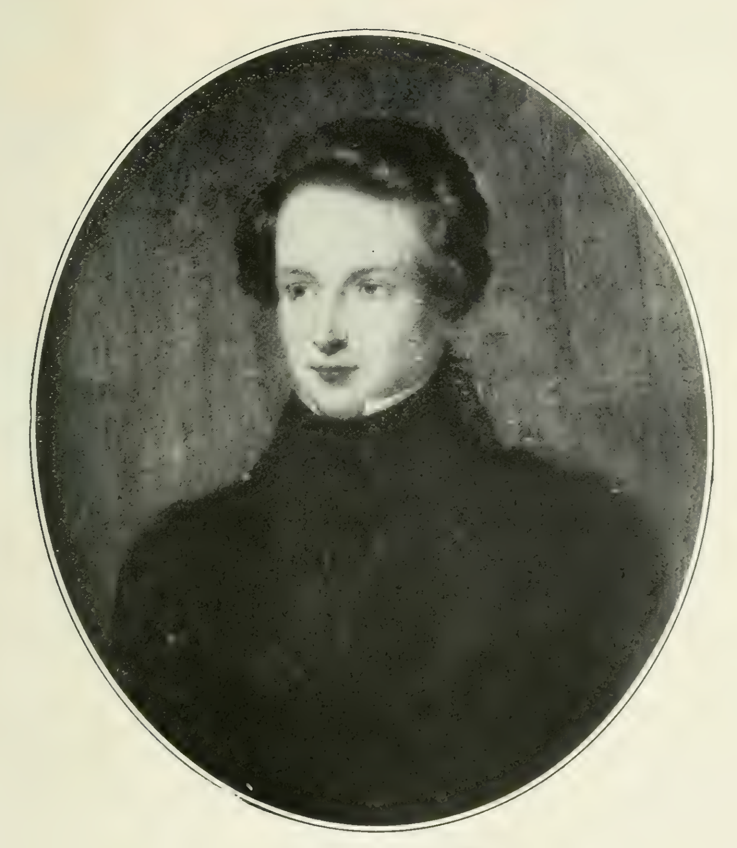
[1] 18 avril 1854.

[2] 9 mai 1839.

voulu qu'il rajeunît, qu'il devînt coquet, et il a rajeuni, il est devenu coquet. Sur son front olympien, il arrange maintenant ses mèches châtaines, suivant un très bel ordre, et qui, à la vérité, n'offre rien de particulièrement romantique ; ses yeux noirs, aux reflets bleus, ont repris l'habitude de s'élever vers le ciel, quand ils ne se mirent pas dans ceux de sa maîtresse ; de pâle qu'il était, son teint est devenu chaud, et bientôt, quand Auguste de Châtillon entreprendra de peindre le poète à la miniature, pour le plus grand bonheur de Juliette, il pourra, sans infidélité, lui prêter des lèvres moins faites peut-être pour l'éloquence que pour le baiser. Enfin, « le cher petit fashionable », comme l'appelle sa compagne, serre sa taille robuste dans un habit bleu barbeau qui a vraiment bel air et qui s'ouvre sur des gilets chatoyants. A la couleur sombre de l'habit, il oppose savamment du linge candide, et le ruban rouge qu'autrefois Charles X attacha sur sa poitrine adolescente. Les pieds menus, des mains qui, pour la finesse, le cèdent à peine à celles de Juliette, achèvent cet ensemble assez inattendu.

Et ils vont tous les deux, ils vont partout où ils connaissent, partout où ils espèrent découvrir de la mousse, des arbres, une guinguette accueillante, un lit frais. Ils vont à Montmartre et à Montrouge, à la Maison Blanche et à Saint-James, à Bicêtre et à Meudon, à Fontainebleau et à Gisors, à Saint-Germain-en-Laye et à Versailles.

Parfois le poète médite et travaille en marchant. La consigne est alors de se taire, et Juliette se tait. Mais le plus souvent, ils parlent, ils font des projets d'ave-



Victor Hugo vers 1833
D'après une miniature appartenant au Musée Victor-Hugo.

nir, ils disent des folies, autant de folies qu'ils échangent de baisers. Ou bien, ils font des retours sur le passé : Victor raconte son enfance studieuse, penchée sur les livres, sur les manuscrits de ses premières œuvres, toute pleine de labeur et de pureté ; Juliette rappelle ses ébats d'écolière aux pieds nus ; et tous les deux admirent qu'ils aient gardé de leurs jeunes années une si claire et si radieuse mémoire. Semblables à ces petits héros d'un conte arabe, qui jouaient à la marelle, aux palets et autres divertissements de leur âge, avec des pierres précieuses sitôt jetées que ramassées, ils regrettent de n'avoir pas gardé et jalousement caché tant de sentiments éteints, de visions évanouies, trésors autrefois méconnus... Puis, Victor, naturellement espiègle, le redevient d'autant plus qu'il est amoureux. Jeux de mots, vers de mirlitons, véhémentes et grandiloquentes apostrophes aux gargotiers sans propreté, aux bourgeois sans poésie, voire même aux statues sans feuille de vigne, tout y passe.

Un jour, à l'une des anciennes portes de Paris, les deux amants se trouvant pris dans un embarras de voitures et serrés contre les bornes par une calèche, la dame vieille, laide et fardée qui ornait ce véhicule les considérait avec impertinence. Mais lui, parodiant deux vers du classique Lebrun, s'écria :

Si le ciel était juste, ô marquise pimbèche,
Vous seriez dans la crotte et nous dans la calèche.

Et Juliette de rire ! Et le poète de juger la musique de ses vers inférieure à ce rire qui sonnait si clair.

D'autres fois, c'est elle qui lui jouait des tours. Elle

excellait, et pour cause, à imiter le style des huissiers, hommes d'affaires et autres Gobseck. Un soir qu'ils allaient se mettre à table, sur la terrasse d'un cabaret, au bord du lac d'Enghien, Victor Hugo trouva donc sous sa serviette le billet suivant : « Je reconnais avoir reçu de M. Victor Hugo, beaucoup d'amour, beaucoup de bonheur et beaucoup de dévouement, que je m'engage à lui payer à vue. Signé : Juliette. » Il exigea le paiement immédiat et, ce jour-là, les deux amants dînèrent très vite.

Dans le temps qu'ils recherchaient le plus ces faciles plaisirs, le sort commença de leur devenir contraire : il y eut d'abord l'insuccès de *Marie Tudor*, il y eut ensuite les déboires de Juliette avec la Comédie-Française, il y eut, enfin, les tracasseries de ses créanciers, et par voie de conséquence, les querelles, les brouilles, les tendres raccommodements avec Victor Hugo.

La première représentation de *Marie Tudor* fut donnée sur le théâtre de la Porte Saint-Martin, le 6 novembre 1833, parmi les clameurs et les sifflets. Si médiocre que soit la pièce, évidemment bâclée pour gagner du temps et quelque argent, on comprend mal aujourd'hui tant de sévérité. On en a écouté bien d'autres. Mais la salle était pleine d'amis et de débiteurs d'Alexandre Dumas, qu'un maladroit article de Granier de Cassagnac, venait de brouiller avec Victor Hugo. De plus, Mlle George commençait de paraître bien vieille. Enfin Juliette se montra fort au-dessous d'elle-même, au-dessous encore de sa jeune réputation. Sa grande scène finale avec Mlle George fut entièrement sifflée.

Déçue autant qu'humiliée, elle rentra chez elle, se mit au lit, fit manquer la représentation du lendemain, et passa son rôle, pour les jours suivants, à sa camarade Ida Ferrier, la future épouse légitime d'Alexandre Dumas. Seulement, le coup était porté. Elle doutera désormais d'elle-même et surtout de son talent.

Pareillement, Victor Hugo essaya de faire bon visage ; il écrivit, dans la notice du drame, que, « Mlle Juliette, atteinte d'une grave indisposition, n'en avait pas moins montré un talent plein d'avenir, un talent souple, gracieux, vrai, tout à la fois pathétique et charmant, intelligent et naïf [1]. »

Mais lui aussi fut atteint dans son orgueil d'amant et dans son amour-propre de poète. Il dut mal supporter les *éreintements* perfides dont on accablait tantôt Juliette à propos de la pièce, tantôt la pièce à propos de Juliette. Et certes, il ne lui fallut rien moins que son énergie et sa ténacité naturelles, pour entreprendre presque aussitôt de faire admettre son amie parmi les pensionnaires de la Comédie-Française.

Sa première tentative en ce sens remonte, semble-t-il, au mois de janvier 1834. A cette date, il dépêcha.

[1] A Juliette elle-même, il envoya le billet suivant : « Vous n'avez joué le rôle de Jeanne qu'une fois, mon amie, mais la trace que vous y avez laissée pour moi est aussi profonde que si vous l'aviez joué cent fois. Vous avez joué le rôle devant deux mille personnes et une seule vous a comprise, moi. C'est que, deux mille personnes, ce n'est pas deux mille intelligences. Ce que vous avez mis dans ce rôle, de votre cœur, de votre âme, de votre esprit, de votre caractère, de votre passion, de votre amour, de votre beauté, de votre nature, je l'écrirai un jour. Je tâcherai que rien ne soit perdu.

Si je pouvais ce que je veux, cette fugitive soirée laisserait sur votre front une auréole immortelle. Si mon nom vit, votre nom vivra. »

(Lettre publiée par M. Léon Séché, qui la tenait de M. Louis Koch, *Revue de Paris* du 15 février 1903.)

un beau matin, à son précieux ami, l'éditeur Renduel, le petit mot suivant : « Voici quelques lignes que vous m'avez promis de faire passer au *Courrier français*. Je compte sur votre bonne amitié. V. H. »

Un *communiqué* était joint dont voici le texte :

« Mlle Juliette, cette jeune artiste pleine de beauté et de talent, que le public a si souvent applaudie à la Porte Saint-Martin, est sur le point de quitter ce théâtre. Plusieurs administrations dramatiques lui font en ce moment des offres d'engagement. Il est probable que c'est à la Comédie-Française que Mlle Juliette donnera la préférence. Son talent si digne et si intelligent l'appelle à notre premier théâtre [1]. »

La note tendancieuse ne parut pas dans le *Courrier français* car ce journal se piquait d'indépendance et d'impartialité. Dès le mois suivant, Juliette n'en fut pas moins engagée par la Comédie, à titre de pensionnaire, aux appointements de 3.000 francs par an.

A en croire une lettre de Mme Desbordes-Valmore à son étrange mari, il y aurait eu là une véritable occasion de scandale. Eh ! quoi, s'écrie la plaintive Marceline, « Mme Brohan du Vaudeville vient d'être engagée ! Mlle Verneuil engagée ! une demoiselle du théâtre de

[1] Ad. Julien. *Le Romantisme et l'éditeur Renduel*. p. 129. M. Ad. Julien, et après lui, M. Léon Séché, attribuent à la démarche de Victor Hugo, auprès de Renduel, la date de janvier 1835. C'est là une erreur manifeste. Premièrement, parce que dès le mois de mars 1834, Juliette, dans sa correspondance et dans ses comptes, se donne comme engagée à la Comédie-Française : secondement, parce qu'une lettre de Mme Desbordes-Valmore, en date du 21 février 1834, lettre connue de M. Léon Séché et citée par lui, annonce l'engagement de Juliette comme un fait acquis et notoire. Enfin, parce qu'au mois de mars 1834, Pradier, dans une de ses lettres à Juliette, la félicite de cet engagement. Les registres de la Comédie-Française mentionnent d'ailleurs Juliette parmi les pensionnaires à partir du mois d'avril 1834.

Chantereine engagée ! et enfin, crois-le, cela pour la honte de ce pauvre Hugo qui l'a voulu ardemment, Mlle Juliette engagée, là » !

Mais, ainsi qu'il arrive souvent, avec cette excellente femme, il en faut rabattre. Il n'y eut pas scandale : l'engagement de Juliette passa inaperçu. Juliette fit de même, et c'est précisément de quoi elle se plaignait le plus. Etre jeune, être belle, être engagée au Théâtre-Français, et ne pas jouer, quel supplice ! Elle l'endura, au moins pendant deux ans. Victor Hugo ne parvint même pas à l'imposer comme interprète de l'un des rôles d'*Angelo*, en 1835, et nous verrons qu'en 1836, elle dut se démettre, plutôt que de continuer à gêner les relations de son amant avec les comédiens français. En attendant cette démission, elle souffrit, elle se lamenta, elle supporta mal l'humiliation d'être payée sans avoir à assister même à une seule répétition; son traité ne profita qu'aux créanciers, assez avisés pour faire saisir ses appointements.

La pauvre fille était, en effet, criblée de dettes, et lorsque Victor Hugo, désireux de la libérer une fois pour toutes, lui demanda d'en établir une sorte de relevé général et complet, elle faillit succomber à la tâche. Car il n'y avait pas seulement les créances réelles et ordinaires : 12.000 francs à l'orfèvre Janisset, 1,000 francs environ au gantier Poivin, 600 francs à la blanchisseuse, 260 francs à Georges, coiffeur, 400 francs au sieur Vilain, marchand de rouge, 620 francs à Mme Ladon, couturière, 2.500 francs à Mmes Lebreton et Gérard, marchandes de cachemires, 1.700 francs à Jourdain, tapissier, — il y avait encore

les créances fictives et usuraires, destinées à dissimuler des prêts d'argent, et d'autant plus nombreuses qu'elles étaient inventées pour la plupart, sous l'inspiration d'un huissier homme d'affaires, lequel répondait au nom prédestiné de M. Manière.

On a dit, on a imprimé[1], qu'après s'être donnée à Victor Hugo, Juliette essaya, pendant quelque temps au moins, de demeurer la maîtresse officielle et richement entretenue du prince Demidoff. Parmi les documents qui sont passés sous nos yeux, nous n'avons rien trouvé qui autorisât une pareille affirmation. Elle est d'ailleurs contradictoire avec l'existence des dettes nombreuses et variées que nous venons d'énumérer.

La vérité nous paraît différente : à partir du 17 février 1833 et même peut-être un peu avant, Juliette a bien rompu avec son généreux amant le prince Demidoff. Mais elle n'a pas rompu avec ses habitudes de luxe et de dépense. Forte de l'espoir où elle est qu'elle deviendra une grande comédienne, la créatrice des premiers rôles, dans les futurs drames de Victor Hugo, un peu grisée aussi par l'admiration que le poète lui témoigne, et par la joie de se révéler à lui, sous les dehors les plus coquets et dans un cadre vraiment galant, elle s'est installée dans l'appartement préparé pour elle au 35 de la rue de l'Echiquier, et elle a continué d'y recevoir des fournisseurs aussi empressés que confiants.

[1] M. Léon Séché, *loc. cit.* M. Jules Claretie, un jour qu'il travaillait d'après un simple catalogue d'autographes, en a dit autant, à propos d'Alphonse Karr. Mais, remontant aux pièces originales, M. Louis Barthou lui a démontré qu'il se trompait. (V. *Le Temps*, des 5 et 12 décembre 1912)

D'autre part, elle s'est bien gardée de révéler à Victor Hugo, dont elle connaît les charges familiales, le sens pratique et même l'esprit d'économie, le montant de sa dépense et l'importance de son passif.

Le moment vint pourtant où les créanciers connurent qu'ils n'avaient plus devant eux qu'une jolie femme insuffisamment cautionnée par un poète. Ils se fâchèrent, ils devinrent menaçants, et c'est alors que Juliette recourut aux usuriers. Remède pire que le mal. Le papier timbré ne tarda pas à pleuvoir chez elle. Ses meubles furent saisis ; pareillement ses mensualités de la Porte Saint-Martin ou du Théâtre-Français ; elle voulut sauver quelques hardes et fut l'objet d'une plainte en détournement d'objets saisis. Son propriétaire la menaça d'expulsion ; elle se vit « dans la rue » et perdit la tête.

Au lieu, en effet, de se confier à Victor Hugo, son appui naturel, elle entreprit de faire appel à d'anciens amis. Il y en avait beaucoup, depuis Pradier, le sculpteur, jusqu'à Séchan, le décorateur de l'Opéra et de plusieurs théâtres du boulevard. Pradier répondit par des conseils ; les prétextes de refus ne lui manquaient d'ailleurs pas, car, depuis sa liaison avec Victor Hugo, Juliette n'écrivait plus au père de sa fille, que « par accident et monosyllabes », ou bien elle écrivait « avec une grosse écriture d'écolier » [1], histoire de remplir très vite la page. Séchan et quelques autres furent moins ladres : ils envoyèrent des sommes modestes, mais insuffisantes. Il fallut donc

[1] Lettres inédites de Pradier, mars 1833.

prendre un grand parti et tout révéler au bien-aimé.

La crise fut des plus vives. Non pas que Victor Hugo ait hésité un seul instant devant un devoir qui se confondait avec son plaisir, puisqu'en l'accomplissant il était assuré de garder Juliette ; tatillon et vétilleux dans les petites circonstances de la vie, il savait se montrer généreux ou même magnifique dans les grandes. Seulement, les cachotteries de Juliette n'avaient pas été sans l'induire en défiance ; de plus, il était amoureux, et par conséquent, jaloux. Si bien qu'à la fin de 1833 et dans les premiers mois de 1834, le soupçon, la colère, les injustes reproches, les bruyantes querelles devinrent presque quotidiens.

Ainsi qu'il arrive toujours en pareille occurrence, de bons amis et surtout de bonnes amies s'en mêlèrent. Juliette fut desservie par Mlle Ida Ferrier, sa remplaçante dans le rôle de Jane, à la Porte Saint-Martin, et qui, d'après elle, aurait bien voulu lui succéder aussi dans le cœur de Victor Hugo. Elle le fut par Mlle George elle-même, déjà sur l'âge [1], et qui pardonnait mal aux deux amoureux de ne pas reconnaître sa royauté dans la coulisse ou le boudoir, comme ils la reconnaissaient sur la scène. Aux calomnies et aux scènes de reproches qui s'ensuivaient, elle opposait d'ailleurs non seulement un visage indigné, mais de vives paroles, de violentes ripostes, parfois même des mots injurieux ; ou bien, elle protestait

[1] Elle avait 46 ans, et commençait d'être obèse. D'après Juliette elle représenta à Victor Hugo que sa maîtresse était « fausse, vaniteuse, coquette et désordonnée » (16 avril 1840).

par d'innombrables lettres ou billets que la sincérité rend souvent éloquents ; elle se plaignait d'être « attaquée sans pouvoir se défendre, souillée sans pouvoir se laver, blessée sans pouvoir se guérir » ; elle affirmait sa volonté d'en finir soit par le suicide, soit par la rupture.

Dans les premiers mois de l'année 1834, elle a écrit ainsi au moins dix ou douze lettres dans lesquelles elle propose au poète de lui rendre sa liberté ; elle en a écrit au moins autant pour lui offrir de prouver son amour par une mort volontaire :

« Je suis encore pour vous, aujourd'hui, ce que j'étais pour tout le monde il y a un an, dit-elle : une femme que le besoin peut jeter dans les bras du premier riche qui veut l'acheter. Voilà ce que je ne peux pas supporter. Je ne vous parle donc pas des autres causes de notre séparation. Adieu, bon Victor, le cœur est triste. Ah ! que votre peine s'adoucirait si vous pouviez y lire, dans ce cœur qui est à vous pour la vie ! »

Et quelques jours plus tard : « Tu te rappelles ce que je te disais lors des répétitions de *Marie Tudor :* les hommes m'ont ôté la confiance en moi, je ne peux plus, je n'ose plus répéter, je suis paralysée. Eh bien, aujourd'hui, ce n'est plus d'un rôle qu'il s'agit mais de ma vie tout entière ! Maintenant que la calomnie m'a terrassée dans tous les sens, maintenant que j'ai été condamnée dans la vie comme je l'ai été dans ta pièce, c'est-à-dire sans avoir été entendue, maintenant que ma santé et ma raison se sont usées dans un combat sans profit et sans gloire, maintenant que je suis

signalée à l'opinion comme une femme sans avenir, je ne peux plus, je n'ose plus vivre, la crainte a fait naître en moi l'idée de suicide. »

Le plus souvent, Victor Hugo arrivait assez tôt pour calmer ces grands élans, avec une caresse, avec de douces paroles ; et Juliette s'essayait à la résignation ; elle se reprenait même à espérer :

« Je pense à toi, lui écrivait-elle, je m'occupe de toi, je t'aime ; je n'ai pas de paroles assez tendres, assez expressives pour te dire combien je te suis reconnaissante de l'estime que tu as de moi, et que tu professes devant tes amis les plus dignes et les plus intelligents... Mon cher bien-aimé, maintenant que tu m'as relevée, le passé est impossible, je ne peux plus être une pauvre fille, je serai toujours ta bien honnête et bien-aimée femme [1] ».

Et encore :

« Oui, nous nous aimons, oui... nous resterons ensemble jusqu'à notre dernier soupir, oui, tu m'aideras et tu feras de moi une femme à l'abri de la misère et de la prostitution, oui, tu me rendras ce que j'étais avant ma chute, une honnête femme, et, de plus, une bonne mère : j'ai confiance, j'espère, je t'aime [2] ».

Mais à peine avait-il parcouru ces lignes pathétiques que le poète, sous l'impression de quelque nouveau racontar, reprenait sa « mine de grand inquisiteur ». Il en reprenait aussi le ton, les propos, les reproches et même les menaces. De leur côté les créanciers ne cessaient pas de harceler Juliette. Si bien qu'à la fin,

[1] 1834, vers le mois de mars.

[2] 1834, vers le mois de mars.

nos deux amants passèrent des paroles aux actes.

Dès l'automne de l'année 1833, il ressort d'une très belle lettre qu'on lira plus loin *in extenso*, que leurs querelles s'exaspéraient parfois et les entraînaient jusqu'aux pires violences, jusqu'à d'*atroces folies*. Dans les premiers mois de l'année 1834, il apparaît aussi que Juliette se livra à une tentative de suicide et à plusieurs tentatives de séparation. Enfin, au mois d'août 1834, survint l'incident qui décida de tout, et par suite, du reste de leur vie.

Ainsi que nous l'avons marqué plus haut, les meubles de Juliette venaient d'être saisis, elle avait été expulsée de son appartement, rue de l'Echiquier. Vainement elle avait essayé d'intéresser à sa situation ses amis passés ou présents. Victor Hugo, lui-même probablement découragé par les difficultés de la tâche, avait répondu par un refus. Les deux amants échangèrent donc des adieux qu'ils croyaient définitifs, et le 3 août exactement, Juliette partit pour Saint-Renan, près de Brest où vivait sa sœur aînée [1]. Heureusement elle avait pris la diligence de Rennes, et sur la route, il existait d'assez nombreux relais. Dès les premiers, la voilà donc qui écrit au poète des billets enflammés [2] ; à Rennes, elle recommence ; puis à Brest, puis enfin à Saint-Renan. Victor Hugo répondait ; il répondait par des lettres pleines de regrets, de re-

[1] Juliette eut exactement deux sœurs et un frère : Renée-Françoise Gauvain, née à Fougères, le 23 germinal, an VII, Thérèse-Françoise Gauvain, née à Fougères, le 11 brumaire, an X, Armand-Marie Gauvain, né à Fougères, le 30 brumaire, an XII. Nous retrouverons plusieurs fois, la première, la sœur aînée, celle qui fut la mère de M. Louis Koch, exécuteur testamentaire de Juliette.

[2] V. plus loin, une bonne partie de ces lettres.

mords même, et que jugent poignantes tous ceux qui les ont lues [1]. Il s'engageait, en outre, à gratter « avec ses ongles ici et là » pour trouver les quelques billets de banque nécessaires au désintéressement des plus gros créanciers. A la fin, il ne lui resta plus qu'à prendre lui-même la route de Rennes, et à courir au-devant de son amie. C'est ce qu'il fit. Les deux amants, nous allions écrire, les deux pigeons, rentrèrent à Paris, le 10 août.

Alors commence la période la plus singulière de la vie de Juliette, celle que l'on pourrait intituler : une rédemption amoureuse à la manière romantique.

Pendant près de deux ans, Victor Hugo va mettre en pratique — sa maîtresse étant prise, pour ainsi dire, comme sujet d'expérience — les idées moitié religieuses, moitié philosophiques, qu'il professe sur la courtisane, sur le rachat des fautes par l'amour fidèle, passionné et désintéressé, sur l'amour lui-même considéré comme une sorte de *Sesame* capable d'ouvrir toutes les portes de la science et de dissiper toutes les obscurités.

La première condition du rachat, c'est la pauvreté, la pauvreté volontaire et presque joyeusement acceptée. On a donc vendu les meubles de la rue de l'Echiquier, on a renoncé au bel appartement, et on a loué pour Juliette, moyennant 400 francs par an, un petit logis de deux pièces et une cuisine au nº 4 *bis* de la rue de Paradis au Marais [2]. Là, elle grelottera l'hiver, et

[1] V. Léon Séché, *op. cit*

[2] Cette rue a disparu par suite du percement de la rue des Francs-Bourgeois. Elle suivait le parcours actuel de cette dernière, depuis la rue Vieille-du-Temple, environ, jusqu'à la rue des Guillemites.

passera une partie de ses journées au lit, histoire de ménager les bûches du foyer[1] ; mais, du moins elle prouvera qu'elle aime vraiment, et qu'elle mérite d'être aimée.

Plus de robes, ni de parures[2] ; tous les soirs, Victor Hugo répète à sa maîtresse que « la toilette n'ajoute rien aux charmes d'une jolie femme, que c'est peine perdue de vouloir ajouter à la nature quand elle est belle[3] ». Et, triomphante comme si elle portait, en vérité, le cilice d'une de ses anciennes mères, au couvent du Petit-Picpus, Juliette écrit de son côté : « Ma pauvreté, mes gros souliers, mes rideaux sales, mes cuillers de fer, l'absence de toute coquetterie et de tout plaisir étranger à notre amour, témoignent à toutes les heures, à toutes les minutes, que je t'aime de tous les amours à la fois[4] ».

Enfin, il n'est point de réforme, ni de conversion sans que le travail s'en mêle. Juliette travaillera donc, elle étudiera ses rôles, elle fera ses robes et même quelques-uns des vêtements de Victor Hugo, elle ravaudera les autres ; elle vaquera aux soins de son petit ménage, elle emploiera ses loisirs, s'il lui en reste, à copier les œuvres du maître, à dépouiller ses journaux et singulièrement les articles que l'on écrit sur lui, elle classera et conservera ses notes, ses manuscrits, ses épreuves...

Quand il eut achevé de tracer ce beau programme,

[1] 1834, 1835, 1er janvier 1836, etc., etc.
[2] 16 janvier 1836.
[3] 1835.
[4] 1834.

dont presque toutes[1] les parties, nous le verrons, furent exécutées à la lettre, le poète ressentit un vrai besoin de se retrouver seul, quelque part, avec celle qu'il venait de conquérir définitivement. Il avait alors l'âme très virgilienne. Il ne confondait pas encore le devoir avec la politique et le bonheur avec la popularité. Sa plus grande joie, après l'amour, était peut-être la vie aux champs, et pour cette vie, il se flattait d'avoir découvert dans Juliette une compagne digne de lui. N'est-ce pas d'elle qu'il a écrit :

> Elle a dans le cœur cette fleur large et pure.
> L'amour mystérieux de l'antique nature.

A peine nos deux amants venaient-ils donc de s'installer rue de Paradis au Marais, qu'ils partirent pour la vallée de Bièvres ; moitié mystiques, moitié païens, également dévots aux divinités des bois et aux églises de village, ils allaient célébrer là-bas ce qu'ils appelaient eux-mêmes leurs « noces d'oiseaux échappés ».

[1] Presque toutes, sauf pourtant celles dont l'exécution eût blessé Juliette. Par exemple, Victor Hugo lui laissa tous les meubles qu'elle voulut bien garder, il renouvela les reconnaissances de tous les objets qu'elle avait engagés au Mont-de-Piété et dont elle tenait à éviter la vente. Il y avait là et il y eut longtemps encore, 48 serviettes brodées, estimées 240 francs, 48 chemises en batiste brodée estimées 500 francs, une montre en émail et or estimée 150 francs, une croix en brillants, estimée 500 francs, etc.



Juliette Drouet vers 1830
D'après un portrait à l'huile par Champmartin.
(Musée Victor-Hugo.)

CHAPITRE III

LA TRISTESSE D'OLYMPIO

A quatre heures de Paris, à six kilomètres de Versailles, une vallée se cache dont les romantiques attardés devraient faire chaque année le pèlerinage. Non pas qu'il y règne un beau désordre et qu'on y voie des torrents roulant du haut des monts jusques au fond des précipices. Tout y semble, au contraire, harmonieux et calme. L'impression est celle d'un parc français, planté, fleuri et arrosé par la nature. Mais, vers 1830, une circonstance a voulu que les grands hommes de la nouvelle école vinssent abriter, un moment, dans ce paysage classique, leurs âmes naturellement troublées. Et maintenant, devant les horizons pleins de douceur, parmi « les saules pensifs, qui pleurent sur la rive » de la Bièvre, molle, unie et silencieuse, il est impossible de ne pas voir apparaître ces ombres tourmentées : voici Lamennais, leur directeur de conscience; voici Montalembert, leur « docteur angélique » ; voici Sainte-Beuve, leur fournisseur d'idées générales ; voici Berlioz, leur musicien, et voici enfin leur poète, Victor Hugo ; pieusement, il suit la procession, en attendant la gloire de la conduire.

Dans la belle saison, ils arrivaient, qui pour deux

jours, qui pour plusieurs semaines, chez M. Bertin, le directeur du *Journal des Débats*, et le maître des Roches [1], une propriété située à mi-route, sur le chemin conduisant du village de Bièvres à celui de Jouy-en-Josas.

Débonnaire et spirituel autant qu'Ingres nous l'a montré, dans un portrait justement célèbre, M. Bertin se plaisait à deviner, à suivre, au besoin même à encourager leurs vocations et leurs desseins. Son état de maison était modeste, mais son hospitalité offrait le plus grand charme. Un composé de libéralisme et de tyrannique dévouement, un grand laisser-aller en apparence, et, dans la réalité, d'innombrables petits soins, habilement rendus. La fille aînée du vieillard, Louise Bertin, une des muses de l'époque, partageait volontiers son temps entre l'office et le salon, le livre de cuisine et le livre de vers. Ardente musicienne, suffisamment frottée de belles-lettres, elle avait fait de la curiosité l'uniforme de son esprit, tandis que la bonté demeurait celui de son cœur. Dans le moment qu'elle accablait ses invités de romances ou de sonates, un scrupule la prenait, elle craignait de gêner leurs habitudes ou leurs inclinations. Et vite, elle instituait l'anarchie autour d'elle, ordonnant que chacun restât le maître de ses heures, de ses méditations, de ses promenades et de ses jeux.

Parmi tous les romantiques, Victor Hugo paraît être celui que la jeune fille aima le plus chèrement et qui mit le mieux à profit ce large accueil, cette heureuse

[1] Il n'en subsiste aujourd'hui que le nom et l'emplacement : tout le reste, parc, jardin et habitation a été complètement transformé.

liberté. Dès que fleurissaient les pervenches, il installait aux Roches sa femme et ses enfants. Et lui-même allait et venait, entre Paris et Bièvres.

Peu à peu, il accoutuma ainsi d'associer la vallée à toutes ses joies comme à toutes ses tristesses ; elle devint, pour son usage, un de ces paysages amis vers lesquels nous marchons d'instinct, assurés que nous sommes d'y trouver les formes et les couleurs convenables à l'état de nos cœurs. Jeune père, il en fit un cadre propice aux joies familiales. Mari déçu dans son amour, ami trahi par l'amitié, il y accourut chercher, sinon la consolation, du moins un peu de foi et d'espoir. La veille même du jour où il demandait à Sainte-Beuve de prier pour que le calme lui revînt, c'est à Bièvres qu'il écrivit :

Sous ce ciel étoilé qui luit à la fenêtre
On croit à la famille, au repos, au bonheur.
Le cœur se fond en joie, en amour, en prière,
On sent venir des pleurs au bord de sa paupière
On lève au ciel les mains en s'écriant : Seigneur[1].

Et une année plus tard, c'est encore sous les ombrages des Roches qu'il crut avoir trouvé la paix de l'âme : « Nous sommes ici, déclarait-il, dans la plus grande tranquillité qui se puisse imaginer. Nous avons des arbres et de la verdure mêlée à ce beau ciel bleu de septembre sur notre tête. Je vous assure que le mieux est de se laisser vivre. La vallée est pleine de paresse[2].

[1] *Les Feuilles d'Automne*, XXXIV. *Bièvres* (que Victor Hugo écrit sans s, contrairement à l'usage établi). La pièce est datée du 8 juillet 1831, la lettre à Sainte-Beuve est du 10 juillet.

[2] V. Hugo, *Correspondance*, Lettre à Sainte-Beuve, le 21 septembre 1832. V. aussi les lettres aux Bertin, dans le *Livre du centenaire du Journal des Débats*, p. 399.

Apparemment, il s'en faisait accroire. Pour son âme fervente, la vallée contenait autre chose qu'une invitation à la nonchalance, elle s'emplissait aussi d'amoureuses suggestions; il y avait trouvé naguère ce vers racinien :

Ici, durent longtemps les fleurs qui durent peu.

Et, sans doute, ces fleurs de Bièvres si lentes à se faner, il ambitionnait, lui, le rêveur d'amours éternelles, de les pouvoir jeter aux pieds d'une femme, en prononçant le mot *toujours*.

Avec la complicité de Mme Victor Hugo, qui ferma les yeux, avec celle de Mlle Louise Bertin, qui daigna sourire[1], ce bonheur lui échut, non pas à la vérité, dans la première année de son amour pour Juliette, mais dans les premiers mois de la seconde. Il amena sa maîtresse à Bièvres et à Jouy le 4 juillet 1834, un peu avant la crise tragique qui faillit les séparer et que nous avons contée au chapitre précédent.

Tout de suite, Juliette épousa l'admiration du poète pour le pays dont il lui avait si souvent et si éloquemment vanté les charmes ; de leur commun passage à l'*Ecu de France*, l'auberge de Jouy-en-Josas[2], elle dressa en badinant un de ces procès-verbaux où elle excellait[3]. Ensuite, on arrêta de revenir, et de séjourner

[1] En 1877, Mme Drouet, malgré ses 71 ans, voulut assister aux funérailles de Mlle Louise Bertin : « Je veux, écrit-elle à Victor Hugo, témoigner ainsi que je n'ai pas oublié les marques de sympathie qu'elle t'a montrées pour moi dans les premiers temps de notre amour (Lettre du 28 avril 1877).

[2] Cette auberge existe encore, elle aussi, et n'a certainement subi aucune modification. Elle est des plus modestes.

[3] V. plus loin, dans le choix de lettres, celle du 4 juillet 1834.

n'importe où, n'importe comment, pourvu que ce ne fût ni trop près ni trop loin des Roches; on se mit en quête de chambres à louer, on finit par en découvrir une au hameau des Metz, sur le sommet de la colline



La maison des Metz.

qui domine, du côté nord, le village de Jouy. On repartit pour Paris, après avoir versé d'avance, entre les mains du propriétaire, le sieur Labussière, la somme de 92 francs, montant du loyer d'une année. Enfin, une fois passés ces orages du mois d'août, dont on a lu plus haut le triste détail, on revint, en septembre, pour six semaines cette fois.

La petite maison existe encore, et ne paraît avoir souffert aucun changement [1]. Ancienne garderie du château voisin, qui appartint à Cambacérès, elle étale toujours, sur le fond de verdure, sa façade blanche percée de fenêtres aux volets verts. Un rez-de-chaussée et un étage de mansardes, sans plus ; sous les fenêtres de l'étage, une vigne quelque peu folle qui accroche ses vrilles aux moindres aspérités. Aux entours, une grange, des communs, des vergers en talus [2] dont la pente rapide descend vers le bourg, une grille ouvrant sur le chemin de Jouy.

Aidée de la maîtresse du logis, la mère Labussière, comme elle l'appelle, Juliette devait faire, le matin, sinon la cuisine, du moins sa toilette et son petit ménage. L'après-midi, il fut entendu que Victor Hugo viendrait la voir, et cela tous les jours, sauf empêchement grave.

Mais des Roches aux Metz, la traite était assez longue : quatre kilomètres environ, et par des chemins malaisés.

[1] Elle appartient aujourd'hui à Mme Ve Bigot. Sur le mur extérieur de gauche, une société versaillaise a cru devoir apposer une inscription relatant que Victor Hugo a *habité* la maison. Suivent quatre vers de la *Tristesse d'Olympio*. Il eût été plus exact et aussi décent d'inscrire le nom de Juliette Drouet à côté de celui du poète, car enfin ce n'est pas lui qui habita la maison, c'est elle.

[2] V. La *Tristesse d'Olympio* ;

Il chercha le jardin, la maison isolée
La grille d'où l'œil plonge en une oblique allée
Les vergers en talus..... »

Dans le récit qui va suivre, nous nous servirons avant tout des lettres de Juliette Drouet, mais nous établirons le plus de rapprochements que nous pourrons avec la *Tristesse d'Olympio*, ne fût-ce que pour montrer combien la mémoire visuelle de Victor Hugo était exacte. Afin d'éviter les redites, nous nous permettrons aussi de réunir dans ce chapitre tout ce qui a trait aux trois séjours que firent Victor Hugo et son amie, dans la vallée de Bièvres, pendant les étés ou les automnes de 1834, 35 et 37.

Les deux amants convinrent donc d'aller au-devant l'un de l'autre, en suivant un itinéraire déterminé, et de négliger le toit des Labussière pour chercher, dans le bois lui-même, « une chambre de feuillage ». Ainsi commença, comme l'écrit Juliette, « leur vie d'oiseaux, leur vie dans les bois ».

Trois routes s'offraient, en effet, à Victor Hugo, lorsqu'il devait retrouver son amie : d'abord la prairie, c'est-à-dire la vallée de la Bièvre ; elle le menait jusqu'au bourg de Jouy, d'où il était obligé de gravir la pente roide du coteau que dominent les Metz. C'était la route la plus difficile, et, par suite, celle que Juliette affectionnait le moins, puisqu'elle retardait l'heure du rendez-vous. Venait ensuite le pavé [1], autrement dit la route actuelle de Bièvres à Versailles ; le poète la rejoignait au-dessus des Roches, et, par les temps de pluie, elle présentait l'avantage de le mener, sans trop d'humidité, jusqu'aux avenues du château dont Juliette habitait la *garderie*. Il y avait enfin le chemin du bois. C'était la route préférée.

La futaie existait déjà qui couvre aujourd'hui encore les coteaux dominant, du côté nord, Les Roches, Vauboyen et Jouy. Mais elle n'était pas divisée, comme à présent, en propriétés closes de toutes parts. On y avait libre accès, et quand on éprouvait de l'éloignement pour les sentiers battus, on pouvait s'y engager à loisir.

[1] C'est ici la seule contradiction que nous ayons relevée entre la *Tristesse d'Olympio* et les lettres de Juliette. Victor Hugo écrit, en 1837 :

On a pavé la route âpre et mal aplanie.

Or, dès 1835, Juliette appelle cette route *le pavé*.

Victor Hugo suivait donc un moment le chemin de Vauboyen et prenait à travers bois, le sentier qui longe actuellement le château du Rocher ; tournant à gauche, il marchait devant lui, jusqu'au carrefour de l'Homme-Mort, puis un peu à droite, jusqu'à celui de la Cour-Roland. Là, dans le creux d'un châtaignier centenaire, plié, tordu, bossué et surtout évidé [1] à l'égal, disait-il, d'une harangue de Victor Cousin, le poète apercevait son amie.

Vêtue d'une robe de sa façon, en jaconas blanc rayé de rose, la tête couverte d'une paille d'Italie, reste de son ancienne splendeur, le sein gonflé, les joues roses, la bouche entr'ouverte avec « un bel air d'enjouement » [2], elle semblait une fleur issue du rude calice formé par l'arbre. Fleur vivante, car du plus loin qu'elle devinait le poète, elle s'élançait ; et lui, il admirait, une fois de plus, la fameuse démarche aérienne, le pas léger, si léger qu'on eût dit un bruit de lyre [3].

Et c'étaient des baisers, des caresses, un flot de douces paroles, des baisers encore, puis la marche rapide vers des profondeurs où les conviait un bruit de nids [4].

Quand ils en sortaient, silencieux, Juliette marchait la première, tenant à honneur d'écarter les branches et

[1] L'arbre où dans les baisers, leurs âmes confondues,
Avaient tout oublié.
(*Les Rayons et les Ombres*, XXXIV, *Tristesse d'Olympio*.)

[2] Une bouche qu'entr'ouvre un bel air d'enjouement.
(*Les Voix Intérieures*, VIII.)

[3] Quand ton pas gracieux court, si léger sur l'herbe,
Que le bruit d'une lyre est moins doux que son bruit.
(*Les Chants du Crépuscule*, XXVIII, *Au bord de la mer*.)

[4] Ce bruit de nids joyeux qui sort des sombres bois.
(*Les Voix Intérieures*, VII, *A Virgile*.)

les ronces devant son poète. Lui, trouvait son contentement dans la vue des traces menues que laissait sur la mousse ou le sable, le pied de la jeune femme, ce pied dérisoire et « ironique » à force de petitesse [1].

Au creux d'une clairière, une fontaine chantait. Avec le coquillage que faisaient ses mains réunies, Juliette y puisait de quoi rafraîchir leurs lèvres ardentes : des gouttes s'égrenaient hors de ses doigts, et à ce spectacle, son amant connaissait qu'elle était une fée, capable de changer l'eau en diamants [2].

N'allons point croire pourtant qu'ils épuisèrent dans ces jeux tout le trésor de leur amour. S'il est vrai que les passions soient plus fortes à mesure que l'on a plus d'esprit, il est vrai aussi que, seules, les personnes d'un mérite distingué savent tirer d'une passion tout le beau qu'elle renferme. Victor Hugo était bien trop intelligent pour ne pas vouloir former l'esprit et la sensibilité de sa jeune maîtresse. Tel un bloc de marbre rare, elle s'offrait à ce puissant modeleur dans l'aimable simplicité de sa nature, un peu sauvage, dit-elle, elle-même, un peu rugueuse ; mais tout de suite, à travers le bloc, il aperçut la statue, et il commença de l'en dégager. L'atelier, ce fut encore la forêt, la forêt où il venait, tous les après-midi, féconder par de nouvelles sensations et de nouveaux étonne-

[1] Et de sa petitesse étalant l'ironie
Son pied charmant semblait rire à côté du mien.

(*Les Rayons et les Ombres*, XXXIV, *Tristesse d'Olympio*.)

[2] Un mur clôt la fontaine où, par l'heure échauffée,
Folâtre elle buvait, en descendant des bois
Elle prenait de l'eau, dans sa main, douce fée,
Et laissait retomber des perles entre ses doigts.

(*Ibid.*)

ments, son éloquence et sa poésie, la forêt qui lui rendait couleurs pour couleurs, musique pour musique... Un jour, l'orage surprit les deux amants, dans l'instant qu'ils regagnaient leur châtaignier évidé. Ce furent d'abord de sourds grondements, des cris d'oiseaux, et quelques larges gouttes filtrant à travers les feuillées ; l'instant d'après, la tempête et son fracas, l'effarement des arbres, l'averse, le froid subit du sous-bois, la fuite vers l'arbre hospitalier. Victor Hugo prit l'enfant dans ses bras, la réchauffa, et la rassura de son mieux, puis, il parla [1]...

Elle ne nous a pas rapporté ce qu'il lui dit, mais elle en fut remuée pour toujours, et sans cesse, elle y revient dans ses lettres : « Je ne donnerais pas cette journée et surtout le moment où je tremblais de froid sur tes genoux pour la plus belle et la plus rayonnante de nos journées d'été. Il me semble que nous nous sommes régénérés à ce baptême dont le ciel faisait tous les frais et dont l'amour était le parrain. Toute ma vie je sentirai l'impression de chacune des gouttes de pluie qui tombaient de tes cheveux sur mon cou. Toute ma vie, j'entendrai tes paroles de tendre sollicitude et d'enseignement... Tu m'as dit que je t'avais révélé l'amour, toi, tu m'as expliqué la nature, et, à travers elle, la grandeur et la bonté de Dieu [2]... Il y

[1] Sur les discours qu'il lui tenait, on consultera avec intérêt les pièces suivantes écrites pour elle : *Les Chants du Crépuscule*, XXVIII, *Au bord de la mer*, *Les Rayons et les Ombres*, XXVIII, *A une jeune femme*. Dans le manuscrit, les premiers vers de cette dernière pièce ne sont pas conformes à la leçon imprimée et portent :

> Voyez vous, un parfum est rempli de mystère :
> Juliette, posez un moment pour me plaire,
> Cet éventail, etc.

[2] 24 octobre 1835.

avait à la fin des arcs-en-ciel dans le paysage ; il y en avait aussi dans nos cœurs. Ils correspondaient de ton âme à mon âme comme d'un bassin à l'autre. Je te remercie pour les belles choses que tu m'as fait admirer et que je ne verrais pas sans toi, et sans le secours de ta belle main blanche sur mon front [1]. »

D'autres fois, Victor Hugo encourageait chez Juliette le goût de la prière, les repentirs éplorés... Il portait encore et elle entretint toujours une sensibilité catholique ; l'œuvre de chair accomplie en dehors d'un grand amour leur apparaissait à tous deux comme une souillure. De là des retours douloureux sur un passé que l'amant aimait à entendre maudire, que la maîtresse désespérait de pouvoir jamais racheter ; de là, chez elle, des prosternations de Madeleine ; et chez lui, déjà, des attitudes un peu forcées d'apôtre ou de rédempteur.

Le 25 octobre 1834, délaissant le bois de l'Homme-Mort, ils montèrent, à leur droite, par des chemins forestiers, menant à Verrières ou à Igny. Quand ils atteignirent la cime des hauteurs qui dominent Bièvres, le jour commençait de tomber ; ils s'arrêtèrent. A leurs pieds, la campagne se creusait tout à coup, comme un beau vase dont les bords se fussent largement ouverts, sans quitter leurs lignes pures ; aux flancs intérieurs du vase, des taillis sombres, à peine éclairés çà et là, par le jaunissement des feuilles, et dans son fond, une butte peu saillante à laquelle Bièvres accrochait ses maisons rustiques, ses jardins touffus, sa vieille église ; celle-ci semblait agenouillée

[1] Autre lettre du même jour, et que nous donnons plus loin, en entier, dans le choix de lettres.

devant le paysage, tandis que placide et chaste, le paysage semblait en prière devant la croix. Une cloche tinta : sans doute le glas de quelque chrétien qui venait de mourir à la terre. Juliette et Victor entendirent cet appel, et la main dans la main, sans une parole ils descendirent vers le village, ils entrèrent dans l'église :

Elle était triste et calme à la chute du jour ;
L'autel, sans serviteur, comme un cœur sans amour
Avait éteint ses flammes :

Les antiennes du soir, dont autrefois Saint-Paul
Réglait les chants fidèles,
Sur les stalles du chœur d'où s'élance leur vol
Avaient ployé leur ailes.

L'église s'endormait à l'heure où tu t'endors
O sereine nature :
A peine quelque lampe au fond des corridors
Étoilait l'ombre obscure ;

A peine on entendait flotter quelque soupir,
Quelque basse parole,
Comme en une forêt qui vient de s'assoupir
Un dernier oiseau vole[1]...

Pendant que le poète rêvait ces beaux vers, la jeune femme pencha son front ; elle pleurait. En homme qui sait le prix des larmes, et que bien souvent elles consolent, Victor Hugo la laissa pleurer, ensuite il lui prit les mains, il lui jura devant Dieu un éternel amour, un dévouement sans fin, il entendit aussi lui rappeler, qu'à toute faute, le pardon a été

[1] *Les Chants du Crépuscule*, XXXIII, *Dans l'Église de X...* Nous verrons plus loin que ces vers, inégaux et touffus, mais d'un si beau sentiment, étaient les vers préférés de la duchesse d'Orléans.

promis ; et voici comment, le soir, rentré aux Roches, il interpréta et transcrivit lui-même ses paroles :

O madame, pourquoi ce chagrin qui vous suit ?
Pourquoi pleurer encore,
Vous, femme au cœur charmant, sombre comme la nuit,
Douce comme l'aurore ?

Qu'importe que la vie inégale ici-bas
Pour l'homme et pour la femme
Se dérobe et soit prête à rompre sous vos pas
N'avez-vous pas votre âme ?

Soyez comme l'oiseau posé pour un instant
Sur des rameaux trop frêles,
Qui sent ployer la branche et qui chante pourtant,
Sachant qu'il a des ailes[1].

Au sortir de l'église les deux amants s'étaient séparés; du regard, Juliette avait accompagné le poète, sur le chemin des Roches, aussi loin et aussi longtemps qu'elle l'avait pu ; elle était rentrée dans la petite maison des Metz, par la route pavée de Bièvres à Versailles.

Rien de plus uni, de plus monotone que ses soirées. Elle honorait d'« une faim d'ogresse » le frugal souper que lui offrait le dame Labussière, elle réparait des hardes que les buissons et les taillis endommageaient tous les jours davantage, ou bien, elle étudiait quel-

[1] *Les Chants du Crépuscule, ibid.* On peut lire dans les lettres de Mme Drouet à Victor Hugo, et à la date du 17 avril 1879 : « Cher bien-aimé, s'il ne tenait qu'à moi, je crois que nous nous marierions aujourd'hui, tant j'ai le cœur plein du doux souvenir de nos fiançailles passées :

C'était une humble église au cintre surbaissé
L'église où nous entrâmes.

Je retrouve en moi, aujourd'hui, toutes les émotions de ce jour-là, accrues par plus de quarante-six ans de bonheur et d'épreuves, de dévouement et d'admiration. »

qu'un des rôles dans lesquels elle espérait débuter tôt ou tard sur le Théâtre-Français.

A dix heures elle se couchait ; c'était le bon moment de sa solitude, celui où elle se retirait, comme elle dit, dans le coin le plus heureux de son cœur ; elle repassait, en esprit, tous les menus événements, toutes les joies de leur promenade, elle évoquait la figure de son amant, le voyait, lui parlait, attendait ses réponses : à la fin, le sommeil gagnant sur elle, et des nuages commençant à rendre l'aimable fantôme moins distinct, elle s'endormait, et c'est aux Metz qu'elle a rencontré cette formule délicieuse : « Je m'endors dans votre pensée ». Parfois le vent qui souffle sur ces hauteurs la réveillait ; elle reprenait la douce songerie ; le poète avait l'habitude de travailler la nuit ; elle s'en souvenait ; elle l'imaginait, dans sa chambre des Roches, devant sa table à écrire ; elle bénissait la tempête, qui faisait d'elle, à travers l'espace, la compagne de veille du « cher petit ouvrier ».

Dès l'aurore, brusque lever : au saut du lit, elle court à sa fenêtre, pousse les volets et interroge le ciel. Non pas qu'elle ait peur de la pluie. Elle ne la craint pas plus que « les ampoules aux pieds et les égratignures aux mains » ; mais elle n'a que deux robes, l'une en laine, l'autre en toile d'Alsace, et c'est l'état du ciel qui lui dicte le choix à faire entre les deux. Sa toilette est rapide, son déjeuner peu compliqué. Le temps qui lui reste, elle le consacre à la copie des manuscrits que lui confia Victor Hugo ; puis légère, trottant, dit-elle, comme un lièvre dans la plaine, elle part pour le rendez-vous. Ainsi qu'il sied à une amou-

reuse, elle arrive toujours la première et en avance auprès du vieux châtaignier : elle examine un moment l'état des initiales enlacées qu'elle-même grava sur l'arbre, ou bien elle se remémore les vers trouvés, la veille, dans le creux du tronc ; elle « les chante dans son âme », elle serre sur son cœur et baise les lettres qu'elle apporte en réponse.

Car le châtaignier leur servait en même temps d'abri et de boîte aux lettres. D'un commun accord ils y déposaient, en arrivant, tout ce qu'ils avaient écrit la veille, l'un pour l'autre, l'un sur l'autre. Et, de la part de Juliette surtout, les lettres devenaient de plus en plus nombreuses : deux, quatre, quelquefois six par jour. Elle n'écrivait point seulement, comme au début, pour expliquer sa passion et faire entendre au poète qu'elle l'aimait d'amour, non point même pour bercer son ennui et atténuer la maussaderie des heures. Elle écrivait aussi parce que Victor Hugo, naguère assez indifférent à ces « gribouillis », les exigeait maintenant comme un tribut quotidien, et réclamait, lorsqu'ils n'étaient ni assez longs, ni assez nombreux. D'un côté, ce jaloux avait aperçu tout le parti que l'on peut tirer de la manie écrivassière d'une jolie femme ; pendant qu'elle fait courir sa plume, raisonnait-il, elle même demeure à la maison. D'un autre côté, il avait très vite éprouvé que les lettres étaient pleines d'enthousiasme et d'esprit, de sensibilité et d'enjouement, voire même de lyrisme. Il tenait donc la main à ce quelles fussent conservées, et certain jour que Juliette, très emportée à son ordinaire, venait d'en jeter un paquet au feu, il demanda et il obtint leur reconstitution.

Juliette pouvait protester avec coquetterie, se retrancher derrière son ignorance, et alléguer son manque d'esprit ; plus elle se défendait de savoir écrire, et plus son amant exigeait qu'elle écrivît.

On doit d'ailleurs reconnaître que plus elle s'en défendait, et plus elle faisait d'heureuses trouvailles. Jamais on n'a poussé aussi loin la coquetterie qui consiste à s'enlaidir, pour s'entendre dire qu'on est jolie. Galatée fuyant vers les saules tremblait qu'on ne la vît point ; pareillement, quelle n'eût pas été la déconvenue de Juliette, si son amant n'avait pas pris garde à des phrases comme celle-ci ?

« Je vous écris au courant de mon cœur, je vous aime comme une femme de paradis, mais je vous le dis comme une fille de basse-cour [1]. »

« La première fois que mon cœur a battu pour toi, que tes lèvres ont brûlé les miennes, que mon âme s'est abîmée dans la tienne, nous ne parlions tous les deux qu'une seule langue, la vraie langue universelle, l'amour. Depuis, je n'en ai pas appris d'autre, et je n'ai rien oublié de celle-là. Je t'aime, voilà ma poésie. Je t'admire, voilà mon éloquence. Je t'adore, voilà mon style. Maintenant, cher poète, si vous avez besoin d'un interprète juré pour vous traduire ces sublimités, c'est que vous ne m'aimez pas [2] ! »

« J'ai la fatuité de croire que si je t'aimais moins, je serais fertile en choses d'esprit. Seulement mon amour m'absorbe. Je t'aime, je ne puis dire que cela, et le

[1] Septembre 1834.

[2] Septembre 1835.

disant si souvent, il est impossible que je ne le dise pas mal [1]. »

Mais le comble de l'art en ce genre n'est peut-être pas de prétendre avec tant d'esprit que l'on est sotte, c'est plutôt de faire tourner cette fausse humilité à la louange de celui qu'on adore. Juliette n'y a pas manqué, et l'idée paraît lui en être venue aux Metz : à chaque instant, la voilà donc qui s'immole en l'honneur du dieu, ou bien la voilà proclamant que seul, le génie de Victor Hugo pourra débrouiller les choses confuses qu'elle écrit, et leur donner quelque prix.

« J'ai toutes sortes de bonnes choses, dit-elle, qui se pressent à la porte de mon cœur, mais qui se mutilent et se froissent en sortant, de telle sorte que tu n'en vois qu'un mélange informe. Ce sont des enfants qui se présentent mal, mais c'est à vous, homme de l'art, à aider la nature, en redressant et en ajustant toutes ces pensées d'amour [2]. »

Et ailleurs : « Je me sens stupide ; mais j'en prends mon parti. Au reste, qu'est-ce que cela peut vous faire, l'esprit ou la bêtise des autres ? Absolument rien. En quoi cela peut-il hausser ou baisser le niveau de votre génie ? En rien. Ce qu'on a donc de mieux à faire quand on coasse son admiration, ou son amour pour vous, c'est de ne pas s'écouter [3]. »

Elle conclut : « J'ai de l'amour plein le cœur, et de l'esprit plein votre tête [4]. »

[1] 3 octobre 1835.
[2] Septembre 1834.
[3] 16 octobre 1834.
[4] 10 octobre 1835.

S'étant mise ainsi, à propos de style, dans la position agenouillée qu'elle affectionnait, Juliette y demeura à propos de tout. C'est aux Metz que ses lettres commencèrent à devenir un hymne, en l'honneur du dieu. Et quel hymne ! L'adoration, l'excessive louange en constituent le fond ; pour la forme et les images, Juliette ne craint pas de les emprunter aux textes sacrés qu'on lui enseigna jadis dans le couvent du Petit-Picpus. Et, à vrai dire, ce mélange de religiosité et d'amour offre quelque chose de touchant à la fois et de disproportionné :

« Je t'aime comme une femme et comme une servante, écrit-elle. Je m'enivre de ton regard, et je baise tes pieds avec vénération. Je voudrais être morte pour t'aimer comme savent aimer les anges. Tout ce que j'ai de meilleur est à toi et vient de toi [1]. »

Le même jour, elle signe cette phrase qu'on croirait tirée de l'*Imitation :*

« Quelque part que vous soyez, mon bien-aimé, je viens à vous, le cœur plein d'amour. Ne vous détournez pas, et laissez reposer votre pensée sur cette pauvre âme qui vous suit pas à pas, sans jamais se lasser [2]. »

Et quelques jours plus tard :

« La folie de l'amour doit être respectable au moins pour celui qui l'inspire. Ne rougis donc pas de la mienne et laisse-moi baiser la trace de tes pas... Je m'enivre, il est vrai, de mon amour, et je trébuche sur les idées et sur les mots, comme font les buveurs sur

[1] 1835.
[2] 1835.

les pavés inégaux. Mais pourvu que la joie soit dans mon cœur, je n'ai pas souci de mes attitudes [1]. »

Et plus tard encore :

« C'est toi, que j'aime en Dieu, et Dieu que j'adore en toi... Je prie pour toi et par toi. Tu es ma foi et mon espérance, ma nuit et mon jour, le commencement et la fin de tout. Tu es ce que je regrette dans mon passé, et ce que je désire dans mon avenir. Hors de toi, je ne comprends plus rien, je ne sens rien, je ne suis rien. Voilà mon orthodoxie dans toute sa simplicité [2]. »

Quand l'amour se hausse — ou s'abaisse — jusqu'à ce ton d'adoration presque mystique, on ne doit point s'étonner qu'il finisse par prendre bonne idée de lui-même. Ayant adopté la forme d'une religion, il croit en avoir l'importance et la dignité ; il se décerne des lettres de noblesse. Juliette, ici encore, donna dans le travers commun, mais d'une manière un peu spéciale, et proprement romantique. Soit qu'elle l'ait découverte dans quelque livre du temps, soit qu'elle l'ait saisie au vol, dans les conversations passionnées qu'elle échangeait avec son amant, elle apparaît comme le plus éloquent soutien d'une théorie d'après laquelle l'amour s'égale au génie ; elle est là-dessus pleine de discours et de maximes ; et comme, en effet, sa passion la rend souvent éloquente, ou lyrique, on peut hasarder qu'elle joignait ici l'exemple au précepte, la pratique à la doctrine :

« Je sens, écrit-elle, qu'il m'est impossible de m'é-

[1] Octobre 1835.
[2] Octobre 1837.

lever jusqu'à toi autrement que par mon amour... Mais je t'aime, tout est là, par mon amour je m'égale à toi [1]. »

Et quelques jours après, dans l'instant qu'elle venait de recevoir des vers rappelant leurs promenades en forêt :

« Vous n'aviez pas besoin de mettre à votre esprit un si beau manteau pour faire ressortir le sac de toile dont le mien est revêtu. Mais, si votre génie rayonne, mon cœur brûle ; ça se ressemble toujours un peu. Et si vous êtes le plus beau et le plus ravissant des hommes, je suis la plus aimante et le plus dévouée des femmes. Nous sommes quittes [2]. »

De là à conclure que l'amour rend immortel comme fait le génie, il n'y avait évidemment qu'un pas ; Juliette s'est empressée de le franchir, et elle écrit encore :

« Chaque jour emporte notre jeunesse, notre force, notre santé. Mais, chaque jour, je sens augmenter ma passion. C'est que mon amour doit nous survivre à toi et à moi. Je sens bien que je dois t'aimer, quelqu'autre part que dans cette vie ; je suis sûre que j'ai de l'amour pour toute l'éternité de nos deux âmes [3]. »

Même note deux jours après :

« Chère âme, ne me quittez pas plus que je ne vous quitterai et vous verrez que nous serons inséparables, même dans l'autre monde. Pendant que vous faites de beaux vers, moi, je fais du bon amour. A chacun

[1] 1837.

[2] Il s'agit de la *Tristesse d'Olympio ;* la lettre est du 13 octobre 1837.

[3] 12 octobre 1837.

son œuvre. Nous verrons laquelle sera la plus admirable dans l'autre vie. Je t'aime [1]. »

Et enfin ce beau cri :

« Mon âme est une espèce de grenier d'abondance où tu peux puiser sans cesse avant de voir la fin de notre amour. C'est lui qui me fera immortelle. Morte, je t'aimerai encore. Mon corps et ma vie s'useront avant qu'une parcelle de mon amour se soit en allée [2]. »

Tels étaient le fond et la forme des lettres que Juliette déposait dans le vieux châtaignier. Nous n'avons pas les réponses de Victor Hugo ; mais tant par les albums de son amie, albums où elle copiait et datait soigneusement les poésies faites pour elle, que par les dates inscrites au bas de chaque page, dans les œuvres du poète, nous savons quels sont les vers qu'il a composés pendant le séjour aux Metz. Il n'est pas téméraire de dire que jamais le poète des *Feuilles d'automne* ne fut mieux inspiré. Soit qu'il exhorte sa maîtresse à se racheter par des pleurs, soit qu'il lui adresse le mélodieux appel recueilli plus tard dans les *Contemplations :*

Viens, une flûte invisible
Soupire dans les vergers.
La chanson la plus paisible
Est la chanson des bergers.

sa voix descend tour à tour du ciel à la terre, des sommets de l'idéal aux gracieuses réalités de l'amour. Nulle part, il n'a tant approché du classique modèle qu'il s'était alors donné, le doux Virgile. Voilà sans

[1] 15 octobre 1837.
[2] 1837.

doute pourquoi il voulut, un soir, réunir dans un même hommage, le maître de ses vers et la maîtresse de son cœur ; et voilà pourquoi Juliette trouva ce soir-là, au fond de leur si originale boîte aux lettres, la pièce suivante, trop peu connue à notre gré, et qu'on nous permettra de reproduire ici :

A VIRGILE

O Virgile, ô poète, ô mon maître divin !
Viens, quittons cette ville au cri sinistre et vain,
Qui, géante et jamais ne fermant la paupière,
Presse un flot écumant entre ses flancs de pierre...
Pour toi qui, dans les bois, fais, comme l'eau des cieux,
Tomber, de feuille en feuille, un vers mystérieux,
Pour toi dont la pensée emplit ma rêverie,
J'ai trouvé dans une ombre où rit l'herbe fleurie,
J'ai trouvé, mon poète, une chaste vallée
A des coteaux charmants nonchalamment mêlée,
Retraite favorable à des amants cachés,
Faite de flots dormants et de rameaux penchés,
Où midi baigne en vain de ses rayons sans nombre,
La grotte et la forêt, frais asiles de l'ombre !
Pour toi je l'ai cherchée un matin, fier, joyeux,
Avec l'amour au cœur et l'aube dans les yeux ;
Pour toi je l'ai cherchée accompagné de celle
Qui sait tous les secrets que mon âme recèle
Et qui, seule avec moi, sous les bois chevelus,
Serait ma Lycoris, si j'étais ton Gallus ;
Car elle a dans le cœur cette fleur large et pure
L'amour mystérieux de l'antique nature,
Elle aime, comme nous, maître, ces douces voix,
Ce bruit des nids joyeux qui sort des sombres bois,
Et, le soir, tout au fond de la vallée étroite,
Les coteaux renversés dans le lac qui miroite,
Et, quand le couchant morne a perdu sa rougeur,
Les marais irrités des pas du voyageur,
Et l'humble chaume, et l'antre obstrué d'herbe verte

Et qui semble une bouche, avec terreur, ouverte,
Les eaux, les prés, les monts, les refuges charmants,
Et les grands horizons pleins de rayonnements !
Maître, puisque voici la saison des pervenches,
Si tu veux, chaque nuit, en écartant les branches,
Sans éveiller d'échos à nos pas hasardeux,
Nous irons tous les trois, c'est-à-dire tous deux,
Dans ce vallon sauvage, et, de la solitude,
Rêveurs, nous surprendrons la secrète attitude.
Dans la brune clairière où l'arbre au tronc noueux
Prend, le soir, un profil humain et monstrueux,
Nous laisserons fumer, à côté d'un cytise,
Quelque feu qui s'éteint, sans pâtre qui l'attise,
Et, l'oreille tendue à leurs vagues chansons,
Dans l'ombre, au clair de lune, à travers les buissons
Avides, nous pourrons voir à la dérobée
Les satyres dansants qu'imite Alphésibée[1].

Quand elle faisait de ces sortes de trouvailles, Juliette, dont l'exaltation était pourtant l'état ordinaire, Juliette ne vivait plus. Un matin, aux Metz, elle avait eu ce cri : « Je consens à ne pas manger de huit jours, si tu veux m'écrire seulement un bout de lettre ! » Le bout de lettre étant devenu une pièce de vers, elle en perd le boire, le manger, voire même le sens commun. Ces vers, elle les lit et pleure, elle les relit et pleure, elle les copie, mais non sans avoir inondé de ses larmes le papier et le buvard. Elle écrit ensuite à son amant, pour lui marquer en pleurant qu'ils sont le plus beau du monde ; cela ne suffisant pas encore, elle les lit

[1] *Les Voix Intérieures*, VII. La pièce est datée du 23 mars 18... Mais nous savons, par les lettres de Juliette, qu'elle fut composée aux Roches, dans le mois de juin 1835. Ce n'est pas la dernière fois que nous verrons Victor Hugo se livrer à des modifications de dates ; par exemple, il a daté la *Tristesse d'Olympio* du 21 octobre 1837. D'après Juliette, la pièce serait du 13 octobre.

tout haut à son amie. Mme Lanvin, venue de Paris, en visite, sans l'avoir fait exprès et sans savoir de quoi on la régalerait. Mme Lanvin se pâme, Juliette pleure, ainsi qu'il convient; à la fin, on arrête qu'elle portera désormais les précieux vers sur son sein, à fleur de peau, en manière de talisman ou de scapulaire; Mme Lanvin se met en devoir d'en coudre le manuscrit dans un morceau de soie blanche. Mais qu'elle est donc lente! Juliette la devance; elle sent déjà sur sa poitrine la caresse du précieux papier; et de suite elle mande à son amant : « Je sais maintenant combien il est doux de porter, collé sur sa peau, un papier touché par toi, écrit par toi, senti par toi, pensé par toi, aimé de toi ! [1] »

Des mois passèrent, puis des années. Juliette portait toujours sur son cœur le petit sachet de soie renfermant les vers du poète. Mais celui-ci, pris par d'autres soins, commençait à regarder de plus loin les Metz et la vallée de Bièvres. L'ardeur pour la gloire, le goût de la popularité faisaient tort à Juliette; elle donnait plus d'amour qu'elle n'en recevait; elle le sentait et s'affligeait.

« Le bonheur que vous m'avez procuré, écrit-elle, je l'ai gardé fidèlement, sans en perdre une parcelle. Pouvez-vous en dire autant de celui que je vous ai si libéralement accordé ? Je ne le crois pas : les affections

[1] Il s'agissait des vers célèbres et qui sont dans toutes les mémoires :

Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe.

(*Chants du Crépuscule*, XIV.)

Ils sont datés du 6 septembre 1835. Écrits pour Juliette, ils la touchaient particulièrement, en raison de son passé qu'elle détestait de plus en plus.

de famille, l'ambition, voilà autant de fissures par où vous l'aurez laissé évaporer, j'en ai bien peur. »

Dans ces sentiments, elle se tournait volontiers vers le passé, relisait des lettres, contemplait des reliques ; elle voulut aussi revoir le bois de l'Homme-Mort, et Jouy-en-Josas, et Bièvres, et la petite maison des Metz.

Ils y revinrent deux fois ; la première fois en 1837, au mois d'octobre, et pendant quelques jours, la seconde, pour une journée, le 26 septembre 1845.

En 1837, c'est Victor Hugo qui mena, pour ainsi dire, le pèlerinage, et tint le premier rôle. Il rechercha, un à un, tous les vestiges de leurs amours. Son génie volontaire admira que la nature, cette grande indifférente, n'eût pas tout conservé pour lui faire honneur et plaisir, et déplorant cette ingratitude des choses extérieures, il écrivit un chef-d'œuvre, la *Tristesse d'Olympio.* Il le mit aux pieds de Juliette qui l'accepta, le lut, le relut, l'apprit par cœur, sans toutefois le juger.

En 1845, ce fut, au contraire, son pèlerinage à elle Elle le provoqua, le réclama, écrivant, dès le 19 août : « J'ai un besoin inexprimable de voir les Metz ; il faut que nous y allions [1] ».

Ainsi fut fait. Dès le commencement du mois de septembre, Juliette prépara donc le court voyage.

Quelle robe mettra-t-elle ? « Sa robe d'organdi à mille raies », ou bien « la robe de tarlatane fond gros bleu à nuages blancs » qu'elle portait peu de mois auparavant, le jour de la réception de Saint-Marc

[1] V. aussi, plus loin, dans le choix de lettres, celle du 25 janvier 1844.

Girardin à l'Académie française ? Elle fit choix de la première : son amant la préférait ; le même motif la détermina en faveur d'un chapeau de paille de riz, fleuri de « géraniums-giroflé en dessus et en dessous de la passe ». Ainsi parée, la joue plus rose qu'à l'ordinaire, les yeux plus brillants, Juliette monta avec le poète dans la diligence de Paris à Sceaux.

Victor Hugo supportait mal les diligences et singulièrement celle-là ; il se rappelait l'avoir prise souvent, jadis, avec son ancien ami Sainte-Beuve, dans le temps que ce dernier se montrait le plus assidu aux Roches, et bien malgré lui, il lui semblait revoir toujours Joseph Delorme, au fond du coupé, avec sa mine ecclésiastique et la manie où il était de s'asseoir benoîtement entre des personnes généralement un peu grasses. Silencieux, le poète remuait ces souvenirs. Mais, volubile, Juliette en rappelait d'autres. Allait-on retrouver à la descente de Bièvres, le mendiant entre les mains duquel elle aimait naguère vider sa bourse, afin que l'aumône leur portât bonheur ? Et le boulanger sur la place, savoir s'il fabriquait encore ces tartes dont le poète se montrait friand ?... Enfin, la diligence les déposa dans Bièvres, devant l'auberge, à l'enseigne du *Chariot d'or*. La robe d'organdi à mille raies fit une grande sensation parmi les gamins du bourg. Et, tout de suite, Juliette courut à l'église, « l'humble église au cintre surbaissé ». Nul changement, même simplicité, même silence, même douceur qu'autrefois ; la jeune femme pria un moment ; ensuite, on revint au *Chariot d'Or*, on déjeuna et on prit le chemin des Roches. Là, encore, au gré de Juliette, tout semblait immuable ;

à gauche, parmi les herbages, la rivière coulait toujours invisible et molle. On ne l'entendait même pas. Mais complaisante à l'homme, comme tout le reste de la vallée, elle s'était laissé détourner et éparpiller parmi les prairies et les vergers. Et on la devinait aux fleurs et aux roseaux qu'elle faisait naître.

A partir des Roches, Juliette exigea que l'on abandonnât la vallée pour la forêt ; ils montèrent par Vauboyen, jusqu'au bois de l'Homme-Mort. Elle alla droit à un châtaignier et prétendit le reconnaître ; puis ce fut un frêne, sur quoi elle avait jadis gravé leurs chiffres enlacés, puis la source, puis les chemins. Elle voulut, comme elle dit, « revoir toutes leurs chapelles d'amour, et faire à chacune d'elles un arrêt de dévotion [1] ».

A la fin, on arriva aux Metz et à la maison des époux Labussière; là ce fut du délire. Tout y était selon son cœur : la grille, la cloche, le potager, la borne où elle s'asseyait parfois pour voir venir son amant de plus loin, quand il lui donnait rendez-vous chez elle, le lit et ses courtines de toile imprimée, l'armoire rustique, la table de chêne... « Dieu, s'écria-t-elle, s'est chargé de mettre un sceau sur tous les trésors d'amour que nous avons enfouis là ; il nous les a gardés » ; et tous, elle voudrait pouvoir les acquérir, les emporter [2]...

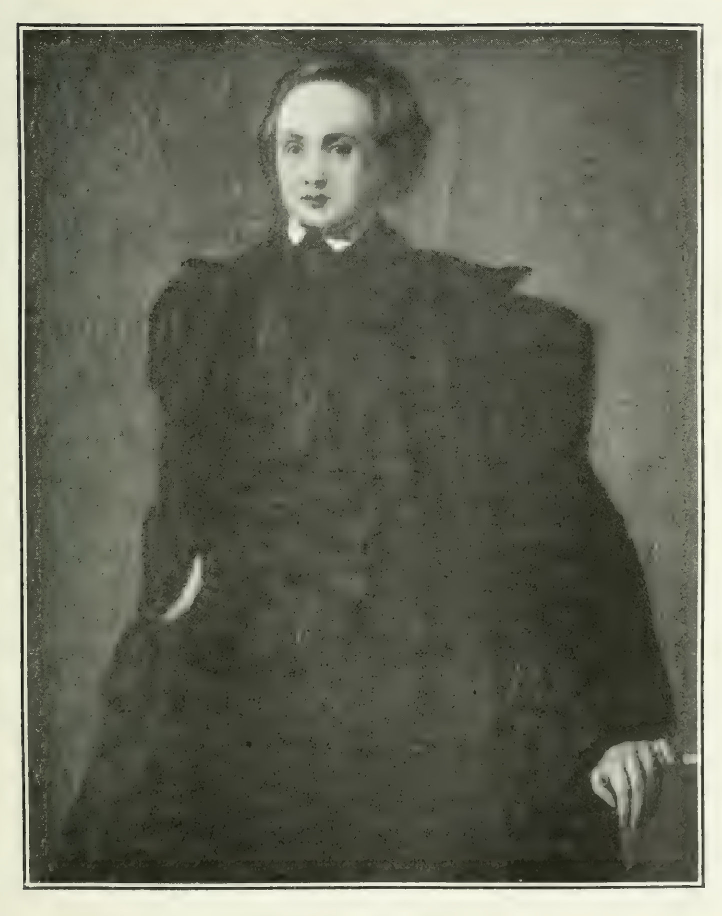
Ah ! que nous aimons Juliette dans ce moment, et comme elle prend sur Olympio un avantage décidé !

[1] 27 septembre 1845.

[2] 29 septembre 1845. « Je souhaite d'avoir les moyens de tout acheter avant qu'on ait pu rien profaner. » Victor Hugo entendit ce vœu et il eut un beau geste. Il offrit d'acheter la maison. On en demanda 6.000 francs. Très délicatement, Juliette refusa (7 octobre 1845).

Comme nous préférons son enthousiasme qui ressuscite les objets à la mélancolie qui déprime et qui tue! Un seul intérêt l'anime, mais il semble créateur. Là où le poète a voulu voir de la mort, elle voit, elle fait de la vie. Les roses qu'il a cru fanées, dispersées [1], elle les admire fleuries, elle les respire parfumées. Du goût de cendre qu'il a senti et dénoncé, elle tire une saveur de miel. A ce coup, vraiment, son amour n'égale plus le génie ainsi qu'elle y prétendait ; il le passe.

[1] Nos roses dans l'enclos ont été ravagées.
(*Les Rayons et les Ombres*, XXXIV, *Tristesse d'Olympio*).



Victor Hugo vers 1840
D'après un portrait à l'huile, par Louis Boulanger.
(Musée Victor-Hugo.)

CHAPITRE IV

LA CLAUSTRATION AMOUREUSE

Il y a une idée dans laquelle Victor Hugo lui-même ne put jamais faire entrer Juliette : c'est celle d'un amour uni, placide, ordonné comme un compte, méthodique à l'égal d'un emploi du temps. « L'amour stationnaire, proclame-t-elle, cesse bientôt d'être de l'amour. Le feu qui ne flambe plus se couvre vite de cendres. Seul l'amour qui brûle et qui rayonne doit passer pour de l'amour. Le mien est comme cela ![1] »

Et de fait, entre 1834 et 1851, on trouverait malaisément quelque objet que cette femme n'ait pas « jeté, comme elle dit, dans le foyer de sa passion pour l'entretenir et l'attiser [1] ». Bien-être et coquetterie, renommée et talent, liberté même, elle a tout sacrifié. Ensuite elle s'est tournée vers son poète ; elle en a épousé les goûts, les ambitions et les rêves ; elle en a partagé les joies et les deuils ; elle en a exalté les mérites, quelquefois les défauts. Elle a vécu pour lui et par lui.

Nous allons d'abord assister à cette complète démission de soi qui fait presque de Juliette Drouet une

[1] 10 novembre 1837.

[2] *Ibid.*

sœur des mystiques ; puis, nous suivrons une à une toutes les pratiques du culte qu'elle rendit à Victor Hugo.

I

Après avoir vendu ses principaux meubles, et quitté le bel appartement qu'elle occupait, 35, rue de l'Echiquier, Juliette, on s'en souvient, s'était installée, au mois d'août 1834, dans un modeste logement de 400 francs par an, 4 *bis*, rue de Paradis au Marais. Elle et Victor Hugo déterminèrent d'y vivre ensemble, « pauvres d'argent, riches du moins d'amour et de poésie [1]. »

Et il faut croire vraiment que l'amour et la poésie leur tinrent lieu de tout, car ils ne nous ont laissé, sur ce premier nid, aucune espèce de détails. Nous savons seulement que Juliette le regretta : « Oui, mon cher bien-aimé, écrit-elle, c'est dans cette maison que j'ai souffert, mais c'est aussi dans cette maison que je me suis relevée à mes propres yeux et aux tiens. C'est aussi dans cette maison que ma vie d'amour a pris racine et a fleuri. Il est triste de penser que les fruits n'y mûriront pas [2] ».

Le 8 mars 1836, Juliette déménagea, en effet, et s'en alla habiter, 14, rue Saint-Anastase, un appartement de 800 francs par an, composé d'un salon, d'une salle à manger, d'une chambre, d'une cuisine et d'une soupente où elle faisait coucher sa bonne. Assombri

[1] 1834.

[2] 10 mars 1836.

aujourd'hui, ce quartier ne rit point aux yeux. Vers 1830, il se composait essentiellement d'un couvent, — celui des hospitalières Saint-Anastase, d'où la rue tirait son nom —, et de quelques maisons plus ou moins entourées de jardins. Couvents et jardins donnaient à l'ensemble un air de tranquillité provinciale. Il y régnait de la fraîcheur et un grand silence, « un silence de cabinet de lecture » qui pesait parfois sur Juliette. « J'éprouve, écrit-elle, la somnolence que procurent les feuilletons fangeux de Mme Delphine Gay, ou de M. Charles Desnoyers [1]. »

L'organisation matérielle de sa vie n'était pas pour la tirer de cette torpeur. Une gêne confinant à la misère en simplifiait tous les détails. Peu ou point de feu : Juliette manque assez souvent même des « bûches économiques », dont elle s'approvisionne à son ordinaire. Elle demeure alors dans le lit, toute la matinée ; elle y fait ses lectures, ses projets, ses rêves ; elle y fait même, ô ironie, des comptes minutieux de ses recettes et de ses dépenses, comptes que Victor Hugo revoit ensuite « avec une humeur méticuleuse ». A son lever, le froid ne l'empêche d'ailleurs pas d'écrire joyeusement : « Pour trouver de la chaleur dans cette chambre, il faudrait descendre jusqu'au fond de mon cœur [2] ».

Le luxe de la table est réservé, comme il convient, aux soupers que le maître honore de sa présence, le soir, à la sortie des spectacles. Le reste du temps, Juliette vit de régime, déjeunant avec du lait et des

[1] 19 mars 1846.

[2] 1836.

œufs, dînant avec du pain, un morceau de fromage et une pomme, « qui sont, dit-elle, de fondation [1] ».

Quand sa fille vient la voir, elle la régale d'une orange coupée par tranches, et sur laquelle elle répand pour deux sous de sucre et deux sous d'eau-de-vie [2] ». Même simplicité aux jours de grande fête : « Nous avons tiré les rois, avec une galette de cinquante centimes, rapporte-t-elle. C'est à moi qu'est échu le haricot. Humiliation ! Pour payer cette royauté éphémère j'ai dû abandonner à mes nouveaux sujets toute ma liste civile composée de cinq sous [3] ».

Juliette retranche aussi sur les vains ornements, et réduit au strict indispensable les dépenses de sa garde-robe. Tout ce qu'elle peut coudre ou ravauder elle-même, elle le coud, et le ravaude, en supputant le nombre de journées d'ouvrières qu'elle aura ainsi économisées. Le reste, elle l'achète à bas prix, ou bien elle s'en passe. Au mois d'août 1838, dans le moment qu'elle va partir en voyage avec Victor Hugo, il lui manque des souliers, une robe et un chapeau de campagne ; elle acquiert les souliers, elle confectionne la robe. Pour le chapeau, elle espère l'emprunter à une amie, Mme Kraft. Mais cette personne remplit un emploi subalterne à la Comédie-Française, elle ne coiffe donc que chapeaux à plumes. Et Juliette de maudire ce luxe, qui la met en posture fâcheuse [4]. Un peu plus

[1] 16 février 1836.

[2] Mars 1836.

[3] 6 janvier 1845. Par *mes sujets*, Juliette entend sa fille et une amie de cette dernière.

[4] 18 août 1838.

tard le 7 mai 1839, elle a entrepris de « requinquer » son mantelet au moyen de rubans de velours à dix sous l'aune. A l'épreuve, elle connaît qu'il lui en faut huit aunes et demie. Et, en personne pour qui « une pensée d'économie est maintenant une pensée d'amour », elle le déplore : « Pourquoi, gémit-elle, pourquoi m'être lancée dans une telle dépense ? »

Quand on étudie de près les comptes mensuels de la jeune femme, tant de gêne surprend un peu. Car enfin, dès les commencements, Victor Hugo lui remettait six ou sept cents francs par mois ; cette somme fut portée à huit cents francs en 1836, puis à mille francs à partir de 1838, c'est-à-dire à partir de l'époque où le poète commença de traiter sur un pied avantageux avec les libraires et les directeurs de théâtre. Il y a là, semble-t-il, de quoi vivre honnêtement, il n'y a surtout point sujet de crier misère.

La vérité est qu'au mois d'août 1834, Victor Hugo avait payé seulement les dettes les plus criardes. Le seul fait de les avoir payées réveilla ou encouragea la masse des créanciers. Juliette en fut envahie. Parfois elle réussissait à les éloigner, au moyen d'expédients : à Zoé, son ancienne femme de chambre, elle offrait, en payement de gages arriérés, une loge pour *Angelo* [1] ; à M. Manière, son homme d'affaires, elle promettait, en échange d'un long crédit, que « M. Victor Hugo lirait avec intérêt », certain plan d'organisation politique dont ledit Manière était l'auteur, et qui, aujourd'hui, manque apparemment à l'ample recueil des constitu-

[1] Mai 1835.
[2] 1836.

tions françaises [1]. Mais le plus souvent, il fallait s'exécuter et payer.

Et c'est alors qu'on rognait sur les dépenses de bouche ou de vêtement ! C'est alors qu'on faisait des brèches dans l'argent du boucher ou de l'épicier pour satisfaire l'ancienne modiste, ou l'ancien loueur de cabriolets. Au mois de mai 1833, sur un budget de 700 francs environ, les créanciers obtiennent ainsi 316 francs, au mois de juin, 347 francs, au mois de juillet 278 francs.

Une autre cause de gêne était, nous le verrons, l'irrégularité avec laquelle Pradier payait, entre les mains de Juliette, la pension de l'enfant qu'elle avait eue de lui. Bien souvent, sans Victor Hugo, cette pension eût constitué une dette de plus.

Tout cela, Juliette le supporte d'ailleurs avec le contentement d'un moineau franc. Elle, qui détestait d'instinct les comptes, et l'arithmétique, s'y adonne maintenant tous les jours, quelquefois plusieurs fois par jour ; elle qui nourrissait « l'horreur de la misère », accueille aujourd'hui avec un sourire les plus mesquines privations. Elle enfin qui vivait naguère de dettes et d'engagements s'écrie à présent : « Je ne sais pas ce que je n'aimerais pas mieux que de faire des dettes ! Mon Dieu, la hideuse et avilissante chose et que tu es grand et noble, mon adoré, de m'aimer malgré mon passé ».

Dans ces conjonctures, on ne s'étonnera point que l'idée lui soit venue de demander au travail, en géné-

[1] 15 décembre 1838.

ral, et principalement à l'art dramatique, un supplément de ressources matérielles. Aussi bien, elle ne laissait pas de considérer sa vocation d'artiste comme très réelle et c'est avec un véritable chagrin qu'elle voyait son amant se désintéresser d'elle en tant qu'interprète. Dès la fin de 1834, elle lui écrivait :

« J'ai un sentiment de tristesse et d'inquiétude, qui ne me quitte presque jamais, que je voudrais toujours te cacher. Mais ce soir il déborde ma poitrine. J'ai peur d'être à tout jamais une pauvre fille, j'ai peur que cette inaction, dans laquelle je vis depuis un an, n'achève ma ruine, déjà commencée par l'échec de *Marie Tudor*. J'ai peur que ton apparente insouciance, en ce qui concerne ma carrière, ne soit considérée comme l'aveu le plus formel que je ne puis pas aspirer à un avenir dans mon art [1] ». Quelques semaines après, le 29 janvier 1835, elle insistait, disant : « Je voudrais devenir une grande actrice, d'abord pour jouer tous vos rôles, et puis pour gagner beaucoup d'argent, et puis pour nous enrichir, ce qui serait vraiment assez fameux ! Voilà les raisons qui me font désirer d'être quelque chose... Je te prie donc, mon cher petit bien-aimé, si tu vois jour à me faire avancer d'un pas, d'y employer tous tes moyens. Je t'aime tant, mon adoré ! Je serais si heureuse de m'élever par toi et de te soulager dans la charge que tu as prise, sans calculer tes forces et tes ressources [2] ».

Malheureusement, le cher petit bien-aimé ne l'entendait pas ainsi. Il ne consultait que sa jalousie et vou-

[1] Décembre 1834.
[2] 29 janvier 1835.

lait Juliette pour lui seul. Dans ces sentiments, sa tactique paraît avoir été de toujours promettre un rôle ou un appui et de ne jamais les accorder, de procurer au besoin des engagements dramatiques et d'empêcher qu'ils fussent tenus.

En février 1834, il fit entrer Juliette à la Comédie-Française, mais il se garda, un an après, de lui confier le moindre personnage dans son drame d'*Angelo*, représenté sur ce théâtre. Au cours des années 1836, 1837 et 1838, il laissa Marie Dorval reprendre les grands rôles de ses pièces antérieures, sans essayer, une seule fois, d'inscrire le nom de Juliette en tête ou au milieu de la distribution. Cependant, il lui donnait les plus belles assurances, l'encourageait à apprendre des tirades, aujourd'hui celle de Marion, demain celle de Dona Sol, et surtout lui faisait serment que bientôt il écrirait une pièce pour elle, pour elle seule.

Ainsi bernée, Juliette passait par de terribles alternatives de désespoir et de confiance, de gratitude et de jalousie. Car elle était jalouse, comme bien on pense, et sa manie soupçonneuse s'exerçait principalement à l'endroit des comédiennes, dont elle connaissait, par état, les vives allures, le sans-façon, et pour tout dire, la facilité. Il y avait Mlle George, déjà obèse, sans doute, mais toujours prête quand même à relever le front et à exercer son ancienne royauté. Il y avait Mlle Mars qui, manque de pouvoir montrer des grâces, « étalait encore des mines ». Il y avait surtout Marie Dorval.

Ah ! cette Dorval, comme Juliette l'a enviée, comme elle l'a étudiée, comme elle a pris souvent sa mesure

morale ! Elle la savait peuple, elle la savait vibrante de la tête aux pieds, elle connaissait ses vertus de premier mouvement, ses accents de nature, ses cris de l'âme, « sa voix qui semblait vibrer dans les larmes et s'insinuait doucement au cœur [1] », elle admirait ses mains dramatiques, nerveuses, poignantes, qui saisissaient et tordaient le cœur du public, et qui avaient, un soir, tiré ce cri à une femme d'esprit : « Dorval a la parole au bout des doigts ! »



Dessin de Victor Hugo.
(Musée V. Hugo.)

D'une pareille artiste comment n'eut-elle donc pas aussi redouté les vices ? Et la voyant par son métier à portée de plaire et de se faire désirer, comment ne l'eût-elle pas signalée presque tous les jours à son amant, au même titre qu'on signale un danger, un fléau, une tempête !

« Je vous prie d'être très boutonné avec cette dame, s'écrie-t-elle, et de ne pas vous laisser aller aux charmes d'une conversation familière et coupable. Je connais la princesse et je sais qu'elle ne se fait aucun

[1] Théophile Gautier.

scrupule de mettre la main et le reste à l'œuvre dès qu'il s'agit de la chose ! Je vous recommande donc la plus grande réserve vis-à-vis de cette femme [1]. »

Et ailleurs :

« J'ai toujours un petit endroit mauvais au sujet de Mme Dorval ! Chaque fois que vous la voyez, il vous reste d'elle un souvenir de *grâce*, d'*esprit* et de *gentillesse* qui ne m'est pas indifférent. Je suis bien jalouse allez ! Je vous sens près d'elle, à la répétition, étalant vos grâces, flûtant votre petite voix, et faisant vos yeux en coulisse sous prétexte que c'est de circonstance : je bisque, je rage de toutes mes forces [2]. »

Et aussitôt, elle arrêtait de plus belle qu'elle rentrerait au théâtre, qu'elle jouerait les pièces de son amant, qu'elle assisterait ainsi à toutes les répétitions, qu'elle opposerait, à ses rivales du plateau, beauté pour beauté, talent pour talent, ardeur pour ardeur. Elle apprenait rôles sur rôles, jeux de scène sur jeux de scène, elle peuplait sa solitude de tous les aimables fantômes que son amant avait créés naguère, et qu'elle rêvait de faire revivre sur le théâtre : Dona Sol, dont elle goûtait fort l'élan juvénile, et à laquelle, de coutume, elle empruntait volontiers son emphase passionnée ; la Tisbe, une comédienne elle aussi, et qui, elle aussi, se mourait de jalousie : Marion de Lorme enfin, sa Marion, comme elle disait, c'est-à-dire le personnage qu'elle sentait le mieux, dans lequel elle entrait

[1] 11 août 1836.

[2] 19 mars 1836. Il s'agit de la reprise d'*Angelo* que préparait alors le Théâtre français et qui eut lieu le 26 mars 1836. Mme Dorval joua le rôle de la Tisbe, et Mme Volnys celui de Catarina..

le mieux, et qu'elle eût joué, disait-elle, « en donnant mieux que du talent, en donnant de la vie ! »

Les mois passèrent, elle ne fut chargée d'incarner ni Marion, ni Dona Sol, ni la Tisbe ; des circonstances délicates l'obligèrent même à renoncer au Théâtre français [1]. Elle descendait la pente du désespoir, quand, un soir d'été, en 1838, son amant lui apporta une pièce nouvelle, qu'il voulait, selon sa coutume, lui lire avant toute autre lecture. C'était *Ruy-Blas*. Tout de suite elle réclama de jouer Marie de Neubourg ; et tout de suite elle aima chèrement cette petite reine mélancolique, enfermée entre les murs

[1] On sait qu'en 1836, Victor Hugo dut engager contre la Comédie-Française un procès retentissant et qu'il gagna l'année suivante. Il reprochait entre autres, à l'administrateur de ce théâtre, de ne pas tenir des engagements antérieurs concernant la reprise de ses pièces. Au cours des pourparlers qui précédèrent le procès, on lui reprocha à lui-même d'avoir fait engager Mlle Juliette sans utilité ni profit pour la Comédie. Juliette en fut informée, aussitôt elle lui écrivit la noble lettre que voici :

12 janvier 1836. Il y a bien longtemps que je ne vous ai vu. Cependant j'aurais eu plus d'une fois le besoin de vous parler. J'ai appris que vous vous occupiez activement de mon réengagement au Théâtre-Français. On m'a dit que les retards apportés à la reprise si nécessaire de vos pièces tenaient à ce que le théâtre croit que l'intérêt que vous me portez vous empêchera de faire valoir tous vos droits... Je viens de couper court à ces petites intrigues. J'ai écrit à M. Jousselin de la Salle qu'il ne me convenait pas de me réengager cette année à son théâtre. La chose n'est donc plus en votre pouvoir maintenant. C'est moi-même qui me dégage et qui vous dégage. Vous voilà libre... Ne vous occupez donc plus de moi. Ne vous obstinez pas dans une générosité nuisible peut-être à vos intérêts qui me sont chers, et aux intérêts de votre famille qui me sont sacrés. Quant à moi je deviendrai ce qu'il plaira à Dieu. J'ai été victime d'une machination odieuse, il y a deux ans : ce n'est ni votre faute ni la mienne. J'aurai au moins la satisfaction de me dire que je ne vous ai jamais coûté aucun sacrifice et que je ne vous en coûterai jamais aucun. Permettez-moi de vous donner encore cette marque d'un dévouement inviolable et profondément désintéressé. »

Cette lettre est un des rares documents intéressants publiés par M. Wellington Wack, dans son étrange volume, *Le Roman de Juliette et de Victor Hugo*, Paris, 1905.

épais de l'étiquette, autant qu'elle-même se sentait parfois prisonnière et solitaire, dans l'appartement glacé de la rue Saint-Anastase. Victor Hugo ne se fit même pas prier. Il destinait *Ruy-Blas* au théâtre de la Renaissance que dirigeait son ami Anténor Joly. Il requit de ce brave homme un engagement pour Juliette ; le traité fut signé dès les premiers jours de septembre.

Dans quel esprit de contentement, Juliette se mit à copier la pièce, on le devine ; néanmoins de tristes craintes l'assiégeaient : « Jamais je ne jouerai la reine, écrivait-elle, je n'ai pas assez de bonheur pour cela. La chose que je désire le plus ne se réalisera point [1] » Et, en effet, le rôle lui fut retiré [2] presqu'aussitôt que donné : « Je suis triste, mon bien-aimé, gémit-elle, le 4 septembre 1838 ; je porte le deuil d'un beau et admirable rôle qui est mort pour moi à tout jamais ; Marie de Neubourg ne vivra pas pour moi. J'ai un chagrin plus grand que tu ne peux imaginer. Cette dernière espérance perdue m'a donné un coup terrible. Je suis démoralisée au point de ne pas oser jouer dans la pièce de n'importe qui, un rôle de n'importe quoi ! »

Ainsi fit-elle. A partir de l'année 1839, ses velléités de rentrer au théâtre s'apaisèrent peu à peu. A la fin de cette même année, elles disparurent complètement. La tranquillité de son amant s'en trouva accrue. Pour

[1] 3 septembre 1838.

[2] Mme Victor Hugo intervint personnellement auprès d'Anténor Joly pour que le rôle fut retiré à Juliette. Dans son livre, *Une vie de femme*, p. 229, M. Gustave Simon a publié là dessus une bien curieuse lettre.

elle, il lui resta de s'enfoncer davantage dans sa solitude amoureuse et d'y dévorer ses peines.

Car, de même qu'il ne voulait pas la revoir sur les planches, Victor Hugo souffrait mal qu'elle sortît seule, et il avait obtenu cette promesse étrange, que jamais elle ne ferait sans lui un pas hors de l'appartement. La voilà donc proprement cloîtrée, telle une châtelaine du moyen âge, telle encore une héroïne des sombres drames qu'elle jouait naguère. Même d'aller voir sa fille en pension à Saint-Mandé, elle n'a pas le droit. Et plutôt que de ne point l'accompagner, le poète la suit chez la couturière, chez la modiste, chez l'oncle dont elle porte le nom et qui se meurt aux Invalides, chez l'usurière [1], chez la brocanteuse, jusque chez le marchand de batterie de cuisine !

Quand Victor Hugo payait ainsi de sa personne, tout allait pour le mieux, et Juliette, entièrement au bonheur de poser le bras sur celui de son « cher petit homme », ne proférait que des paroles de bénédiction. Mais il vint un temps où l'amant, pris par de nombreux soins, peut-être même par d'autres amours, se fit attendre vainement. La maîtresse eut alors des cris de protestation bien naturels ; elle se livra aux emportements d'une révolte presque physique, la révolte de la noble bête, faite pour le désert ou la forêt, et qui heurte sans cesse, aux barreaux de sa cage, un front impatient de liberté :

[1] Victor Hugo ne paraît avoir achevé de payer les dettes de son amie qu'en 1842. A cette époque, nous le voyons transiger avec une dame Ribot que Juliette qualifie d'usurière, et qui se dit créancière d'une dette de 6.000 francs. Le poète en promet 4.000, payables à raison de 40 francs par mois.

« Je te demande, s'écrie-t-elle, d'être traitée comme toutes les honnêtes femmes, de ne pas subir une exception humiliante pour le cœur, douloureuse pour le corps [1]. »

Et ailleurs, un peu plus tard :

« J'ai eu la stupidité de me laisser mener comme un chien de basse-cour : de la soupe, une niche, une chaîne, voilà mon lot ! Il y a cependant des chiens qu'on mène avec soi ; mais moi, je n'ai pas tant de bonheur ! Ma chaîne est trop fortement rivée pour que vous ayez l'intention de la détacher [2]. »

Et plus tard encore :

« En fait de distractions intérieures, j'ai la ressource de lire le *Moniteur* ! Ce divertissement mériterait de figurer au nombre de ceux qu'on donnait à Marie de Neubourg ! Lire le *Moniteur* ! mâtin, c'est crânement chouette et cela monte fameusement l'imagination ! Il ne manque plus que le *Constitutionnel* pour me faire pousser des cucurbitacées jusque dans le nez [3]. »

Heureusement, à ces paroles vulgaires, Victor Hugo savait opposer de douces raisons, de persuasives exhortations. Si loin que Juliette fût allée, il avait toujours le succès de la ramener. Le 27 septembre 1836, à la fin d'une longue période, pendant laquelle le poète n'a même pas pu procurer à son amie ce qu'elle nomme les « joies du préau », c'est-à-dire un tour de boulevard, Juliette menace de s'évader. Depuis plusieurs se-

[1] 1836.
[2] 14 décembre 1840.
[3] 6 février 1846.

maines, elle attribue à la sédentarité les maux de cœur et de tête dont elle souffre sans répit. A bout de patience, elle adresse donc au poète un *ultimatum* véritable, lui marquant rendez-vous dans un cabriolet, boulevard du Temple. Il ne vient pas. Elle l'attend trois heures durant. Il ne vient décidément pas. Alors, datant du fond du cabriolet n° 556, une lettre tracée au crayon, Juliette écrit qu'elle ira chercher sa fille toute seule ; elle partira ensuite n'importe comment, pour n'importe quel pays. De la sorte, elle « se libérera à jamais d'un esclavage qui ne satisfait ni le cœur, ni l'esprit, ni le repos de l'un et de l'autre ! »

Le lendemain, elle n'était pas allée chercher sa fille ; elle n'était pas partie ; elle avait repris sa chaîne et son habit de prisonnière amoureuse et elle disait :

« Vois-tu, moi aussi, tout comme ton Claude Gueux, j'ai de mauvaises habitudes d'éducation, qui dérangent ma dignité naturelle plus souvent qu'il ne faudrait. C'est que, moi aussi, j'ai eu à me plaindre du sort et de la société : du sort, parce qu'il m'a jetée dans une condition au-dessous de mon intelligence : de la société parce qu'elle me retranche chaque jour une portion de l'amour que tu partages si généreusement. »

Peu à peu, toutes ses colères se fondaient ainsi en mélancolie et en douceur résignée. A la fin, on peut avancer qu'il n'y eut plus pour elle de monde extérieur. Il y eut un amant qui tantôt venait, et tantôt se faisait attendre. Etait-il présent ? elle vivait. S'en

allait-il ? elle se sentait vide, sans ressort, et réduite à dire tout bas les vers de *Dona Sol* :

J'ai besoin de vous voir et de vous voir encore,
Et de vous voir toujours. Quand le bruit de vos pas
S'efface, alors, je sens que mon cœur ne bat pas ;
Vous me manquez, je suis absente de moi-même.
Mais dès qu'enfin ce pas que j'attends et que j'aime
Vient frapper mon oreille, alors il me souvient
Que je vis, et je sens mon âme qui revient.

Et nulle amoureuse, en effet, ne les a jamais, ces beaux vers, mieux paraphrasés que Juliette. Nulle n'a plus éloquemment décrit les souffrances de l'attente, ou, quand l'amant revient, les joies de la réunion; nulle n'a mieux parlé de « cette tristesse tendre qui ne ressemble en rien aux autres tristesses et qui est faite avec les baisers qu'on ne peut pas donner, avec les caresses qu'on ne peut pas recevoir, avec les sourires dont on se souvient [1]. »

« L'attente, déclare-t-elle, voilà la bobine sur laquelle je dévide mes jours ! » Elle ajoute : « Quand tu t'éloignes ma vie diminue. Tu emportes avec toi mon âme et ma pensée. Je suis comme une somnambule, il me semble que je te parle, que je marche et que j'agis dans un rêve. Le jour où tu te sépareras de moi, je mourrai naturellement, comme lorsque l'air manque aux poumons [2] ! »

A d'autres fois, elle essayait de le toucher, en tirant ses comparaisons des œuvres mêmes du poète. Elle évoquait une des plus gracieuses pièces qu'il lui ait

[1] 10 mai 1846.
[2] 10 août 1839.



jamais dédiées; le traitant « de papillon céleste », elle disait comme la « pauvre fleur abandonnée » :

> Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre
> A mes pieds [1].



La fleur et le papillon, dessin de Victor Hugo, fait pour Juliette Drouet. (Musée Victor-Hugo.)

Ou bien elle rappelait la légende du beau Pécopin et de la belle Bauldour [2]. Le beau Pécopin chérissait sa fiancée, certes, mais il aimait encore mieux la chasse. Il quitta Bauldour pour suivre une chasse terrible, et qui dure cent ans, celle du diable. Quand il revint, Bauldour était décrépite. « Pareillement, interroge Juliette, qui nous rendra les jours et les nuits que tu laisses perdre pour courir la chasse des idées, cette chasse noire qui, elle aussi, ne doit durer qu'un jour et qui dure cent ans ? Est-ce que nous ne regretterons pas, fût-ce dans le Paradis, ces moments suprêmes que la gloire aura volés à l'amour ? [3] »

Pas plus que Pécopin, Victor Hugo n'entendit ce beau cri : il continua de mener la vie du siècle, cependant que sa maîtresse demeurait confinée dans celle du cloître. C'est alors, sans doute, que

[1] V. *Les Chants du Crépuscule*, XXVII.
[2] V. *Le Rhin*, t. II.
[3] 14 février 1845 V. la lettre entière à sa date, dans le choix des lettres.

Juliette prit la résolution d'instaurer, dans ce cloître même, l'autel et le culte de son amant. C'est alors qu'impuissante à l'attirer et le retenir par le seul charme de la passion, elle essaya de le gagner par le dévouement, les menus soins, un tendre intérêt pour tout ce qu'il entreprenait, une adoration éperdue de sa personne et de ses œuvres.

II

Au témoignage de Juliette, qui obtint plusieurs fois des rendez-vous dans l'hôtel même de la Place Royale[1], Victor Hugo souffrait chez lui d'une absence de confort véritablement extraordinaire. Ses lampes fumaient ; de même, ses cheminées, quand, par hasard, on y allumait du feu. Il travaillait donc dans « une horrible petite glacière », sous une lumière douteuse, devant un encrier presque toujours desséché[2]. Voulait-il dormir ? « Des espèces de têtes de clous[3] » s'offraient à lui en manière de matelas. Voulait-il s'habiller ? Son linge manquait de boutons ; ses redingotes faisaient l'effet de n'avoir pas été brossées depuis leur achat[4]. Pour ses souliers, Juliette n'ose pas toujours

[1] Nous avons de ce fait curieux deux preuves : 1° un fragment de lettre daté du 1er avril 1838, déchiré en grande partie, et dans laquelle Juliette écrit à Victor Hugo qui souffrait des yeux : « Si je pouvais te prêter mes yeux, avec quelle joie j'irais te retrouver la nuit par la petite porte dérobée ! Ne m'as-tu pas promis que j'irais de temps en temps passer la nuit dans ta chambre ? » 2° Une lettre du 13 août 1836, que l'on trouvera plus loin dans le choix des lettres.

[2] 21 juillet 1838.

[3] 21 septembre 1845.

[4] 29 novembre 1850.

les traiter de *poèles à marrons*, mais, se rappelant qu'elle parle à un poète, elle les qualifie volontiers de *chaussures aériennes* [1]. Restait la table : nous tenons de Théophile Gautier que l'auteur d'*Hernani* se montrait déjà fort gros mangeur, mais qu'on lui servait « indistinctement, des côtelettes et des haricots à l'huile, du bœuf à la sauce tomate et une omelette, du jambon et du café au lait, ce dernier relevé d'un filet de vinaigre, d'un peu de moutarde, et d'un morceau de fromage de Brie [2]. » Il avalait vite et pêle-mêle le fabuleux mélange. Et sans doute il se rappelait un mot que lui avait naguère écrit sa maîtresse : « Quand je pense à ce que tu es, à ce que tu fais, et au peu de bien-être qui t'entoure, je suis saisie d'une sorte de pitié admirative [3] ».

Avec l'instinct d'une amoureuse, et le jugement d'une femme d'esprit, Juliette connut très vite qu'il fallait tirer parti, chez le dieu, de ses côtés proprement humains, et l'entourer avant tout de petits soins matériels. La voilà donc transformée tour à tour en cordon bleu et en infirmière, en tailleur et en ravaudeuse ! Victor Hugo va-t-il au spectacle ? Il trouve au retour, rue Saint Anastase, un souper composé des volailles, des salades et des laitages qu'il affectionne le plus, à tout le moins une collation rafraîchissante, formée en toute saison de raisin, son fruit préféré. Juliette le « sert à genoux », du moins c'est elle qui l'affirme. Elle « regarde comme une injure qu'il ne lui laisse pas

[1] 30 juillet 1845.
[2] Théophile Gautier, *Les Jeunes France*.
[3] 20 mai 1844.

choisir pour lui seul les plus grosses asperges et le dessus de la crème [1] ». Il est heureux. Elle aussi.

Souffre-t-il de « cette maudite inflammation d'intestins qui lui montait parfois à la tête et se jetait dans ses yeux [2] » ? Sa maîtresse lui prépare des liniments, des tisanes, des bouillons d'herbes, voire même de ces émollients qu'elle nomme, on ne sait pourquoi, des *négassek*, et que le farouche romantique s'administre avec la componction d'un malade de Molière. Maternelle à souhait, elle le cajole aussi, prodiguant les douces paroles, offrant de le « porter dans ses bras », de lui « donner la becquée », d'échanger sa santé à elle, contre son indisposition à lui.

Se plaint-il enfin de l'indigence et du désordre qui règnent en sa garde-robe ? Juliette raccommode les bas et le linge, repasse les gilets blancs, dégraisse les revers d'habit, tire une veste de chambre d'un ancien manteau de théâtre, et lève, sur un autre, « un fameux paletot, tout doublé de velours, le col et les revers du plus beau velours de soie que l'on puisse trouver [3]. » Elle en vient ainsi à garder chez elle, presque tous les vêtements du poète, ceux dont il use à son ordinaire, et ceux qu'il endosse dans les grandes circonstances, une réception à l'Académie, une séance des pairs. Et se raillant doucement, elle écrit : « J'ai regretté de ne pas t'avoir fait mettre ton gilet de cachemire, cette nuit, quand tu es parti. Il était tout prêt et reprisé. Ce matin, j'ai rangé toutes tes petites

[1] 16 mai 1838.

[2] Victor Hugo, *Correspondance*, I, p. 266.

[3] 21 janvier 1841.

affaires : ton habit, accroché dans mon armoire, obtient la place d'honneur ; ton gilet et ta cravate se tiennent au-dessus de mon mantelet ; tes petits souliers reposent en dessous, avec tes chaussettes de soie. A défaut de vous, je m'attache à vos nippes, je les soigne et je les débarbouille *con amore* [1]. »

Mais le tour de force de Juliette, son triomphe sans doute, a été de créer, dans son appartement, grand comme un revers de main, une atmosphère propice au travail du poète. En général, il méditait de jour, et venait à l'exécution pendant la nuit. Tout près du lit, dans la chambre de la jeune femme, on a donc ménagé un coin, on l'a meublé d'une table, d'un fauteuil, d'une lampe et d'un encrier. Au-dessus du fauteuil, ses propres portraits [2], ceux de ses enfants, rappellent à Victor Hugo qu'il est chez lui, et même mieux que chez lui ; sur la table, du papier neuf, des plumes fraîchement taillées attestent la présence et les soins d'une personne dévote au génie. Toutes les fois qu'il vient le soir, le poète s'installe donc dans ce qu'il appelle lui même *son atelier*. Volontaire et méthodique, habile à s'abstraire de tout ce qui l'environne, il y fait sévèrement sa besogne d'ouvrier de lettres. Il croit d'ailleurs que sa maîtresse dort. Il se trompe. Dormir pendant qu'il est à la peine! Juliette ne le veut pas. Et donc, elle le guette,

[1] 29 septembre 1844.

[2] C'est au dos de l'un de ces portraits que Victor Hugo avait écrit une belle dédicace inédite, dont le texte nous a été communiqué par M. Eugène Planès. La voici : Ces yeux dont tu es la lumière, ces oreilles dont tu es la musique, ces narines dont tu es le parfum, cette bouche dont tu es le souffle, ce front dont tu es la pensée, ces cheveux dont tu es la couronne, tout cela fait une tête et cette tête se ferait couper pour toi. 2 juillet 1834.

elle le surveille, elle le contemple. Parfois, elle saisit quelque crayon, elle griffonne sur le premier papier venu, les paroles de vénération qui lui montent naturellement aux lèvres. Et quand, à la fin, le poète vient près d'elle, il trouve des billets dans le goût suivant :

« Je suis heureuse d'apercevoir même votre ombre sur la page que vous lisez [1] ».

« Pendant que tu écris auprès de moi, mon adoré, je te donne ma pensée, mon cœur, mon admiration et mon amour. Tu trouveras tout cela, tout à l'heure, quand tu liras ce *gribouillis*. Tu trouveras encore mieux, si tu te couches près de moi : des baisers, des caresses, de l'adoration. Tâche de venir bien vite, mon bien-aimé. Je t'aime. Tu es beau comme un ange. Le paletot que je t'ai fait n'y est pour rien. Je t'aime [2]. »

« Je te voyais tout à l'heure et je me sentais saisie d'admiration et d'extase devant ta noble et belle figure inspirée... Je serais bien heureuse s'il m'était permis de lire, à genoux, les sublimes choses que tu écrivais, avec des yeux si doux et un front si rayonnant. Je voyais distinctement autour de ta chère petite tête, un halo lumineux, comme celui que nous regardons ensemble, dans le ciel, quelquefois ; je t'adorais avec mon cœur pendant que mes yeux étaient éblouis [3]. »

Qu'un poète se laisse idôlatrer dans sa personne, cela

[1] 2 février 1836.

[2] 8 novembre 1841.

[3] 1842. Victor Hugo, de son côté, nous a laissé un tableau délicat et trop peu connu de son intimité studieuse, chez Juliette :

Elle disait, c'est vrai, j'ai tort de vouloir mieux ;
Les heures sont ainsi très doucement passées ;

est assez fréquent. Mais qu'il entende être admiré dans ses œuvres, cela est général. Juliette s'en doutait. De bonne heure, elle accoutuma donc d'applaudir aux moindres productions du maître, avec un enthousiasme qui, de son propre aveu, ressemble encore à de l'amour. Une partie des journées se passe pour elle à copier des manuscrits, à les classer, à les rapprocher des épreuves imprimées ; on peut avancer, de l'autre partie, que Juliette la consacre à les lire et les relire. Et, bien entendu, tout lui semble également sublime dans ces lectures. Elle prend la liberté de manifester des préférences pour telle ou telle œuvre, mais à condition de ne pas déprécier telle ou telle autre. En 1846, Victor Hugo s'étant mêlé de prononcer à la chambre des pairs, un discours sur la consolidation et « la défense du littoral »[1], Juliette ne le lit pas moins de trois fois consécutives : une première fois dans la *Presse*, une seconde dans le *Messager*, une troisième, encore, dans la *Presse*. Elle en fait des extraits, elle le classe dans ses « archives », puis elle écrit gravement à l'auteur qu'il n'a jamais été plus pathétique ni plus éloquent. De même, elle recueille de lui les moindres dessins, les plus méchantes caricatures. Elle en forme

Vous êtes là ; mes yeux ne quittent pas vos yeux
Où je regarde aller et venir vos pensées
Vous voir est un bonheur, je ne l'ai pas complet.
Sans doute c'est encore bien charmant de la sorte.
Je veille, car je sais tout ce qui vous déplaît,
A ce que nul fâcheux ne vienne ouvrir la porte ;
Je me fais bien petite, en un coin, près de vous.
Vous êtes mon lion, je suis votre colombe.
J'entends de vos papiers le bruit paisible et doux
Je ramasse parfois une feuille qui tombe...

Les Contemplations, livre II[e], XV. *Paroles dans l'Ombre.*

[1] V. *Actes et Paroles. Avant l'exil.*

des albums qu'elle cache soigneusement ; elle envie la fille du poète, Léopoldine, qui rassemble le même genre d'objets et paraît mieux placée pour augmenter sa collection.

Les œuvres théâtrales passionnaient encore davantage sa curiosité admirative. La jalousie s'en mêlant, on peut affirmer que, pendant plus de quinze ans, de 1834 à 1851, elle ne s'est pas désintéressée d'une seule représentation des drames de Victor Hugo. Elle est au Théâtre-Français, le 28 avril 1835, soir de la première d'*Angelo* et elle prétend y revenir les jours suivants, malgré les déconvenues cruelles que lui donna la préparation de la pièce, où elle espérait jouer un rôle. Elle y est encore, le 20 février 1838, date de la reprise de *Hernani*, et le 8 mars suivant, c'est elle qui applaudit le plus fort Marie Dorval, lors de la reprise de *Marion Delorme*. Pour les *Burgraves*, elle les a voulu connaître dans l'œuf, et elle y est parvenue ; voici comment :

Soit négligence, soit malice d'amoureux, Victor Hugo, vers le commencement du mois de septembre 1842, laissa traîner un manuscrit plié, sur la table de son amie. Elle se garda bien d'ouvrir le pli. Mais, le 6 septembre, elle écrit :

« Je ne suis pas curieuse, mon amour ; je voudrais pourtant bien savoir quel est le nouveau chef-d'œuvre que vous faites en ce moment. Je respecte votre défense ; vous devriez récompenser ma vertu en me lisant un petit bout de ce qui m'intéresse si fort. »

Apparemment, le poète fit la sourde oreille, car, dès le lendemain, Juliette reprend :

« Vous mériteriez que je mette mes babines et tout ce qui en dépend dans votre manuscrit. Si je ne le fais pas, c'est par respect pour moi, et non parce que j'ai peur de vous ! Et si vous dites un seul mot ou si vous ne revenez pas tout à l'heure ouvrir vous-même



Juliette recevant un prix Montyon, d'après un des dessins dont elle a émaillé beaucoup de ses lettres.

le paquet, je farfouillerai et je pautaugerai à travers tous vos gribouillis ».

Victor Hugo fit encore le mort. Aussi le surlendemain, 8 septembre, quelle insistance :

« Vous êtes, mon amour, un bien grand scélérat ou un bien grand imprudent de laisser votre œuf dans mon nid ! Est-ce pour me faire éprouver les angoisses de la tentation ? Ou bien est-ce pour vous exposer à ce que je regarde au moins à travers la coquille, si votre petit embryon sera bientôt un grand aigle ? Vous êtes une bête, et moi la femme la plus discrète qui soit sous la calotte des cieux ! Soyez donc tranquille ! Je respecterai votre manuscrit quand je devrais crever de curiosité à côté ! Je postule d'ail-

leurs, à ce sujet, le prix Montyon, que je n'aurai pas volé, si Dieu et les académiciens sont justes ! »

Menacé de voir sa maîtresse obtenir un prix de vertu, Victor Hugo s'exécuta. Il lui lut les *Burgraves*. Elle en fut très émue, disant : « Je ne sais plus comment redescendre du beau ciel de ta pensée ». Puis elle s'intéressa à la distribution de la pièce ; elle intrigua contre Mlle Maxime et Mme Fitz-James, dont elle ne voulait pas pour le personnage de Guanhumara [1] ; elle imposa Mme Melingue qui obtint le rôle. Enfin, le soir de la première arriva. Il y eut cabale, une cabale vive, acharnée, et qui fut le signal d'une réaction dirigée, au nom de la nouvelle école, celle « du bon sens », contre l'école romantique. Mais qui donc, au premier rang des loges, tenait le mieux tête aux siffleurs ? C'était Juliette. Qui accusait tout haut Beauvallet de mal défendre le rôle du duc Job ? C'était encore Juliette. « Applaudir ainsi tes admirables vers, écrit-elle le 13 mars, me jeter pour eux dans la bagarre, c'est une manière de faire l'amour ! Ah ! je voudrais être homme, tous les deux jours [2], pendant la représentation ! Je te réponds que les abonnés du *National* et du *Constitutionnel* en verraient de drôles ! »

Voilà la première fois que ces deux journaux paraissent avoir affaire à Juliette. Ce ne sera pas la dernière. Deux ans plus tard, quand ils pousseront l'au-

[1] On sait que Mlle Maxime intenta, à ce sujet, à la Comédie et à Victor Hugo, un procès autour duquel il fut mené quelque bruit. V. là-dessus les articles très documentés de M. Jules Claretie, dans *Le Journal* des 5 et 12 février 1902.

[2] Les Burgraves alternaient, sur l'affiche, avec une pièce de Mme de Girardin, *Judith* dans laquelle Rachel tenait le principal rôle.

dace jusqu'à critiquer l'entrée de Victor Hugo parmi les pairs, elle les traitera de « crapauds vivants qui se tordent sur le gril ardent de la jalousie ». A l'instar de toutes les grandes amoureuses, elle épouse ainsi les haines et les rancunes plus vivement encore que les amitiés. Elle drape cruellement Sainte-Beuve qu'elle appelle un « faux monnayeur d'affection » [1]. Dumas le père s'étant brouillé un moment avec Victor Hugo, elle l'a maudit en des termes que l'honnêteté nous défend de rapporter. Un matin de 1840, ce fut cet excellent Balzac à qui elle s'en prit : le grand romancier venait de publier, dans sa *Revue parisienne*, sur la poésie de Victor Hugo, un certain nombre de ces observations qui lui eussent valu la renommée d'un excellent critique, si tant d'autres titres ne lui assuraient pas la gloire. Mais le ton en semblait quelque peu avantageux. Il fait beau voir Juliette dénoncer ce travers, et se dresser, toutes griffes dehors, contre l'auteur de la *Comédie Humaine :*

« J'ai lu, s'écrie-t-elle, j'ai lu le Balzac, dont le gros ventre est encore plus bourré d'envie et de vanité que de pied de cochon, de cervelas à l'ail et de pommes frites ! Son pauvre esprit est bouffi comme une outre pleine. Il se compare à un lion, l'animal, et il se promène, majestueusement, à quatre pattes, dans ton admirable poésie, pour y chercher des fautes de français ! Le cuistre ! Comme si l'aigle qui plane et le lion

[1] Le 9 avril 1837, elle écrit : « J'ai copié vos beaux vers sur la trahison et l'hypocrisie d'un ex-faux ami ; c'est sublime et triste comme le combat de l'aigle contre la vipère. » Cette phrase permet peut-être de dater les fameux vers de Victor Hugo : *à S. B.*

Que dit-on, on m'annonce un libelle posthume, etc.

qui marche pouvaient se heurter aux mêmes difficultés. Les pierres et les fautes de français ne sont pas au ciel, ô Balzac, mais bien sur la terre où tu marches [1] ! »

Victor Hugo accueillait ces flatteries peu nuancées, avec la sérénité olympienne d'un homme capable de rendre, par ailleurs, à Balzac une magnifique justice [2]. A notre gré, ce qui aurait dû le toucher davantage, c'est l'ardeur de propagande avec laquelle Juliette essayait de lui valoir à lui-même des admirateurs et des lecteurs.

Les après-midi étaient longs, dans le logement silencieux de la rue Saint-Anastase. Parfois, le poète venait bien, en passant, histoire de se baigner les yeux ou de requérir quelqu'autre soin domestique. Mais, de coutume, il n'arrivait que le soir, après les réceptions et les spectacles. Sa maîtresse sollicita donc et obtint la permission d'ouvrir la porte à trois ou quatres personnes, d'un assez pauvre mérite et d'une grande bonne volonté ; Mme Lanvin, femme d'un employé de Pradier et qui servait d'intermédiaire, moitié bénévole, moitié rétribué, entre le sculpteur et la mère de Claire Pradier ; Mme Kraft, une ancienne actrice de la Comédie-Française, qui se piquait de littérature, et, dans l'occasion, échangeait un fichu à la Marie-Antoinette contre un exemplaire dédicacé des *Odes et Ballades* ; Mme Pierceau, matrone féconde, que Victor Hugo surnomma « l'enceinte continue des fortifications », à cause qu'elle habitait Auteuil ; enfin, Mme Bezan-

[1] 18 août 1840.

[2] V. dans *Avant l'exil*, son discours aux funérailles de Balzac, en 1850.

cenot, une amie sûre, celle-là, mais dont la parole offrait quelque ingénuité ; car, au témoignage que nous en rend Juliette, elle « laissait échapper force cuirs : de quoi botter tout un régiment de carabiniers ! »

Le plus souvent, Victor Hugo supportait de rencontrer tout ce petit monde ; quel que fût son amour des humbles, un moment vint pourtant où il s'irrita et présenta de sages observations. Alors, Juliette lui révéla que, dans le besoin où elle était de parler de lui, elle professait, devant les commères assemblées, un véritable cours d'hugolâtrie, lisant ses vers, mimant ses pièces de théâtre, vantant l'indépendance de son caractère et la dignité de sa vie.

« Si tu savais, avoue-t-elle, comme je suis joyeuse, quand je t'ai gagné une âme, un esprit, un sentiment, une admiration ! Il me semble que j'accomplis ma mission, comme faisaient les apôtres avec le Christ. Toutes ces voix isolées qu'on recueille çà et là, pendant la vie, formeront, au jour de la justice, un grand chœur, qui sera la voix du monde, qui t'admirera, te louera, te bénira. Moi, j'anticipe sur cet avenir [1]. »

Et un peu plus tard :

« Si j'aime quelquefois avoir dans mon intérieur quelqu'un avec qui je puisse causer, c'est que j'ai besoin d'épancher le trop-plein de mon cœur. J'obéis à ma conscience qui me dit de répandre sur la terre, l'admiration, la reconnaissance et l'amour que j'ai pour toi [2]. »

[1] 1835.
[2] 2 mai 1836.

Et enfin :

« Quand tu es arrivé, j'étais en train de dire à ces jeunes filles toutes les belles actions de ta vie, c'est-à-dire toutes celles qui me venaient à l'esprit... C'est un besoin pour moi d'épancher le trop-plein de mon cœur dans ces âmes honnêtes et intelligentes qui n'en perdent pas une goutte [1]. »

Devant des preuves aussi délicates de l'affection qu'elle lui portait, il n'est pas étonnant que le poète ait associé Juliette à ses espoirs les plus secrets, à ses ambitions les plus vastes. Elle était de celles à qui un amant peut toujours se confier, avec l'assurance d'être toujours soutenu, encouragé, approuvé. Et voilà comment elle fut mise au fait des efforts, des démarches, voire même des intrigues, qui conduisirent tour à tour Victor Hugo à l'Académie française, puis aux Tuileries et à la petite cour de Neuilly, enfin à la Chambre des pairs.

III

Ce n'est pas que Juliette ait jamais nourri envers les rois, les fils de rois, les pairs et les académiciens une profonde vénération. Démocrate et républicaine de naissance, ainsi qu'elle l'écrit elle-même, elle détestait, en outre, par état, tout ce qui semblait susceptible d'attirer et de retenir Victor Hugo loin de la rue Saint-Anastase. Dans le premier instant, elle inclina donc à dénigrer vivement les Académies et les salons,

[1] 24 février 1849. Il s'agit ici des filles du sculpteur Vilain, avec lesquelles Juliette entretint un commerce suivi de 1846 à 1851.

la politique et la cour. Mais la volonté du poète n'était pas de celles dont on vient à bout avec des mots. Juliette le savait. Dès qu'elle connut que vraiment l'habit vert trottait par la tête de son idole et que Victor Hugo « courrait l'immortalité à en perdre ses guêtres[1] », elle abandonna la résistance et ne continua ses railleries que du bout des lèvres, probablement afin de couvrir et rendre honorable, à ses propres yeux, la retraite du candidat malheureux.

Car Victor Hugo fut par excellence un candidat malheureux, du moins à l'Académie ; au mois de février 1836, on lui refusa le fauteuil de Laîné, pour le donner à un vaudevilliste applaudi en son temps sous le nom de Dupaty. A la fin du mois de novembre de la même année, on lui préféra Mignet, pour le fauteuil de Raynouard. En décembre 1839, on n'attribua à personne le fauteuil de Michaud, plutôt que de le lui accorder. En février 1840, on donna le pas sur lui à un secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, M. Flourens. Et c'est seulement le 7 janvier 1841, qu'il fut élu au fauteuil de Lemercier, par 17 voix, contre 15 à un dramaturge dont l'ingrate postérité ne connaît plus les œuvres, M. Ancelot.

Dans toutes les pérégrinations qu'exigèrent ces cinq candidatures, presque successives, Victor Hugo était accompagné de Juliette. Dès le 24 décembre 1835, elle lui écrit :

« Une chose sur laquelle je n'entends pas raillerie ce sont vos visites, je veux absolument les faire avec

[1] 1835.

vous. Comme cela, je saurai le temps que vous passerez auprès des femmes et des filles d'Académiciens. Et puis, chemin faisant, je recueillerai des miettes de vous, ce qui ne m'est pas indifférent. »

Les visites commencèrent aussitôt, entre la Noël et le jour de l'an, par un temps « fait à souhait pour cueillir les immortelles », c'est-à-dire froid, sec, joliment ensoleillé. Tout de noir vêtu, ainsi qu'il sied, Victor Hugo prenait chaque jour son amie rue Saint-Anastase, la faisait monter en cabriolet, et de suite, se mettait à lui tracer le plan de leur expédition ; à telle heure on devait faire le siège de M. le comte Molé ; à telle autre, celui de M. Royer-Collard, à telle autre encore celui de M. Campenon ; M. le comte Molé semblait un trop fin politique pour qu'on n'obtînt pas de lui des promesses et des assurances ; M. Royer-Collard, un trop bon janséniste pour qu'il n'opposât point à l'auteur d'*Hernani* un refus catégorique. Quant à M. Campenon, il passait pour un brave homme et un excellent amateur de jardins. Ses conversations n'étaient que de greffes et de boutures. Comment l'entretenir là-dessus, demandait Victor Hugo à son amie ? Lui parlerait-on roses ou poires ? myrtes ou cyprès ? L'excellent homme prenant de l'âge et comptant plus de lustres que de succès littéraires, Victor Hugo inclinait durement vers les cyprès. Et Juliette de rire. Et le poète de monter des étages, de les redescendre, avec des anecdotes toutes fraîches, qui emplissaient le cabriolet de joie, de couleur et de vie.

Puis c'étaient des supputations, des pointages ; s'ils

paraissaient favorables, Juliette félicitait par avance son immortel, comme elle l'appelait déjà; sinon, elle se gaussait une fois de plus de l'Académie, s'écriant : « Je tombe vaincue à vos pieds ! C'est un exemple que je ne crains pas de donner à cette affreuse vieille du Pont-des-Arts [1] ».

Ou encore, quelques minutes avant l'élection de Dupaty, et le premier échec de Victor Hugo :

« Dans trois heures environ, vous ne serez pas académicien, mon cher petit Toto; moi qui ne tiens pas aux avantages mondains, je me réjouis à l'avance de vous conserver sans aucun persil. J'espère donc que bientôt vous viendrez vous féliciter avec moi du succès du capitaine Dupaty [2]. »

A la fin de l'année, on recommença : pas plus qu'en 1835, Juliette ne voulait avoir l'air de tenir à l'élection de son amant : le 17 novembre 1836, elle lui écrit : « Il paraît que tout le monde se mêle de cette Académie ; les procureurs généraux, les ministres, les sous-préfets, les rois et jusqu'aux simples bureaucrates. Tout le monde voudrait vous voir dans le glorieux fauteuil qui n'est même pas rembourré. Quant à moi qui, par mon orthographe, mon éducation, mon esprit et mes affections ne suis rien moins que classique, je ne dis mot. Je laisse les autres pousser, tirer, hurler et blasphémer à leur façon, sans m'en émouvoir davantage, trouvant charmant que vous fassiez la pige à tous ces gens dont pas un ne vous va à la cheville ».

Vaines paroles et qui, jointes à beaucoup d'autres,

[1] 3 janvier 1836.
[2] 11 février 1836.

n'empêcheront pas Juliette de maudire franchement l'Académie, un mois après, lorsque cette compagnie persistera à « rejeter de son vieux sein » le chef de l'école romantique :

« Aurai-je enfin l'honneur, demande-t-elle, d'aller acheter avec vous plusieurs voies de bois, dont nous ferons un feu de joie, pour nous consoler des trois ou quatre vieilles voix qui vous ont manqué, et vous empêchèrent de devenir l'être le plus drôle après M. Droz ? »

C'est un des privilèges de l'Académie française d'être recherchée le plus ardemment par ceux qui la raillèrent avec le plus de vivacité. Nulle institution n'a jamais inspiré autant de palinodies. Juliette devait, elle aussi, venir à récipiscence. Le jeudi 7 janvier 1841, Victor Hugo l'ayant enfin emporté sur son concurrent, ce n'est plus une maîtresse qui lui écrit, c'est un général qui lui adresse un bulletin de victoire :

« Avec vos dix-sept voix amies et malgré les quinze groins de vos adversaires, vous voilà académicien ! Quel bonheur !... Vous devriez m'apporter à voir et à baiser votre ravissante belle tête ».

Victor Hugo daigna, comme on pense, remplir un vœu aussi galant, et de suite, on se mit à former des projets pour la séance de réception. Le poète méditait un grand et admirable discours, qui ferait le tour des hommes et des idées, dans le passé, dans le présent, et dans l'avenir ; quelque chose de vaste comme l'empire de Charlemagne et le génie de Napoléon. Pour Juliette, elle rêvait d'une robe de « tarlatane blanche à nuages et à grands plis et d'une écharpe rose tran-

chant sur le blanc du corsage », telle celle qu'elle avait admirée naguère sur les épaules de Mme Volnys, une de ses bonnes ennemies, parmi les actrices de la Comédie-Française.

Encore qu'il dût être prononcé au mois de juin seulement, le discours de Victor Hugo fut prêt dès le 10 avril, et il le lut à son amie émerveillée dans la nuit du 10 au 11. La robe de tarlatane blanche se fit attendre davantage et pour cause. D'abord, Juliette avait déclaré qu'elle ne céderait à personne l'honneur d'offrir au récipiendaire ses manchettes et son jabot de cérémonie ; d'où une première dépense de vingt-deux francs seize sous, qui greva lourdement, dès le moi de mai, le budget des deux amants. Ensuite, la réception de Victor Hugo à l'Académie devait précisément coïncider, ou à peu près, avec la première communion de Claire Pradier, la fille de Juliette, c'est-à-dire avec une nouvelle cause de débours. Vaillamment, la jeune femme sacrifia sa « robe de réception », puis, s'étant consolée en faisant pour le maître une copie du magnifique discours, elle attendit le grand jour. Mais dans le moment qu'elle croyait le voir luire enfin sans nouvelle déception, un hasard malicieux posa devant elle, par suite devant Victor Hugo et devant l'Académie française, une question de grande conséquence, la question du pupitre.

C'était un pupitre mobile, en bois peint couleur d'acajou, et qui offrait une assez pauvre apparence. A tous les jours, chacun le dédaignait ; on le reléguait dans la Bibliothèque de l'Institut ; lors de chaque réception, par obéissance à l'usage, on le plaçait dans

le milieu de la coupole, devant le récipiendaire ému. La règle commandait que ce dernier y laissât reposer ses gants et les feuillets de son discours. Mais, à la vérité, le pauvre instrument avait déjà soutenu tant d'éloquence, qu'il ployait sous le fardeau : perché de guingois sur un pied mal assujetti, il menaçait de laisser tomber le précieux dépôt. Au lieu d'un pupitre glorieux de sa fonction, on croyait voir un pupitre mal satisfait de tous et de lui-même, un pupitre honteux.

Tel était pourtant l'objet ou plutôt l'épouvantail, dont Victor Hugo annonça à Juliette qu'il s'interposerait entre elle et lui au jour de la grande solennité. Elle en perdit le dormir ; elle en oublia pour un temps le jabot et les manchettes, le discours et la robe de tarlatane blanche à nuages et à grands plis :

« Je suis, écrit-elle, dans une inquiétude et dans une angoisse inexprimables, à cause de ce fameux pupitre. Je serai juste derrière et voilà ce qui me désespère !... Vraiment, depuis que cette crainte m'a passé par l'esprit, je suis la plus malheureuse des maîtresses et je crois que si je ne pouvais pas voir ta belle et rayonnante figure ce jour-là rien ne pourrait m'empêcher de pleurer de rage et de regrets. Rien que d'y penser, j'ai les yeux pleins de larmes [1] ».

En dépit de lui-même, Victor Hugo offrait un trait commun avec Jean Racine : il ne pouvait voir pleurer une jolie femme sans essayer de la consoler. Il trouva donc les paroles et fit prendre les décisions capables

[1] 30 mai 1841.

de calmer la douleur de son amie. Juliette obtint l'assurance qu'en tout état de cause, elle verrait « son cher petit orateur » comme elle l'aimait, c'est-à-dire de la tête aux pieds.

Malheureusement, il était écrit que le calme ne devait pas habiter longtemps cette âme passionnée. Dans la nuit du 2 au 3 juin, qui précéda la réception, Juliette ressentit une grande inquiétude, et pendant que Victor Hugo veillait, à l'Imprimerie Royale, pour y corriger les épreuves de sa harangue, elle prit le lit, disant maussadement : « Je suis comme les sauvages qui se couchent quand leurs femmes sont en mal d'enfants ! » Puis, elle se leva, dès quatre heures et demie du matin, elle écrivit à son amant plusieurs lettres, elle s'habilla, courut au palais Mazarin, où elle parut au premier rang, sous les armes, devant même que fût arrivé le peloton d'infanterie chargé du service d'honneur.

Au témoignage des amis de Victor Hugo, et même de ses ennemis, la réception dépassa en dignité et en éclat tout ce que la coupole avait déjà abrité de plus brillant et de plus relevé. Dans une tribune, la cour était représentée par le duc et la duchesse d'Orléans, la duchesse de Nemours et la princesse Clémentine. La ville et le monde des lettres se pressaient sur les gradins et les tabourets. Partout des femmes, jusques aux côtés des académiciens les plus vénérables et les plus chenus. L'un d'eux, M. Jay, disparaissait sous les flots de gaze, de crêpons, de pou-de-soie et de gros de Naples, que répandaient ses voisines, Mme Louise Colet et Mlle Doze ; un autre, M. Etienne, dodelinait de la

tête entre deux capotes fleuries, de telle sorte qu'il se heurtait, dans un moment, aux « fleurs du Pérou » de Mme Thiers, et dans l'autre, aux touffes de roses de Mme Anaïs Ségalas.

A la vérité, Juliette ne vit rien de tout cela, pas plus qu'elle n'entendit les propos inconsistants, que lui tenaient son invité de droite, M. Desmousseaux, de la Comédie-Française, ou son invitée de gauche, Mme Pierceau. Elle éprouvait un trouble à la fois douloureux et délicieux, et quand Victor Hugo fit son entrée, elle faillit se trouver mal. Heureusement, avant de commencer le discours, le poète lui sourit. Tant de bonté la ranima, elle se mit à écouter le morceau d'éloquence tout comme si elle ne l'avait pas copié et appris par cœur ; il lui parut empli de beautés nouvelles ; elle recommença de vivre dans l'enchantement :

« Il m'est resté, écrivait-elle le lendemain, il m'est resté depuis l'instant de ton arrivée dans la salle de l'Académie, un étonnement délicieux, qui tient le milieu entre l'ivresse et l'extase. C'est comme une vision du ciel dans laquelle j'aurais vu toute la majesté de Dieu. Je vivrais mille ans que cette impression ne s'effacerait pas de mon cœur [1] ! »

Les magnifiques images qui emplissent le discours de réception de Victor Hugo, les comparaisons religieuses, — trop religieuses, — par où son amie exprime l'admiration que cet ouvrage lui donna, cachaient, comme on sait, un calcul, un calcul d'ordre humain. Victor Hugo voulait être de la Chambre des pairs ; il comptait

[1] 4 janvier 1841. On trouvera plus loin, dans le choix de lettres, la plupart de celles qui se rapportent à la réception de Victor Hugo.

s'élever de là au ministère et à cette sorte d'apostolat moitié moral, moitié social, qui lui apparaissait de plus en plus comme la véritable fonction du poète. Mais pour être de la Chambre des pairs, il fallait appartenir à l'une des compagnies dans lesquelles le Roi recrutait légalement les membres de cette assemblée. L'Académie était du nombre : de là les candidatures successives du poète, de là le caractère tendancieux de son discours, dans lequel tous les partis politiques semblaient également flattés et caressés, de là enfin, ses fréquentations à la cour, qui devinrent de plus en plus nombreuses à partir de 1841.

De même qu'avant de les trouver charmants, dans la réalité, Juliette avait plus ou moins brûlé en effigie presque tous les académiciens de son temps, de même elle commença par témoigner à Louis-Philippe et à ses enfants la plus grande animadversion. Ces gens-là n'allaient-ils pas, eux aussi, lui ravir son poète ? Et pour le destiner à quoi ? A de vains honneurs ? A d'inutiles occupations. Voilà donc Juliette prêchant le mépris des grandeurs terrestres, et citant le fameux refrain :

Il n'a rien à la boutonnière
Honneur, honneur à Béranger !

La voilà encore proprement jalouse du roi citoyen ! Le 17 mai 1844, elle écrit à Victor Hugo :

« Que fais-tu ? Où es-tu en ce moment, mon cher bien-aimé adoré ? Es-tu chez ton roi ? C'est peu probable, puisqu'il a l'habitude de se coucher à dix heures précises et qu'il en est dix et demie. Il est vrai que ce ne serait pas la première fois qu'il dérogerait à ses

habitudes poulaillères pour jacasser avec toi. Mais, hélas ! quelle que soit l'heure à laquelle tu quitteras ce bonhomme couronné, je n'ai pas beaucoup de chances de te voir... »

Pour calmer les appréhensions de son amie, Victor Hugo n'eut qu'à lui exposer ce qu'il appelait lui-même la « grande affaire ». A partir du moment où il lui eut parlé de la pairie, elle devint souple et orléaniste. Soit que, au nom de l'Académie, le poète allât haranguer le roi et la veuve du prince héritier, à la suite de l'accident de 1842, soit qu'il rendît visite à cette dernière, dans le privé, Juliette voulut être de tous les voyages à Neuilly. Et là encore, elle attendait son amant, au fond d'un cabriolet, cependant qu'il prononçait compliments et allocutions. La duchesse était une allemande, simple, attentive à ses devoirs maternels, et aux obligations que lui dictait une solide piété. Parmi toutes les œuvres de Victor Hugo, elle admirait principalement la pièce des *Chants du Crépuscule*, *Dans l'église de X...*

C'était une humble église au cintre surbaissé,
L'église où nous entrâmes,
Où depuis trois cents ans avaient déjà passé
Et pleuré des âmes.

Pour la bonne dame, nul doute que ces vers eussent été composés dans un moment de grande dévotion, et en l'honneur d'une épouse respectable. Elle en félicitait le poète, lui récitait deux ou trois strophes, le mettait sur le chapitre de ses enfants, et, comme il était là-dessus plein de discours, la véritable héroïne

des beaux vers, chers à la duchesse, attendait toujours, en bas, dans la voiture... Elle y rêvait de celui qui serait bientôt pair de France ; elle le voyait déjà « coiffant le bicorne orné de plumes blanches », et descendant les marches du grand escalier, au Luxembourg, avec un air de dignité, et « son beau visage si noble, si doux, si lumineux qu'il en imposait à tous [1] ». Pour elle, elle acceptait plus que jamais de se tenir, pour ainsi dire, en bas de l'escalier, dans une posture d'humilité, parmi la foule des indifférents... Et quand le poète sortait enfin de chez la duchesse, elle lui contait son rêve. Souriant, il en accueillait chaque détail avec complaisance.

La nomination de Victor Hugo à la pairie parut dans le *Moniteur* du 15 avril 1845. Il faut laisser aux esprits politiques la charge de discerner en quoi notre pays profita de la présence d'Olympio dans les conseils et les assemblées. Les intelligences du commun n'aperçoivent cet avantage ni à travers le discours sur la Pologne, ni à travers le discours sur le pape Pie IX et l'unité de l'Italie, digne pendant de cette conclusion aux deux volumes du *Rhin*, dans laquelle un écrivain français appelait de ses vœux l'hégémonie de la Prusse et l'unification de l'Allemagne !... Mais, pour le biographe de Juliette, l'entrée de son amant au Luxembourg apparaît comme un heureux événement. C'est en effet, à partir de là, que la jeune femme cessa d'être claustrée. Plus occupé que jamais, un peu moins jaloux aussi, le poète souffrit que sa maîtresse l'ac-

[1] 23 avril 1845 et 18 mai 1846.

compagnât à toutes les séances du Luxembourg, et qu'elle revînt seule, au Marais.

Dans le début, Juliette supporta mal cet excès de liberté. En l'absence de son amant, l'obscurité lui était devenue harmonieuse, le ciel éclatant et joyeux lui était ironique.

« Il est impossible, écrit-elle, d'être plus triste que je suis, quand je marche seule dans les rues. Depuis douze ans, pareille chose ne m'était jamais arrivée. Aussi je me demande ce que cela veut dire. Est-ce de la confiance de ta part, est-ce de l'indifférence ? Peut-être les deux à la fois. Dans tous les cas, mon pauvre cœur n'est pas satisfait [1]. »

Puis, peu à peu, elle se fit à cette nouvelle vie. Elle accoutuma de revenir du Luxembourg à pied par le Pont-Neuf et les quais. Son amusement était alors de rechercher avec piété la trace du pied de Victor Hugo, et de mettre ses pas dans les pas de l'amant : « Tu ne peux pas te figurer, confesse-t-elle, ce qu'il y a là de charme doux et triste [2] ».

Rentrée chez elle, elle s'abîmait plus que jamais dans la préoccupation de son amour :

« Si je me laissais aller à mon penchant, dit-elle, je fermerais les volets, je mettrais le verrou et je resterais là toute seule, ma pensée fixée sur toi. Je ne me soucierais pas de la folie qui serait la conséquence d'un pareil système, si, par la contemplation, cette folie pouvait me rapprocher de toi et combler le vide de ton absence [3] ».

[1] 1845.
[2] 1845.
[3] 25 avril 1845.

A d'autres fois, heureusement, elle réagissait. Elle faisait quelques lectures : les lettres de Mme de Sévigné, celles de Mlle de Lespinasse. Elle prenait surtout grand soin de son jardin. Car Victor Hugo, l'ayant fait passer du n° 14 au n° 12 de la rue Saint-Anastase, venait de lui offrir un jardin, sur lequel son nouvel appartement ouvrait au rez-de-chaussée [1].

Et là, dans « un espace de soixante pieds carrés, entre quatre rosiers de Bengale pourpre et quelques douzaines de fraisiers Saint-Joseph très remontants », destinés à fournir, durant tout l'été, un des fruits préférés du poète [2], elle descend aux détails, s'assure de mille riens, mais continue de tout rapporter à son amour. « J'ai passé toute ma matinée, raconte-t-elle, à visiter mon jardin. J'ai épluché mes fraisiers, sarclé mes pieds d'alouette et mes lupins... Les gens qui le possédaient auparavant y faisaient pousser toutes sortes de légumes. Je ne les blâme point. Mais aujourd'hui que mon jardin est passé à l'état aristocratique, je dois veiller avec soin à ce que rien de commun ne s'y introduise. J'ai donc extirpé et rejeté avec dédain le navet plébéien, le cerfeuil vulgaire. Et maintenant, toute terreuse et trempée de rosée, les yeux humides, comme mes fleurs, je voudrais cueillir mon âme et vous l'envoyer, telle un bouquet [3]. »

Dans ces sentiments, et quels que fussent par ailleurs

[1] Le déménagement eut lieu au mois de février 1845. Le prix du loyer et la distribution de l'appartement étaient à peu près les mêmes qu'au n° 14. L'installation, que Victor Hugo voulut un peu plus luxueuse, coûta 2.256 francs, y compris le premier terme de loyer.

[2] 19 avril 1845.

[3] 27 juin 1845.

les élans d'une jalousie dont nous reparlerons, Juliette coulait des jours presque heureux. Elle ne songeait plus à son passé ; la rédemption par l'amour lui semblait un fait acquis. Quand elle se tournait vers l'avenir, c'était avec des idées, empruntées de Victor Hugo, mais qui ne laissaient pas de paraître consolantes, puisqu'au delà des biens terrestres, elles autorisaient l'espoir d'une éternelle union des âmes. Le 31 décembre 1842, le poète lui avait dédié quelques vers délicats, qu'elle apprit par cœur :

Qu'est-ce que cette année emporte sur son aile ?
Je ne suis pas moins tendre et tu n'es pas moins belle ;
Nos deux cœurs en dix ans n'ont pas vieilli d'un jour,
Va, ne fais pas au temps de plainte et de reproche,
A mesure qu'il fuit, du ciel il nous rapproche,
Sans nous éloigner de l'amour [1].

Certes, en se les récitant, ces vers, en les répétant a la manière d'un *credo*, Juliette entendait bien fortifier son âme contre toutes les tentatives du sort. Confiance trop facile. La mort d'abord, puis la trahison, vont tout à l'heure briser cette âme comme un enfant casse son jouet.

[1] Inscrits d'abord sur le *Livre de l'Anniversaire*, ces vers ont été recueillis dans *Toute la Lyre*, l'*Amour*, IX.



CLAIRE PRADIER A 16 ANS
D'après un dessin inédit de son père, appartenant à M. A. Blaizot.

CHAPITRE V

CLAIRE PRADIER

En 1844, lorsque Victor Hugo venait chez son amie, le dimanche ou les jours de fête chômée, il y trouvait installée devant sa propre table, d'après l'autorisation qu'il en avait lui-même donnée, une grande jeune fille de dix-huit ans, très blonde, très blanche, aux yeux très noirs — deux pruneaux, disait-il, tombés dans une jatte de lait. Elle ne l'entendait pas entrer. Penchant sur des livres de classe un col mince, un buste aux formes mal remplies, elle continuait d'appartenir à l'étude, peut-être aussi à la rêverie. Il la saluait donc, tantôt familièrement et en la tutoyant, tantôt avec des grâces cérémonieuses. Admirant que cet homme fameux daignât s'incliner devant elle, pauvre sous-maîtresse de pensionnat, elle se dressait, toute rougissante, et lui tendait son front naturellement ingénu [1]. Elle demandait ensuite la permission de retourner à la tâche commencée : la session

[1] Cf. *Les Contemplations*, livre V[e], XIV, Claire P.

> Elle me disait vous et je lui disais tu...
> Elle était grande et blanche...
> Il n'a brillé qu'un jour ce beau front ingénu

des examens de l'Hôtel de Ville [1] devait bientôt s'ouvrir ; elle y comptait briguer le diplôme d'institutrice ; il fallait travailler.

Victor Hugo, amusé, se courbait vers les livres épars sur la table : des *Exercices de mémoire et de style* [2], la *Mosaïque littéraire* [3], la *Mythologie universelle* [4], ou encore l'*Orthéopie française, méthode nouvelle et facile de lecture et de prononciation* [5]. Avec un regard, il pesait chaque volume, puis vivement, s'asseyant, et les écartant d'un revers de main :

« A nous deux, Claire, disait-il, c'est moi qui vais aujourd'hui te servir de répétiteur ! »

Et la leçon commençait, vibrante, chaleureuse, colorée à l'égal d'un poème [6]...

Sur une enfant à laquelle ce « magicien des mots » montra ainsi notre langue, le lecteur nous pardonnerait mal l'ignorance ou le silence. A bien connaître sa fille, d'ailleurs, on connaîtra mieux Juliette. Voilà pourquoi nous allons tenter ici une courte biographie de Claire Pradier.

[1] C'est ainsi qu'on appelait alors les examens du brevet de capacité.

[2] *Exercices de mémoire et de style*, par G. Baluze, avec approbation de l'archevêque, Paris, 1843.

[3] *Une lecture par jour, mosaïque littéraire, historique, morale et religieuse*, composée de 365 pièces extraites des meilleurs auteurs par A. Boniface, Paris, 1840.

[4] *Mythologie universelle, comprenant l'histoire des dieux de l'antiquité, la religion des Chinois, celle des Indiens, le mahométisme, le fétichisme et la démonologie*, avec un dictionnaire raisonné par M. Duchiron. Paris, 1844.

[5] Par M. S. Franck, Paris, 1844.

[6] 17 octobre 1843, 13 septembre 1845, 21 décembre 1845.

I

Elle était née à Paris, en 1826 [1]. Son père, le sculpteur, eut soin de sa première enfance, cependant que



Claire Pradier.
(D'après un dessin inédit de son père, appartenant à M. A. Blaizot)

sa mère, nous l'avons vu, parcourait une partie de

[1] Son état civil est de ceux qui n'ont pas été reconstitués après les événements de 1871. Mais la date de 1826 est souvent citée par Juliette comme celle de sa naissance.

l'Allemagne et de la Belgique. Il la mit d'abord en nourrice, à Vert, près de Mantes, chez les époux Dupuis, où il allait quelquefois la voir, dans l'époque de la chasse, histoire de tirer un coup de fusil.

Il la ramena à Paris le 15 octobre 1828 ; d'après les lettres qu'il écrivit alors, on peut affirmer qu'il montra un certain engouement pour son rôle d'éducateur. Sa plume ne tarit pas d'éloges touchant l'enfant « aux cheveux blonds comme de l'or très clair », aux « yeux bruns et malins », aux « joues en pomme rouge », et dont le « nez qui se redresse à la Roxelane, avec de jolis méplats », lui rappelle aimablement celui de Juliette.

Il découvre encore à sa fille le plus beau naturel, de l'intelligence, et tant de sensibilité qu'il balance un moment s'il appliquera son effort à la contenir ou à la cultiver. Dans le premier cas, il fera de Claire une sotte, afin de ne pas la voir devenir trop passionnée. Dans le second, il en fera une artiste capable des plus beaux élans comme des plus nobles réalisations.

A en croire Pradier, ce fut l'enfant elle-même qui se déclara en faveur du second parti. A trois ans, guidée par la main paternelle, dans l'atelier de la rue de l'Abbaye, elle adopta pour son jouet de prédilection, certain cygne empaillé dont quelque Léda de marbre n'avait, paraît-il, diminué ni la grâce sinueuse, ni l'air de noblesse. De ce commerce avec l'oiseau mythologique, elle garda le goût des lignes pures, le sens des belles attitudes. Elle entendit aussi les concerts que formaient chez Pradier des sculpteurs et des peintres plus ou moins jaloux du violon de M. Ingres. Elle y prit tant de goût pour la musique qu'elle ne pouvait

plus revoir ensuite un de ces mélomanes d'occasion sans le reconnaître, et demander à l'embrasser. Enfin, par ces recherches de costume, ces combinaisons



Claire Pradier.

D'après un dessin inédit de son père, appartenant à M. A. Blaizot

d'étoffes et d'ornements qu'il préféra toujours à de plus hautes besognes, Pradier lui fit aimer le chatoiement et la couleur; elle éprouva que celle-ci ressemble à une caresse et durant sa courte vie, un rien,

le bleu du ciel, la nuance d'une rose, lui seront désormais autant d'enchantements.

Ayant formé cette imagination dans sa fleur, Pradier bénéficia personnellement du prestige attaché à son rôle de maître et de guide ; le père recueillit en tendresse tout ce que l'artiste avait dépensé en intelligence et en efforts. Dès l'enfance, Claire marqua une préférence décidée pour cet homme si ardent, si léger, et qui savait si bien la faire marcher et respirer parmi le peuple des statues ; et toute sa vie, elle sentira à son endroit un faible que ne pourront corriger ni les maladresses de Pradier, ni ses oublis, ni même son injustice.

En attendant, toujours très riche de bonnes intentions, toujours prompt aux serments et aux promesses, l'artiste fondait sur sa fille d'ambitieux desseins » :

Il faut espérer, écrit-il à Juliette, le 15 octobre 1828, jour où il ramène l'enfant de chez sa nourrice, que nous la conserverons et que nous en ferons un sujet distingué ».

Et un peu plus tard, le 28 septembre 1829 :

« Chère aimée, tu es bien heureuse d'avoir une Claire qui te sera d'une grande consolation pour tes vieux jours ».

Et enfin, le 4 juillet 1832 :

« Qui peut l'aimer mieux que moi, depuis surtout que je vois son intelligence rare se développer avec tant de succès et tant d'encouragement pour nos espoirs ? »

Dans le même temps, il destinait à la petite fille, les héritages les plus singuliers, les dotations les plus inat-

tendues : tantôt le produit d'un buste, celui du chancelier Pasquier, ouvrage dont il devait d'ailleurs la commande à Juliette et à ses relations, tantôt le prix de la maison qu'il possédait à Ville-d'Avray, et qu'il voulait vendre, tantôt enfin une somme de deux mille francs, prêtée à un sien cousin sous forme de cautionnement ; il entendait « la mettre pour toujours sur la tête de Claire, en intérêts comme en principal[1] ». Vaines paroles, et tout aussi inconsistantes que les moulages sans chair ni cervelle qui ornaient l'atelier de cet homme : le cousin ne rendit jamais son cautionnement, la maison de Ville-d'Avray fut vendue par autorité de justice, à un moment où les créances gagées sur elle dépassaient de beaucoup son prix ; quant au buste du chancelier Pasquier, il semble bien qu'il ait été commandé, mais on n'aperçoit nulle part que Pradier se soit mis en devoir de l'ébaucher.

Juliette, cependant, avait déterminé de vivre avec Victor Hugo, dans les conditions de gêne étroite que nous indiquâmes plus haut. Par un sentiment de délicatesse bien naturelle, elle voulut auparavant assurer l'avenir de son enfant, et, du même coup, délivrer d'avance le poète de toute inquiétude à ce sujet. Dans les derniers mois de l'année 1833, elle écrivit donc à Pradier, lui demandant de reconnaître Claire.

Voici la réponse du sculpteur :

« Chère amie, ta lettre ne m'a point déplu du tout, comme tu le crains. Le motif est trop louable pour qu'il ait pu me causer un sentiment contraire au tien. Je n'ai

[1] Pradier à Juliette, 1833 et 1834.

été fâché que d'une chose, c'est de ne pouvoir immédiatement ce que tu désires, et ce que j'ai l'intention de faire, mais d'une manière qui ne troublera l'avenir ni la tranquillité de personne. Je suis fâché que tu ne comprennes pas tout ce que j'éprouve pour toi et Claire! Ah! je croyais que tu espérais tout de moi!... Je suis si encombré de grosses dettes que je ne puis encore penser à mettre à exécution mes intentions. Adieu, guéris-toi et n'espère qu'en moi. Je ne suis point perdu pour vous deux, au contraire. Adieu, votre tout dévoué ami et plus encore,

J. Pradier [1]. »

Combien Juliette fut irritée au reçu d'une pareille lettre, on le devine. Elle s'en ouvrit à Victor Hugo dans divers billets où elle maltraite fort son ancien amant : « misérable imbécile, stupide drôle, le plus vil et le plus bête des hommes, âme lâche et sans foi », tels sont les principaux titres qu'elle lui décerne.

On a dit [2] que l'auteur de *Lucrèce Borgia* s'était alors entremis et qu'il avait obtenu de Pradier la reconnaissance de Claire. Rien n'est moins exact. Il est probable que le poète tenta, en effet, une démarche ; il semble certain qu'avec l'aide de l'huissier Manière, il arracha au sculpteur la promesse d'une pension alimentaire. Mais, de reconnaissance officielle, point ; et bientôt, nous verrons d'ailleurs le père de Claire plus enclin à la renier que préoccupé de lui donner son nom.

Pour l'instant [3], il convint seulement avec Juliette de mettre l'enfant en pension à Saumur, chez une

[1] 1833.

[2] M. Léon Séché, *Revue de Paris*, 15 février 1903.

[3] 21 octobre 1834.

dame Watteville, à laquelle un certain M. de Barthès servait de représentant parisien. Il aurait voulu que Victor Hugo et son amie prissent et gardassent seuls, la responsabilité de ce placement. Ils refusèrent avec prudence. Mais ils n'en dispensèrent pas moins à la petite exilée les bons offices et les lettres câlines, les menus conseils et les gâteries.

Le 28 mai 1835, Claire ayant souffert de quelque bobo, sa mère lui envoie une poupée et lui écrit :

« Bonjour ma chère petite Claire, j'espère que lorsque tu liras ma lettre, tu seras tout à fait guérie... Maintenant que te voilà convalescente, je puis causer avec toi d'affaires sérieuses. Voici ce dont il s'agit : prévoyant que tu pourrais avoir besoin de distractions, je t'envoie de Paris une petite compagne bien charmante et toute disposée à t'amuser. Mais comme il ne serait pas juste qu'elle demeurât à ta charge, tout le temps de son séjour auprès de toi, je t'envoie aussi un grand sac d'argent, pour subvenir à son entretien. Tu l'emploieras selon ta sagesse et tes besoins.

M. Toto n'a pas moins de prévoyance pour elle que d'amitié pour toi. Il a donc joint à mon envoi un énorme panier de provisions de bouche. J'espère que la petite fille n'aura pas tout mangé en route, et qu'il en restera encore assez pour que tu y goûtes.

Ce n'est pas tout : j'ai aussi pensé à ta garde-robe, ma chère petite, et je t'envoie :

1° Un schall pour tes promenades ;

2° Une robe blanche à pois, et son pantalon ;

3° Une robe en foulard à dessins :

4° Une robe à raies solitaires, sans pantalon ;

5° Un tablier à manches.

Adieu, chère bonne, tu me diras si j'ai bien choisi ; aime-moi, amuse-toi, pour que je te trouve grande, forte et belle, quand j'irai te voir.

J. DROUET.

Le 25 août suivant, Juliette écrit encore :

« Ma chère petite fille, sois bien sage auprès de ta bonne Mme Watterville. Tu m'as écrit deux gentilles petites lettres. Je t'embrasse fort pour te remercier. M. Toto fait comme moi. Il est fier et heureux d'avoir eu deux beaux petits garçons couronnés deux fois chacun aujourd'hui [1]. Moi je suis presque aussi fière et aussi heureuse que lui, quoique ma petite fille n'ait pas de couronnes, parce que je la crois douce, studieuse, et pleine de bonne volonté elle aussi. Je l'embrasse de tout mon cœur.

J. DROUET [2].

D'autres fois, c'était Victor Hugo lui-même qui tenait la plume, et qui cajolait doucement l'enfant de son amie. Il faut lire ces billets du poète, chargé de tant de soins, pour apprendre à quel point sa bonté

[1] Sous l'ancien régime et dans la première partie du XIXe siècle, les distributions de prix avaient toujours lieu le 25 août, fête de la Saint-Louis.

[2] Il existe d'autres lettres de Juliette à Claire ; elles sont toutes empreintes de la même sollicitude tendre. V. *Catalogue de lettres autographes*, 30 novembre 1912, Paris, Noël Charavay ; V. aussi Jean-Pierre Barbier, *Juliette Drouet, sa vie, son œuvre*, p. 35. La lettre publiée par cet auteur est adressée chez Mlle Hureau, rue d'Enfer, parce que Claire, qui ne pouvait suivre sa mère et Victor Hugo dans leurs voyages annuels, passait le temps des vacances à Paris, auprès d'une sous-maîtresse de l'institution de Saint-Mandé, où nous allons bientôt la voir entrer.

était grande et mérite de lui faire beaucoup pardonner :

« Nous t'aimons bien ici, écrit-il à Claire, le 23 mai 1833, et tu as, bien loin de toi, une excellente mère qui pense à toi. Il faut te rétablir promptement, et dire tous les soirs au bon Dieu, dans ta prière, que tu le remercies de t'avoir donné une aussi bonne petite mère, comme elle le remercie, elle, de son côté, de lui avoir donné une aussi charmante petite fille [1] ».

Et quelques jours après, en post-scriptum à une lettre de Juliette : « M. Toto aime bien et embrasse bien sa petite amie. Il voudrait l'avoir encore pour voyager avec elle dans tous les pays possibles. Mais il voudrait l'avoir surtout pour l'embrasser et la soigner comme son enfant [2]. »

Comme son enfant : c'est bien là, en effet, ce qui caractérise le sentiment de Victor Hugo à l'égard de cette fillette que le hasard a jetée sur ses pas, et qu'il a tout de suite adoptée.

Dans les débuts, elle ne sut pas, ou ne voulut pas le payer de retour. Jalouse de ce grand monsieur qui lui prenait une partie de l'affection maternelle, elle montra pour lui de l'éloignement, parfois même de l'humeur. Et Juliette s'en indignait. Mais le poète ne se découragea point. S'étant muni de l'autorisation de

[1] *Catalogue d'une importante collection de lettres autographes* dont la vente a eu lieu le samedi 30 novembre 1912, p. 21. Paris, Noël Charavay, 1912. Dans un autre billet, daté des Metz, Victor Hugo mande à Claire qu'il l'aime de tout son cœur et qu'il lui écrit de sa meilleure écriture, « ce qui est louable dans un vieil écolier comme lui. Et puis, ajoute-t-il, je t'embrasse sur tes deux joues de pèche. » (*Ibid.*, p. 22.)

[2] Post-scriptum autographe de Victor Hugo à la lettre de Juliette du 28 mai 1833, citée plus haut.

Pradier, qui fut trop heureux de la donner [1], il plaça Claire, le 15 avril 1836, dans une pension située à Saint-Mandé, 35, avenue du Bel-Air et dirigée par une dame Marre.

Dès lors, soit qu'il vînt la surprendre au parloir, le jeudi après-midi, en compagnie de Juliette, toute rayonnante du bonheur que lui donnait une telle promenade, soit qu'elle-même sortît le dimanche, et passât la journée chez sa mère, Claire Pradier accoutuma de ne plus séparer, dans son affection, Victor Hugo et Juliette, de leur accorder à tous les deux le même respect, de prier pour tous les deux la même prière. Sensible à l'excès, plus avide de caresses que d'enseignements, elle accoutuma aussi de végéter sur les bancs de la classe ou sous les voûtes du préau, et de ne retrouver l'éclat des yeux, les roses des joues, le rire des lèvres, qu'au jour où les deux amants la prenaient avec eux, et réchauffaient dans leurs mains unies ses petites mains de pensionnaire frileuse et contractée. Ah ! comme elle emplissait alors de sa joie et de ses cris l'appartement de la rue Saint-Anastase [2] ! Comme elle s'associait de bon cœur aux moindres rites

[1] Pradier ne manqua pas de placer, à cette occasion, un de ces sermons, pleins d'onction et de solécismes, où l'on a déjà vu qu'il excellait :

« Je ne doute pas de vos moyens, écrit-il à Juliette, et vous ne me surprendrez pas, quoique ce soit que vous fassiez de délicat, de noble, de fin, de difficile, de courageux. Soyez toujours sage et simple; plus de joyaux, plus de hochets qui ont troublé une si belle existence : du bonheur et un bonheur bien plus grand à éprouver dans la vie que vous avez le courage de changer. Celle-ci ne vous laissera pas de cruels regrets... Adieu, chère Juliette, une bonne volonté, plus d'amour que dans les choses qui élèvent l'âme et laissent une bonne réputation, c'est la seule bonne nourriture. Adieu, adieu. » (Octobre 1836.)

[2] 25 janvier 1836.

du culte dont nous avons vu plus haut que Victor Hugo était le dieu, Juliette la prêtresse! Veut-on l'occuper ? C'est dans un tome de *Notre-Dame* que Juliette lui cherche des verbes à conjuguer, et c'est de la Bible que Victor Hugo tire lui-même des modèles d'écriture[1]. Ou bien encore, ce sont les chaussettes du poète qu'on lui donne à repriser, ses pantoufles qu'on la charge de broder[2] ; elle se lève de bonne heure pour être plus vite à la besogne, elle s'acquitte de sa tâche avec un empressement charmant, on dirait qu'elle met une pensée de reconnaissance dans chaque point[3]. Veut-on, au contraire, la récompenser et la distraire ? On lui fait apprendre des tirades empruntées aux œuvres du poète, la *Prière pour tous*, quelques odes, une ou deux ballades[4]. On lui offre pour étrennes un exemplaire des *Rayons et des Ombres* revêtu d'une belle dédicace autographe[5]. Mieux encore, on la mène au spectacle ; on l'excite à applaudir *Ruy-Blas*, *Lucrèce Borgia*, *Marion de Lorme* ; gravement, dévotieusement, Juliette, dont les idées en matière d'éducation ne paraissent sans doute pas devoir s'imposer, Juliette écrit :

« C'est ce soir que vient ma Claire. Je voudrais bien que l'on donnât demain ma sublime *Marion*. Je l'y mènerais avec d'autant plus de joie que c'est le spectacle le plus moral et le plus saisissant qu'on puisse faire voir à une jeune fille, quelle que soit sa condition[6]. »

[1] 3 février 1836.
[2] 27 octobre 1844.
[3] 1er mai 1837.
[4] 5 janvier et 6 juillet 1839, 17 novembre 1844
[5] 1er janvier 1840.
[6] 21 mars 1838.

Ou encore :

« Ma Clairette est à la messe ; si tu avais pu la voir, hier, à *Lucrèce*, elle t'aurait fait plaisir. Les yeux lui sortaient de la tête d'étonnement et d'admiration. Ou bien elle pleurait comme une Madeleine. Enfin, j'ai été très contente d'elle. Si elle pouvait entendre souvent de pareils chefs-d'œuvre, elle deviendrait une petite personne fort distinguée [1]. »

Il faut croire que Claire profita mal d'un si bel enseignement, car elle devint avant tout une jeune fille très pieuse, portée à la rêverie, un peu musarde et nonchalante. En 1840, le 2 janvier, comme elle venait d'atteindre sa quinzième année, sa mère crut devoir lui confier le secret de sa naissance irrégulière. Elle lui énuméra en même temps tout ce que Pradier négligeait de faire pour elle, tout ce que faisait Victor Hugo ; elle l'exhorta à la simplicité, aux espoirs modestes. Claire montra beaucoup de dépit et de chagrin, mais sa ferveur religieuse s'en trouva plutôt accrue, et bientôt, le 16 mars 1642, Juliette pourra écrire : « Claire ne quitte plus les églises ».

Seulement Victor Hugo sera chargé d'ouvrir les yeux de l'enfant sur les nécessités de la vie pratique et l'obligation où elle se trouvait de prendre de bonne heure un métier [2]. A force de prières, de raisonnements et de réflexions, Claire accepta cette obligation d'un cœur vaillant. Il fut convenu que dès l'âge de dix-huit ans, c'est-à-dire en 1844, elle occuperait, dans la pension de M[me] Marre, une place de sous-maîtresse,

[1] 26 février 1843.
[2] 5 juin 1841.

nourrie, logée, mais non appointée. En même temps, elle devait préparer les examens de l'Hôtel de Ville. Une fois reçue institutrice, elle comptait bien trouver, avec l'aide de Dieu et celle de Victor Hugo, quelque emploi honorable et rétribué.

Dans ces sentiments, elle se mit à la besogne avec une ardeur, une bonne humeur et une intelligence, qui arrachaient à Juliette tantôt des paroles d'admiration, tantôt des cris de reconnaissance envers Victor Hugo. « Ma Clairette m'a aidée aujourd'hui, raconte-t-elle, le 17 septembre 1843. Pauvre enfant ! Il me semble que sa figure a gagné, depuis que tu lui as parlé, l'expression tranquille, loyale et heureuse que je désirais lui voir depuis si longtemps. C'est à toi qu'elle devra tout, mon cher amour, mon ange gardien, mon bien-aimé, si généreux, si doux et si indulgent. Ta bonté se communique à moi ; elle m'a fait suivre, avec cette pauvre enfant, une règle de conduite que je n'aurais peut-être pas suivie si j'avais été livrée à ma seule nature. »

Même note quelques jours après, le 22 septembre :

« Je travaille en compagnie de Claire, nous causons tendrement et sérieusement de son avenir. Le bon Dieu lui a ouvert les yeux. Elle voit son devoir ; elle a le désir et la résolution de le remplir. Pauvre enfant ! Ce sera une bien grande tranquillité pour moi, quand je la saurai à l'abri du besoin et de toute mauvaise tentation. »

Et même note, encore, un an plus tard, le 20 octobre 1844 :

« C'est toi qui as fait Claire ce qu'elle est. Sans ta

patience, sans ta douceur, et sans ton dévouement, jamais elle ne serait arrivée au point où elle est... Que Dieu te rende dans tes enfants tout ce que tu as fait à la mienne... La voilà, elle vient de la messe, elle est charmante ce matin. Le bonheur lui va bien. »

II

On doit pourtant se demander si Claire Pradier se trouvait heureuse, et si ce front de dix-huit ans, aussi pur et aussi brillant que celui de sa mère, ne cachait pas une âme noyée de mélancolie. Certes, elle était jolie et elle le savait. Avec ses cheveux ambrés, ses yeux dont la couleur hésitait entre le noir foncé et le bleu de mer, ses joues d'un contour ferme, et qu'avivait souvent un peu de fièvre, avec l'air naturellement noble que lui donnait une taille élevée, une démarche fière, elle mêlait :

> à la madone auguste d'Italie
> La flamande qui rit à travers les houblons[1].

Mais la beauté ne console point ceux qui se sentent marqués d'avance par le doigt de la mort, et qui d'ailleurs ne trouvent ici-bas aucune raison de lutter pour vivre. C'était là précisément le cas de cette enfant.

Toute petite elle avait montré un tempérament chétif, une santé infirme, plus de nerfs que de muscles, et plus de sensibilité que de ressort. Durant l'année 1837, la toux ne la quitta point. Dans le cours des années suivantes, c'est à peine si son buste révéla les

[1] *Les Contemplations*, livre V^e, XIV. Claire P.

premières ondulations de la jeunesse. Quand on lui faisait compliment sur sa figure, elle répondait donc avec

[illegible] juillet 1835

Bonjour ma chère petite fille, comment vas-tu ? es-tu plus forte ? joues-tu bien ? manges-tu bien ? dors-tu bien ? m'aimes-tu bien ? toutes ces choses je voudrais les savoir, comme je voudrais te voir pour t'embrasser te caresser te porter et te faire rire. mon Toto t'aime bien aussi lui, il me console souvent, quand je me tourmente pour ta chère petite personne. il faut bien l'aimer par reconnaissance et puis il faut bien te dépêcher de courir et de te bien porter, pour me faire plaisir à moi ta pauvre mère qui t'aime de toutes les forces de son âme. J'irai te voir bientôt. en attendant je t'embrasse sur tous tes bobos ta mère J. Drouet

P. S. Toto aime bien et embrasse bien sa petite amie. il voudrait bien l'avoir encore pour voyager dans tous les pays possibles. mais il voudrait l'avoir surtout pour l'embrasser et la soigner comme son enfant.

Fac-simile d'une lettre autographe de Juliette Drouet à Claire et post-scriptum de Victor Hugo.

un sourire mal assuré ; et sa voix qu'elle avait belle, chantante, capable de rappeler à Victor Hugo les plus belles musiques des *Feuillantines* [1], elle

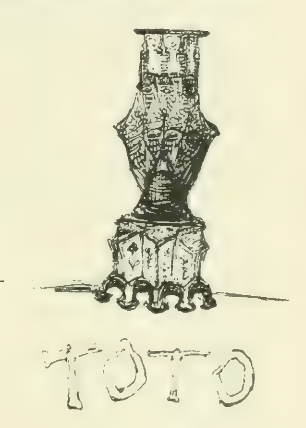
[1] Son accent ineffable avait cette vertu
De faire, en mon esprit, douces voix éloignées,
Chanter le vague chœur de mes jeunes années.
(*Les Contemplations*

n'osait pas l'affermir pour prononcer le mot demain. De là les premiers éléments d'une tristesse qu'elle parvenait peut-être à dissimuler devant sa mère, mais qu'elle ne parvint jamais à secouer. De là aussi des pressentiments qui ressemblaient à des prophéties : « Je rêve bien souvent de ceux que j'aime, écrit-elle, et lorsque je m'éveille, je souhaiterais de dormir toujours ». Plus tard, lorsqu'elle rédige pour ses élèves des « corrigés » de devoirs français [1], il en est un qu'elle intitule : *Sur une tombe abandonnée;* elle le soigne avec amour, elle y multiplie les belles images ; on dirait, cette tombe, qu'elle la veut orner par avance de toutes les fleurs épanouies dans sa jeune pensée, mais, à la fin, elle conclut d'un accent désespéré : « La pierre sépulcrale s'était doublée sur la jeune fille : au marbre du mausolée, le monde avait ajouté le marbre de l'oubli », et l'on devine, à ce cri, que bien souvent les cahiers de ses écolières devaient porter la trace de ses larmes.

Mobile comme l'ébauchoir dont il était le maître, léger comme la poussière de plâtre qui le poudrait à frimas, Pradier ne prêtait à la pauvre Claire aucun secours régulier, aucun appui. Il s'était légitimement marié ; il avait eu d'autres enfants ; si fâcheuse que parût la célébrité de sa femme, si retentissants que fussent les scandales provoqués par elle, il entendait conserver vis-à-vis sa fille naturelle, un quant à soi

[1] C'est un petit cahier rectangulaire, en papier pelure, comptant une trentaine de pages, et broché au moyen d'un ruban de soie jaune. Tout y respire la douceur et une mélancolie résignée. Beaucoup de passages semblent les prémices d'un talent distingué.

des plus bourgeois, une pudeur calviniste. Il mettait donc autant de soins à éviter les occasions de la voir que Claire mettait d'empressement à les faire naître et à les saisir [1]. Plus elle lui prodiguait sous forme de menus cadeaux et d'ouvrages de ses mains, les tendres marques d'une affection obstinée, plus il se montrait indifférent et discourtois, oubliant, à chaque fin de mois, de payer la pension promise, oubliant, à chaque fin d'année, la coutume des étrennes, oubliant même parfois les rendez-vous accordés, et que Claire l'attendait dans l'atelier glacé, rue de l'Abbaye, pendant qu'il courait le boulevard.



Dessin inédit de Victor Hugo signé *Toto*, et fait pour Claire Pradier. L'original appartient à l'auteur.

Il avait cependant toléré que la jeune fille fît la connaissance de ses enfants légitimes ; près d'elle, dans la pension de Saint-Mandé, il était allé jusqu'à placer comme petite élève, sa cadette, Charlotte Pradier, cependant que ses deux fils goûtaient eux-mêmes, à Auteuil, les douceurs de l'internat. Dans le mois de mai 1845, Claire, avec l'abandon naturel à une enfant de dix-neuf ans, voulut régaler ces deux collégiens d'une lettre de petite sœur ; elle en fit écrire une autre par Charlotte Pradier. Le

[1] 7 janvier 1844.

sculpteur l'apprit, et voici de quel style il releva cette incartade :

Ma bonne grande Claire,

« J'ai vu le maître de pension de... qui m'a appris que tu avais écrit à J.[1] ainsi que Charlotte. Je dis que vous écriviez le moins souvent possible ; je pense qu'il ne faut pas habituer les jeunes filles à se servir de leur plume pour faire connaître leurs sentiments ; cela donne trop d'habitudes ; en ce genre de conversation, il faut savoir, mais ne pas s'en servir. D'ailleurs ils se voient tous les quinze jours et c'est assez ; et puis aussi, ne signe plus pour eux Pradier, car on sait tout et cela pourrait donner matière à chicane de la part de bien des gens. Tu n'as pas besoin de cela pour être aimée et respectée ; va franchement, et ne crains rien, le temps heureux viendra un jour ; sois prudente en toute chose. Il faut que mes enfants s'habituent à ta situation telle quelle ; ils te porteront plus d'intérêt, plus tard. Encore, puisque c'est l'heure des conseils, quand tu écris, aye donc une autre formule que *Père adoré* ou *bien-aimé* ; j'y suis peu habitué et ne suis pas un dieu. Ces épithètes ne doivent se consacrer qu'à eux (*sic*). Dis-moi toute autre chose qui me semblera plus naturelle et que je n'ai pas besoin de te souffler, ton cœur te le dira. Ecris aussi plus lisible pour moi, car je ne reçois tes lettres que le soir ; et surtout écris quand tu auras quelque chose à me dire de nécessaire. Ne deviens pas écrivassière pour rien, je veux dire pour le seul plaisir de prendre la plume[2]. »

[1] Un fils du sculpteur répondait au prénom de John.
[2] 25 avril 1845.

Quelle blessure une pareille lettre ne dut-elle pas ouvrir dans un cœur dont Pradier provoqua jadis les plus tendres battements ! Ni les caresses de Juliette, ni les douces paroles de Victor Hugo ne parvinrent à consoler Claire [1] .Un mois après que son père l'eut ainsi reniée, elle se présenta aux examens de l'Hôtel de Ville ; moitié désespoir, moitié timidité, elle y échoua piteusement. Ce fut le dernier coup.

Non point que sa santé parût aussitôt plus fortement ébranlée. Il n'y eut pas de crise immédiate. L'apparence physique demeura la même. Mais, dans les profondeurs morales, la mort régnait désormais, comme elle règne parfois au fond des eaux qui semblent les plus calmes. Claire fit son testament, que nous donnerons plus loin : peu après, et sans doute afin de mieux affirmer que seule la religion possédait une forte prise sur son âme, elle écrivit dans le cahier de devoirs corrigés, un « éloge de la piété, si nécessaire, dit-elle, à tous ceux qui souffrent ». Enfin, le jour de l'an venu, elle envoya à Victor Hugo ce joli billet :

Monsieur,

Je vous remercie de tout mon cœur de l'affection que vous voulez bien me témoigner, tout indigne que j'en sois. Je vous en remercie, car, maintenant, je sais l'apprécier et je sens toute la grandeur de ce que, jadis, je craignais si peu de perdre. Aussi, n'ayant rien à offrir qui puisse égaler ce que vous voulez bien faire pour moi, je me contente de prier en silence ce Dieu

[1] 27 avril 1845.

que votre beau génie sait si bien peindre, de vous payer au centuple dans l'éternité, ce que vous avez bien voulu donner sur la terre à une chétive petite créature. Puisse-t-il m'exaucer et vous accorder sur cette terre le bonheur et la joie.

Adieu, Monsieur Toto, ayez toujours bien soin de ma chère maman qui est si bonne et si charmante, et soyez sûr que votre Claire en sera bien reconnaissante. »

Ayant ainsi tout rapporté à Dieu, même les vœux de bonne année, Claire Pradier imita ces malades résignés, qui, les yeux au ciel, n'écoutent pas sonner les heures, et n'en attendent plus qu'une. Elle attendit. Lui voyant encore une apparence de santé, sa mère la laissa en proie au mal, et prit pour un retour de mélancolie, les commencements de ce colloque muet avec la mort. Toutefois, dans une circonstance qui se produisit au mois de février 1846, Juliette fit, elle aussi, l'épreuve des pressentiments qui ne trompent pas. C'était un dimanche. Claire avait suivi la veille l'enterrement d'une amie de pension. Etourdiment, elle jeta dans la conversation que la mère de cette amie paraissait peu affectée, et que ses dehors trahissaient un deuil insuffisant. Juliette ne dit rien. Mais dès le soir, elle écrivit à ce sujet :

« J'ai vu avec peine, mon enfant, que tu avais osé sonder la profondeur du chagrin de la pauvre femme qui vient de perdre sa fille. C'est une action coupable et presque impie que tu as faite là, à ton insu, je le sais, mais dont il faut te repentir devant Dieu. Mon enfant bien-aimée, il ne faut jamais porter de jugement d'après

les choses extérieures, surtout dans celles qui sont aussi simples et aussi terribles que la douleur d'une mère et le cercueil d'un enfant. Dieu seul peut savoir qui souffre et regrette le plus, de la mère qui pleure, en couvrant de fleurs la tombe de son enfant, ou de celle dont le farouche désespoir fuit cette tombe et la délaisse. Ma fille bien-aimée, mon enfant chérie, quelle qu'en soit la forme extérieure, ne porte jamais de regards curieux sur des deuils aussi imposants, si ce n'est pour les plaindre et pour prier. Vois-tu, mon enfant bénie, je veux que tu sois essentiellement bonne, parce que la bonté est la source de tout bonheur. Demain, tu diras pour cette pauvre femme et pour moi, une prière particulière au bon Dieu ; pour elle, que tu as offensée sans le vouloir ; pour moi, que tu as affligée dans ce que tu as de plus cher au monde, la bonté de ton cœur. »

A leur tour, ces très belles paroles résonnent comme un glas. De même que Claire, Juliette n'avait plus qu'à attendre.

Elle n'attendit pas longtemps. Le 21 mars 1846, étant venue à Saint-Mandé, pour voir la jeune sous-maîtresse, elle lui apporta le plan et le canevas d'un ouvrage demandé par Victor Hugo. Il s'agissait de broder en grosse tapisserie, et avec des nuances qu'il indiquait lui-même, ses armoiries de vicomte : d'*azur, au chef d'or, chargé de deux merlettes de sable, avec le casque de chevalier, le manteau de pair de France, et, au sommet, un griffon menaçant*[1]. Cette héraldique

[1] Armoiries indiquées par Juliette qui semble ici d'accord avec Edmond Biré (*Victor Hugo après 1830*). En réalité, le poète modifiait son

compliquée devait orner les dossiers de deux fauteuils gothiques, dans l'appartement de la place Royale.

Contre son habitude, Claire ne prit guère d'intérêt au projet du poète : sa mère eut beau lui représenter qu'il fallait composer le fond en pointes de diamants, représenter, par un bossage, les ailes et les écailles du griffon, donner au casque et à son cimier des grâces souveraines, elle écoutait mal, et répondait à peine. Une toux sèche soulevait de temps en temps sa poitrine déjà creusée ; la fièvre allumait ses joues. Juliette revint à pied par l'avenue de Bel-Air, la barrière du Trône, et le faubourg Saint-Antoine. Victor Hugo, toujours un peu jaloux, devait la retrouver sur ce chemin. Il la retrouva en effet, mais elle avait la démarche lente, la taille affaissée, et comme il lui demandait des nouvelles de sa tapisserie, et de ce griffon, qui devait être, disait-il, « un véritable diable à confesser », elle répondit par des larmes.

Le poète comprit. Par ses soins, dès le lendemain, Claire fut installée rue Saint-Anastase ; le médecin de sa mère, le docteur Triger, fut appelé à la visiter tous les jours. N'osant pas prononcer de suite ce mot de « poitrinaire », qui effrayait alors autant qu'effraie aujourd'hui celui de « tuberculeux », il parla de refroidissement, de faiblesse et de chlorose. Indifférente, Claire ne l'entendait pas et manifestait par des signes que tout lui devenait à charge. Sa tête, qu'elle cherchait à relever, retombait de faiblesse sur les oreillers comme

vent ses armes, et les surchargeait avec une extrême fantaisie. Preuve en soit l'écusson dessiné de sa main, et qui a été vendu à l'Hôtel Drouot, le 30 novembre 1912. Il est reproduit à la page 23 du catalogue publié pour cette vente par Noël Charavay.



Claire Pradier pendant sa dernière maladie
D'après un dessin de son père.
(Musée Victor-Hugo.)

si le cou eût été brisé. Ses yeux, agrandis et cernés, dévoraient devant elle, dans l'espace, quelque malheureuse vision. Abandonnées sur la blancheur des draps, ses mains n'avaient même plus la force de se joindre, pour une étreinte ou pour une prière.

Elle demanda cependant que Pradier fût averti de sa maladie. Il écrivit d'abord, il vint ensuite ; il manifesta sa tendresse par de grands gestes, de grands élancements, et de grands mots. Puis il offrit pour abriter la malade et sa mère, une villa [1] que, soi-disant, il possédait à Auteuil. Claire y fut transportée dans les premiers jours du mois de mai. Sa mère demeura auprès d'elle. Presque tous les jours, Victor Hugo leur rendit visite. Mais, ni les compliments de « M. Toto », ni les roses qu'il apportait à sa petite élève, ni les exhortations du docteur Louis, qu'il amena un jour avec lui, ne parvenaient à ranimer le visage que des crachements de sang rendaient chaque matin plus pâle et plus défait. Claire osait à peine se soulever sur sa couche, des sueurs glacées l'inondaient, elle se plaignait « d'une plainte continue et qui faisait d'autant plus de mal qu'on se sentait impuissant à l'apaiser ».

Le 6 juin, elle pria qu'on fît venir le curé de Saint-Mandé, son confesseur habituel. Elle fut administrée le 16. Le 18, elle entra dans le délire et mourut le 21.

Voici le testament qu'elle avait tracé de sa main, le 30 novembre 1845 :

Mon testament : Je supplie ma mère bien-aimée de vouloir bien l'exécuter. Je donne mon âme à Dieu qui

[1] A l'épreuve, cette prétendue *Villa* devint un étage de maison de rapport, 57, rue La Fontaine.

m'a créée et que j'ai aimé par-dessus toute chose en ce monde. Puisse-t-il oublier les fautes dont je me suis rendue coupable, et me recevoir près de lui dans la céleste félicité.

Je prie ma mère bien-aimée de porter toujours, en souvenir de sa fille, le bracelet d'argent, avec la médaille espagnole, et ma grosse bague.

Je laisse à ma Charlotte, pour qu'elle se souvienne de moi, mon médaillon et ma broche ; à Thérèse, ma petite croix d'or, à Estelle mon petit coffre, avec ce qu'il contient, à Adèle, ma papeterie et ma littérature bleue, avec mon chapelet rouge, à Louise Rivière, les boucles d'oreille que je porte, à Julie, mes boucles d'oreille avec une turquoise, à ma mère bien-aimée, mon livre de messe et mon imitation, afin qu'elle prie quelquefois pour sa fille.

Je prie qu'on m'habille comme le jour de ma première communion, qu'on ne me porte pas à bras et qu'on m'enterre dans le cimetière de Saint-Mandé. Je demande encore que ce soit M. l'abbé Chaussotte qui dise la messe de mon enterrement et qu'on mette de l'herbe verte sur ma tombe.

C'est là tout ce que j'attends de l'affection de ma mère bien-aimée. Que Dieu lui rende en consolation et en bonheur tout ce qu'elle m'a donné d'amour et de dévouement. Quand je ne serai plus, je n'en serai pas moins près d'elle. La vie n'est qu'un voyage. Nous nous reverrons tous un jour, dans le port. Claire. »[1]

Nous venons de raconter la vie et la mort de Claire Pradier, d'après les lettres inédites de Juliette, celles de Pradier et celles de Claire elle-même. Il en existait déjà une relation, que nous tenons pour sus-

Dans le premier moment on avait enterré l'enfant au cimetière d'Auteuil. Quand ce testament fut connu. Victor Hugo et Pradier s'entendirent pour faire exhumer le cercueil. La cérémonie eut lieu le 11 juillet. Juliette, plus morte que vive, n'y assistait pas ; mais derrière le char funèbre, parmi la blanche procession des élèves et des compagnes de Claire, Victor Hugo menait le deuil, aux côtés de Pradier.

Toujours plein d'intentions, de projets et de discours, le sculpteur parlait à mi-voix d'un sublime tombeau qu'il ferait, de ses mains, pour sa fille :

pecte, parce qu'elle émane de Pradier et d'un autre fantaisiste qui s'appelait Alphonse Karr. La voici, telle qu'elle figure dans *Le Livre de bord*, de ce dernier, tome III, p. 187 :

« Un artiste très justement célèbre avait, parmi ses élèves, une jeune fille très belle et très intelligente ; il la remarqua et l'admira si bien qu'elle devint grosse et mit au monde une petite fille. L'enfant fut envoyée en nourrice, puis plus tard en pension ; la mère, entraînée à la fois par la pauvreté et par sa beauté, eut d'autres aventures, entra au théâtre, fit des voyages, des absences, etc. ; elle voyait cependant sa fille lorsqu'elle était à Paris, et lui donnait de belles robes quand elle avait de l'argent. Le père, qui peut-être avait eu l'intention de régulariser par un mariage la situation de la pauvre enfant, dut y renoncer, mais, voyant aussi sa fille, payait régulièrement sa pension et conservait pour sa mère un sentiment d'amitié triste. L'enfant grandit, devint une jolie fille, mais resta dans sa pension un peu au delà de l'âge où les filles ont l'habitude de rentrer dans leur famille ; elle ne savait guère rien des bruits du dehors, si ce n'est que son père était un grand et célèbre artiste, et elle en était fière et heureuse. Elle portait à la pension le nom de ce père et se croyait sa fille, aussi bien de par la loi que de par la nature et l'amour.

Marie était devenue sous-maîtresse dans la pension où elle avait été élevée ; un jour la maîtresse de pension l'appela chez elle et lui annonça qu'elle avait à lui faire une triste révélation : elle lui conta alors son histoire. L'artiste n'avait pu épouser la mère de Marie et venait de se marier ; il fallait donc que Marie cessât de porter le nom dont elle était si fière et qu'elle s'appelât a l'avenir Mademoiselle ..... du nom de sa mère, le seul que la loi lui assignait. Son père néanmoins ne l'abandonnerait pas et s'occuperait d'elle. Ce fut pour la pauvre enfant un coup terrible. Elle avait dans la maison une amie jeune comme elle, sous-maîtresse comme elle et orpheline : seules, toutes deux, parmi les sous-maîtresses et les élèves, elles ne sortaient jamais de la maison.

« C'est, disait-il, une dette sacrée [1]. Je l'acquitterai avec tant d'amour, que jamais mon ciseau n'aura rien produit de plus chaste, ni de plus beau. »

Victor Hugo prêtait à ces propos une oreille dis-

elles n'avaient nulle part à aller ; personne ne venait voir Elise. Marie, jusque-là plus heureuse (elle voyait son père de temps en temps), alla verser dans le sein de son amie les larmes qu'elle avait comprimées devant la maîtresse de pension ; elles mirent en commun toutes leurs tristesses. ce nouveau malheur était de trop ; il faisait pour toutes deux déborder la coupe d'amertume ; elles se demandèrent ce qu'elles étaient venues faire dans la vie, ce qu'elles avaient à y faire. C'était l'été ; tous les soirs, leurs classes finies, elles passaient une heure ou deux au fond du jardin, auprès d'une fontaine ou d'un bassin dont l'eau glacée répandait une fraîcheur charmante ; elles attendirent un moment où, pour toutes deux à la fois, un bain froid devait être mortel, et un matin on les trouva toutes deux enlacées et mortes au fond du bassin.

« Pradier, ajoute Alphonse Karr, pleurait en me faisant ce récit. »

Il eût mieux fait de pleurer dans le silence. Tout ce qu'il raconte est, en effet, bourré d'inexactitudes ; jamais il ne paya régulièrement la pension de Claire, jamais Juliette ne fut de ces mamans qui envoient, par hasard, une « belle robe » à leur enfant, quand elles ont de l'argent, jamais, d'après leur correspondance, Pradier ne pensa un instant, un seul instant, à épouser Juliette.

Il reste l'histoire du suicide de Claire. S'il s'agit d'un suicide suivi de mort immédiate, le fait est manifestement faux, puisque les lettres de Juliette et de Pradier, que nous possédons, nous permettent de suivre jour par jour, quelquefois heure par heure, la lente agonie de Claire, sur son lit, dans la prétendue villa de son père, 57, rue La Fontaine, à Auteuil. S'il s'agit d'une tentative de suicide, suivie de maladie et de mort, le fait semble plausible : Claire était passionnée, elle avait la tête farcie de tirades romantiques ; un moment, sa mère la soupçonna d'une inclination, contrariée aussitôt, pour un jeune professeur de dessin. Un coup de tête de sa part étonnerait peu. Mais comment Juliette l'aurait-elle ignoré ? Comment aussi cette enfant si pure, si pieuse, aurait-elle concilié une mort volontaire avec ses croyances religieuses ? Encore une fois, et en tout état de cause, Pradier eût mieux fait de se taire. Car enfin, ou Claire ne s'est pas suicidée, et il a menti ; ou elle s'est suicidée et il était, lui, la cause de ce suicide, ayant écrit la lettre publiée plus haut, dans laquelle il invite la jeune fille à ne plus se servir que du nom de sa mère !

On peut formuler, en terminant, une dernière hypothèse : c'est que Pradier ait lancé dans la conversation deux ou trois grosses inexactitudes, et qu'Alphonse Karr en ait brodé sept ou huit petites. Ce grand ancêtre des journalistes usait volontiers d'un pareil procédé.

[1] 24 juin 1846.

traite ; peut-être voyait-il devant lui se dresser un autre monument, celui de Villequier... Peut-être rêvait-il déjà les beaux vers que, six mois après, en souvenir de la morte, il devait dédier à Juliette [1].

Après la longue et lente traversée de Paris, sous le soleil, on arriva au cimetière de Saint-Mandé. Non loin d'une tombe que le poète connaissait bien, celle d'Armand Carrel, une fosse fraîchement creusée s'ouvrait, lugubre et avide. C'était là. Il y eut des chants, des bénédictions, un remous de foule pressée ; puis on se sépara, non sans que Pradier eût renouvelé ses engagements.

Huit ans plus tard, le 4 juin 1852, il mourut pourtant lui-même n'ayant point payé « la dette sacrée ». Une fois de plus, tout son dévouement s'était réduit à des paroles vides. Victor Hugo menait alors dans l'exil une vie forcément précaire. Sitôt qu'il connut la mort du sculpteur, il prit néanmoins sa plume, et commanda pour Claire un monument décent. Tout autour, il ordonna que, pieusement, on semât de l'herbe verte. Sur la tombe, il fit graver quatre des vers écrits naguère pour consoler Juliette [2]. Il se mit en devoir d'en écrire d'autres [3]. Et c'est ainsi que, jusqu'au bout,

[1] *Les Contemplations*, livre VIe, VIII.

[2]
Voilà donc que tu dors sous cette pierre grise,
Voilà que tu n'es plus ayant à peine été !
L'astre attire le lys, et te voilà reprise
O vierge, par l'azur, cette virginité !
(*Les Contemplations*, livre VIe, VIII, *Claire*.)

[3] *Ibid.*, livre V^e^, XIV. *Claire P.* Cette deuxième pièce, qui figure dans *les Contemplations*, avant la pièce *Claire*, lui est cependant postérieure de huit années. D'après les lettres de Juliette, elle a été écrite en 1852, pour la consoler de l'oubli dans lequel Pradier avait laissé tomber son projet de monument.

Claire Pradier fut protégée par le père de Léopoldine contre deux des tristesses qui avaient jadis le plus durement effrayé sa jeune imagination : une tombe abandonnée dans quelque cimetière, une mémoire abolie dans le cœur des hommes.



Juliette Drouet en 1846
D'après un buste par Victor Vilain.
(Musée Victor-Hugo.)

CHAPITRE VI

COUPS D'ÉTAT

Pour l'ensemble des Français, il n'y en eut qu'un ; pour Juliette il y en eut deux : celui que le prince Louis-Napoléon Bonaparte crut devoir organiser, au mois de décembre 1851, contre la République de 1848, et celui qu'une femme du monde, Mme Biard, dirigea vers le même temps, contre la tranquillité apparente dont jouissaient Victor Hugo et son amie.

Le premier permit à Juliette de donner toute la mesure du dévouement qu'elle portait au poète. Le second fit éprouver à Victor Hugo la force des liens qui l'unissaient à Juliette. Voilà pourquoi on nous pardonnera d'insister sur ces deux circonstances d'une vie peu fertile en événements.

I

Juliette s'était toujours montrée jalouse, et jalouse non seulement des actrices, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, mais encore des femmes de la société, des femmes de lettres, ou même des femmes de chambre, « vrais greniers à infidélités », déclare-t-elle quelque part. Elle tenait d'ailleurs, avec beaucoup de

personnes judicieuses, que la jalousie entre dans l'essence de la passion, et quand son poète se plaignait des continuelles accusations dont elle le pressait, elle répondait joliment : « Vous êtes un fier littérateur en amour, qu'il faille vous écrire des *errata* ainsi conçus : soupçon, lisez amour ; colère, amertume, lisez amour ; plainte, regret, lisez amour ; partout où il y a jalousie, mettez amour... [1] »

Dans le temps que nous la vîmes violemment irritée contre Marie Dorval, nous aurions donc pu aussi bien la montrer défiante de Mme Victor Hugo, de Mme Emile de Girardin, de Mme Louise Colet. Nous aurions pu constater que sa manie lui faisait découvrir des rivales jusque chez une Ida Ferrier ou une Flore [2] ! Et à la fin, elle nous fût apparue prenant généralement ombrage de tout ce qui était capable d'attirer et retenir son amant loin de la rue Saint-Anastase : la cour et la ville, l'Académie et la Chambre des pairs, le roi Louis-Philippe et M. Thiers, le peintre Louis Boulanger et la duchesse d'Orléans !

Les formes qu'elle donnait à ses reproches n'étaient pas pour ramener Victor Hugo à des habitudes de constance et à des sentiments de fidélité ; le plus souvent, en effet, Juliette se défendait tout emportement ; spirituelle et fort enjouée, elle usait de taquineries et plaisanteries dont son amant ne pouvait que tirer gloire. Elle cultivait aussi ce qu'on pourrait appeler la jalousie adorante et cajoleuse, elle ne se fatiguait

[1] 1835.

[2] Actrices des boulevards dont la première fut légitimement mariée à Alexandre Dumas père.

jamais d'énumérer les adorables qualités par où le poète devait séduire les autres femmes, et dans l'instant qu'elle croyait ainsi le retenir en le flattant, elle l'excitait peut-être à porter ailleurs les restes d'une voix qui ne tombait pas encore, d'une ardeur qui jamais ne s'éteignit.



Entre 1840 et 1850, et alors même que de bons observateurs découvraient, chez l'auteur des *Burgraves*, les premières annonces d'une fatigue bien naturelle[1], Juliette s'entête

[1] V. Balzac, *Lettres à l'Etrangère*, 3 juillet 1840 : « Victor Hugo a beaucoup perdu de ses qualités, de sa force, de sa valeur, par la vie qu'il a menée. Il a considérablement aimé. » L'assertion à laquelle le nom de Balzac donne ici de l'autorité ne se trouve pas confirmée par l'iconographie de Victor Hugo. Le portrait autographe et inédit que nous publions ci-dessus ne montre nullement un Victor Hugo fatigué. Or, il a été fait, évidemment après 1841, puisqu'il représente le poète « écoutant Victor Cousin avec attention », pendant une séance de l'Académie. Il appartient à la collection Stirling.

de la sorte à le voir et à le proclamer, toujours semblable à lui-même, toujours beau, toujours radieux, toujours éloquent. Sur son compte personnel, on la trouve prodigue de retours pénibles ; on la voit faire avec sincérité le calcul des années qui la rapprochent de la quarantaine, on apprend que ses cheveux ont blanchi, et forment maintenant autour du front, jadis si juvénile, une couronne « dorée comme la neige au soleil ».

« Mais, ajoute-t-elle aussitôt, ces dix ans n'ont laissé de trace que sur ma pauvre tête et s'y sont d'autant plus acharnés qu'ils ont ménagé ta charmante figure. Je tremble donc souvent que tu ne me préfères quelque beau corps sans âme, comme on en trouve sur tous les pavés de Paris[1]. »

Ou bien encore :

« Vous étiez bien joli et bien charmant ce soir ; c'est toujours comme ça le jour où vous devez aller seul au théâtre ! Je ne m'en arrange que médiocrement ! Non, je ne veux pas que tu te montres là-bas avec ta jolie petite figure de tout à l'heure ; je ne veux pas que tu prennes l'habitude d'être le plus fashionable des hommes de lettres ! Je ne vous ai pas aimé à ces conditions !... Et d'ailleurs, pourquoi le bon Dieu, qui, de tout temps avait eu en vue de faire de vous un académicien et un pair de France, et de moi votre amoureuse, pourquoi vous a-t-il prodigué ce luxe de cheveux noirs et de jeunesse inutiles à des emplois surannés, tandis qu'il m'a comblée de cheveux gris ? »

[1] 2 octobre 1844.

Juliette parlait ainsi en 1845, le 14 juin. Un an plus tard, la mort de sa fille lui fit quitter le ton plaisant et acheva de jeter sur son visage un voile de tristesse et d'amertume. Elle garda le charme, l'air de finesse et de sensibilité, tous les caractères d'une beauté touchante ; elle perdit l'attrait, la flamme capable de réchauffer une passion fatiguée, elle perdit jusqu'à la volonté d'être belle, jusqu'au courage de la coquetterie. Un sculpteur de talent, et qui paraît avoir montré envers le poète et envers elle le dévouement le plus entier, Victor Vilain, voulut alors faire son buste et fixer, une fois pour toutes, dans le marbre, les traits autrefois si chers à Olympio. Mais elle allait aux séances comme si elle eût mené le deuil de sa jeunesse ; elle y apportait un front alourdi, désormais plus prompt à se courber dans l'attitude de la prière qu'à se dresser dans celle d'une heureuse fierté. Des plis se creusaient entre ses lèvres et sa joue ; gonflés de larmes, ses yeux suivaient à travers l'atelier le pâle fantôme de « l'ange envolé ».

Et le soir, enfermée dans le froid, le silence et la désolation du quartier Saint-Anastase, recrue de fatigue et de douleur, elle écrivait :

« Je regrette tous les jours de m'être laissé aller a poser pour ce buste en ce moment-ci. Les efforts que je fais afin de contenir mon chagrin et d'être calme me sont insupportables. Il y a des moments où, sans égard pour ce pauvre jeune homme et pour son empressement, je le prierais volontiers de suspendre le travail et d'attendre. Je sens cela jusque dans le bout

des ongles. La pensée de poser et de me faire un visage m'est odieuse [1]. »

Huit jours plus tard, elle ajoutait plaintivement :

« Toutes tes habitudes d'amour s'en vont et s'amoindrissent. Bientôt, il n'en restera plus que le souvenir. Dans ta conscience tu dois savoir que je dis vrai, et tous les efforts que tu fais ne peuvent me donner le change, ni à toi non plus. Je ne t'en veux pas, c'est tout simple, et le dévouement sans borne que j'ai pour toi étant mis à part, je m'étonne que tu aies pu m'aimer je ne dis pas dix ans, mais dix jours. Je me rends bien justice, va ! Je sais bien que je t'aime comme jamais homme n'a été aimé avant toi. Mais je sais aussi que cela ne suffit pas et que les joues roses, les cheveux noirs, la taille fine sont des séductions contre lesquelles tous les amours de la terre et du ciel ne sont qu'ennui, fatigue, contrainte pénible. Je sais tout cela, et si je n'ai pas le courage de m'y résigner, j'ai celui de te pardonner... Plus tard, tu comprendras ce que valait un amour comme le mien. Aujourd'hui cela t'ennuie et t'importune. Plus tard, mon souvenir te sera doux et triste et tu regretteras la pauvre femme qui t'a trop aimé. »

A lire ces lignes fortement nourries d'allusions, du moins en apparence, on pourrait être tenté de croire que Juliette connaissait déjà le nom et la figure de sa rivale. On se tromperait. Cette femme demi-cloîtrée et à laquelle le seul *Moniteur* était permis, ignorait le scandale dont Victor Hugo fut le triste héros, au com-

[1] 3 décembre 1846

mencement du mois de juillet 1845, c'est-à-dire deux mois à peine après son élévation à la pairie. Elle ne savait pas le nom de Mme Biard, encore moins l'adresse de cet hôtel meublé, passage Saint-Roch, dans lequel le grand poète se compromit si légèrement ; de Brest, sa sœur lui avait bien écrit[1], demandant ce que signifiaient certains entrefilets parus au *National* et à la *Patrie ;* un peu plus tard, à Auteuil, pendant la maladie de Claire, Pradier avait bien insinué que Victor Hugo possédait une nouvelle et officielle maîtresse. Mais, en rappelant que les journalistes manquaient généralement de bonne foi, et Pradier d'autorité, en donnant de plus, à ce dernier, « un affreux galop »[2], le poète s'était fort habilement tiré de ces deux mauvais pas. Tant il y a qu'en 1848 et 1849, lorsque survinrent les événements qui le conduisirent d'abord à l'Assemblée nationale constituante, puis à l'Assemblée législative, Juliette pouvait sans doute soupçonner la trahison, mais elle n'en connaissait ni la complice, ni le lieu, ni la date.

Une fois de plus, elle se vit donc réduite à égarer sur la première venue sa jalousie inquiète et qui semblait en peine de se découvrir à elle-même un objet et des motifs ; par rencontre, ce fut sur Mlle Rachel qu'elle tomba.

Arsène Houssaye, récemment nommé directeur de la Comédie-Française, venait, en effet, d'organiser

[1] 20 juillet 1845 et suiv. Nous n'avons pas à insister sur le scandale Biard. Les personnes qui n'en connaîtraient pas le détail le trouveront dans le livre de H. Fleischman, *Une maîtresse de Victor Hugo*, Paris, 1913, p. 193 et suiv.

[2] 7 et 11 mai 1846.

une entrevue entre Victor Hugo et la grande tragédienne. Tout ce qu'on en racontait ne laissait pas d'être fort pathétique. Sous l'œil amusé du fantaisiste promu fonctionnaire, « la fille d'Eschyle s'était jetée dans les bras de Shakespeare », en protestant du désir passionné où elle vivait de jouer *Hernani*, *Angelo*, *Marion de Lorme*, *Lucrèce Borgia!* Ardemment, elle avait même récité un passage du rôle de Tisbe. « Je retrouve Mme Dorval avec du style ! » criait partout, depuis, l'auteur des *Burgraves* ! En même temps, le bruit perçait qu'au mois de mai suivant, Mlle Rachel paraîtrait dans Tisbe, et sa sœur Rebecca, dans Catarina.

Cet événement fit de Juliette un précurseur de l'antisémitisme : « J'espère, écrit-elle, peu après l'entrevue, que tu ne te laisseras pas séduire par les coquetteries intéressées de cette juive sans cœur [1]. » Et quelques mois plus tard, Victor Hugo s'étant laissé séduire, et devant souper chez une de ses nouvelles interprètes, elle ajoute :

« Je serai triste et malheureuse tout le temps que je te saurai l'amphytrion de ces péronnelles juives. Si tu le sentais, tu aurais pitié de moi, tu montrerais un peu plus de retenue et de scrupule dans les galants épanchements dont l'hospitalité sera le prétexte ce soir. En attendant, je souffre tous les tourments de la jalousie ! Je voudrais être morte pour me soustraire à l'affreux ridicule qui couvre une vieille maîtresse abandonnée [2]. »

[1] 25 novembre 1849.

[2] 7 juin 1850. Il est à noter que Victor Hugo avait déjà tenté de connaître Rachel et de se l'attacher comme interprète : le 19 décembre 1842,

Au moment qu'elle écrivait ces lignes, Juliette terminait un nouveau déménagement. A la suite du poète, dont la famille trouvait le quartier Saint-Antoine trop fécond en émeutes, et qui avait loué un hôtel, 37, rue de la Tour-d'Auvergne [1], elle cachait maintenant son humble personne et son grand amour tout près de là, au fond de la cité Rodier [2].

Quartier maussade s'il en fut jamais. Plus de jardins, plus d'oiseaux, plus d'atmosphère provinciale et d'air conventuel, comme autrefois rue Saint-Anastase ; des maisons basses, noirâtres, couvertes de tuile et symétriquement rangées autour de cours mal pavées. Dans la journée, du gris, de la tristesse et de la platitude ; tous les habitants sont au magasin ou aux ateliers de Montmartre et des boulevards ; à peine rencontre-t-on de loin en loin, perché sur ses jambes grêles, quelqu'un de ces gamins parisiens dont le sourire est tellement prononcé qu'on les plaint d'être déjà des hommes. Mais le soir, les cours s'emplissent de gens, de commérages, de poussières ou de buées ; partout du bruit et des jurons, de fâcheuses odeurs et de gros rires. Par-

il était allé en soirée chez elle, et Juliette, en actrice de drame qui prend les tragédiennes fort au sérieux, lui avait mandé gravement : « Reviens vite, tâche d'abréger mon supplice ! D'ailleurs, en tout état de cause, je pense que la gravité te servira mieux auprès de cette femme que les coquetteries et les agaceries. » S'il faut en croire Musset, Juliette se trompait.

[1] Victor Hugo quitta la Place Royale, peu après l'insurrection du 23 juin 1848, dont le Marais fut un des principaux théâtres. Il habita d'abord 5, rue d'Isly, puis, à partir du mois de mai 1849, rue de la Tour-d'Auvergne, 37.

[2] Aujourd'hui rue de l'Agent-Bailly, entre la rue Rodier et la rue Milton. Elle ne paraît avoir subi aucun changement. Juliette habitait au n° 20.

tout les signes et les tares qui annoncent la souffrance et la vulgarité.

C'est là que, le 27 juin 1851, Juliette reçut un paquet de lettres, nouées d'un ruban scellé aux armes de Victor Hugo. La cire semblait intacte ; mais, soit que le cachet eût manqué de mordant, soit qu'une main fiévreuse l'eût appliqué hâtivement, on distinguait mal les attributs de l'écu, et il fallut toute l'habitude qu'en avait notre héroïne pour reconnaître de suite le champ d'azur, au chef d'or, chargé de deux merlettes de sable, le casque de chevalier, et le manteau de pair. Un moment, elle tourna et retourna dans ses mains cet étrange envoi : la devise *ego Hugo*, elle l'épela, comme si elle l'eût vue pour la première fois. Puis, brusquement, elle fit sauter sceau et ruban, les lettres s'éparpillèrent, l'écriture du poète apparut, plus fine, plus soignée que de coutume ; Juliette n'eut qu'à lire. Pâle, l'œil sec, la gorge contractée, le cœur battant à rompre sa poitrine, la main prête à friper chaque feuille de velin, elle vida tout le paquet. Elle sanglota ensuite comme un enfant sans mère, reprit les lettres, les relut avec des larmes, souhaita d'être devenue folle et de ne pas comprendre...

Voici pourtant ce qu'elle avait compris : les lettres dataient de 1844, exactement du mois de mai ; adressées par Victor Hugo à une femme de son monde et qui se piquait de littérature [1], elles marquaient nettement, sinon le début, du moins le plus heureux

[1] Sous son nom de jeune fille, Léonie d'Aunet, Mme Biard a écrit de nombreux romans et essais, auxquels on a accusé Victor Hugo d'avoir mis la main. Quant à son genre de beauté, il a été caractérisé par Arsène Houssaye, *Les Confessions*, t. I, p. 262.

essai du poète dans un genre de galanterie dont il se disait lui-même peu coutumier : celle des salons et des ruelles. Elles disaient aussi que la femme était jeune, — vingt-cinq ans — et que, belle et prenante, elle étalait une grâce souple, qui la faisait souvent comparer à quelque onduleuse sirène... Un mot de la dame, enfin, ajoutait que l'intrigue durait toujours, qu'elle avait revêtu dans la société et jusque dans la maison de Victor Hugo, une sorte de caractère respectable, et que Juliette ferait peut-être bien de la respecter à son tour, en brisant, la première, des liens dont le poète ne voulait plus, et qu'il traînait plutôt qu'il ne les portait [1].

A ce dernier coup, Juliette s'enfuit. Elle erra tout le jour par les rues, comme une misérable folle, « répandant son cœur et ses larmes sur les pavés [2] ». Dans l'espoir que son amant viendrait chez elle, dissiper l'affreux cauchemar, elle rentra avec la nuit. Il ne vint pas. Elle continua de gémir ; le lendemain soir, seulement, elle put obtenir une explication.

Victor Hugo avoua et s'excusa, comme les hommes font en pareil cas, sur un entraînement des sens. Juliette observa que l'entraînement durait depuis sept ans, prenant ainsi toutes les apparences d'une longue intrigue ; loyalement, elle proposa la séparation : elle irait chez sa sœur à Brest ; elle y terminerait dans l'humilité et dans l'oubli, une vie désormais sans objet.

Soit ruse propre à lui faire gagner du temps, soit besoin de s'examiner lui-même et de consulter son

[1] Lettres de 1851. Toutes ces lettres ne sont pas inédites. M. Wellington Wack en a donné plusieurs dans son livre : *Le Roman de Juliette et de Victor Hugo*. Paris, 1906.

[2] 1er août 1851, dans Wellington Wack, *op. cit.*, p. 184

cœur, Victor Hugo demanda et obtint un délai. On arrêta que, pendant plusieurs mois, il continuerait de venir voir Juliette, et qu'en tout bien tout honneur, il rencontrerait aussi Mme Biard. Ensuite il choisirait, et quelle que fût sa décision, Juliette s'inclinait d'avance devant elle.

« Oui, choisis, s'écrie-t-elle, généreusement, et ne crains pas de me faire souffrir, si mes souffrances peuvent te donner le vrai bonheur. Mon tour d'être heureuse viendra et ce sera pour l'éternité, car dans l'éternité, je ne craindrai plus de rivales, même parmi les plus belles âmes, même avec le plus grand amour [1]. »

A la vérité, il semble que le poète ait pris une détermination très rapide. Mais il ne la déclara pas tout de suite. Il avait pour cela bien trop d'esprit. Il voulut faire durer le plaisir. Par mille soins attentifs, le voilà donc qui s'ingénie à laisser entendre que Juliette est la plus belle et qu'il ne cessa jamais de la préférer. Par de jolis procédés, d'aimables délicatesses, le voilà qui organise, autour de cette âme blessée, une sorte de confort moral.

Un jour, c'est une visite à la tombe de Claire, dans le cimetière de Saint-Mandé. Le père de Léopoldine conduit lui-même le pieux pèlerinage, et devant « leurs deux anges gardiens », comme il les nomme, il échange avec Juliette des serments de fidélité éternelle.

Le lendemain, c'est la mystérieuse venue de Juliette elle-même dans l'hôtel fraîchement décoré et amé-

[1] 2 juillet 1851.

nagé, rue de la Tour-d'Auvergne. Pour la forme, elle a un peu résisté à ce projet, crainte de rencontrer Mme Victor Hugo [1]. Puis elle a dit oui avec transport. Rougissante autant qu'autrefois place Royale, quand elle entrait par l'escalier de service, le cœur et la démarche également allégés, les yeux pleins d'une joie qu'elle s'efforce en vain de contenir, la taille perdue sous un manteau feuille morte qu'elle juge propre à dissimuler toute sa personne, elle glisse vivement, sans dire mot, devant la loge du concierge ; d'un pas rapide elle grimpe les escaliers ; arrivée devant le cabinet du maître, elle frappe à la porte les cinq petits coups dont ils ont convenu, elle tombe dans ses bras, et parmi les baisers, les caresses, les joyeux sanglots : « Je ne vois plus ta faute, lui dit-elle, je ne sens que mon amour ; je ne veux pas regarder si je suis mutilée dans ton cœur, je te sais bien entier dans le mien. J'ignore si mon bonheur reprendra sa première forme, mais je suis sûre de n'avoir jamais d'autre croyance, d'autre dieu que toi. Tous les désespoirs qui ont secoué ma vie depuis un mois n'ont pas pu en faire tomber ce fruit d'amour, grossi et mûri de toute la sève de mon admiration pour toi pendant bientôt dix-neuf ans. Je sens les racines de l'arbre plus profondes et plus puissantes que jamais ; mes larmes mêmes, loin de leur nuire, les ont vivifiées de nouveau, comme eût fait une eau salutaire [2] ».

Ils gagnèrent ainsi l'automne ; en homme qui sait le mystère des choses et que, parfois, les roses finis-

[1] 15 juillet 1851.
[2] 31 juillet 1851 et Wellington Wack, *op. cit.*, p. 169.

santes font pâlir celles du nouvel été, Victor Hugo parla d'aller passer deux jours dans quelque forêt prochaine. On choisit Fontainebleau. On partit le 20 octobre. On faillit ne point revenir.

Par l'effet de cet étrange renouveau commun aux arbres vigoureux et aux cœurs passionnés, il semblait que Juliette ressuscitât ; plus la saison devenait brumeuse, plus elle découvrait dans son âme des clartés qu'elle-même croyait à jamais éteintes ; chaque matin un givre léger blanchissait la campagne ; l'herbe commençait de craquer sous les pas; Juliette n'avait pas froid ; et, dans le plein midi, quand un soleil fatigué tentait vainement de rendre un peu d'éclat aux feuillages mourants, elle raillait la pâleur de l'astre qu'on eût dit épuisé ; vivant reproche, elle lui opposait son besoin de vivre et d'aimer.

Le soir, rentrée à l'auberge, elle écrivait dans un redoublement de fièvre :

« Ton amour me pénètre; il arrive à mon âme comme les rayons de ce soleil arrivent à la terre, à travers toutes les brumes et toutes les mélancolies de l'automne ; je suis heureuse de ce bonheur trempé de larmes qui précède et qui suit l'amour et le soleil, dans cette saison de la vie et de la nature. Mon cœur est jonché de toutes les feuilles mortes de mes illusions. Mais je sens au dedans une sève qui monte et qui n'attend que ton souffle vivifiant pour devenir fleurs et fruits [1]. »

Au contact d'une aussi belle flamme, quel amant

[1] 23 octobre 1851. On trouvera plus loin cette lettre *in extenso* dans le choix de lettres.

ne fût devenu poète ? Quel poète surtout n'eût point composé de magnifiques vers ? Victor Hugo n'en privait pas son amie; voici comment il lui marquait à la fois et la route et le but :

Que le sort, quel qu'il soit, vous trouve toujours grande
Que demain soit doux comme hier !
Qu'en vous, ô ma beauté, jamais ne se répande,
Le découragement amer,
Ni le fiel, ni l'ennui des cœurs qui se dénouent,
Ni cette cendre hélas, que sur un front pâli,
Dans l'ombre, à petit bruit secouent
Les froides ailes de l'oubli.
Laissez, laissez brûler pour vous, ô vous que j'aime,
Les chants dans mon âme allumés !
Vivez pour la nature et le ciel et moi-même !
Après avoir souffert, aimez !
Laissez entrer en vous, après nos deuils funèbres,
L'aube, fille des nuits, l'amour, fils des douleurs,
Tout ce qui luit dans les ténèbres,
Tout ce qui sourit dans les pleurs[1].

Le poète et sa maîtresse rentrèrent à Paris le 24 octobre. Le 25 eurent lieu les fameuses épreuves que devait subir Victor Hugo. En langage du commun, cela veut dire qu'il rencontra Mme Biard dans un salon déterminé à l'avance, et suivant un rite soigneusement réglé par Juliette.

Combien celle-ci fut tourmentée de jalousie pendant l'entrevue, on le devine. Elle ne tenait pas en place. Elle allait de la fenêtre à la porte, s'arrêtant au moindre bruit, écoutant si son amant revenait, si les pas qui sonnaient là-bas, dans la rue, étaient les siens.

[1] Sous la date *Octobre 18..*, cette pièce a été recueillie dans les *Contemplations*, livre IIe, XXIV.

Un moment, elle désespérait de revoir jamais le cher visage, d'entendre encore la douce voix : l'autre les avait pris, elle les gardait. Le moment d'après, se souvenant de tout le bonheur amoncelé autour d'elle depuis trois mois, elle se persuadait que rien n'était perdu, que le poète n'aimait qu'elle, qu'il ne tarderait pas...

Il arriva, en effet, passé minuit, la mine joyeuse, le geste large, la parole haute. Il fit serment que tout était fini, que Mme Biard ne l'avait point troublé, qu'il ne la rechercherait plus... Juliette, naturellement, pleurait de joie ; peut-être, au fond de son âme, cachait-elle encore quelque doute, ou bien la crainte des événements, des rencontres fortuites, des retours imprévus... Doutes prématurés, crainte inutile et que le Prince-Président va, tout à l'heure, se charger de dissiper à jamais.

II

Depuis plus de trois ans, en effet, Victor Hugo s'était fort enfoncé dans la politique. Ce n'est pas ici le lieu de rappeler ce qu'il y fit, encore moins d'inculper ses actes et ses intentions, selon la coutume chère à beaucoup d'illustres critiques. Mais il nous appartient peut-être de dire comment Juliette le conseilla et le soutint dans ces heures difficiles.

On a prétendu souvent, elle-même écrivait volontiers qu'elle était républicaine de naissance. Les personnes qui l'ont connue de près et qui entretinrent avec elle un commerce suivi estiment qu'elle contribua forte-

ment à faire de Victor Hugo, tout plein, comme on sait, d'idées bourgeoises [1], un démocrate, voire un démagogue.

Cela pouvait paraître vrai, quand on considérait le poète et son amie dans le privé, dans leurs procédés à l'égard des humbles. Mais pour tout ce qui regarde la conduite publique de Victor Hugo, rien n'est moins exact.

Juliette a toujours eu, sinon les opinions politiques de son amant, du moins celles de son amour. Elle a maudit, tour à tour, tous les princes et tous les régimes qui lui enlevaient le poète, ne fût-ce qu'une heure. Et comme, en 1848, Victor Hugo inclinait vers la République, elle a maudit la République! Par ailleurs, elle craignait alors, à l'imitation de beaucoup de gens, le danger des troubles dans la rue et dans l'Assemblée, elle pressentait les inconvénients économiques d'une organisation dont tout le monde dénonçait l'instabilité, et qui, si elle favorisait l'éloquence tribunitienne, ne valait absolument rien pour la littérature, le théâtre et, en général, les travaux de la pensée. Au moment donc que «la République bourgeonnait de toutes parts», sur les arbres de la liberté [2], comme dans les cervelles des gens de lettres, tandis que les journaux enregistraient gravement les professions de foi, plaisantes ou sévères, d'un Vigny, d'un Balzac, d'un Alexandre Dumas, d'un Victor Hugo, Juliette écrivait à ce dernier :

« Des ivrognes hurlent sous mes fenêtres je ne sais

[1] V. là-dessus Balzac, *Lettres à l'Etrangère*, p. 544

[2] 27 mars 1848.

quel refrain démocratique, accompagné d'un hoquet social. Il vaudrait mieux, pour tout le monde, un peu moins de Marseillaise, et un peu plus de tranquillité [1] ».

Ou bien encore, elle le raillait sur ses nouvelles opinions et sur les « gilets à la Robespierre », qui leur servaient de symbole, elle l'appelait familièrement, « mon ex-vicomte », elle l'exhortait à se contenter d'être « l'élu de son cœur », à elle, « le premier citoyen de sa république » à elle, et elle concluait en badinant : « Je vous mets à la tête de mon gouvernement définitif ! que vous faut-il de plus ? »

Apparemment, Victor Hugo se sentait moqué, mais non persuadé. Car ayant échoué aux élections de 1848, il se représenta au scrutin complémentaire nécessité par les discussions ou les options qui s'étaient produites, à l'ouverture de l'Assemblée Constituante. Le jour même de ce scrutin, c'est-à-dire le 4 juin, Juliette lui écrivait :

« Plus j'y pense, plus il m'est impossible de désirer que tu sois nommé de cette Assemblée. Je prévois que tout ton courage, tout ton dévouement et tout ton génie ne parviendront pas à empêcher la catastrophe prochaine qui doit disloquer et emporter la république. Il vaut donc mieux que tu te retrouves seul et avec toute ta puissance, au moment de la régénération [2] ».

Malgré cet augure sinistre, Victor Hugo fut élu en même temps que Thiers, Changarnier et Louis

[1] 29 mars 1848 et 29 décembre 1849.

[2] 4 juin 1848.

Bonaparte. Il se mit de suite, dans la Constituante, sur le pied d'un homme prêt à soutenir envers et contre tous les partis, les causes qu'il considérait comme généreuses : liberté de la presse, liberté individuelle, assistance par le travail. Puis il fut élu à l'Assemblée législative, et là, il commença de tout sacrifier aux utopies, fût-ce le bon sens lui-même ; on l'entendit prophétiser l'abolition de la misère, la fraternité des peuples, le progrès moral indéfini. Et Juliette le raillait de plus belle :

« Je pense, lui écrit-elle, le 13 janvier 1849, qu'en ce moment-ci, tu montes à la tribune ; toutes les lorgnettes mâles et femelles sont braquées sur toi ; tu es beau, tu es grand, tu bois ton verre d'eau sucrée des sueurs du peuple ! Mon cœur bat de jalousie, d'amour, d'admiration et aussi d'indignation pour ta goinfrerie éloquente ! »

Ou bien encore elle s'écriait, un jour qu'elle arrivait de l'Assemblée :

« Je donnerais tous les Montalembert du monde pour l'âne paisible du meunier qu'on rencontre sur la route ; je donnerais tous les tribuns, moins un, pour la petite bête à bon dieu que je vois ici sur mon rosier [1] ».

Le soir venu, tandis que Victor Hugo reposait seul, dans le lit commun, elle ajoutait mélancoliquement : « Tu dors sur tes deux oreilles de représentant ; je t'approuve ; tu n'auras que trop le temps, plus tard, d'entendre vociférer la nouvelle montagne ».

A la vérité, ce ne furent point les vociférations de la

[1] 6 avril 1850.

12

nouvelle montagne qui réveillèrent le poète, mais un de ses collègues, Versigny, qui vint lui annoncer, le 2 décembre 1851, à huit heures du matin, que « la République était prisonnière ».

Il a raconté le reste dans l'*Histoire d'un crime.* Ce qu'il n'a peut-être pas assez dit, et qui fait le plus grand honneur à Juliette, c'est l'élan éperdu avec lequel elle se jeta près de lui, dans la bagarre, pour le modérer, l'avertir, et, au besoin, le cacher ou le protéger.

Du danger que paraissait courir son poète, elle avait été prévenue à neuf heures, par une comédienne obscure, Mlle Dillon. Sans même revêtir un manteau, elle s'était précipitée à la recherche de Victor Hugo[1]; soit qu'il fût encore à la réunion des représentants, rue Blanche, soit qu'il fût déjà en train de parcourir les boulevards, en compagnie de Charamaule, pour essayer d'animer la foule contre le Prince-Président et ses soldats, elle ne le trouva point, et rentra chez elle, tremblante de froid et de peur.

L'après-midi, elle ne le vit pas davantage ; il était occupé à rédiger la proclamation des républicains ; mais, le soir, « ayant dîné d'une tablette de chocolat », et n'osant plus gagner sa maison, probablement surveillée, il vint cité Rodier.

Juliette, dès les premiers mots, parla de le cacher. Il refusa, objectant que pour une police tant soit peu vigilante, le domicile de sa maîtresse devait être aussi connu que le sien propre. Mieux valait donc chercher un asile obscur, dans quelque quartier ouvrier ; pour-

[1] 2 décembre 1852.

quoi pas chez Auguste, ce marchand de vin de la rue de la Roquette, auquel Juliette avait sauvé la vie, jadis, pendant l'insurrection du 26 juin 1848, en lui ouvrant le grenier de la rue Saint-Anastase[1] ?

Juliette approuva ce dessein, et réclama seulement le droit d'accompagner son amant. Elle l'obtint. Alors commença pour eux une longue randonnée à travers les rues, parmi les régiments dociles et la foule inquiète. Au théâtre Italien, on chantait le *Hernani* de Verdi, avec un nouveau ténor nommé Guasco. Victor Hugo en fit la remarque à Juliette ; elle ne répondait pas. Elle était tout entière à la préoccupation de savoir s'il trouverait un asile et lequel. Après bien des pérégrinations, et pendant que le poète assistait à de nouveaux conciliabules politiques, Juliette fut chargée d'aller prévenir un ami, qu'il possédait rue Caumartin, M. de la Roëllerie. Elle le ramena en fiacre. Tous deux persuadèrent Victor Hugo, et le mirent en lieu sûr[2].

Le lendemain, 3 décembre, Juliette revint le prendre de bonne heure ; il devait présider l'assemblée des représentants de la gauche, salle Roysin, faubourg Saint-Antoine. Ils se firent conduire en fiacre, et traversant la place de la Bastille, Victor Hugo ne put se tenir de haranguer les soldats qui l'encombraient. « Vous allez vous faire fusiller », dit à son oreille, une voix qu'il connaissait, cependant qu'une main de femme lui pressait le bras. C'étaient la voix et la main

[1] *Histoire d'un crime*, 1re journée, ch. XXVII.

[2] *Histoire d'un crime*, 2e journée, ch. II.

de Juliette [1]. Elle le suivit, ce jour-là encore, à travers tous ses déplacements, et ne le quitta que fort tard dans la soirée, 19, rue de Richelieu, devant la maison où il avait décidé de chercher une deuxième cachette.

Le troisième jour, 4 décembre, il lui échappa. Dès l'aurore, il était parti pour un mystérieux rendez-vous que l'on s'était donné chez Jules Grévy. Elle recommença de le chercher à travers les rues. Un instant, le bruit de fusillade l'attira vers les boulevards, elle se crut perdue et fut menacée par un cavalier sous prétexte que la vue des cadavres [2] lui avait arraché un cri d'horreur. Mais rien ne l'arrêta jusqu'au moment où elle eût rejoint celui dont Maupas écrivait le même jour à Morny : *Faites-en ce que vous voudrez !* »

Elle se comporta de même le 5, le 6 et le 7 décembre, essayant de régler toutes ses démarches sur celles du poète, et surgissant tout à coup près de lui, telle la Minerve antique, dans le moment qu'il s'attendait le moins à revoir un visage ami.

Le 6 au soir, elle lui prépara un troisième asile, chez M. de Montferrier, parent par alliance de la famille Hugo, qu'elle avait jadis rencontré aux Metz. Elle y passa une partie de la nuit, sans se coucher, afin de pouvoir saisir l'occasion de surprendre et emmener « le cher petit tribun ». Longtemps avant le jour, elle vint, 19, rue de Richelieu, et sous la porte cochère, dans le froid de décembre, elle attendit. Puis, crainte d'être observée ou d'avoir été reconnue, elle se mit à errer autour du quartier. Dans le passage Choiseul, deux

[1] *Histoire d'un crime*, 3e journée, ch. II.
[2] *Ibid.*, 3e journée, ch. XVI.

sergents de ville lui donnèrent de l'inquiétude. Pour se démontrer qu'ils ne la filaient pas, elle-même les fila jusqu'au passage des Panoramas ; là, elle les perdit et revint sur ses pas.

L'aube pointait, elle savait que le poète sortirait de bonne heure : debout, elle attendit encore. Il ne descendait pas. A la fin, elle prit sur elle de monter jusqu'à l'appartement. Personne ne lui ouvrit. Elle devina que, redoutant d'être *brûlé* dans cet endroit, où il venait de passer trois nuits de suite, Victor Hugo avait couché ailleurs. Résignée à tout, elle demeura devant la maison, comptant les heures qui sonnaient à l'Horloge des Tuileries [1].

Lui, cependant, ne savait plus où aller. « Dans l'après-midi du 7, raconte-t-il, je me déterminai à rentrer encore une fois, au nº 9 de la rue de Richelieu. Sous la porte cochère, quelqu'un me saisit le bras. C'était Mme Drouet. Elle m'attendait. « N'entrez pas, me dit-elle. — Je suis découvert ? — Oui ! — Et pris ? — Non. » — Elle ajouta : « Venez ». Nous traversâmes la cour et nous sortîmes par une porte d'allée sur la rue Fontaine-Molière. Nous gagnâmes la place du Palais-Royal. Les fiacres y stationnaient comme à l'ordinaire. Nous montâmes dans le premier venu. — « Où allons-nous » ? demanda le cocher. — Elle me regarda. Je répondis : « Je ne sais pas ». — « Je le sais moi, dit-elle. Une heure après, j'étais en sûreté [2]. »

Il était chez M. et Mme de Montferrier, pendant que Juliette partait dans l'instant pour Bruxelles, où elle

[1] 7 décembre 1852.
[2] *Histoire d'un crime*, 4e journée, ch. XI.

arriva le 8; il cherchait sous quel déguisement et par quels moyens il la rejoindrait. Vêtu d'un costume ouvrier, il partit le 13 et fut à Bruxelles le 14. Sous le hall de la douane, son amie se tenait debout, la poitrine oppressée, le regard et le geste également fébriles. Dès qu'elle aperçut le poète, elle se précipita, tomba dans ses bras et lui dit : « Enfin, me voilà délivrée de mon horrible cauchemar [1]. »

[1] 2 décembre 1852. M. Gustave Rivet, dans son *Victor Hugo chez lui*, a donné de tous ces événements une version quelque peu différente de celle que nous venons de donner, d'après l'*Histoire d'un crime*, et les lettres de Juliette.

CHAPITRE VII

DANS UNE ILE

Juliette rapporte qu'à Jersey et à Guernesey, quand elle gourmandait sa domestique ou blâmait les torts de quelque fournisseur, on lui répondait invariablement : « Que voulez-vous, madame, nous sommes dans une île... »

Trouvant le mot plaisant elle l'adopta et accoutuma de s'en servir à tout propos, ou même hors de propos. Le rôti manquait-il au moment que la faim tourmentait encore ses convives, de braves proscrits, socialistes par l'appétit autant que par la doctrine ? « On est dans une île », faisait-elle avec un inexprimable sourire. Et le dessert venu, si les dîneurs échangeaient de vives paroles, s'ils dressaient les uns contre les autres, sous les yeux de Victor Hugo indigné, leurs poings soi-disant fraternels : « Laissez, laissez, disait encore Juliette, en regardant le poète, ne sont-ils pas dans une île ? »

Le lecteur des lignes qui vont suivre devra s'armer de la même patience et de la même sérénité. Il lui faudra tenir pour certain que, dans une ile, rien ne se passe tout à fait comme sur le continent. A ce prix,

et à ce prix seulement, il pourra considérer avec nous, sans trop de surprise, la vie commune que menèrent Victor Hugo, sa femme, ses fils, ses amis et sa maîtresse, entre 1851 et 1872.

I

Les origines de cette vie commune remontent d'ailleurs au séjour que le poète fit en Belgique, sans Mme Victor Hugo, dans les commencements de son exil, c'est-à-dire dans les dernières semaines de l'année 1851 et les six premiers mois de la suivante.

Non pas que son installation précaire, ses habitudes prudentes, et toujours un peu bourgeoises, lui aient alors permis de prendre Juliette avec lui, sous le même toit. Jamais leur liaison ne fut plus secrète. Mais c'est à Bruxelles que se posa le problème de savoir quelles relations s'établiraient ou ne s'établiraient pas entre les fils de Victor Hugo, et celle qu'ils appelaient déjà, « notre amie, Mme Drouet ». Et c'est aussi à Bruxelles que Juliette commença sinon de résoudre, du moins de simplifier ce problème, à force de dévouement, d'abnégation et de menus soins.

En arrivant, le 14 décembre, le poète était descendu à l'*hôtel de la Porte verte*, dans le passage du même nom. Il y demeura vingt jours à peine, et loua, le 5 janvier 1852, au nº 27 de la Grand'Place, une chambre de moyenne dimension, élevée d'un étage, et « meublée d'un divan de crin noir qui se transformait en lit, d'une table ronde servant successivement au travail

et au repas, d'un vieux miroir, surmontant une cheminée où s'enfonçait le tuyau du poèle [1] ».

D'après Juliette [2], qui ne vint jamais en ce logis, mais à laquelle le poète faisait volontiers ses plaintes, le divan semblait un « extrait de divan trop petit pour recevoir un homme ; » les matelas en étaient durs et fétides. A chaque instant réveillé par les bruits de la place, on dormait là fort peu et fort mal.

Mais dès l'aube, à travers la haute fenêtre, « la grande façade de l'Hôtel de Ville entrait dans la petite chambre, et l'envahissait magnifiquement, tel un bahut démesuré [3]. » L'atmosphère s'imprégnait d'art et d'histoire. Avec sa belle imagination, son ardeur au travail, le poète faisait le reste. De là, les lettres presque joyeuses, toutes pleines d'une mâle vertu, qu'il adressait alors à sa femme demeurée en France. De là aussi, dans ses moindres démarches, un air de « dignité simple, de résignation calme », qui, depuis l'exil, « s'ajoutait à la noblesse et au charme naturel de son caractère » et tirait de Juliette, ce cri enthousiaste : « Je voudrais être toi pour te louer comme tu le mérites [4] ! »

A vrai dire, elle aurait pu prendre sa part de louanges. Le peu de confort matériel dont jouissait alors Victor Hugo, l'appui moral dont il sentait plus que jamais le besoin, c'est elle, en effet, qui les lui procurait.

[1] Charles Hugo, *Les hommes de l'exil*, p. 104.

[2] 16 mars 1852.

[3] Charles Hugo, *loc. cit.*

[4] 18 mai 1852.

Elle habitait à deux pas, au n° 10 du passage du Prince [1], chez une amie de sa jeunesse, mariée à un vague publiciste, Mme Luthereau. Moyennant 150 francs par mois, dont 25 allaient à sa domestique, elle y trouvait le vivre, le couvert et un peu d'affection. Mais bien plus que tout cela, elle appréciait la liberté où on la laissait de diriger à distance le ménage du poète, et de préparer, dans l'ombre des galeries, les plats et les friandises qu'il savourait au plein jour de la Grand'Place. Tous les matins, à huit heures, Suzanne, la bonne, portait donc à Victor Hugo un chocolat confectionné par Juliette, du linge que Juliette avait repassé et ravaudé, parfois du charbon que le grand homme ne savait pas ou ne voulait pas acheter.

Ayant balayé et nettoyé la chambre où Charras, Hetzel, Lamoricière, Emile Deschanel, le Dr Yvan, Schœlcher, parfois aussi Dumas le père, mettaient quotidiennement du bruit, de l'esprit, de la bonne humeur, et la cendre de leurs pipes, Suzanne s'en revenait vers deux heures. Elle trouvait sa maîtresse occupée d'apprêter et de faire cuire le déjeuner du maître, presque toujours une côtelette, que Juliette prenait la peine d'acheter elle-même, pour que le boucher la levât dans le filet ! Et Suzanne repartait avec la côtelette, le pain, le couvert, jusqu'à la tasse de café ! Docile aux recommandations qu'on lui avait faites, elle traversait d'un pas accéléré le passage

[1] Ce passage constitue la troisième partie des galeries Saint-Hubert, celle qui est perpendiculaire aux deux autres, dénommées le passage du Roi et le passage de la Reine.

Saint-Hubert, la rue du Marché-aux-herbes, la rue de la Colline. Il fallait, à tout prix, qu'elle arrivât devant que le déjeuner fût refroidi !

Lorsqu'au mois de février 1852, Charles Hugo eut rejoint son père, on pourrait supposer que Juliette cessa de jouer ce rôle de maîtresse cordon-bleu. On se tromperait; elle proposa seulement qu'en l'honneur du jeune homme, le menu quotidien fût augmenté d'un plat d'œufs brouillés ; Victor Hugo ayant ouvert les crédits nécessaires, elle continua la tâche commencée, préparant deux côtelettes au lieu d'une, deux couverts au lieu d'un. De même, lorsqu'au mois de mai, exactement le 24, Mme Victor Hugo vint, pour la deuxième fois, voir son mari, à Bruxelles, ce fut Juliette qui se chargea de lui faire faire grande chère. Dans le trouble où la jeta une si haute occupation, elle oublia d'ajouter à ses envois une fourchette supplémentaire. Elle en perdit tout repos, pour le reste de la journée, et, par lettres successives, elle s'en confessa au poète, comme une dévote confesserait un péché mortel [1] !

Tous ces soins cependant n'empêchaient point que les après-midi ne fussent vides et très longs. Victor Hugo les passait à écrire *Napoléon le Petit*, ou bien il organisait entre amis des excursions à Malines, à Louvain, à Anvers ; ou bien encore, se laissant prendre aux délices de la vie flamande, il acceptait de dîner longuement dans quelqu'un de ces instituts culinaires dont Bruxelles s'enorgueillit.

A Juliette, aucune de ces ressources ne s'offrait.

[1] 24 mai 1852.

Confinée entre les cloisons de son étroite chambre, dont la vue était bornée par des toits et par un mur terne, au milieu duquel s'ouvrait une fenêtre malpropre, elle passait des heures entières à suivre, derrière les carreaux embués, les mouvements d'un serin, qui piaillait en sa cage. Elle trouvait sa condition semblable à celle de ce prisonnier [1].

Ou bien, glissant sur la pente du souvenir, elle se rappelait le paquet de lettres perfidement envoyé cité Rodier, l'année d'avant, la douleur dont elle avait été possédée pendant plusieurs mois, le choix déclaré par le poète en sa faveur, leur promenade à Fontainebleau. Sous l'influence désolante du ciel belge, ce ciel couleur de cendre et qu'obscurcissent encore de lourdes fumées, elle connaissait que sa belle ardeur, son goût de renouveau étaient partis pour toujours. Elle laissait alors la jalousie reprendre sur elle des droits plus puissants que jamais. Tirant de leur cachette les lettres adressées par Victor Hugo à Mme Biard, au mois de mai 1844, elle les comparait avec celles qu'elle reçut de lui, à pareille date. Parmi ces dernières, il en était une qu'elle chérissait, celle du 21 mai, jour de la Sainte-Julie. La lettre commençait ainsi :

« Que veux-tu que je t'écrive ? Que veux-tu que je te dise ? Je suis plein de toi. Depuis plus de onze ans, n'es-tu pas mon souffle, mon sang, ma vie ? Que puis-je t'apprendre que tu ne saches ? N'es-tu pas au commencement et à la fin de toutes mes pensées ? Oh, ma bien-aimée, il me semble que tu es devenue moi-

[1] 8 juin 1852

même et que, quand je te parle, je parle à mon âme [1] ».

Juliette répétait tout bas : « Je suis plein de toi... N'es-tu pas mon souffle, mon sang, ma vie ?... Quand je te parle, je parle à mon âme !... Elle songeait que le même jour, à la même heure, peut-être avec la même plume, et sans que l'encre ait eu le temps de sécher, le poète avait écrit à l'autre les mêmes mots, les mêmes douceurs... Quelle misère ! quelle dérision ! pensait-elle. Me faudra-t-il en venir à mépriser l'amour humain, après lui avoir tant sacrifié ?

Dans ces dispositions, elle forma de nouveau le dessein de rendre à Victor Hugo sa liberté : « Si tu me dis va-t'en, lui écrit-elle, le 25 janvier 1852, je partirai sans même tourner la tête de ton côté ! » Mais une fois de plus, il lui dit : *reste.*

Elle imagina aussi qu'après avoir aimé une personne spirituelle et affinée comme Mme Biard, son amant devait trouver bien ridicules et bien sottes les lettres « d'une pauvre Juju ». Elle s'en ouvrit à lui, disant : « Ces lettres étaient bonnes quand je me croyais tout à fait seule dans ton cœur; je ne m'apercevais pas alors de l'inconvenante pauvreté de mon esprit. Mais depuis que j'ai goûté au fruit amer de la désillusion, depuis que je sais qu'il faut habiller son âme comme on habille son corps, afin d'en dissimuler les défauts et d'en faire saillir les beautés, j'ai honte de ma nudité et n'ose plus me montrer à toi telle que

[1] Fragment d'une lettre inédite de Victor Hugo à Juliette, que cette dernière signalait dans ses propres lettres et dont M. Louis Barthou a bien voulu nous communiquer la copie.

je suis ». Grave, sans qu'il y eût, cette fois, la moindre coquetterie dans ses paroles, elle proposa de ne plus écrire.

Heureusement, on était au 27 février 1852 ; en butte aux tracasseries de la police belge, tracasseries que la publication prochaine de Napoléon le Petit n'était pas pour rendre moins vives, Victor Hugo venait d'arrêter qu'il quitterait Bruxelles et se rendrait à Jersey. Juliette devait le suivre, sinon dans le même paquebot, du moins à quelques heures d'intervalle. Tout naturellement, il la pria de continuer à lui écrire, ne fût-ce que pour rompre l'ennui de cette courte séparation, et le 6 août 1852, lorsqu'elle débarqua dans le port de Saint-Hélier, elle-même avoue qu'elle portait sinon une âme et un visage consolés, du moins un cœur qui se reprenait à espérer : son « cher petit exilé », son « sublime proscrit », n'allait-elle point, pour la première fois de sa vie, l'avoir à elle, loin des villes, des plaisirs, et des étourdissements ?

II

Victor Hugo séjourna d'abord dans un hôtel de Saint-Hélier, à l'enseigne de la *Pomme d'Or*. Puis il s'établit sur la plage de George-Town, au fond d'une vaste demeure à laquelle sa forme cubique et des fenêtres en tabatières donnaient une allure de prison.

Pour Juliette, elle voulut s'accommoder de l'*Auberge du Commerce*, mais jamais encore, depuis vingt ans, elle n'avait pris place à une table d'hôte sans que le poète fût près d'elle. La compagnie des marchands et

des fermiers lui parut insupportable. Dès le 11 août, elle se mit donc en quête de quelque pension bourgeoise et traita avec la propriétaire de *Nelson-Hall*, au Hâvre-des-Pas, moyennant 8 schillings par semaine, pour le logement, et 2 schillings par jour, pour la nourriture. En tout, cela faisait environ 115 francs de dépense mensuelle, auxquels s'ajoutaient les gages de Suzanne, la domestique, soit 25 francs.

Comme *Marine-terrace*, *Nelson-Hall* n'offrait guère de maritime que l'appellation. Tandis, en effet, que chez Victor Hugo, on manquait de fenêtres ouvrant largement sur l'Océan, chez Juliette, installée au rez-de-chaussée, une palissade empêchait que l'on aperçût la moindre crête de la plus petite vague.

Notre héroïne essaya de s'en consoler, en écoutant le bruit des flots, en copiant le manuscrit presque achevé de l'*Histoire d'un crime* ou les vers que le poète destinait à grossir le volume des *Châtiments*. A la fin du mois de septembre, elle tenta même de se transporter, avec ses bagages, au premier étage de la maison, dans une vaste pièce d'où la vue embrassait le dur paysage du Hâvre-des-Pas, depuis la batterie du fort Régent, à droite, jusqu'aux rochers de Saint-Clément, à gauche. Mais à chaque moment, Juliette était divertie de sa contemplation par le bruit que menait la propriétaire, une ivrognesse célèbre dans l'île pour la vigueur avec laquelle elle battait son mari, après boire [1].

[1] M. Jean-Pierre Barbier a publié récemment, dans son volume *Juliette Drouet, sa vie et son œuvre*, Paris, 1913, le journal commencé par Juliette à cette époque, mais qui, malheureusement, ne fut pas continué.

Un nouveau déménagement fut donc décidé au mois de janvier 1853 ; il eut lieu le 6 février. Juliette alla habiter, dans la maison voisine de *Nelson-Hall*, un appartement meublé, situé au premier étage, et qui comportait, comme autrefois, à Paris, chambre, salon, salle à manger, cuisine. Il prenait jour sur une vaste étendue de sable, de galets, de rochers, et de goëmons, au delà desquels l'âpre rafale

> Dispersait à tous vents, avec son souffle amer,
> La laine des moutons sinistres de la mer[1].

Dans les commencements, Victor Hugo fréquenta peu chez son amie ; il se contentait de la rencontrer, tous les jours, au début de sa promenade, et de l'entraîner avec lui, par des chemins le long desquels la magie de l'été embellissait le moindre brin d'herbe. A travers l'île, où « la nature s'était faite jardin », où « tout semblait parfum, rayon, sourire[2], » on passait d'un bois à un groupe de rochers, d'un jardin à un écueil, d'une prairie à la mer[3] ». Au delà on voyait la France.

Sous le bras qu'elle appuyait au bras du poète, Juliette sentait alors le cœur de son amant qui battait plus fort ; levant les yeux vers lui, elle découvrait que le cher visage semblait tout à coup moins tourmenté. Aussi ingénieuse qu'une maîtresse de vingt ans, elle lui parlait donc de notre pays, elle évoquait le souvenir des voyages qu'ils y faisaient autrefois,

[1] V. Hugo, *Les Contemplations*.
[2] V. Hugo, *Ce que c'est que l'exil*.
[3] V. Hugo, *Correspondance*, lettre à Luthereau, le 15 août 1852.

tantôt vers le Rhin, tantôt vers les Alpes, et tantôt vers les Pyrénées.

« Te rappelles-tu nos départs, disait-elle, et comme on se serrait l'un contre l'autre, sous la capote de la diligence ; la main dans la main, l'âme dans l'âme, on perdait le sentiment de tout ce qui n'était pas notre amour. Et quand on arrivait à l'étape, quand on visitait cathédrales et musées, on admirait toutes choses à travers l'émotion dont nos cœurs étaient inondés. Que de chefs-d'œuvre m'ont ainsi exaltée, parce que tu les aimais et que ta bouche savait m'en éclaircir le mystère ! Que de marches j'ai montées, jusqu'au sommet d'interminables tours parce que tu les montais devant moi ! J'en avais oublié la coquetterie naturelle aux femmes. Une fois, dans les couloirs du Mont-Saint-Michel, en visitant les cachots, j'ai gâté toute une robe ; je n'avais que celle-là et je riais tout de même ! Et une autre fois, à Coutances, tu sais bien, Coutances dont « les clochers tremblent au vent de mer, » dans un horizon noyé de brumes, souviens-toi comme l'averse tombait, une averse normande ! Tu voulus m'abriter sous ton manteau, mais je refusai, disant à l'imitation de je ne sais plus qui : cette eau-là ne mouille pas ! C'est vrai, vois-tu, la pluie à Paris ou ici, séparée de toi, c'est de la tristesse, du découragement, des larmes, tandis que la pluie en voyage, avec toi, ah, ça n'était jamais qu'un peu d'eau sur le tablier de la voiture [1] ! »

[1] Lettre sans date. Le lecteur a pu se demander pourquoi nous n'avons pas encore parlé des voyages de Juliette avec Victor Hugo. La raison en est fort simple ; pendant ces voyages, tout entière au bonheur de ne pas quitter son poète, Juliette n'écrivait pas de *gri-*

Et le proscrit se rappelait, en effet, non point la pluie, ni la diligence, ni ces mille riens retenus par Juliette, mais la France... Aux accents de cette voix qui, jadis, lui avait révélé l'amour, il retrouvait, un moment, la patrie.

Avec ses tempêtes qui durent, là-bas, une semaine, l'équinoxe les surprit fâcheusement. Aussitôt après, sans transition, ce fut l'hiver .« Tout devint sombre, gris, violent, terrible, orageux, sévère ». Jour et nuit, l'averse « se mit à couler sur les vitres, comme une chevelure d'argent [1] ». Dans « le vacarme » auquel se livrait une nature tout à coup frénétique, les promenades devinrent impossibles. Heureusement pour Juliette, Victor Hugo crut s'apercevoir alors qu'il faisait plus chaud à Nelson-Hall qu'à Marine-Terrace. Mme Victor Hugo était bien venue le rejoindre dans ce dernier endroit, mais elle n'avait apporté avec elle ni le confort, ni la tiède atmosphère propices au travail d'un écrivain. Comme autrefois, rue Saint-Anastase, on installa donc près du feu, dans le salon de Juliette, la table à écrire, quelques volumes de Michelet et de Quinet, un ou deux romans de George Sand, et, tous les jours, après qu'il eut déjeuné au

bouillis. Les documents nous manquent donc, et ceux qui voudraient absolument faire l'historique des vacances de notre héroïne, devront se référer aux récits publiés par Victor Hugo ou ses héritiers dans les deux volumes du *Rhin* et dans le volume, *Alpes et Pyrénées*. Les notes qui ont servi à rédiger la partie de ce dernier volume relative à la fin du voyage aux Pyrénées, sont des notes de Juliette.

Accablé par la mort de Léopoldine, Victor Hugo perdit, en effet, les siennes, et, rentré à Paris, demanda à sa maîtresse d'en établir de nouvelles. Elle le fit docilement. (V. plus loin, dans le choix de lettres, celle du 8 octobre 1843.)

[1] V. Hugo, *Correspondance*, lettre à Emile Deschanel, le 11 déc. 1855.

milieu des siens, le poète s'en vint travailler chez son amie [1].

Déterminée, ainsi qu'elle le lui écrit, à « retrouver le chemin de son cœur, en passant par son estomac », Juliette prétendit aussi qu'il dînât avec elle. Elle flatta sa gourmandise et ses goûts hospitaliers, l'assurant que, nulle part, il ne traiterait aussi bien les proscrits, ses nouveaux compagnons. Bientôt, elle donna deux dîners de proscrits par semaine, puis trois, puis quatre ; à la fin, elle en eut un chaque jour.

Assisté de ses fils, qu'il avait enfin menés à Juliette, Victor Hugo présidait ces agapes, avec une grande indulgence, mêlée à un certain souci de la popularité. Juliette se montrait plus réservée, plus sévère. Habituée à traiter le poète comme un dieu, elle supportait mal que de petites gens eussent avec lui des procédés familiers.

« Le savetier égalitaire n'est pas mon fait », prononce-t-elle durement ; « je ne puis m'accoutumer à ce plain-pied de la médiocrité la plus vulgaire avec ton génie [2] ».

Et ailleurs, parlant de ce pédantisme spécial, qui érige en dogmes de pauvres systèmes, et qui a fini par faire, de la libre pensée, le contraire de la pensée libre, elle ajoute :

« Il y a autant de précautions à prendre avec les bigots de la politique qu'avec ceux de la religion [3]. De si grands dangers t'attendent peut-être parmi ces ours

[1] 23 janvier 1853.
[2] 21 août 1854.
[3] 20 avril 1853.

prétentieux, que je redoute pour toi la fin de ton exil glorieux, plutôt que je ne la désire [1] ».

Autant il faut se la figurer de la sorte, distante et sur le quant à soi, à l'égard des victimes du coup d'Etat, autant nous devons l'imaginer bonne, douce et accueillante envers les deux fils du poète. On peut dire que, depuis vingt ans, elle aspirait à se rapprocher d'eux. Dès 1839, à propos d'une distribution de prix, où Charles et François-Victor furent couverts de lauriers, elle s'écriait :

« Quel dommage que je ne puisse pas assister à leur triomphe ! Je les aime pourtant de tout mon cœur, et je donnerais ma vie pour eux. Mais cela ne suffit pas ; je m'en venge en priant le bon Dieu de les conserver toujours ce qu'ils sont à présent, des enfants ravissants et bons ».

Dans la suite, on la trouve collectionnant leurs portraits, inquiète de leurs bobos ou de leurs maladies, demandant grâce pour eux, quand ils ont mérité quelque pensum, et multipliant, à leur intention, toutes les fois que le maître le lui permet, les menues gâteries, les travaux d'aiguille ou de plume.

Quel bonheur complet ce fut donc de recevoir officiellement, à sa table, ces enfants devenus des hommes, on le devine. Sitôt que les relations furent établies, elle mit les deux jeunes gens de niveau avec Victor Hugo, dans l'ordre de ses préoccupations, et prit sur elle de ne rien entreprendre pour le père, en fait de gâteries et de soins matériels, qu'elle n'entreprît aussi pour les

[1] 14 décembre 1854.

fils. Commence-t-elle de copier les *Contemplations?* elle proteste qu'elle copiera aussi la traduction de Shakespeare par François-Victor. Envoie-t-elle Suzanne porter jusqu'à Marine-Terrace le bouillon d'herbes du maître ? elle la charge, en même temps, de « six chemises neuves » à l'intention de Charles.

Il n'est pas jusqu'à la jeune Adèle et jusqu'à Mme Victor Hugo qui n'aient alors accepté, sans protester, et dans un silence qui, déjà, équivalait presque à un remerciement, les bons offices de celle que Baudelaire n'eût pas manqué d'appeler « la servante au grand cœur ». Pour Adèle, Juliette cueille les premières fraises et les premières roses du jardin de Nelson-Hall, ou bien elle brode des mouchoirs dont Charles a dessiné le chiffre, ou bien encore, elle découpe et réunit en brochures les feuilletons de « Madame Sand ». Pour Mme Victor Hugo, elle prépare certain pot-au-feu à l'oie, qui est, dit-elle, le plus savoureux du monde ; elle lui prête aussi Suzanne, pendant tout le temps que Marine-Terrace manque de cuisinière, et, durant le même temps, elle se passe elle-même de domestique, elle fait des besognes de gâte-sauce : « sa peau se gerce, ses ongles s'usent [1] » mais elle en tire simplement de la fierté, et prend la résolution de pousser plus loin encore l'abnégation et le dévouement.

Son rêve était, en effet, d'entrer chez Victor Hugo, une fois pour toutes et d'y tenir, avec l'humilité convenable, le rôle d'une maîtresse devenue intendante.

[1] 14 février 1853.

« Le plus difficile pour moi, écrit-elle le 5 janvier 1853, le plus douloureux et le plus odieux, c'est d'assister, les bras croisés, à tes luttes et à tes combats contre les hommes et contre la destinée. J'ai beau entasser amour sur amour et mettre mon âme au bout de mon cœur, dans l'espoir d'atteindre le droit de me dévouer pour toi, je n'y suis pas encore parvenue. »

Et un peu plus tard, le 18 et le 23 février, elle ajoute, en parlant des domestiques dont Mme Victor Hugo assurait fort mal, tantôt le recrutement et tantôt le service :

« Il ne faudrait rien moins que ma surveillance tenace et rageuse, pour venir à bout de ces ineptes et indolentes créatures ! Je regrette que le préjugé m'empêche de me consacrer à vous tous entièrement. Ce serait pourtant bien naturel et bien doux pour moi, que l'inutilité de ma vie accable... Oh ! que je voudrais pouvoir te servir jour et nuit ! Avec quel joie et quel amour, je te rendrais tous les menus soins dont tu manques presque toujours ! »

Quels que fussent les torts de Victor Hugo envers cette femme, — dont il ne cessa pas un moment d'exciter la jalousie, — on doit convenir qu'il sentait et reconnaissait, dans l'occasion, toute la grandeur de son amour. Chez lui, comme chez beaucoup d'hommes, l'artiste appréciait avec délicatesse une beauté morale qui ne contentait plus tous les goûts de l'amant. Il avait alors des retours généreux, des procédés, fort étudiés peut-être, mais qui offraient, en apparence, toutes les grâces de la spontanéité et de l'à-propos.

Au mois d'août 1855, lui et ses fils organisèrent une excursion à l'île de Serk. Juliette refusa discrètement d'y prendre part, parce que, disait-elle, il importait qu'elle ne se montrât pas en public au milieu de ceux qu'elle aimait tant. Elle regarda partir le bateau avec une douce tristesse, l'accompagna des yeux, aussi longtemps qu'elle put, essaya de copier des vers, n'y réussit pas, et s'abîma, toute la matinée, dans la contemplation muette d'un malheureux petit chevreau perdu, qu'on avait attaché à la haie, en face de ses fenêtres, pour le cas où quelqu'un le reconnaîtrait. Ayant oublié de déjeuner, elle tenta aussi d'apprendre par cœur deux ou trois chansons des *Châtiments*, en vue de les réciter avec le poète, au long de quelque promenade. Contre son habitude, elle n'y réussit pas. A la fin, elle retourna vers sa table à écrire et traça ces lignes désenchantées :

« J'ai manqué de prévoyance ; j'aurais dû deviner que l'ascétisme en amour n'est possible et doux que dans la jeunesse. Plus tard, cela devient la solitude morne et lugubre, presque la mort [1] ».

Comme elle achevait les derniers mots, Victor Hugo entra, portant haut cette tête de « brigand génial » qu'il s'était faite depuis l'exil. D'une main, il attira Juliette vers lui et la baisa au front, de l'autre il lui offrit quelques anémones sauvages, et des vers négligemment tracés sur le dos d'une enveloppe ; Juliette voulut les lire de suite, voici ce qu'ils disaient :

J'ai cueilli cette fleur pour toi, sur la colline,
Dans l'âpre escarpement qui sur le flot s'incline,

[1] Août 1855.

Que l'aigle connaît seul et peut seul approcher.
Paisible, elle croissait aux fentes du rocher...
J'ai cueilli cette fleur pour toi, ma bien-aimée.
Elle est pâle et n'a pas de corolle embaumée
Sa racine n'a pris sur la crête des monts,
Que l'amère senteur des glauques goémons.
Moi, j'ai dit : Pauvre fleur, du haut de cette cîme
Tu devais t'en aller dans cet immense abîme,
Où l'algue et le nuage et les voiles s'en vont.
Va mourir sur un cœur, abîme plus profond.
Fane-toi sur ce sein en qui palpite un monde.
Le ciel, qui te créa pour t'effeuiller dans l'onde,
Te fit pour l'Océan, je te donne à l'amour.
Le vent mêlait les flots ; il ne restait du jour
Qu'une vague lueur lentement effacée,
Oh, comme j'étais triste au fond de ma pensée,
Tandis que je songeais, et que le gouffre noir
M'entrait dans l'âme avec tous les frissons du soir [1].

Quand elle eut terminé de lire, Juliette leva vers le poète des yeux emplis de larmes ; puis elle lui dit dans un sanglot : « Que tu es bon ! merci ; je ne regrette plus ma journée [2] ».

III

Le 18 août 1855, la jeune reine Victoria ayant rendu à notre pays, représenté par Napoléon III, une visite d'autant plus gracieuse qu'elle semblait désintéressée, les proscrits de Jersey crurent devoir lui adresser une lettre grossière, que publia leur journal, intitulé bizarrement l'*Homme*. Fidèle à ses habitudes de galanterie, Victor Hugo ne signa pas ce factum [3]. Mais il trouva

[1] *Les Contemplations*, livre Ve, XXIV.
[2] Août 1855.
[3] Il était signé de Félix Pyat, Rougée et Jourdain.

mauvais que les autorités de Jersey protestassent par un arrêté d'expulsion, visant les trois malheureux qui l'avaient rédigé ; il protesta donc contre cette mesure, et fut expulsé à son tour, le 31 octobre.

Il alla habiter Guernesey, une île voisine, beaucoup plus âpre, beaucoup plus revêche et dont il a écrit magnifiquement qu'elle était « un pauvre rocher, perdu dans la mer et dans la nuit, baigné d'écumes qui laissent à la lèvre la saveur amère des larmes, n'ayant d'autre mérite que son escarpement et la patience avec laquelle il porte le poids de l'infini [1] ».

Il s'installa d'abord au n° 20 de la rue Hauteville, à Saint-Pierre-Port. Puis, le 16 mai 1856, il fit acquisition d'une maison solide et vaste, bâtie, jadis, au bord des flots, par un corsaire anglais, et qui n'attendait que d'être restaurée pour constituer une demeure fort pittoresque. Ce fut *Hauteville-House.*

Juliette, ici encore, essaya, tour à tour, de l'auberge et d'une pension de famille tenue par une française, Mlle Leboutellier. Toutefois, dès qu'elle connut que Victor Hugo ne se contentait plus d'un établissement provisoire, et parlait de reprendre tous les meubles et objets d'art qu'il avait fait déposer chez elle, cité Rodier, à Paris [2], elle pria qu'on voulût bien l'associer à ces vastes projets, et rêva, elle aussi, de retrouver ses meubles. Elle en avait assez du soi-disant confort anglais, avec « ses sommiers durs comme du bois, ses

[1] V. Hugo, *Correspondance*, lettre à George Sand, le 15 juin 1856.

[2] On sait qu'en juin 1852, Victor Hugo fit vendre à Paris la plus grande partie des meubles garnissant son appartement, 37, rue de la Tour-d'Auvergne. Mais les objets auxquels il attachait une valeur particulière avaient été emportés cité Rodier, chez Juliette.

draps trop petits, ses chaises à dos droit, ses canapés banquettes, qui remplacent des fauteuils passés à l'état de mythe, ses commodes semblables à des armoires de perruquiers [1] »

Très généreusement, Victor Hugo lui donna satisfaction ; il loua pour elle, le 2 juillet 1856, une petite maison dite *la Pallue*, située à proximité d'*Hauteville-House*, et d'où l'on découvrait complètement cette dernière. En même temps, la fidèle Suzanne fut dépêchée en France, avec mission de faire emballer et expédier à Guernesey, aussi bien le mobilier de Juliette que les objets appartenant à la famille Hugo. Elle revint le 9 août. Les meubles et objets d'art la suivirent, le 20 du même mois.

Alors commença, pour les deux amants, une existence pleine de fièvre, la fièvre des emménagements, de la décoration et du bibelot. Ils s'étaient, depuis de longues années, comportés en collectionneurs. Jadis, dans le temps même que l'amour les occupait le plus, ils avaient toujours réservé quelque loisir et un peu d'argent à leurs recherches, chez les antiquaires, les brocanteurs ou les marchands d'estampes. Dès 1836, Juliette eût pu vanter l'ensemble plus ou moins harmonieux de « ses pots, ses plats, ses soupières, ses oiseaux, ses fleurs et ses chinois, » cependant que Victor Hugo n'eût pas manqué de surfaire ses laques japonaises, ses étoffes peintes ou brodées, ses bois sculptés et ses vieux sièges.

Leur passion à tous les deux était d'ailleurs, là-

[1] Journal de Juliette, dans Jean-Pierre Barbier, *op. cit.*, p. 142.

dessus, tellement vive, qu'on parvient malaisément à discerner lequel en fut possédé le premier, et passa ensuite son mal à l'autre. Tout ce qu'il est permis d'affirmer, après une étude attentive, c'est que Victor Hugo, montrait plus de méthode et plus de constance dans la poursuite d'un objet, Juliette plus de vivacité. Une fois l'objet acquis, Victor Hugo ne concevait pas qu'on voulût s'en débarrasser ; on lui eût fait admettre une rime pauvre, plutôt que l'abandon d'une chose ancienne. Juliette, au contraire, trouva très vite, dans les rendez-vous et les promenades à deux, un élément d'échange. Elle supporta de bonne heure l'idée que l'on pût sacrifier le goût du bibelot à celui des caresses; encore qu'elle s'intitulât plaisamment la « reine des vieux tessons », elle préféra régner sur le cœur de son poète. Et, fort galamment, elle écrivit :

« Tous les plats, toutes les soupières, tous les oiseaux, toutes les fleurs et tous les chinois du globe terrestre ne valent pas l'ongle de ton petit doigt [1]; je suis prête à les vendre tous pour une nuit passée avec toi ! »

Ou bien encore :

« Si vous voulez me faire une cour assidue et très tendre, je vous inonderai de lanternes et de coromandel. Jusqu'à présent, j'avais eu la simplicité de compter sur la générosité naturelle à votre sexe. Mais je vois que je perds mon temps et ma tendre vieillesse ! Je change donc de système. Je tenterai désormais votre cupidité et votre gourmandise : pour une heure d'amour, argent comptant, un bon diner ; pour une nuit

[1] 22 avril 1836.

bien employée, le déjeuner et un excellent café à la crème ; pour un an de bonheur ininterrompu, tous les coromandels, tous les burgs, toutes les encoignures, et tous les bric-à-brac à discrétion [1] ! »

Enfin, tandis que Juliette attachait à chacun de ses bibelots une valeur sentimentale, tandis qu'elle les aimait surtout à cause des émotions qu'ils lui rappelaient, Victor Hugo ne les appréciait guère qu'en proportion de leur asservissement à son génie volontaire. Acheter une statuette, des panneaux bizarrement fouillés, quelque étoffe chatoyante, c'était bien ; mais arranger tout cela d'une manière plus ou moins décorative, faire, des panneaux, un coffre ou une banquette, de la statuette, le couronnement d'un meuble, de l'étoffe, une tenture, c'était mieux.

Dès son arrivée à Guernesey, le voilà donc qui renonce à ses divertissements de Jersey, le spiritisme et la daguerréotypie, pour s'improviser architecte, maître ébéniste et maître menuisier. Le voilà qui mène de front l'installation de Juliette et la sienne, achetant de toutes mains les vieux bahuts normands dont il fait des meubles à tous usages, transformant en tapis et rideaux les dernières robes de théâtre de son amie, composant des boiseries, des cheminées, des consoles, et en général cet ensemble d'objets assez disparates qui décorent aujourd'hui le musée Victor-Hugo, et que son amie, elle-même, a fort judicieusement appelé un « poétique pot-pourri de l'art ».

[1] 2 mars 1851, dans Wellington Wack, *op. cit.*, p. 135.

Ainsi compris, l'aménagement d'*Hauteville-House* fut très long ; le 2 avril 1857, nous apprenons de Juliette que le poète était encore « dans le coup de feu de sa salle à manger » ; et le 28 mai 1858, il écrivait à George Sand : « Ma maison n'est encore qu'une masure ; de bons ouvriers guernesiais s'en sont emparés et, me croyant riche, trouvent juste d'exploiter le grand monsieur français et de faire durer le travail ».

Juliette, dont la demeure était plus modeste, eut le bonheur d'en jouir plus tôt. Elle fit son entrée à *La Pallue* dans les premiers jours du mois de novembre 1856, et dès le 8 de ce mois, elle remercia comme suit Victor Hugo :

« Je suis touchée, honorée, comblée de toute la peine que tu as prise, depuis trois mois, pour me faire un petit paradis domestique. Il ne s'est pas donné un seul coup de marteau sans ton inspiration. Mais en croyant ne faire qu'une charmante petite maison, poétique et artistique, tu as fait le temple de ta divinité, dans laquelle mon âme t'adore, jour et nuit. Toutes les choses créées ici par ton génie me seront chères et sacrées ; je ne les toucherai qu'avec respect. »

Quelques mois après, découvrant que les portraits du maître, qui ornaient la maison, du haut en bas, n'étaient pas tous encadrés, elle ajoutait fort joliment : « Je voudrais qu'avant d'arranger ma cheminée, vous allassiez au plus pressé ; ce serait de faire encadrer trois portraits de vous qui traînent honteusement dans les coins, sans pouvoir obtenir de votre générosité trois clous et cinq pieds de bois doré ! Avant la cheminée, votre image ! Avant la décoration, le néces-

saire ! Avant l'autel, le dieu ! Arrangez-vous, comme vous voudrez ! Il ne s'enfoncera pas un clou chez moi, si ce n'est pour vous pendre ! Il ne se dépensera pas un sou, si ce n'est pour vous donner des bâtons ! »

Victor Hugo s'exécuta et commanda les cadres. Mais il fit mieux encore. Car, dans le même temps, il procura à son amie la joie de l'apercevoir en personne, plusieurs fois par jour.

Au sommet d'*Hauteville-House*, il venait, en effet, de faire construire ce qu'il nommait, un peu prétentieusement, son « salon de cristal », et ce que nous appellerons proprement un belvédère couvert et vitré du haut en bas. Sa chambre étant de plain-pied avec ce « grenier sublime », c'est là que, tous les matins, de bonne heure, il s'appliquait à l'hydrothérapie, c'est là aussi qu'il travaillait, sur une tablette mobile fixée au mur, quand le froid ne le chassait pas dans quelque autre pièce de la maison. Devant ses regards s'étendaient la ville basse, le port, l'archipel des îles anglo-normandes et, par les temps clairs, la côte du Cotentin. Derrière, dans sa petite maison qui dominait légèrement *Hauteville-House*, Juliette le cherchait des yeux et paraissait veiller sur lui.

Dès le premier jour de son installation à *La Pallue*, elle lui avait écrit :

« Me voici donc, enfin, votre voisine ! C'est à bout portant maintenant que je vous décocherai mes tendresses et mes baisers. Il me semble que ce rapprochement de nos deux habitations rapproche aussi nos deux âmes... Je crois déjà sentir que j'entre plus avant dans ta vie... Je suis heureuse de vivre à côté de toi,

de voir tes arbres, d'entendre les aboiements de tes chiens et de regarder aller et venir, autour de ta maison, tout un peuple d'ouvriers flânant comme un seul homme !... »

De fait, on peut dire qu'à dater de ce moment, le corps de Juliette demeura seul à *La Pallue;* son cœur et son esprit habitèrent Hauteville-House.

S'éveiller au cri des mouettes, sauter du lit, courir à la fenêtre, essayer de distinguer à travers l'écharpe humide qui s'élève des flots, si « le cher petit ouvrier » est déjà debout ; s'il ne l'est point, guetter son lever de façon à surprendre son premier mouvement, entendre enfin le bruit de ses pas sur le parquet sonore, voir flamber son gilet rouge, et connaître, aux étourdissants moulinets que font ses bras, que la nuit lui fut clémente et le sommeil reposant, l'en féliciter avec une volée de baisers, recevoir de lui, en échange, « un de ces sourires qui vous mettent de la lumière dans l'âme pour toute la journée », assister de loin à sa toilette, sans pouvoir d'ailleurs intercepter un seul de ses regards, tant il est pressé de se mettre au travail; descendre au jardin, cueillir les roses dont on fera l'infusion dans laquelle il vient, tous les soirs, baigner ses yeux fatigués, choisir la rhubarbe ou les cerises avec quoi Suzanne garnira les tartes qu'affectionnent « les jeunes loups d'Hauteville-House », se retourner vers son jardin à lui ; déchiffrer, comme si on les voyait pour la première fois, les V et les H fleuris qui s'enlacent sur les parterres de la pelouse, se demander où il est passé, ce qu'il fait, à quoi il pense, caresser du regard la voile peinte d'une barque, en songeant que,

peut-être, il la contemple dans le même instant ; lire des journaux où on parle de sa gloire, entendre chanter les poules spécialement chargées de pondre, chaque jour, le déjeuner du poète, et presser aussitôt Suzanne de porter là-bas, très vite, les œufs tout chauds encore et la tarte toute fumante, suivre cette fille de l'œil, se dire qu'elle est bien heureuse d'entrer dans *Hauteville-House,* d'y respirer le même air que lui, ne fût-ce que cinq minutes, attendre qu'elle revienne, et ne consentir à se mettre à table qu'après lui avoir fait répéter plusieurs fois, que « M. Victor Hugo a bien dormi » ; tels étaient, en effet, les soins et les amusements par où Juliette manifestait, chaque matin, durant la belle saison, la tendresse qui l'animait.

L'après-midi, elle le passait à attendre la visite du maître, à l'accompagner dans ses promenades au bord de la mer, ou bien, s'il ne venait pas, à copier quelque poème de la *Légende*, quelque chapitre des *Misérables*. « De faire courir des pattes de mouche derrière cette pensée ailée, d'écrémer, avant tout le monde, le dessus de ce génie, de boire à même cette poésie, avant que personne y eût goûté », c'était si bon que le plus souvent elle en oubliait l'heure. Et le soir, au moment du dîner, quand le poète arrivait enfin avec ses fils et ses hôtes, il la trouvait encore à la tâche, joyeuse, sereine, presque confiante.

Malheureusement, ce bonheur s'évanouissait avec l'hiver, aussi rapidement que retombe la poussière irisée dont se pare la crête des vagues. Dès la Toussaint, il ne restait plus que la tourmente au dehors, et, au dedans, une obscurité qui empêchait même de lire,

même de copier. « Semblable à un grand lac renversé » sur les maisons noirâtres, le ciel laissait apparaître de loin en loin, toutes les trois semaines ou tous les mois, un soleil chétif et plombé. Le reste du temps, l'atmosphère demeurait « ouatée de rhumatisme », imprégnée d'humidité.

Juliette, qui venait d'atteindre la cinquantaine, s'accommodait fort mal de ce climat déprimant, et qui, dit-elle, lui eût mis très vite la mort dans l'âme, si elle n'y avait pas eu l'amour. En proie à des attaques de goutte, elle appréhendait que la décrépitude ne vînt très vite ; elle s'y résignait péniblement.

Que faire d'une vieillesse infirme ? que faire d'un corps dont l'âme n'est plus la maîtresse ? que faire même d'une âme à laquelle le préjugé ne permet plus d'aimer ? Juliette n'osait pas répondre à ces questions, crainte que tout lui manquât à la fois. Elle perdait peu à peu jusqu'au goût d'écrire ses tendres « gribouillis. » Les souvenirs heureux lui devenaient pénibles, les témoins de ses belles années lui donnaient de la gêne. Au mois de mai 1857, étant venu à Guernesey embrasser Victor Hugo, Alexandre Dumas sollicita l'honneur de revoir la « princesse Negroni ». « Qu'on ne me l'amène pas, dit-elle, je serais honteuse de me montrer sous le travestissement que m'ont fait la maladie et l'âge, et qui cache trop bien la jeunesse de mon âme [1]. »

[1] Est-il besoin d'ajouter que le bon Dumas se présenta tout de même à La Pallue, qu'il y fut très gracieusement accueilli, qu'il y déploya une verve sans égale, et ne se retira qu'après avoir improvisé sur l'album de Juliette des vers où il la félicitait de son éternelle jeunesse ? (4 mai 1857).

Dans ces sentiments, elle pensait souvent, longtemps, opiniâtrément, sinon à la mort, du moins aux morts. Et, soit qu'un prêtre s'en mêlât, soit que d'elle-même elle se sentît appelée vers la croix, elle revint pendant quelque temps aux pratiques religieuses.

Non pas qu'elle les eût jamais tout à fait abandonnées ; suivant une expression que Victor Hugo emploie volontiers, cette femme portait une âme avertie de Dieu, et dans ses heures d'angoisse, notamment après la mort de sa fille, elle avait couru vers l'église comme l'enfant blessé accourt vers sa mère, elle y avait passé des journées entières, entre autres celle de l'exhumation [1]. Plus tard, à Bruxelles, elle avait accoutumé de lire la messe chez elle, tous les dimanches [2], et d'aller, de temps en temps, sous les voûtes de Sainte-Gudule prier pour le « sublime proscrit ».

Mais c'est vraiment à Guernesey, entre 1856 et 1859, que ses préoccupations et ses pratiques perdirent l'apparence d'un acte de désespoir, pour revêtir le caractère d'une conviction raisonnée, d'une ferveur habituelle. D'ailleurs, les prétendues découvertes du spiritisme venaient de confirmer Victor Hugo lui-même dans la croyance où il fut toujours, que les âmes sont immortelles [3], qu'elles nous tiennent lieu là-haut, tantôt d'intercesseurs et d'alliés, tantôt de confidents et d'amis. Tout le premier, il encourageait

[1] 11 juillet 1846.

[2] 20 juillet 1846.

[3] Voir notamment, dans *Pendant l'exil*, son discours sur la tombe d'Émily de Putron.

donc Juliette à la prière, il louait, chez elle, le goût du surnaturel et il ne s'étonnait pas qu'elle lui dît :

« C'est aujourd'hui le dixième anniversaire de la mort de ma fille. Mon cœur les compte avec une sorte d'anxiété douce et triste, comme on compte les bornes d'une route inconnue, au long d'un voyage dont le gîte est incertain. Il me semble que tous les pas que je fais dans cette vie, mon enfant les fait dans l'autre pour se rapprocher de moi. Cette pensée ranime mon courage et ma confiance. J'espère, je prie, je t'aime, et j'attends [1] ».

Ou encore :

« C'est aujourd'hui la fête de ma pauvre Claire ; depuis ce matin, j'ai dépouillé tout le jardin de cette bonne Mlle Lebouteillier de ses fleurs blanches pour les mettre devant les portraits de cette chère absente. Si, comme tu le crois, les âmes envolées errent autour de nous, entre le ciel et la terre, elles doivent essayer de se rapprocher de nous sous les formes qui nous plaisent le plus et c'est peut-être leur haleine que nous respirons dans le parfum des fleurs. Mes lèvres ne s'approchent jamais d'une rose blanche, sans que je croie sentir les baisers de mon enfant [2]. »

Peu de mois après avoir écrit ces lignes, Juliette trouva, dans un coin de sa bibliothèque, égaré parmi les éditions originales que Victor Hugo lui prodiguait, un bon vieux livre, pauvrement couvert d'une basane fatiguée, méchamment imprimé sur du papier à chandelle, et qui portait, dans ses marges comme sur

[1] 21 juin 1856.
[2] 10 août 1856.

ses tranches, la trace de méditations répétées. C'étaient les *Vies des Saints*[1], telles qu'elle les avait gardées, sans doute, depuis son passage chez les Bernardines-Bénédictines de l'Adoraton perpétuelle, au couvent du Petit-Picpus.

Elle les ouvrit au hasard, lut un moment, laissa le livre se fermer de lui-même et crut qu'elle n'y penserait plus. Mais il faut croire que cette littérature religieuse, qu'elle qualifiait jadis de douceâtre, prenait maintenant sur elle un pouvoir insoupçonné, car elle y revint, elle en fit, peu à peu, sa lecture ordinaire, comme autrefois d'*Hernani* ou de *Marion*, et à la fin elle annota le volume, évoquant dans ses marges des souvenirs et des anniversaires.

Tristes souvenirs, notes mouillées de larmes. Le livre offrait-il le récit de quelque humble vie couronnée par le martyre d'une longue agonie ? Juliette écrivait au regard : 31 *mars, ma pauvre fille est tombée malade ce jour-là, qui était un samedi.* Le livre recommandait-il aux chrétiens de fortifier leur âme par la prière et les sacrements ? Juliette écrivait encore : 16 *juin, mon pauvre ange communia aujourd'hui mardi.* Le livre enfin s'ouvrait-il sur un long tableau du supplice infligé à cette sainte[2], qui regarda avec des

[1] *Vies des Saints pour tous les jours de l'année, avec différentes pratiques et des prières à la fin de chaque vie, se vend à Paris chez Savoye, rue Saint-Jacques, à l'Espérance, et chez tous les libraires tenant livres de piété, 1809.* L'exemplaire est annoté de la main de Juliette à partir du 11 mars 1859, saint Sophrone, jusqu'au 11 juillet de la même année, saint Jean, évêque. Nous devons la communication de ce touchant document au très aimable et érudit conservateur du musée Victor-Hugo, M. E. Planès, devenu, depuis, administrateur adjoint du musée des Gobelins.

[2] Exactement sainte Julitte.

yeux secs le meurtre de son petit enfant « faisant voir par là combien la grâce de Dieu pour qui elle souffrait l'avait élevée au-dessus des sentiments de la nature », Juliette notait : *Mort de ma pauvre fille bénie, un dimanche à huit heures et demie du soir.*

Puisqu'elle écoute la voix de sa morte, puisqu'elle communie en esprit avec l'enfant, dont la piété avait été si solide, on doit noter ici que jamais Juliette ne fut plus près de revenir à la religion de ses jeunes années ; il eût suffi, pour qu'elle fît le chemin jusqu'au bout, que le poète des *Contemplations* la laissât embrasser le dogme, comme il l'avait naguère conduite à adopter certaines croyances métaphysiques. Mais il ne lui en donna ni la licence, ni même le loisir.

IV

Au mois d'avril 1863, et alors que Juliette relevait à grand'peine d'une nouvelle attaque de goutte, Victor Hugo s'avisa, en effet, de l'humidité qui régnait à *La Pallue*. D'accord avec ses fils, qui paraissent avoir épousé très vite une pareille idée, il arrêta donc que « Juju », comme il l'appelait, déménagerait au plus vite, et que, pour la seconde fois, il serait l'architecte, le tapissier et le décorateur de sa nouvelle habitation.

Juliette fit à ce projet une résistance aussi longue que vive. La maison qu'on lui destinait offrait, en effet, le grave inconvénient d'être assez éloignée d'*Hauteville-House*. A l'idée qu'elle ne pourrait plus guetter, pendant une bonne partie de la journée, les

moindres gestes de son amant, notre héroïne éclata donc en plaintes et en doux reproches :

« Renoncer à notre voisinage, pour assurer peut-être quelques heures de plus à ma vie, écrit-elle, le 25 avril 1863, vraiment cela n'en vaut pas la peine. La question pour moi n'est pas de vivre longtemps, mais de vivre le plus près de toi possible. »

Et le 26, elle ajoute :

« Mon jardin lui-même me fait fête ; les fleurs me crient : ne t'en va pas ! Elles ont raison ; la santé est là où est le bonheur ; et le bonheur est de s'aimer côte à côte, les yeux dans les yeux, l'âme dans l'âme. »

Cependant, Victor Hugo tint bon, et le 2 février 1864, jour anniversaire de la première représentation de *Lucrèce Borgia*, « la princesse Negroni » planta la crémaillère dans sa nouvelle habitation, qu'elle baptisa *Hauteville-Féerie.*

Là encore le poète avait tout disposé lui-même, « entassant les coffres vermoulus sur les bâtons de chaise les plus vétustes, dressant le Pelion de la friperie sur l'Ossa des culs de bouteille[1] ». Se souvenant en outre de l'attachement que portait autrefois Juliette à leur chambre de la rue Saint-Anastase, il avait essayé de reconstituer fidèlement cette pièce, avec ses tentures de damas rouge et or, les paons brodés à même chaque panneau, les magots de faïence et les dragons de porcelaine qui ornaient le bahut, et surtout les miroirs où se multipliaient et se jouaient confusément meubles, bibelots et oiseaux.

[1] 2 juillet 1863.

A la vue d'une telle « merveille », Juliette lui manda qu'elle cherchait vainement « des mots tout neufs pour exprimer son admiration et sa reconnaissance ». Puis comme elle le savait très souvent privé de Mme Victor Hugo, qui faisait sur le continent de fréquents voyages, comme elle le trouvait plus que jamais dénué de tout confort, elle offrit de lui servir, tour à tour, d'hôtesse et d'intendante.

Dès 1863, nous la voyons ainsi suppléer complètement Mme Victor Hugo, pendant une courte absence de cette dernière ; et, à la fin de 1864, durant une autre absence, qui cette fois se prolongea jusqu'au mois de février 1867, nous la voyons encore prenant un soin égal d'*Hauteville-House* et d'*Hauteville-Féerie.*

Une différence apparaît néanmoins dans sa manière de gouverner chacune de ces deux maisons. A *Hauteville-House*, elle administre sans se montrer, en personne sage, discrète, et même un peu secrète. C'est elle qui dirige les domestiques, et qui, au besoin, les redresse, c'est elle qui vérifie les comptes et qui les réduit. Mais elle accomplit sa tâche de loin et dans l'ombre ; officiellement, le poète passe pour vivre seul, avec ses fils et sa belle-sœur, Mme Julie Chenay ; quand il reçoit certains amis parisiens, le nom de Juliette n'est même pas prononcé.

A *Hauteville-Féerie*, au contraire, notre héroïne est chez elle ; elle a reçu mission de se comporter en maîtresse de maison, de prodiguer son esprit aussi bien que ses talents ménagers : elle doit, suivant ses propres expressions, « faire tantôt la dame, et tantôt la cuisine ».

Pour ce double rôle, on pourrait croire qu'elle montrait un éloignement d'autant plus grand que la société des proscrits, présentés chez elle par Victor Hugo, lui semblait plus pesante. On se tromperait ; une fois encore, Juliette accepta ici, par devoir et par dévouement, ce qu'elle n'eût jamais désiré, ni même accepté par goût.

Visiblement, en effet, le poète s'ennuyait [1] ; il avait beau composer de magnifiques vers, son dialogue avec la grande nature commençait de lui devenir monotone. A ce génie un peu théâtral, il fallait mieux qu'un beau décor, il fallait un public. A cette éloquence naturelle, trop verbeuse, mais dont on rapporte néanmoins qu'elle laissait loin derrière elle tout ce qu'il a mis dans ses livres, il fallait un auditoire, du bruit, de la contradiction, des applaudissements. Privé de tout cela, l'auteur des *Châtiments* n'était plus que l'ombre du poète de *Ruy Blas*. Sans doute, l'air salin fouettant sa complexion robuste et sanguine, la colère soutenant son humeur contre Napoléon III, il avait encore beaucoup de moments pendant lesquels il se montrait plein d'allant et de ressort. Mais il en avait d'autres où il traînait avec lui un découragement et une fatigue qu'exprimaient les plis violents de ses lèvres, la chute molle de ses joues mal rasées, les sillons épais de son front, et surtout les lourdes poches formées au-dessous de ses yeux. Sa mise annonçait alors une complète

[1] Cet ennui perce déjà, en 1855, dans une lettre du 14 janvier, à Emile Deschanel : « Vous êtes, écrit Victor Hugo, marié au bonheur, à une charmante femme, aux *applaudissements*, aux sourires. Moi, j'ai épousé la mer, l'ouragan, une immense grève de sable, la tristesse, et toutes les étoiles de la nuit. » (V. Hugo, *Correspondance*, t. III.)

démission de lui-même, et quand il passait sur la place de Hauteville, avec son chapeau girondin maltraité par le vent de mer, son foulard de cachemire noué autour d'un cou rebelle au faux-col, sa redingote, ouverte, l'été sur une chemise indigente de boutons, et l'hiver sur un gilet soi-disant rouge, dont Robespierre n'eût pas voulu [1], les petits enfants qu'il aimait tant se détournaient de lui comme d'un maudit.

Juliette entendit fort bien ces muets avertissements et dès qu'elle fut établie dans le cadre assez vaste d'*Hauteville-Féerie*, elle essaya de reconstituer la société qu'elle avait naguère présidée à Jersey. Elle voulut même en élargir le cercle ; elle y fit entrer quelques nouveaux venus.

Malheureusement, les proscrits de Guernesey appartenaient, paraît-il, à cette sorte de personnes que toutes les supériorités gênent, et qui ne pardonnent même pas celle du génie. S'appelât-il Victor Hugo, ils enrageaient de trouver un homme plus riche qu'eux, plus instruit, plus reluisant ; une furieuse démangeaison les prenait de maudire après boire « le richard, qui leur avait offert du veau assaisonné d'éloquence »; puis, l'auteur de *Napoléon le Petit* ne paraissant pas de ceux que l'on maudissait en face, ces messieurs s'en prenaient, le lendemain, à son amie. Les perfidies, les mots désagréables étaient alors prodigués ; de bonnes âmes se chargeaient d'exciter la jalousie de Juliette,

[1] On peut vérifier tous ces traits, en demandant à voir, au musée Victor-Hugo, la série très nombreuse des photographies du poète prises par ses fils, pendant l'exil. Il y a là de ces *instantanés*, comme on dirait aujourd'hui, qui en racontent long sur les petites misères du grand proscrit.

en apportant à *Hauteville-Féerie* des histoires d'un ragoût fort épicé, et dont Victor Hugo passait pour le héros ; d'autres la félicitaient d'être entretenue par lui sur un pied à la vérité peu démocratique, mais fort honorable pour une « dame de son âge ». On critiquait, comme autant d'attentats à l'égalité, le culte qu'elle rendait à Olympio vieillissant, et les procédés que montrait Olympio pour « une Juju en cheveux blancs », la chère habitude où elle était de l'accompagner le soir, aux lanternes, quelque temps qu'il fît, jusqu'à la porte d'*Hauteville-House*, et la coquetterie qu'il gardait de baiser alors la main de sa maîtresse, comme il eût fait celle d'une reine. On daubait, enfin, sur les cadeaux qu'il lui offrait, et quand, en l'honneur de la Sainte-Julie, la pauvre femme recevait des salières anciennes ou bien des couteaux à manche d'argent, on la mettait dans le cas de s'écrier : « Comment avouer cette splendeur ? jamais, jamais devant eux, je n'oserai étaler cela sur ma table [1] ! »

D'assez fréquentes discussions s'élevaient par la suite entre le poète et son amie. Avec sa flamme accoutumée, et surtout avec « l'aimable indulgence, le divin laisser-aller », que Juliette aimait à opposer « aux exigences quinteuses des vieux démagogues, grognons et malencontreux », Victor Hugo prétendait faire voir tout le beau côté de la proscription et que leurs compagnons d'exil portaient, dans des corps affaiblis par le dur climat et les privations, des âmes fidèles, des cœurs purs et fiers, dévoués à la cause du

[1] 30 mai 1863 et 4 décembre 1868.

peuple. Glissant sur sa pente préférée, il ajoutait que « ces hommes d'airain feraient plus tard la république, et, dans la république, l'union, l'harmonie, la lumière, le bien-être ». Il annonçait la diffusion complète des lumières par la liberté de la presse et l'instruction obligatoire, la fin des guerres, celle du paupérisme, la constitution des Etats-Unis d'Europe.

Juliette admirait que son amant devînt prophète, elle le comparait à Jésus-Christ, et elle le lui disait bonnement. Par contre, pour ce qui était des proscrits, elle ne voulait rien entendre et répondait que ces gens-là étaient des « bourgeois, des bourgeois mal venus, des bourgeois honteux d'eux-mêmes, des bourgeois éteints dans les brumes de l'Océan, mais enfin des bourgeois »; qu'ils portaient la blouse par air, mais que, dans le fond, ils désiraient de revêtir l'uniforme ou la redingote ; qu'ils affectaient de vivre parmi « les vapeurs rances du tabac et de l'ivrognerie chronique, mais que tôt ou tard, à Paris ou dans les provinces, ils enrichiraient de leur clientèle des fabricants de cosmétiques et d'eaux capillaires »; qu'ils jouaient aux « socialistes peu sociables », aux « fantômes barbus, crochus, moussus, poilus, bossus et obtus », mais qu'ils enviaient les préfets, les ministres, les académiciens, et caressaient le rêve intérieur de fréquenter quelque jour l'Opéra et ses coulisses, d'avoir part aux grâces et aux faveurs ; qu'ils « parlaient abondamment de la sueur du peuple », mais qu'ils offraient dans leurs réunions « le parfait tableau de la paresse conversant avec la vulgarité ». — « Donnez-moi un peu d'argent, concluait-elle, donnez-moi des prébendes, des décora-

tions, des places, et, selon l'occasion, je ferai de tous ces Diderots des marguilliers, de tous vos Marats, des petits-maîtres [1]. »

Nous ignorons ce que pouvait bien opposer le poète à ces propos passionnés ; un jour pourtant, il dut intervenir et représenter que Juliette passait la mesure. Faisant elle-même la police de sa maison, n'avait-elle point jeté dehors un proscrit qui lui manquait de respect ? Une fois de plus, Victor Hugo prêcha la mansuétude. Il s'attira cette réponse :

« Je t'aime trop, pour ne pas garder fièrement la dignité que me donne cet amour. Devant toi je ploie les genoux ; devant les autres hommes, je regarde de haut, car je suis au-dessus d'eux de toute la grandeur de mon amour [2] ».

Cette dignité simple, à laquelle Juliette attache ici un si haut prix, et dont elle prétend ne se départir qu'en faveur de son poète, elle sut la garder dans la circonstance la plus délicate de sa vie, c'est-à-dire au moment où Mme Victor Hugo lui tendit la main. Non pas qu'elle ait refusé la sienne, mais là où toute autre aurait péché par excès de contentement ou de familiarité, elle montra une réserve discrète et qui l'honore.

Depuis l'exil, la situation réciproque des deux femmes offrait d'ailleurs un grand changement. D'un côté, avec ses distractions perpétuelles, ses fatigues continues, ses somnolences, son incapacité de diriger

[1] 12 mai et 10 juin 1853, 15 et 28 mars 1854, 14 avril 1855, 24 mars 1856 et 23 décembre 1858, etc., etc.

[2] 19 décembre 1864. Il s'agissait probablement de Hennett de Kesler.

une maison [1], Mme Victor Hugo s'était laissé envelopper peu à peu par le tissu d'attentions, de politesses et de gâteries que Juliette prodiguait à elle et aux siens ; les rapports de ses domestiques et de ses fils sur ce qui se passait à *Hauteville-Féerie* lui avaient donné bonne idée de notre héroïne. Son indulgence naturelle faisant le reste, elle se montrait toute disposée à traiter en voisine, et même en amie, celle qu'elle eût pu traiter en rivale.

D'un autre côté, Juliette n'éprouvait plus, comme autrefois, dans les commencements de son amour, la jalousie un peu spéciale qu'inspirent aux maîtresses les épouses légitimes ; elle souffrait très bien que le poète lui offrît une photographie, le représentant, lui et sa femme, dans une pose « qui symbolisait leur félicité domestique ». Et elle lui écrivait à ce sujet :

« Ce que mon cœur accepte ne peut pas déplaire à mes yeux. Loin d'être jalouse de la souveraine beauté de Mme Victor Hugo et de ses saintes qualités, je la voudrais plus belle et plus sainte encore pour l'honneur de ton nom et pour ton bonheur [2]. »

Ou bien encore, elle envoyait une tarte aux habitants d'*Hauteville-House*, le jour qu'ils fêtaient la Sainte-Adèle et elle y ajoutait ce billet :

« J'ai le cœur plein d'une tendresse infinie pour tout ce que tu aimes... Soyez gais, soyez heureux. Le reflet de vos joies suffit à illuminer mon âme [3]. »

[1] Sur Mme Victor Hugo pendant l'exil, on trouvera des observations caractéristiques, dans le livre d'ailleurs bienveillant et respectueux de Paul Stapfer, *Victor Hugo à Guernesey* et surtout dans le bel ouvrage de M. Gustave Simon, *La vie d'une femme*, Paris, Ollendorf, 1914.

[2] 17 janvier 1853.

[3] 15 décembre 1862.

Ce qui empêcha longtemps, entre Mme Victor Hugo et Juliette, un rapprochement auquel leur cœur semblait si bien préparé, ce fut l'idée du *cant* anglais, et principalement la crainte des Guernesiais, peuplade austère, dont Victor Hugo a écrit qu'elle rendait prudes jusqu'aux paysages de l'île! Juliette appréhendait les propos méchants que ces gens ne manqueraient pas de tenir et les proscrits de lui rapporter, si elle acceptait les avances venant d'*Hauteville-House* ; pendant les dix premières années de l'exil, c'est donc à peine si elle entra dans la maison de son ami une fois, une seule, en 1858, afin d'admirer les merveilles que le maître y avait soi-disant accumulées ; encore Mme Victor Hugo était-elle absente ce jour-là.

A la fin de 1864, la femme du poète devint pressante; elle allait partir pour le continent, afin de se faire soigner les yeux ; son voyage pouvait et devait, en réalité, durer de longs mois.

Quelle que fût son indifférence à l'égard des choses du ménage, il est probable qu'elle ne confiait pas son mari, sans quelque inquiétude, aux bons soins de sa sœur, Mme Julie Chenay, une personne qui, à son exemple, se vantait de ne posséder « ni esprit de suite, ni esprit de chiffres ». Elle s'avisa donc de l'utilité qu'offrait l'amie du poète en de semblables conjonctures et, prenant prétexte du dîner auquel, tous les ans, Victor Hugo invitait, le jour de Noël, les enfants pauvres de Guernesey[1], elle écrivit à Juliette le joli billet suivant:

[1] On connaît, par Victor Hugo lui-même qui est là-dessus plein de discours, les origines et l'histoire de ce dîner des enfants pauvres. « Tous les mardis, écrit-il à Octave Lacroix, le 30 juin 1862, je donne à

Hauteville-House, 22 décembre 1864 [1].

Nous célébrons Noël aujourd'hui, Madame. Noël est la fête des enfants, et, par conséquent, des nôtres. Vous seriez bien gracieuse de venir assister à cette petite solennité, la fête aussi de votre cœur.

Agréez, Madame, l'expression de mes sentiments aussi distingués qu'affectueux,

ADÈLE VICTOR HUGO.

Mais Juliette tint bon, et répondit par un autre billet, d'un agréable tour, lui aussi :

Hauteville, jeudi 22 décembre.

La fête, Madame, c'est vous qui me la donnez.

Votre lettre est une douce et généreuse joie ; je m'en pénètre. Vous connaissez mes habitudes solitaires et ne m'en voudrez pas si je me contente aujourd'hui, pour tout bonheur, de votre lettre. Ce bonheur est assez grand. Trouvez bon que je reste dans l'ombre, pour vous bénir tous, pendant que vous faites le bien.

Tendre et profond dévouement,

J. DROUET.

Ce parti pris d'effacement, Juliette le conserva même pendant la longue absence de Mme Victor Hugo, en 1865 et 1866. D'entrer dans Hauteville-House, dont

dîner à quinze petits enfants pauvres, choisis parmi les plus indigents de l'île, et, ma famille et moi, nous les servons. Je tâche par là de faire comprendre l'égalité et la fraternité à ce peuple féodal. » — Un grand dîner annuel était organisé le jour de Noël, avec distribution de vêtements et jouets. A partir de 1868, le nombre des jeunes invités fut porté à quarante. — Tous les jours, il y avait en outre, à la porte d'Hauteville-House, une distribution de pain et de vivres aux indigents.

[1] Nous donnons cette lettre et la réponse de Juliette d'après Jules Claretie, (*Le Temps* du 5 décembre 1912). Mais nous avons rétabli leur date exacte. Jules Claretie donnait celle de 1854. Lui qui a écrit une *Vie de Victor Hugo* n'ignorait cependant pas qu'en 1854, le poète était encore à Jersey.

elle gouvernait de loin l'office et la cuisine, la tentation ne lui manquait point. Ainsi que Mme Victor Hugo l'avait prévu, elle se sentait surtout attirée par « le dîner des enfants pauvres » et le 2 février 1865, elle écrivait au poète :

« J'ai assisté à la descente de tes intéressants petits pauvres. Ils paraissaient repus, fort contents et fort bruyants. Les tout petits, seuls, avaient de la tenue, et léchaient gravement le dessus de leurs gâteaux qu'ils n'avaient plus la force de manger. C'est un spectacle dont je ne me lasserais pas. J'ai plus d'une fois envié le bonheur de servir ces déguenillés. J'appelle sur toi et sur eux les bénédictions de Dieu. »

Mais, sitôt après cet aveu, Juliette ne s'en tenait pas moins à sa première résolution, et, dans la suite, comme Victor Hugo la pressait de dîner chez lui, fût-ce en cachette, elle écrivait encore :

« Permets-moi de refuser l'honneur que tu me fais, au nom des trente années de réserve, de discrétion et de respect que j'ai eues envers ta maison [1] ».

A la fin, ce fut pourtant Mme Victor Hugo qui l'emporta, et qui vint à bout d'une si belle résistance. Dès son retour à Guernesey, le 15 janvier 1867, elle déclara en effet son intention de faire une visite à Juliette. Gros événement. Il ne fallut rien moins que toute la diplomatie du poète pour en régler le détail, et en arrêter le protocole. La visite eut enfin lieu le 22 janvier ; il semblait impossible de ne pas la rendre. Juliette s'acquitta de ce soin le 24. Et dès lors, elle

[1] 6 mai 1865.

n'eut plus peur de franchir souvent le seuil d'*Hauteville-House.* Sans y trouver son couvert mis, ainsi qu'on l'a prétendu légèrement, elle y venait presque tous les jours, pour collationner le manuscrit et les copies des *Misérables* avec l'aide de Mme Chenay ; en 1868, nous voyons même qu'elle y passa un mois entier, le mois de mai, pendant un voyage que fit en France sa fidèle Suzanne.

Pareillement, elle n'hésita plus à se montrer aux côtés de Victor Hugo, de ses fils, ou même de sa femme, pendant les voyages qu'ils faisaient de compagnie, et tandis qu'en 1861, par exemple, au cours du voyage à Waterloo et à Mont-Saint-Jean, on la voit encore prenant ses repas à part, ayant l'air, par suite, d'ignorer Charles Hugo, à partir de 1867, on la rencontre couramment au domicile de ce dernier, 4, place des Barricades, à Bruxelles ; elle y assiste aux dîners de famille, elle y goûte, auprès de Mme Victor Hugo et de sa bru, ce qu'elle appelle elle-même le charme « d'une réhabilitation délicate et discrète », elle y est de toutes les fêtes, comme aussi de tous les deuils.

C'est, en effet, à Bruxelles que naquirent les trois petits-enfants du poète, et c'est à Bruxelles qu'il perdit coup sur coup, au mois d'avril et au mois d'août 1868, le premier de ces petits-enfants et Mme Victor Hugo. Il pleura cette dernière avec l'émotion convenable à un homme que le souvenir du premier amour n'avait heureusement point quitté. Quant à Juliette, ses regrets furent des plus sincères. Elle n'osa pas suivre l'enterrement, toujours afin d'éviter les commentaires malveillants. Mais, quelques jours

après, quand elle revint place des Barricades, et trouva inoccupé le fauteuil que M[me] Victor Hugo emplissait naguère de son indulgente personne, elle ne put contenir ses larmes :

« Il m'a fallu réagir de toutes mes forces, écrit-elle au poète, pour dominer mon trouble devant tes chers enfants. Je ne m'en suis tirée qu'en priant l'âme de ta femme de me sourire de là-haut, comme elle avait elle-même l'habitude de le faire, chaque fois que je franchissais son seuil [1]. »

Victor Hugo et son amie revinrent à Guernesey le 6 octobre 1868. Ils continuèrent d'habiter chacun maison à part, et de prendre ensemble leurs repas, chez l'un ou chez l'autre. Ils recommencèrent aussi leurs promenades au bord de la mer, leurs causeries, dans lesquelles la principale place appartenait maintenant au second fils de Charles Hugo, petit enfant laissé là-bas à Bruxelles, au fond de son berceau, et qui semblait, d'après Juliette, « un échappé du ciel ».

Appesantie par l'âge, notre héroïne ne pouvait pas toujours suivre son infatigable compagnon. Elle demeurait alors dans le coin du feu, lisant les *Vies des Saints* ou quelque autre ouvrage de piété. Sa sensibilité s'ouvrait plus que jamais aux impressions que donne l'idée de la mort. Fortement émue de la rapidité avec laquelle M[me] Victor Hugo avait été emportée, elle songeait que son tour et celui du poète viendraient peut-être bientôt et demandait à Dieu, comme une grâce, qu'il lui fût accordé de partir la première :

[1] 7 septembre 1868.

« Nos deux âmes sont tellement soudées, disait-elle, qu'il est impossible qu'elles ne s'en aillent pas en même temps, quand le moment sera venu de quitter ce monde. Pour moi, j'ai la conviction profonde que je ne survivrai pas à mon grand ami. Je m'applique tant que je peux à mériter cette récompense [1] ».

En attendant que son vœu fût rempli, elle profitait avidement des lueurs que jetait encore le foyer auquel elle aimait comparer son amour. Le 20 octobre 1864, Victor Hugo lui avait dédié ces beaux vers :

Quand deux cœurs, en s'aimant, ont doucement vieilli,
O quel bonheur profond, intime, recueilli !
Amour, hymen d'en haut, ô pur lien des âmes !
Il garde ses rayons, même en perdant ses flammes.
Ces deux cœurs qu'il a pris jadis n'en font plus qu'un,
Il fait, des souvenirs de leur passé commun
L'impossibilité de vivre l'un sans l'autre ;
(Juliette, n'est-ce pas ? cette vie est la nôtre !)
Il a la paix du soir avec l'éclat du jour,
Et devient l'amitié, tout en restant l'amour [2].

Juliette savait la pièce par cœur, sa « voix intérieure » la lui récitait, et dans l'enchantement où la jetait une si douce musique, elle bénissait maintenant l'exil, qui lui permettait de garder pour elle seule le cher musicien. « Si j'osais, disait-elle, je demanderais au ciel de prolonger notre séjour ici autant que nos vies. » Et très ingénûment, elle essayait de persuader à Victor Hugo que Guernesey formait « l'antichambre du Paradis », elle tentait de lui faire chérir « cette petite

[1] 16 février 1869.
[2] *Toute la Lyre, l'Amour*, XLVII.

patrie de poche », à l'égal de la vraie patrie, ajoutant qu'il possédait assez de gloire pour rendre l'île « grande comme le monde ».

Malheureusement le poète goûtait fort peu ce genre d'exhortations et réglait sa conduite tout à rebours. Son humeur semblait de plus en plus inquiète. Au mois d'août 1869, il entraîna Juliette avec lui, d'abord jusqu'à Bruxelles, où Charles Hugo et Paul Meurice se joignirent à eux, puis jusqu'aux bords du Rhin, où les attiraient tant de souvenirs. De retour à Guernesey, le 6 novembre, il s'occupa d'établir le programme d'un voyage en Italie, pour l'hiver suivant; en même temps, il préparait de loin la reprise de *Lucrèce Borgia*, à la Porte Saint-Martin. Il la considérait comme une revanche à prendre sur Napoléon III. Il la voulait éclatante.

Le voyage en Italie ne fut jamais fait. Mais le 2 février 1870, jour anniversaire de la première représentation, *Lucrèce* souleva de longues acclamations. On ne lui trouva « ni un pli ni une ride [1] ».

Le vieux poète en eut de la joie. Comme il pressentait d'ailleurs la chute de l'Empire et devinait, chez les Français, la fatigue d'un régime qui confondait, depuis dix-huit ans, le gouvernement avec l'espionnage, la politique avec la police, il redoubla d'activité dans sa propagande, écrivit lettres sur lettres, manifestes sur manifestes. Plus Juliette avouait la fatigue de l'âge, plus il semblait défier les années.

Parfois il défiait aussi le bon sens. Le 14 juillet 1870,

[1] G. Sand, lettre à Victor Hugo recueillie dans le volume de ce dernier, *Pendant l'exil*.

il fit planter solennellement, dans le jardin d'*Hauteville-House*, un chêne qu'il dédia aux « Etats-Unis d'Europe ». Tourné vers l'est, il adressa gravement aux citoyens de ce nouveau pays un discours composé de cent soixante-huit vers [1]. Hélas, la réponse vint bien de l'est, mais ce fut le canon prussien qui s'en chargea.

[1] V. *Les quatre vents de l'Esprit, Le livre lyrique.*

CHAPITRE VIII

« CE QUI REMPLIT TOUT LE COEUR »

« Eh bien, nous avons revu ces braves D... Toujours aussi placides, toujours aussi simples. Rien ne les modifie, ni ne les entame. Les jours, les années, les événements, les malheurs passent sur eux sans laisser de traces visibles. Ils étaient hier ce qu'ils sont aujourd'hui, ce qu'ils seront demain : heureux, passifs et invulnérables. Je ne les envie pas, je préfère sentir mon âme à vif devant la douleur comme devant la joie. La quiétude est faite de tiédeur, c'est-à-dire d'indifférence, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus écœurant dans l'ordre moral [1]. »

Ainsi parlait Juliette en 1870, à propos d'un couple de bourgeois anglo-normands qu'elle venait de retrouver au cours d'une promenade dans l'île de Jersey, après quinze ans de séparation. On voit par là qu'elle comptait défendre son cœur contre le ralentissement dont l'âge est communément la cause. Malgré sa démarche appesantie, ses bras devenus débiles, ses yeux las, elle prétendait garder encore, et nourrir, une sensibilité toujours jeune, toujours prête, toujours

[1] 25 mars 1870

prodigue de baisers ou de larmes. Qu'à cela ne tienne ! Les circonstances auxquelles nous touchons vont mieux faire que de la servir ; elles vont la gâter.

I

A la fin du mois d'août 1870, c'est-à-dire dès qu'il connut l'étendue de nos premiers désastres, Victor Hugo s'embarqua pour la Belgique. Puis le 5 septembre, aussitôt la République proclamée, il prit la route de notre frontière, où l'attendaient quelques officieux.

Encore qu'un peu théâtrale, la scène fut belle. Le « sublime proscrit » demanda du vin et du pain de France. Quand il eut bu et mangé, il pria Juliette de lui garder un morceau de ce pain-là, et avec ses deux mains réunies, il se cacha le visage, dans l'attitude d'un homme qu'éblouit trop de lumière. Mais, au témoignage de son amie, « on voyait les larmes filtrer à travers les doigts crispés [1] ». Silencieux, les assistants respectaient cette grande douleur...

Le poète et notre héroïne habitèrent d'abord chez Paul Meurice, avenue Frochot ; on les vit peu après à l'hôtel du pavillon de Rohan [2]. Ils s'installèrent enfin, lui, dans un petit appartement meublé, au nº 66 de la rue de La Rochefoucauld, elle à deux pas de là, dans un entresol assez spacieux, d'un loyer de 1.100 francs, au nº 55 de la rue Pigalle.

[1] 25 octobre 1874.

[2] Sur ce séjour du poète, il y a au moins deux témoignages, celui des Goncourt, dans leur *Journal*, t. II, p. 33 et celui de François Coppée, dans Wellington Wack, *op. cit.*, préface. Voir aussi, *Choses vues*.

Mais à peine venaient-ils de reprendre ainsi leurs douces habitudes de voisinage et d'intimité, qu'il leur fallut quitter Paris.

Le 8 février 1871, Victor Hugo fut, en effet, élu membre de l'*Assemblée Nationale*. Et comme il ne pouvait plus se passer de ses petits-enfants, il transporta toute sa maison à Bordeaux, depuis son fils Charles jusqu'à sa maîtresse Juliette, sans oublier les deux héros de l'*Art d'être grand-père*. On partit le 13 février ; le poète prit séance le 15. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer comment ce prodigieux amasseur de nuées entendit ses devoirs de député. Disons donc vite que, transportant dans la politique son goût immodéré du contraste, il s'appliqua, trois semaines durant, à essayer de concilier des sentiments et des idées inconciliables, par exemple, l'amour de la patrie et la superstition de la paix, la haine du peuple vainqueur et l'espoir d'une alliance avec lui. A la fin, le 8 mars, Victor Hugo crut devoir donner sa démission, parce que ses collègues refusaient à Garibaldi la nationalité française. Et il allait reprendre le chemin de fer quand un nouveau deuil le frappa : la mort subite de Charles Hugo, survenue le 13 mars.

Le corps de ce malheureux et charmant jeune homme fut ramené à Paris, où l'enterrement eut lieu le 18 mars, dans le sinistre décor de l'insurrection naissante. Trois jours après, le 21, Victor Hugo partit pour la Belgique, afin, disait-il, de régler le sort de ses petits-enfants.

Là, il recommença de vouloir marier la nuit avec le jour, le crime avec l'héroïsme. De même que peu auparavant, à l'Assemblée de Bordeaux, il avait parlé en

prose, « pour la guerre, dans le présent, et la paix dans l'avenir », de même, il entreprit, à Bruxelles, de célébrer et de honnir tour à tour, la Commune, en prose mêlée de vers, de la glorifier « dans son principe », tout en la condamnant « dans ses applications » ! Il prétendait aussi ressusciter le droit d'asile en faveur des insurgés fugitifs, et déclara hautement que sa maison de la place des Barricades leur était ouverte.

Les Belges ne trouvèrent pas bon qu'un homme auquel ils accordaient l'hospitalité appelât ainsi, dans leur paisible capitale, les prétendus philosophes qui venaient d'incendier Paris, les soi-disant patriotes qui venaient de verser le sang français. Le 27 mai 1871, la maison de la place des Barricades fut donc l'objet d'une manifestation violemment hostile, et le 30 du même mois, un arrêté d'expulsion fut signifié au poète.

Il se retira à Vianden, dans le grand-duché de Luxembourg, et ne rentra définitivement à Paris qu'au mois de septembre 1871.

Juliette l'avait suivi dans tous ces déplacements ; elle revint avec lui, et à peine les malles défaites, elle entreprit bravement de le divertir, en formant, dans le modeste salon de la rue Pigalle, une petite société d'amis et de dévots. Mis de la sorte à portée de briller, le maître, se disait-elle, oubliera les douleurs de l'exil, les angoisses du siège, la déconvenue de Bordeaux ; le goût de l'Art et de la Beauté ressaisira son cœur, trop longtemps passionné pour la politique ; au monde courbé dans l'attitude de l'admiration, il donnera encore de beaux vers et de bonne prose.

Juliette s'en faisait accroire et présumait trop, sinon du poète, au moins d'elle-même. A force de vivre, en effet, « dans une île » solitaire, et d'y consacrer toute son activité à un seul objet, elle avait fini par perdre ce qu'on pourrait appeler le sens social. De la France et surtout de Paris, tout lui paraissait nouveau, tout l'inquiétait.

« Chaque visage inconnu me trouble, avoue-t-elle, dès le 21 février 1871, et cela est si fort, qu'en l'écrivant seulement, je me sens devenir plus bête que nature. »

L'état de sa santé n'était pas pour lui rendre de la présence d'esprit. Goutteuse et cardiaque, presque obèse, elle marchait difficilement, dormait fort mal, et commençait à ressentir une lassitude générale.

« Je suis si fatiguée, écrit-elle, qu'il me semble que le repos éternel ne me reposera pas assez [1]. »

Ou encore :

« Je suis finie, archi finie ; je ne suis plus bonne qu'à t'aimer dans un coin d'hospice de la vieillesse [2]. »

Elle termine en invoquant sainte Périne « patronne des incapables et des inutiles », en donnant des regrets à Guernesey, ce « cher petit paradis perdu », en suppliant qu'on l'y ramène et qu'on la laisse finir, dans ce lieu d'élection, une vie désormais sans but.

Soit qu'il fût touché par les plaintes et les prières, soit qu'un tendre intérêt le poussât lui-même à entreprendre le voyage, soit enfin que ses deux échecs successifs aux élections législatives lui donnassent de

[1] 26 avril 1872.
[2] 19 mai 1872.

l'humeur et de l'éloignement pour Paris et les Parisiens, Victor Hugo entra dans les vues de son amie. On renonça temporairement à tenir salon rue Pigalle ; on refit des caisses et des malles, et le 14 août 1872, on partit vers l'île bienheureuse.

Une maison qu'habite le souvenir, des boiseries dont chaque dessin, chaque sculpture, rappellent à ses yeux ravis quelque amusement de son poète, des meubles qu'ils cherchèrent de concert, qu'ils disposèrent ensemble, mille bibelots, dont le plus pauvre paraît un trésor, s'il évoque l'émotion dans laquelle communièrent autrefois leurs deux âmes, un jardin où tout parle du proscrit de la veille, depuis l'anémone qu'il affectionnait jusqu'au cerisier qu'il a lui-même planté, au delà, un horizon tellement vaste que le cœur semble s'agrandir à sa vue et « se sent capable d'aimer plus et d'aimer mieux », — voilà ce que Juliette vient redemander à Guernesey, et, dans le premier instant, voilà bien ce que Guernesey lui rend. Le matin, à onze heures et demie, Victor Hugo fait, dans *Hauteville-Féerie*, une entrée joyeuse ; il mène ensuite son amie à *Hauteville-House*, où la table du déjeuner se pare orgueilleusement de Georges et Jeanne. L'après-midi, il organise une promenade familiale. La plus vaste calèche de l'île contient à peine tous les êtres chers dont il aime se voir entouré. Les heures se passent ainsi doucement, jusqu'au crépuscule, dont Juliette ne manque jamais de comparer les splendeurs à une strophe colorée.

Les soirées traînent davantage. Tantôt, en effet, l'orage monte du côté de l'ouest, précisément à l'en-

droit où le soleil s'engloutit dans la mer ; on dirait que « le bon Dieu, pastichant un des dessins du maître, s'est amusé à renverser son encrier dans sa poudre dorée [1] », on n'a que le temps de rentrer, de fermer en hâte les portes et les volets, on passe les heures à tenter vainement de soustraire au vacarme des éléments, une âme trop chétive, des sens facilement apeurés. Tantôt la nuit d'été baigne la nature de sa divine sérénité : on demeure au jardin ou à la fenêtre, parmi le silence que commande le ciel constellé ; le grand mouvement de l'Océan, qui se lamente là-bas, sur les rochers, met tout de même quelque bruit dans ce calme, et, dans l'âme, quelque inquiétude; on éprouve, à l'entendre, qu'il n'est point ici-bas de vrai repos ; les genoux plient d'eux-mêmes ; on désire supplier et prier.

De fait, Juliette ne pria jamais avec plus de persévérance et plus de ferveur. Non pas qu'elle ait continué la route où nous la rencontrâmes naguère, et qui semblait conduire à l'orthodoxie catholique. Elle n'adore plus maintenant que le dieu impersonnel dont Victor Hugo s'est proprement institué le grand-prêtre. Mais le poète a composé pour elle, soi-disant même pour eux deux, une oraison capable d'exprimer les plus secrets de leurs vœux. Et, sans fatigue, sans répit, Juliette la ressasse, tel un écolier qui craint d'oublier quelque difficile leçon :

« O Dieu, dit-elle, faites-nous vivre ensemble à jamais. Exaucez-le en moi, exaucez-moi en lui. Faites qu'il ne manque à aucun jour de ma vie et à aucun

[1] 12 septembre 1873.

instant de mon éternité. Faites que je sois à jamais, dans cette vie et dans l'autre, utile et aimée, utile au bien-aimé, aimée par lui. Sauvez-nous, transfigurez-nous, unissez-nous [1] ».

Pendant que notre héroïne vivait ainsi d'espoirs et de souvenirs, Victor Hugo vivait plus que jamais de réalités. On connaît sa gaillardise et l'assurance avec laquelle il se jouait de la vieillesse. Entre autres doctrines réconfortantes, il professait volontiers que le goût des femmes honore les barbons. Il recommandait « que ce sentiment restât toujours jeune, en dépit des années et des misères de la vie [2] », et dans l'âge où, suivant un mot célèbre, tant d'hommes achètent l'amour tout fait, il mettait sa gloire à le faire lui-même. Très fier d'ailleurs d'un tempérament dont la trempe ne l'avait jamais trahi, il accueillait assez mal les avis qu'on lui offrait sur cet article ; à certain médecin qui lui représentait un jour la nécessité d'une sage retraite : « Il me semble, répondit-il, que la nature nous doit là-dessus des avertissements, je les attends encore ».

Avec plus d'esprit qu'on ne l'a cru, et plus d'à-propos qu'on ne l'a dit, Juliette fermait quelquefois les oreilles et les yeux. Ou bien elle le prenait sur le ton du badinage, et félicitait Jupiter du succès remporté par sa plus récente métamorphose. N'est-ce pas elle qui improvisa, un soir, dans le petit salon de la rue Pigalle, ce quatrain d'un assez joli tour :

[1] 1er janvier 1873. V. plus loin, dans le choix de lettres, la lettre entière. Elle prouve que le texte de cette prière est de Victor Hugo.

[2] 28 octobre 1871.

Ruy Gomez a de tendres heures,
Près des femmes c'est un coquin :
Parfois, derrière Charles-Quint
Il dit : j'en pince et des meilleures [1] ?

Mais, le plus souvent, il faut bien reconnaître que l'esprit de notre héroïne n'était pas ici à la hauteur de son cœur, ou plutôt qu'il en était la dupe. Toutes les femmes lui donnaient alors de l'ombrage. Sous la voilette de la première visiteuse venue, elle croyait apercevoir sûrement un de ces ennemis dont elle a écrit qu' « ils vous tuent avec un sourire » ; elle devenait tourmenteuse, presque indiscrète ; bravant la défaveur qui s'attache à la jalousie attardée, comme le poète bravait celle qui accompagne l'amour sénile, elle écrivait vingt fois par mois des billets dans le goût suivant :

« Dites donc, Monsieur le poète ! à quelle étonnante infirmière sont dédiés ces vers galants que vous n'avez pas jugé à propos de me faire copier ? Ce petit scrupule de conscience cache probablement une grosse infamie dont mon pauvre vieux cœur aura à souffrir, hélas. A preuve le sourire contraint que j'ai essayé d'ébaucher en commençant cette lettre, et qui s'achève dans des larmes. J'ai tort d'avoir encore de ces curiosités douloureuses. Mais j'ai encore plus tort de t'aimer en 1872, avec la même passion ardente et jalouse dont je t'aimais en 1833. Cet anachronisme est plus qu'une faute, c'est un ridicule. Il faut que je l'expie [2]. »

[1] 12 juillet 1871.

[2] 27 janvier 1872. Le madrigal assez fade dont Juliette se plaint ici a été recueilli dans *Toute la Lyre*. (*Le Moi*, XXIII.)

Elle l'expia, en effet, et de manière très dure. A la jalousie proprement dite, c'est-à-dire à l'idée que le poète désirait d'autres femmes, et suivait presque toujours l'entraînement de son désir, elle fut bientôt contrainte d'ajouter le sentiment de la dignité froissée, la honte de certaines intrigues assez vulgaires, ourdies et menées près d'elle, dans son ombre, à son foyer. Etendant alors à Victor Hugo le besoin de propreté morale qu'elle ressentait pour son compte, depuis très longtemps, Juliette multipliait les cris d'alarme, les supplications indignées, les avis éloquents, voire même les menaces. Rien n'y faisait : avec sa petite main frêle, Eve victorieuse continuait de mener sur les chemins le vieux pontife du *Sacre de la Femme* ; il marchait derrière comme un enfant.

A la fin, et précisément dans le temps qu'ils revenaient de ce voyage à Guernesey, où nous la vîmes presque assurée de son bonheur, Juliette arrêta donc de frapper un grand coup. Elle abandonnerait la place aux multiples beautés que le hasard, le désir ou l'intérêt attiraient autour de son poète ; elle irait vivre, soit à Brest, chez sa sœur, soit à Bruxelles, chez ses amis Luthereau. Elle éviterait ainsi, une fois pour toutes, certaines promiscuités, dont la plus humiliante semblait celle d'une jeune soubrette, recueillie jadis par elle-même dans un esprit de charité et qui, pendant plus d'un an, venait d'installer chez sa bienfaitrice une véritable école de libertinage méthodique et progressif [1].

[1] De même que nous nous sommes défendu — par respect pour la mémoire de Victor Hugo, — de rappeler, dans ce livre, le détail de

Ayant emprunté 200 francs à des personnes dévouées Juliette partit en effet, le 23 septembre 1873. Il ne semble pas qu'elle ait laissé à Victor Hugo le moindre mot d'adieu. Mais lui-même ne tarda point à rédiger une lettre de rappel. Il la fit si éloquente, si pathétique, qu'une fois de plus, la pauvre femme feignit d'oublier le passé. Elle revint rue Pigalle, le 27 septembre ; le surlendemain, toute joyeuse, avec un élan de grisette, et des remords d'esclave pardonnée, voici de quel style elle écrivait aux personnes qui l'avaient momentanément recueillie [1] :

Paris, le 29 septembre 1873.

« Ah, chers amis que n'étiez-vous là, quand nous nous sommes retrouvés ! Vous qui étiez à notre peine, vous méritiez d'être à notre joie. Nous vous avons bien regrettés allez ! nous avions l'air, tous les deux, d'échappés de l'enfer se retrouvant en plein paradis. J'ai été bien folle, bien cruelle, bien stupide, mais j'en suis bien récompensée. Ce serait à donner envie de recommencer, si on pouvait espérer de ressusciter deux fois.

Dans le doute, je m'abstiendrai de renouveler cette formidable et horrible expérience. Jusqu'à présent, il m'est impossible de penser à autre chose qu'à mon bonheur. Je m'y enfonce, je m'y absorde tout entière.

l'affaire Biard, de même, nous omettrons celui des amours du poète avec Blanche-Marie L... Les curieux trouveront là-dessus un récit assez exact, mais fort incomplet, dans le livre de Mme Juana Richard Lesclide, *Victor Hugo intime*, Paris, Juven, 1903. Quant aux documents originaux, ils appartiennent à M. Jean-Pierre Barbier qui a bien voulu nous les communiquer.

[1] M. et Mme Louis Koch, ses neveux, alors en villégiature à Brest chez leur mere, et que Juliette avait un moment rejoints. C'est aussi à M. Louis Koch que Victor Hugo adressa la lettre pathétique dont nous parlons et dans laquelle il demandait qu'on lui rendît « la moitié de sa vie ». M. Louis Koch a cru devoir détruire cette lettre.

Dès que j'aurai repris le train-train de ma vie, je vous écrirai. Pour le moment, contentez-vous de savoir que nous vous aimons tous les deux de tout notre cœur et que nous sommes les plus heureuses gens de la terre et du ciel. Je vais ce soir, ou plutôt *nous* allons à *Marie Tudor* [1]. Que n'êtes-vous là ! »

II

A peine Juliette avait-elle lancé cet air de bravoure, que « son grand ami » lui imposa la fatigue d'un nouveau déménagement. L'auteur de l'*Art d'être grand-père* venait de perdre son fils François-Victor. Plus que jamais il se tournait vers ses deux petits-enfants, comme vers une consolation suprême, et à la fin de l'année 1873, il décida de faire maison commune avec leur mère et avec eux. Moyennant un loyer annuel de 6.000 francs, il loua donc, au nº 21 de la rue de Clichy, deux appartements superposés. Le 28 avril 1874, Juliette s'installa au troisième étage, en compagnie de sa femme de chambre ; Mme Charles Hugo, ses enfants et le poète habitèrent le quatrième.

Les réceptions et les dîners commencèrent presque aussitôt. Ils furent d'abord hebdomadaires, puis bi-hebdomadaires, puis quotidiens. La table était vaste, très ouverte, des plus fréquentées. Outre les cinq personnes qui formaient la famille, en comptant Juliette, il y avait rarement moins de sept invités ; notre héroïne, grande intendante des menus, préparait donc en général douze couverts. Quant aux menus eux-mêmes, elle les voulut « honnêtes, simples et substantiels ».

[1] La Comédie-Française venait de reprendre ce drame.

La sole normande, les côtelettes Soubise, les poulets au cresson formaient les principaux articles. « Lorsque les affaires de la France seront rétablies, déclarait Juliette, avec un patriotisme qui l'honore, on en viendra aux truffes et autres raffinements [1]. »

Pour soutenir un pareil état de maison, il fallait de nombreux domestiques. Juliette en avait cinq, dont elle répondait. C'est-à-dire qu'elle vérifiait elle-même leurs dépenses, leurs achats et le parti qu'ils tiraient des denrées, qu'elle louait les mérites et redressait les torts de chacun, qu'elle remplissait en un mot les fonctions de majordome, dans une office où la dépense quotidienne de nourriture s'élevait à plus de 100 francs et celle des vins et spiritueux à plus de 40 francs.

Est-ce tout ? Pas encore. Il fallait aussi diriger « le département des invitations », dresser des listes, y coucher les uns sans mécontenter les autres, assortir entre eux les invités de chaque fournée, « tempérer le sérieux solennel d'un Schœlcher ou d'un Renan », par la verve et l'amusement d'un Flaubert ou d'un Monselet. Juliette assume ce soin, soumet les listes à Victor Hugo, rédige elle-même la correspondance qui leur fait suite, dépouille les réponses et les classe. Si des défections se produisent au dernier moment, elle prévient par dépêche les « premières utilités de la figuration », ainsi qu'elle les nomme, et ne quitte la partie qu'après avoir acquis l'assurance de présenter, le soir, au maître satisfait, une table complète et ordonnée, une cour nombreuse et docile.

[1] 2 mai 1874.

La voilà maintenant au premier rang de cette cour. On aurait tort de croire qu'elle y brille d'un éclat volontaire. Elle y pratique, au contraire, un effacement obstiné. Communément vêtue de noir, elle porte, pour tout bijou, un camée cerclé d'or, représentant Mme Victor Hugo et que cette dernière lui a légué en mourant. Elle se tient d'ordinaire au coin de la cheminée, dans un fauteuil. Mais elle y garde un silence prolongé. Habituée au laisser-aller de l'ancienne boutique romantique, comme disait Musset, fidèle au souvenir d'un Dumas et d'un Nanteuil, elle ressent, parmi les Parnassiens de la jeune littérature, parmi les doctrinaires de la nouvelle politique, une contrainte bien naturelle. Elle les trouve « les uns dans les autres », trop prosodistes et pas assez poètes, exagérément calculateurs et insuffisamment enthousiastes. Elle leur oppose, *in petto*, le vif esprit, l'ouverture de cœur, de son « grand honnête homme préféré », Henri Rochefort. A la fin de ses journées laborieuses, il arrive d'ailleurs qu'elle s'endorme au salon, tout comme autrefois Mme Victor Hugo [1]. Elle en conçoit la plus grande honte, se promet de réagir, et fait serment qu'elle « élèvera sa santé à la hauteur de son dévouement » ou bien qu'elle disparaîtra.

« Il faut, déclare-t-elle là-dessus, que notre amour soit la force de notre faiblesse. L'âge peut désarmer le corps, mais l'amour rend l'âme invulnérable. Je suis plus forte que jamais puisque je t'aime autant qu'autrefois [2]. »

De fait, elle a des redoublements d'activité qui con-

[1] 15 avril 1875.
[2] 4 juillet 1874.

fondent de la part d'une septuagénaire. A la fin de 1875, exactement au mois de novembre, Victor Hugo déclare son intention de se présenter aux élections sénatoriales. Juliette annonce aussitôt qu'elle l'accompagnera aux séances, afin de revivre les émotions des années 1849 et 1850, époque où, presque tous les jours, elle parcourait à pied le trajet de la rue Saint-Anastase au Palais-Bourbon. Victor Hugo est élu le 30 janvier 1876. Et désormais, dans le fiacre qui l'amène à la gare, dans le train qui le conduit à Versailles, Juliette accoutume de prendre place auprès de lui. Durant les séances, elle accepte de l'attendre dehors, tantôt au fond de quelque « voiture humide et grinçante », tantôt parmi le bruit et les odeurs douteuses d'un café, ou même d'un rendez-vous de cochers » !

La voici maintenant qui revendique la charge de suivre le vieillard, quand il se mêle à quelque cortège ou à quelque foule. Aux obsèques tumultueuses d'un Quinet, d'un Frédérick Lemaître, elle est là, dans la cohue, pauvre vieille femme à moitié infirme, qui veille de loin sur Victor Hugo, toujours droit comme un chêne, lui, toujours plein de vie. Veut-il faire une ascension en ballon ? Elle est là encore, ne fût-ce que pour constater à quel point « l'azur est l'élément naturel » de son poète. Et s'il dirige des répétitions, s'il lit à ses nouveaux interprètes l'un de ses anciens drames, la voici une fois de plus qui l'assiste, qui donne le signal des applaudissements, qui note tout haut combien la voix d'Olympio « est demeurée belle et forte », et que jamais il n'a mieux lu !

Dans la période comprise entre l'année 1874 et l'année 1878, Victor Hugo, il faut le reconnaître, fit de son mieux pour assurer à son amie une tranquillité morale relativement plus grande qu'auparavant. Cachant avec soin ses infidélités et ses bonnes fortunes, il parvint assez souvent à éviter les scènes et les reproches ; ou bien, lorsque la dénégation semblait impossible, lorsque Juliette avait découvert dans le courrier quotidien quelque lettre caractéristique, il essaya de pallier ses fautes, et réussit à se les faire pardonner, au moyen d'un de ces morceaux d'éloquence poétique où il excellait.

N'est-ce pas à Juliette que furent adressés les célèbres vers, intitulés à *Une Immortelle*, et recueillis depuis dans *Toute la lyre :*

Quoi, vous, gloire, auréole, éblouissement, grâce,
Vous qui ne passez pas, vous craignez ce qui passe !..,
Vous jalouse ! de qui ? vous troublée ! et pourquoi ?
Le jour sans nuit, c'est vous. L'amour sans fin, c'est toi,
Qui peut-elle envier, celle que tout envie ?
Qui donc détrônerait, du trône de la vie,
La beauté ? Qui pourrait saisir ce diamant,
Vénus, et l'arracher du front du firmament ?
Sois calme, en ton azur. Que t'importe à toi, flamme,
Clarté, splendeur, toujours présente comme une âme,
A toi l'enchantement de l'abîme vermeil,
Faite pour le baiser éternel du soleil,
Qu'un rayon en passant sur une fleur se pose ?
L'étoile au fond des cieux n'a pas peur de la rose [1].

Et n'est-ce pas encore à Juliette que le poète se

[1] *Toute la Lyre, l'Amour,* XXXVI ; la pièce est datée des Champs-Elysées, le 7 juillet 1874.

vantait d'avoir pensé, en prononçant les paroles suivantes, sur la tombe de Mme Louis Blanc :

« Elle remplissait la grande fonction obscure de la femme, qui est d'aimer. L'homme s'efforce, invente, crée, sème, moissonne, détruit et construit, combat et contemple ; la femme aime. Et que fait-elle avec son amour ? Elle fait la force de l'homme. Le travailleur a besoin d'une vie accompagnée [1]. »

Certes, notre héroïne ne demeurait pas insensible à ces procédés, elle en tirait de la joie et de l'orgueil. Entre un dîner au cabaret et une soirée au théâtre, elle retrouvait un peu de son ancienne exaltation pour s'écrier :

« Tout ce que la vieillesse prend de force à mon corps, mon âme le conquiert en immortelle jeunesse et en amour radieux ! Je voudrais pouvoir te donner quelque chose de moi qui ne t'appartienne pas déjà ; mais je ne trouve rien, car je t'ai tout donné [2] ! »

D'autres fois, son réveil redevenait couleur de rose, et dans un élan enjoué comme celui d'une jeune amoureuse, elle écrivait cet adorable billet :

« Bonjour toi que j'aime ! Bonjour vous que j'adore ! Je te souris. Je vous bénis. Comment fut la nuit ? Comment va le cœur ? Comment l'esprit ? Comment l'âme ? Si c'était à moi de répondre, je sais bien ce que je dirais : Nuit très bonne, cœur sur la main, esprit, rien. Ame, tout [3] ».

Mais c'étaient là de part et d'autre, chez le poète

[1] *Depuis l'exil*, t. I, 26 avril 1876, et lettre de Juliette à la même date.
[2] 20 juillet et 15 août 1875.
[3] 11 janvier 1876.

comme chez son amie, de passagères lueurs, semblables à ces feux d'herbes que les laboureurs allument, à l'automne, sur le faîte des collines dépouillées ; leur flamme ne résiste guère au premier vent de la nuit.

Celle-ci vint, pour les deux vieillards à peu près dans le même moment, c'est-à-dire au courant de l'année 1878.

A cette époque, en effet, Juliette ne cesse pas de déplorer le mauvais état de sa santé :

« Il y a aujourd'hui, écrit-elle le 8 janvier, quelque chose de plus noir, de plus triste et de plus maussade que le temps qu'il fait : c'est le regret de n'avoir pas pu t'accompagner au Sénat ; cette tristesse deviendra bientôt, je le crains, le désespoir de mes derniers jours, pour peu que je continue à dégringoler... J'ai beau m'arcbouter contre mon amour, je sens bien que tout se dérobe et croule en moi ; la vue, la mémoire, la force, le courage, le diable au corps. »

De son côté, le 28 juin 1878, à la suite d'un de ces dîners copieux, auxquels il faisait encore si bravement honneur [1], et dans le cours d'une discussion avec Louis Blanc, touchant, ainsi qu'il convient, Voltaire et Rousseau, Victor Hugo éprouva une congestion violente et un ébranlement cérébral qui inquiéta fort son entourage. Sa parole s'embarrassa, ses gestes devinrent incertains. Appelés en hâte, les médecins montrèrent peu d'assurance, et prescrivirent le repos absolu, à la campagne [2]. Le 4 juillet, on emmena donc le poète à Guernesey, et tout le monde lui fit cortège

[1] François Coppée, dans Wellington Wack, *op. cit.*, préface.
[2] Mme Juana Richard Lesclide, *op. cit.*

depuis ses petits-enfants jusqu'à la famille Meurice, en passant par Juliette, M. et Mme Lockroy, Richard Lesclide, le ridicule Pelleport.

Mais à peine fut-il dans son île que Victor Hugo fit voir de l'inquiétude.

Non point que son mal eût empiré ; au contraire. Il menait une vie paisible et confortable, se réjouissait fort des amusements que la saison procurait aux siens, en prenait au besoin sa part. Seulement, au dire d'un témoin, dont on a publié les impressions dans un livre aussi courageux que spirituel [1], il avait laissé à Paris les héroïnes de plusieurs intrigues, entre autres la jeune personne dont les comportements motivèrent, naguère, en 1873, la fugue de Juliette à Brest. Il craignait que la poste apportât jusqu'à Guernesey les gémissements de ces colombes et que Juliette en recueillît quelque écho.

Notre héroïne fut certainement instruite de certaines particularités, car le 20 août 1878, étant encore à Guernesey, elle écrivait au vieillard une lettre qui en dit long sur le ton que prenaient maintenant leurs conversations :

« La vérité quelle qu'elle soit, déclare-t-elle, vaut mieux, dans toutes les situations de la vie, que la duplicité et le mensonge. On s'aime d'autant plus qu'on s'estime davantage. Les fières prosternations de mon âme devant la tienne s'adressent à l'Homme divin que tu es, et non à la vulgaire et bestiale idole des amours cyniques, que tu n'es pas. Ton aube est pure,

[1] Richard Lesclide, dans *Victor Hugo intime*, par Mme Juana Richard Lesclide.

il faut que ton crépuscule soit vénérable et sacré. Je voudrais, au prix de ce qui me reste à vivre, te préserver de certaines fautes indignes de la majesté de ton génie et de ton âge [1]. »

Vœux superflus ! Supplications vaines ! Victor Hugo n'y répondit que par des paroles boudeuses et même un peu méprisantes. Il surnomma Juliette « la maîtresse d'école ».

Puis étant rentré à Paris le 10 novembre, il accepta de déménager, d'aller habiter avenue d'Eylau, dans le petit hôtel où il est mort et qui offrait alors, paraît-il, tout l'aspect d'une maison rurale. Juliette s'installa au premier étage, il occupa le second. Mais bientôt elle vint elle-même passer toutes les nuits près de lui dans un cabinet de débarras, afin d'être à portée de lui rendre des soins.

A partir de ce moment, on peut dire que la vie de Juliette ne fut plus guère qu'une tristesse ininterrompue, une servitude de toutes les heures. Elle souffre elle-même d'un cancer à l'estomac, elle sait qu'elle est condamnée, condamnée à mourir de faim ! Néanmoins elle soutient son rôle de garde-malade, avec une ponctualité, une minutie, auxquelles tous les témoins rendent hommage. C'est elle qui, chaque matin, entre la première dans la chambre du poète et le réveille en le baisant au front. C'est elle qui allume le feu dressé dans la cheminée, qui prépare les deux œufs du petit déjeuner, et qui assiste le vieillard pendant qu'il mange [2]. C'est elle qui ouvre le courrier,

[1] On trouvera plus loin cette lettre *in extenso* dans le choix de lettres.
[2] 22 janvier 1880.

qui en prend au besoin des extraits, et répond aux lettres considérées comme importantes. C'est elle enfin qui entreprend de tenir son grand ami à la chambre, au moins jusque vers midi, de l'amuser, de le mettre au fait des nouvelles littéraires ou politiques. La voilà donc dépouillant le *Journal officiel*, dans le dessein de copier l'ordre du jour du Sénat, *Le Rappel*, afin d'y noter le rite suivant lequel on célèbre à un jour donné la divinité de Victor Hugo, le *Petit Parisien* devenu la feuille préférée du poète ; enfin, les revues, jeunes ou vieilles, notoires ou inconnues, mais dont on peut toujours tirer pied ou aile, sous la forme d'une grosse louange décernée à l'auteur des *Quatre vents de l'esprit* [1].

Lourdes besognes et capables de lasser des têtes plus jeunes. Celle de Juliette résistait tant bien que mal à l'épreuve ; à force de surmenage, elle avait pourtant fini par ne plus contenir qu'un esprit

[1] Les jugements qu'elle porte, sur ceux qui étaient alors des débutants, semblent presque toujours d'une vérité piquante : le 28 janvier 1881, par exemple, elle écrit dans son analyse quotidienne des lettres reçues : « Mme Angèle Magnin, la grande épistolière de ce siècle, t'écrit pour te dire son regret de ne pouvoir dîner ici demain samedi, à cause de la répétition générale de *Nana*. Grand bien lui fasse, à elle et à tous ceux qui ont le goût du fumier et de l'égout ! »

Quelques mois plus tard, Juliette remarque, au cœur d'une petite revue, *la Jeune France*, un article signé d'un nom tout nouveau : Maurice Barrès. Et la première, elle signale à Victor Hugo les dons de sensibilité et de poésie qui caractérisaient déjà le futur auteur d'*Un amateur d'âmes*.

Soit effet de la vieillesse, soit prévention contre ceux qui ne s'inclinaient pas assez devant le maître, il arriva aussi à Juliette de se tromper lourdement : pendant plusieurs années, elle s'est obstinée à prendre pour une sorte de hobereau littéraire, celui qu'elle a appelé jusqu'au bout « le comte de l'Isle ! » Inversement, elle a toujours considéré comme un poète, certain universitaire, oublié aujourd'hui, et qui s'appelait Eugène Manuel. D'accord avec Victor Hugo, elle s'est même mêlée d'en faire un académicien.

mobile, inquiet, inaccessible au repos. Le soir, quand l'office de la lectrice était terminé, et que notre héroïne prenait sa faction de garde-malade, il ne faudrait donc pas croire qu'elle s'endormît. Les yeux fixes, l'oreille attentive, elle guettait, de son lit, le cher voisin assoupi, dans la chambre contiguë, sous le grand baldaquin Renaissance, aux courtines de damas rouge. Toussait-il ? Elle se levait en hâte et lui offrait quelque tisane. Mais qu'au risque de l'éveiller, elle vînt à tousser elle-même, elle se faisait une querelle, souhaitait de porter un bâillon, et, contenant dans sa poitrine douloureuse un souffle qu'elle jugeait trop peu débile, elle maudissait les années qui avaient fait de son dévouement un importun, elle gourmandait comme un mauvais serviteur le corps dont elle n'était plus la maîtresse [1].

Quelles que fussent ses misères physiques, longuement supportées, dans l'ombre de la nuit, Juliette les préférait aux peines morales, qu'elle dévorait durant les après-midi solitaires, et pendant que son compagnon d'autrefois siégeait au Sénat, à l'Académie ou ailleurs.

On doit alors se la représenter, non point telle que Théodore de Banville nous l'a montrée, dans un portrait d'apparat [2], mais telle que Bastien Lepage l'a

[1] 22 janvier 1880.

[2] Voici ce portrait, qu'aucun biographe n'a encore exhumé, mais qui, à notre sentiment, correspond à la physionomie de Juliette vers 1872 ou 1875, plutôt que vers 1881 : « Le visage de reine sérieusement calme, est magnifiquement couronné par des cheveux qui sont du même blanc satiné que les pétales d'un lys. Les yeux bruns, vifs, spirituels et aisément attendris, le nez droit, petit et délicat, la bouche un peu éloignée du nez, un peu douloureuse, et qui fait ses plaintes sans

peinte, vers le même temps, dans une toile consciencieuse [1]. De son visage de déesse, sérieux et calme, la maladie impitoyable a fait une pauvre figure humaine, tirée et creusée, sillonnée de rides dont chacune semble conter quelque douleur. Parmi ses cheveux, satinés au dire des poètes « comme les pétales d'un lys », et qui naguère s'arrangeaient d'eux-mêmes en couronne, l'âge a mis du désordre, de la raideur, et les teintes jaunâtres qui, partout ici-bas, annoncent la mort. Aux lèvres que le baiser ne rafraîchit plus, le sang manque ; aux yeux cernés et angoissés, le sourire a fait son adieu.

Assise, l'hiver près du feu, l'été dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte sur l'avenue d'Eylau, celle qui fut autrefois la princesse Négroni et qui désira si ardemment de représenter la Tisbe, Marion de Lorme, Marie de Neubourg, offre donc maintenant les apparences chétives et douloureuses d'une grand'mère sans petits-enfants. Elle ne sait que faire ni à quoi se prendre. En face, de l'autre côté de l'avenue, un couvent étale ses blancheurs régulières : entre les buis des plates-bandes, des nonnes promènent leurs robes aux lignes chastes ; absentes d'elles-mêmes, recueillies dans l'amour de Dieu, elles donnent l'impression de

parler, ont un charme exquis et pénétrant. Le menton est large et ferme. Toute la construction de la tête, solide et carrée, révèle bien l'origine bretonne. Mais le modelé des chairs est si gracieux, si finement caressé, si élégant, qu'il éveille une idée d'apaisement et de sérénité... N'était-il pas inévitable que cette vivante image de la grâce apparût mêlée au clair et victorieux resplendissement de la poésie ? »

(Théodore de Banville, *Camées parisiens*, dans *le Voltaire* du 28 février 1881.)

[1] Cette toile exposée au salon de 1883, fait partie aujourd'hui, croyons-nous, de la collection Pereire.



Juliette Drouet en 1882
D'après un portrait à l'huile de Bastien Lepage.
(Salon de 1883.)

fantômes et semblent cheminer à travers un rêve. Tant qu'il fait jour, Juliette les suit machinalement du regard. Elle « évite ainsi de penser ».

A quoi songer d'ailleurs ? Le passé, quand elle se tourne vers lui, ne montre plus qu'un visage noyé de tristesse, l'avenir, quand elle l'interroge, ne répond que par des mots désespérés.

« Crainte de me rappeler ce qui est arrivé, et d'entrevoir ce qui arrivera, écrit-elle au poète, je n'ose plus regarder ni devant ni derrière, ni en toi, ni en moi ; j'ai peur [1]. »

Parfois elle essaye de prier ; mais dans l'habitude où elle est de toujours rapprocher son amant et son Dieu, souvent même de les confondre, il lui arrive ce qui devait arriver ; elle désespère de Dieu autant que de l'amant : « Découragée, s'écrie-t-elle, je doute du ciel et de toi [2] ». Dans ces moments et à la faveur des heures troubles du crépuscule, elle invoque la mort ; elle se plaint de la lenteur avec laquelle « se dénouent les liens de l'âme au corps » ; elle voudrait finir comme le dernier rayon de soleil qui s'accroche là-bas à l'arête vive d'un toit, ou « comme le tison qui s'achève dans la cheminée ».

Au mois de septembre 1882, elle fit avec Victor Hugo un court voyage à Veules, chez Paul Meurice, et à Villequier, chez Auguste Vacquerie. Dès le retour, elle s'alita. Dans un sursaut de fierté, elle se releva, pour assister le 25 novembre à la reprise du *Roi s'amuse*, puis elle prit définitivement la chambre.

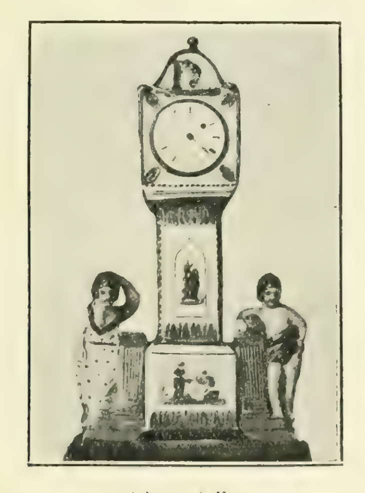
[1] 10 novembre 1879.
[2] 23 avril 1877.

Ni au physique, ni au moral elle ne pouvait s'alimenter. Elle chassait les souvenirs heureux. Le succès du *Roi s'amuse* ayant remis le théâtre romantique à la mode des conversations, quelqu'un voulut l'entretenir de *Lucrèce Borgia.* Elle répondit à peine, et comme si elle eût tout ignoré de cette pièce, même les circonstances des répétitions, même le triomphe de la première, même la robe de damas rose aux ramages d'argent, et jusqu'à la fameuse question que lui faisait Maffio : « Qu'est-ce qui remplit tout le cœur ? » Apparemment elle ne trouvait plus la réponse.

Tous les après-midi le vieux poète venait la voir ; il n'aimait point qu'on parlât de mourir ; il tolérait malaisément l'image de la souffrance, et si l'on en croit Juliette, il était l'auteur d'un « règlement », aux termes duquel chacun devait « se débarbouiller de sa tristesse », et secouer toute mélancolie, avant que de paraître chez lui. Docile malgré tout, la malade s'efforçait donc de sourire, dès qu'il entrait dans la chambre. Elle écoutait dévotement les discours par où il entendait la persuader qu'elle ne souffrait pas, qu'elle ne pouvait pas souffrir. Jusqu'au 11 mai 1883, date de sa mort, elle eut ainsi une heure par jour environ pendant laquelle il lui fallut jouer son dernier rôle, contenir ses plaintes, faire bon visage. Elle s'en acquitta au mieux, et, sans doute, dans l'ivresse de cette victoire quotidienne remportée sur la souffrance par son âme naturellement courageuse, elle retrouva le véritable texte de la réponse que le poète eût dû prêter à Maffio : « Ce qui remplit tout le cœur », elle

connut que ce n'était décidément ni le désir, ni la caresse, ni même l'amour, mais que c'était le sacrifice [1].

[1] Juliette Drouet fut enterrée, le 12 mai 1883, dans le cimetière de Saint-Mandé, près de sa fille Claire, et sous une dalle qu'elle avait elle-même choisie, le 30 octobre 1881. Sa pompe funèbre consista dans un cortège de journalistes et un discours d'Auguste Vacquerie. D'après une lettre qu'elle écrivait à Victor Hugo, le 1er novembre 1881, elle désirait une épithaphe tirée « des sublimes vers » qu'il avait écrits pour elle. Ce désir n'a pas été exaucé, et la tombe ne porte même pas le nom de notre héroïne.



Adam et Ève.

Pendule en faïence ancienne ayant appartenu à Juliette Drouet (collection de l'auteur).

LETTRES

DE

JULIETTE DROUET

A

VICTOR HUGO



JULIETTE DROUET EN 1832
D'après une lithographie de Léon Noël.



Le château de Fougères.
(D'après un dessin inédit de Victor Hugo, appartenant à M. Louis Barthou.)

Dimanche 8, 4 heures et demie du soir (1833).

Avant de rien copier ou de rien compter — je veux vous écrire un petit mot d'amour, mon cher petit lunatique ; je vous aime — entendez-vous ? je vous aime ; c'est une profession de foi qui renferme tous les devoirs, toutes les probités. Je vous aime, ça veut dire que je vous suis fidèle, que je ne vois que vous, que je ne pense qu'à vous, que je ne parle qu'à vous, que je ne touche que vous, que je ne respire que vous, que je ne désire que vous, que je ne rêve que de vous, en un mot je vous aime, c'est le grand Tout !

Ne soyez donc plus mélancolique, laissez-vous aimer, laissez-vous être heureux, ne craignez rien de moi, ne doutez pas de mon amour et nous serons trop heureux.

A tout à l'heure, j'ai une réserve de bonnes et tendres caresses qui vous dérideront, je l'espère.

Votre JUJU.

1833.

Depuis que vous m'avez quittée, j'ai la mort dans le cœur. Si vous allez au bal ce soir, c'est que vous acceptez une rupture définitive entre vous et moi. Je souffre trop de la pensée que vous allez vous trouver au milieu de femmes charmantes et heureuses pour que vous puissiez le faire sans être coupable envers moi. Répondez chez Mme K... Si vous ne me répondez d'ici à minuit, je comprendrai que vous tenez peu à moi... et que tout est fini... et à tout jamais.

Du théâtre (1833).

Je t'écris avec une épingle noire.

Je désire te voir ce soir et si tu n'es pas *absolument* en train de travailler nous nous aimerons.

Réponds-moi oui ou non.

Je t'aime.

Mercredi, 2 heures et demie après-midi (1833).

Je ne peux pas m'empêcher, mon cher bien-aimé, de revenir sur la profonde tristesse que tu as conservée encore ce matin, ainsi que sur les doutes que tu manifestes sans cesse et à propos de tout, sur la sincérité de mon amour. Cette défiance, si injuste de ta part, me désespère et me décourage au delà de toute expression ; elle m'intimide moi-même, auprès de toi, je crains de te confier tous les incidents que ma position amène : aujourd'hui, par exemple, j'ai eu la mauvaise pensée de te cacher la visite d'un créancier qui s'est présenté chez le portier et qui n'est pas monté. J'ai cherché dans mes ressources de quoi le payer à ton insu ; ce que tu me dis tous les jours et à tous les moments, *que je ne t'aime pas*, me fait craindre que tu n'aies de moi et de mon caractère une opinion monstrueuse que les malheurs de ma position rendent peut-être croyable mais qui n'en est pas moins fausse, injuste et cruelle.

Je t'aime parce que je t'aime, je t'aime parce qu'il me

serait impossible de ne pas t'aimer. Je t'aime sans réflexion, sans arrière-pensée, sans raison aucune, bonne ou mauvaise. Je t'aime d'amour, je t'aime de cœur, je t'aime de l'âme, je t'aime de toutes mes facultés d'aimer, crois-le bien, car c'est bien vrai. Si tu ne peux pas le croire, je ferai une dernière tentative, un dernier effort pour te le prouver, j'aurai la triste satisfaction de me sacrifier entièrement à un doute absurde et fou.

En attendant, je te demande pardon pour la pensée coupable qui m'est venue tantôt et qui me reviendra peut-être encore, si tu continues à ne voir dans mon amour qu'une lâche complaisance et une infâme spéculation.

Voici une lettre bien longue et bien douloureuse pour moi, je désire de toute mon âme n'avoir jamais à la recommencer.

Je t'aime, oh ! je t'aime, crois-le bien.

JULIETTE.

Mercredi, 8 heures un quart du soir (1833).

Voici une seconde lettre de moi, je te demande pardon de cette prodigalité épistolaire. Sans façon, je sens bien que tu dois être au moins fatigué de cette surabondance de lettres, pour ne pas dire plus.

Voici pourquoi je t'écris une seconde fois : c'est à peu de choses près pour les mêmes raisons que la première, c'est pour te dire que je t'aime, que je le sens tous les jours et à tous les instants, de plus en plus, que je crois être sûre que tu ne demandes pas mieux que de m'aimer, mais qu'il y a entre ce désir et la réalité un mur de cent pieds de haut, appelé le soupçon ; ce soupçon te conduit à me mépriser, et, dans le mépris, il n'y a pas d'amour possible. Ceci est logique, il n'y a rien à répondre à ce que je viens de te dire là. Je le sens et j'en suis anéantie de douleur. Je ne sais que faire, où aller, à quoi me résoudre, je ne sais que souffrir, comme je ne savais que t'aimer.

JULIETTE.

Si jamais on retrouve cette lettre, on saura que mon amour ne t'a pas paru une garantie suffisante contre mon passé.

2 heures du matin, 1833.

Mon Victor, je t'aime d'amour et ne connais ni n'imagine d'homme qui mérite de l'amour autant que toi.

Je t'aime encore comme un ami juré et dévoué, comme l'homme le plus noble et le plus estimable qui soit au monde.

Il est triste pour moi de penser que ma vie passée fait un obstacle à ta confiance. Avant de t'aimer, je n'en avais nulle honte et je ne faisais rien pour la changer pas plus que pour la cacher, car j'avais l'intime conviction que l'usage que j'en faisais était honorable.

Depuis que je t'aime, cette manière de voir a bien changé sous tous les rapports, je rougis de moi, je crains que mon amour n'aie pas la puissance d'effacer les souillures du passé, je le crains bien plus encore quand tu me soupçonnes injustement.

Mon Victor, c'est à ton amour à me sanctifier, à ton estime à faire revivre du milieu de ma vie ce qu'il y avait en moi de bon et de vertueux.

Je t'aime tant que tout est possible, je deviendrai digne de toi si tu veux m'aider.

Adieu, tu es mon âme, ma vie, ma religion, je t'aime.

JULIETTE.

Le prix que tu attaches à mes lettres est une des meilleures preuves d'amour que tu m'aies données, je vais m'occuper de les reconstruire. Rien de nouveau depuis hier que tu m'as quittée, si ce n'est que je t'aime davantage.

1833.

Avant de lire, regarde-moi encore une fois avec amour.

Pauvre ami, je m'en vais bien t'affliger et bien te sur-

prendre. Cependant il le faut, je ne me sens pas le courage de résister plus longtemps à ton injuste et soupçonneuse jalousie, à cette continuelle défiance d'un sentiment qui est aussi pur et aussi vrai que celui qu'on a pour Dieu. J'aime mieux te quitter que de m'exposer encore à de nouveaux chagrins qui finiraient par détruire ou ma raison ou mon amour.

Voilà une résolution prise dans l'excès de mon amour même. Si tu souffres, pardonne-moi et bénis-moi avant de me quitter pour toujours.

Je t'aime.

1833.

Puisque vous tenez à une rétractation d'offenses qui n'existent qu'en apparence, je dois vous la faire entière et sans restriction. Il n'est pas vrai que j'aie voulu vous offenser par des reproches indignes de vous et de moi, il n'est pas vrai que j'aie jamais eu sur vous une opinion autre que celle-ci : je vous estime plus que tous les autres hommes.

Maintenant, la cause réelle et irrésistible de notre séparation la voici : c'est la certitude que vous n'avez pour moi qu'un amour incomplet, cette certitude, je l'ai acquise tous les jours, et aujourd'hui même, quand vous m'avez dit que vous croyiez que je vous avais trompé.

Cela pourrait passer pour une offense grave envers une femme qui ne vous a jamais trompé dans l'amour qu'elle a pour vous, qui n'a d'autre tort que de vous aimer trop, puisque cet excès d'amour lui a donné le triste courage de perdre son estime et la vôtre pour conserver une fois de plus votre amour.

Mais je ne veux pas penser que vous ayez eu l'intention de m'offenser en me laissant voir cette plaie de votre cœur. Je regarde que c'est un malheur qui nous frappe tous deux et auquel nous ne pouvons rien que de nous éloigner l'un de l'autre ; il est possible que nos plaies se cicatrisent quand

elles ne seront plus exposées au frottement continuel de la défiance.

Adieu, je vous demande pardon si je vous ai offensé, je vous plains si je vous afflige.

J'attends de vous que vous ne cherchiez pas à me revoir, c'est le dernier sacrifice que j'exige.

Juin 1833.

Mon cher Victor, mon bien-aimé, ne t'inquiète pas, je suis aussi bien que peut l'être une pauvre femme qui a perdu le bonheur et la joie de toute sa vie. S'il était possible de te faire connaître mon asile, sans nous exposer l'un et l'autre, mais surtout moi, à de nouveaux déchirements sans résultats pour l'avenir, je le ferais ; mais la confiance, chose indispensable dans une liaison comme la nôtre, n'existe plus chez toi. Et pourtant, Dieu m'est témoin que je ne t'ai pas trompé dans notre amour une seule fois, depuis quatre mois, soit en actions, soit en pensées.

Ce que je t'ai caché n'était que pour nous épargner à l'un et l'autre des tourments inutiles, dans la disposition d'esprit où nous étions tous les deux.

C'était un tort, c'est vrai, mais qui avait son excuse dans l'intention.

Samedi soir, 13 août, 9 heures trois quarts, 1833

Pendant que vous errez [1], mon cher bien-aimé, moi je pense à vous avec amour. J'ai bien un fond d'amertume, mais je ne le laisserai pas arriver jusqu'à mes lèvres et je tâcherai que toutes les paroles que je vous dirai soient douces et bonnes comme vous les aimez.

Savez-vous que vous êtes bien charmant de m'avoir ouvert les portes de chez vous, c'était plus que de la curiosité satisfaite pour moi et je vous remercie de m'avoir

[1] Allusion aux promenades nocturnes de Victor Hugo

fait connaître l'endroit où vous vivez, où vous aimez et où vous pensez.

Mais pour être sincère avec vous, mon cher adoré, je vous dirai que j'ai rapporté de cette visite une tristesse et un découragement affreux. Je sens bien plus qu'avant combien je suis séparée de vous et à quel point je vous suis étrangère. Ce n'est pas de votre faute, mon pauvre bien-aimé, ce n'est pas de la mienne non plus ; mais c'est comme cela ; il ne serait pas sensé que je vous attribue dans mon malheur plus de part que vous n'y avez, mais je puis sans cela, mon cher bien-aimé, vous dire que je me trouve la plus misérable des femmes.

Si vous avez quelque pitié de moi mon cher amour, vous m'aiderez à sortir de cette posture accroupie et humiliante dans laquelle je suis et qui torture mon esprit en même temps que mon cœur.

Aidez-moi à me relever, mon bon ange, pour que j'aie foi en vous et en l'avenir.

Je vous en prie, je vous en prie.

J.

(1833)

Il n'est pas tout à fait six heures du soir, je viens de finir de copier les vers que tu m'as donnés hier ; je ne suis pas très familiarisée avec les compliments en usage dans le beau monde, tout ce que je puis te dire c'est que j'ai pleuré et admiré en t'entendant les lire, c'est que j'ai pleuré et admiré en les relisant, c'est que je pleure et que j'admire en me les rappelant ; je te remercie du fond de l'âme d'avoir pensé à moi en les faisant. Merci, mon bien-aimé, de la pensée pleine de charité qui t'a inspiré. Ces beaux vers ont eu l'effet que tu en attendais, car c'est tout à la fois pour ma pauvre âme malade un *cordial et un calmant*. Merci, merci, oh ! merci ! tu n'es pas seulement sublime, tu es bon et ce qui vaut encore mieux, tu es indulgent, toi qui as tant le droit d'être rigoriste.

Je t'aime, mon cœur se fond en admiration et en adoration ! J'ai du délire et de l'amour plus que mon pauvre cœur n'en peut contenir. Viens donc prendre le trop-plein de mon extase.

Si tu savais combien je t'attends, combien je te désire. Si tu savais *le reste encore*, oh ! tu viendrais j'en suis bien sûre. Viens, viens, je t'en prie, viens, tu auras plus de baisers que de pas, plus de bonheur que de peine, plus de sourires et plus de joies que de brouillard et de froid.

JULIETTE.

Je t'écris ceci un peu après, parce qu'avant de te parler d'affaires, j'avais besoin de me calmer. Je suis rentrée hier, j'ai lu tes vers, j'ai dîné, j'ai fait mes comptes, ensuite je me suis couchée, j'ai lu tes journaux, je me suis endormie, j'ai rêvé de toi, je me suis réveillée ce matin à huit heures, je me suis levée presqu'aussitôt, j'ai fait une partie du ménage, réparé la toilette d'hier ; ensuite, au milieu du déjeuner, Lanvin [1] est venu, apportant les journaux, une lettre de M. Pradier et des effets de chez Mlle Watteville [2] ; après avoir déjeuné et s'être suffisamment reposé, il est reparti à une heure de l'après-midi, remportant avec lui les effets de Claire et une partie de ceux de sa femme ; après qu'il a été parti, je me suis débarbouillée et peignée, ainsi j'ai fait à Claire, et puis à deux heures et demie je me suis mise à copier, et depuis que j'ai fini je t'écris : voici MON COMMANDANT, le rapport de la place, êtes-vous satisfait ? le caporal de garde l'est aussi. Après dîner, je ferai répéter les enfants et compterai les vers des *Feuilles d'automne*.

Après le dîner.

Je viens de faire répéter les leçons, je me suis vue forcée de mettre en pénitence votre protégée Claire, qui est bien

[1] Domestique de Pradier.
[2] Maîtresse de pension de Claire Pradier.

la plus paresseuse et la plus musarde des écolières. Je viens de lire à Mme Lanvin les fameux vers, elle en est encore toute émue ; la pauvre femme vous comprend, donc elle vous aime, cela va sans dire.

Bonsoir, à demain j'espère.

Dimanche, 4 heures du soir, 1833.

Je rentre bien triste et bien découragée, je souffre, je pleure, je me plains tout haut, tout bas, à Dieu, à toi, et je voudrais mourir une bonne fois pour en finir avec toutes ces misères, toutes ces déceptions, toutes ces douleurs. On dirait vraiment que mon bonheur s'est envolé avec les beaux jours, et compter les voir revenir, lui et eux, serait presque de la folie, car en regardant autour de moi et au dedans de moi, je trouve la saison bien avancée pour les beaux jours et pour les jours heureux. Pauvre fou, qui t'étonnes de me voir regretter si amèrement une journée de bonheur, on voit bien que tu n'as pas attendu le bonheur d'aimer et d'être aimé jusqu'à vingt-six ans ! Pauvre poète, qui avez fait les *Feuilles d'automne* avec de l'amour, des rires d'enfants, des yeux noirs et bleus, des cheveux bruns et blonds, du bonheur en quantité ! Vous n'avez pas observé combien une journée triste et pluvieuse comme celle d'aujourd'hui fait jaunir et tomber les feuilles les plus vertes et les mieux attachées. Donc vous ne savez pas ce qu'une journée sans bonheur comme celle-ci, peut ôter de confiance et de force pour l'avenir ; vous ne le savez pas, car vous vous étonnez quand je pleure, vous vous fâchez presque de ma douleur. Tu vois donc bien que tu ne sais pas ce que c'est que mon amour, tu vois bien que j'ai raison de regretter de t'aimer autant, puisque cet amour t'est inutile et importun. Oh ! je t'aime, c'est bien vrai ! je t'aime malgré toi, malgré moi, malgré tout le monde entier, malgré Dieu, malgré le diable qui s'en mêle aussi.

Je t'aime, je t'aime, je t'aime heureuse ou malheureuse, gaie ou triste, je t'aime, fais de moi ce que tu voudras.

Je t'aime.

Lundi, 1 heure moins 10 minutes du matin (1833).

Je suis restée à ma fenêtre tout ce temps, l'âme tendue vers vous, l'oreille attentive au moindre bruit, craignant toujours que votre courage ne vous abandonnât avant la fin de ce pénible trajet. Voici bientôt une demi-heure que vous êtes parti, j'ai bien écouté, il me semble que je n'ai rien entendu qui puisse me faire craindre que vous n'ayez pas eu assez de force pour arriver jusque chez vous. J'espère qu'au moment où je vous écris ces lignes vous éprouvez déjà le soulagement que le lit et le repos apporteront à vos souffrances. Je ne trouve pas de mots pour vous dire mon regret, mon repentir, mon désespoir, de tout ce qui s'est passé ce soir, je n'en excepte pas vos torts. Je vous en demande pardon comme des miens. Je vous demande pardon d'avoir consenti à vous appartenir après ce qui s'était passé entre nous. J'aurais dû prévoir ce qui devait arriver, ce qui est arrivé. Dieu sait que j'avais courageusement résisté et que je n'ai cédé qu'à la promesse sainte et solennelle que vous m'aviez faite de ne parler jamais des souillures de ma vie passée tant que ma conduite serait honnête et pure.

Ma vie, depuis sept mois, a été honnête et pure ; votre promesse l'avez-vous tenue ?

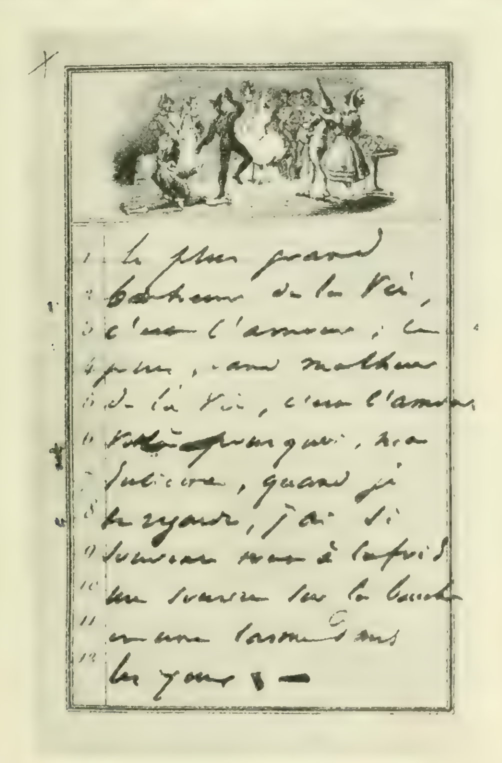
Encore, si je ne faisais que souffrir seule, je me résignerais à souffrir, mais vous êtes aussi malheureux que moi, vous êtes aussi honteux des injures dont vous m'accablez que je le suis moi-même de les recevoir.

Maintenant que je sais tout ce que notre position a de gangrené, c'est à moi d'arrêter les progrès du mal en coupant à travers mon âme et ma vie, pour sauver ce qui peut encore être sauvé de vous et de moi.

Ecoutez Victor, je vous demande de ne pas me refuser

votre appui pour mettre à exécution le projet que je crois nécessaire, indispensable pour notre honneur à tous les deux.

Si quelque chose peut vous donner du courage, c'est de


Le plus grand
bonheur de la vie,
c'est l'amour ; le
plus grand malheur
de la vie, c'est l'amour.
Voilà pourquoi, ma
Juliette, quand je
te regarde, j'ai si
souvent tout à la fois
un sourire sur la bouche
et une larme dans
les yeux. —

Une page du carnet de bal de Juliette[1].

savoir que je ne vous ai jamais trompé depuis sept mois, c'est bien vrai que je ne vous ai jamais trompé, c'est bien

[1] Ce carnet orné de vignettes de Deveria, et fort joliment relié, appartient aujourd'hui a M. Louis Barthou Pendant ou après chaque nuit d'amour, Victor Hugo y inscrivait toutes sortes de pensées. Quelques-unes sont fort belles.

vrai, oh ! c'est bien vrai ! et pourtant, depuis sept mois, combien de scènes affligeantes comme celle de ce soir !

Vous voyez qu'il n'y a pas à balancer. Je partirai par la première diligence de Saumur, la santé de ma fille en sera le prétexte. Une fois auprès d'elle, je pourrai réfléchir sur ma position et à ce qu'il y aurait à faire pour la rendre tolérable. Si, comme je le crois nécessaire, je rompais avec le théâtre, le mobilier répond pour la créance de Jourdain[1], et si vous ne voulez pas vous donner la peine de vous en occuper, je chargerai n'importe quel homme d'affaires de le vendre, jusqu'à la concurrence de la dette de Jourdain qui est la seule pour laquelle vous ayez répondu.

Moi, j'irai à l'étranger. Telle que je suis, je puis encore y gagner ma vie, c'est autant qu'il faut, n'est-ce pas ?

Mais tout ceci n'est pas l'important, l'important, le voici : c'est de partir le plus tôt possible, aujourd'hui même, pous nous mettre tous les deux à l'abri de nos atroces folies.

Avant de partir, je vous aurai vu je l'espère, à moins que vous ne soyez plus malade, ce qui serait horrible à penser, moi en étant la cause.

Mais que je vous voie ou non, que vous soyez ou non victime de ma fureur, je vous remets en m'en allant tout amour et tout bonheur. Je ne garde même pas l'espérance, je vous laisse mon âme, ma pensée, ma vie, je n'emporte que mon corps, ne le regrettez pas.

JULIETTE.

26 septembre 1833.

Mon Victor bien-aimé,

J'ai été bien injuste envers toi, tu as dû me trouver bien ingrate et bien indigne, tu me haïras bientôt et bientôt aussi tu m'auras oubliée, je le sens bien. Vois-tu, il n'y a pas une seule pensée de toi, pas un sentiment que je ne com-

[1] Tapissier de Juliette.

prenne et que je ne devine ; eh bien, à présent, au moment où je t'écris, tu me blâmes de souffrir, tu m'en veux de t'aimer avec cette exclusion qui me rend folle et jalouse, par moment, tu es las de mon amour, il t'étreint trop fortement, il te fatigue, tu penses à me fuir, mon mauvais sort t'épouvante, tu crains de le partager plus longtemps, tu crains la responsabilité, ou plutôt tu m'aimes moins, tu ne m'aimes plus peut-être ; oh ! qu'à cette seule crainte mon cœur souffre, comme ma tête est malade, comme je voudrais mourir ! Il me semble que c'est ma faute, que j'ai eu tort de te montrer la plaie hideuse de mon cœur, la jalousie qui l'ulcère et le gangrène, oui, je devrais te cacher ce que je souffre, je ne devrais jamais avoir de ces emportements qui trahissent tant d'amour et tant de douleur.

Mon Victor, ne me quitte pas, je t'en prie à genoux, ne recule pas devant une responsabilité publique qui te demandera compte un jour du plus ou moins de sacrifice que tu auras fait à ma vie extérieure ; que t'importe qu'on te refuse la justice qui t'es dûe, que t'importe qu'on t'attribue faussement une partie de ma misère. Ce qu'il faut considérer avant tout c'est moi, *moi avec toi*. La responsabilité qu'il faut que tu acceptes est vis-à-vis de moi seulement, elle est toute intérieure et d'âme à âme ; si tu la repousses, je mourrai, c'est bien vrai, je mourrai, car ma vie c'est toi, c'est ta présence, je ne respire que par ta bouche, je ne vois que par tes yeux, je ne vis que dans ton cœur, je mourrai si tu m'ôtes de toi.

Penses-y, ce n'est pas une menace pour te retenir près de moi, ce que je te dis là, je n'exagère pas jusqu'à quel point tu m'es nécessaire, je te dis ce que je sens, je te dis la vérité avec restriction, car je n'ose me l'avouer à moi tout entière. *Il me faut toi, il ne me faut que toi, je ne peux pas vivre sans toi*, penses-y.

Tâche de m'aimer assez pour accepter ma vie telle que le mauvais sort l'a faite.

JULIETTE.

1er janvier 1834, 2 heures du matin.

A toi.

Mon Victor, je n'ose rien te dire, devine-moi et fais de moi ce que tu voudras.

Je t'aime, le souvenir du passé et la crainte de l'avenir m'empêchent de te le dire comme autrefois, oublie le passé, charge toi de l'avenir, et je retrouverai la faculté de te dire je t'aime, comme je le sens.

Je t'aime.

JULIETTE.

8 avril, vendredi matin, 8 heures et demie (1834).

Je regarde sans cesse ma grande place vide et je sens plus que jamais le besoin de la remplir avec votre belle petite image. Si tu savais, mon cher bien-aimé, comme je l'aimerai, comme j'en aurai soin, comme elle sera après toi la chose la plus précieuse et la plus aimée de ma vie, tu trouverais un moyen de me la donner n'importe à quel prix. Certainement ton portrait ne pourra jamais me tenir lieu de toi, mais ce sera comme la bougie qu'on allume pour ne pas rester dans une obscurité profonde, quand le soleil se cache derrière l'horizon.

Mon SOLEIL c'est toi, mon amour, mille fois plus beau et plus rayonnant que lui, ma nuit c'est ton absence. Moi je n'ai pas d'étoiles pour me guider dans mon ciel, il me faut donc une lumière quelconque, eh ! bien cette lumière ce sera ton portrait. Je t'en prie mon cher adoré, trouve un moyen. Je ne t'en aimerai pas plus parce que c'est impossible, mais j'aurai moins de chagrin et plus, de résignation à supporter tes absences, chaque fois qu'elles seront indispensables.

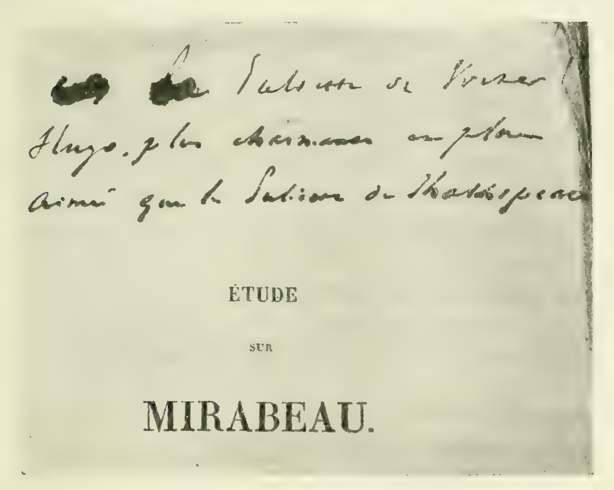
Je t'aime mon Victor.

JULIETTE.

Samedi matin (1834).

Il est une heure moins un quart, je suis allée à votre imprimerie, aux nos 16 et 19, on ne vous y avait pas vu, je

suis allée chez vous, vous n'étiez pas rentré, je vous ai écrit un mot, je vous ai attendu, enfin je suis revenue chez moi espérant vous y trouver, vous n'y étiez même pas venu. Je vous remercie de m'avoir fait jouer inutilement le rôle d'un chien. Vous m'aviez cependant dit que vous alliez à l'imprimerie, que vous iriez chez vous peut-être, mais bien sûr chez moi.



Une dédicace de Victor Hugo à Juliette [1].

Vous avez bien vite oublié vos promesses, et vous faites bien peu de cas de mon amour.

Si, à l'heure ou je vous écris, vous pouviez me voir dans vos songes, vous seriez épouvanté, tout indifférent que vous êtes, du mal que me fait votre injustice et votre mépris.

Il est bien évident que vous ne m'aimez plus, et que vous ne tenez à moi que par la crainte de causer un grand malheur en vous éloignant. Il est bien triste que ce soit le seul sentiment qui vous attache à moi et je ne dois

[1] L'original appartient à M. Louis Barthou.

pas souffrir un dévouement inutile et humiliant. Je vous rends votre liberté. Dès ce moment, vous êtes dégagé envers moi de toute responsabilité, quoique mon cœur soit déchiré, quoiqu'il y ait au fond de mon âme plus d'amour qu'elle n'en peut contenir, quoique mes yeux en vous écrivant laissent couler des pleurs bien amers. Je n'en aurai pas moins l'énergie nécessaire pour supporter ma vie telle qu'elle sera, sans bonheur et sans amour.

Vous avez été bien cruel envers moi, je vous pardonne, pardonnez-moi aussi mes emportements, j'en suis bien humiliée et bien malheureuse. Je vous affirme sur tout ce que j'ai de plus cher et de plus sacré, sur ma fille, que je ne comprends pas comment j'ai fait hier pour faire une chose que je désavoue dans tous les temps et qui me semble le comble de l'effronterie. Vous m'avez flétri le cœur en me rappelant ma vie passée et au moment de vous écrire des paroles d'amour et de regret, je pense avec effroi que vous me soupçonnez encore injustement, mon cœur s'effraie du mal que vous lui préparez, et ma plume s'arrête.

Adieu, soyez plus tranquille et plus heureux que moi. N'oubliez pas que nous avons été, un an tout entier, heureux de notre seul amour.

Adieu, je suis plus qu'assez punie de mon prétendu crime d'hier.

Adieu, pensez à moi sans amertume.

JULIETTE.

Lundi, 2 heures du matin (1834).

Il y a environ deux heures que je suis revenue de la place Royale, il était dix heures quand je suis arrivée et j'en suis repartie à près de minuit. J'espérais te ramener ou au moins t'apercevoir. J'ai attendu tout ce temps là patiemment, espérant que tu devinerais ma présence, que tu voudrais m'en récompenser par un regard, mais rien, tout est resté muet et sombre pour moi, car il était facile de voir, malgré les volets fermés de la salle à manger, qu'il

y avait beaucoup de lumière, et au mouvement des ombres qui se projetaient dans le salon ouvert, qu'il y avait du monde et de l'agitation.

Ce n'est pas la dernière fois que je serai à même d'observer que tandis que je souffre et que je pleure, tu es gai et heureux; pardonne-moi mon Victor, pardonne-moi cette comparaison de nos deux positions, ce sera la dernière fois, et peut-être la dernière lettre que je t'écrirai car tu l'as dit : tu ne veux pas d'ici à longtemps lire de mes lettres, et longtemps, vois-tu, c'est presque toujours ; tu m'oublieras et moi je mourrai, car ton amour c'était tout l'aliment de ma vie. Je me sens ce soir aussi souffrante et aussi malheureuse que je le serais si tu ne m'aimais plus; mon Dieu, je suis bien à plaindre.

Je viens de remplir un de tes désirs en enfermant tous ensemble et avec soin tes ouvrages; quant à mes reliques, je les ai mises dans un nécessaire anglais fermant à clé, il est sous mon traversin et ne quittera plus cette place.

Au revoir, tout cela c'était bien doux, et bien triste.

4 juillet 1834.

A mon bien-aimé,

Ici mille baisers [1].

Mon bien-aimé Victor, je suis encore tout émue de notre soirée d'hier; à défaut d'amie et de cœur qui me comprenne et dans lequel je pourrais verser le trop-plein de mon bonheur, je t'écris ceci, « qu'hier 3 juillet 1834, à 10 heures et demie du soir, dans l'auberge de l'Ecu de France, à Jouy, moi Juliette, j'ai été la plus heureuse et la plus fière des femmes de ce monde, je déclare encore que jusque-là je n'avais pas senti dans toute sa plénitude le bonheur de t'aimer et d'être aimée de toi ».

[1] Ces trois mots sont de l'écriture de Victor Hugo, auquel la lettre du 4 juillet 1834 avait donné apparemment un plaisir particulier. Dans une de ses lettres inédites à Juliette, on lit en effet : « Souviens-toi de ta lettre adorable, du procès-verbal de notre journée à Jouy ! Il ne faut pas que cette lettre là ait menti. »

Cette lettre qui a toute la forme d'un procès-verbal est en effet un acte qui constate l'état de mon cœur. Cet acte, fait aujourd'hui, doit servir pour tout le reste de ma vie dans le monde; le jour, l'heure et la minute où il me sera représenté, je m'engage à remettre le dit cœur dans le même état où il est aujourd'hui, c'est-à-dire rempli d'un seul amour qui est le tien et d'une seule pensée qui est la tienne.

Fait à Paris, le 4 juillet 1834, à 3 heures de l'après-midi.

JULIETTE.

Ont signé pour témoins les mille baisers dont j'ai couvert cette lettre.

Samedi, 6 heures (1834).

A toi mon bien-aimé,

Tu m'avais bien promis qu'aussitôt ton travail achevé, tu me consacrerais tout ton temps, tu m'avais, en outre, promis hier, en me quittant, de venir aujourd'hui de bonne heure. De toutes ces promesses aucune encore n'a été remplie et cependant je n'ai jamais eu tant besoin de ta présence et de ton amour qu'en ce moment où toutes les inquiétudes semblent s'être donné rendez-vous chez moi. J'ai été si tourmentée aujourd'hui que je ne sais pas si j'aurais le courage d'accepter une seconde journée comme celle-ci.

Je fuis cette maison, elle est tellement remplie de malheur et de tristesse qu'il me semble, en la quittant, éprouver quelque soulagement.

Mon Victor, qu'allons-nous devenir ? que faut-il faire pour éloigner de nous le malheur qui nous menace ? Y penses-tu ? cherches-tu les moyens de l'empêcher ? m'aimes-tu ? oh ! moi, je t'aime, comme toujours, je t'aime dans le bonheur, je t'aime encore plus dans le malheur ; mon Dieu, mon Dieu, sauve-moi, je suis perdue si tu ne viens pas à mon aide.

JULIETTE.

1834.

Je ne sais ce que j'écris ni à qui j'écris.

Depuis ce matin ma raison et ma volonté m'ont entièrement abandonnée.

J'écris parce que je souffre.

J'écris parce que j'ai besoin de me plaindre à quelqu'un, à quelque chose, j'écris parce que pour mourir il faut laisser un cadavre de ce qui a été la vie, ces lignes seront le cadavre froid de ce qui a été mon âme, mon amour et mes pensées.

L'humanité prendra soin de mon corps.

La pitié, la charité prendront soin...[1].

Samedi à midi, 2 août 1834.

A Victor,

Adieu pour jamais, adieu pour toujours. C'est toi qui l'as dit, adieu donc, et puisses-tu être heureux et admiré autant que je suis malheureuse et déchue.

Adieu, ce mot-là contient toute ma vie, toute ma joie, tout mon bonheur. Adieu.

JULIETTE.

Je pars avec ma fille, je vais en ce moment la chercher et retenir nos places. Quant à la Comédie-Française, elle n'est pas en droit de me faire jouer avant de m'avoir assigné des rôles. Ma bonne a ordre de décacheter mes lettres. S'il en venait une de la Comédie-Française, elle me le ferait savoir tout de suite et rien ne serait dérangé. Il n'y a donc plus à s'en occuper.

1834

Mme Drouet, pour Mlle Marie[2],
no 4 *bis*, rue de Paradis au Marais.
Paris.

Voici une lettre pour M. Victor H... Tâchez, dans le cas où il ne viendrait pas la chercher à la maison de lui faire

[1] La lettre est inachevée dans l'original.
[2] Domestique de Juliette.

savoir adroitement qu'il y a une lettre pour lui, rue de Paradis, n° 4 *bis*, au nom de M. Kraftt. Je pense que s'il est encore à Paris, il comprendra votre avis et enverra ou viendra prendre lui-même ma lettre. Dans tous les cas, écrivez-moi courrier par courrier dans quel état est M. Victor H..., si vous l'avez vu, ce qu'il vous a dit, s'il est à Paris ou s'il n'y est plus, enfin dites-moi tout ce que vous saurez sur lui.

Je vous écris de Rennes où je suis arrivée très malade et ma fille aussi. J'espère cependant repartir demain chez ma sœur où vous m'écrirez à cette adresse : Mme Drouet, chez M. Louis Koch, à Saint-Renan, par Brest. Je vous recommande de nouveau le soin de la maison.

J. DROUET.

Lundi, 2 heures et demie de l'après-midi, Rennes, 1834.

Mon cher Victor, je vous écris cette lettre au hasard avec la triste précertitude que vous ne la lirez jamais. Cependant ce ne sera probablement pas la dernière que je vous écrirai jusqu'au moment où vous n'aurez plus le droit de refuser de les lire.

Mon bien-aimé Victor, je t'aime plus que jamais, je ne peux pas me passer de toi, je voudrais mourir pour toi, et pourtant je ne puis accepter ton dévouement, qui, pris au pied de la lettre, compromettrait ta santé et ta vie. J'ai dû te fuir, je l'ai fait. J'ai bien souffert, pour résister à ta voix suppliante, pour résister à tes yeux pleins de colère et de haine, oh ! oui j'ai bien souffert, et maintenant, à l'heure où je t'écris, je ne résisterais ni à ta prière si douce, ni à ta colère si terrible. Je suis bien malheureuse, je souffre, je t'aime et je te bénis, sois heureux.

JULIETTE.

Une partie de tes vœux s'est accomplie, mon âme et mon corps ont déjà bien souffert, tu peux y ajouter toutes les vexations des autorités stupides qui veulent trouver

chez une femme sans passeport la cause de toutes les tracasseries que leur bêtise leur attire. Je suis à Rennes depuis une demi heure, il est 2 heures et demie, je repars demain pour Brest, à 4 heures du matin, j'arriverai le jeudi à 5 heures du soir. Mon Victor, je t'aime, je suis capable de tout, ayez pitié de moi, je t'aime plus que tout.

Saint-Renan, 2 heures du matin, 5 août 1834.

Victor, je t'aime, Victor, je me meurs loin de toi, j'ai besoin de toi pour vivre, depuis que je t'ai tout dit, depuis le moment surtout où mes yeux n'ont plus rencontré les tiens, il me semble qu'on m'a ouvert toutes les veines et que ma vie s'en va, sans que j'aie la volonté de la retenir, je me sens mourir et je sens aussi que je t'aime plus à chaque douleur. Mon Victor, peux-tu me pardonner ? M'aimes-tu encore ? est-ce que c'est vrai que tu me hais, que je te suis odieuse, que tu me méprises, que tu me repousserais la figure sur le pavé, si je venais coller mes lèvres sur tes pieds en te demandant grâce ? oh ! si tu m'aimes encore, si tu peux m'estimer encore, si tu peux tout pardonner, dis-le et je ferai tout ce que tu voudras, je ferai tout, mon Dieu ! dis, veux-tu encore de moi ?

Je suis bien malade.

2 heures, 5 août 1834.

Mme Drouet, pour Mlle Marie,
nº 4 *bis*, rue de Paradis, au Marais.
Paris.

Voici encore une lettre pour M. Victor H... Tâchez de les lui faire parvenir. S'il est à la campagne, près de Paris, faites-lui savoir qu'il y a chez moi, au nom de M. Krafft, des lettres qui l'intéressent.

J'ai passé une bien mauvaise et bien triste nuit, je crains de tomber malade sérieusement.

Répondez-moi sans perdre une minute.

J. Drouet.

3 heures du matin (1834).

Pour mon Victor,

Tant que j'ai espéré te voir je n'ai pas dormi, maintenant que je n'ai plus d'espoir je ne dors pas davantage parce que j'ai du chagrin, le chagrin de ne pas t'avoir vu, le chagrin d'avoir été maussade et hargneuse, quand toi tu étais doux et charmant; toute ma soirée me repasse dans l'esprit et me cause une douleur de cœur atroce et insupportable, je me trouve bien coupable de te tourmenter et malgré moi je retombe dans ce tort qu'on appelle la jalousie, je crains de te déplaire et je me défigure par cette passion hideuse, la jalousie. Je te rends malheureux, quand je voudrais te saturer de bonheur, oh ! je suis bien coupable, mais je suis bien à plaindre, car je suis jalouse, et de qui ! de la plus belle, de la plus douce, de la plus admirable femme de la terre, et cette femme c'est la tienne. Mon Dieu, pardonnez-moi, ce que je souffre est une assez grande expiation de ma faute.

Mon Dieu, mais je l'aime, je t'aime mon Victor, tout est là, tu me pardonnes, n'est-ce pas ? et tu m'aimes autant ? je l'espère, ou bien j'aime mieux mourir de suite.

Dimanche, 3 heures (1834).

La confiance s'est retirée de moi, mais non mon amour, je ne crois pas qu'il y ait dans l'avenir de bonheur possible pour moi, mais je t'aime chaque jour davantage, je t'aime plus que le premier jour, je t'aime plus qu'hier, plus que ce matin, plus que tout à l'heure, et je n'en suis pas heureuse.

Tu te rappelles ce que je te disais, lors des répétitions de *Marie Tudor*. Ces gens m'ont ôté la confiance en moi, je n'ose plus, je ne peux plus répéter, je suis paralysée.

Eh ! bien, aujourd'hui, ce n'est plus d'un rôle qu'il s'agit, mais de ma vie tout entière; maintenant que la calomnie m'a terrassée dans tous les sens, maintenant que j'ai été

condamnée dans ma vie sans avoir été entendue, comme je l'ai été dans ta pièce, maintenant que ma santé et ma raison se sont usées dans ce combat sans profit et sans gloire, maintenant que je suis signalée à l'opinion publique comme une femme sans avenir, je n'ose plus, je ne peux plus vivre… ceci est bien profondément vrai, je n'ose plus vivre. Cette crainte a fait naître en moi le besoin du suicide, mais un suicide monomane, je ne veux pas me tuer comme tout le monde, je veux me séparer de toi, et une séparation c'est la mort, oui la mort sans aucun doute, je l'ai déjà essayé, j'en suis sûre.

Ce qui me confirme dans ce projet, c'est la pensée que je te rendrai ta liberté tout entière, que tu pourras faire usage de ta vie et de ton génie comme tu l'entendras pour ton bonheur, que je ne serai plus pour toi un obstacle, mais un sujet de pitié et d'indulgence. De la pitié pour ce que je souffrirai, l'indulgence et le pardon pour celles de mes fautes qui t'ont fait souffrir.

Si l'excès de mon amour et de ma douleur me ramènent vers toi, n'en tiens aucun compte, ferme tes yeux, bouche-toi les oreilles, ne sors pas de chez toi, comme cela tu oublieras… et moi… oh ! moi… je mourrai, je ne souffrirai pas longtemps, je serai bientôt heureuse.

Il pleut bien fort en ce moment, j'ai une fièvre ardente c'est égal, je sortirai, je ne sais pas si tu viendras me chercher, si tu ne viens pas, j'ignore à quelle heure je reviendrai. Ça m'est égal, je suis folle, je souffre, comme jamais je n'avais souffert. Oh ! mais je t'aime plus que je ne souffre. mon amour domine tout mon être. Je t'aime.

JULIETTE.

5 heures et demie (1834

Tu veux que je t'écrive en ton absence, et moi je résiste toujours à ton désir, parce que mes pensées loin de toi sont tristes et douloureuses et que je voudrais te les cacher le plus souvent et le plus longtemps possible.

Vois-tu, mon Victor, cette vie d'isolement, cette vie sédentaire me tue. J'use mon âme à te désirer, j'use ma vie dans une chambre de douze pieds carrés. Ce que je veux ce n'est ni le monde, ni de stupides plaisirs, mais la *liberté*, la *liberté* d'agir, la liberté d'occuper mon temps et mes forces aux soins de ma maison, ce que je veux c'est de ne plus souffrir, car je souffre mille morts par minute, je te demande la vie, la vie *comme toi*, *comme tout le monde* enfin. Si tu ne peux pas me comprendre, si je te parais folle ou injuste, laisse-moi, ne t'occupe plus jamais de moi; je ne sais plus ce que je t'écris, mes yeux s'enflamment, mon cœur se serre, j'ai besoin d'air, j'étouffe ! Mon Dieu, aie pitié de moi, je n'ai rien fait pour souffrir autant.

Je t'aime, je t'adore, mon Victor, aie pitié de moi, tue-moi d'un seul coup, mais ne me laisse pas souffrir autant d'éternités qu'il y a de minutes dans tes absences.

Je ne sais par ce que je t'écris, j'ai le délire, j'ai la fièvre. Mon Dieu, aie pitié de moi.

JULIETTE.

4 novembre, mercredi soir, 8 heures et demie 1834

Oui, tu es mon appui, tu es ma terre ferme, tu es mon espoir, ma joie, mon bonheur, mon tout. Je ne sais pas par quel bredouillement inconcevable je parviens à te faire entendre ce qui n'est pas dans ma pensée, mais ce qu'il y a pourtant de bien vrai et de bien sincère, c'est que tu es pour moi l'homme le plus noble, le plus sincère, le plus généreux qu'il y ait au monde, que je te crois tel et que je me repose tout à fait sur toi du soin de faire mentir le mauvais sort qui me désigne comme étant déjà à lui.

Mon cher bien-aimé, vous étiez bien charmant tout à l'heure et vous avez bien raison quand vous dites qu'il entre un peu de coquetterie dans la noblesse de votre conduite, car jamais rien ne vous a mieux été que la manière élégante et digne avec laquelle vous m'avez relevée de vos pieds. Vous étiez vraiment grand, vraiment *Roi*.

Mon bon petit Toto chéri, je m'en vais bientôt me coucher, parce que je ne crois pas que tu viennes assez tôt pour sortir, et puis enfin, vous n'êtes pas homme, que je pense, à vous scandaliser de trouver une femme dans son lit, en supposant même qu'elle ait l'intention de vous y faire entrer.

JULIETTE.

Mon cher bien-aimé,

Je voudrais toujours être une grande actrice, d'abord parce que je serais encore plus liée à toi, si je l'étais par l'âme et l'intelligence, mais je le voudrais surtout dans les jours comme celui-ci où je pourrais t'éviter l'ennui d'être en butte aux stupides tracasseries d'une vieille femme féroce à force d'amour propre [1].

Ma lettre n'a pas besoin d'être finie, te voilà.

11 heures et demie du soir (1835).

Il est bien plus de 11 heures, je ne t'attends plus pour sortir, mais j'espère encore te voir ce soir. Je t'écris ces quelques lignes pour me justifier du chagrin que j'ai chaque fois que je ne te vois pas. Je souffre, mais je ne t'en veux pas, je pleure, mais je ne t'accuse pas, je suis souvent très à plaindre, mais je ne cesse pas de t'aimer à l'adoration. Je voudrais que tu en fusses bien sûr, il me semble que je supporterais avec plus de résignation ma mauvaise position. Je crains que tu ne me comprennes pas dans mon amour, cette crainte me rend souvent la journée bien longue et bien triste.

Mais j'oublie en t'écrivant que tu travailles, que tu es bien fatigué, que tu n'as ni la force, ni le temps d'écouter, c'est-à-dire de lire tous mes tourments.

JULIETTE.

[1] Mlle Mars, dont on se rappelle l'attitude, pendant les répétitions d'*Angelo*. V. *Victor Hugo raconte*, LX

Samedi, 3 heures un quart, après-midi (1835).

Mon pauvre cher Toto bien-aimé, quand je te vois si occupé et d'affaires si importantes, j'ai conscience à ajouter encore à cette fatigue par le récit de mon amour que tu sais par cœur. Si je ne craignais pas que tu te méprennes sur mon silence, je suspendrais ces lettres qui ne sont, après tout, qu'un abrégé bien froid, une narration bien plate des sentiments les plus tendres, les plus généreux, les plus passionnés qui sont au fond de mon cœur. Je les suspendrais dis-je, jusqu'après ta pièce, quitte à prendre ma revanche ensuite, en paroles, en caresses, en action. Voilà ce que je ferais si tu voulais avoir pour ta chère petite personne le quart de la sollicitude que j'ai pour elle.

Voici qu'il est bientôt 3 heures, cette heure me donne l'espoir que tout se sera bien passé à ta répétition. Il est temps, mon pauvre poète admiré, aimé et adoré que tu sortes de ce repaire qu'on appelle encore *théâtre français*. Tu en sortiras à ton honneur, malgré le mauvais vouloir de cette vieille mal emmanchée, malgré toutes les stupidités réunies, malgré toutes les haines et toutes les envies.

Tu verras, mon beau lion, si ces affreux corbeaux oseront croasser devant ton rugissement. Quant à moi, si quelque chose pouvait me rendre plus fière et plus heureuse, ce serait d'être la seule à te comprendre.

JULIETTE.

Samedi, 1 heure et demie après-midi (11 avril 1835).

Sous quel prétexte étiez-vous si gentil ce matin ? ceci commence à m'inquiéter furieusement, joint aux promenades matinales que vous faites tous les jours à l'Arsenal. Toto... Toto... vous ne savez pas ce dont je suis capable, prenez-y garde. Je ne vous aime pas pour rien moi, si vous me trahissiez le moins du monde, je vous tuerais. Non, mais très sérieusement, je suis jalouse quand je te vois si charmant. Quoi que tu en dises, je ne suis pas aussi rassurée que

tu voudrais me le faire croire. Je veux enfin aller à ces répétitions. *Je n'ai pas besoin, moi,* de confier comme ça mon amant bien-aimé à la discrétion de *n'importe qui.* Je veux le garder moi-même mon amant, au nez de la nation et des histrionnes françaises.

Voilà ma résolution politique et littéraire : dès demain je veux la mettre à exécution.

A propos, c'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance, vous ne le saviez seulement pas ! ou plutôt cela vous est égal que je sois ou que je ne sois pas née. C'est bien vrai que cela vous est indifférent ? Voilà comme vous faites cas de mon amour et pourtant il y a une chose certaine, c'est que je n'ai été créée et mise au monde que pour vous aimer, et Dieu sait avec quelle ardeur je remplis ma mission.

Je vous aime, oh ! oui je vous aime ! je t'aime mon Victor.

JULIETTE.

Samedi, 8 heures du soir (1835).

Ce soir plus que jamais je suis décidée à séparer nos deux causes l'une de l'autre. Ce que tu m'as dit de la vieillesse de Mlle Mars, de l'impossibilité d'obtenir un double succès avec elle, succès littéraire et succès d'argent, la nécessité où tu te trouverais d'avoir recours à Mme Dorval ou à toute autre actrice jeune et en crédit auprès du public, toutes ces considérations me font désirer de séparer au plus vite mon avenir du tien. N'importe où je devrai aller, n'importe à quelles conditions d'argent. Car dans cette dernière conversation de ce soir, il m'a été démontré que tu avais eu sur Mlle Mars, sur Mme Dorval, sur le théâtre enfin, des renseignements que tu m'avais tus jusqu'alors; bien que ces instructions dussent changer de fond en comble les projets arrêtés par toi au sujet de la première pièce que tu devais donner à ce théâtre, ce silence que tu as gardé à ce sujet contrairement à toutes tes promesses de ne me rien cacher, de tout me dire, m'afflige plus que la

trahison de M. Harel et de Mlle George, plus que le lâche acharnement de tes ennemis, plus que la perfidie de tes amis intimes contre moi. Ce silence est l'aveu le plus positif que je nuis à tes intérêts. tu crains mes prétentions et ma jalousie et tu avais déjà senti la nécessité de donner un rôle à Mme Dorval et tu n'avais pas osé me le dire dans la crainte de rencontrer de la résistance ou des larmes à cause de cette nouvelle distribution ; ce que tu voulais éviter ne l'est qu'à moitié. je n'y mets pas de résistance, bien au contraire ; quant aux larmes elles ne valent pas la peine d'être essuyées ni retenues. Dès ce soir, nous cesserons toute communauté d'intérêt dramatique. Je reprends l'attitude première que je n'aurais jamais dû quitter, celle d'une actrice journalière qu'on emploie le plus mal possible et qu'on paie de même. Toi tu redeviens libre de toutes entraves.

Tâchons que cette nouvelle résolution tourne mieux à l'avantage de notre bonheur.

Mardi, 28 avril 1835, 4 heures avant la représentation d'*Angelo*.

Je te rappelle que je t'aime. que rien ne pourra changer ni augmenter mon amour que le cas de malheur et de perfidie auquel tu es plus en butte que personne, toi, mon noble poète, mon Roi : notre Roi à tous. Mais mon amant à moi seule n'est-ce pas ? bien à moi seule. Je n'ai rien à craindre de toi, n'est-ce pas mon bien-aimé ? tu sauras bien te défendre et résister à toutes les avances de cette *femme éhontée*[1] ? tu me le promets bien ? je ne voudrais pas t'en parler aujourd'hui mais je suis si inquiète de te savoir en contact avec elle ce soir que je donnerais volontiers ma vie pour que cela n'aie pas lieu. Si tu savais combien je t'aime et comment je t'aime tu comprendrais mes alarmes.

Pense à moi, pauvre femme qui serai dans le fond d'une

[1] Marie Dorval, qui s'était montrée fort coquette avec V. Hugo pendant les repetitions. V. *Victor Hugo raconté*, LX.

loge ce soir avec toutes les angoisses de la jalousie et de l'amour.

JULIETTE.

M. Pasquier, comme je m'en étais douté, n'a pas fait prendre la loge de Mme Récamier ; qu'en auras-tu fait ? te sera-t-elle parvenue à temps ?

Minuit, mardi, 28 avril 1835. 1 heure après le triomphe d'*Angelo*.

Je m'en suis follement donné ! Bravo ! Bravo ! Bravo ! Bravo ! Bravo ! c'est la première fois que je t'admire à mon aise, tu n'étais pas là pour m'en empêcher.

Merci mon bien-aimé, merci pour moi, tu me rends mille fois heureuse par chaque seconde de ma vie. Merci aussi, pour toute la foule qui était là, qui t'admirait, qui t'écoutait, qui te comprenait.

J'ai tout vu moi, tout entendu, et je te rapporte tout ! quoique ce soit bien lourd, si les acclamations, l'enthousiasme, le délire pèsent quelque chose. Je te donnerai demain des détails sur la représentation entière, car je n'espère pas te voir ce soir, ce serait trop de bonheur en un jour, et puis tu ne veux pas que je devienne folle de joie.

A demain donc, si tu savais avec quelle probité j'ai applaudi Mme Dorval, tu te ferais un scrupule de rien dire, ni rien faire ce soir qui puisse blesser mon pauvre cœur un peu endolori déjà par la pensée qu'une autre que moi est admise à interpréter tes plus nobles pensées. Allons, voilà que je redeviens malgré moi triste et troublée de te savoir près de cette femme.

Bonsoir, mon bien-aimé, dormez bien, mon grand poète, si le bruit ne vous empêche pas de dormir. A vos lauriers, j'ajoute des tendresses, des caresses et mille baisers.

JULIETTE.

Vendredi soir, 8 heures (1835).

Si j'étais tant seulement une femme d'esprit, je vous dirais, mon bel oiseau, comme quoi vous avez à vous tout seul la forme, le plumage et le chant !

Je vous dirais que vous êtes la merveille de toutes les merveilles, depuis celles qui sont, jusqu'à celles qui ont été, et je ne dirais là que la simple vérité. Mais pour vous dire cela, mon *superbe*, il me faudrait une voix harmonieuse qui n'appartient pas à l'espèce dont je fais partie : celle dont vous vous êtes si bien moqué tantôt. Ce n'est donc pas moi qui vous dirai à quel point vous êtes éblouissant et resplendissant, je laisse cela à tous les oiseaux gazouilleurs, parlant et *sifflant* ; et ceux-ci, comme vous le savez, ne sont pas les moins beaux, ni les moins admiratifs.

Je leur laisse le soin de vous regarder, de vous écouter, de vous admirer. Moi je ne me réserve que le droit de vous aimer, c'est peut-être moins harmonieux à l'oreille, mais c'est plus doux au cœur.

Je vous aime, je t'aime mon Victor, je ne veux pas trop te le dire, je ne peux jamais te le dire assez, comme je le sens.

Dans tout ce que je vois de beau je te reconnais, les belles formes, les belles couleurs, les suaves odeurs, les sons harmonieux, tout ça c'est toi, et toi tu es bien plus que tout ce que je vois et que j'admire ; tu es toi ! tu n'es pas le spectre solaire aux sept couleurs lumineuses, tu es le soleil lui-même qui éclaire, qui réchauffe, qui vivifie ! Voilà ce que tu es, moi je suis une pauvre femme qui t'adore.

JULIETTE.

Si tu viens me prendre comme tu me l'as fait espérer, je te verrai bientôt, c'est la première fois que je désire le spectacle avec autant d'ardeur... Lanvin vient de venir, je te conterai cela.

Jeudi soir, 7 heures et demie (1835).

A mon cher absent,

Je vous ai à peine vu tantôt, je ne vous ai pas vu ce soir, et Dieu sait à quelle heure vous viendrez me prendre pour aller à Angelo. Car je n'admets pas qu'on puisse finir une seule représentation sans moi. Et puis, je ne suis pas fâchée de savoir au juste le temps que vous passez avec les comédiennes du XVI[e] siècle, et celles du XIX[e] qui ne sont pas les moins dangereuses. Tenez, je suis presque aussi fâchée que triste, je me suis promis de ne pas vous écrire une longue lettre cette fois-ci, pour vous apprendre à les laisser dans un coin, sans plus vous en occuper. Ma personne, mes lettres, tout est oublié ! vous avez trouvé le moyen aujourd'hui d'être le plus aimé des amants et le moins aimable.

C'est égal, je suis très triste, vous me manquez ce soir comme la pitance au pauvre prisonnier, à l'heure où il a coutume de la recevoir.

Vous ne vous en inquiétez pas autrement, vous, vous laissez mourir mon âme d'inanition sans pitié, vous ne m'aimez donc pas, dites ?

Eh ! bien moi je vous aime, je t'aime mon Victor, je te pardonne parce que j'espère que ce n'est pas ta faute et puis que je t'aime.

JULIETTE.

Mardi soir, 8 heures (1835).

Vous m'avez fait un petit chagrin tout à l'heure mon Toto. Tandis que je sacrifiais à votre tranquillité le bonheur d'être avec vous une minute de plus, vous vous occupiez de paillasses plus ou moins sauvages, sans me donner un souvenir, ni un adieu. C'est dans des moments comme ceux-là que je sens que vous ne m'aimez pas comme je vous aime, et j'en ai bien du chagrin.

Encore une autre remarque que j'ai faite, c'est que jamais vous ne me parlez de mes lettres, vous ne vous apercevez ni des plaintes que je vous fais, ni de l'amour que je vous donne dans tous les mots, sous toutes les formes et à propos de tout. Vous m'avez rendue toute triste, de contente et d'heureuse que j'étais. Mon Toto *vous ne m'aimez pas comme je vous aime*. Vous avez épuisé tout d'un coup toutes vos facultés d'aimer et comme vous le disiez très bien, devant le briocheur de la rue Saint-Jacques, *les chaussons exquis de ce temps-là* ne sont plus maintenant que d'atroces gâteaux au beurre fort. Et moi je dis à part moi : *l'amour enthousiaste et passionné qu'il avait dans ce temps-là*, n'est plus à l'heure qu'il est qu'un goût plus ou moins vif, mais pas autre chose ; alors je deviens triste, triste comme une pauvre femme trompée.

Si vous saviez comme je vous aime, mon Toto, vous comprendriez toutes ces angoisses du *plus ou du moins*, vous en auriez pitié et, au lieu de laisser mes lettres sans réponse, vous viendriez aussitôt après les avoir lues, me rassurer et me consoler dans le cas où mes craintes seraient injustes.

Tenez je vous donne mille baisers, en laisserez-vous perdre ?

JULIETTE.

Mardi, midi et demi (1835).

Mon cher petit Toto, tu m'as écrit une bien charmante lettre. Moi je ne peux pas t'en rendre une aussi ravissante, tout ce que je peux faire, c'est de te donner tout mon amour, toutes mes pensées, toute ma vie.

Tu as bien raison, quand tu dis que je recommencerai à me donner à toi tout entière sans m'inquiéter des chagrins qui suivront. C'est bien vrai çà, car je peux moins me passer de ton amour que de la vie.

Mais que je te dise encore la joie, la surprise, le bonheur que m'a causé ta lettre. Tiens, tu vaux mieux que moi et

tu as bien raison quands tu trouves que je suis une *vieille bête*. Je suis dans le ravissement ce matin, jamais vous ne m'avez donné tant de bonheur à la fois, mon cher petit Toto, je suis bien reconnaissante, je ne vous en aime pas davantage, parce que c'est impossible de vous aimer plus que je le fais, mais je sens mieux tout ce que vous valez et combien vous m'aimez.

Vous êtes mon cher petit homme, vous êtes mon amant, vous êtes mon dieu. vous êtes mon tyran adoré. Je vous aime, je vous adore, je pense à vous, je vous désire, je vous appelle.

JULIETTE.

Lundi, 8 heures 20 minutes du soir (1835).

J'adore ta jalousie, quand elle me procure comme ce soir le bonheur de te voir à des heures inaccoutumées. Mais celle qui consiste simplement à me suspecter sans aucun profit pour nous, celle-là, oh! celle-là, je la déteste.

Tu as été un peu maussade aujourd'hui, mais tu as si bien réparé ce tort-là en venant comme tu l'as fait que, ma foi, je m'abonnerai, tous les jours à te voir un petit moment injuste pour t'avoir une minute de plus sur toute la soirée.

Si tu savais comme c'est vrai que je t'aime, tu n'aurais pas une seconde la pensée que je puisse te tromper, et puis si tu savais encore combien je t'aime, tu viendrais à toute heure du jour et de la nuit me surprendre dans cette préoccupation et tu serais toujours accueilli avec des transports de joie et d'amour.

Oui, oui, je t'aime, je ne te le dis pas pour te le faire croire, mais parce que c'est un besoin pour moi de te le dire à tous les instants, avec tous les mots, sur tous les tons, je t'aime, je t'aime bien plus que tu ne peux le désirer, je t'aime par-dessus toute chose.

JULIETTE.

Vous faites en général un trop grand fi de mes petites lettres. Vous oubliez que dans les petits pots sont les bons onguents, dans les petits mots, la grande amour.

Vendredi, 2 heures après-midi (1835).

Vous voulez une lettre longue comme ça..................... et puis encore longue comme ça.................................... Vous n'êtes pas gêné à ce qui me paraît. Qu'est-ce que vous diriez si je vous en demandais autant ? hein ? Qu'est-ce que vous diriez ? Vous qui écrivez à tout l'univers excepté à moi, j'ai bien envie de vous mettre au pied du mur et de ne vous écrire qu'autant que vous m'écrirez, de ne vous aimer qu'autant que vous m'aimerez. Vous seriez un peu attrapé si j'en agissais ainsi. Rassurez-vous cependant je ne vous ferai pas ce mauvais tour-là. J'ai trop besoin d'écouler le trop-plein de mon cœur pour me fermer cette issue. J'ai trop besoin de vous répéter que je vous aime pour me condamner au silence. J'ai trop besoin de me rapprocher de vous, au moins par la pensée, pour m'interdire cette voie de communication. Maintenant que vous savez pourquoi je vous écris si souvent, je commence ma lettre.

Mon cher petit Toto, quoiqu'il y ait peu de temps que je t'ai quitté, je te désire avec toute l'impatience et toute l'angoisse que donne une longue séparation. Je voudrais savoir où tu es, ce que tu fais, je voudrais être partout où tu es, je voudrais être surtout dans ton cœur et dans ta pensée, comme tu es dans ma pensée et dans mon cœur. Je voudrais être *toi* et que tu fusses *moi*, pour l'*amour seulement*. Le reste te va trop bien et ne va qu'à toi, tu es admiré toi ! moi je ne veux être qu'aimée. Le peux-tu, dis, peux-tu m'aimer comme je t'aime, ou au moins la moitié, ce sera encore incommensurable ? Si tu savais comme je t'aime, tu m'aimerais rien que pour cela.

Je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime, ce mot

si court, parti de mon cœur, a assez d'élasticité pour monter jusqu'au ciel.

Je t'aime.

JULIETTE.

J'ai reçu une lettre de ma fille, cette nouvelle, qui se combine avec un affreux temps, me rend l'âme très gaie.

Vendredi, 9 heures du soir (1835).

A toi,

Tu m'as fait passer un après-midi délicieux. Quelle charmante conversation que la tienne! je ne parle pas de ton esprit, une mouche n'essaie pas de soulever un lingot d'or. Aussi je ne parle que du bonheur d'être appuyée sur ton bras, d'entendre ta voix, de voir tes yeux, d'aspirer ton haleine, de régler mon pas sur ton pas, les battements de mon cœur sur les tiens.

Il ne peut y avoir pour moi de bonheur plus grand que celui que j'ai goûté tantôt auprès de toi, que celui d'être tout à fait dans tes bras, ta voix dans ma voix, tes yeux sur les miens, ton cœur sur mon cœur, mon âme dans ton âme; il n'y a que toi au monde pour moi, le reste je ne m'en aperçois qu'à travers ton amour. Je ne jouis de rien sans toi, tu es le prisme à travers lequel le soleil, la verdure et la vie m'apparaissent.

C'est pour cela que je suis si désœuvrée, si morne, et si froide quand tu n'es pas auprès de moi; je ne sais plus que faire de mon corps ni de mon âme, je ne reprends de mouvement et de vie que quand je te revois. J'ai besoin de tes baisers pour mes lèvres, de ton amour pour mon âme.

JULIETTE.

Samedi, 11 heures (1835).

Bonjour, mon Victor, que je te baise d'abord. De toutes les promesses que je t'avais faites, hier, en nous séparant, une seule a été oubliée. Je t'avais promis de t'aimer comme

je t'aimais dans ce moment-là, c'est-à-dire plus que tout au monde. Mais je ne sais pas comment cela c'est fait ; c'est que je t'ai aimé encore bien plus et je sens que cela sera toujours ainsi tant que je vivrai. Je te prie, mon cher petit Toto, d'en prendre ton parti comme déjà j'ai pris le mien.

Savez-vous, mon grand Toto, que vous êtes un autre *petit Poucet* d'une merveilleuse espèce ? car ce n'est pas avec des cailloux ou des miettes de pain que vous marquez les routes par lesquelles vous passez, mais bien avec des pierres brillantes et précieuses. Je reconnaîtrai l'endroit où vous avez laissé hier un énorme rubis gros *comme un pavé*, sans plus vous en soucier que si ç'avait été un vrai grès de Fontainebleau.

Que voulez-vous que devienne une pauvre fille comme moi en présence de tant de richesses, au milieu de tous les enchantements de votre esprit ? qu'elle perde l'esprit et la raison ? c'est déjà fait. Quant à son cœur, vous le lui avez pris sans aucune peine, aussi il ne lui reste rien qui ne soit à vous.

Son amour, son admiration, sa vie, tout est à vous ! Mon regard, mes paroles, mes caresses, mes baisers, tout est à toi.

JULIETTE.

(1835).

C'est toujours à mon tour à t'écrire maintenant ; autrefois tes lettres appelaient mes lettres, ton amour cherchait mon amour, et c'était bien ainsi, car comme tu me le dis souvent : l'homme doit toujours être l'agresseur de la femme.

Il y a toujours un inconvénient à ce que l'un des deux change de rôle et je le sens bien moi qui te parle, je sens bien qu'une caresse première de toi me donne plus de bonheur et de sécurité que mille caresses que j'aurais provoquées.

Il est déjà onze heures et demie, tu ne viens pas, tu ne viendras peut-être pas et la défense que tu m'as faite

d'aller voir chez toi ou à l'imprimerie redouble mes inquiétudes et ma jalousie. Je crains qu'il te soit arrivé quelque chose de malheureux ou quelque invitation de plaisir. J'ai le cœur serré entre ces deux étaux. Je ne crois pas qu'il y ait au monde de supplice plus grand que d'aimer et de craindre. Je trouve que nous arrangeons mal notre vie. Puisque tu n'es pas libre, toi, que tu peux être empêché de me voir par mille circonstances que nous pouvons prévoir, mais non empêcher, tu devrais néanmoins me laisser la faculté de savoir ce que tu fais, où tu es, cela m'occuperait et me tranquilliserait.

Au lieu de cela, il faut que je t'attende avec toutes les suppositions qui se tirent et se déchirent mon cœur, oh ! je suis bien à plaindre de t'aimer autant, c'est une abondance d'amour qui tuera le corps qui le porte.

Si tu ne m'aimes qu'un peu, prie Dieu de m'ôter l'une de ces deux choses : ma vie ou mon amour.

JULIETTE.

Bientôt minuit. Quelle nuit je vais passer, mon Dieu ! ayez pitié de moi.

Jeudi matin, 8 heures un quart (17 septembre 1835).

Bonjour mon Toto, bonjour. Il fait fameusement beau, nous allons être bien heureux, nous allons recommencer notre vie d'oiseaux, notre vie d'amour en liberté, notre vie dans les bois. Je suis ravie.

Comment que vous avez passé la nuit ? m'avez-vous aimée, m'avez-vous écrit sous mon vieux châtaignier ? je suis sûre que non. Méchant homme va, je t'aime encore davantage, on dirait, de tout ce que tu m'aimes moins.

Je n'ai pas pu lire tard hier au soir et je me suis couchée à 10 heures et quart. J'ai fait d'assez vilains rêves cette nuit, j'espère qu'ils ne se réaliseront pas, mais je voudrais recevoir des nouvelles de ma pauvre petite fille que nous oublions trop. Si je suis encore deux jours sans lettre, j'écrirai à Saumur, car je suis vraiment inquiète.

Mon bon cher petit Toto, je vais m'habiller pour être plus tôt auprès de vous, je vous aime, je vous aime tout plein et puis encore. Je vous baise partout ! je vous adore en entier !

A tantôt, votre

JULIETTE.

Aux Metz, jeudi matin, 8 heures trois quarts (24 septembre 1835).

Bonjour, mon Victor chéri, bonjour mon amour, je t'aime, je suis heureuse, nous allons être ensemble aujourd'hui plus que ces deux jours passés où nous avions un obstacle entre nous deux qui empêchait tout rapprochement. Et puis il fait si beau temps, et puis, et puis, c'est que je t'aime, voilà pourquoi je trouve tout beau, tout rayonnant autour de moi.

Je suis restée dans mon lit jusqu'à 8 heures et demie, bien que je fusse éveillée depuis 7 heures du matin, mais je me suis roulée dans mon lit, d'un bord à l'autre, en pensant à vous et en lisant les journaux d'hier. Hier au soir, j'étais rentrée à 7 heures juste. Je me suis déshabillée, j'ai rangé mes affaires, j'ai diné, je t'ai écrit, j'ai fait mes comptes, ensuite j'ai lu *Claude Gueux* jusqu'à 10 heures et demie. J'ai mis mes papillottes, je me suis couchée à 11 heures, je me suis endormie dans toi et sur toi, j'ai rêvé du petit Toto[1] que je baisais et que j'aimais dans mon rêve à rendre jaloux le GRAND ! pour aujourd'hui, tu as vu l'histoire de ma matinée ; je vais faire ma toilette, m'habiller et déjeuner, après quoi je m'en irai avec la bonne par la prairie.

A tantôt, mon chéri, à tantôt, mon bonheur, à toujours pour t'aimer et pour te désirer.

Je t'aime dans le cœur, je te baise en idée, je t'adore de

[1] François-Victor Hugo que Juliette avait rencontré dans une de ses promenades avec le poète.

l'âme, je t'admire de toutes les facultés de mon intelligence.

Pense à moi, viens le plus vite possible, je te tends les bras, la joue et tout mon être.

JULIETTE.

Aux Metz, jeudi soir, 8 heures trois quarts.

Mon bon cher Toto, je serais arrivée sans accident grave à la maison, n'était la rencontre d'un énorme et affreux crapaud dans le chemin creux, ce qui m'a fait pousser un *cri sauvage* et prendre ma course comme si le diable m'emportait. Je suis arrivée à la maison à 7 heures 10 minutes. J'ai commencé à dîner à 8 heures 5, et à l'issue de mon dîner, je t'écris pour te remercier de tout le bonheur que tu me donnes ; cette journée toute trempée de pluie est une des plus belles et des plus heureuses de ma vie. S'il y avait des arcs-en-ciel dans le paysage, il y en avait aussi dans nos cœurs, qui correspondaient de notre âme à notre âme comme d'un bassin à l'autre.

Je te remercie pour les belles choses que tu me fais admirer et que je ne verrais pas sans toi et sans le secours de ta belle petite main blanche sur mon front. Mais une chose plus belle et plus grande encore que toutes les beautés du ciel et de la terre et pour laquelle je n'ai besoin d'aucune aide pour voir et pour admirer, c'est toi mon bien-aimé, c'est ta personne que j'adore, c'est ton esprit que j'admire et qui m'éblouit. Pourquoi ne suis-je pas poète ? je dirais tout ce que je pense et tout ce que je sens, mais je ne suis qu'une pauvre femme qui aime et celle-là n'est pas celle qui se fait comprendre le mieux.

Bonsoir, mon adoré, bonsoir mon chéri, dors bien je te baise.

JULIETTE.

Aux Metz, dimanche matin, 9 heures et demie (28 septembre 1835).

Bonjour mon adoré, bonjour mon roi, bonjour mon amour, bonjour toi que j'aime. Je t'ai bien aimé va, je t'ai bien adoré, j'ai bien relu des fois ta lettre depuis hier au soir et je l'ai bien baisée pendant cette nuit où je souffrais et où je ne dormais pas.

Il fait bien mouillé ce matin, j'espère que le temps sera moins grognon à midi, ce qui me permettra d'aller au-devant de toi, mon bien-aimé, non pas par la prairie, tâchez de n'être pas un petit bêtâ comme l'autre jour et de ne pas nous faire perdre deux grandes heures de bonheur, entendez-vous ?

Je suis en train de faire sécher la *Revue Rétrospective*. l'un de nos deux trophées. Je veux garder ces deux brochures toute ma vie, comme je garde dans mon cœur toutes les paroles de tendre sollicitude que tu m'as dites pendant cet affreux orage.

Le ciel est bien noir en ce moment ; cela n'empêche pas d'espérer une journée heureuse et rayonnante, parce que je te verrai, mon bonheur, ma joie, mon amour, mon Victor. Heureusement que nous avons bien mis à profit le soleil d'hier et heureusement encore, nous avons pour aujourd'hui une bonne petite chambre et un bon petit lit où il ne pleut que de l'amour.

A bientôt ma vie.

JULIETTE.

Aux Metz, lundi 28 septembre, 11 heures un quart du matin (1835).

C'est un grand malheur que celui qui nous est arrivé hier, je le dis avec toi, mon Victor parce que je t'aime. Je t'aime et depuis plus d'un an j'ai bien souffert va, le plus souvent sans me plaindre. J'espérais toujours que mon amour et ma fidélité te ramèneraient à des sentiments d'estime et de confiance, mais maintenant je l'ai perdu à tout jamais cet espoir, car bien loin de diminuer, ta défiance

et ton mépris ont été en croissant d'une manière effrayante. Et cependant tu m'aimes, je le sais. Je t'aime aussi moi, je t'aime de toute mon âme, de toutes mes forces, *tu es le seul homme que j'aie jamais aimé, le seul à qui je l'aie dit.* Eh bien, je te supplie à genoux de me laisser partir, je n'ai pas assez de voix, pas assez de prière pour te le demander, et, vois-tu, mon pauvre ami je suis si malheureuse, si humiliée et je souffre tant, que je m'éloignerais de toi malgré toi. Il vaut mieux que tu me donnes ton consentement, j'aurai du moins la triste satisfaction, en m'éloignant de toi pour toujours, de ne t'avoir pas désobéi.

Adieu ma joie, adieu ma vie, adieu mon âme, je m'éloigne de toi par amour, c'est un sacrifice que je nous fais à tous les deux, plus tard tu le comprendras. Mais avant de te quitter, je te jure que je n'ai pas, depuis un an, une seule action honteuse à me reprocher, une seule pensée coupable je ne l'ai pas eue, je te le dis du fond du cœur, crois-moi.

Je vais aller auprès de ma fille dont je suis inquiète depuis qu'elle est à Saumur. Peut-être la ramènerai-je avec moi, je crois que j'ai fait une faute grave en l'éloignant de moi, je vais tâcher de la réparer s'il est encore temps. Le prétexte de la santé de mon enfant sera pour tout le monde le prétexte de mon voyage.

Mon cœur est fermé pour autrui sur tout ce qui te concerne. Je garderai tout au dedans de moi. Je vais travailler, si tu peux faire quelque chose pour moi, je crois que ce sera une bonne action que tu feras. Je t'en parle ici pour la première et dernière fois, car si tu m'oubliais, tu sais bien que ce n'est pas moi qui oserais jamais me rappeler à toi.

Adieu encore, mon ami, adieu pour toujours, j'ai copié hier et aujourd'hui ton petit livre, espérant que tu aurais la générosité de me le laisser. Adieu, adieu, ne souffre pas, ne pleure pas, ne pense pas, ne t'accuse pas.

Je t'aime et je te pardonne.

JULIETTE.

Aux Metz, samedi soir, 7 heures et demie (octobre 1835).

Vous étiez bien pressé de me quitter ce soir, mon cher bien-aimé ; si c'est par sollicitude, c'est une sollicitude bien tyrannique et bien mal entendue, car jamais temps n'a été plus doux et plus charmant que celui de ce soir et jamais je n'avais mieux senti le bonheur d'être avec vous par voies et par chemins qu'au moment où vous m'avez quittée si brusquement.

Je suis donc revenue triste et pensive jusqu'à notre petite station, j'y ai écrit la date de ce soir avec moins de joie et moins de confiance en l'avenir que les autres jours, car j'avais sur le cœur votre empressement à me quitter, que je ne m'explique pas d'une manière satisfaisante pour l'amour.

Je suis rentrée à 6 heures et quart, souffrant beaucoup de l'estomac. La bonne m'a appris qu'on était venu à la recherche du chien, deux espèces de Messieurs qui paraissaient y tenir beaucoup. Pauvre bête, c'est un bien mauvais instinct qui l'a porté à nous suivre et sans doute il l'expie par le froid et la faim à l'heure qu'il est. Je me suis sentie vivement intéressée par le sort de ce pauvre animal; ce soir il y a plus que de la pitié ordinaire, il y a un retour sur le sort et l'avenir d'une pauvre fille que nous connaissons tous les deux, elle suit aussi pas à pas un maître qui ne se fera aucun scrupule de l'abandonner seule, sur le grand chemin, quand il aura des devoirs aussi importants et aussi sacrés que ceux de ce soir à remplir envers la société.

Je suis fort triste mon pauvre ami et de plus très souffrante ; mon oppression loin de diminuer s'est accrue. J'espère que ton mal de gorge diminuera de ce que je souffrirai, la Providence est trop juste pour permettre le cumul de cette façon.

Bonsoir, dors bien, pense à moi si tu peux. Quant à m'aimer, c'est différent, cela ne se commande pas. Moi je t'aime.

Dimanche, 8 heures du soir (1835).

Mon bon chéri, je n'ai pas de mots pour te dire le ravissement où je suis depuis que j'ai entendu de ta bouche ces deux sublimes pièces de vers, l'une sur la vieille révolution, l'autre sur les deux Napoléon.

Mais qui donc pourra dire ce que tu étais toi ? personne, à moins que Dieu lui-même ne se fasse homme une seconde fois. Mon cher petit Toto ne te moque pas de moi, je sens bien des choses que je ne peux pas dire, encore moins écrire, mais je t'aime, mais je t'admire, mais quand je pense à ce que tu es, je suis émerveillée. Depuis que tu m'as quittée, j'ai relu une seconde fois *Napoléon II*, je ne m'en lasse pas, je vais le mettre à coucher auprès de moi.

Tu m'as dit de t'attendre jusqu'à 9 heures et demie, après quoi je me coucherai. Dans le cas où tu ne viendrais qu'après l'heure convenue, c'est moi qui t'ouvrirais la porte puisque tu as oublié la clef. Je veux que ce soit moi qui t'ouvre pour ne pas perdre une parcelle du bonheur de t'avoir. A bientôt, n'est-ce pas et à bien tard, quand tu liras ma lettre. Dors bien, bonsoir, ne souffre pas, ne travaille pas, dormez.

JULIETTE.

Mercredi, 8 heures et demie du soir (1835).

A toi,

Je crains de prendre trop au sérieux tes demandes de lettre de chaque jour : dis-moi en conscience comment je dois les interpréter, pour que je ne tombe pas dans la plus ridicule des erreurs, en t'assassinant de mes lettres sous prétexte que tu t'es moqué de moi. *Hébraïque* prononcez *Hébraique*. Voilà le cas où je suis pour mes lettres. Dis-moi donc une bonne fois la vérité pour que je sache où j'en suis, et pour que je me laisse aller sans crainte au plaisir de te dire, de t'écrire que je t'aime, que tu es toute ma joie, tout mon bonheur, tout mon avenir. Je te demande seulement

de prendre en lisant mes griffonnages un quart du bonheur que j'ai en te les écrivant. Voilà tout. Si cela se peut, tu auras de ma prose tous les jours, en petite quantité, pour ne pas te fatiguer à la longue.

Et pour te prouver ma discrétion, je m'arrête ici aux chiffres de six trillions de baisers que je promets à ta jolie bouche. D'ailleurs, te voilà, je t'aime.

JULIETTE.

9 novembre, jeudi soir, 7 heures et demie (1835).

Je te remercie, mon cher bien-aimé, de tes bonnes paroles loyales. J'en avais bien besoin, car jamais je n'ai été plus inquiète et plus malheureuse. J'ai tant besoin de ton amour pour vivre, je sens si bien qu'après lui il n'y a plus rien pour moi dans cette vie, que je le défends de toutes mes forces contre toutes les basses turpitudes qui tentent de me l'enlever, absolument comme je défendrais ma vie contre des assassins. Va, quand on a placé tout son bonheur, toutes ses joies dans un seul amour, on est bien poltronne et les dangers grossissent et se multiplient de toute la grandeur de l'amour même. Quant à moi, j'ai peur de tout, l'ombre même de mon amour m'effraie, je ne me crois en sûreté que seule avec toi. Je sens si bien que je t'aime plus qu'aucune femme au monde qu'il me semble impossible alors que tu ne me préfères pas à toutes. Mais cette confiance je ne l'ai que quand tu es là et ce *là* veut dire dans mes bras, sur ma bouche, mon cœur contre ton cœur. Alors je suis triomphante, j'ai de la confiance, je me crois aimée et toutes les plus noires et les plus maigres créatures de Paris ne parviendraient pas à m'inspirer l'ombre d'une jalousie. Mais ces moments-là sont rares, c'est ce qui fait que je suis si souvent en proie aux tourments de la plus atroce jalousie et que je t'aime d'autant plus.

JULIETTE.

Lundi soir, 8 heures dix minutes (1835).

Je ne peux pas dire que je t'aime plus, je ne peux pas dire que je sois plus heureuse, mais il y a une certaine nuance de je ne sais pas quoi qui s'ajoute à ma vie d'une façon charmante. chaque fois que tu as la bonté de me lire de tes admirables vers. Quel homme vous êtes mon petit Toto ! il faudrait attendre bien longtemps pour en avoir un autre pareil à vous en supposant qu'il y en ait un quelque part sur la terre ou dans le ciel.

Nous avons fait bien des choses aujourd'hui, mon cher petit homme, et toutes choses utiles, je n'en excepte pas le vieux coffre, car il me sera de la plus grande utilité, soit chez moi, soit au théâtre. En outre, nous avons été charmants, vous et moi, quoique cependant votre horizon se soit un peu rembruni tantôt à propos de Mme Guérard, mais je vous pardonne, le nuage ne s'est pas arrêté longtemps. Maintenant il me reste à vous revoir le plus tôt possible pour que la journée soit au nombre des plus charmantes et des plus heureuses de ma vie. Et puis nous avons encore une commission à faire, après laquelle nous nous coucherons, quelque résistance que vous y apportiez.

Je vous préviens que je vous aime et que je veux vous aimer.

JULIETTE.

23 novembre, lundi matin, 11 heures (1835).

Bonjour, mon cher petit homme fugitif, à peine ai-je eu le temps de vous apercevoir, mon cher petit homme rayonnant, que vous aviez disparu comme un rêve de bonheur. Il ne me reste de votre apparition que quelque chose d'insaisissable. N'était l'énorme paquet que vous avez déposé sur mes pieds, je croirais à une vision, à un éblouissement.

Mon Victor que je t'aime, que je voudrais être bien

portante et vivre quelques heures avec toi et de toi! J'ai un appétit furieux de ton amour et de ta personne, je te conseille de te tenir en garde devant mon grand amour, ma grande bouche et mes grandes dents, car ces énormes dimensions ne sont que pour mieux t'aimer, mieux te baiser, et mieux te manger, mon cher petit chaperon noir.

A tantôt,

JUJU.

Vendredi, 8 heures du soir (1835).

Depuis que je sais que tu vois dans mes lettres autre chose que mon amour, je suis bien gênée pour t'écrire; malgré moi, je cherche les mots et les lettres, je crains d'en mettre trop, je crains de n'en pas mettre assez, enfin il est certain que tous ces tâtonnements me gênent sans aucun profit pour notre amour. Je *t'aime* écrit de cette façon : je t'aime, ou comme celle-ci : je *tême*, ne gagne ni ne perd à l'orthographe, pourvu que le mot parte d'un cœur vraiment pénétré d'amour. Eh bien, c'est précisément le cas où je me trouve : *je t'aime, de toute mon âme*, cela est parfaitement écrit dans mon cœur et dans ma pensée et cependant en te l'écrivant je dis, *je tême*, parce que je suis une ignorante voilà tout. Si tu veux accepter cette ignorance et ne plus voir que mon amour, j'en serai d'autant plus à mon aise que je ne serai plus forcée d'arrêter l'élan de ma pensée et puis, comme me le dit tous les jours un auteur fameux appelé Victor Hugo, (as-tu ouï parler de Victor Hugo ? c'est un homme très charmant et très bien venu des femmes, *trop bien venu* hum !) eh bien, cet auteur-là me répète tous les jours que « la toilette n'ajoute rien aux charmes d'une jolie femme, que c'est peine perdue que de vouloir ajouter à la nature quand elle est belle » eh bien, ce qu'il a dit à propos de parure et de beauté, moi je le dis à propos de grammaire et d'amour. Je ne crois pas que la première puisse rien ajouter à la douceur et la vérité du second.

Je cite mon auteur, d'ailleurs tant pis pour lui s'il s'est trompé, moi je ne me trompe pas en disant que je t'aime.

JULIETTE.

25 novembre, mardi soir, 8 heures un quart (1835).

Je vous aime, vous êtes charmant et je vous désire. Je ne me suis jamais mieux portée que ce soir. Si vous aviez l'esprit d'en profiter, ce serait ravissant, mais vous êtes plus bête qu'un bonhomme en pain d'épice et vous n'êtes pas même bon à être mis en loterie.

Je vous assure, plaisanterie à part, mon cher petit Toto, que nous nous conduisons d'une manière tout à fait ridicule. Il est temps de faire cesser le scandale de deux amoureux vivant dans la plus atroce chasteté. D'abord, je vous préviens que je ne souffrirai pas plus longtemps vos procédés immoraux à mon égard, et que je saurai bien vous forcer à vous conduire décemment avec moi.

Mon cher petit Toto, vraiment tu devrais venir, ne fut-ce que pour voir l'effet que cela me ferait. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus qu'à minuit et avec trois doubles couvertures entre nous deux, que cela ne manquerait pas d'originalité, si nous nous voyions plus tôt et de plus près. Au reste, ce que je t'en dis ce n'est que pour plaisanter. J'aime encore mieux que tu fasses à ton goût comme tous ces jours derniers, que de te faire violence en cédant à mes sollicitations. Tu sais que je t'aime autant absent que présent, il n'y a de différence que dans mon plus ou moins de bonheur et en vérité cela ne vaut pas la peine que tu y penses.

Viens donc quand tu voudras, je t'aime de toute mon âme, c'est une bonne disposition pour attendre.

JULIETTE.

29 novembre, dimanche soir, 8 heures et demie (1835).

Vous êtes mon cher petit homme adoré, un peu taquin, un peu chatouilleur, mais bien aimé et charmant.

Je vous aime, mon Toto, je vous aime chaque jour davantage, quoique cela me paraisse impossible à moi-même, cela est, je vous aime de toutes les amours à la fois. Je ne pourrais pas vivre, je ne dis pas heureuse, mais vivre seulement sans vous. J'ai besoin de vous comme vous êtes, avec vos espiègleries, avec vos malices et vos méchancetés. Je voudrais bien que vous vous piquassiez d'honneur ce soir et que vous vinssiez me chercher pour aller au *spectacle*, comme vous dites, parce qu'alors je profiterais de votre aimable plaisanterie pour vous avoir une heure ou deux plus tôt dans mes bras ce qui ne ferait pas de tort à ma gaieté je vous assure.

Je suis encore émerveillée de la beauté de Notre-Dame de Paris sur le ciel noir. Il est bien reconnu maintenant que le noir sied à toutes les beautés, femme ou cathédrale. C'est une couleur qui va également bien à l'une comme à l'autre, aussi vous a-t-elle séduite et lui avez-vous donné la préférence sur tout le monde, sans excepter moi qui vous aime cependant plus qu'elle et qui donnerais ma vie cent fois par minute pour un de vos sourires.

J.

2 décembre, mercredi soir, 8 heures (1835).

Mon cher bien-aimé, quand un pauvre malade a la fièvre, tout ce qui touche ses lèvres et son palais lui paraît amer. Moi, je suis dans la position de ce malade là. Je souffre des souffrances atroces, et toutes les douceurs que tu offres à mes lèvres dans ce moment-là me paraissent amères, mais je ne suis pas assez folle pour ne pas me rendre compte que c'est ma maladie qui m'empêche de goûter et de savourer tous les bonheurs que tu me donnes dans un seul. Je te demande pardon de souffrir, je te demande pardon

surtout de n'avoir pas la force et la générosité de te le cacher, mais cela tient à ce que je souffre trop ou à ce que je t'aime trop ce qui revient au même.

Je te promets d'être gaie ce soir et de n'avoir pas l'air de souffrir.

J'ai lu tout ce qui te concernait ce soir. C'est par là que j'ai commencé, il m'a semblé que dans un des Courriers on avait déchiré avec intention un passage sur toi et sur tes ouvrages. Si cela était, tu ferais mieux de me le dire car je suis femme à entendre toutes les vérités et même tous les mensonges et je te prierais de me dire ce qu'il y avait dans ce journal pour m'éviter la peine de faire acheter ce numéro. Tu dois être bien heureux et bien fier pour la personne à laquelle tu as consacré tes sublimes vers (comme ils disent); l'article de M. F. Dugué me paraît singulièrement informé de ton retour *à la famille*. Je ne suis pas la seule à m'apercevoir que, depuis un an, tu as changé et d'habitudes et de sentiments. Je suis peut-être la seule que cela fasse mourir de chagrin, mais qu'importe, puisque le foyer est *gai* et que la *famille est heureuse*.

J'espère que demain tu feras tout ton possible pour venir me voir pendant les entr'actes, à moins que les bonjours et les bonsoirs à donner, les compliments à recevoir, les admirations à accueillir ne te retiennent malgré toi, auquel cas j'aurais, je l'espère, le courage de ne pas m'affliger pour un si petit chagrin, et la raison de ne pas faire contenir un si grand amour dans un si petit bonheur.

Tu vois, mon cher ange, que je me plie avec assez de facilité aux raisonnements que tu imposes à mon esprit. Je ne suis plus triste, je ne souffre plus, et je t'aime ce qui est bien plus vrai.

JULIETTE.

9 décembre, mercredi soir, 8 heures un quart (1835).

Avez-vous dit assez de bêtises ce soir, hein? en avez-vous assez fait des calembours, des calembredaines et des

coqs-à-l'âne, hein ? Suis-je assez humiliée dans la personne de votre esprit, hein ? convenez-en ! Quel malheur d'aimer un être de votre sorte, un vrai *barbouilleur de papier*, comme au temps de la Bastille, ni plus ni moins ; tandis que vous savez qu'elle n'existe plus la pauvre Bastille que dans l'échafaudage de la colonne de Juillet, vous en abusez pour dire tout ce qui vous passe par la tête de bête, C'EST LACHE !

C'est d'autant plus lâche que vous savez que je ne vous en aime que plus et que je suis femme à me rouler à vos pieds, après comme avant, pour obtenir de vous une seule de ces bêtises que vous rabâchez avec tant de désinvolture (comme vous dites).

Je n'ai pas ajouté foi entière à votre promesse de revenir *trétaux* pour le *théâtre*, aussi ne me suis-je pas du tout habillée pour ne pas avoir l'air d'une désappointée. C'est bien assez d'être triste au fond du cœur de ce que vous ne venez jamais, sans encore avoir l'air bête.

Vous savez que je vous donne plus de baisers que vous n'avez de cheveux et plus d'amour que vous n'êtes GROS.

J.

15 décembre, mardi soir, 8 heures trois quarts (1835).

Certainement, mon cher bien-aimé, tu as bien fait de revenir, mais ce qui a gâté ta bonne apparition, c'est la question que tu m'as faite sur l'emploi de mon temps, lorsqu'il était visible que je l'avais employé honnêtement.

Tu t'étonnes sans doute de me voir prendre plus vivement aujourd'hui que les autres jours l'inquisition à laquelle je me suis soumise. L'invalide sent mal à sa jambe coupée comme si elle tenait encore à lui; moi, j'ai mal aussi très souvent à ma vie passée, qui ne tient plus à ma vie d'à présent. J'en souffre aussi, non pas à cause des variations de la température, mais à cause des variations de ton amour qui me semble de jour en jour plus

froid et plus brumeux. Si je me trompe, pardonne-moi et plains-moi, si je ne me trompe pas, comme il est presque certain, dis-le moi, je t'en serai reconnaissante à cause de ta sincérité. Vois-tu, mon pauvre ami, je ne peux pas croire que ta jalousie soit autre chose qu'une défiance injurieuse pour tous les deux. J'observe depuis plus de six mois et je vois bien que tu m'aimes de jour en jour moins, quoique cependant ta surveillance devienne de jour en jour plus inquiète et plus active. Si j'étais bien sûre de ce que je soupçonne, je ne t'en dirais pas tant, je partirais à l'instant même et jamais tu n'entendrais parler de moi ; cependant si tu m'aimais, si je me trompais, ce serait affreux pour tous les deux, et alors je reste, aimant mieux être haïe et méprisée de toi plutôt que d'encourir le risque de te faire un chagrin.

Voilà, mon pauvre ange, dans quelle disposition d'esprit et de cœur tu m'as trouvée ce soir, ce qui t'explique pourquoi j'ai mal accueilli ta question, tout en te remerciant de ta présence. Vois-tu j'ai la tête et le cœur très malades. Si tu n'y prends pas garde, tu seras surpris et envahi par ce mal-là, au moment où il ne dépendra ni te toi ni de moi de l'arrêter. Je te dis cela honnêtement et avec l'intime conviction que cela t'est bien égal ; pourvu que je sois à toi, rien qu'à toi, que t'importe que je souffre, que t'importe que je sois heureuse.

J.

Dimanche, 10 heures du matin (1836).

Bonjour, mon cher bien-aimé, j'espère que tu as passé une meilleure nuit que la mienne et je m'en réjouis en pensant combien ta chère petite personne avait besoin de repos.

Voici quatre lettres que je recommence, ce qui ne m'est pas habituel, car ordinairement je t'écris au courant de mon cœur. Ce matin, je suis très embarrassée pour revenir sur ce qui s'est passé entre nous hier au soir, parce que je

sens bien que je n'ai pas plus d'esprit ce matin qu'hier au soir et que je ne veux plus m'en remettre à mon amour du soin de rendre compte des impressions qu'il reçoit ; il s'en acquitte trop mal.

Voici la cinquième fois depuis une demi-heure à peu près que je suis en face de cette difficulté : te dire ce que j'ai pensé et senti en lisant ta préface ; soit bêtise, soit défiance, je ne trouve rien en moi que de l'amour pour tout ce que tu dis, que de la reconnaissance pour l'œuvre admirable qui tend à relever la pauvre femme tombée et à consoler la pauvre femme sacrifiée ?

Je suis très triste et fort troublée parce que je sens bien que ce n'est pas assez pour un homme comme toi et dans ta position. Je suis honteuse de ma nullité, je voudrais avoir de l'esprit plutôt que de l'amour puisque c'est cela qui convient à tes besoins et à tes habitudes.

Lundi soir, 8 heures (1835).

Je t'aime, mon Victor chéri, je ne me lasse pas de te le dire, pas plus que je ne me lasse de le sentir. Mon amour c'est ma poésie à moi, je suis toujours en contemplation devant lui. Sous quelque aspect que je le regarde, je le trouve ravissant et merveilleux, je ne vois rien qu'à travers lui, je ne sens que lui. Si je désire être quelque chose par moi-même, c'est pour alléger ton fardeau de travail et de peine et pour que tu aies plus de temps à donner à notre amour. Si je désire le plaisir des voyages, c'est parce qu'il nous sert de prétexte pour nous rapprocher pendant tout le temps qu'il dure, et ainsi de tout ce que je veux, de tout ce que je pense, tout cela se rapporte à notre amour, à notre bonheur.

Depuis près de deux mois que nous sommes revenus de la campagne, je n'ai pas encore passé une journée ni une soirée entière avec toi, aussi suis-je bien triste et me paraît-il souvent que tu m'aimes moins qu'autrefois. Cependant

tu étais si tendre ce soir, si doux, si affectueux qu'il me semble que je me suis trompée et je t'en demande pardon à genoux. Va, j'aime bien mieux n'avoir pas le bon droit de mon côté dans ce cas là, et je ne tiens pas à *m'humilier* pour te demander pardon de trop t'aimer.

10 heures moins un quart (1836).

A mon Victor bien-aimé,

Tu ne viens pas, mon cher Toto, mais je ne t'en veux pas. Je t'aime et je profite de ce moment de retard pour te l'écrire. Si j'en crois l'indication du *Charles Maurice*[1], « Angelo » commencerait aujourd'hui à 7 heures. S'il est bien informé nous ne pourrons pas arriver assez à temps pour le voir car la pièce ne dure que 3 heures.

Te voilà mon amour, ma vie, ma joie, je t'aime.

3 février, mercredi soir, 8 heures et demie (1836).

Si je t'ai fait de la peine, mon bien-aimé je t'en demande pardon doublement car je reconnais que tu es dans une position déjà triste et qui demande des ménagements surtout de moi. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi, j'ai laissé échapper une plainte quelconque sur ma manière de vivre plutôt aujourd'hui qu'hier; ma position, je l'accepte sans aucun regret, ainsi je n'ai pas de raison pour revenir sur une résolution que toi seul pourrais détruire.

Je crois m'apercevoir que tu m'aimes moins, je crois même en être sûre d'après toutes les impatiences qui t'échappent comme malgré toi, et puis par d'autres signes encore et qu'il serait trop long de consigner sur une feuille de papier. J'ai bien avec moi un *Victor dévoué* mais je n'ai plus mon *Victor aimant* d'autrefois. Si cela était, comme je le crois de plus en plus, il est certain que ton devoir serait de me quitter et tout de suite, car jamais je n'ai prétendu

[1] Elle veut dire le *Courrier des théâtres* rédigé par Charles Maurice.

vivre avec toi autrement qu'en *maîtresse aimée* et non en femme dépendante d'un ancien amour. Je ne demande ni ne veux de *pension de retraite*. Je veux ma place entière dans ton cœur, isolée de toute espèce de devoir ou de reconnaissance. Voilà ce que je veux, comme je veux être la femme honnête et soumise à tous tes désirs plus ou moins justes.

Si je t'ai fait de la peine, mon cher bien-aimé, je t'en demande pardon du plus profond de mon cœur. Si tu as à te reprocher de me cacher une décroissance d'amour, aie le courage de me le dire et ne me laisse pas l'affreux soin de le deviner. Si tu m'aimais encore autant qu'autrefois, dis-le moi encore, car j'en doute et le doute en amour vaut la plus horrible certitude.

A bientôt, moi je t'aime.

J.

17 février, mercredi soir, 8 heures un quart (1836).

Tu dois me trouver bien méchante, ou bien amoureuse de toi mon cher bien-aimé. Je crois que tu ferais bien, pour être dans le vrai, de t'arrêter à cette dernière hypothèse. Je t'aime, c'est-à-dire je suis jalouse, mais ma jalousie étant proportionnée à mon amour, mes craintes et ma fureur sont plus féroces et plus acerbes que celles des femmes ordinaires, aimant d'un amour ordinaire. Oui je suis méchante, oui, oui, eh ! bien oui, tant pis. Toutes les femmes me paraissent odieuses, dès que ton regard les a touchées. Je me sens au fond du cœur prête à haïr toutes les femmes, jeunes ou vieilles, laides ou belles, si je crois qu'elles ont levé les yeux sur ta belle et noble figure. Je suis jalouse du pavé qui te porte, de l'air que tu respires, il n'y a que des étoiles et du soleil dont je ne sois pas jalouse, parce que tu les éclipses d'un seul rayon de tes yeux.

Je t'aime comme la lionne aime son lion, je t'aime comme une femme dévouée, prête à donner sa vie à ton moindre signe, je t'aime avec l'âme et l'intelligence que

Dieu donne à sa créature, pour admirer et adorer les hommes d'exception comme toi.

C'est pour cela, mon beau Victor, que dans le même moment je rugis, je pleure, je rampe ou je m'élève, je m'incline et je vénère !

Il y a des jours comme cela où le regard peut fixer le soleil sans être aveuglé, je suis dans un de ces jours. Je te vois, tu m'éblouis, tu me ravis, et je comprends ta beauté dans toute sa splendeur.

JULIETTE.

25 février, jeudi soir, 8 heures (1836).

Puisque vous me laissez ici toute seule mon bien-aimé, je vais ne penser qu'à vous et pour preuve c'est que je vous griffonne cette belle feuille de papier blanc. Vous êtes très barbare de me *tourifier* encore plus que je ne le suis en me laissant sans cesse accroupie dans mon coin au lieu de me promener et de me faire maigrir.

Je vous aime quoique cela vous soit bien égal. Je suis bien triste de ne pas vous avoir avec moi et je le suis encore doublement en pensant que c'est pour travailler à une pièce[1] qui ne sera pas pour moi, après tout le temps que j'ai déjà attendu et souffert. Quand je pense à cela sérieusement il me prend du désespoir qui me ferait fuir à l'autre bout du monde. J'ai tant besoin de songer à mon avenir, j'ai tant perdu de temps à attendre, qu'il est presque irréparable pour moi que tu donnes une pièce à un théâtre quelconque, dans laquelle je n'aurai pas de rôle. Tu vois mon cher bien-aimé que je ne suis pas aussi généreuse que tu le croyais. Tu vois que je ne peux plus me taire sur le tort que me font trois ans d'éloignement de la scène quand de ton côté tu fais jouer des pièces. Je te demande pardon, mais j'ai l'effroi de la misère. Je ne sais pas ce que je ferais de légitime pour la fuir.

Je t'aime.

JULIETTE.

[1] *La Esmeralda.*

11 mars, vendredi soir, 8 heures et demie (1836).

Chère petite âme, vous voilà bien joyeuse, j'espère, avec votre clef du paradis. J'ai encore eu un petit assaut à soutenir moi, aussitôt que vous avez été parti, mais cela n'a rien été. Maintenant, mon pauvre ange, que notre petit palais va être terminé, j'espère que nous le fêterons de la bonne manière. Pour cela, il faudra tâcher que je me repose un peu, que je me soigne un peu, car vraiment je m'abrutis dans la crasse et dans les immondices.

Je n'ose vraiment plus te regarder ni te toucher, toi, si beau, si pur, si charmant, et moi si laide et si sale, si exténuée qu'il me semble que je me révolterais en me disant ta Juju. Mais tout cela ne peut pas durer, et ma *peau d'âne* va tomber et laissera voir ma robe couleur du ciel, parsemée d'étoiles d'or, et même qu'un prince m'épousera après avoir mangé de ma cuisine! Han! Han! ce sera un peu fameux; en attendant cette métamorphose permettez-moi de vous aimer à travers toutes mes souillures. Ne prenez pas garde au réchaud qui garde la flamme, vous verrez que dans le ciel, je serai aussi belle que vous. En attendant, je baise vos bottes, vous en serez quitte pour les faire recirer.

J.

23 mars, mercredi matin, 9 heures (1836).

Bonjour, mon cher petit homme bien-aimé, bonjour. Vous ne m'avez pas donné le temps de me réveiller cette nuit, ni celui de vous embrasser, c'est absurde; après que vous avez été parti j'ai été très longtemps sans me rendormir et je pensais que vous étiez bien méchant de vous être en allé sitôt.

Bonjour, comment que vous allez ce matin? mon cher petit Toto vous vous fatiguez trop, vous ne dormez pas assez, et vous ne faites pas assez l'amour : toutes choses contraires à la santé et au bonheur. J'aimerais mieux que

vous fussiez beaucoup plus paresseux et beaucoup plus amoureux. Mais je sens bien que tous ces souhaits ne seront jamais accomplis, vous serez toujours un petit cheval pour le travail et un petit *âne* pour l'amour.

Moi je continue ma petite besogne de cœur sans regarder ni devant ni derrière moi, je ne me laisse distraire par rien, je vais toujours droit à vous.

JULIETTE.

23 mars, mercredi soir, 7 heures trois quarts (1836).

Sans doute, mon cher ange, je devrais cacher lorsque je suis devant toi, la tristesse qui m'accable lorsque je t'ai attendu trop longtemps, mais l'heure avancée à laquelle tu viens le plus souvent m'empêche d'oublier le mal que j'ai souffert et je pense à celui que je vais souffrir quelques minutes après. Je t'aime mon amour, je t'aime trop, nous le disons souvent, mais je t'assure que dans cette circonstance je le dis bien sérieusement et bien sincèrement car je le sens jusque dans la moelle des os. Je t'aime, je suis jalouse, je m'en veux d'être pauvre et de n'avoir pas de talent, il me semble que tu cesseras de m'aimer à cause de cela. Cependant je sens bien que j'ai quelque chose de plus saint en moi que la fortune et l'intelligence, mais cela suffira-t-il pour que tu m'aimes toujours ? voilà ce que je me demande nuit et jour, sans trouver ta voix pour répondre à mes inquiétudes. De là viennent les tristesses qui te blessent, de là vient la jalousie qui t'étonne, de là viennent ces douleurs névralgiques de l'âme que tu ne comprends pas.

Mais je t'aime, mais je suis heureuse au milieu de tout cela, mais je suis joyeuse dans mes larmes, car je t'aime.

JULIETTE.

26 mars, samedi matin, 8 heures (1836).

Bonjour, mon petit chéri Toto, je suis levée de bien bonne heure quoique je me sente bien fatiguée. Mais c'est

que je veux être toute prête pour assister à votre nouveau triomphe, car si vous êtes mon Toto bien-aimé, vous êtes aussi mon grand Toto, *le plus grand de tous*.

Que je vous aime, mon Victor! je suis jalouse, je suis inquiète de tout, même de vos succès. Je crains qu'au milieu de tant d'admirations, vous n'oubliiez l'humble hommage de votre pauvre Juju. Je crains que les bravos universels vous empêchent d'entendre ma voix qui vous crie : je t'aime. Cette crainte me poursuit surtout dans des jours comme celui-ci[1], où tout est pour vous, caresses, adoration, enivrement. Mon Dieu, pourquoi n'êtes-vous pas insignifiant et inconnu comme moi, je ne craindrais pas de voir confondue dans cette immense illumination la flamme qui me consume.

Tâchez mon cher bien-aimé de garder une petite place dans votre cœur pour y recevoir l'amour et l'admiration de votre pauvre maîtresse qui vous a aimé le premier jour où elle vous a vu et qui vous aimera tant qu'il restera quelque chose de son âme.

JULIETTE.

26 mars, samedi soir, 6 heures un quart (1836).

Que je te dise encore que je t'aime, mon Victor! tout à l'heure mille voix te diront admiration, moi, je te dis : *Je t'aime*, tu es ma joie, tu es la chaleur de ma vie, tu es le bijou de mes yeux. Tu es Toi! Ce soir mon cher adoré, quoi que tu fasses, je serai jalouse et tourmentée. Ayez pitié de moi, faites que mes souffrances ne soient pas trop cruelles; si tu penses à moi, loin de moi, je le sentirai. Si tu m'aimes, je le sentirai sur mon cœur comme un baume bienfaisant sur une blessure vive.

A bientôt chère âme. *Il est impossible de souhaiter plus de beauté à l'homme et plus de gloire au génie et si vous êtes heureux je suis heureuse*. A bientôt donc, mon cher bien-

[1] Il s'agit d'une reprise d'*Angelo*, au Théâtre Français.

aimé. J'ai là quatre yeux inquiets qui s'imaginent que j'oublie la merveille, mais je ne pouvais pas faire autrement que de dire un mot d'amour à l'amant avant d'aller applaudir le poète. Le cœur a aussi ses représentations.

A bientôt, à toujours, à la vie, à la mort, de l'amour, rien que de l'amour.

J.

27 mars, dimanche matin, 8 heures et demie (1836).

Bonjour mon grand bien-aimé, je vous aime. Je me retrouve dans ce mot-là, parce que je n'ai pas assez d'esprit pour vous dire les admirables compliments que vous méritez, quoique je sente autant et mieux que personne toute votre sublime nature.

Je regrette moins mon insuffisance en pensant à tous les esprits (et il y en a beaucoup) qui salueront votre triomphe avec des paroles dignes de votre nouveau succès.

Moi je t'aime, c'est ma partie à moi, dans ce grand concert de louanges. J'espère que ton âme distinguera ma petite voix dans ce grand chœur. Bonjour mon Toto chéri, vous avez dû bien dormir vous aviez emporté tout ce qu'il fallait pour faire de doux songes : de la gloire et de l'amour.

J'espère bien te voir aujourd'hui très tôt, malgré tous vos admirateurs. J'ai besoin de vous embrasser, dussé-je pour cela monter l'*échelle de Jacob* jusqu'au dernier échelon. Si grand que vous soyez, j'ai de l'amour jusque pardessus votre tête.

J.

27 mars, dimanche soir, 7 heures trois quarts (1836).

C'est à peine si j'ose te dire ce soir que je t'aime. Je me trouve humiliée même de mon amour, car toutes ces femmes me paraissent autant de rivales préférées. Je souffre, je ne t'accuse pas de cela, mais je souffre encore plus ce soir qu'à l'ordinaire. Je n'ai pas osé te demander ce que tu avais écrit à Mme Dorval. J'ai craint de trou-

ver là encore quelque sujet d'amertume et de jalousie et je me suis tue.

Mon cher bijou, vous êtes bien heureux vous, vous n'êtes pas jaloux, vous n'êtes en concurrence avec aucune célébrité, car il n'y a pas d'autre célébrité que la vôtre et vous êtes bien sûr que je vous aime avec le cœur, tandis que moi je ne suis sûre que d'une chose, c'est que je vous aime trop pour être jamais aimée également, et puis je sens bien que je n'aurai jamais la force de soulever la *grande pierre plate* sous laquelle on a mis mon intelligence.

Pardonne-moi, je suis triste, je suis plus que triste, je suis honteuse de moi-même, je suis jalouse. Je suis bête et je suis amoureuse en conséquence.

JULIETTE.

7 avril, à midi et demi, jeudi (1836).

Voyez-vous mon Toto chéri, quand je ne vous ai pas donné mon contingent de *pattes de mouches* je ne suis pas à mon aise, il me manque tout l'amour que je ne vous ai pas donné en mots. Il me manque le bonheur et la joie d'écrire votre nom adoré de toutes les manières et avec toutes les dénominations amoureuses que je connais. Voilà pourquoi, mon cher Toto bien-aimé, je vous écris aujourd'hui la lettre que vous n'avez pas lue hier.

Je vous aime tant, mon Victor adoré, que j'en suis méchante comme une *louve*. Je vous aime tant, mon cher petit homme, que j'en suis folle à lier. Il faut me plaindre et ne pas m'en vouloir, il faut me museler avec des baisers et m'enchaîner avec des caresses pour venir plus facilement à bout de moi, il faut m'aimer encore plus et alors vous verrez que la *louve* deviendra *mouton* et que la folle restera folle ce qui n'est pas une grande maladie en amour.

Je t'aime toi, JE T'AIME, JE T'...

Si je vous le disais aussi haut et si je vous l'écrivais aussi grand que je vous aime, j'assourdirais le monde et il n'y aurait pas assez de place pour le mot entre le ciel et la terre.

JULIETTE.

14 avril, jeudi soir, 8 heures et demie (1836).

Je t'aime, mon cher Victor, et tu me fais bien du chagrin quand tu parais en douter. Quand tu manifestes ce doute, je suis doublement à plaindre car je l'attribue aux sacrifices que tu fais sans cesse pour moi et qui te font croire probablement que c'est un motif ignoble qui m'oblige à rester avec toi ; outre que cela me blesse dans la partie la plus sensible de mon amour, cela m'exaspère à un point que je ne puis dire, puisque je suis sans ressources pour vivre indépendante de toi et de ton influence. Aussi, mon pauvre ange, aussitôt que tu manifestes des doutes sur la sincérité de mon amour, j'y vois plus que de la jalousie, plus que de l'injure, j'y vois le reproche de vivre à tes dépens, j'y vois la nécessité de te prouver par un acte violent que tu te trompes sur la femme et sur l'amante. *Souviens-toi de tes lettres brûlées*, tu sais ce qu'un doute de ta part m'a conduite à faire. Eh bien, mon pauvre ange, je te le dis du fond du cœur, lorsque tu doutes non pas de ma fidélité mais de mon amour, ce qui est bien différent, il me prend envie de fuir à l'autre bout du monde, de vivre comme je pourrai et de ne plus prononcer ton nom de ma vie ! Ce sera la dernière preuve d'amour que je pourrai te donner, au moins celle-là tu ne la rangeras pas au nombre des preuves de l'intérêt et de l'amour propre. Tu m'as fait bien du mal ce soir, cela t'arrive bien souvent et toujours dans les moments les plus expansifs et les plus tendres de ma part.

Mais je t'aime.

JULIETTE.

19 avril, mardi matin, 10 heures (1836).

Bonjour, mon cher adoré, comment que ça va mon petit homme chéri ? Je t'aime plus encore aujourd'hui qu'hier et plus encore hier qu'avant hier, du moins je me le figure, car il est probable que dès le premier jour où je t'ai vu

je t'aimais comme je t'aime à présent. Souviens-toi du soir du *Masque de fer*, du JE T'AIME. il y a de cela trois ans, eh ! bien c'est le même JE T'AIME que je te dis aujourd'hui.

Je te trouve beau, permets-moi de te le dire. Si tu m'en empêchais je ne saurais que te dire car c'est la seule préoccupation de ma vie. Toi présent, toi absent, ce que je vois, ce dont je me souviens : c'est que tu es beau, c'est que je t'aime, c'est que tu es ma joie et mon orgueil.

Je pense souvent avec tristesse que tu m'aimes moins toi, tu as suivi en cela la loi commune, trois ans de possession ont bien refroidi ton ardeur, tu t'es habitué à me considérer comme t'appartenant à tout jamais et tu n'as plus pour moi la sollicitude d'un amant pour sa maîtresse. Tu es plein de dévouement et de générosité envers moi, mais tu n'as plus d'amour, tu m'aimes de routine. Mon Dieu, quand je pense à cela, je suis prête à faire les plus grandes extravagances (comme vous appelez les actes d'un pauvre cœur confus et malheureux), mais au plus fort de mon désespoir, je regarde en moi et je me calme un peu en songeant que je t'aime de toutes les forces de mon âme et j'espère te donner ce qui te manque.

Tu ne m'écris plus jamais, c'était cependant, après toi, ce que j'avais de plus précieux au monde. Tu vois bien que tu ne m'aimes plus.

J.

19 avril, mardi soir, 8 heures (1836).

Mon cher adoré je sais d'avance que vous ne viendrez pas me chercher pour aller voir *Lucrèce*, et d'avance je me résigne, mais une chose à laquelle je ne me résignerai jamais c'est de ne *plus être aimée de vous*. Je sais bien que vous êtes plein de dévouement pour moi, je sais encore que vous avez de l'*amitié*, mais je sais aussi que vous n'avez plus *d'amour* et c'est pourquoi je ne me *résigne* pas. Pendans quatre mois que je suis restée seule, la plupart du temps souffrante, j'ignorais qu'il vous arriverait un jour

ou l'autre le besoin de me dire : *Courage, je t'aime*, j'aurais donné mon sang pour trouver ce mot écrit naturellement par vous à mon réveil le matin, ou à mon chevet le soir pour me délasser. Mais j'ai attendu en vain, ce mot-là n'est pas venu, et je suis restée triste et convaincue plus que jamais que vous aviez cessé de m'aimer.

Ecoute, mon Victor, je sais ce que tu vas me dire : que tu travailles, que tu es occupé que tu as bien soin de moi et ne me laisses manquer de rien, mais moi je te répondrai que j'ai été autant et plus occupée que toi et que je t'ai toujours donné les marques extérieures de l'amour que j'avais au dedans de moi. Je te dirai aussi que sans ton amour je *manque de tout* et que ma vie est la plus misérable et la plus coupable si tu ne m'aimes pas, enfin je te dirai que si tu continues à être aussi *raisonnablement* bon et devoué pour moi, je me soustrairai, au moment où tu y penseras le moins et pour toujours, au devoir que tu t'es imposé.

Je veux de l'amour ou rien.

JULIETTE.

2 mai, lundi matin, 11 heures dix minutes (1836).

Bonjour mon cher petit homme bien-aimé, comment vas-tu ? M'aimes-tu ce matin, penses-tu à moi, vas-tu bientôt venir ?

Cher petit homme bien-aimé, c'est bien vrai que tu as été pour moi mon bon ange sauveur, tu as relevé mon corps de la fange où il croupissait, tu as détourné mon esprit des ténèbres où il descendait de plus en plus, enfin tu as donné une flamme à mon âme pour l'illuminer et pour la réjouir, tu lui as donné l'amour. Si j'aime quelquefois à avoir quelqu'un dans mon intérieur avec qui je puisse causer, c'est que j'ai besoin d'épancher le trop-plein de mon cœur. J'obéis à ma conscience qui me dit de répandre quelquefois sur la terre l'admiration, la reconnaissance et l'amour profond que j'ai pour toi. Je sens bien, mon pauvre petit

adoré, que je te dis mal tout ce que je sens, que je mets souvent *la charrue devant les bœufs*, mais il t'est si facile de remettre toutes les charrues et tous les bœufs à leur place que je ne m'arrête pas à cette difficulté. Je te dis que je t'aime parce que c'est la sainte vérité. Je te dis que tu m'as sauvé de l'opprobre et de la démoralisation, parce que c'est le service que tu m'as rendu et dont je te serai toute ma vie reconnaissante.

JULIETTE.

20 mai, vendredi matin, 7 heures trois quarts (1836).

Bonjour, mon cher petit Toto, vous m'avez encore attrapée cette nuit, aussi je ne vous croirai plus jamais. Je vous ai aimé de toutes mes forces et j'ai pensé à vous même en dormant, ce matin je vous aime de toute mon âme et je vous désire de tout mon cœur, mais vous ne viendrez pas j'en suis sûre, aussi je suis triste, maussade.

Quel beau temps il fait, mon Toto, et que nous serions bien à notre aise au grand air, sur une grande ROUTE, dans un bon petit cabriolet, avec un mois de bonheur devant nous en perspective : ce serait le Paradis ! mais... mais... je n'ose pas y compter pour ne pas avoir un chagrin fou si ce bonheur venait à manquer. Du reste je suis prête à partir, mon pied va très bien et ce soir nous pourrons nous mettre en route ou demain matin à l'heure que tu voudras, avec DES VALEURS CONSIDÉRABLES QUI NE NOUS APPARTIENNENT PAS. Je suis toute prête, ainsi profitons du bon moment et de la belle saison.

Pauvre cher adoré, je meurs d'envie de faire ce voyage, c'est-à-dire de passer avec toi des journées et des NUITS ENTIÈRES. Tâche donc d'être libre le plus tôt possible tu me donneras MA FÊTE après le voyage.

Je serai si heureuse si tu fais cela, je t'aimerai tant, j'ai tant besoin de toi. Va j'ai le cœur bien plus grand que tout le bonheur que tu pourras me donner dans tout ce temps que nous serons ensemble et mon amour a bien faim.

JULIETTE.

21 juillet, jeudi, midi trois quarts (1836).

Me voici de nouveau réduite à vous écrire tout ce qui me passe par le cœur, mon cher adoré, ce qui constitue un maigre bonheur après celui que nous venons de dévorer, enfin il faut bien prendre la vie comme elle est et j'aurais mauvaise grâce à me plaindre après tout. Un mois comme celui que nous venons de passer rachèterait toute une vie de malheurs et d'ennuis. Pauvre ange, depuis que tu m'as quittée, je suis comme seule et perdue dans le monde, c'est un isolement et un vide affreux dont tu ne peux pas te faire une idée, toi qui es entouré à l'heure qu'il est de toutes les affections, depuis l'enfant ravissant jusqu'à l'ami dévoué. Moi je suis seule avec mon amour, c'est-à-dire seule dans l'immensité car mon amour n'a pas de bornes. Je m'abuse tant que je peux, je te parle, je t'écris, je te respire, j'ai là avec moi ton mouchoir tout imprégné de toi, avec ton nom adoré au coin, je le baise, je cause avec lui, nous nous entendons très bien, pour tous les baisers que je lui donne, il me rend ton odeur parfumée, ton odeur qui n'est qu'à toi, il me semble que je sens ton âme. Et puis je pleure comme dans un beau rêve, quand on sent qu'on va se réveiller. Mon Dieu, que je t'aime, mon Dieu tu es ma vie, tu es ma joie.

Je t'adore.

JULIETTE.

9 septembre, vendredi soir, 7 heures et demie (1836).

Nous faisons chacun de notre côté notre petit travail. Toi, tu composes un chef-d'œuvre, et moi je t'aime. Je crois, modestie à part, que mon œuvre ne sera pas inférieure à la vôtre, mon grand poète. Si vous avez du génie, moi j'ai de l'amour, vous êtes et serez admiré de tous et toujours, moi je mets ma seule ambition à être aimée de vous tant que je vivrai. Pour cela je vous donne mon corps, ma vie, ma pensée et mon âme !

Je ne sais pas ce que je vous donnerai à souper ; j'avais

compté que nous irions chez le marchand de comestibles et que nous prendrions deux ou trois côtelettes, mais votre humeur vagabonde en ordonne autrement. Je désire que votre cher petit estomac se résigne aussi tranquillement que le mien à la maigreur du souper.

En vous attendant, mon cher petit Toto, je lis les journaux ou plutôt je pense à vous, je vous aime, je vous désire, je vous plains d'être dans les rues par un aussi vilain temps et je réchauffe vos petits pieds avec mes baisers, je dorlotte toute votre chère petite personne en idée, en attendant mieux.

JULIETTE.

Mardi, 8 heures et demie du soir (1836).

Que je te dise que je t'aime ! que je te dise que je pense à toi ! ce n'est pas assez, il faudrait pouvoir dire comment je t'adore dans mon cœur, dans quelle contemplation de toi je suis toujours.

L'amour que j'ai au dedans de moi ressemble tout à fait à la voix ravissante qui te chante des airs merveilleux dans le for intérieur, et qui ne rend plus à l'extérieur que des sons confus et sans mélodie. Eh ! bien moi c'est la même chose. Je sens au dedans de moi une voix qui prononce des mots de paradis, et quand je veux les écrire, je ne trouve plus que des mots insignifiants et sans suite. Mais n'importe la voix, l'amour, l'âme n'en font pas moins leur partie dans ce concert intérieur.

Quel délicieux voyage nous avons fait ! Sans la tristesse de cet odieux M. N...[1] tout aurait été heureux et charmant autour de nous. Oh ! que je t'aime, reviens vite mon Victor bien-aimé. Vraiment je ne me sens vivre qu'auprès de toi, je n'ai de joie qu'en toi, de bonheur et de plaisir qu'avec toi. Mon Dieu, mon Dieu que je t'aime ! Je voudrais mettre

[1] Célestin Nanteuil, qui fit, avec V. Hugo et son amie, le voyage de Bretagne, en 1836.

toute mon âme dans ce mot-là, toute ma vie dans un baiser sur ta jolie bouche.

JULIETTE.

10 septembre, jeudi matin, 11 heures un quart (1836).

Bonjour toi que j'aime plus que tout au monde, bonjour. J'espère que tu te seras couché hier en me quittant : car après avoir lu, relu et baisé les admirables choses que tu as écrites cette nuit, je pensais avec angoisse à ta pauvre tête fatiguée, à tes chers petits pieds froids et j'aurais voulu savoir que tu avais eu la raison de prendre quelque repos, content du nouveau chef-d'œuvre que tu venais de créer. Dieu lui-même s'est reposé quoiqu'il fût plus fort que toi et que tu sois aussi grand que lui.

J'ai très peu dormi cette nuit et j'en suis ravie parce que j'ai pensé à toi autant que j'ai voulu, parce que j'ai compté mot à mot toutes les merveilles que je savais de toi, enfin parce que j'étais trop heureuse et trop RICHE pour dormir. Quand on possède des trésors, on ne dort plus, c'est comme cela.

Vous ne vous plaindrez pas de ma parcimonie en amour, il me semble que je vous donne la bonne mesure en grand FORMAT. Il est vrai que l'amour en paroles est commun comme *Bonjour ;* mais l'amour vrai est le plus rare oiseau de ce monde. Moi je possède cette rareté dans une cage telle quelle. C'est un cœur tout à toi, qui ne bat que pour toi, qui n'a de joie qu'en toi, qui ne vit que de toi.

J.

7 octobre, vendredi soir, 5 heures trois quarts (1836).

Mon cher petit homme, je prends patience en vous attendant, espérant que vous aurez mis à profit pour faire vos affaires, tout le bon temps qui vient de s'écouler et que vous m'apporterez tout à l'heure votre joli petit museau à baiser. Je suis en train de lire NOTRE Opéra[1].

[1] *La Esmeralda*, qui était alors en répétitions.

Je le trouve bien trop beau pour être haché menu par les *croches*, doubles *croches*, *trilles*, *arpèges* et autres choses plus ou moins pointues qu'on appelle de la musique.

J'adore ce chœur de truands qui *flaire dans l'espace l'argent sur le dos des voyageurs*, et après, cette jeune fille qui tremble *comme une abeille au bout d'une fleur*. Je vous le dis avec jalousie, c'est bien des millions de fois trop beau pour un opéra. Les belles idées ne sont pas faites pour des *gargouilleurs* plus ou moins élastiques, mais bien pour des intelligences.

Vous devriez reprendre votre *Esméralda* à l'Opéra et nous la faire jouer. Moi je me charge du rôle de *Pierre Torterue*. Si vous ne suivez pas mon conseil vous verrez que la *musique nuit à l'action*. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on s'en est aperçu.

JULIETTE.

9 octobre, dimanche après-midi (1836).

Cher adoré, vous m'avez fait bien du chagrin tantôt, je vous le pardonne, mais je ne l'oublie pas. Il y a dans la vie des vérités qu'on s'avoue, mais qu'on ne voudrait pas voir confirmées par l'homme qu'on aime plus que la vie.

Je passerai une journée bien triste et une nuit plus triste encore si, comme je le crois, vous allez à Fourqueux.

Allez donc, mon cher bien-aimé, mais souvenez-vous que le jour où vous mépriserez assez mon amour pour *honorer* qui que ce soit plus que moi, sera un jour de séparation éternelle entre nous deux. Ce n'est pas une menace, mon cher adoré, que je vous fais, je vous aime trop pour recourir à si petit moyen. C'est la SINCÉRITÉ du sentiment que j'ai pour vous qui ne supportera jamais une *préférence* sous quelque forme qu'elle se présente.

Mon cher bien-aimé, cela ne m'empêche pas de me regarder *devant vous seulement* comme la plus humble et la plus abaissée des femmes.

Je vous aime, voilà le secret de mon humiliation d'une part et de ma fierté d'une autre.

Je t'aime,

JULIETTE.

21 octobre, vendredi après midi, 3 heures trois quarts (1836).

Mon cher bien-aimé, dans tout ce que je te dis qui peut te blesser, il ne faut voir que l'horreur que j'ai de la position où je me suis trouvée et de l'effroi que m'inspire l'avenir, sans la garantie de mon état. Mais je t'aime mon pauvre bien-aimé, et dans l'insistance même que j'apporte à assurer cet avenir, il y a au fond plus de véritable amour que de crainte de la misère. C'est vrai, je ne peux pas soutenir la pensée que d'autres femmes peuvent t'être nécessaires, même comme simples interprètes de tes chefs-d'œuvre. Je trouve mon tourment et mon désespoir dans ce commerce de ton génie avec leur intelligence et leur grâce, enfin que te dirai-je ? Plutôt que de céder à tout jamais les droits que j'ai à être ton *actrice*, comme je suis ta *maîtresse*, j'aimerais mieux m'enfuir à l'étranger pour ne plus revenir en France de ma vie. Ce n'est pas ma faute si je suis ainsi faite, plains-moi, aide-moi et surtout aime-moi, comme je t'aime.

JULIETTE.

9 novembre, mercredi soir, 5 heures et demie (1836).

Mon cher bien-aimé, j'ai étudié jusqu'à présent avec une conscience qui t'aurait enchanté, si tu en avais été témoin. C'est plus qu'une étude pour moi ; c'est le souvenir doux et triste de ce que je suis pour toi, aussi quand j'arrive au pardon de *Didier*, je suffoque de joie et de reconnaissance, il me semble que tu m'aimais déjà dans ce temps-là et que tu me remettais mes fautes par avance en songeant à l'amour que je devais avoir pour toi.

Sois béni, mon noble Victor, tu as bien fait de me pardonner ma honte, tu as bien fait de me tendre la main pour

me relever du ruisseau, tu as bien fait de laver mes souillures avec les larmes de mon amour. Merci, ange, sois béni dans tout ce que tu aimes sur la terre.

Marion n'est pas pour moi un *rôle*, c'est *moi*, c'est nous, c'est tout ce qu'il y a de plus noble et de plus généreux en toi. C'est tout ce qu'il y a de plus fervent, de plus aimant, de plus vertueux en moi.

Va, mon cher adoré, je ne te dis pas souvent ce qui se passe en moi dans la crainte de t'ennuyer, mais il y a des moments où je suis bien comblée, bien fière et bien heuteuse de t'appartenir ; ces moments-là, c'est toute ma vie.

JULIETTE.

10 novembre, jeudi soir, 5 heures et demie (1836).

Toto, mon petit Toto, ou alliez-vous ainsi paré ? je ne comprends pas trop la nécessité de la *chemise rose*. Serait-ce qu'à la faveur de cette couleur, vous prétendiez me faire voir des étoiles en plein midi et la fidélité en pleine trahison ? Mon cher petit homme, je crois devoir vous prévenir que tous mes instruments de vengeance sont en état et que vous courez un très grand risque si vous me trompez.

Je ris, mais *je ne ris pas!* N'est-ce pas mon petit homme que tu m'es fidèle ? N'est-ce pas que tu n'aimes que moi ? N'est-ce pas que tu ne voudrais pour rien au monde de ces amours profanées qui s'offrent à tous les hommes et dans tous les cas ? Moi qui t'ai aimé et choisi entre tous pour te donner mon âme, moi qui ai refait ma vie en taillant dans la chair et dans le sang, pour ne pas laisser une seule trace du passé, je mérite bien de n'être pas traitée comme le commun des femmes, car je t'aime d'un amour vraiment pur, je t'aime vraiment comme on aime Dieu ou plutôt comme on doit t'aimer : à genoux, les yeux, le cœur et l'âme fixés sur toi.

JUJU.

17 novembre, jeudi midi et demi (1836).

Je t'aime mon bien-aimé, je t'aime plus que ma vie ; le désespoir auquel je suis en proie ne me vient que lorsque je suis éloignée de toi et que je crois que tu seras avec des femmes qui toutes s'efforcent de te plaire. Au reste, tu dois voir que mes craintes ne sont pas chimériques et que je devine assez bien le genre de tentative qu'on essaye sur toi. Mon cher adoré, mon Victor bien-aimé, ma vie, ma joie, mon âme, mon souffle, ne te laisse jamais prendre à ces vulgaires séductions.

5 heures du soir.

Je reprends ma lettre si agréablement interrompue pour te redire que je t'aime, que je n'ai qu'une seule crainte, c'est que vous soyez accessible à la *tentation* ballet de l'Opéra et autres... Depuis que vous m'avez quittée, on m'a apporté une lettre de Mme Kraft, j'ai une démangeaison atroce de l'ouvrir pour savoir ce qu'elle dit de l'Opéra. Cependant je crains de vous fâcher ; vous conviendrez qu'il est absurde que je me prive du plus grand plaisir après celui de vous aimer, la *curiosité* puisqu'il faut l'appeler par son nom, capable de faire faire les plus grandes sottises aux femmes en général. Malheureusement je ne suis pas seulement une curieuse, j'ai le plus grand intérêt de cœur à savoir ce qui se dit et ce qui se pense à votre sujet. D'après cela, mon cher petit homme, vous devriez me laisser lire la lettre, sans me battre et sans même grogner, hein ? Voulez-vous, vous serez très gentil, je n'ose pas... J'espère même que je résisterai jusqu'à la fin.

J'ai mis en ordre tous vos papiers et tous vos journaux ; depuis quinze jours, quel tas ! et puis je vous aime, et puis je vous baise et puis et puis... je vous aime, voilà.

JULIETTE.

17 décembre, samedi soir, 4 heures et demie (1836).

Mon cher petit homme, je vous aime, je ne sais pas comment je vous le dis, mais je sais ce que je sens au fond de l'âme. Pour moi, l'amour n'est pas l'art de *parler* et d'*écrire correctement*, comme avec la grammaire, bien au contraire, je ne suis jamais plus à court d'expressions que quand je veux beaucoup dire. Je ne suis jamais plus bête que lorsque j'ai de bonnes idées plein la tête, enfin je ne suis jamais plus absurde et plus stupide que quand je suis heureuse et rayonnante au dedans de moi. C'est pas ma faute et il ne faut pas vous moquer de moi, vous qui êtes la cause de tout ce bouleversement.

Je vois qu'il faut me préparer à être seule toute la soirée. C'est juste. J'ai été trop heureuse hier pour l'être aujourd'hui, il ne faut pas me laisser prendre de mauvaises habitudes avec le bonheur, parce qu'enfin on ne sait pas jusqu'où cela irait si on n'y prenait pas garde.

Vous êtes parti hier sans vous asseoir dans mon beau fauteuil. Quand je vous le disais que le vendredi *portait malheur!*

JULIETTE.

24 décembre, samedi soir, 6 heures (1836).

Vous me tourmentez toujours injustement, mon cher bien-aimé, cependant vous devriez commencer à me connaître et à ne pas vous défier de moi à propos de tout, même d'une *tasse de café*. En vérité la position plus que gênée dans laquelle je suis, la solitude absolue dans laquelle je vis et l'injure de tous les instants qu'il me faut entendre de vous, m'exaspère au point d'aimer mieux vous fuir que de continuer à vivre comme une femme damnée et maudite.

C'est bien votre faute si je me trouve si malheureuse. Personne plus que moi ne saura vous aimer et se dévouer à vous, mais, à l'impossible nul n'est tenu, et il m'est

impossible de vivre sous ce joug que vous rendez de plus en plus pesant. Que voulez-vous donc que je fasse, mon bien-aimé, vous fuir ? mais j'ai à peine les ressources suffisantes pour rester à Paris ! Rester à Paris ? mais si vous n'avez pas le courage de vous abstenir de venir chez moi, jamais je ne prendrai celui de ne plus vous voir.

Voyez-vous? j'ai au cœur une plaie vive grâce aux soins constants que vous prenez de l'entretenir dans cet état. Maintenant la moindre chose m'y cause une douleur insupportable. Je ne sais pas à quelle opération morale je ne me soumettrais pas pour ne plus la sentir.

Vous m'avez vraiment trop fait souffrir depuis trois ans, je vous supplie du fond du cœur d'être avec moi moins offensant ou de me quitter sérieusement. Jugez si je souffre.

1er janvier, dimanche 2 heures, après-midi (1837).

Ta lettre, ta bonne lettre, ton adorable lettre, que je l'ai baisée et mangée de caresses ? Oh ! que je t'aime ! je viens de renvoyer ma fille pour la lire à genoux devant ton portrait. Ce sont des enfantillages peut-être mais dont le retentissement est sérieux, religieux et saint comme l'amour qui les inspire.

Quand tu viendras, tu me trouveras toute joyeuse et rayonnante comme le premier jour où tu m'as dit : *Je t'aime.* Mon bien-aimé, mon amour, je suis très contente je suis très heureuse, je suis au ciel, tu m'aimes... Ta bonne lettre, ta chère lettre me l'a dit, tes yeux, ta bouche et ton âme me le diront encore mieux tout à l'heure oh ! oui, je suis bien heureuse, bien comblée. Je ne désire rien, je n'ai besoin de rien, j'ai ton amour, ton amour qui ferait envie à Dieu lui-même, si Dieu était une *femme !*

Merci adoré, merci toi, merci du cœur et de l'âme.

JUJU.

17 février, vendredi après midi, 3 heures un quart (1837).

Je viens de copier tous tes beaux vers, mon Toto chéri, et à chaque page j'ai mis un baiser, comme à chaque mot j'avais mis une admiration. Que c'est beau ! que c'est beau ! J'en suis toute émerveillée, je ne veux pas croire que c'est toi qui as fait tout cela, car alors je n'oserai plus vous approcher mon GRAND Victor Hugo.

Ah ! que je vous dise ce qui vient d'arriver ; la bonne était allée au cabinet de lecture demander des livres moins sales et moins ignobles que ceux qu'on me donne ordinairement, lorsqu'elle s'est rappelée vous avoir entendu parler de *Notre-Dame-de-Paris*, ce livre infâme et stupide que vous connaissez. Savez-vous ce que le cabinet de lecture a répondu ? *Que c'était le plus beau de tous les livres*, (BÊTE), que si je ne voulais pas de celui-là on n'avait rien à me donner, (CANAILLE), et qu'ils avaient gagné plus de deux cents francs avec un seul exemplaire, (MISÉRABLE), enfin, que vous dirai-je, je suis furieuse et hors de moi d'une pareille turpitude. Dans quel temps vivons-nous, bon Dieu, pour qu'un pareil ouvrage ait du succès et rapporte *deux cents francs par exemplaire* à d'innocents et infortunés cabinets de lecture !

Je vous aime, vieille bête, je ne vais ni mieux ni pire, je vous aime, je vais me lever pour tâcher de me secouer un peu et puis je vous attends de tout mon cœur et je vous embrasse de toute mon âme.

JULIETTE.

21 février, mardi soir, 7 heures et demie (1837).

Ne t'afflige pas mon adoré, ne t'afflige pas[1]. Je ne te donnerai pas de consolation, tu en as de meilleures et de plus efficaces, mais je partage ta tristesse. Tout ce qui t'attriste m'attriste, tout ce que tu aimes je l'aime, tout

[1] Victor Hugo venait de perdre son frère Eugène.

ce que tu regrettes, je le regrette. Si je te conjure de ne pas t'affliger, ce n'est pas que je craigne de prendre ma part de ton chagrin, mais c'est parce que je crois que ton pauvre frère ne consentirait pas à présent à revenir à la vie aux mêmes conditions qu'auparavant. Aussi mon bon ange, je regarde sa mort plutôt comme un bienfait que comme un malheur.

Je t'aime mon Victor adoré. C'est surtout quand un malheur te rapproche de ma pauvre nature que je sens que je t'aime de l'amour le plus vrai et le plus épuré ! Tâche de venir ce soir de bonne heure, je te caresserai des yeux et de l'âme, sans faire de bruit, et puis tu reposeras auprès de mon feu, et puis tu appuieras ta petite tête chérie sur mon épaule, et puis tu liras, et puis je serai bien heureuse.

Je suis jalouse de cette femme qui s'est permis de voler tes vers, car on ne perd pas des choses comme celles-là, c'est doublement mal à elle; elle te redonne la peine de les écrire et à moi le tourment de la jalousie. Je ne veux pas que tu la voies jamais, entends-tu bien ?

Oh ! je t'aime, je t'aime trop.

Juliette.

2 avril, lundi soir, 7 heures un quart (1837).

Je me suis cependant décidée à me lever grâce au blanchisseur ; sans lui je restais dans mon lit et dans mon marasme. Je suis triste au delà de toute expression, je ne sais pas pourquoi : tu es bon avec moi, tu es même affectueux et je t'aime de toute mon âme; mais cela ne suffit pas pour être heureuse, il manque à notre bonheur la pierre fondamentale, l'estime. C'est en vain que je me consume depuis quatre ans, en toutes sortes d'efforts, elle ne vient pas et ne viendra jamais. Maintenant il faut que je tourne mes efforts d'un autre côté, il faut que je tâche de te quitter *honnêtement* comme tu le dis, en quittant Paris et peut-être la France, cela suffira-t-il pour empêcher le scandale ?

Je veux te quitter avant que tu me quittes, parce que je ne te reconnais pas le droit de me porter le coup affreux; les gens qui se suicident reculent devant un assassinat et je suis comme cela : je veux et je peux me tuer, mais j'ai horreur du mal que tu me feras d'ici à peu de temps, mon courage ne devance que ta cruauté, je t'aime.

2 mai, mardi matin, 10 heures un quart (1837).

Bonjour, mon cher bien-aimé, as-tu un peu reposé cette nuit ? tu paraissais bien accablé et bien fatigué hier et il y avait de quoi, pauvre cher bien-aimé, je ne sais vraiment pas comment tu peux y tenir. Pardonne-moi d'ajouter encore à ton fardeau les exigences de la femme qui aime et qui croit voir dans la lassitude une preuve de refroidissement. Pardonne-moi, si je ne doutais pas quelquefois de ton amour, je te tourmenterais moins et je respecterais davantage tes occupations et ton repos.

Cette nuit tu m'as fait mal et bien, en me parlant comme tu l'as fait. Mais j'avais besoin de savoir ce que tu pensais de moi au fond du cœur, il y a bien longtemps que cette triste curiosité me tourmentait, elle a été enfin satisfaite. Je sais que tu me plains, mais que tu ne me méprises pas, je veux bien de ta pitié car j'en ai besoin et je la mérite, mais je repousserais ton mépris et ton dégoût que je ne mérite pas. Mon passé est triste, mais il n'est pas immonde, ma vie jusqu'à toi n'a été qu'une suite de la triste fatalité qui s'attache à la première faute d'une pauvre fille, mais au moins elle n'a jamais été souillée par des vices hideux qui souillent l'âme encore plus que le corps. J'ai toujours eu au dedans de moi, au plus fort de mon malheur, un sanctuaire dans lequel je pouvais me réfugier comme dans un lieu saint. Depuis, ce sanctuaire s'est ouvert pour toi seul, et tu sais si tu l'as trouvé digne de toi, tu sais si depuis que tu occupes le trône et l'autel, j'ai manqué un seul jour, un seul moment, une seule minute, d'être à genoux, prosternée devant toi

et en adoration. Tu sais si depuis ce jour-là, j'ai détourné mon regard et mon âme de toi; cela prouve mon cher bien-aimé que le mal passé n'était qu'à la surface et non un vice du sang, que c'était une plaie accidentelle et non un hideux cancer dévorant, enfin que je t'aime et que je suis pure maintenant.

JULIETTE.

2 mai, mardi matin, 10 heures trois quarts (1837).

Je t'écris tout de suite une seconde lettre, parce que je suis seule et que c'est le bon moment pour t'ouvrir mon âme jusqu'au fond. Le bruit et la distraction vont mal au recueillement et à la contemplation et dans ce moment-ci je suis en extase devant ta pensée et ton image adorée, je te vois ce que tu es, c'est-à-dire le Dieu fait homme pour me racheter et me sauver de cette infâme vie dans laquelle j'étais en esclavage depuis si longtemps. Ce que Jésus-Christ a fait pour le monde entier, tu l'as fait pour moi seule, comme lui, tu as racheté mon âme aux dépens de ton repos et de ta vie. Sois béni pour cette généreuse action, comme tu es adoré pour toi seul, car je t'aurais aimé, démon ou ange, bon ou mauvais, égoïste ou dévoué, cruel ou généreux, je t'aurais aimé, puisque de te voir seulement tout mon sang, tout mon cœur crie : Je t'AIME ! Je voudrais te le dire à genoux, les mains jointes et le cœur sur les lèvres. JE T'AIME ! JE T'AIME. La conversation que nous avons eue hier m'a empêchée de dormir, mais je ne m'en plains pas, il y a des moments où le sommeil est un malheur. J'avais besoin de repasser une à une toutes tes paroles pour trier avec soin celles qui devaient rester enfermées dans mon cœur comme un trésor de consolation et d'amour. Les autres, moins généreuses, je les ai brûlées avec la flamme de mon âme, il n'en reste plus que des cendres, comme de mon passé.

Ne détourne pas la tête avec dégoût de l'écorchure que je me suis faite en tombant de toute ma hauteur; je te

le répète, mon bien-aimé parce que c'est la vraie vérité, il y a eu malheur dans ma vie, mais non débauche et turpitude. Maintenant il n'y a plus que de l'amour saint et pur pour toi .Je suis digne de pardon et d'amour, aime-moi, je t'en prie.

JULIETTE.

6 mai, jeudi matin, 8 heures (1837).

Bonjour mon tout, mon tout, mon trop aimé Toto, bonjour, comment que cela va ce matin ? Avez-vous fait une bonne récolte d'œillades, de sourires et de grimaces hier, parmi toutes ces femmes que vous avez vues ? Avez-vous fait des passions et des victimes ? ou bien vous êtes-vous laissé prendre vous-même par ces femelles, comme un collégien sans barbe ou comme un pair de France chauve ? Répondez, où en êtes-vous de votre soirée royale[1] ? Quant à moi, j'ai très mal à la gorge et j'ai la tête très près du bonnet ce matin. J'ai une velléité de griffer que je serais bien contente de satisfaire sur un visage de femme quelconque ou sur le vôtre — et même sur tous les deux, ce qui serait encore mieux. Je suis lasse de mon rôle de femme douceâtre et moutonne. Je veux devenir plus méchante qu'une hyène et vous rendre la vie et tout ce qui en dépend très dur. Je veux faire un exemple terrible de vous et *qu'on dise en vous voyant passer : c'est une femme qui a été outragée, mais c'est une Juju qui se venge* ! En attendant, et pour commencer, je vais t'arracher des ongles deux robes de soie et te tirer du nez un délicieux chapeau, te serrer les pieds dans deux paires de petits brodequins exquis, et si tu n'avoues pas ton crime, je t'ingurgiterai des torrents de peignoirs, de mouchoirs et de paires de bas. Oh mais, je suis capable de tout, si vous me poussez à bout !

JULIETTE.

[1] Allusion aux fêtes de Versailles, en l'honneur du mariage du duc d'Orléans.

11 mai, jeudi matin, 11 heures un quart (1837).

Jour, mon cher petit homme, je vous annonce les quatre temps : la pluie, la neige, la grêle et le vent et avec tout cela un rhume de cerveau des plus huppés ce qui ne contribue pas peu à me faire *couler* un jour rempli de nuages. Je vous aime, savez-vous cela ? et puis je vous admire pour la belle âme que vous avez ; c'est bien grand et bien noble à vous mon grand Toto, d'avoir élevé votre voix si haute et si puissante en faveur de ce pauvre vieux roi mort[1]. Vous seul aviez ce droit-là, car vous seul êtes pur de tout ce vil trafic de la pensée. Vous seul êtes assez imposant pour faire écouter votre voix indulgente et religieuse par ce monde impie et sans pardon. S'il m'était donné de pouvoir vous aimer davantage, ce serait dans ce moment ; mais dès le premier jour où je vous ai vu, je vous ai donné mon cœur, ma pensée et mon âme sans réserve.

10 juin, mercredi après-midi, 1 heure et demie (1837).

Quel charmant après-dîner nous avons passé hier, je voudrais y être encore, dût la pluie me mouiller jusqu'aux os. Jamais je n'oublierai le bassin du *Titan*[2] et la charmante tourterelle qui venait s'y désaltérer avait l'air de nous connaître et d'attendre, pour boire à petites gorgées, que tu aies laissé tomber des gouttes de ta poésie dans ces petites coupes moussues et fleuries qui l'entouraient.

Mon Dieu, que de perles vous avez égrenées hier dans ce magnifique jardin, aux pieds de ces belles déesses, que je crois vivantes quand vous les regardez ! Que de fleurs dans ces parterres remplis d'enfants joyeux ! Comme tout ce monde : dieux, déesses, héros, rois, reines, femmes, nymphes et enfants a dû se disputer les merveilles que vous avez jetées à pleine bouche tout autour d'eux. J'avais

[1] Allusion à la pièce *Sunt lacrymæ rerum, Les Voix intérieures*, II.
[2] Il s'agit, comme on le voit, d'une promenade dans le parc de Versailles.

du regret de m'en aller, j'aurais voulu pouvoir revenir au clair de lune et leur reprendre tous ces trésors dont vous êtes si peu avare. Oh ! je veux y retourner bientôt! en même temps nous irons revoir nos *Metz* où nous avons été si heureux. C'est un pèlerinage qui nous portera bonheur et que j'ai hâte de faire. Je t'aime, mon grand Toto, pardonne-moi ce gribouillage qui me semble ridicule et qui doit l'être, car j'étais ivre d'amour quand je l'ai écrit. Ma pensée chancelle et tombe sur mon papier parce qu'elle a trop bu de ton âme et qu'elle ne sait plus où elle en est.

JULIETTE.

12 juin, vendredi soir, 8 heures et demie (1837).

Cher petit homme, c'est aujourd'hui le cas de m'aimer ou jamais. Comparez ma vie à la vôtre et voyez si je ne mérite pas que vous me plaigniez et que vous m'aimiez de toutes vos forces : je suis toute seule moi, je n'ai pas la famille, la gloire et toutes les autres distractions qui vous entourent. Moi, je vous le répète je suis seule, toujours seule, il paraît même que je ne vous verrai pas ce soir et que vous passez votre soirée à festiner, à coucher et à visiter votre oncle que le diable emporte. Tout le monde vous a, excepté moi. L'exception est flatteuse et surtout très heureuse. Je suis si triste que je vais me coucher et pleurer peut-être car j'en ai plus envie que de rire. Si vous réussissiez à me rendre joyeuse, ce soir, je reconnaîtrais que vous êtes un grand homme et un plus grand sorcier, mais vous ne l'essaierez même pas. Aussi je peux être triste et malheureuse à mon aise, je suis bien sûre que vous ne me dérangerez pas.

Soir Toto, je vais me coucher. Soir, soyez bien heureux, soyez bien gai et bien content, votre pauvre Juju sera bien malheureuse et bien à plaindre pour deux.

Je vous aime Toto.

JULIETTE.

23 juin, après-midi, 4 heures un quart, vendredi (1837).

Il faut mon cher bien-aimé que je continue de pousser les affreux cris de joie qui m'étranglent la gorge.

QUEL BONHEUR ! comme il est beau, comme il est bleu, les beaux arbres, les jolies petites maisons, le charmant gibier et les ravissants chinois que voilà ! Je n'en ai jamais vu de plus gentils et de mieux conservés. Laissez-moi donc hurler à mon aise : QUEL BONHEUR ! Si les Guérard ne poussent pas des glapissements à l'unisson, je les mets à la porte sans leur donner à manger, pour leur apprendre, une autre fois, le respect qu'on doit à des pots bâtis comme celui-ci.

Je voudrais bien riposter par un autre pot des plus *outrés*, mais cette représaille m'est interdite jusqu'à nouvel ordre. C'est-à-dire jusqu'au jour où je serai une grande *acteuse*, gagnant de l'or gros comme moi. Alors, oh ! alors, je vous enverrai le pot le plus colossal qui soit, sous la calotte du ciel chinois.

JULIETTE.

27 juillet, jeudi après-midi, 3 heures trois quarts (1837).

Est-ce qu'il ne faut pas que je fasse aussi mon petit gribouillis, en échange des délicieuses lignes que tu viens d'écrire sur mon petit livre ? C'est la poule qui glousse après le chant du rossignol, c'est *dans la nature*, ainsi je ne vois pas pourquoi je me tairais après vous avoir entendu.

Vous avez commis une bien grande imprudence, mon cher petit homme, en mettant la date du temps où vous *supposez* que j'étais *née*. Mais comme je suis trop honnête pour vous donner un *démenti*, j'accepte le chiffre et je dis : que depuis le jour où vous étiez petit garçon, étudiant *Quinte-Curce*[1], vous avez joliment grandi et dépassé tous

[1] Allusion à la très belle dédicace qu'écrivit le poète, avant de l'offrir à Juliette, sur le Quinte-Curce dans lequel il étudia le latin, à sept ans. Ce volume est aujourd'hui la propriété de M. Louis Barthou.

ceux qui faisaient votre admiration et fixaient votre attention de *sept ans*. Moi, je suis toujours restée la pauvre petite fille inculte que vous savez et il y a gros à parier que l'éducation aurait ajouté peu de richesses à ma pauvre nature; les plantes des grèves de l'Océan gagnent peu à être cultivées. De ce côté-là, Dieu merci, je n'ai pas à me plaindre, personne jusqu'à vous ne s'était guère soucié d'en faire l'essai. Mais vous êtes venu, vous, mon grand et sublime poète et vous n'avez pas dédaigné de ramasser à vos pieds la pauvre petite fleur qui se faisait belle et épanouie pour attirer vos regards vivifiants comme le soleil. Soyez béni pour cette bonne action ! soyez sûr qu'il y a là-haut un pauvre père et une pauvre mère qui vous bénissent pour le bonheur que vous donnez à la petite fille restée seule sur la terre. Je pleure en vous écrivant cela, car jamais je n'étais descendue si avant dans ma vie d'innocence et dans mon cœur plein d'amour.

JULIETTE.

21 septembre, jeudi matin, 9 heures (1837).

Bonjour, mon cher bien-aimé, l'anniversaire de notre retour à Paris a été encore plus triste que le jour même, puisque vous n'êtes pas venu du tout, ni cette nuit, ni ce matin. Aussi mon lever se sent-il de cette absence, je n'ai pas encore ôté mon bonnet de nuit et mes idées sont aussi tristes et aussi maussades que lui.

Est-ce que vous resterez toute la journée encore à Auteuil ? ce sera bien gai pour la pauvre Juju, sans parler de Claire qui attrape toujours sa part de mon humeur plus ou moins sévère et cette bête de Mme Guérard qui me fait dépenser *dix sous* pour me dire qu'elle croit qu'elle engraisse et qu'elle te souhaite le bonjour, — c'est bien intéressant.

Je vous aime, mon Toto bien-aimé, je vous aime trop puisque je suis malheureuse quand vous vous absentez. Je voudrais bien pouvoir vous aimer à mon aise, comme

vous par exemple qui ne ressentez pas la moindre variation en bien ou en mal, de loin ou de près. Vous êtes toujours la même chose, vous n'en perdez ni un bon mot, ni un éclat de rire, ni un nuage, ni une patte de la grande ourse, ni un crapaud, ni un coucher de soleil, ni la terre, ni l'eau, ni le vent, ni la brise. Vous voyez tout, vous jouissez de tout, sans penser seulement une pauvre petite fois à la vieille Juju qui se morfond et se désespère seule dans son coin. Lequel de nous deux aime mieux l'autre, hein ? répondez, si vous l'osez et dites que c'est *moi Juju* et vous aurez dit la vraie vérité. Oui je vous aime, tâchez de ne pas rester loin de moi toute la journée et aimez-moi d'être si triste de ne pas vous voir.

JULIETTE.

23 septembre, samedi soir, 6 heures et demie (1837).

Vous devenez de plus en plus rare, mon bel astre, ce qui fait que j'ai froid et que je suis triste comme une vieille statue moussue, oubliée dans le fond d'un vieux jardin. Je ne vous en veux pas, mais je voudrais que vous fussiez moins occupé et plus amoureux. Vous avez repris bien vite votre belle figure de Paris, mon cher petit homme, tandis que moi je garde obstinément mon masque de voyage. Vous auriez dû, ne fût-ce que par procédé, attendre que je vous aie donné l'exemple. A qui donc êtes vous si pressé de plaire, mon beau garçon ? Quelle est la Liron ou Luronne que vous voulez mettre à ma place ? [1] Dans tous les cas, je vous préviens que j'aurai moins d'esprit que M. Granier et que je tomberai sur vos deux carcasses respectives à grands coups de trique, vous entendez ? Maintenant, vous pouvez chercher votre estaffière, si vous tenez à voir vos os servir de poudre à mon écriture plus ou moins moulée.

Si tu viens ce soir très tôt, je serai si heureuse, si gaie,

[1] Mlle Liron était une danseuse de l'Opéra.

si contente et si bonne que tu ne voudras plus me quitter de la nuit ni du jour, mais si tu ne viens pas, je serai tout à fait le contraire et il faudra me plaindre et m'aimer de toute ton âme pour me consoler.

Voici que vous laissez encore s'encombrer votre boîte aux lettres! Toto, Toto, j'en ferai un feu de joie, si vous ne vous dépêchez pas de les prendre, prenez-y garde.

JULIETTE.

22 novembre, mercredi, midi trois quarts (1837).

Ah ! par exemple vous le faites exprès. Aussi soyez sûr que je vous rendrai indifférence pour indifférence ; *donnant, donnant*, voilà ma devise.

Parlons maintenant d'autre chose. Que dites-vous de la prise de Constantine ? Il ne me paraît pas que le ministère puisse rester encore longtemps ainsi composé, et Thiers et Barot pourraient bien être appelés à composer le nouveau cabinet, qu'en pensez-vous ? La crise commerciale se fait toujours sentir dans nos marchés ; les huiles vont toujours mal, par exemple, huile de *narette*, tenue à 47 *francs* et demandée seulement à 45 ; on espère un meilleur maintien de cet *article* pour l'année prochaine, mais j'en doute, et vous ?

La cargaison flottante de la Comédie-Française, livrable à 20 sous et au-dessous, ne peut pas s'écouler ; les pièces brutes des plantations Ancelot ont subi une baisse considérable, lundi dernier. On espère une hausse de un sou dans les marchés suivants, mais le public et les raffineurs des feuilletons n'en veulent plus même pour rien. Si la camelote de Casimir Delavigne reste toujours invendable, la Comédie-Française sera obligée de regarder des *balles* d'un œil philosophique et de les mettre en caisse faute d'argent. Tout ceci ne vous présage-t-il pas comme à moi une révolution prochaine, dont les conséquences seront terribles pour le gouvernement de Juillet ? Quant à moi, c'est avec effroi que je vois les carlistes partir de Saint-Jean Pied-de-

Port pour arriver à Paimbœuf, après avoir séjourné à Sainte-Menehould! Je suis rassasiée d'avance du récit de toutes les horreurs qui troublent la digestion et la tranquillité des citoyens dont vous faites le principal ornement. Agréez, je vous prie, l'expression de ma haute considération.

J. DROUET.

5 décembre, mardi soir, 5 heures.

Que tu es bon, mon Toto, d'être venu me délivrer de l'incertitude où j'étais de savoir ce qui s'était passé au tribunal. Mon Dieu que tu as bien parlé, j'étais si émue et si convaincue en t'écoutant que j'oubliais de t'admirer et cependant jamais tu n'as été plus noble et plus éloquent. Pourquoi faut-il que ce soit remis à *huitaine?* Le temps nécessaire aux petites turpitudes de se démener et d'agir sur l'incorruptible conscience de messieurs les juges. Je donnerais tout au monde pour que cette affaire ait été jugée aujourd'hui, d'abord parce que cela te délivrerait d'une préoccupation ennuyeuse et fatigante, ensuite parce que j'ai moi-même besoin de repos et que depuis que ce diable de procès [1] est en train, je ne dors pas les nuits, enfin parce que je te verrais davantage, du moins je l'espère.

En t'attendant, tantôt, j'ai copié quelques passages des lettres de Mlle de Lespinasse sur les *C. D et les S* [2] de ce temps-là. Mon Dieu que tout ce qu'elle en pensait alors est encore de saison aujourd'hui. Ce sont les mêmes inepties, les mêmes platitudes et les mêmes succès, ce serait affligeant, si ce n'était pas si grotesque. Depuis plus de soixante ans rien n'a changé, ce sont les mêmes bourgeois de la même rue Saint-Denis, les mêmes hommes et les mêmes femmes du monde, rien n'y manque, ils n'ont pas vieilli, ils se portent bien. Il n'y a rien comme la stupidité et le mauvais

[1] Le procès de Victor Hugo contre la Comédie Française.

[2] Les Casimir Delavigne et les Scribe.

goût pour confire et pour conserver dans toute sa fraîcheur ce qu'on appelle la SOCIÉTÉ. Mais mon Dieu je parle comme si je savais de quoi il est question, ça serait gentil si j'allais essayer *d'écrire*, autant vaudrait me voir *député à la chambre des pairs*. Je te demande bien pardon, c'est ton procès qui en est la cause, je ne le ferai plus jamais. Je t'aime bien trop pour me rendre ridicule volontairement.

JULIETTE.

Dépense générale du mois de décembre 1837. [1]

	frs.	sous.	liards.
Nourriture et vin.	99	2	3
Charbon.	1	1	
Eclairage	21	6	
Entretien de la maison et port de lettres.	16		
Bains, maladie.	8	1	1/2
Dépense commune	29	8	
Faux frais argent de poche	5	8	1/2
Toilette, entretien	41	5	
Blanchissage.	16	5	
Dettes et Mont-de-piété	151	6	1/2
Gages.	20	13	
Aux Lanvin	4	2	1/2
Total. . . .	413	19	3
Recette en Caisse.	53		
Recette. . . .	466	19	3

Recettes générales du mois de décembre 1837.

	frs.	sous.	liards.
Reste en caisse.	4		3
1er argent gagné par mon Toto. . .	51	4	
4 argent de la bourse de mon chéri.	5	10	
A reporter.	60	14	3

[1] Nous donnons ici, à titre d'échantillon, un des comptes mensuels de Juliette.

Report	60	14	3
6 argent gagné par mon adoré. . .	44		
9 argent de la bourse de mon Toto.	10		
12 —	5		
13 —	7		
14 argent gagné par mon chéri. . .	45		
17 argent de la bourse de mon adoré.	10	2	
18 —	4	2	
19 argent gagné par mon bien-aimé.	60		
22 argent de la bourse de mon Toto.	2		
24 —	10		
26 —	3		
28 argent gagné par mon Toto. . .	102	12	
30 argent gagné par mon chéri. . .	100	9	
Plus argent de la boucle d'oreille et de l'anneau	2		
Total. . . .	466	19	3

4 janvier, dimanche après-midi, 1 heure trois quarts (1838).

Bonjour mon adoré, bonjour mon grand Toto. Comment avez-vous fait pour tenir dans votre lit ? vous avez dû vous replier en cinq ou six cents doubles. C'est qu'on grandit tant en une soirée comme celle d'hier que vous devez vous trouver bien gigantesque ce matin, avec cela que vous n'étiez déjà pas beaucoup plus grand que le monde. Et moi aussi j'ai grandi car je vous aime autant que vous êtes beau, autant que vous êtes applaudi et admiré et à moins d'admettre, ce qui serait peu logique, que le contenant est plus petit que le contenu, j'ai grandi aussi moi et même je vous ai dépassé, sans vanité. L'amour élève autant que la gloire et je vous aime plus que vous n'êtes grand. Oui mon Toto, oui mon cher Victor, j'ose te le dire parceque c'est bien vrai : je t'aime plus que tu n'es grand.

Comment as-tu passé la nuit mon adoré ? tu n'as pas travaillé j'espère ? fatigué comme tu l'étais et dans ton horrible petite glacière ? Je ne peux pas penser à cette chambre là sans que le froid me prenne de la tête aux pieds.

Je serai bien tranquille le jour où elle sera close et chauffée : malheureusement il ne paraît pas que ce soit bientôt. Pendant ce temps-là tu souffres, tu gèles et moi je me tourmente.

Je t'adore mon Toto bien-aimé, je voudrais mourir pour vous à condition que vous penseriez toujours à moi avec amour et même sans cette condition ; je t'adore, mon Victor.

JULIETTE.

21 janvier, dimanche soir, 5 heures trois quarts (1838).

C'est toujours mon tour à attendre mon cher bien-aimé ! cependant il me semble que j'avais fait preuve d'assez de courage et de résignation tous ces temps-ci pour en être récompensée aujourd'hui ? Je sais bien que tu auras eu tout Paris chez toi aujourd'hui, mais si tu m'aimais comme je t'aime, tu quitterais tout Paris et le monde entier pour moi. A quoi donc sert la porte de derrière, si ce n'est à fuir les importuns et à venir chez la pauvre bien-aimée qui vous attend avec tant d'impatience et d'amour ? ce n'est pas la peine de porter sur vous *quatre clefs* qui vous font ressembler à l'atten Koff de l'Opéra Comique pour n'en pas profiter dans l'occasion. Je suis très triste mon Toto, je crois que vous ne m'aimez plus, vous êtes toujours l'homme admirablement bon et généreux, mais vous n'êtes plus l'amant plein d'ardeur d'autrefois. C'est bien vrai, quoique vous n'en conveniez pas par pitié pour moi. Je suis bien triste, mon Dieu, c'est bien vrai. Je prendrai un jour quelque parti désespéré qui te délivrera de moi car il m'est doublement insupportable de sentir la froideur de ton cœur et d'accepter ton généreux dévouement.

Je te l'ai toujours dit, tu sais, je ne veux rien de toi si tu ne m'aimes plus ! Je t'aime tant moi que si cela pouvait se transmettre je n'aurais plus rien à désirer.

JULIETTE.

12 février, lundi midi (1838).

Bonjour mon petit homme bien-aimé, bonjour. Comment que vous allez ce matin ? moi je vais très bien, mais j'irais encore mieux si je vous avais vu et si j'avais *déjeuné* avec vous. Je m'apprête pour aller ce soir à Hernani. J'espère qu'il n'y aura aucun anicroche et qu'on voudra bien enfin tenir la promesse faite par l'affiche. Je suis impatiente d'arriver à ce soir, il y a si longtemps que je ne l'ai vu mon Hernani, et c'est si admirablement beau ! Je voudrais être à ce soir dans ma petite loge, avec mon cher petit Toto dans le fond, que je pourrais baiser des yeux et des lèvres à chaque beau vers. Vous n'êtes pas jaloux ? si, je veux que tu sois jaloux ou bien c'est que tu ne m'aimes pas.

Jour Toto, je dis tout plein de choses qui veulent dire je t'aime. Je te trouve beau, je te trouve grand, je t'adore. Vous n'êtes pas venu cette nuit cependant ? C'est que vous aurez sans doute eu une répétition ce matin ? Tâchez de vous y conduire honnêtement, car j'ai là mes Argus et j'arriverai moi-même comme la foudre au milieu de vos Giries. Coh ! coh ! coh ! Guerou ! guerou ! En attendant ayez bien soin de vous, ne prenez pas froid aux pieds et n'ayez pas mal à la tête comme moi.

Juliette.

7 mars, mercredi, midi un quart (1838).

Bonjour mon cher petit bien-aimé, bonjour mon adoré. Comment vont tes yeux, mon Toto ? cela me tourmente de te savoir souffrant à ce point, tu as beau y mettre du courage et ne pas te plaindre, je m'aperçois bien que tu souffres.

Si tu savais comment je t'aime mon adoré, tu comprendrais mon tourment et mon chagrin, quand tu souffres. Tu vas aller sans doute à la répétition ce matin ? je voudrais que la représentation fût pour ce soir car j'ai déjà

peur. Ordinairement cela ne me prend que le jour même, cette fois-ci, j'ai devancé de 24 heures le terme de mes terreurs. Il faut espérer que cette fois-ci encore j'en serai pour mes frayeurs et que l'admiration et les beaux vers auront le dessus comme toujours. Demain je serai dans tous les spectateurs à la fois. J'exciterai l'enthousiasme et les applaudissements des *bons*. J'étranglerai, avec la force de mon amour, la haine et l'envie des misérables qui auraient le front d'attaquer ton admirable *Marion*, pour laquelle j'ai une sympathie particulière.

JULIETTE.

7 mars, mercredi soir, 7 heures et demie (1838).

Mon cher adoré, je te vois à peine mais ce n'est pas ta faute, je le sais. Je regarde sans cesse au dedans de moi d'où tu n'es jamais absent et où je te retrouve toujours plus noble, plus grand et plus aimé. C'est donc demain le *grand jour* ? après l'avoir ardemment désiré, je le crains comme il n'est pas possible. Cependant jusqu'ici j'ai toujours eu très peur et jamais de mal. J'espère qu'il en sera encore de même cette fois-ci, d'ailleurs que peuvent contre les admirables vers de *Marion* les clameurs de quelques misérables gredins et crétins ? Tu ferais rendre éclatante et prompte justice par les honnêtes et les intelligentes gens qui seront là. Voilà tout, aussi maintenant je n'ai plus peur ! Je suis brave et forte comme mon amour. Mets-moi où tu voudras, ça m'est égal, toutes les places sont bonnes pour applaudir, comme tous les moments sont bons pour t'adorer.

A bientôt mon amour.

JULIETTE.

8 mars, jeudi midi trois quarts (1838).

Bonjour mon adoré, bonjour mon cher petit homme. Je suis toute sens dessus dessous. Si le succès est proportionné à ma peur, ce soir, ce sera bien le plus beau triomphe que tu

auras jamais eu. Je ne sais pas ce que je fais, je tremble comme la feuille, je ne peux pas tenir ma plume, il faut pourtant que je tâche de me réconforter pour ce soir. C'est absurde d'être aussi poltronne que je suis, d'ailleurs qu'est-ce que ça peut te faire à toi une *cabale* ? Rien, sinon te rendre encore plus grand, si cela est possible. Aussi je m'en veux de ma couardise. Je me trouve mille fois stupide d'avoir peur d'une chose qui n'arrivera sûrement pas et qui, si elle arrivait, ne te ferait rien, absolument rien. Allons, c'est dit je ne vais plus avoir peur du tout et j'admirerai et j'applaudirai ma *Marion* au nez et à la barbe de la cabale. Je vais leur en faire voir de dures ce soir ! Bravo ! bravo !! bravo !!! il me semble que j'y suis déjà et que je suis la plus heureuse des femmes.

Mon petit homme chéri, est-ce que tu ne vas pas bientôt venir ? J'ai tant besoin de te voir. Il me semble que tu es bien froid pour moi depuis quelques jours ? autrefois la première représentation ne t'empêchait pas de venir et de m'aimer. Mon Dieu quel supplice que de douter de ton amour dans un moment où j'ai tant besoin de lui pour vivre.

Je t'aime moi.

JULIETTE.

9 mars, vendredi après-midi, 1 heure trois quarts (1838).

Tu es adorable mon grand Victor. Je voudrais te le dire comme je le sens, mais ça m'est impossible, j'ai la langue liée. Elle est donc passée cette fameuse représentation ! que j'étais bête d'avoir peur, et que j'avais bien raison d'avoir confiance en cette grosse marmite de terre qu'on appelle le public, si lente et si difficile à réchauffer, mais qui, une fois en train, bout jusque par dessus les bords. Quel admirable succès et comme c'était bien justifié ! la belle pièce, les beaux vers ! et le ravissant poète ! tout a été compris, fêté, admiré, c'était charmant. Mon âme était aux nues avec la pièce, mon Dieu, que c'était donc beau !!!

Je veux y être encore demain et toujours, j'ai bien ce droit là, j'espère ? Je t'aime, mon Toto, je t'adore de toutes les forces de mon âme. Je voudrais bien sortir, il fait bien beau.

Je baise vos deux petites mains roses.

JULIETTE.

11 mars, dimanche, midi un quart (1838).

Bonjour mon grand bien-aimé, bonjour toi le plus beau et le plus grand de tous. Je ne sais pas parler *comme les hommes* qui te disent de si belles choses et si vraies, mais je sens bien au fond de l'âme que je t'admire et que je t'aime mieux que tout le monde. Avec tout cela je suis triste, je suis découragée, je vois que tu n'as pas de confiance dans mon intelligence, je vois que mes dernières années de jeunesse s'en vont sans en avoir tiré ce qu'elles contenaient : un état, une ressource pour l'avenir. Je ne t'en veux pas, ce n'est pas de ta faute, si tu es prévenu contre moi au point de me laisser sans regret perdre mes dernières belles années. Il est possible d'ailleurs que le désir que j'ai de me faire un état indépendant, que le besoin d'être avec toi et toujours, me fasse illusion au point de croire que j'ai en moi un grand talent qui ne demande qu'à sortir. Toujours est-il que je suis au désespoir et que je t'aime plus que jamais. Vous êtes bien beau aux yeux, mon adoré, vous êtes bien grand à l'esprit, mon Victor, et cependant j'ose vous aimer, car mon amour est aussi vrai que votre beauté et aussi grand que votre génie.

Je t'adore.

JULIETTE.

10 avril, mardi soir, 7 heures trois quarts (1838)

Mon amour, je t'écris l'amour et la joie dans le cœur, tu as été si bon, si tendre, si charmant avec moi aujourd'hui qu'il m'a semblé retrouver le goût et le parfum de nos

amours d'autrefois. Mon Toto, mon adoré, si ton amour allait refleurir comme une belle et éblouissante fleur du printemps, avec quelle extase et quel amour je la conserverais fraîche et rose dans le cœur. Pauvre bien-aimé, tes travaux ont été pour notre bonheur ce que l'hiver est pour les arbres et les fleurs ; la sève s'était retirée bien loin au fond de ton cœur et plus d'une fois j'ai cru qu'il était mort tout à fait, maintenant je vois bien que non, que ce n'était qu'un engourdissement et que je vais revoir mon Toto beau, fleuri, et parfumé comme dans les beaux jours de notre amour.

Moi qui ne suis pas une belle plante du soleil comme vous, je me suis conservée mieux que vous et si je ne porte pas de fleurs, j'ai du moins l'avantage de conserver en tout temps mon feuillage vert et entier, c'est-à-dire que je n'ai pas cessé de t'aimer et de t'adorer. C'est bien vrai, mon amour, je t'aime comme le premier jour.

JULIETTE.

22 avril, dimanche matin, 11 heures (1838).

Tu vois, mon adoré, à la dimension de mon papier que je me prépare à aller applaudir ma *Marion* ce soir. Je ne veux pas te gronder de n'être pas venu ce matin, je veux même à l'avenir ne plus t'en parler parce que rien n'est plus déplacé ni plus ridicule qu'une femme qui sollicite vainement les faveurs de son amant. Ainsi, mon bien-aimé, puisque je dois vivre avec toi comme une sœur avec son frère, tu trouveras bon que je m'abstienne de te rappeler en aucune manière le temps où nous étions mari et femme.

Il fait toujours froid, à ce que me dit ma servante, cependant le soleil reluit sur mes carreaux, mais il a laissé sa chaleur dans le ciel ; cela me rappelle le beau langage d'un amant qui n'aime plus, ce sont bien les mêmes mots, les mêmes expressions tendres, le même rayonnement dans le langage, mais l'amour manque et toutes ces paroles qui reluisent à l'oreille comme le soleil sur mes vitres, ne

réchauffent pas le cœur de la pauvre femme qui avait cru à un amour éternel. Hélas ! madoué...

J.

21 mai, lundi après-midi, 2 heures (1838).

C'est bien vrai, mon adoré, que je suis une vieille méchante et une bête et que tu es trop bon de m'aimer ainsi, mais l'impatience c'est comme la jalousie, cela rend injuste et stupide. Depuis ce matin, mon adoré, je comptais les minutes en attendant ta chère petite lettre [1] et, à chacune d'elles qui s'écoulait sans rien m'apporter, je t'accusais d'oubli et d'indifférence, pardonne-moi mon Toto de t'aimer trop. Oui, certes, je me *contente de l'amour.* Je ne changerais pas la part que tu m'as donnée pour toutes les richesses de la terre et du ciel. Un regard de toi brille plus à mes yeux que toutes les pierres précieuses du monde, un mot de ta bouche me rend plus fière que tous les titres et que toutes les couronnes du monde, ton haleine me parfume plus que tous les parfums de la terre, un baiser de toi m'ouvre le ciel. Si je n'ai pas comme toi, mon bien-aimé, la force et la beauté, le génie et la poésie, j'ai l'amour le plus vrai et le plus entier. Je suis toute à toi et pour toujours. Je ne pense qu'à toi, je ne vis qu'en toi, ton bonheur c'est ma joie, *tes rêves sont mes songes* et *tes larmes mes pleurs.* Je consens à n'avoir qu'un visage à nous deux pourvu que ce soit le tien.

J'ai baisé toutes les lettres de tous les mots adorables de ton écriture bien-aimée. Je n'essaierai pas de te dire mon ravissement en lisant ta chère petite lettre et tes admirables beaux vers. Je n'ai pas envie d'effeuiller la belle fleur d'adoration qu'ils ont fait éclore dans mon âme pour t'en

[1] Voici un extrait de la très belle lettre inédite à laquelle Juliette fait ici allusion et que Victor Hugo lui avait envoyée pour sa fête : « Le jour de ta fête, mon pauvre ange, tout ce que tu as fait de bon et de charmant, depuis déjà tant d'années, me revient à la mémoire et me remplit l'âme. Pour te fêter, il me suffirait de te raconter à toi-même et de te faire un bouquet de toutes les adorables perfections de ton cœur. Les plus douces pensées de ma vie sont faites de toi. »

montrer les pétales une à une. *Je t'aime*, avec ce mot-là tu vois tout, tu devines tout ce qui se passe dans mon cœur

JULIETTE.

1er juillet, dimanche matin, 11 heures et demie (1838).

Bonjour mon petit bien-aimé, comment vas-tu ce matin ? moi je t'aime, voilà ma santé, elle est très bonne et je m'en contente. Ce dont je ne me contente pas, c'est de ne pas vous voir à tous les moments de la journée et toujours. N'allez pas croire, mon enfant, qu'il soit 11 heures et demie, ma pendule est comme mon amour, elle avance toujours sans s'inquiéter si on lui rendra jamais. Le temps et l'amour sont deux mauvaises payes et toutes les avances qu'on leur fait sont perdues, j'en sais quelque chose moi qui vous parle. J'ai par le monde un Toto que j'aime fort et vite à la fois, eh ! bien ce vieux lambin de Toto ne me suit que de très loin et le plus lentement qu'il peut et je suis toujours obligée de l'attendre. Si vous n'avez pas compris l'allégorie, c'est que vous et moi nous sommes bien bêtes, permettez-moi de vous le dire. Mais je vous aime, *c'est plus simple* et voilà mon histoire.

JULIETTE.

2 août, jeudi matin, 10 heures un quart (1838).

Bonjour, mon cher petit bien-aimé, bonjour toi le bien-aimé de mon cœur. Avez-vous encore besoin d'un secrétaire ? Je suis prête, venez. C'est si gentil de remuer toute votre admirable poésie avec le bec de ma plume et de voir briller et scintiller toutes ces pierres précieuses qui prennent la forme de tes pensées. Dédé [1] ne serait pas plus heureuse ni plus éblouie que je le suis si on lui donnait pour joujoux, pendant une heure, les diamants et les écrins de la couronne d'Angleterre. Oh ! que j'aurais volontiers passé la nuit avec MON CÉSAR et ses dignes compagnons. Je

[1] Surnom familier d'Adèle Hugo. Juliette était alors chargée, comme on le voit, de copier *Ruy Blas*.

l'aurais suivi sans fatigue partout où il aurait voulu aller, même chez la charmante au *bonnet de six sous*. Mais vous n'avez pas voulu vilain jaloux que vous êtes, vous avez craint la comparaison et VOUS AVEZ EU RAISON, car j'aime les hommes BIEN NÉS.

Je t'aime toi, je vous adore vous. Ne soyez pas trop longtemps sans venir.

JULIETTE.

15 août, mercredi soir, 9 heures trois quarts (1838).

Mon bon petit homme, je t'aime, tu es mon adoré, je voudrais déjà être sur notre impériale, galopant, galopant, bien loin, bien loin, pour être plus longtemps à revenir.

Depuis que tu m'as fait entrevoir la possibilité de jouer dans ta ravissante pièce [1], je suis comme une pauvre somnambule à qui on a fait boire beaucoup de vin de Champagne, j'y vois double. J'y vois de la gloire, du bonheur, de l'amour et de l'adoration, tout cela dans des dimensions gigantesques et impossibles. Je dis impossible parce que je sens bien que tu ne peux pas m'aimer comme je t'aime, et que je ne pourrai jamais, quel que soit mon talent, être à la hauteur de ta sublime poésie. Ce n'est pas modestie de ma part, mais je ne crois pas qu'il y ait au monde un homme ou une femme capable de jouer tes rôles tels que tu les as créés dans ton admirable cerveau.

Je t'aime mon Toto, je t'adore mon petit homme, tu es mon soleil et ma vie, tu es mon amour et mon âme. Tu es tout et bien plus encore.

JULIETTE.

10 septembre, lundi soir, 8 heures (1838).

Vous allez donc dégotter tous les dandys et tous les rhinocéros de la capitale ? Je vous en fais mon compliment, car j'attendais cette résolution pour me livrer aux écarts

[1] *Ruy Blas.*

d'une toilette exagérée et furibonde. Dieu sait quelle explosion de brodequins, de bas de soie, de robes, de chapeaux, de gants jaunes et de rubans dans les cheveux, je vais faire sur ma personne. Quant à vous, vous y répondrez par un bouquet bien nourri de pantalons collants, de brochettes et de coiffures plus ou moins *trombonées*, ce sera charmant ! il ne nous manque que de demeurer, l'un à la barrière de l'Etoile, l'autre à celle du Trône, pour éblouir tous les habitants de la ville et de la banlieue y compris les étrangers. QUEL BONHEUR ! ! ! Voilà que mon mal de gorge me reprend et vous n'êtes pas là à votre poste pour me guérir, si vous croyez que c'est agréable, vous vous trompez, et si je m'écoutais je vous destituerais de vos fonctions de médecin en chef de la grande Juju. Aussi je suis décidée à ne vous pardonner que si vous revenez souper tout à l'heure. — Je ne comprends pas bien d'ailleurs pourquoi tu erres, puisque ta pièce est en répétition, que nous sommes en vacances et que je t'adore ? Je suis presque tentée d'être un peu jalouse, malheureusement quand je veux ne l'être qu'un peu, je le suis beaucoup c'est ce qui fait que je me mets en frais le moins possible. Vous seriez donc bien bon et bien charmant, mon Toto, de venir manger mes pommes de terre ce soir et coucher dans mon lit. Je vais ne penser qu'à vous pour vous magnétiser et vous ramener le plus vite possible auprès de votre vieille et fidèle Juju qui vous aime et qui vous adore. Pour commencer MES PASSES, je vous baise sur les yeux.

JULIETTE.

22 novembre, jeudi soir, 8 heures et demie (1838).

Mon cher petit bijou d'homme, vous êtes bien charmant d'avoir choisi mon taudis pour y demeurer pendant que vous écriviez vos notes LOUANGEUSES sur Mlle Atala Beauchêne[1].

[1] Actrice de l'ancien théâtre de La Renaissance. Elle créa dans *Ruy Blas* le rôle de la Reine, que convoitait Juliette (V. la biographie, ch. IV). Elle fut très chère a Frédérick Lemaître.

dite Beaudoin etc., cela m'a donné l'occasion d'admirer votre charmant profil et de baiser vos beaux cheveux chatoyants. Je vous remercie de l'ombre du bonheur que vous m'avez donnée tout à l'heure et je consens à ce que vous écriviez tous les jours des admirations sur cette demoiselle, si vous les fabriquez chez moi et sous mes yeux.

Vous m'avez promis de revenir tout à l'heure ; il y a par conséquent beaucoup de chances pour que vous ne reveniez pas du tout, aussi j'ai bien envie de me déshabiller et d'allumer mon feu et de me mettre à broyer des pavots, car ma provision touche à sa fin et j'aurai peut-être affaire au théâtre, si Joly[1] persiste dans son idée biscornue de faire répéter pendant huit jours une pièce qu'on jouera dans quatre mois.

Je t'aime, mon Victor, je t'adore mon Toto chéri.

JULIETTE.

13 janvier, dimanche soir, 5 heures et demie (1839).

Mon cher bien-aimé, encore un bonheur dans ma vie, encore une nouvelle étoile dans mon ciel, encore une joie dans mon âme. Quelle admirable chose que l'amour, aussi j'aime mieux mourir que d'y renoncer. — J'aime mieux mourir heureuse dans tes bras que de vivre au coin de mon feu avec la jalousie et l'enfer dans le cœur. N'est-ce pas que j'ai bien raison, mon Toto adoré ? quelle bonne FURIA d'amour nous avons eue tout à l'heure et qu'il serait doux d'en crever sur la place ! Pour moi, voilà mon opinion : TOUT OU RIEN. — c'est surtout en amour que cette devise est bonne et vraie. Je n'oublierai jamais le 13 janvier 1839, 3 *heures après-midi*. Je n'ai jamais si bien senti le bonheur d'aimer et d'être aimée, — il me semble que j'ai une âme de plus depuis tantôt, aussi, mon cher

[1] Directeur de l'ancien théâtre de La Renaissance.

adoré, cela me confirme plus que jamais dans ma résolution de mourir SUR LA BRÈCHE, plutôt que de lâcher pied.

Je t'aime.

JULIETTE.

7 mars, jeudi matin, 11 heures trois quarts (1839).

En vérité, en vérité je vous le dis : tout homme qui ne tient pas sa promesse sera réputé un mauvais amant, et celui qui regardera le soir, au pied du lit, si sa toilette de nuit y est, quand il sait qu'il ne reviendra qu'au grand jour, sera regardé comme une bête.

En ce temps-là, Juju dit à son Toto : vous n'avez pas le sens commun, vous laissez tomber et manger aux vers les beaux fruits de l'âme, au lieu de les cueillir avec amour et de les savourer avec délices, comme des fruits merveilleux venus du jardin du paradis. — En vérité je vous le dis, vous ressemblez plus à un homme fol qu'à un bon jardinier qui double par son labeur les biens de la terre. Je vous le dis en vérité, en vérité, que celui qui veut récolter sème, que celui qui veut être heureux aime.

Je suis sûre, mauvais chrétien que vous êtes, et encore plus mauvais amoureux, que vous ne comprenez pas la parabole.

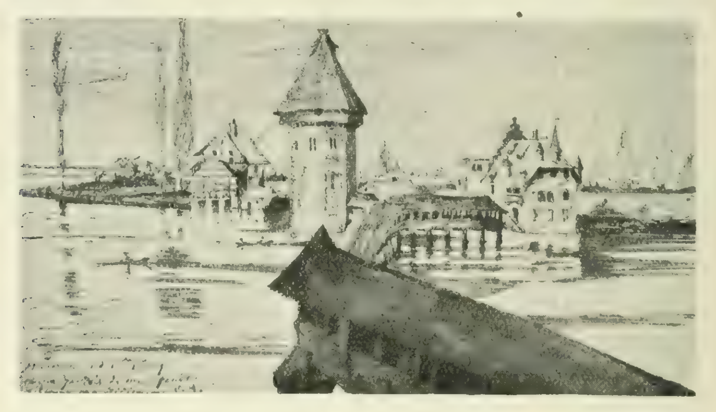
Toujours est-il que j'ai passé une nuit absurde, dormant peu et vous désirant de toutes mes forces. Maintenant j'y renonce, je ne veux plus vous désirer, puisque cela ne fait que vous repousser au lieu de vous attirer. Je vous aimerai tout de même, parce qu'il ne dépend pas de moi de ne pas le faire, mais vous êtes un vilain.

JULIETTE.

15 avril, lundi soir, 6 heures (1839).

Pourquoi, mon cher petit bien-aimé, avez-vous toujours l'air d'un jaloux ? Vous déflorez tous les petits moments de bonheur que me donne votre chère présence, car rien ne refroidit plus les caresses et l'amour que l'air inquiet

et fâché que vous me montrez presque toujours. Encore si vous ne me l'attribuiez pas à moi-même cet air triste et contraint, ce ne serait que demi mal, mais plus vous êtes soupçonneux et plus vous me trouvez l'air triste et grognon, effet naturel des verres à travers lesquels me voit votre jalousie. C'est égal, je vous aime et je vous pardonne et pourvu que vous me fassiez prendre l'air un peu ce soir et que vous me montriez un peu de *Lucrèce*, je serai



Lucerne en 1839.
(Dessin de Victor Hugo [1].)

contente et heureuse. Quelle belle journée ! J'aurais donné bien des jours et même bien des mois pour pouvoir marcher à côté de vous aujourd'hui, partout ou votre rêverie vous conduirait, hélas !... Je suis triste moi, mais j'ai des raisons pour cela, ce n'est pas comme vous, vieux lunatique, car de quoi vous plaignez-vous ? Vous êtes adoré, et vous pouvez prendre et user de cette adoration autant et chaque fois que vous le désirez et c'est ce qui fait que vous le désirez si peu souvent.

Mais parlons d'autre chose et aimez-moi un peu, pendant que je vous aime de toute mon âme.

JULIETTE.

[1] Musée Victor Hugo.

30 mai, jeudi soir, 6 heures et demie (1839).

Vous m'avez HUMILIÉE tantôt, dans mon orthographe et dans mon amour-propre d'auteur, mon Toto, mais soyez tranquille, dorénavant j'écrirai à mes amis et connaissances sans vous montrer les lettres. Qui est-ce qui sera VEXÉ ? Mais baise-moi donc, mais baise-moi donc. J'ai faim et soif de tes caresses. J'ai le cœur brûlant et les lèvres ardentes. J'ai besoin de toi, j'ai besoin de ta vue et de tes baisers pour me rafraîchir. Pourquoi me condamnes-tu toute l'année au supplice de Tantale ? Vieux vilain, allez, vous ne méritez pas que je vous aime si assidûment ni si éperdument. Taisez-vous.

J'ai joliment ri tantôt en lisant le portrait de Balzac. Je ne le connais pas, mais je sens qu'il doit être ressemblant. Je vous aime vous. C'est un sentiment qui revient dans toutes mes idées et dans tout ce que je dis comme la note INFERNALE dans la musique du Freyschutz. Je vous aime Toto, je vous désire, je vous attends et je vous adore. En avez-vous assez ? Etes-vous content ? Oh ! je trouverai moyen de me venger sur vous de tout ce que vous me faites dire allez...

Baisez-moi.

JULIETTE.

1er juin, samedi soir, 6 heures (1839).

Vous êtes le plus ravissant des Totos, mon Toto, si vous tenez tout le bonheur que vous m'avez promis pour ce soir. Je suis sous les armes, prête à faire FEU au premier signal, ainsi attention au commandement et le petit doigt sur la couture de la culotte ! A propos de culotte, quelle est donc celle que le théâtre de la Renaissance va donner à Mlle Ida[1], sous la forme d'une représentation à

[1] Ida Ferrier, actrice des boulevards, qui devint la femme légitime d'Alexandre Dumas père.

bénéfices ? Il me semble que si le directeur a un théâtre et des spectacles à donner à ses divers saltimbanques, il peut bien me payer mes appointements. Je ne vois pas pourquoi on se prive de remplir cette petite formalité vis-à-vis de moi, quand on donne à Mlle Ida de quoi acheter tous les châles à torsades d'or du pavillon de HANOVRE.

Décidément je trouve la figure que je fais à ce théâtre trop ridicule et je vais employer les grands moyens. Peut-être parviendrai-je à m'acheter une robe à ce même pavillon d'HANOVRE — qui ne m'a jusqu'ici vendu que de la flanelle de santé.

Vraiment mon Toto nous sommes pris pour dupes et je suis lasse de tes veilles et je souffre pour tes pauvres yeux adorés, fatigués et brûlés par le travail. Je voudrais te sortir de ta généreuse indifférence à l'endroit de mes droits sur la caisse de M. A. Joly.

Je t'aime.

JULIETTE.

3 juin, lundi soir, 7 heures un quart (1839).

Mon cher petit bien-aimé, je ne sais pas si tu ne trouveras pas mauvais ce que je viens de faire. Voici ce que c'est, mais ne me gronde pas, ne me fais pas ta *lippe*, ce qui est encore pis. Joséphine, mon ancienne camarade, tu sais ? est venue me voir, je ne l'avais pas vue depuis ma fête. Elle ne devait pas rester, car elle avait de l'ouvrage dans son cabas, pour passer la soirée chez une autre femme. Enfin, chemin faisant, elle me dit qu'elle a chez elle un affreux vieux cadre qui a au moins *deux cents ans* ! A ces mots de vieux cadre et de deux cents ans, mon œil se HÉRISSE, mes cheveux s'enflamment. Je *l'invite* à aller tout de suite le quérir chez elle et je l'invite à *dîner avec moi ce soir*. Voila mon crime, les pièces à conviction seront tout à l'heure sous vos yeux, et j'attendrai mon arrêt, non sans trembler.

Juste, voici la chose et je suis mystifiée !... il ne me manque plus que l'application de la peine de mort que je reconnais avoir méritée ! Après cela, si votre clémence royale veut commuer ma peine en amour NON forcé à perpétuité, je m'y soumets et je baise la main qui me frappe.

A propos, je n'ai pas pu payer mon blanchisseur.

JULIETTE.

15 juillet, dimanche après-midi, 1 heure et demie (1839).

C'est vous qui êtes ma fleur, mon oiseau, mon arbre, ma poésie, mon soleil et mon amour, car vous sentez bon, car vous volez haut, car vous avez un abri pour les faibles et les souffrants, car vous réchauffez mon âme, car vous êtes pour moi l'homme qu'on aime et le Dieu qu'on adore. Je ne suis qu'une pauvre petite bête à bon Dieu perdue dans votre immense feuillage, mais dans cette petite bête là, il y a plus d'admiration et d'amour que dans toutes les créatures de la terre et du ciel. — Et comment ferai-je mon Dieu pour ne pas t'aimer ? depuis que je te connais, j'ai les yeux, l'ouïe, l'âme et le cœur pris par toutes les admirables perfections que je vois, que j'écoute, que je sens et que je respire en toi : tu es bien plus que mon idéal, tu es la réalité la plus merveilleuse qui ait jamais été créée et je suis sûre que Dieu lui-même est ébloui et ravi de son propre ouvrage.

Je t'adore.

JULIETTE.

27 octobre, dimanche soir, 6 heures et demie (1839).

Me voici revenue au gribouillage, mon Toto, plaisir triste s'il en fut, surtout après les deux mois d'amour et d'intimidité qui viennent de s'écouler. Me revoici avec mon encre, mon papier, mes fautes d'orthographe, ma stupidité et mon amour. En voyage, je n'avais pas besoin de tout cet attirail pour être heureuse, il me suffisait de t'aimer et Dieu sait si je m'en acquittais bien. Ici, je ne t'aime pas

moins, au contraire, mais je vis loin de toi, mais je te désire, mais je m'inquiète, mais je souffre et je suis malheureuse, voilà tout. Cependant je ne suis pas ingrate ni oublieuse. Je sens bien que tu viens de me donner presque deux mois de bonheur. J'ai encore sur les lèvres les bons baisers de tous les jours et de toutes les nuits et je sens encore dans ma main la pression de la tienne. Mais tout ce bonheur passé ne sert qu'à faire ressortir plus douloureusement le vide que ton absence fait dans ma vie. Aussitôt que tu n'es plus là je ne vis plus, je ne pense plus, je n'espère plus. Je te désire et je souffre. Aussi je redoute à l'égal de la mort notre retour dans ce hideux Paris où il n'y a rien pour les amants qui s'aiment comme nous nous aimons. Rien, ni soleil, ni confiance — ce soleil de l'amour — rien que de la pluie, des soupçons et de la jalousie, c'est-à-dire les trois fléaux les plus noirs, les plus tristes et les plus froids qui affligent le corps et le cœur. Oh ! je souffre, mon Toto, autant que je t'aime, c'est bien vrai, mon pauvre adoré, et c'est toujours ainsi quand tu n'es pas avec moi.

JULIETTE.

1er novembre, vendredi matin, 10 heures (1839).

Bonjour, mon cher petit bien-aimé, bonjour mon petit homme chéri, vous m'avez tant dit hier que j'écrivais horriblement mal et que tout mon gribouillage n'était qu'une horrible *broussaille* dans laquelle vous laisseriez votre patience et votre amour, que je n'ose pas ce matin vous écrire et que pour un rien je supprimerais la correspondance. Il faudra pourtant nous entendre à ce sujet, car rien n'est plus cruel que de me forcer à me ridiculiser moi-même tous les matins et tous les soirs, sous prétexte que je vous aime et que je suis la plus triste et la plus seule des femmes. S'il faut que mon amour se noie dans mon ignorance et dans ma stupidité, au moins ne me forcez pas à l'y plonger moi-même. Autrefois, vous ne vous seriez pas aperçu

de la difformité de mon écriture, vous n'auriez vu que ce qu'elle voulait dire et vous auriez été heureux. Maintenant, vous en riez, ce qui est une impiété et une mauvaise action. Il paraît que c'est le sort de tous les QUASIMODOS de ce monde, moraux ou physiques, on s'en moque, car la forme est tout et l'âme rien, et j'aurais beau faire dire à mes jambages bossus et contournés : *dans mon âme je suis belle*. vous n'en ririez pas moins. Donc mon cher petit homme, en attendant que je puisse rire moi-même de moi. je crois que nous ferions bien de supprimer ces gribouillis quotidiens. Aussi bien, voici le moment où il faut que je consacre tout mon temps et tous mes efforts à me faire un état. Rien dans le monde ne peut me détourner de ce but, car pour moi c'est une question de vie ou de mort et Dieu sait que depuis sept ans bientôt, je n'ai pas omis de vous le dire chaque fois que l'occasion s'en est présentée. Je compte sur vous pour cela mon adoré. C'est plus que la vie que je vous demande. c'est la célébration morale de notre mariage d'amour. Que je puisse vous suivre partout où mon amour est menacé, que je sois votre femme par l'esprit et par le cœur, puisque je ne peux pas l'être par la loi ! Si je m'explique mal, ne vous moquez pas et comprenez que je veux avoir le droit de dire ce que vous avez pensé et que je veux me mettre entre vous et toutes les femmes qui vous approchent, sous prétexte de vous servir. Moi je veux avoir mon tour aussi, car je vous aime je suis jalouse.

1er novembre, vendredi soir, 6 heures et demie (1839).

Tu es mon pauvre adoré et moi je suis méchante ; mais moi je t'aime et toi tu te laisses aimer. voilà ce qui te rend si doux et moi si amère. J'ai le cœur plein de jalousie ce soir et il ne faudra rien moins que ta présence pour me calmer un peu. car j'ai toutes les furies et tout l'enfer dans l'âme. Je voudrais ne pas quitter la doublure de ton paletot, il me semble que je vais courir un grand danger et que je ne peux le conjurer qu'en ne te quittant pas. Si

mes craintes sont fondées, il est probable que je n'éviterai pas le malheur qui me menace, car tu ne pourras pas être avec moi toute la soirée et les *compliments*, les *encouragements* sont là pour t'en empêcher. Toujours est-il que je suis triste et jalouse et que j'aimerais mieux être avec toi à Fontainebleau, à l'hôtel de France, que dans la loge *C* du Théâtre français, même quand on y joue MARION de LORME. Baisez-moi mon petit homme, vous êtes très gentil en paletot, mais vous ne m'aviez pas dit que vous aviez vu votre tailleur. Moi qui marche sur vos traces, je vais faire venir ma marchande de modes et je ne vous le céderai en rien pour la coquetterie et le dandysme. Ah ! Ah ! qui est-ce qui est collé ? C'est TOTO, c'est TOTO, c'est TOTO ! Résilieux est dans l'enchantement, Claire est ravie et Suzanne est imbécile, voilà l'état de la maison. Moi je réunis les trois choses à la fois, sans compter l'adoration que je professe hautement pour votre personne impériale et sacrée. Baisez-moi et prenez garde de vous faire tuer ce soir.

JULIETTE.

4 novembre, lundi matin, midi (1839).

Bonjour cher adoré, bonjour mon bien-aimé, il est midi à ma pendule qui avance de je ne sais pas combien d'heures, mais il y a déjà un peu de temps que je suis levée : je me suis débarrassée de la toilette de ma fille et la voilà qui étudie son piano. — J'ai bien pensé toute la nuit à ce que tu m'as dit dans la soirée, mon adoré, il y a surtout une phrase lumineuse qui brille et qui me brûle l'âme. Peut-être n'est-elle sortie de tes lèvres que comme un de ces compliments qu'on est entraîné à dire à la femme qui aime ? je ne sais, mais ce qui est sûr c'est que j'ai converti l'assurance que tu m'as donnée de n'avoir jamais réellement *aimé d'amour que moi* en une chose sainte, sacrée et de la plus grande vérité. Moi je t'adore et je n'avais point jusqu'à toi, éprouvé même le *semblant* de l'amour. Je t'aime, je t'adore, et je t'aimerai et je t'adorerai toujours car mon

corps, mon cœur, ma vie et mon âme sont faits de mon amour. Crois-le bien mon adoré, c'est la vraie vérité du bon Dieu. Quant aux craintes que tu as en me voyant rentrer dans la carrière du théâtre, elles se dissiperont par l'honnêteté et la droiture de ma conduite, je l'espère et même j'en suis sûre. Tu n'as rien à craindre de moi où que ce soit. Je t'adore et je te vénère. Si je pouvais t'accorder ce que tu désires, renoncer au théâtre, c'est-à-dire à la seule chance d'avenir qui me reste encore, je le ferais sans hésiter et sans que tu m'en pries, sur ton seul désir. Mais, mon adoré, je sens qu'il est plus facile de te donner ma vie que de renoncer à payer mes créanciers et à me rendre indépendante, c'est-à-dire à gagner ma vie moi-même. Si par impossible j'y renonçais, je suis sûre que mon désespoir amènerait une catastrophe irréparable et qui pèserait sur toute ta vie.

Mon adoré, ne me détourne pas de la seule chose qui peut me tranquilliser et me faire croire à ton amour. Aide-moi et ne me quitte que si je t'en donne le sujet. C'est-à-dire passe ta vie à m'aimer en échange d'une admiration et d'une adoration sans bornes.

Je t'aime.

JULIETTE.

15 novembre, vendredi soir, 4 heures un quart (1839).

Je viens d'écrire la date et l'heure sur une demi-feuille de papier croyant qu'elle était entière, je vous en préviens afin que votre esprit soupçonneux ne tire pas des conséquences stupides et injurieuses d'une chose si simple et si naturelle. J'ai été triste tout à l'heure quand tu m'as dit adieu parce que tu m'as dit de vilaines paroles. C'est à décourager un ange que tes manières avec moi et j'en suis à me demander s'il est possible d'aimer une femme qu'on n'estime pas. Car si tu m'estimais, tu ne serais pas sans cesse à suspecter mes paroles, mon silence, mes actions, ma conduite, ou si tu le faisais, honnête et fidèle

comme je le suis, tu me rendrais justice, tandis que jamais, même au milieu de tes caresses les plus tendres, les plus intimes et les moins suspectes, tu n'es sans me dire des paroles douloureuses et décourageantes. Je le dis souvent, on croirait que tu as promis à quelqu'un de lasser mon amour par des souffrances de tous les genres et de tous les moments, mais j'espère que tu n'y parviendras pas.

Je souffre, j'ai le désespoir dans le cœur, mais je t'aime. Jusqu'à présent c'est ainsi, et j'espère pour nous que ce sera toujours ainsi, car je tiens encore plus à mon amour qu'à ton estime ; ton estime n'est qu'une pauvre aveugle qui ne distingue pas le jour d'avec la nuit, la chandelle du soleil et une honnête femme d'une catin.

Mon amour est plus clairvoyant et s'est épris tout de suite de toutes les perfections de votre corps et de votre âme et ne vous a jamais confondu avec aucune autre bête humaine. Je vous aime Toto, tourmentez-moi, désespérez-moi, vous ne ferez pas que je ne vous aime de toute mon âme.

JULIETTE.

18 novembre, lundi matin, 10 heures trois quarts (1839).

Puisses-tu mon adoré ne jamais te repentir de ce que tu as fait cette nuit. Puisses-tu être heureux; désormais c'est tout mon souci, toute mon ambition, toute ma gloire et tout mon bonheur. Que tu sois heureux et je serai heureuse. Que ta générosité ne soit jamais pour toi un fardeau et un devoir, mais de la joie et de la sécurité et je bénirai la nuit du 17 novembre 1839.

Pour que rien ne manquât à notre mariage[1], j'ai eu toutes les émotions d'un premier jour : bonheur ineffable, extase du ciel, insomnie, étonnement, qui serait de l'inquiétude

[1] Nous ignorons à quel acte précis Juliette fait allusion dans cette curieuse lettre. S'agit-il d'une donation entre vifs ? Nous ne le pensons pas. Nous inclinons plutôt à croire qu'il y eut, entre le poète et son amie, une sorte de mariage mystique, accompagné de mutuels engage-

si je ne connaissais pas la divine bonté de ton âme. J'ai eu tout cela cette nuit et j'ai à peine dormi quelques heures quoique je sois restée au lit fort tard. Enfin, mon pauvre adoré, au MARI PRÈS, ce qui est PEU DE CHOSE, ma prière et mon lever de ce matin ont été ceux d'une NOUVELLE MARIÉE. Oh ! oui, je suis ta femme, n'est-ce pas mon adoré ? tu peux m'avouer sans rougir et cependant mon premier titre, celui que je veux conserver entre tous les autres et par-dessus tous les autres, c'est celui de ta MAITRESSE, ta maîtresse passionnée, ardente, dévouée et ne



La main de Juliette Drouet.
(D'après un moulage appartenant à l'auteur.

ments. Juliette dut promettre de ne plus remonter sur les planches. Victor Hugo dut jurer qu'il n'abandonnerait jamais ni Juliette, ni Claire. Il l'entendait bien ainsi, car, vers le même temps, il écrivait à la première, dans une lettre inédite que nous avons eue sous les yeux : « Nous avons beaucoup souffert ; nous avons beaucoup travaillé ; nous avons fait beaucoup d'efforts pour racheter aux yeux du bon Dieu, ce qu'il y avait d'irrégulier dans notre bonheur, par ce qu'il y avait de saint dans notre amour. Aujourd'hui, il y a déjà tout un grand passé que nous pouvons nous rappeler, moi, avec joie, toi, avec orgueil. Continue ton ascension, ma bien-aimée, tu as le pied sur l'échelle des anges. »

comptant que sur ton regard pour vivre, sur ton sourire pour être heureuse. Je te bénis, mon petit homme généreux, d'avoir pensé à ma fille, ma pauvre fille qui devient aussi la tienne. Merci pour elle, merci pour moi, *pour nous*, car nous serons bien heureux je l'espère, toi par le bienfait, moi par l'amour.

JULIETTE.

20 novembre, mercredi, 8 heures trois quarts (1839).

J'ai le désespoir dans le cœur, je voudrais être morte et qu'il n'en soit plus question, plus je prends de précautions, plus j'épure ma vie et moins le bonheur me vient, on dirait que je suis maudite, et il me prend des envies atroces de me conduire avec cette certitude et de mettre les deux pieds sur mon amour. Je suis si malheureuse vraiment que je perds courage et espoir pour l'avenir; cependant tu as été bien bon pour moi, en t'en allant, mais, mon Dieu, cela ne prouve pas qu'en rentrant tout à l'heure tu ne seras pas le plus injurieux et le plus injuste des hommes. Je te fais une à une le sacrifice de toutes mes actions, même les plus insignifiantes, je m'observe extérieurement et intérieurement pour ne pas te donner d'ombrage et je n'en viens pas à bout et tous mes efforts ne servent qu'à me fatiguer et à me décourager. A la veille de prendre une grande résolution, qui nous lie l'un à l'autre un peu plus que nous ne le sommes, ne vaudrait-il pas mieux tout rompre et tout laisser là ? Dans ce moment-ci, je comprends la générosité de Didier qui aime mieux mourir sur l'échafaud en pardonnant à Marion que de vivre pour la persécuter et la torturer, avec un passé qui n'est plus et par des soupçons mille fois plus douloureux que la mort et l'oubli. Oh ! oui je le comprends, ce Didier-là ! Je souffre, mon Dieu, les gens qui n'aiment pas sont bien heureux, moi je t'aime et je sens bien qu'à moins d'un coup de tête impossible je resterai à souffrir et à t'aimer. Aussi tout ce que je t'écris

là est absurde et je ferais mieux de jeter cette lettre au feu et de garder pour moi les mille et une folies que m'inspirent le désespoir.

JULIETTE.

16 décembre, lundi soir, 5 heures et demie (1839).

Tu as bien fait, mon adoré, de revenir après les choses tristes qui venaient d'avoir lieu entre nous. Si tu n'étais pas revenu, j'aurais été au désespoir toute la soirée. Merci, mon Toto bien-aimé, merci mon amour. Tu avais l'air bien affairé, mon cher bijou, quand tu es monté pour la première fois et j'ai cru entrevoir que la lettre de Guiraud n'y était pas étrangère et que tu y répondais. Au reste je n'ai pas vu grand'chose, car j'étais trop en fureur contre vous pour distinguer quoique ce soit.

Si tu savais combien je t'aime et combien je te suis fidèle, mon adoré, tu ne serais pas si soupçonneux. Le soupçon c'est une injure qui me révolte toujours parce que ça me prouve que tu ne crois ni à ma probité ni à mon amour. La jalousie, c'est autre chose : on peut être jaloux d'une figure, d'une personne, parce qu'enfin, si sûr qu'on soit de sa supériorité, on peut craindre qu'une bête ou qu'un monstre obtienne la préférence sur soi, mais la jalousie, je le répète, n'est pas le soupçon de toutes les heures, de toutes les minutes, de toutes les actions et de plus que çà encore, car tu soupçonnes le vide, l'inaction. Enfin, je fais une grande différence entre la jalousie et le soupçon, je sens bien qu'il y a une différence du tout au tout entre ma jalousie et la tienne et cependant je t'aime plus que tu ne m'aimes ; tu ne peux pas dire le contraire, conviens-en et je te pardonne tous tes crimes !

JULIETTE.

16 janvier, jeudi soir, 5 heures (1840).

Je vous aime mon Toto et je suis triste de vous voir si peu. D'un autre côté, je sais tout ce que tu as à faire mon petit homme et je ne t'en veux pas, bien au contraire, mais tout cela ne m'empêche pas d'être horriblement triste. L'argent me fond dans la main. Je lisais hier un portrait de M. de Sévigné, le fils, qui me ressemblait parfaitement : « Il n'avait aucune fantaisie, ne donnait aucun régal, ne faisait pas de cadeaux, portait des habits modestes, ne jouait pas, n'avait qu'un seul domestique et pas un seul cheval pour suivre le Roi ou monseigneur le dauphin à la chasse, mais sa main ressemblait à un creuset où l'or se fond. » — Je suis un peu dans ce genre-là : je ne fais aucune libéralité, j'ai un an de suite la même robe sur le dos, je ne fais de cuisine que lorsque tu dois dîner à la maison, je n'ai qu'une servante, et pourtant l'argent disparaît chez moi comme la neige sous un rayon de soleil. Ce n'est pas ma main qui est un creuset, mais ma vie passée qui est un abîme que tout l'argent du monde aura bien de la peine à combler. Aussi je suis triste, triste. Aime-moi mon Toto, et surtout ne te tue pas à travailler pour tout le monde, comme tu le fais sans relâche. Je peux vendre quelque chose qui ne m'est pas nécessaire, tandis que j'ai besoin de ta santé et de ton repos pour vivre heureuse et tranquille. Pense à cela mon adoré et ne sois pas scrupuleux aux dépens de la vraie délicatesse, c'est-à-dire de mon bonheur et de mon amour.

Quand te verrai-je, mon adoré ?

JULIETTE.

22 mars, dimanche après-midi, 1 heure un quart (1840).

Bonjour mon Toto bien-aimé, bonjour mon bon petit homme. J'ai relu le manuscrit de Didine cette nuit et j'ai pleuré et j'ai pleuré toutes les larmes que j'avais retenues devant toi. Je suis plus convaincue que jamais que c'est

une infidélité que tu as faite à notre amour. le jour où tu as fait ces vers. Je ne comprends pas que tu puisses avoir la pensée de me faire croire le contraire ni de trouver mauvais que je m'afflige dans l'âme d'une infidélité de l'âme et de l'esprit. La jalousie n'est pas seulement pour des infidélités de sens, mais surtout et avant tout pour des infidélités comme celle que tu as commise en faisant ces vers et en arrêtant ton regard et ta pensée sur cette jeune fille, tandis que mon âme, mon cœur, ma vie priaient pour toi dans cette église maudite de Strasbourg. Je n'y retournerai jamais, ni dans l'église, ni dans la ville. Voilà qui est fini. Plût à Dieu que nous n'y fussions jamais allés, j'aurais une illusion de plus et un chagrin de moins. Enfin, ce n'est pas ta faute, tu as désiré emporter le souvenir de cette femme, ne pouvant emmener sa personne, et tu as fait ces vers qui sont admirables et qui témoignent autant que ma jalousie combien l'impression a été profonde et saisissante. Je souhaite que tu n'aies jamais le sujet d'une jalousie aussi bien fondée que la mienne pour la femme que tu aimeras et je me souhaite une prompte guérison de l'amour le plus malheureux qu'il y ait au monde.

JULIETTE.

1er juin, lundi soir, 6 heures trois quarts (1840).

Je t'écris en compagnie de Résilieux, mon amour, mais cela ne me donne pas la gaieté que j'ai perdue depuis ce matin. Cette *femme* et son insistance m'ennuient et m'irritent plus que je ne puis dire ; quand je pense à la claustration dans laquelle je vis, quand je sens l'amour dévoué et sans bornes que j'ai pour toi, je suis indignée jusque dans le fond de mon âme que de misérables coureuses osent jeter leurs sales envies sur un amour qui fait le culte et l'adoration de toute ma vie. Si je m'écoutais, je ferais un exemple terrible de cette gourgandine et de son immonde caprice, et nulle, d'ici à longtemps, n'oserait tenter votre conquête. Je souffre depuis ce matin, je me trouve laide, vieille, bête

et déguenillée, tout cela parce que je tremble pour mon amour parce que j'ai peur pour mon pauvre petit morceau de bonheur. Hélas ! hélas ! mon Toto, je vous aime trop, je suis folle. — J'espérais qu'une fois ton monde installé à la campagne, tu me ferais sortir quelquefois avec toi. Mais c'est tout le contraire, depuis un mois je suis sortie une seule fois avec toi, je ne compte pas les deux soirées du spectacle où je vais et d'où je reviens en voiture, ce serait une cruelle et mauvaise plaisanterie que de me les compter comme *sorties*. Je souffre, le sang se porte à ma tête et au cœur, mais cela t'importe peu. — Je ne ferai pas mes comptes de fin de mois ce soir. J'ai trop mal à la tête. — J'ai eu le blanchisseur que j'ai payé. J'aurai probablement demain l'épicier, que je ne paierai pas, à moins que tu n'aies dévalisé quelque voyageur ce soir. — En attendant, je vous aime mon Toto, voici qu'on m'annonce le dîner prêt pour 7 heures, je ne serai pas aussi heureuse qu'hier, tu ne viendras pas dîner avec moi, il est vrai qu'aujourd'hui je suis seule et que je pourrai savourer mon bonheur, tandis qu'hier c'est à peine si j'ai pu en goûter un petit brin avec toutes ces femelles.

JULIETTE.

7 janvier [1], 9 heures et demie du matin (1841).

Bonjour mon Toto chéri, bonjour mon Toto bien-aimé, bonjour toi que je n'ose pas encore *qualifier* tant je me défie de la probité du vieux Dupaty. J'espère que tu ne me feras pas attendre trop longtemps pour savoir le résultat des votes enragés des deux camps ; cela devient de plus en plus curieux et plus intéressant, — je donnerais volontiers deux sous pour être déjà à 4 heures ce soir. Il fait un temps peu propice pour le vieux gredin de moribond, il serait

[1] Jour de l'élection de Victor Hugo à l'Académie française. En affirmant que Dupaty était mourant ce jour-là, Juliette a dû commettre une erreur, et confondre cet académicien avec son collègue Duval, qui, en effet, n'assista pas à la séance et mourut peu après.

difficile de le faire descendre par la fenêtre et encore plus difficile de le transporter là où je ne le souhaite pas. Si le compte est juste, l'agonie de ce misérable te donne l'Académie d'emblée à la majorité d'une voix au premier tour de scrutin. Mais la pierre d'achoppement n'est pas dans le nombre, peut-être cette fois est-elle dans l'ignoble cervelle qui grouille sous le sale et hideux bonnet gras de l'affreux Dupaty — je voudrais être à tantôt pour savoir ce qu'aura osé faire cet immonde bonhomme. D'ici là, je vais bien des fois regarder ma pendule — tâche mon amour de venir tout de suite me dire le résultat quel qu'il soit — j'aurai le plaisir de te voir, dans tous les cas, ce qui ajoutera bien de la joie à ta nomination et me consolera tout à fait de ta défaite.

A propos, tu étais fait comme un voleur cette nuit, on aurait dit que tu te préparais à lutter de toilette avec le vieux félon de Dupaty ! je te pardonne ce débraillé, si tu réussis.

Je t'aime.

JULIETTE.

7 janvier, jeudi soir, 6 heures (1841)

Je suis bien contente pour tout le monde, mon cher Académicien, que vous soyez enfin nommé. Vous voilà donc un homme *assis*, en attendant que vous soyiez un homme *rassis*, ce qui n'arrivera pas demain je vous en réponds, au train dont vous remontez le *fleuve de la vie*. Vous êtes beaucoup plus jeune que lorsque je vous ai connu, de l'aveu de tout le monde. Enfin, grâce à vos dix-sept voix amies, et malgré les quinze groins de vos adversaires, vous voilà académicien. QUEL BONHEUR ! ! !

Je regrette de n'avoir pas vu de mes yeux la grimace de tous ces vieux pleutres, y compris la profession de foi de l'affreux Dupaty ; pour me consoler vous devriez m'apporter à voir et à baiser votre ravissante belle tête, un peu plus de cinq minutes comme tout à l'heure. Je vous aime.

Toto, comme le premier jour et plus que jamais; mais hélas! je n'ose pas en croire autant de vous car je n'en vois guère *les expériences*, comme dirait ma servante. Le fait est qu'académicien, ou candidat, ou rien du tout, je ne vous vois guère plus d'une heure par jour l'une dans l'autre. Cà n'est pas neuf ni consolant, mais c'est de plus en plus triste et douloureux. Pensez à cela mon amour et venez très tôt après avoir lu ma lettre.

Je vous aime.

JULIETTE.

22 janvier, vendredi soir, 6 heures (1841).

J'ai bien mal à la tête, mon pauvre bien-aimé, j'ai le cœur bien triste mon adoré, est-ce que tous ces maux ne te donnent aucun remords, est-ce que tu ne sens pas qu'il te serait bien facile d'y remédier ? est-ce que ton cœur ne souffre pas de la tristesse et de l'isolement de ma vie ? L'argent tout seul ne suffit pas, mon bien-aimé, pour faire la vie heureuse. Tu m'en donnes pour tous les besoins de la vie, mais du bonheur et de l'amour j'en attends tous les jours en vain. Aussi je suis triste, découragée et bien prête à envoyer ma vie au diable afin d'en être plus vite débarrassée. Je suis vraiment au bout de mon courage, de ma patience et de ma résignation — pour peu que cela continue, je ne pourrai pas y tenir physiquement, moralement et surtout amoureusement parlant. La réclusion sans *préau*, l'amour sans bonheur font la vie impossible. Ce n'est pas seulement une souffrance du corps et de l'âme, c'est une difficulté de vivre contre laquelle tous les raisonnements du monde ne font rien. — Je t'en prie, mon amour, tâche de venir un peu plus souvent et de rester un peu plus longtemps, ne fût-ce que pour me donner des forces et du courage ; j'ai usé toute la provision que j'en avais faite pendant mon voyage, dans ces affreux trois mois qui viennent de s'écouler, et pendant lesquels je t'ai à peine vu.

JULIETTE.

26 février, vendredi, midi un quart (1841).

Bonjour méchant homme de 39 ans, bonjour vieux bonhomme, bonjour académicien. Vous êtes bien revenu ce matin fêter votre anniversaire, n'est-ce pas JEUNE HOMME ! Aussi, soyez tranquille, je le crierai par-dessus les toits votre AGE, çà vous apprendra à ne pas me faire la cour. Je dirai votre affreux secret à tout le monde, je dirai aussi comme quoi c'est moi qui ai fait votre discours de réception. Messieurs et chers collègues... je réclame d'avance votre indulgence, si l'émotion que j'éprouve devant cette auguste assemblée et le souvenir des vertus publiques et privées de l'illustre Immortel que vos suffrages m'ont appelé à l'honneur de remplacer, si l'émotion, dis-je, éteint ma faible voix au milieu des sanglots. Hélas ! Messieurs, permettez-moi de m'asseoir un moment, l'émotion du cœur a gagné le corps, je crois que j'ai la colique! Ici vous vous mettrez la main sur l'ABDOMEN et vous paraîtrez prêt à vous évanouir. La venette des assistants une fois calmée, vous reprendrez votre discours et vous le finirez au milieu des trépignements de l'assemblée.

En attendant, je vous attends, ce qui n'est pas très gai.

JULIETTE.

11 avril, dimanche matin, 10 heures trois quarts (1841).

Bonjour mon Toto bien-aimé, bonjour mon adoré petit homme. Comment vas-tu mon chéri ? Je crains que tu ne te sois fatigué cette nuit en me lisant ton admirable discours; pauvre bien-aimé, ce serait affreux que mon bonheur te coutât aussi cher, ce serait mille fois injuste et cruel. — J'espère qu'il n'en sera rien, mon cher adoré, et que ta bonté n'aura pas tourné contre toi.

Quel admirable discours et combien je suis stupide de ne faire que le comprendre et l'admirer en dedans sans pouvoir le montrer au dehors autrement que par des grognements

inarticulés. Ce n'est pas ma faute, mais je n'ai pas encore eu le temps, depuis que je t'aime, de me résigner à ma stupidité et chaque fois que l'occasion se présente de t'admirer, je suis furieuse contre moi et je me donnerais volontiers des griffes et des grands coups de pied ; il est vrai que mon pauvre corps ne démeurtrirait pas, car tout ce que tu dis, tout ce que tu fais, est aussi admirable et aussi saisissant que ce que tu écris — ainsi j'aurais fort à faire depuis le matin jusqu'au soir. Heureusement tu ne tiens pas compte de ma stupidité, tu sais que je t'aime et comment je t'aime — toute mon intelligence, tout mon être s'est fait âme pour t'aimer de sorte qu'il ne reste plus personne pour le dire. Je suis bête comme une oie au dehors, mais je suis sublime d'amour au dedans. Lequel vaut le mieux, je ne le dis pas, c'est à toi à décider. En attendant je suis la plus heureuse des femmes d'avoir entendu le commencement de ton beau discours et je t'aime de toutes mes forces.

JULIETTE.

31 mai, lundi matin, 9 heures trois quarts (1841).

Bonjour mon Toto bien-aimé, bonjour mon amour chéri. Comment vas-tu mon petit homme bien-aimé ? J'espérais que tu viendrais ce matin, mais j'ai été trompée dans mon espoir. Je voudrais bien que tu pusses venir tous les jours, ce serait un bonheur pour moi et une joie pour l'enfant qui n'en a pas souvent avec moi toute seule. Je ne sais pas si tu as éprouvé la même chose que moi à la lecture de la lettre de ce bon vieux bonhomme de Genève, mais j'ai été touchée jusqu'aux larmes. L'erreur même où il est à mon sujet n'a pas peu contribué à cette émotion. Je n'envie la place de personne, Dieu le sait, mais si jamais femme a mérité par son dévouement, sa vénération et son amour pour un homme de lui être rattachée par un lien que le monde respecte, certes je suis une des premières et même la première de toutes. Jamais, mon Victor bien-aimé, femme n'a éprouvé un amour pareil

au mien. Je t'aime de tous les amours à la fois, avec l'*autorité* et la sollicitude d'une mère, avec l'admiration et la passion d'une maîtresse, avec la foi et l'adoration d'une dévote pour le bon Dieu. Je t'aime, mon Victor, et le bon vieux pasteur ne se trompe pas quand il me croit digne d'être ta femme et la mère de tes enfants bien-aimés ; par le cœur, je le suis.

JULIETTE.

3 juin [1], jeudi matin, 4 heures et demie (1841).

Bonjour adoré petit homme, bonjour pauvre bien-aimé, bonjour monsieur l'académicien, comment vas-tu ? il est bien à craindre que tu ne sois horriblement fatigué pour tantôt, pauvre adoré. Il me semble que tu aurais pu faire imprimer un jour plus tôt et garder cette nuit pour te reposer.

Vraiment, je ne sais pas comment tu feras pour prononcer ton discours après plusieurs jours de fatigues atroces, et une nuit passée à corriger des épreuves à l'imprimerie ? Il n'y a que toi pour des tours de force de ce genre ; cependant mon bien-aimé, il serait bientôt temps de changer ce régime qui ne tend à rien moins qu'à te tuer en détail. J'espère que tu vas mettre à profit les quelques heures qui te restent pour te jeter sur ton lit !

Je sens déjà quelque chose qui me trouble l'estomac comme si je devais *prononcer moi-même* le discours ! Je suis sûre que je serai dans un état hideux jusqu'à ce que tu aies fini. Je ne me remettrai qu'au discours de Salvandy.

JULIETTE.

3 juin, jeudi soir, 5 heures et demie (1841).

Par où commencerai-je, mon amour, par tes pieds divins ou par ton front céleste ? Que te dirai-je en premier mon adoré, l'admiration ou l'adoration qui me remplissent le

[1] Jour de la réception du poète à l'Académie.

cœur et qui me débordent autant que ton génie sublime dépasse toutes les médiocres intelligences qui t'écoutaient sans te comprendre et te regardaient sans tomber à genoux ? — Oh, laisse-moi confondre et mêler ces deux sentiments qui m'éblouissent l'esprit et me brûlent le cœur ! Je t'aime, je t'admire, je t'adore. Oh, tu es vraiment beau, noble et sublime, mon poète, mon bien-aimé, la lumière de mes yeux, la flamme de mon âme, la vie de ma vie. Pauvre bien-aimé adoré, en te voyant entrer si pâle et si ému, je me suis senti mourir et sans Mme Démousseaux et Mme Pierceau, qui m'ont secourue, je serais tombée sur le plancher. Personne heureusement ne s'est aperçu de mon émotion et quand je suis revenue à moi et que j'ai vu ton doux sourire me répondre et me rassurer, il m'a semblé que je sortais d'un rêve, pendant lequel j'aurais longtemps dormi péniblement, quoiqu'il y eût à peine une minute.

Merci mon adoré, merci d'avoir pensé à la pauvre femme qui t'aime dans un moment si sérieux, je pourrais dire suprême, si les gens qui étaient là n'avaient été pour la plupart de hideux crétins et d'immondes gredins.

Merci mon bon ange, merci mon sublime Victor, mon *illustre enfant*. Je les ai vus tous mes chers petits : Didine ravissante, Charlot charmant et mon cher petit TOTO qui avait l'air pâle et souffrant. Je les ai tous baisés de l'âme comme leur père.

Je t'aime.

JULIETTE.

4 juin, vendredi après-midi, 3 heures (1841).

Avant de me mettre à travailler, mon cher bien-aimé, je veux te donner ma pensée, mon âme tout entière dans ces deux petits mots qui contiennent toute ma vie : *Je t'aime*. J'aurais bien désiré te voir, mon ravissant petit homme, mais je sais bien que tu ne t'appartiens pas aujourd'hui, aussi je ne t'en veux pas, je t'aime voilà tout.

Il m'est resté, depuis le moment de ton entrée dans la salle de l'Académie, un étonnement délicieux, qui tient le milieu entre l'ivresse et l'extase; c'est comme une vision du ciel dans laquelle j'aurais vu Dieu dans toute sa majesté, dans toute sa beauté, dans toute sa splendeur et dans toute sa gloire. Je vivrais mille ans que cette impression ne s'effacerait pas de mon âme; mon Victor, mon Victor, je t'aime. Je voudrais baiser tes pieds, je voudrais te porter dans mes bras, je voudrais dire et faire mille folies et répandre sur tout le trop-plein de mon cœur.

Quand te verrai-je mon cher bien-aimé ? Quand serai-je la plus heureuse des femmes, mon Victor ? je te désire de toutes mes forces, je t'aime comme jamais homme n'a été aimé. Tout cela n'a pas la puissance d'attraction, puisque tu ne viens pas, mon adoré bien-aimé.

JULIETTE.

8 juillet, jeudi après-midi, 2 heures et demie (1841).

Pendant que vous trônez à l'Académie, moi je pleure et je souffre. Il aurait dépendu de vous cependant de m'épargner cette peine, en me faisant aller à cette séance ou en n'y allant pas vous-même. Mais je dois vous prévenir, mon Toto, que ce genre de sacrifice et de souffrance m'est insupportable et que si cela se représente encore je ne sais pas ce que je ferai plutôt que de m'y résigner.

Nous ne sommes pas en Orient et vous ne m'avez pas *achetée*, grâce au ciel. Je suis libre de me soustraire à des procédés qui ne sont ni justes, ni honnêtes, ni affectueux. Je vous jure par ce qu'il y a pour moi de plus sacré au monde, par mon amour, de ne pas me prêter une troisième fois à ce genre d'exploitation de la pensée, du dévouement et de l'amour d'une pauvre femme. Si vous saviez tout ce qu'il y a de colère et de souffrance en moi au moment où je vous écris, vous ne risqueriez pas une troisième épreuve de ce genre. Dans tous les cas, gardez cette lettre comme un *avertissement et une sommation sans frais* de ce que je

suis capable de faire si vous avez la cruauté de persister dans ce genre de procédés. En attendant je fais tous mes efforts pour ne me livrer à aucune démarche fatale pour tous les deux, mais soyez sûre que je ne pourrai pas être longtemps maîtresse de moi.

JULIETTE.

19 novembre, vendredi soir, 7 heures trois quarts (1841).

JE L'AI ! ! ! QUEL BONHEUR ! ! ! et dire que depuis ce matin qu'elle était là, rien ne m'a avertie, mon cœur n'a pas battu plus fort qu'à l'ordinaire, la terre n'a pas tremblé, le ciel n'a fait aucun prodige, enfin tout est resté à l'état bête et tranquille comme si de rien n'était et, JE L'AVAIS ! et je la possédais dans ma chambre à moi, à mon nez et à ma barbe. — En vérité, c'est à n'y pas croire et si une autre que moi me le disait, je ne la croirais pas. Mais ce qu'il faut que vous croyiez vous, mon amour, parce que c'est la vraie vérité, c'est que je vous aime, c'est que vous êtes le plus doux, le plus charmant, le meilleur, le plus beau, le plus généreux, le plus noble et le plus adoré des hommes. Voilà ce qu'il faut que vous croyez parce que c'est la sainte vérité, comme le bon Dieu et moi la voyons. — La boîte à tiroirs est ravissante, mais ce qui l'est encore bien davantage c'est la manière dont tu me l'as donnée. LA FAÇON DE DONNER VAUT MIEUX QUE CE QU'ON DONNE, a dit je ne sais qui, mais c'est surtout quand c'est toi qui donnes que ce proverbe est vrai. Tu donnerais tous les trésors de l'univers que tu saurais y mettre une grâce mille fois plus précieuse que le cadeau. Quant à moi, je suis folle de joie car je crois que tu m'aimes. A présent, je peux bien te dire cela, mais cette nuit j'ai pleuré sans pouvoir m'en empêcher en pensant combien tu étais plus jeune et plus beau que moi. Je me suis représenté le moment où tu ne pourrais plus m'aimer, et alors mon cœur s'est serré au point d'étouffer si je n'avais pas pleuré à chaudes larmes. Je sens bien que je mourrai bien vite

le jour où tu ne m'aimeras plus et je sais bien que jamais femme ne t'aimera comme moi. Mais ce jour-là n'arrivera jamais, je l'espère, n'est-ce pas mon amour ? AU CŒUR ON N'A JAMAIS DE RIDES et tu ne regarderas mon visage qu'à travers mon amour.

N'est-ce pas mon Victor bien-aimé ? pendant que je pleurais et que je me désolais, toi tu pensais à moi, pauvre amour, et tu m'apportais ma chère petite boîte à tiroirs. Nous faisions tous les deux un acte d'amour, le mien triste et découragé, le tien charmant et délicat comme tout ce que tu fais. J'espère qu'il nous portera à tous les deux bonheur et que tu m'aimeras aussi longtemps que je trouverai ma chère petite boîte jolie, c'est-à-dire toujours.

JE L'AI, QUEL BONHEUR !!! Je voudrais la mettre au milieu de la chambre, sur une table en or, je voudrais la mettre dans mon lit, à mon bras, sur mon cœur, partout enfin où on pourrait la voir et la toucher. En attendant, je lui ferai une toilette soignée demain, ce soir il est trop tard. Il faut que je copie, il faut que je dîne, et que je vous rende votre gribouillis d'hier dont vous m'aviez fait crédit. Aussi, je remets la partie à demain, d'abord parce qu'il fera jour. Je la nettoierai auprès de vous, dans mon lit, petit tiroir par petit tiroir, ce sera charmant.

Je vous aime, je vous aime Toto, je vous baise et je vous adore, Toto.

JULIETTE.

9 février, mercredi soir, 6 heures et demie (1842).

Tu veux donc que je t'écrive, mon Toto, même quand j'ai le cœur navré et le découragement dans l'âme. Je t'obéis, mais si tu m'en croyais tu me permettrais de supprimer ces gribouillis quotidiens qui n'ont jamais été bons à grand'-chose, sinon à te donner la mesure de ma stupidité et à te fatiguer d'un amour absurde à force de se répéter et de se multiplier sans rime ni raison. Je sens bien que c'est par bonté que tu insistes, mais puisque cela ne peut pas me

donner le change sur ce qui se passe en toi. il est inutile pour tous les deux que nous continuions ce petit enfantillage amoureux dont aucun de nous ne sera la dupe. Il vaut mieux, mon aimé, m'accoutumer petit à petit à la catastrophe, peut-être plus prochaine que je ne le crains encore, que de faire des efforts pour me laisser une illusion que nous n'avons plus ni l'un ni l'autre à l'heure qu'il est. Voici un mercredi des cendres qui a jeté beaucoup de poussière sur les neuf beaux mardis rayonnants de notre amour. Dieu veuille qu'il ne les ait pas enterrés tout à fait. — Cela ne m'empêche pas de te rendre toute justice mon ami, tu es bon de la bonté pleine de pitié et de l'indulgence du bon Dieu, mais tu n'as plus pour moi l'amour d'un homme pour une femme. Ne dis pas le contraire, puisque cela ne peut plus me tromper. Je ne t'en veux pas, mon Victor, pas plus qu'il ne faut m'en vouloir, car ce n'est pas plus ta faute que la mienne si tu ne m'aimes plus et si je t'aime encore. Tout cela ce n'est pas notre ouvrage, mais celui du bon Dieu qui distribue toujours inégalement à chacun de nous la somme d'amour qu'il doit dépenser dans sa vie. Heureux celui ou celle à qui la petite somme échoit, tant pis pour celui ou pour celle dont le cœur est inépuisable, voilà tout. Maintenant, mon Toto bien-aimé, je ne te tourmenterai plus, je tâcherai même d'être aimable ; mais hélas ! quelle femme est aimable lorsqu'elle n'est plus aimée ? Enfin, j'y ferai mon possible et tous ces efforts, avec ta générosité naturelle, parviendront à retarder de quelques jours peut-être le plus grand malheur de toute ma vie. Ne crains rien de moi, mon Victor, tu as reçu aujourd'hui les derniers éclats de ma colère et de ma violence. On frappe et on *tue* quand on se croit aimée, mais on respecte et on épargne l'homme qui ne nous aime plus.

Tu vois mon Victor que tu n'as rien à craindre, mais je t'en prie, permets-moi de ne plus gribouiller tous les jours des choses sans esprit et sans objet

J'attends cela de ta bonté.

JULIETTE

5 avril, mardi soir, 5 heures et demie (1842).

Vous n'êtes pas gentil, mon petit homme, de vous en aller si vite. Je ne sais pas, depuis quelque temps, quel est l'attrait qu'a votre *chez-vous*, mais ce qu'il y a de sûr c'est que mon pauvre chez-moi ne vous attire ni ne vous retient guère. Peut-être qu'en cherchant bien je trouverais la cause qui vous rend si sédentaire, mais je veux attendre de votre loyauté et de votre franchise que vous me le disiez vous-même.

Je suis jalouse mon pauvre Toto, je dissimule le mieux que je peux mes affreux soupçons sous l'apparence d'une gaieté qui n'est rien moins que vraie. Je m'attends au premier moment à découvrir une atroce vérité que votre générosité naturelle me cache. Ce que je te dis-là, mon cher adoré, est malheureusement ce qui se passe en moi depuis le commencement de cette année. Jamais tu n'as été moins préoccupé et occupé de ton travail habituel et jamais tu n'as été plus affairé pour des choses qui ne me regardent pas, apparemment, puisque tu me les caches. De là une indifférence qui serait injurieuse, si elle n'était pas atroce. Enfin, mon Toto, toi et Dieu savez si j'ai raison. mais en attendant je souffre le plus que je peux.

JULIETTE.

31 avril, jeudi matin, 9 heures et demie (1842).

Bonjour, mon Toto adoré, bonjour mon bien bon aimé, comment le petit malade a-t-il passé la nuit ?[1] pour toi, je renonce à te le demander, mon pauvre adoré, car je sais que tu les passes toutes à travailler. Je t'aime, mon pauvre ange, je ne sais pas dire autre chose, parce que c'est tout ce que j'ai dans la pensée, dans le cœur et dans l'âme, t'aimer, t'aimer et toujours t'aimer. Voici ce bon soleil qui va guérir notre pauvre petit garçon tout de suite. Je n'ai

[1] François-Victor Hugo.

pas vu plus beau temps de printemps que celui-ci, depuis celui où nous nous promenions ensemble sur la montagne de Montmartre. Je ne peux pas penser à ce temps-là sans avoir envie de pleurer de regret de l'avoir perdu et de reconnaissance pour le bon Dieu de m'avoir donné pour un moment le bonheur le plus parfait qu'il y ait au monde. Je donnerais la moitié de ma vie pour retourner à ce temps-là, mon Toto bien-aimé ; cela dépend pourtant de toi, si tu voulais nous retrouverions notre bonheur d'autrefois. Pourquoi ne le veux-tu plus ? Je sais bien que tu travailles ; mais tu travaillais aussi autrefois et *Claude Gueux*, *Philosophie mêlée*, les *Voix intérieures*, les *Chants du crépuscule*, *Angelo*, les *Rayons et les Ombres* et *Ruy Blas* sont là pour l'attester ; mais c'est qu'autrefois tu m'aimais plus qu'à présent. Hélas, mon Dieu, je t'aime moi plus que jamais, c'est-à-dire comme le premier jour : de toute mon âme.

JULIETTE.

22 mai, dimanche matin, 9 heures trois quarts (1842).

Je viens de recevoir ta lettre bien attendue et bien désirée, mon Toto bien-aimé, la voici enfin et je t'en remercie du fond de l'âme, pour tout ce qu'elle contient de bon, de doux, de tendre et d'affectueux. Je voudrais m'arrêter ici et ne pas ajouter un reproche si près de la reconnaissance que je te dois pour cette bonne lettre adorée, mais, pourquoi ne m'avoir pas donné une pauvre petite matinée d'amour, à l'occasion de cette fête qui n'arrive pourtant qu'une fois dans l'année et pour laquelle tu aurais eu le temps, si tu l'avais voulu autant que je le désirais, de reculer ou avancer un travail quelconque ? Hélas ! mon adoré, les belles et les bonnes lettres ne sont pas le bonheur, pas plus qu'un portrait même ressemblant n'est la vie. Ma main dans tes cheveux me donne plus de sécurité et de confiance que toutes les protestations inscrites sur le papier. Ton regard arrêté sur le mien

me dit plus éloquemment que tous les compliments charmants que je ne te déplais pas, un baiser de ta bouche me persuade plus que je suis aimée qu'un million de baisers sortis du bec de ta plume, enfin une minute de ta vie dans la mienne y verse plus de bonheur que tous les torrents de ton génie si sublime et si doux. — Cela ne veut pas dire pourtant, mon adoré, que je n'aie pas reçu ta lettre avec joie, que je ne l'aie pas lue à genoux et que chacun des mots qu'elle contient n'ait pas été caressé des lèvres, des yeux et de l'âme. Mais cela veut dire que si au lieu d'elle, ç'eût été toi, j'aurais été la plus heureuse des femmes sans réticences, sans restrictons, sans *mais* et sans tous ces mots hideux qui servent à dire qu'une pauvre Juju est triste et qu'elle souffre de ne pas avoir vu son Toto. J'ai une crainte atroce que tu ne sois allé ce matin avec toute ta famille aux Roches, ce qui m'explique ton absence, *mais* ce qui ne me console pas, au contraire, car au lieu d'avoir l'espoir de te voir peut-être tout à l'heure, j'ai l'affreuse certitude de t'attendre jusqu'à minuit. Tu comprends mon cher adoré qu'il m'est impossible d'être heureuse aujourd'hui : tout ce que je peux faire avec le secours de ta lettre ravissante, c'est d'être moins malheureuse, c'est à quoi je m'applique, mon Toto chéri, *mais* un baiser de toi ferait mieux l'affaire que toute la raison et tous les raisonnements dont je suis incapable.

JULIETTE.

20 août, samedi soir, 6 heures et demie (1842).

Je suis une bien étrange créature, du moins tu le crois ainsi, n'est-ce pas mon cher bien-aimé ? Eh ! bien ce qui n'est pour toi que bizarrerie, caprice et mauvais caractère, c'est de l'amour, de l'amour malheureux, défiant et inquiet. Tout m'est un sujet de crainte et partant de désespoir. Ainsi cette visite à la duchesse d'Orléans, pour laquelle, je le reconnais, tu avais eu l'attention charmante de m'emmener, me devenait un supplice à cause de l'heure

et des circonstances : moi en déshabillé et à peine débarbouillée, et cette femme dans le prestige d'une grande infortune, c'est-à-dire, après la beauté physique, ce qui peut te séduire davantage. Je t'avoue que quelque courageux que soit mon amour, quelque confiance que j'aie en ta loyauté, je ne suis pas tranquille quand il faut que je lutte et que je combatte sans armes. Tout ceci à propos d'une *surprise*, d'une course en cabriolet à travers Paris, te paraît bien excessif et bien près d'une fièvre cérébrale. C'est qu'en effet, mon amour, si longtemps comprimé, dégénère en maladie, presqu'en folie furieuse. Je souffre à propos de tout et presque de tout. J'ai peur de tout ; enfin, je suis une pauvre femme bien à plaindre de t'aimer trop. Si tu ne reconnais pas à travers toutes mes incohérences combien je t'aime c'est que tu ne m'aimes plus et que tu ne m'as jamais aimé. Si au contraire tu le reconnais, tu me plains, tu me pardonnes et tu m'en aimes davantage et je suis la plus heureuse des femmes.

JULIETTE.

14 février, mardi matin, 11 heures un quart (1843).

Bonjour mon Toto bien-aimé, bonjour mon cher adoré, bonjour, je t'aime. En t'écoutant parler cette nuit des impressions causées par la répétition de *Lucrèce* et surtout par le chant des convives, il me semblait que je les éprouvais moi-même. Il m'est d'autant plus facile de me reporter à ce temps-là que mon amour n'a pas vieilli d'un jour, que mon admiration n'a fait qu'augmenter encore, que tu es aussi beau, aussi jeune. Il me semble, quand je regarde dans mon cœur, que tout cet enivrement, toute cette joie, toute cette fête de gloire et d'amour, c'est passé d'hier. Hélas! les dix ans n'ont laissé de trace que sur ma pauvre tête et s'y sont d'autant plus acharnés qu'ils ont ménagé ta charmante figure.

Je te dis cela un peu bêtement, comme tout ce que je dis, ce n'est pas ma faute, mon amour. Je n'ose pas même dire

que ce soit la faute de personne. Je t'aime, voilà mon intelligence, mon cher état, ma supériorité. Hors de là je suis bête comme toutes les bêtes bêtes.

Tu dois être bien occupé aujourd'hui avec les deux répétitions, les *maximes*[1] toujours très peu neuves qui te *crèvent sur la bosse* ? Sans parler de la *grande affaire*. Je n'ose pas compter sur toi avant ce soir bien tard. Enfin, mon cher bien-aimé, je sais que tu ne t'appartiens pas et je ferai contre fortune bon cœur, contre ton absence bonne contenance. Tâche de penser à moi, mon cher petit homme, c'est tout ce que j'ose te demander dans ce moment-ci. Moi je n'ai aucun mérite à penser à toi et à t'aimer, pas plus que je n'en ai à respirer.

JULIETTE.

16 février, jeudi matin, 11 heures et demie (1843).

Je voudrais ne pas être injuste mon Toto, je voudrais ne pas te faire de peine et ne pas ajouter à tes ennuis dans ce moment-ci. Mais vraiment je t'assure que le cœur me manque. Toujours être sacrifiée à tout : aux affaires, aux plaisirs et aux affections de famille, ce n'est pas vivre. Et Dieu me pardonne ce que je vais dire, si c'est un blasphème, mais si j'avais su il y a dix ans ce que je sais aujourd'hui, j'aurais préféré me tuer que d'accepter la vie ainsi faite.

Je suis toute prête même à y renoncer à cette vie, la condition la plus misérable est préférable à celle que je mène. Je suis comme une pauvre affamée, condamnée à vivre au milieu de gibier, de pâtés, et de fruits en peinture, et quel que soit le mérite du tableau, il est difficile de se borner à la seule nourriture des yeux. Moi je n'ai du bonheur que la peinture, du plaisir qu'en carton. Depuis trois ans, je suis à ce régime et je suis au bout de mes forces et de mon courage. Il est bien clair que tu n'as plus d'amour pour moi. Par un effet de ta générosité admirable, tu me combles d'au-

[1] Allusion aux répétitions des *Burgraves* et aux demêlés du poète avec Mlle Maxime, actrice de la Comédie-Française.

tant plus de ton dévouement que tu m'aimes moins. Mais cela ne me fait pas plus d'illusion que cela ne me satisfait. J'aime mieux rien que cette espèce de retraite de l'amour. Je renonce à ma part de *sociétaire*. J'aime mieux mourir de faim libre, que de vivre à l'état de servante qu'on engraisse à ne rien faire, en récompense de ses anciens services.

J'ai le cœur plein de tristesse et de désespoir quand je pense à tout ce que j'ai souffert depuis trois ans pour aboutir à n'être plus aimée. Je sens que je suis folle de chagrin et que je ferai quelque extravagance. J'aime mieux te quitter et dans ton cœur tu l'aimes mieux aussi. Allons, un peu de franchise de ta part et tu seras délivré de moi.

JULIETTE.

13 septembre, mercredi soir, 4 heures et demie (1843).

Où es-tu, que fais-tu mon pauvre adoré ? Dans quel état est ta famille, dans quel état es-tu toi-même, mon Dieu et qu'est-ce qui arrivera de notre désespoir à tous si Dieu ne nous prend pas en pitié ? [1] Depuis que tu m'as quittée, j'ai l'esprit et le cœur fixés sur ton arrivée dans ta maison. Je vois tout ce qui s'est passé : les cris de désespoir de ta famille, l'explosion de ton affreux désespoir, si longtemps et si cruellement retenu. Toutes ces larmes, toutes ces douleurs retombent sur mon cœur et le brisent. Je n'en puis plus. J'ai ma pauvre tête en feu et mes mains brûlent comme des charbons ardents. Je veux prier le bon Dieu et je ne le peux pas, toutes mes facultés, tout mon être sont tournés vers toi. Je donnerais ma vie pour t'épargner une douleur, je l'aurais donnée dans ce monde et dans l'autre pour sauver ton enfant adoré. Mon Dieu, mon Dieu, que vais-je devenir si tu tardes encore à venir, moi qui ai eu tant de peine à arriver jusqu'ici sans envoyer savoir de tes nouvelles ? J'ai prié Mme Lanvin de

[1] Lettre écrite au retour du voyage pendant lequel Victor Hugo fut informé de la mort de sa fille Léopoldine.

venir tantôt et d'amener son mari afin, si, comme je le crains, je ne t'ai pas vu jusque-là, qu'il aille savoir de tes nouvelles au nom de M. Saint-Hilaire. J'ai le cœur navré mon pauvre adoré en pensant à tout ce que tu souffres. Je sens que je ne pourrai supporter plus longtemps de ne pas te voir. Je ferai quelque folie si tu ne viens pas à mon secours. J'ai épuisé toutes mes forces et tout mon courage dans cet affreux voyage et dans la nuit d'hier et la journée d'aujourd'hui. Je n'en ai plus, mon Dieu, pour supporter ton absence. Je me figure que ta femme est malade, que tu l'es aussi, enfin je suis comme une folle tant mon inquiétude et mon chagrin sont au comble. Je fais tous mes efforts pour m'occuper machinalement, afin de gagner le moment où je te verrai, mais tous mes efforts ne font pas que chaque minute d'attente ne soit un siècle et toutes les craintes que mon cœur prévoit et redoute, d'affreuses réalités contre lesquelles je ne pourrai rien. Mon Victor adoré, quel que soit ton désespoir, le mien est encore plus grand, car je le sens à travers mon amour qui le centuple et le multiplie au delà des forces humaines. Jamais homme n'a été aimé par une pauvre femme comme tu l'es par moi et le pauvre ange que nous pleurons tous le sait et le voit à présent, comme le sait et le voit le bon Dieu, et elle me pardonne comme lui aussi j'en suis sûre. Je ne pense à elle, pauvre bien-aimé, que comme à un ange du ciel. C'est à elle que j'adresserai mes prières pour qu'elle te donne la force et le courage dont tu as besoin pour supporter son absence. C'est à elle que je m'adresserai pour que tu m'aimes toujours. C'est encore à elle que je m'adresserai à l'heure de la mort, pour que le bon Dieu me prenne avec vous tous dans son paradis.

Mon Victor adoré, il est plus de cinq heures et tu n'es pas encore venu. Que faire, que penser ou plutôt que redouter ! Mon Victor avant de te laisser aller à ton désespoir pense au mien, pense que je t'aime plus que la vie.

JULIETTE.

8 octobre, dimanche soir, 5 heures trois quarts (1843).

Depuis tantôt, je travaille mon cher adoré, ou plutôt je gribouille du papier pour *t'obéir* car je doute que cela puisse te servir. Enfin, j'y mets toute la bonne volonté que j'ai et si je ne fais pas mieux je fais de *mon mieux*, je ne peux pas faire davantage. Je tâche surtout de ne rien oublier, cette préoccupation m'entraîne à t'écrire des futilités sans importance, des choses oiseuses et insignifiantes. Je recueille nos souvenirs un peu comme les enfants qui herborisent et qui ramassent aussi bien, et mieux encore, le chiendent que les plantes utiles et précieuses. Enfin, je fais ce que je peux et surtout *je t'obéis*. Croirais-tu que depuis tantôt que je gribouille, je ne suis pas encore arrivée à Auch ; ma plume et mon esprit ressemblent à l'attelage fantastique que nous avions pour y aller, avec moins de danger cependant. Tout ce qui peut t'arriver de pire, c'est de tomber dans un tas d'inepties et de stupidités ce qui ne meurtrit pas, tandis que nous avons plusieurs fois risqué notre cou dans les onze lieues qui séparent Tarbes d'Auch.

Je voudrais bien te voir mon Toto ; cette journée, quoique pleine des souvenirs encore joyeux de notre voyage, m'a parue bien triste et bien longue. Rien ne peut remplacer un baiser de toi. Le souvenir du plus grand bonheur ne vaut pas un regard de toi. Je le sens aujourd'hui plus que jamais. Tâche donc de venir, mon Toto bien-aimé, et tu me donneras du courage et de la patience pour toute la soirée. Je t'aime trop vois-tu, mais je n'y saurais que faire. Ce n'est pas ma faute.

JULIETTE.

Novembre, dimanche soir 7 heures un quart (1843).

Je pense à toi, mon cher bien-aimé, je te désire, je t'aime. Oh oui je t'aime mon Toto adoré, sois-en bien convaincu car c'est bien vrai. Nous parlons de toi, rien que de toi avec

ma bonne petite Claire, nous t'aimons et nous te bénissons. La pauvre enfant n'a plus guère de temps à rester avec moi. Je vois déjà sa petite figure se crisper; cependant je fais bonne contenance et je lui fais entrevoir la quinzaine qui suit à l'horizon. Nous admirons le portrait de ton cher petit Toto et l'intérieur doux et charmant de ton pauvre ange. Nous sommes devant ces deux ravissantes choses en admiration et en dévotion, nous sommes tout yeux et tout âme. Claire dans ce moment, lit les vers d'Ulric; moi, je t'écris mon Toto bien-aimé, le cœur plein de reconnaissance et d'amour. Sois heureux, mon amour, du bonheur que tu me donnes. Sois fier devant Dieu, car tu as sauvé deux âmes : celle de la mère et celle de la fille ! Je sens des choses ineffables que je n'ose pas te dire dans la crainte de les souiller avec des paroles humaines.

Ne tarde pas à venir mon Toto chéri! Si tu savais quelle joie et quel rayonnement tu mets dans toute la maison tu te dépêcherais de venir. Hélas ! je suis folle, n'as-tu pas tes enfants à rendre heureux ? Je les envie, mais je n'ai pas la cruauté de leur enlever leur bonheur. Seulement je les supplie de se dépêcher d'en jouir pour que je puisse avoir mon tour.

As-tu donné le sachet à Dédé ? Toto a-t-il rapporté du catignac ou du cotignac ou du cotignard ? Tu peux choisir dans les trois noms celui qui te cotignardisera le plus. En attendant, je donne congé à Suzanne pour toute la soirée, et je fais lire le « Musée des Familles » à ma péronnelle. Je voudrais bien me donner le genre de vous baiser sur toutes les coutures, çà m'irait joliment bien je vous assure. Mais vous ne viendrez pas vous n'êtes pas assez bien avisé pour cela.

JULIETTE.

25 janvier, jeudi matin, 11 heures (1844).

Bonjour, mon cher petit bien-aimé, bonjour mon *Olympio adoré*, bonjour. Bonjour ma vie, bonjour ma joie. Il

faudra pourtant que tu me mènes revoir tous *ces paradis* de nos amours. Je te prierai tant que tu ne pourras pas me refuser, à moins que cela ne te fasse du mal, mon cher adoré. Auquel cas je n'insiste pas. Moi, il me semble que cela me portera bonheur. Il me semble que le bon Dieu nous tiendra compte de ce pélerinage à *La Mecque* de nos amours.

J'ai peur de te dire cela d'une manière ridicule et cependant ce que je sens au souvenir de ces deux ravissantes années est ineffablement pieux. C'est à genoux que je voudrais refaire la route sur la trace de ton cher petit pied. Je voudrais baiser chaque arbre, chaque feuille de ceux qui nous ont abrités. Je voudrais mourir d'amour sur le seuil de cette maison qui nous a vus si heureux.

Mon Victor adoré, si tu savais comme je t'aime, rien ne s'est affaibli en moi. Je t'aime comme le premier jour. Je t'aimerai comme cela jusqu'à mon dernier soupir. Je t'aime, j'ai rêvé de toi toute la nuit, mon Toto chéri. Cela m'arrive presque toutes les nuits et depuis mon premier sommeil, jusqu'au moment où je me réveille tout à fait. D'ailleurs de qui et de quoi pourrais-je rêver, puisque rien n'existe pour moi que toi ?

Pense à moi, mon cher bien-aimé, tâche de venir bien vite me donner du courage et de la joie.

JULIETTE.

22 juillet, lundi matin, 11 heures un quart (1844).

Bonjour, mon cher bien-aimé adoré, bonjour mon doux, mon ineffable et ravissant petit Toto, bonjour, bonjour, comment vas-tu ? es-tu moins triste et moins douloureusement préoccupé qu'hier, mon pauvre adoré ? Hélas, cela n'est pas probable, tes regrets et ton chagrin ne sont pas de ceux que le temps absorbe. Tu as la douloureuse faculté de sentir tout plus vivement que les autres hommes. Le génie n'est pas seulement dans la tête, il est surtout dans le cœur. Mon pauvre adoré bien-aimé, je t'aime. Je souffre

quand tu souffres, aie pitié de nous deux, je t'en supplie à genoux.

Ma Clairette est partie ce matin, elle était beaucoup plus résignée que de coutume, car elle a la perspective des trois jours de fête, ou plutôt de *congé*, qui commenceront samedi prochain. Cette pauvre enfant nous aime bien, son bonheur est d'être avec nous. Elle se plaint de ne pas te voir assez et je fais plus que de me joindre à elle pour cela. Il faudra que tu tâches de nous donner une soirée au moins sur les trois qu'elle passera à la maison. Je t'assure, mon adoré, que je ne suis pas très drôle quand je suis seule avec cette pauvre enfant. Je suis tellement absorbée dans mon amour que je ne trouve pas deux mots à lui dire dans toute une journée, quelque effort que je fasse pour cela.

J'ai copié les vers de Méry parce que je ne veux pas priver *Mlle Dédé* de son *autographe*. Je comprends qu'elle y tienne et beaucoup, la pauvre bien-aimée, aussi je me fais un cas de conscience de les lui rendre. Seulement, et c'est à vous que je m'adresse pour cela, il faudra m'en donner autant qu'à elle, il ne faut pas perdre les anciennes bonnes habitudes, mon adoré, cela porte malheur, j'en ai l'intime conviction. Aussi, il faut m'apporter toutes tes lettres comme autrefois. Je te promets de partager en conscience avec la chère petite Dédé, et tu sais si je suis ferme à tenir ma promesse ? Je t'adore.

JULIETTE.

19 septembre, jeudi soir, 7 heures et demie (1844).

Je t'ai à peine entrevu aujourd'hui, mon Toto, quoique tu sois venu deux fois, mais tes apparitions sont si courtes que mes yeux ont à peine le temps de te voir et mes lèvres de toucher les tiennes. Cela tient à ton travail opiniâtre et à tes innombrables occupations, je le sais bien, mais je n'en suis pas moins triste pour cela.

J'aurais bien voulu être *membresse* de l'Académie aujourd'hui pour discuter le mot *absent*. Je lui aurais dit son

fait à ce chien de mot-là, pour lui apprendre à avoir toutes les plus hideuses significations quand il se rapporte à vous. Je lui aurais dit qu'il était le plus laid, le plus bête, le plus atroce, le plus ennuyeux et le plus stupide des mots. Je lui aurais tiré la langue, je lui aurais fait des pieds de nez et je me serais fichue de lui à sa barbe. Voilà ce que j'aurais fait si j'avais été académicienne aujourd'hui. Je suis sûre que vous n'aurez rien dit vous autres vieux bonhommes ! vous lui aurez fait toutes sortes de salamalecs : — *entrez Monsieur, donnez-vous la peine de vous asseoir, comment se porte-t-on chez vous ? et vos enfants ?...* etc., etc. Horreur de mot, va, si je te tenais, toi et ceux qui t'ont fait, tu verrais le quart d'heure que je leur ferais passer. Je t'apprendrais à être absent pour le reste de tes jours, vieille canaille. Tandis que ces vieilles *perruques* te font des agaceries pour les services que tu rends à leurs *épouses !* Ouais, c'est qu'elles savent la manière de s'en servir de l'absence pendant que moi je me morfonds à siffler la linotte. Viens-y polisson, tu verras avec quelle trique je te frictionnerai les côtes. En attendant, cache-toi dans le fond de ton dictionnaire, vilain mot.

Il faudra, mon Toto chéri, que nous parlions sérieusement de la démarche à faire auprès de Mme Marre. Il est urgent que cette explication ait lieu avant la rentrée des classes. Je voudrais que ma pauvre péronnelle pût rentrer sous la direction de Mlle Hureau, ce serait un bonheur de toutes façons, et une grande sécurité pour moi, car il est impossible de se dissimuler le peu de sympathie qui existe entre ma fille et Mme Marre. Je voudrais en avoir le cœur net le plus tôt possible, mais surtout je voudrais te voir et passer quelques bonnes heures avec toi.

JULIETTE.

20 octobre, jeudi soir, 4 heures trois quarts (1844).

J'ai envoyé chez Barbedienne, mon adoré, mais Suzanne n'est pas encore de retour. Dans mon impatience, je t'écris

pour trouver le temps moins long. O mon Dieu, pourvu que je l'aie cette médaille ravissante ![1] Depuis que j'ai entrevu la possibilité de l'avoir, il me semble que mon chagrin sera encore plus grand qu'auparavant si je ne l'ai pas. Mon Dieu que cette fille est lente, quel malheur d'avoir besoin de pareilles jambes dans des occasions comme celle-ci. J'aurais déjà fait le trajet dix fois, depuis qu'elle est partie, — que le diable l'emporte ou la pousse d'un coup de son pied fourchu jusqu'au milieu de ma chambre pourvu que ce soit avec la médaille désirée.

Justement, la voici hélas !... mon Victor ne te fâche pas, mon Victor j'embrasse tes genoux, mon Victor, je serai raisonnable tout le reste de ma vie, mais laisse-moi rajouter 15 francs à la somme que tu m'as votée. Mon Victor je n'ai pas le temps de t'attendre et pourtant j'ai peur de te fâcher. Oh non, tu es trop bon pour te fâcher contre la pauvre Juju qui t'aime d'un amour si complet, si pieux, si admiratif et si dévoué, tu souriras de ton doux et ineffable sourire et tu diras que j'ai bien fait ? oui j'ai bien fait. VIVE TOTO ! QUEL BONHEUR ! Juju a beaucoup d'esprit... dans son cœur. Oui, oui, c'est vrai, et je suis la plus heureuse des femmes.

JULIETTE.

28 février, vendredi soir, 5 heures trois quarts (1845).

Cher adoré, mon tour n'est pas encore venu de te voir ; hélas ! il serait pourtant bien temps qu'il arrivât car je suis au bout de toute patience et de toute résignation. J'ai faim et soif de toi. Oh ! mais une faim et une soif féroces. Je finirai par te manger tout cru et par devenir enragée, pour peu que cela se prolonge encore quelques heures. Cher adoré, tu restes toujours plus beau et plus jeune au milieu de tout cela, toi ; que ce soit chez le roi de France ou chez le miramolin des Maures, ou à l'Académie, mon beau

[1] Il s'agit, sans doute, du médaillon de Victor Hugo, par David d'Angers.

Pécopin, votre talisman ne vous fait pas défaut, tandis que votre pauvre Bauldour se ratatine et se racornit à vous attendre et à vous désirer dans le vide. Vous aviez quitté une Juju encore jeune et alerte, et vous retrouverez, si vous ne vous hâtez pas de revenir, une affreuse vieille hideuse, toute GLABRE ! Cependant, c'est vous qui l'avez dit, mon cher adoré, il n'y a pas de chasse, d'ambassade, de royaume, de trésor qui vaillent le bonheur d'aimer et d'être aimée [1].

Je sais bien que vous comptez avec raison sur le cœur et sur la fidélité de votre pauvre Bauldour, mais que devient le bonheur dans tout çà ? qui est-ce qui nous rendra les jours et les nuits d'amour que tu as laissé perdre pour courir la chasse des idées, cette chasse noire qui doit durer *un jour* et qui dure *cent ans* ? Est-ce que nous ne regretterons pas, même dans le paradis, ces moments suprêmes que la gloire a volés à l'amour ?

JULIETTE.

24 juillet, mardi matin, 10 heures trois quarts (1845).

Bonjour mon bon petit homme chéri, comment vont tes chers beaux yeux ? Je t'aime mon bien-aimé. Je t'aime trop, sans frein et sans mesure. Je *nous* rends malheureux et tout çà parce que je t'aime trop. Je suis triste et découragée ce matin, je sens que je t'obsède et que j'arrache brin à brin tout l'amour que tu avais pour moi, dans l'espoir d'en faire repousser d'autre.

Je sens cela et je ne peux pas me retenir, car l'excès de mon mal et de ma jalousie est proportionné à mon amour, je ne peux pas me retenir, je t'afflige, tu te fâches, je souffre encore plus et nous sommes bien malheureux. Pourtant tu as été hier ce que tu es toujours : bien bon, bien indulgent, bien affectueux, mais ce n'était pas de l'amour, oh ! non ce n'était pas de l'amour, car je serais moins tourmentée et

[1] Allusions à la légende du beau Pécopin, dans *Le Rhin*, t. II.

moins découragée ce matin si à la place de cette bonté angélique que tu m'as montrée, j'avais cru retrouver mon bon amour de 1833. Hélas ! ce bon temps-là d'amour, d'illusion et de confiance est passé et ne reviendra jamais plus pour moi. Tu me vois maintenant telle que je suis : une femme sans éducation, sans esprit, dont l'amour t'importune, et que ton exquise délicatesse te fait garder en l'excluant le plus que tu peux de ton intimité. Je m'aperçois depuis longtemps de ce changement qui se fait à ton insu, mais qui se fait bien réellement et bien malheureusement. Tu tâches de remplacer cela par de la bonté, par des compliments, par des subtilités de raisonnement dont mon pauvre cœur n'est pas la dupe. Je suis reconnaissante des efforts que tu fais, mais je ne suis pas heureuse. Tu dois t'en apercevoir à la longue lettre triste et décousue que je t'écris. Si j'avais foi en ton amour, j'aurais commencé cette lettre par ces mots : Toto apportez-moi vos deux actes tout de suite — et j'aurais fini par ceux-ci : je suis bien heureuse. Tandis que je dis seulement : Mon Toto je t'aime, ce qui est bien différent. Je t'aime. Je t'aime.

JULIETTE.

9 septembre, mardi matin, 9 heures et demie (1845).

Je viens de me livrer au jardinage, mon bien-aimé, je suis toute trempée de rosée et toute terreuse, mais j'ai passé trois heures à penser à toi sans amertume. J'avais les yeux humides comme mes fleurs, mais je ne pleurais pas. Je relevais dans ma pensée en même temps que dans mon jardin toutes les fleurs ravissantes de mon bonheur passé. Je les revoyais belles et fraîches comme le premier jour. Dans ce moment-là, il me semblait que je m'étais rapprochée de toi et qu'il n'y avait plus qu'un souffle entre nous. Tant que cette illusion a duré j'étais presque heureuse. J'aurais voulu pouvoir cueillir mon âme et te l'envoyer comme un bouquet. C'est probablement très ridicule ce que je te dis là et pourtant ces niaiseries viennent du cœur

le plus tendre et le plus passionné qui ait jamais existé. Depuis treize ans bientôt, je n'ai pas pu t'écrire une seule fois sans sentir ma main trembler et mes yeux se mouiller. Quand je parle de toi, n'importe à qui, il me semble que mon cœur grossit et arrive jusqu'à mes lèvres. Je suis sûre que lorsque je serai morte on verra l'empreinte de mon amour dans mon cœur. Il est impossible de t'aimer comme je t'aime, sans en laisser la trace quand la vie est partie.

Mon Victor bien-aimé, pense à moi afin que la journée me semble moins longue et moins pesante et tâche de me faire la surprise de revenir ce soir. Oh, je serai bien heureuse si tu fais cela.

JULIETTE.

27 septembre, samedi matin, 8 heures (1845).

Bonjour cher bien-aimé, bonjour mon âme, bonjour ma vie, bonjour mon Victor adoré, comment vas-tu ? La journée d'hier ne t'a pas fatigué j'espère ? Je n'ai pensé que lorsque tu me l'as eu dit qu'il t'était défendu de marcher longtemps. Mais cela ne t'aura pas fait de mal, n'est-ce pas mon Victor chéri ? Quant à moi je ne sentais pas la fatigue, il me semblait que j'avais des ailes. J'aurais voulu mettre mes pieds dans tous les sentiers que nous avons parcourus ensemble il y a onze ans, — baiser toutes les pierres du chemin, saluer toutes les feuilles des arbres, cueillir toutes les fleurs des bois, tant il me semblait que c'étaient les mêmes qui nous avaient vu passer ensemble. Je te regardais mon Victor adoré, et je te trouvais aussi jeune, aussi beau, encore plus beau même qu'il y a onze ans. Je regardais dans mon cœur et je le trouvais plein d'extase et d'adoration, comme le premier jour où je t'ai aimé. Rien n'était changé en nous et autour de nous. C'était le même amour ardent, dévoué, doux et triste, dans nos cœurs. C'était le même soleil d'automne et le même ciel sur nos têtes. C'était la même image dans le même cadre. J'aurais donné dix ans de ma vie pour être dix minutes seule dans cette

maison qui, depuis onze ans, garde si pieusement notre souvenir. J'aurais voulu emporter la cendre du foyer, la poussière du plancher. J'aurais voulu prier et pleurer là où j'avais pleuré et prié. J'aurais voulu mourir d'amour à la place où tant de fois j'avais reçu ton âme dans un baiser. Il m'a fallu faire sur moi des efforts surhumains pour ne pas accomplir de *folies* devant cette jeune fille qui nous montrait si indifféremment cette maison que j'aurais voulu acheter au prix de la moitié de ce qui me reste à vivre. Enfin, grâce à la profonde ignorance où elle était de nous, elle ne s'est doutée de rien et nous avons pu emporter chacun une petite relique de notre bonheur passé.

JULIETTE.

2 mai, samedi soir, 9 heures, Auteuil (1846).

Je ne peux pas me faire à l'idée que je ne te verrai pas ce soir, mon doux bien-aimé adoré, et cependant hélas ce n'est que trop vrai. C'est la première fois depuis quatorze ans que je couche dans une chambre qui ne t'appartient pas, aussi je suis triste et désolée dans l'âme. De quelque côté que je me retourne, j'ai le cœur navré. Tantôt, en te quittant, j'aurais voulu mourir, toutes les larmes que je retenais dans mes yeux retombaient sur mon pauvre cœur comme du plomb fondu. — ce que je souffrais, Dieu le sait. Si cette vie d'inquiétude sur ma pauvre fille et d'éloignement de toi devait durer longtemps, je crois que je n'aurais pas la force de la supporter. Je suis lasse et dégoûtée des infamies que je vois autour de moi. Je suis honteuse et indignée de ne pouvoir pas m'y soustraire, quelque chose que je fasse — et puis, en même temps, je pense à toi si généreux, si loyal, si grand, si bon et si indulgent et je sens que toute mon amertume s'en va et qu'il ne me reste plus que de l'admiration, de la reconnaissance et de l'amour pour toute ta divine et ravissante personne.

En rentrant, j'ai trouvé ma fille en proie à une fièvre

énorme, je lui ai renouvelé ses compresses et depuis un moment elle dort. Dieu veuille qu'il en soit ainsi toute la nuit et que le changement d'idées, de lieu et d'air ait une heureuse influence sur sa santé. Je regretterai moins amèrement alors les privations que je me suis imposées dans cette intention; — en attendant, je suis en proie aux plus atroces inquiétudes et je souffre tout ce qu'on peut souffrir de l'absence de ce qu'on aime le plus au monde, bien plus que la vie, bien plus que le devoir, plus que tout enfin. Bonsoir bien-aimé, pense à moi, dors bien et aime-moi.

JULIETTE.

2 mai, mardi après-midi, 3 heures trois quarts (1846).

Je t'aime mon Victor ; entre chaque lettre de ces quatre mots si doux, il y a des millions d'angoisses et de douleurs maternelles. Entre les pensées les plus tendres, il y en a de plus lugubres et de plus douloureuses. Ma vie dans ce moment se partage entre ma pauvre fille que je pleure déjà au dedans de moi (car je sens que les quelques journées que la maladie m'accorde ne sont que des journées de sursis et rien de plus); et mon adoration pour toi qu'aucune préoccupation, même la plus terrible et la plus sinistre, ne peut distraire ni amoindrir. Au contraire, je t'aime d'autant plus que le bon Dieu m'éprouve et que je souffre. Je t'aime pieusement et saintement comme si je n'étais déjà plus qu'une âme. J'ai le cœur navré, mais je t'adore.

Tout est toujours dans le même état qu'hier, à l'accablement près, que j'aurais pu attribuer à la chaleur si le médecin ne m'avait pas désabusée hier si cruellement. La nuit n'a pas été très mauvaise, enfin la pauvre créature ne souffre presque pas. Elle paraît ne pas tenir plus à la vie que la vie ne paraît tenir à elle. Tout est apathie et profonde indifférence dans cette triste maladie. Son père seul a le privilège de la ranimer pendant les quelques instants qu'il est là. Il est venu ce matin, il s'est rencontré

avec le médecin qui, du reste, ne paraît pas aussi découragé que M. Triger, mais qu'est-ce que cela prouve ?

Je n'ai pas pu la lever aujourd'hui du tout. Elle est restée couchée sur son lit en proie à une abondante et constante transpiration. Tous les toniques qu'on lui donne ne produisent aucun bon effet. Sa faiblesse, c'est-à-dire la mort, gagne d'heure en heure. Je prie, mais je ne sens au dedans de moi aucun soulagement, aucune confiance. Le bon Dieu dédaigne ma prière et la repousse, je le sens bien. Pourtant je l'aime et je l'admire dans ce qu'Il a fait de plus doux, de plus grand, de plus noble, de plus généreux et de plus beau.

Je l'aime, comme ses saints et ses anges l'aiment dans le ciel. Que faut-il donc de plus pour trouver grâce devant Lui ? Il m'a ôté ma mère en venant au monde, il veut m'ôter ma fille avant de l'avoir quitté, est-ce là sa justice ? Je ne veux pas blasphémer, mais je suis bien malheureuse et si je ne te vois pas, si tu ne peux pas venir aujourd'hui, qu'est-ce que je deviendrai, mon Dieu ? J'ai le désespoir dans l'âme, mais je t'aime, le bon Dieu peut me broyer le cœur à plaisir, s'il veut, mais le dernier cri qui en sortira sera un cri d'amour pour toi, mon sublime bien-aimé.

JULIETTE.

29 avril, jeudi matin, 9 heures (1847).

Bonjour mon bien-aimé, bonjour mon Victor adoré. Je t'envoie ma pensée, mon cœur, mon âme dans ce bonjour. J'espère que je te verrai avant que tu ne t'en ailles à ta répétition. Si tu n'y allais pas il me faudrait attendre jusqu'à ce soir pour te voir, ce qui ajouterait à ma tristesse. A partir d'aujourd'hui, jusqu'à l'horrible jour où j'ai perdu ma pauvre fille, toutes les heures et toutes les minutes sont marquées par les souffrances de cette malheureuse enfant et par les angoisses de mon cœur. Ces douloureux souvenirs sont autant de lugubres anniversaires que je ne peux pas éloigner de ma pensée. Cette nuit, quand je ne dormais pas,

il me semblait l'entendre, et dans mes rêves, je la revoyais telle qu'elle était pendant les derniers jours de sa maladie. Je suis accablée ce matin, il me semble que toutes les douleurs et toutes les fatigues de ses derniers moments pèsent à la fois sur mon cœur et sur mon corps. Peut-être trouverai-je quelque soulagement dans la prière et c'est près d'elle que je pourrai le mieux prier dans l'espoir qu'elle m'entendra et qu'elle me donnera en échange le courage et la résignation nécessaires pour supporter son absence sans murmures et sans amertume. Tu m'as donné, toi, le courage de vivre. Tout ce qu'un cœur peut recevoir de consolation je l'ai trouvé dans ton amour. Mais il y a une douleur au-dessus de toutes les douleurs et de toutes les conlations humaines et pour laquelle Dieu seul peut quelque chose. C'est à lui que je veux m'adresser aujourd'hui.

JULIETTE.

2 mars, jeudi matin, 8 heures (1848).

Bonjour mon doux adoré, bonjour mon bien-aimé, bonjour ma joie, bonjour, que le bon Dieu te garde et tous ceux que tu aimes. Comment vas-tu mon adoré ? sois toujours prudent, non pas de cette prudence couarde qui évite le danger en risquant l'honneur, celle-là je ne t'en parle pas et j'aurais mauvaise grâce à le faire, car tu ne m'écouterais pas ou tu t'en moquerais avec raison. Mais je te supplie de garder ta position si nette, si pure, si tranchée. Tu ne peux plus maintenant te mêler aux affaires qu'officiellement. Mon Dieu, qu'il faut bien que je compte sur ton indulgence et sur ta bonté pour me permettre de te parler ainsi. C'est qu'en effet, je suis si sûre de ton cœur que je me montre à toi sans restriction et sans me préoccuper autrement du petit ridicule que je peux te montrer.

Je suis si sûre que je t'aime et que ce n'est que par excès d'amour que je m'aventure dans des façons de conseils au-dessus de mon intelligence que cela m'est tout à fait égal,

mais je te trouve si complètement noble et digne dans l'attitude que tu as prise pendant ces derniers événements, que je craindrais de t'en voir changer avec cette pensée que *le mieux est l'ennemi du bien*. Si je dis des bêtises, ce qui est très vraisemblable, *souris-moi et porte-moi*. Je te le rendrai plus tard, quand j'aurai le cœur moins serré et les jambes moins cotonneuses.

JULIETTE.

6 juin, mardi, midi trois quarts (1848).

Plus je pense à tout ce qui se passe à Paris en ce moment, mon bien-aimé, et moins je désire le succès de ton élection. Il faut laisser s'épuiser toute cette furie populaire qui ne sait ce qu'elle veut et qui n'est plus en état de distinguer le vrai d'avec le faux, le mal d'avec le bien. Quand elle sera bien lasse de tourner dans cet affreux cercle de désordre, de violences et de misères, elle reviendra demander, à genoux et les mains jointes, le secours des hommes purs, forts et sains qui peuvent la sauver, parmi lesquels tu es le plus pur, le plus fort et le plus sain. Je te dis cela dans la simplicité de mon cœur et sans autre prétention que celle d'une pauvre femme qui t'aime plus que la vie et qui tremble que tu ne te hasardes dans une démarche qui peut compromettre ta vie sans sauver ton pays! Aussi, je fais des vœux pour que cette candidature que le dévouement et la générosité de tes sentiments t'ont arrachée ne réussisse pas. Si je suis une mauvaise patriote, je ne m'en cache pas. Mais cette fois, je crois que mon cœur est d'accord avec les intérêts mêmes de la France. Ce ne serait pas la première fois que le cœur aurait plus d'esprit que la tête et quant à moi, je suis trop coutumière du fait pour que cela m'étonne. En attendant que je te voie, je te baise de l'âme et je t'adore de toutes mes forces.

JULIETTE.

9 juillet, lundi matin, 9 heures (1849).

Je me dépêche mon amour, car je veux être à midi sonnant à la porte de l'assemblée, afin d'être bien placée[1]; je voudrais déjà être au grand moment je sens déjà l'émotion qui me gagne et qui ne fera que croître jusqu'au moment où tu descendras de la tribune. Ce matin, il me semblait impossible d'éprouver une autre sensation que le bonheur de te voir, maintenant je commence à comprendre la peur. Quand je dis la peur, je m'exprime mal, c'est quelque chose d'indéfini qui est plutôt l'attente d'une grande joie et d'un bonheur immense que la stupide émotion de la couardise et de la venette. Enfin, je suis très agitée, je vais et je viens sans savoir ce que je fais et il me semble que je n'arriverai jamais à ce moment si désiré. Mon amour béni, mon grand Victor, mon sublime bien-aimé, je baise de l'âme ton grand front plein des plus nobles et des plus généreuses pensées, tes beaux yeux doux et puissants, ta ravissante petite bouche qui a le bonheur de dire toutes ces divines pensées. Enfin, je me prosterne devant tout ce qu'il y a de plus beau et de plus sublime au monde : ta chère petite personne et ton grand génie.

Je ne te demande pas de penser à moi avant ton discours, mon adoré, mais après, je te supplie de me donner un regard, pour que mon bonheur soit complet.

JULIETTE.

6 février, mercredi, midi et demi (1850).

Pense à moi mon adoré, et ne te laisse pas séduire par les coquetteries intéressées de cette femme[2]. Je suis en proie à la plus atroce jalousie dans ce moment-ci et dont le plus

[1] V. Hugo devait prononcer, ce jour-là, devant l'Assemblée législative, son discours sur *La misère*, recueilli depuis dans le premier volume d'*Actes et Paroles, Avant l'exil*.

[2] Il s'agit de Rachel. V. la biographie, ch. VI

méchant cœur aurait pitié, dont le plus intrépide courage aurait peur, car je souffre et je suis capable de tout pour me venger d'une lâche trahison. Hélas ! mon pauvre adoré, ce n'est pas là ce que je voudrais te dire et ce qu'il faudrait te dire. Je sens bien que ce n'est pas la menace qui pourrait te retenir. Je crois que si on pouvait faire la statistique des infidélités comme celle des crimes, on verrait que la sévérité des peines du code pénal de l'amour, loin de retenir les amoureux, les pousse irrésistiblement à la trahison. Je le sais, et je voudrais abaisser ma férocité naturelle jusqu'à l'indifférence parfaite afin de t'ôter tout le stimulant de la Rachel défendue ; mais j'ai beau faire, je n'y parviendrai pas. C'est pourquoi, je te supplie au nom de ta conservation et de la mienne, d'être très honnête et très prudent dans tes relations dramatiques avec cette juive dangereuse et très perfide. Tâche de ne pas prolonger au delà du strict nécessaire cette consultation scénique et littéraire et de venir me chercher avant trois heures.

Je t'en aurai bien de la reconnaissance, mon adoré petit homme, et tu abrègeras d'autant mon supplice. En attendant, je suis très malheureuse, très inquiète et très agacée. Pour prendre courage, je pense aux dernières promesses que tu m'as faites et que tu tiendras, Dieu sait quand !

JULIETTE.

6 avril, samedi matin, 8 heures (1850).

Bonjour mon tout adoré, bonjour mon pauvre sublime bien-aimé, bonjour. Comment vas-tu ? ta nuit a-t-elle été meilleure que les autres ? la fatigue et l'agitation ne t'ont-donc pas empêché de dormir ? Quand je pense à l'admirable discours[1] si religieux, si noble, si dévoué et si conciliant, que tu as prononcé hier, au risque de ta santé, quand je pense aux stupides fureurs qu'il a provoquées, aux ineptes

[1] Il s'agit du discours sur la déportation, recueilli depuis dans *Actes et Paroles, Avant l'exil.*

et violentes interruptions qu'il a excitées, je n'ai pas assez de haine, de mépris et de dégoût pour la vie politique. Je trouve révoltant qu'un homme comme toi puisse être en butte à toutes les turpitudes des partis. Je trouve odieux, abominable et infâme que des misérables, sans talent, sans esprit et sans cœur osent lutter avec toi et soient écoutés avec attention, là où tu es couvert d'imprécations de toutes sortes. Vraiment, mon pauvre adoré, plus je vois ce que c'est que la vie politique, plus je regrette le temps où tu n'étais que le *poète* Victor Hugo, mon sublime bien-aimé, mon amant rayonnant et divin. J'admire ton courage, ton abnégation et ton dévouement, mais je souffre dans ce que j'ai de plus tendre, de plus respectueux et de plus sensible, quand je te vois livré aux bêtes de ce cirque politique, mille fois plus féroces et mille fois plus bêtes que celles de l'antique Rome. Aussi mon Victor bien-aimé, j'ai pris en horreur non seulement tes antagonistes, mais la forme de gouvernement qui t'impose cette vie de Sisyphe ; si j'avais la puissance de la changer, je t'assure que je n'hésiterais pas, quand je devrais te priver à tout jamais de tes droits de citoyen. Malheureusement je ne peux rien que détester tous ceux qui font obstacle à l'œuvre de courage, de dévouement et de miséricorde que tu as entreprise ; te plaindre, te bénir, t'admirer et t'aimer de toute mon âme.

JULIETTE.

29 juin, samedi après-midi, 3 heures (1850).

Je viens de te voir partir, mon doux et ravissant bien-aimé, avec une inexprimable tristesse. Il semble que tu aies emporté avec toi, l'air, le soleil, les fleurs, les douces pensées, l'espérance qui raboute le bonheur passé au bonheur à venir. Il ne m'est resté que mon amour, pauvre solitaire à qui les regrets seuls font compagnie depuis longtemps. Quand tu as eu tourné le coin de ma rue, il m'a semblé que quelque chose de lumineux, de doux et de char-

mant venait de s'éteindre en moi. Depuis ce moment-là, je suis triste et désolée comme si un grand malheur venait de m'arriver. Hélas ! c'est en effet le grand malheur qui pèse sur toute ma vie : ton absence. Depuis que la politique a envahi toute ta vie, le bonheur s'est retiré de moi. Y reviendra-t-il jamais ? J'en doute et c'est là ce qui me désespère. Je suis bien à plaindre, va, mon bien-aimé, d'avoir fait de tes yeux ma lumière, de ton sourire ma joie, de ta parole mon bonheur, de ton amour ma vie, puisque, toi absent, toutes ces choses me manquent à la fois. Ce soir, je ne suis pas sûre de te voir, demain encore moins. Que veux-tu que je devienne et que je fasse de mon pauvre corps sans âme, tout le temps qu'il est séparé de toi ? Dis-le-moi, si tu peux et indique-le-moi, si tu l'oses. En attendant, je t'adore.

JULIETTE.

3 juillet, jeudi matin, 8 heures (1851).

Bonjour, mon ineffable bien-aimé, bonjour. Ne souffre ni de l'influence mauvaise du temps ni de rien. Guéris-toi, aime-moi et laisse-moi t'aimer et puis confions-nous à Dieu qui voit le fond des âmes. Depuis hier, ma douleur que je croyais incurable s'est transfigurée en un avenir d'amour et de bonheur. Je ne souffre plus, je t'aime, je ne me défie plus, tu m'aimes. L'enfer est devenu le paradis dont tu es le Dieu vivant, respecté, vénéré, et adoré comme auparavant. J'ai le cœur plein de saintes espérances. Je te souris et je baise tes pieds lavés par mes larmes de pardon et de reconnaissance. Je suis heureuse, bien heureuse d'un bonheur que rien ne peut exprimer que deux mots : tu m'aimes et je t'aime.

Hier, au moment où je passais devant ta porte, une petite voiture qu'un domestique venait d'amener entrait dans ta cour ! J'ai pensé que c'était pour toi. J'aurais voulu te voir partir pour te jeter mon âme et mes baisers au passage, mais je n'ai pas osé dans la crainte de me faire

remarquer par ton entourage. J'ai dû me contenter de baiser du regard le seuil de ta porte et je suis rentrée chez moi. A peine étais-je à la maison que Vilain y arrivait dans son empressement à m'obliger. Grande a été sa surprise lorsqu'au lieu de lui prendre son argent, je lui ai rendu celui que je lui devais. Mais plus grande a été sa joie quand je lui ai dit que je t'avais tout appris et que tu avais été ineffablement bon et généreux. Ce pauvre garçon t'aurait touché si tu avais pu voir l'expression d'admiration et de bonheur que ses paroles et ses yeux exprimaient à la fois. J'étais fière et heureuse de te montrer dans toute la splendeur de ta bonté. Je voudrais faire de mon amour tous les rayons de ta gloire.

JULIETTE.

7 juillet 1851, lundi soir, 10 heures.

Ce que j'avais prévu arrive, mon pauvre bien-aimé, et beaucoup plus tôt et beaucoup plus douloureux que je ne le craignais tout d'abord. Cette nouvelle crise annonce-t-elle ma prochaine guérison ? je n'ose pas l'espérer, je sens que mon mal est incurable. Je te le dis dans toute la sincérité de mon désespoir. Je ne peux ni ne veux te tromper mon pauvre bien-aimé, et mon inquiétude, loin de diminuer, ne fait qu'augmenter de minute en minute. Je souffre tous les supplices de la jalousie la plus humiliante et la plus poignante qui soit. Je sais que tu as *adoré* pendant sept ans une femme que tu trouves belle, jeune, spirituelle, accomplie. Je sais que, sans la brusque révélation de cette femme, elle serait encore ta maîtresse préférée. Je sais que tu l'as introduite dans ta famille, qu'elle vit dans ton monde, que tu peux la rencontrer à chaque instant, que tu lui as promis de continuer des relations intimes, au moins extérieurement. Je sais tout cela, et tu veux que je vive en sécurité ? mais il faudrait que je fusse la plus sotte ou la plus insensée des créatures pour cela. Hélas ! je n'en suis que la plus clairvoyante et la plus malheureuse.

Même jour, Minuit.

Cher bien-aimé, grâce à toi, grâce à ta tendre persévérance et à ton inépuisable et ineffable bonté, me revoici de nouveau, et j'espère cette fois pour toujours, la Juju raisonnable, confiante et heureuse du bon vieux temps. Mais pour que je pousse mon cri de guerre d'autrefois, il faut que tu ne souffres plus, mon pauvre petit homme, que tu sois fort comme trois Turcs et que tu m'aimes comme cent Suisses. A cette condition : quel bonheur ! quel bonheur ! ! quel bonheur ! ! ! mais en attendant ce fortuné jour, tâche de bien dormir cette nuit, de n'être pas plus souffrant demain et pardonne-moi de t'aimer trop.

JULIETTE.

10 juillet 1851, dimanche matin, 7 heures et demie.

Bonjour, mon Victor bien-aimé, bonjour et BEAU jour ; bonjour avec tout ce qui donne la santé, la joie et le bonheur, bonjour. Si tu savais avec quelle douce joie je me promets de passer une partie de cette journée seule auprès de toi, tu comprendrais jusqu'à quel point tu es ma vie, mon souffle et mon âme. Pauvre cher bien-aimé, je ne me défie pas de toi, Dieu le sait, mais je crains que tu ne t'abuses toi-même sur le véritable état de ton cœur. Je crains que tu ne prennes l'intérêt et le dévouement que je t'inspire, pour un sentiment plus tendre et que tu ne te sacrifies sans le savoir, dans ce moment-ci, à une sorte de mirage d'amour que je ne peux plus t'inspirer. L'épreuve ou plutôt LES épreuves qui vont avoir lieu bientôt t'éclaireront mieux sur tes véritables sentiments que ne le saurait faire cette lumière douteuse de la pitié. Jusqu'à ce qu'elles aient fait le plein jour dans ton cœur, il m'est impossible de me livrer en toute sécurité au bonheur de t'avoir retrouvé tout entier. Attendons que des rapprochements et des relations renouées aient passé et repassé sur ta vie comme sur un pont suspendu dont on veut éprouver la solidité.

Et Dieu veuille que le poids ne brise pas mon espérance à moitié chemin. J'attends avec une douloureuse anxiété le résultat de ces épreuves décisives pour tout le monde, quelles qu'elles soient, je m'y soumets et je les accepte en mettant d'avance tout mon courage, toutes mes forces et toute ma résignation au service de ton bonheur. Quant à l'autre supposition, je n'y hasarde ma pensée qu'en tremblant comme si elle allait se dérober sous elle comme une planche trop faible pour supporter tant de bonheur : si c'est moi que tu préfères, si c'est bien moi que tu aimes, mon Victor, je n'aurai pas assez de ce qui me reste à vivre pour en témoigner ma reconnaissance au bon Dieu, pas assez de joie, de baisers et de bénédictions pour t'en remercier.

JULIETTE.

28 juillet 1851, lundi, midi trois quarts.

Voici l'heure arrivée où je dois commencer à t'attendre, mon Victor ; chaque seconde qui s'écoule avec la lenteur d'une éternité d'impatience emporte avec elle toutes mes espérances au fur et à mesure que je les conçois. Qu'est-ce que je vais devenir pendant toute cette affreuse journée si je ne peux pas te voir ? Oh ! je me croyais plus forte, plus courageuse et plus résignée, mais je sens que je viens d'user toute mon énergie dans cette lutte horrible que je livre à mon désespoir depuis un mois. Mon Dieu qu'est-ce que je vais devenir, seule, ici, enfermée avec cette affreuse date, 28 juin 1851 ? Comment me défendre et me sauver de son abominable étreinte ? Quel moyen employer pour me soustraire à l'enivrement du suicide, à la volupté désespérée de la mort ? Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu que je souffre ! Oh je t'en supplie, ne me laisse pas seule ici aujourd'hui....

Minuit.

Cette lettre commencée dans un paroxysme de fièvre et de folie jalouse, je l'achève grâce à toi, mon ineffable

bien-aimé, dans le calme heureux de la confiance et avec toutes les saintes joies de l'amour partagé ! Sois béni, mon Victor, autant que tu es respecté, vénéré, admiré et adoré par moi et tu n'auras rien à désirer dans ce monde et dans l'autre.

JULIETTE.

2 août 1851, samedi matin, 8 heures.

Bonjour toi, que j'aime, bonjour avec toute ma joie, tous mes sourires, toute mon âme, tout mon bonheur et tout mon amour, si tu as passé une bonne nuit et si tu ne souffres pas ce matin. Je savais bien que la tristesse de ton Charles ne résisterait pas à une heure de ta douce et persuasive philosophie. Tu as l'art merveilleux de tirer le bien du mal et la consolation du désespoir. Et puis il y a une magie irrésistible dans ton regard, dans ton sourire et chacune de tes paroles est une séduction à laquelle on ne résiste pas. J'en sais quelque chose, moi qui ne m'attarde si longtemps dans cette vie que dans l'espoir de te voir un peu tous les jours. Je ne sais pas ce que seront les joies de l'éternité dans le paradis, mais je les donnerais toutes pour une minute de ton véritable amour. Mon Victor, mon Victor, je t'aime. Tu vas voir comme je serai raisonnable et comme je me prêterai à toutes les exigences de ton travail et à tous les ménagements que nécessite ta position d'homme politique. Je suis toute prête, mon Victor, dispose de moi comme tu l'entendras, heureuse ou malheureuse je te bénirai. J'espère que l'atmosphère âcre que tu as respirée pendant plusieurs heures, hier, ne t'aura pas fait mal à la gorge ? J'attends avec bien de l'impatience pour le savoir et pour te voir. D'ici là je t'aime, je t'aime, je t'aime.

JULIETTE.

2 août 1851, samedi soir, 10 heures.

Je suis si heureuse ce soir, mon bien-aimé, que je ne sais comment exprimer mon bonheur tant les mots me semblent froids et maussades auprès de ce que j'éprouve. Quelle douce surprise, mon bien-aimé, et combien j'étais loin de m'y attendre aujourd'hui! Si la joie, le bonheur et l'amour s'épanchaient sous une forme saisissante, les miens auraient laissé une trace lumineuse sur notre passage et se seraient transformés en autant d'étoiles et de soleils qu'il y en a au ciel. Mais le cœur n'a pas de transparence et il se consume à son foyer intérieur sans en rien montrer au dehors qu'un peu de fumée. Tout cela, mon doux adoré, ne te dit pas tout mon bonheur, toute ma joie, tout mon ravissement, toute ma reconnaissance et tout mon amour. Devine-le si tu peux et partage-le si tu l'oses. Pour moi je suis enivrée de ces trois baisers de flamme que tu m'as donnés tout à l'heure. Si on mourait d'amour, je serais morte à ce moment-là, car toute mon âme était entre nos deux bouches. Si le bonheur est communicatif, tu dois être le plus heureux des hommes ce soir. Dans tous les cas tu es le plus aimé et le plus adoré. Si je ne dois pas te revoir ce soir, dors bien, mon petit homme, ne te couche pas trop tard, ménage-toi, pense à moi et laisse-moi t'aimer jusque dans tes rêves.

JULIETTE.

12 septembre 1851, vendredi matin.

Bonjour et pardon, ô mon pauvre et doux bien-aimé, car rien n'était plus loin de ma pensée et de mon cœur que te tourmenter comme je l'ai fait hier si involontairement. Ma folie ne va pas jusqu'à la méchanceté et je te respecte jusque dans mon plus violent désespoir. D'ailleurs, tu venais de me dire ce qui pouvait, ce qui devait me faire tenir à la vie dans tous les cas, c'est-à-dire la responsabilité sacrée de ton repos, de ta fortune, de ton génie et de ta vie.

Sans accepter entièrement l'exagération calculée de mon importance, dans les graves circonstances où tu te trouves, mon pauvre sublime persécuté, j'ai compris que je serais au-dessous de mon malheur si je le faisais passer avant ta sécurité; aussi, mon Victor, tu n'as rien à craindre de moi, tant que ma pauvre tête conservera une lueur de raison, tant que mon misérable cœur croira en ta loyauté.

J'ai passé une partie de la nuit à relire toutes tes lettres, celles de *mai* 1844, et j'ai versé plus de larmes sur ces tendresses profanées, sur cet amour souillé, que tu n'as donné de baisers et prodigué d'adoration à cette femme pendant les sept années de trahison qui se sont écoulées. Si la vie s'échappait par les yeux, il y a longtemps que mes souffrances seraient finies, mais l'âme, comme la douleur, ne tarit pas si vite et Dieu sait de quoi il les alimente. Quant à moi, mon adoré, je t'aime sans pouvoir ni vivre, ni guérir. J'ai honte de mon incurabilité et j'ai la plus reconnaissante pitié pour les efforts surhumains que tu fais pour me redonner le courage à la vie, à la foi, à l'espérance, à l'amour.

JULIETTE.

12 septembre 1851, vendredi après-midi, 2 heures et demie.

O mon Dieu, inspirez-moi la confiance puisque vous ne pouvez pas m'ôter l'amour. Faites que je croie en lui, puisque je ne peux pas cesser de l'aimer. Cachez-moi le passé qui me tue et montrez-moi l'avenir radieux. Mon Dieu, ayez pitié de lui et de moi, car je sais que son cœur souffre de mon désespoir. Mon Dieu, donnez-lui le bonheur et rendez-moi la paix de l'âme. Mon Dieu, faites qu'il ne se lasse pas de mes larmes avant qu'elles ne soient taries. Mon Dieu, si vous ne pouvez plus me faire heureuse, faites-moi forte, courageuse, résignée et généreuse. Mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-lui et pardonnez-moi, car ce n'est pas sa faute ni la mienne, si nous sommes réduits à cette cruelle extrémité de nous défier l'un de l'autre. Vous savez

mon Dieu si je l'aime et si je veux m'imposer à lui. Vous savez ce que je vous dis à vous seul, ô mon Dieu, avec toutes les larmes de mes yeux, avec toutes les tendresses de mon cœur, avec toutes les adorations de mon âme, faites qu'il soit heureux n'importe avec qui, n'importe comment, pourvu qu'il le soit et faites de moi ce que vous voudrez. Eteignez en moi la jalousie hideuse et rallumez son amour si ce miracle est possible.

10 heures et demie du soir.

Mon bien-aimé, mon bien-aimé, sois tranquille, sois heureux, car je t'aime, je te crois, je t'adore, je suis heureuse. Tout est oublié, je ne me souviens plus que de ton amour. Je te bénis.

JULIETTE.

20 octobre 1851, lundi soir, 8 heures et demie.

Cher adoré, il me semble que ma chair, mon sang et mes os, mon esprit, mon cœur et mon âme sont faits de ta propre substance tant je me sens vivre en toi et par toi; aussi, dès que tu t'éloignes, on dirait que la terre manque sous mes pieds, la lumière à mes regards et l'air à ma poitrine. Je suis sûre que si ton absence se prolongeait au delà de quelques heures, je mourrais d'asphyxie morale faute de te voir. Si tu savais, mon pauvre adoré, jusqu'à quel point tu es l'essence de moi-même, tu en serais, tout à la fois, heureux et épouvanté. Oh ! va, tu es bien véritablement ma vie. Il y a bien longtemps que ton amour s'est substitué à l'existence première que je devais à Dieu, à mon père et à ma mère. Dès ton premier baiser, j'ai senti mourir en moi l'âme banale qu'on reçoit en naissant et naître une âme divine qu'on appelle : L'AMOUR. Mon Dieu, je n'ose pas tout te dire tant je me défie maintenant de mon ignorance et pourtant je t'aime à faire envie aux anges, dans le ciel. Mon Victor, pardonne-moi cette mauvaise honte, indigne de toi et de moi, et laisse-moi t'aimer

dans toute la simplicité de ma pauvre intelligence et toute la sublimité de mon cœur et de mon âme.

JULIETTE.

23 octobre 1851, jeudi soir, 10 heures trois quarts.

Vous voyez, mon cher petit homme, que je n'ai pas besoin d'être stimulée pour me livrer à l'intempérance épistolaire ? Il suffit pour cela que j'aie le temps de me jeter à âme perdue dans des élucubrations sans rime, ni raison et sans fin. Mais, cette fois, j'ai plus d'un prétexte pour me livrer à ma douce manie, j'ai deux grands jours pleins des plus rayonnantes joies, des plus radieux bonheurs qu'il soit donné de ressentir à une pauvre femme qui ne vit que par l'amour et pour l'amour. Des volumes ne suffiraient pas pour les énumérer et les décrire et ton génie sublime ne serait pas de trop pour en exprimer toute la splendide poésie. Il me semblait qu'une petite âme ailée sortait de chacun de nos baisers et s'envolait vers le ciel avec des cris de bonheur et de joie. Ton amour me pénétrait et arrivait à mon âme comme les rayons du soleil, à travers toutes les brumes et toutes les mélancolies de l'automne, arrivent à la terre pour la consoler, la bénir et l'ensemencer d'espérance, avant de disparaître à l'horizon. J'étais heureuse de ce bonheur trempé de larmes qui précède et qui suit l'amour et le soleil dans cette saison de la vie et de la nature. Mon cœur est jonché de toutes les feuilles mortes de mes illusions passées, mais je sens au dedans monter une sève nouvelle, et qui n'attend que ton souffle vivifiant pour devenir fleurs et fruits d'amour.

Mon Victor adoré, mon âme déborde de toutes les joies accumulées dans ces deux jours de vie côte à côte, et sous le regard du bon Dieu. Je m'épanche comme je peux en versant le trop-plein de mon bonheur sur ce papier, à défaut de ton cœur qui n'est plus là, hélas ! Dors bien cher adoré, je t'aime et je te bénis.

JULIETTE.

1er novembre 1851, samedi soir, 11 heures et demie.

Je ne me coucherai pas, mon cher bien-aimé, avant de m'être rendu témoignage à moi-même que je ne t'ai jamais plus passionnément et plus saintement aimé qu'aujourd'hui.

Je suis revenue du pieux pèlerinage de ce matin, fortifiée, consolée et sanctifiée par les doux entretiens de nos deux anges. Jamais je n'oublierai leurs graves et célestes conseils. Jamais je ne manquerai à la sainte promesse que je leur ai faite de vivre ou de mourir pour ton bonheur. Pour arriver à ce but rien ne me coûtera, rien ne me sera impossible. Dispose de moi à ton gré, mon adoré bien-aimé, n'aie pas peur que mon courage faiblisse dans aucun cas. La pensée de ton bonheur me rendra tout facile, mon Victor généreux, mon bien-aimé ineffable, mon sublime adoré, ne te méfie pas de moi à ton tour et ne me laisse pas chercher quel est celui des dévouements le plus nécessaire à ton bonheur en ce monde. Si tu savais combien tu peux compter sur moi, quoi que tu me demandes, tu serais bien fier et bien heureux d'inspirer un amour et une abnégation comme ceux que je mets à tes pieds.

JULIETTE.

6 novembre 1851, jeudi matin, 9 heures.

Bonjour, mon doux bien-aimé, bonjour mon cher adoré, bonjour. Je voudrais donner des ailes à mes baisers pour que tu les trouves à ton réveil. Si tu savais comment et combien je t'aime, tu comprendrais qu'il n'y a pour moi de vie, de corps, de cœur et d'âme qu'en toi, par toi et pour toi. Hier, en revoyant ta maison de la place Royale, j'ai senti tous nos souvenirs d'amour et de bonheur se réveiller en moi. Il me semble que mon âme est faite de toi.

Je suis restée plusieurs minutes sous cette voûte, baisant le seuil du regard, touchant le marteau de la porte et l'entr'ouvrant pour voir dans l'intérieur, comme j'aurais regardé

l'intérieur d'un reliquaire et touché à une chose sainte. Puis je suis allée dans le jardin pour voir les croisées où tu m'étais apparu quelques fois. J'ai parcouru tout ce quartier avec une émotion douce et triste à la fois, comme lorsque je relis tes lettres d'amour. Je relisais tout notre bonheur passé sur tous les pavés de la rue, à chaque angle des murs, à toutes les enseignes des maisons. Partout, je retrouvais les souvenirs de nos baisers dans ce quartier où j'ai été si longtemps heureuse, où tu m'as aimée, où je t'ai adoré, où j'aurais voulu mourir, il y a huit ans, si le bon Dieu m'en avait donné le choix.

JULIETTE.

Bruxelles, 17 décembre 1851, mercredi après-midi, 1 heure.

Cher adoré, je te consacre la première feuille de papier blanc que je touche, je veux que le premier mot que j'écris dans ce pays hospitalier soit un mot d'amour à ton adresse. C'est bien le moins que je puisse faire, puisque toutes mes pensées, toute ma vie, tout mon cœur et toute mon âme passent à travers toi avant d'arriver aux choses de ce monde et de revenir à moi. C'est donc bien vrai que tu es sauvé mon pauvre adoré, et que je n'ai plus rien à craindre pour ta vie et pour ta liberté ? C'est donc bien vrai que tu m'aimes et que tu daignes t'appuyer sur mon cœur, dans les passages difficiles de la vie, avec la confiance qu'il te portera tout entier, sans se lasser, à travers les plus terribles événements. C'est donc bien vrai que je suis une femme heureuse et bénie et que j'ai le droit de vivre au plein soleil de l'amour et du dévouement. Merci, mon Dieu, de tous les biens, de toutes les joies, de toutes les grâces et de tous les bonheurs dont vous me comblez aujourd'hui dans la personne vénérée et adorée de mon sublime bien-aimé. Tous mes efforts tendront à les mériter de plus en plus, toute ma reconnaissance est à vous, ô mon Dieu.

JULIETTE.

Bruxelles, 17 décembre 1851, mercredi après-midi, 3 heures un quart.

Ne te préoccupe pas de moi, mon pauvre bien-aimé, car je ne t'aime jamais mieux et avec plus de sécurité que lorsque je te sais occupé de tes devoirs de famille et du soin d'assurer la tranquillité et le bonheur de ta femme et de tes enfants. Consacre-toi tout entier à ta courageuse et digne femme tout le temps de son séjour ici. Ne lui épargne aucune des distractions qui peuvent la reposer des cruelles épreuves qu'elle vient de supporter. Fais de ma résignation et de mon courage, de ma délicatesse et de mon dévouement, une sorte de litière douce et molle qui lui adoucisse les aspérités du chemin tout le temps qu'elle passera avec toi. Donne-lui toutes les consolations et toutes les joies que tu pourras, prodigue-lui tous les respects et toutes les affections qu'elle mérite et ne crains pas de voir jamais le bout de ma confiance et de ma patience.

Mon adoré te voici, sois béni.

Bruxelles, 19 janvier 1852, lundi après-midi, 3 heures et demie.

Je m'étais donné ma tâche mon bien-aimé, afin d'avoir droit à la récompense si douce de t'écrire. Je viens de la finir, et, sans plus attendre, je te gribouille entre deux histoires, intéressantes au plus haut degré, mes insignifiantes élucubrations. Je ne les écris pas pour toi, mais pour moi à qui cela fait plaisir de rabâcher quelques douces tendresses à défaut de baisers et de caresses que je ne peux pas te donner à distance.

Mon Victor, puisque tu ne veux pas que je sois triste jamais, puisque tu n'aimes pas que je sois malheureuse et que tu crains de me voir souffrir, il faut que tu prennes l'habitude de tout me dire simplement, honnêtement et en toute circonstance. Tes dissimulations les plus innocentes ou les plus bienveillantes me font plus de mal que ta sincérité, même la plus dure, si tu étais capable d'avoir

de la dureté envers personne. Je te le dis sans amertume et sous la forme de la prière, mon doux adoré bien-aimé, ne me cache rien. Tâche d'arranger le hasard de façon à répondre aux lettres plus qu'admiratives que t'écrivent certaines femmes, chez moi plutôt qu'ailleurs. N'attends pas pour me dire certaines choses que je les devine ou que l'occasion me les révèle, car il n'y a pas de petits indices pour la jalousie et il n'y a pas de bonheur parfait sans la plus complète confiance. C'est pourquoi, mon adoré bien-aimé, j'insiste avec toutes les supplications de mon âme pour que tu me dises bien tout, même la propriété de ta *lorgnette*, même le billet R... dont j'ai plusieurs autographes chez moi, venus de Belle-Ile, même certains noms et certaines adresses, même les actrices plus ou moins fécondes que tu protèges avec tant de sollicitude, même les contrefaçons de bas bleus qui demandent près de toi certaines fonctions mystérieuses et nocturnes, sous prétexte de pitié et de poésie, même Mlle Constance, malgré son nom significatif et son âge encore plus rassurant. Je veux tout savoir, il faut que je sache tout, si tu tiens vraiment à ma tranquillité, à ma santé et à mon bonheur. Alors je serai toujours calme, patiente, heureuse, le pouls régulier, l'embonpoint satisfaisant et le sourire sur les lèvres. Vois si tout cela vaut la peine d'être toujours vrai, toujours loyal, toujours fidèle envers moi.

JULIETTE.

Bruxelles, 19 janvier 1852, lundi, 1 heure après-midi.

Je devrais reprendre tout de suite mon TRAVAIL et laisser reposer vos pauvres beaux yeux d'aigle que vous avez la bonasserie d'user à lire ces informes griffouillages, mais je suis si heureuse quand j'ai l'occasion de vous dégoiser tout mon répertoire d'inepties et de stupidités, de pataquès et de coq-à-l'âne, que je ne peux pas en laisser échapper une seule. Savez-vous, mon cher petit homme,

que je dois de fameuses actions de grâces à votre carillon de l'hôtel de ville et pas mal de reconnaissance aux bastringues et à tous les orphéons plus ou moins Welches qui vous ont chassé de votre lit dans le mien la nuit dernière. Si j'osais, je ferais des sortilèges pour que ce vacarme se perpétue et redouble au point de ne vous laisser ni paix ni trève ailleurs que dans mes bras. Mais je suis meilleure Juju que vous ne pensez et je ne veux rien de vous que volontairement et sans la moindre contrainte de qui ou de quoi que ce soit.

Ainsi, mon bon petit homme, puisque c'est votre plaisir de coucher dans cette grande place, tâchez de vous habituer à l'intempérance de sonnerie de la grande horloge et aux cris des débardeurs belges et des pierrots flamands. Dormez bien et soyez heureux, puisque vous pouvez l'être sans moi. Tâchez surtout de ne pas vous laisser prendre par les hideux coupe-jarrets de M. Bonaparte. L'homme au verrou n'est pas encore venu ; Dieu veuille qu'il vienne demain et je vous l'enverrai tout de suite. D'ici-là, fermez bien votre porte et tenez-vous sur vos gardes ; mon cher adoré, c'est très sérieusement que je te supplie d'avoir l'oreille au moindre bruit qui se fera autour de la porte de ta chambre. Quel désespoir, si, par une imprévoyante confiance, tu te laissais enlever ! D'y penser, tout mon sang s'arrête au cœur.

JULIETTE.

Bruxelles, 24 février 1852, mardi gras, 4 heures et demie du matin.

Bonjour mon Victor adoré, bonjour mon trop bien-aimé, bonjour, c'est encore aujourd'hui jour *anniversaire*, sinon par la date, du moins par le jour de fête. Je veux le consacrer pieusement en te pardonnant du fond du cœur tous les torts que tu as eus envers notre amour pendant sept ans et toutes les atroces souffrances qu'ils m'ont causées. Mon Victor, au nom de tous nos doux souvenirs, au nom de cette radieuse nuit qui

rayonne sur toute ma vie, je te pardonne et je te bénis. Je suis si émue dans ce moment-ci, en pensant à cette première nuit où je me suis donnée à toi tout entière, que ma main tremble au point de ne pouvoir pas tenir ma plume. Chaque pulsation de mon cœur me fait sauter le bras au point que je ne suis pas maîtresse de le diriger comme je veux. Cher adoré, il y a dix-neuf ans, à pareil jour, tu sortais de mes bras pour la première fois et pour la première fois aussi, j'éprouvais cet immense vide et cette profonde tristesse que j'ai toujours éprouvés depuis, chaque fois que tu te sépares de moi. Dès ce premier jour, je t'ai suivi des yeux aussi loin que mon regard pouvait t'apercevoir et mon âme suivait ton âme à travers l'espace. Mon Victor, mon bien-aimé, mon sublime adoré, je t'aime toujours comme la première fois où je t'ai vu et tout mon être frissonne au contact de ta chère petite main. Il me semble que tu es de flamme, tu me brûles le cœur et tu m'illumines l'âme. Je t'aime plus que je ne peux te le dire, plus que tout au monde. Je t'aime, je t'aime, je t'aime.

JULIETTE.

Bruxelles, 11 mars 1852, jeudi matin, 8 heures et demie.

Bonjour mon Victor, bonjour. J'espère que ton indisposition n'a pas augmenté depuis hier. J'espère aussi que M. Yvan t'en débarrassera le plus vite possible. En attendant, mon pauvre ami, il paraît que tu dois redoubler de chasteté, ce qui ne te sera pas difficile en ce qui me concerne, car il suffit que tu continues la continence que tu observes avec tant de scrupule vis-à-vis de moi depuis bientôt deux mois, je pourrais même dire, depuis bientôt *huit ans*.

Tu t'étonnes souvent de ma tristesse et de mon inégalité d'humeur et tu l'attribues peut-être à mon mauvais caractère et à ma mauvaise éducation, eh bien ! tu te trompes, la plupart du temps, car le secret de mon impatience et de mon chagrin vient du souvenir. J'ai beau vouloir oublier, je me souviens du temps où tu n'aimais que moi

et je me souviens aussi, mon Dieu, que le jour où tu pris ta santé pour prétexte d'une séparation *physique*, tu en *adorais* une autre. De là, mon pauvre bien-aimé, une douleur de cœur qu'aucune homéopathie ne saurait guérir, de là ces désespoirs qu'aucune pitié, aucune tendresse, aucun respect humain, aucun devoir, aucune reconnaissance, ne sauraient calmer. Plus tu me les prodigues, plus je souffre dans mon amour. Mon cœur répugne avec horreur et dégoût à cet espèce de compromis humiliant pour la dignité, odieux pour l'âme, qui consiste à faire deux parts de soi-même, l'une pour les voluptés physiques, l'autre pour l'affection. Ces subtiles distinctions me font bondir d'indignation pour le dédain hypocrite qu'elles cachent. Ayez donc le courage une fois pour toutes de votre infidélité physique et morale ! Qu'est-ce que c'est qu'un amour qui a besoin d'un tiers pour se satisfaire ? Quoi, vous avez besoin de plusieurs corps pour un seul amour, quand le mien voudrait avoir deux âmes pour mieux vous aimer ! Quelle profanation de l'amour ! Quelle honte que toutes ces misérables supercheries qui ne trompent personne et ne satisfont personne ! Il est temps d'être tout à fait sincère l'un envers l'autre, c'est la seule fin digne de nous, digne de cet amour qui circule dans mes veines en même temps que mon sang, qui règle les battements de mon cœur, qui est l'âme de mon âme, qui est plus fort que moi-même, qui est tout, qui veut tout parce qu'il donne tout, qui préfère rien à quelque chose. Garde ta générosité, ton dévouement, ta pitié, ta reconnaissance, si tu crois m'en devoir, ce que je nie, et laisse-moi mourir en paix loin de toi, c'est la seule grâce que je te demande.

JULIETTE.

Bruxelles, 22 mars 1852, lundi après-midi, 1 heure.

Tu peux me donner à copier, si tu veux, maintenant que j'ai fini ou à peu près cet inutile gribouillis. Ainsi, si tu veux utiliser mon temps, tu peux me donner ce que tu voudras

à faire, je suis tout à fait à tes ordres. En attendant, je raccommode tes chemises et les miennes et je regarde les nuages passer au-dessus de mon étroit horizon. Je les envie sans avoir le courage d'essayer de faire comme eux, en me laissant diriger au hasard par le vent et par le caprice. Moi, je suis trop paresseuse de corps et d'esprit pour bouger, je reste dans mon coin, mon corps replié sur lui-même et mon âme accroupie dans le fond de mon être. Je ne suis pas précisément malheureuse, je ne suis pas triste non plus, dans la vraie acception du mot, je suis inquiète et découragée. Je sens qu'il y a dans l'air quelque chose de menaçant pour moi. Quoi ? je ne le sais pas précisément, mais je suis sous une mauvaise influence. Je suis sûre qu'il y a entre toi et moi quelque douloureux mystère que tu t'efforceras de me cacher et que la fatalité me forcera de découvrir dans un temps donné. Peut-être y aurait-il moins de danger à ne me rien cacher, à coup sûr, il y aurait plus de loyauté et plus de générosité à tout me dire. Mais comme ni prières ni larmes ne peuvent te déterminer à une entière confiance, j'attends mon sort avec résignation. En somme, pourvu que tu finisses par arranger ta vie selon ton cœur et ton goût, je n'ai pas le droit de me plaindre. Je n'ai jamais compris que je m'imposerais à toi en aucun cas, aussi mon pauvre Victor, quoiqu'il arrive, tu es toujours sûr que je ne ferai pas obstacle à ton bonheur et à ta gloire. Je t'aime avec toute la fierté de mon infériorité !

JULIETTE.

Bruxelles, 18 juillet 1852, dimanche matin.

Bonjour mon Victor, bonjour. Je ferai ce que tu voudras. Du moment où mon cœur est tout à fait désintéressé dans la question, peu m'importe quand et comment mon corps changera de place et se transportera de Bruxelles à Jersey. Ainsi mon Victor, je ne fais aucune difficulté de partir en même temps que toi, car, entre le chagrin d'une séparation de vingt-quatre heures et l'amertume d'être

près de toi comme une étrangère, mon pauvre cœur ne saurait choisir. Il est tout simple que je me sacrifie aux préjugés et que je respecte la présence de tes fils dans cet incognito douloureux, mais il y a quelque chose de bien cruellement injuste et d'affreusement dérisoire pour moi à penser que ce sacrifice, ce respect qu'on impose à mon dévouement, à ma fidélité, à mon amour, on n'y songeait pas et on en faisait bon marché quand il s'agissait d'une autre femme dont la vertu consistait à n'en avoir aucune. Pour celle-là, le foyer de la famille était hospitalier, pour celle-là, la courtoisie protectrice et déférencieuse des fils était un devoir ; pour celle-là, la femme légitime lui faisait un manteau de sa considération et l'acceptait comme une amie, comme une sœur et plus encore. Pour celle-là, l'indulgence, la sympathie, l'affection. Pour moi, l'application rigoureuse et sans pitié de toutes les peines contenues dans le code des préjugés, de l'hypocrisie et de l'immoralité. Honneur aux vices éhontés des femmes du monde, infamie sur les pauvres créatures coupables des crimes d'honnêteté, de dévouement et d'amour. C'est tout simple, il faut bien respecter la société dans ce qu'elle a de plus respectable et de plus cher. Je partirai pour Jersey quand et comme tu voudras.

Je suis toute prête pour la copie de Charles, je crains que ma mauvaise écriture lui soit plus désagréable qu'utile, cependant je ferai de mon mieux et je tâcherai d'avoir des plumes meilleures que celle-ci, mais il faudrait m'envoyer le manuscrit le plus tôt possible. D'ici là, mon Victor, je suis en cela comme pour tout à ton entière disposition.

JULIETTE.

Jersey, 2 décembre 1852, jeudi matin, 9 heures.

Bonjour mon bien-aimé, bonjour mon divin adoré, bonjour. En voyant ce que t'inspire l'infâme guet-apens du 2 décembre, on est tenté de remercier la Providence de s'être



Victor Hugo à Jersey

D'après une photographie appartenant à M. A. Blaizot.

servie de cet immonde outil pour extraire de ton âme cette sublime poésie d'indignation qui y serait restée toujours peut-être sans cette sanglante turpitude. On dirait que cet immense crime a été commis pour ta plus grande gloire et pour le plus grand enseignement des peuples. Je ne crois pas qu'après avoir lu tes foudroyantes poésies, il se retrouve jamais un scélérat assez courageux pour recommencer le même crime. Il y a un an, à pareille date, à pareille heure, j'apprenais par la pauvre Dillon la nouvelle du coup d'Etat. La pauvre fille, sachant de quel intérêt c'était pour moi, était accourue du faubourg Saint-Germain chez moi, pour m'en prévenir et se mettre à ma disposition, c'est-à-dire à la tienne, car c'est une noble et courageuse femme. A partir de ce moment-là, jusqu'au jour où j'ai reçu ta chère petite lettre de Bruxelles m'annonçant que tu étais enfin sauvé, j'ai vécu comme dans un horrible rêve. Je ne me suis réveillée heureusement que dans tes bras, le 14 décembre au matin, sous le hangar de la douane de Bruxelles. Depuis, mon Victor bien-aimé, mon Victor sublime je n'ai pas passé un jour sans remercier Dieu de t'avoir sauvé si miraculeusement et je n'ai pas été une minute sans t'admirer et sans t'adorer.

JULIETTE.

Jersey, 3 décembre 1852, vendredi matin, 9 heures.

Bonjour ma vie, bonjour mon âme, bonjour ma joie et mon bonheur, bonjour.

Cher adoré, à partir d'hier jusqu'au 14 de ce mois, il n'y a pas un seul jour que je ne me rappelle les dangers auxquels tu as été exposé, il y a un an, et les terreurs et les angoisses inexprimables que j'ai éprouvées pendant ces dix affreux jours. Aujourd'hui, ce matin, à la même heure, tu étais au faubourg Saint-Antoine affrontant et provoquant à toi seul une troupe forcenée qui ne connaissait plus rien et ne respectait plus rien. Je te vois encore, mon pauvre bien-aimé, interpellant les soldats pour les rappeler

à leur devoir et au véritable honneur, menaçant les généraux et les foudroyant de ton mépris. Tu étais effrayant et sublime, on eût dit le génie de la France, en proie au plus amer désespoir, en voyant s'accomplir le plus lâche et le plus vil de tous les crimes. C'est un véritable miracle que tu sois sorti vivant de ce faubourg que tu remplissais à toi seul d'héroïque fureur, il a fallu que tous ces misérables aient subi l'influence de ta transfiguration, car, dans ce moment-là, tu n'étais plus un homme, tu étais l'ange de la patrie en proie à la plus douloureuse indignation. D'y penser, j'en suis encore toute terrifiée et tout éblouie.

JULIETTE.

Jersey, 29 décembre 1852, lundi matin, 8 heures.

Bonjour mon trop aimé petit homme, bonjour. Je suis encore bien plus habile que vous, moi, car je n'ai pas besoin de double verre, de papier, de chimie et de soleil pour vous reproduire sous toutes les formes, dans mon cœur. L'amour est un fameux stéréoscope, qui fait la nique à toutes les photographies et à tous les daguerréotypes du monde. Il sait aussi, le cas donné, convertir les noirs de la jalousie en confiance blanche et mettre en relief le moindre petit bonheur, la plus petite marque d'amour. Aussi, je ne sais pas pourquoi je désire si ardemment multiplier autour de moi vos chères petites images, à moins que ce ne soit pour les comparer avec celles de mon musée intérieur. Quoi qu'il en soit, mon cher petit homme, je vous supplie de m'en donner une le plus tôt possible, car je sens que cela me fera un bien vif plaisir ; en attendant, mon pauvre grand persécuté, je ne sais pas quelles sont les terribles épreuves que l'avenir te garde, mais je sais que tant que j'aurai un souffle de vie, je l'emploierai à te défendre, à te garder, à te servir. La confiance en mon amour va jusqu'à la superstition, car je suis convaincue que tant que je t'aimerai, rien d'irréparablement mauvais ne peut t'arriver en ce monde.

Ce n'est pas orgueil et encore moins fatuité de ma part, c'est une sorte d'intuition pieuse qui me semble venir de Dieu même.

JULIETTE.

Jersey, 27 novembre 1852, samedi matin, 8 heures.

Bonjour mon pauvre écorché, bonjour mon pauvre mutilé, massacré et écartelé, bonjour, bonjour. Je t'ai plaint, hier, tout le temps qu'à duré l'EXÉCUTION de ton chef-d'œuvre[1] qui, en sa qualité d'immortel, n'en est que plus beau et ne s'en porte que mieux à l'heure qu'il est. Quant à moi, mon cher adoré, j'admirais et j'enviais ton héroïque impassibilité devant cette profanation féroce. Pour ma part, j'ai eu toutes les peines du monde à tenir en place tant j'étais agacée et irritée de l'outrecuidance de ces pauvres saltimbanques nomades. Et pourtant Dieu sait tout ce qu'ils ont pris de peine et fait d'efforts pour arriver à être grotesques. On ne peut vraiment pas leur en vouloir, mais il est impossible en se souvenant de chacun d'eux en particulier de ne pas rire aux larmes. C'est ce qui m'arrive depuis que je suis sortie de cet affreux petit théâtre, car je n'ai pas dormi beaucoup. Cher adoré je pensais à toi, je te voyais beau, jeune, triomphant et sublime comme le jour de la première représentation de ton « *Angelo* ». Je sentais s'agiter dans mon cœur toutes les tendresses, toutes les adorations de ce temps-là.

JULIETTE.

Jersey, 6 janvier 1853, jeudi soir, 9 heures.

Si l'âme avait une forme visible aux yeux, tu verrais la mienne penchée sur toi en ce moment, mon doux adoré, et te souriant avec amour. Si les baisers avaient des ailes, tu les sentirais s'abattre sur ta chère petite personne par nuées.

[1] Des comédiens ambulants venaient de représenter *Angelo*, à Saint-Helier.

comme des oiseaux joyeux sur un bel arbre en fleurs. Malheureusement, mon âme et mes baisers passent et repassent autour de toi sans que tu les voies et même peut-être sans que tu t'en doutes. Mais cela ne me rebute pas et je suis attirée invinciblement vers toi par le besoin de vivre dans ton atmosphère. Ma pensée s'asseoit effrontément à côté de toi, partout où tu es. Autant ma triste personnalité se laisse tyranniser par les mépris et les dédains du monde, autant mon amour a la confiance de sa supériorité et porte son cœur haut. Pendant que tu laisses ma personne à la porte, mon amour entre hardiment avec toi et ne te quitte pas. Cela n'est peut-être pas d'une délicatesse bien raffinée, mais c'est d'un cœur bien ardent et bien loyal. Et puis nous sommes dans une île! Ah ! à propos, que je vous voie faire des yeux à votre voisine de gauche et faire de la télégraphie sous-marine avec votre vis-à-vis ! Je veux que vous soyez à moi CORPS et âme et je prétends n'en rien céder à personne. Tenez-vous-le pour dit et contentez-vous de dévorer la cuisine cosmopolite de ce Lucullus hongrois[1]. Je vous permets de manger comme quatre anglais et de boire comme UN polonais. Le RESTE appartient de droit au jeune Victor et l'aidera à se consoler. En attendant, je ne vous quitte pas des yeux et je surveille tous vos mouvements. Je trouve que vous riez bien souvent pour un homme grave qui a de si belles dents. Allons, voilà les mains maintenant qui font rougir de dépit et allonger de jalousie les pattes de l'émigration féminine; ces dames sont humiliées de la comparaison; c'est bien fait, ça leur apprendra à donner de la viande à un homme plus beau qu'elles et SANS m'en demander la permission. Taisez-vous, buvez, tournez-vous de mon côté tout de suite et restez-y.

JULIETTE.

[1] Le proscrit Teleki.

Jersey, 23 janvier 1853, dimanche, midi et demi.

J'ai le cœur plein de toi, mon adoré bien-aimé, mais dès que je veux en faire sortir quelque chose par le bec de ma plume, je n'y peux pas parvenir. J'ai dans l'esprit ce que tu as dans le gosier (j'en demande pardon à ton DO de poitrine) et pendant que mon cœur vocalise si harmonieusement l'hymne sainte de l'amour, ma plume chevrotte à faux je ne sais quel air ridicule : ce grotesque solfège que l'amour jeune parcourt en riant, au milieu des pataquès, des points d'orgue, et d'une multitude d'inepties à la clef, n'est plus qu'un charivari profane pour un amour grave et éprouvé comme le nôtre. Je le sens, mon adoré bien-aimé, et c'est pour cela que je te prie de ne pas insister sur ces gribouillis qui n'ont plus pour excuse l'ardente exubérance du bonheur. A quoi bon prolonger au delà des forces physiques les baisers, les tendresses, les ravissements et les extases de l'amour d'autrefois ? Il n'y a pas de gamme, quelque bon virtuose qu'on soit, qui supplée à l'absence de la voix et pas de cœur qui supplée au manque d'esprit. J'en suis si convaincue, mon cher adoré, que je trouve plus raisonnable, plus digne et plus prudent de me taire, si tu le permets, que de continuer à détonner matin et soir comme je le fais tous les jours sous prétexte d'amour. En renonçant à ces tristes et maussades sérénades, tu ne perdras absolument rien du concert intérieur que mon âme te dédie à tous les instants de ma vie, bien au contraire. Maintenant, mon Victor, que je t'ai bien démontré l'aphonie complète de mon esprit, je ferai ce que tu voudras comme toujours et je crierai à tue-tête que tu es mon amour adoré en majeur, en âme dièze et en jalousie bécarre. En somme je n'ai pas le droit d'avoir le tympan plus délicat que le vôtre. Maintenant, alerte les chaudrons, la bêtise, les poèles, et la stupidité ! Sonnez pataqués, battez mon cœur, le dilettante Toto vous écoute avec béatitude.

JULIETTE.

Jersey, 1er février 1853, mardi, midi et demi.

Je suis pour ce que je viens de vous dire tout à l'heure, mon cher petit garçon, au lieu de poser indéfiniment pour le daguerréotype, vous auriez pu me faire sortir si vous l'aviez voulu. Du reste, ce ne seront jamais les prétextes qui vous manqueront pour vous tenir éloigné de moi et le beau temps même en ajoutera beaucoup d'autres à tous ceux que vous avez déjà. Aussi est-ce très sérieusement que je vous demande à quoi je vous sers dans cette île, ma fonction de copiste à part ? Je ne veux pas recommencer cette éternelle explication dans laquelle vous ne me direz jamais le vrai mot, mais je ne cesserai jamais de protester contre un état de chose si contraire au véritable amour et si peu profitable à mon bonheur. Maintenant, mon cher petit homme, amusez-vous, faites du daguerréotype et jouissez à votre manière du beau soleil. Moi, de mon côté, j'abuserai de l'isolement, de l'abandon et de l'ombre pour perfectionner une bonne petite tristesse qui ne demande pas mieux peut-être que de se tourner en bon gros chagrin. Je verrai quel parti le plus désagréable je peux en tirer pour n'en rien perdre. En attendant, je vous souris avec grâce, à la manière des danseuses achevant la fameuse pirouette finale qui vient d'épuiser leurs forces et de les laisser sans souffle. Brrrout, vive Toto ! vivent les embêtements et leur auguste famille ! Vive l'amour !!

JULIETTE.

Jersey, 6 février 1853, Nelson-Hall, 9 heures et demie du soir.

Je ne sais pas comment cela se fait, mon cher petit homme, mais il m'est impossible de quitter sans regret la maison, le logis, la chambre dans laquelle je t'ai attendu, où je t'ai reçu, où je t'ai aimé, où je t'ai adoré, quels qu'aient été pour moi d'ailleurs les inconvénients de l'habitation. Aussi pour avoir quelqu'un à qui confier mes

adieux, j'ai fait dîner avec moi ce pauvre petit garçon, qui semblait comprendre, d'instinct, ce qu'il y avait de tendre et de triste dans les baisers que je lui donnais en pensant à nous et aux six mois d'amour écoulés dans cette petite chambre poétisée par ta présence et par toutes les grandes et sublimes choses que tu y as composées. J'ai gardé cet innocent enfant jusqu'à ce que le sommeil l'ait tout à fait envahi. Maintenant, c'est à toi directement que j'envoie toutes mes tendresses et tous mes baisers ; cher adoré bien aimé, quel que soit l'accueil qui m'attend dans l'autre maison, quelle que soit la vie que Dieu m'y donnera, je n'oublierai jamais les heures d'amour et de bonheur que j'ai eues dans celle-ci et j'en garderai jusqu'à la fin de ma vie le doux et reconnaissant souvenir.

JULIETTE.

Jersey, 10 mars 1853, jeudi matin, 8 heures.

Bonjour mon pauvre bien-aimé, bonjour, je t'aime, voilà le commencement et la fin de toutes mes pensées, le but de toutes mes actions et le principe de ma vie. Si je ne t'aimais plus, je sens que je ne vivrais pas. Il y a des côtés de mon cœur un peu meurtris et qui me font souffrir quand on y touche, même à bonne intention, mais les cris de douleur que cela me fait jeter ne devraient jamais être interprétés par toi comme l'expression d'un stupide et lâche découragement de notre exil. Je ne regrette rien, je ne désire rien qui ne soit pas le moyen de t'aimer davantage et celui de m'assurer que tu m'aimes comme je t'aime, en dehors de tout DEVOIR, de toute RECONNAISSANCE, de tout RESPECT HUMAIN, de toute PITIÉ. Si je regrette les rares passants de mon intérieur, c'est parce que je n'ai plus personne en qui épancher le trop-plein de mon cœur. Si je remarque tes absences de plus en plus longues, c'est que je crois y voir un refroidissement. Si je m'en plains souvent avec amertume, c'est que je sens que mon bonheur et ma vie tiennent à un seul fil.

ton amour, enfin si je suis violente et méchante comme un âne, c'est que je t'adore comme une bête. Voilà ma profession de foi, et mon excuse en échange de toutes les *restitus*...[1] que vous me devez.

JULIETTE.

Jersey, 28 avril 1853, jeudi soir, 9 heures.

Je viens à toi, mon cher bien-aimé, puisque tu ne peux pas revenir à moi ce soir. Je viens à toi pour te dire que je t'aime en dehors des regrets du passé et des craintes de l'avenir. Je viens à toi le sourire sur les lèvres et la bénédiction dans l'âme. Je viens à toi la main sur mon cœur mutilé et les yeux pleins de pardon. Je viens à toi, ma pureté lavée et mon âme rachetée par vingt ans de fidélité et d'amour. Je viens à toi l'illusion brisée et la foi radieuse. Je viens à toi sans rancune et avec la divine espérance pour appui. Je viens à toi avec le dévouement maternel et la tendresse passionnée d'une amante. Je viens à toi l'esprit plein de vénération et d'admiration. Je viens à toi résignée et pieuse comme les martyres devant Dieu et je te fais maître absolu et suprême de mon sort. Fais ce qu'il te plaira en ce monde, quitte à ne comprendre ta voie que dans l'autre. Je mets mes souffrances aux pieds de la vertu de ta femme et de l'innocence de ta fille, comme un hommage et comme un préservatif, et je garde mes larmes, mon indulgence et mes prières pour les pauvres femmes tombées, comme moi. Enfin, mon adoré bien-aimé, je te donne ma part de paradis en échange de tes chances d'enfer, trop heureuse d'avoir acheté ton éternel bonheur par mon éternel amour.

JULIETTE.

[1] Dans les commencements, Juliette désignait par le mot *restitus*, que Victor Hugo avait dû créer pour elle, et qu'il écrivait sans doute *restitut*, toute lettre écrite en remplacement d'une autre lettre, non écrite la veille ou l'avant veille.

A la fin, ce mot de *restitus* prit de l'extension, et nous verrons bientôt que Juliette l'applique indifféremment à tous ses « *gribouillis* ».

Jersey, 7 juillet 1853, jeudi, après-midi, 5 heures.

Tu as beau dire, mon pauvre doux adoré, pour défendre les *restitus* contre la désuétude où ils tombent de jour en jour, tu n'empêcheras pas la loi naturelle et fatale de suivre son cours, en dépit même de mon obéissance passive à toutes tes volontés. Que veux-tu, en effet, que devienne cette habitude de t'écrire deux fois par jour, puisque le prétexte a disparu de notre vie à tous les deux? Si j'étais une femme d'esprit, je remplacerais les tendresses par de l'imagination et de l'observation; mais comme cela me manque tout à fait, je ne sais plus que mettre à la place de ces bulletins d'amour où les baisers et les caresses tenaient tout le papier. Maintenant, mon cher adoré, quand je t'ai dit bonjour et que j'ai constaté l'état du temps, il ne me reste plus rien tant je suis stupide. Quant à ce qui est dans mon cœur, rien ne saurait l'en faire sortir. C'est pourquoi, mon cher adoré, ces gribouillis sont si parfaitement vides et inutiles, depuis que le bonheur qui les remplissait s'est évanoui ou s'est transformé peu à peu en amitié désintéressée de tout plaisir et de toute volupté. Je ne t'en fais pas un reproche, mon pauvre adoré, pas plus que tu ne peux m'en faire un de n'être pas restée la femme que tu préférais à tout, mais il vaudrait mieux peut-être n'en pas faire une sorte de procès-verbal quotidien et laisser là ces piteux gribouillis qui n'ont pas même l'esprit pour excuse.

JULIETTE.

Jersey, 7 juillet 1853, jeudi après-midi, 5 heures et demie.

Je ne veux pas que tu croies qu'il entre la moindre amertume, mon trop bien-aimé, dans ce que je viens de te dire tout à l'heure. Je te parle dans toute la sincérité triste et résignée de mon pauvre cœur. Ton amour, en disparaissant peu à peu de ma vie, comme le soleil de l'horizon, a laissé mon âme dans l'ombre. Rien n'est mort en moi, mais tout

est endormi ainsi que les fleurs, les oiseaux et les papillons quand vient le soir. Les joies ailées, les voluptés parfumées et les extases radieuses ne se réveilleront plus pour moi que dans l'aube prochaine, je l'espère, de l'autre vie. En attendant, il faut que je m'accoutume à vivre à tâtons, dans le froid crépuscule de la vieillesse, et pour cela, il faut que je ne m'attarde pas à gribouiller le long de la route qui me reste encore à faire. Il faut que tu le comprennes aussi, toi, et que tu ne te croies pas obligé de pousser la *galanterie française* jusqu'à exiger des *gribouillis* qui n'ont plus ni queue ni tête. Passe pour aujourd'hui, mais dorénavant plus de *restitus*, ni en vers ni en prose, ni même en pattes de mouches. Maintenant baisez-moi de BONNE AMITIÉ et dormez sur vos deux oreilles, SAVEZ-VOUS.

JULIETTE.

Jersey, 4 septembre 1853 [1], dimanche après-midi, 1 heure.

Cher bien-aimé, je voudrais pouvoir t'envelopper de mon âme pour te soustraire au souvenir douloureux d'aujourd'hui. Je voudrais pouvoir faire de mon amour la consolation de ta vie et, de mon dévouement, la condition de ton bonheur. Pour te suivre, pour te caresser et pour te calmer, ma pensée prend toutes les formes, depuis les rayons du soleil, qui te font une auréole, jusqu'au souffle d'air qui baise tes cheveux. Tout ce que tu vois, tout ce que tu entends, tout ce que tu sens de grand, de doux et de sublime en ce moment, sort de mon cœur pour aller consoler le tien. Mon esprit va de la terre au ciel et du ciel à la terre pour y porter tes éternels regrets et t'en rapporter les ineffables bénédictions de nos deux enfants. Je suis tout à toi et tout en toi. Je vis pour t'aimer et je t'aime pour vivre. Je n'existe que pour cela et par cela. Le jour où je ne pourrai plus t'aimer sera la mort de mon corps et de

[1] Anniversaire de la catastrophe de Villequier.

mon âme. Mais ce jour n'arrivera jamais, puisque l'immortalité de l'amour fait l'immortalité de l'âme. A toi donc mon éternelle adoration, mon divin bien-aimé.

JULIETTE.

Jersey, 24 septembre 1853, samedi après-midi, 2 heures et demie.

COMME CELA VOUS MONTE L'IMAGINATION de vivre constamment entre quatre murs et quels épisodes vifs et variés on doit recueillir dans cette vie d'écureuil en cage ! Quant à moi, j'en suis si farcie que je ne sais par où commencer. Voyons, procédons par ordre :

Mon chat qui depuis deux heures dormait sur l'oreille droite vient de se recoucher sur l'oreille gauche.

P. Nicotte, quittant le labourage, fait savoir que jeudi, 29 septembre, il exposera en vente publique trois cochons gras, huit *idem* avec leur mère, trois taureaux de l'année, *un idem allant sur deux*, et autres articles dont l'énumération serait trop longue et plus drôle.

Naissances : 5 août. Blanche-Laura, fille de M. Harper Richard HUGO.

Le dîner anniversaire de la société aura lieu ledit jour : on invite particulièrement ceux qui se proposent de prendre part au dîner et ceux qui se proposent de fournir les fruits pour le dîner à se faire inscrire avant ou le samedi précédent.

Que voulez-vous de plus ? onze cochons sans compter la mère, trois taureaux de l'année, sans compter celui qui va sur deux, une fille à VOUS et la faculté de vous inviter à un dîner de la société et même d'y fournir les fruits ! Si tout cela ne vous charme pas, ne vous émeut pas les entrailles et ne séduit pas votre goinfrerie, c'est que vous êtes un homme fichu du côté de la sensibilité, de la paternité et de la sensualité. Dans ce cas-là, couchez-vous, dormez et laissez-moi tranquille, d'autant plus que je n'ai pas de table complaisante qui me donne des SUJETS tout faits cha-

pitre par chapitre[1]. Songez que je suis mon Dante à moi-même, mon Esope et mon Shakspeare. Quant à vous, vous pêchez les poissons morts que les esprits de l'autre monde attachent à vos lignes, procédé connu déjà dans la Méditerranée, longtemps avant les tables cancanières. Sur ce, je vous cogne mes plus tendres sentiments.

JULIETTE.

Jersey, 25 septembre 1853, dimanche soir, 6 heures.

Mon cœur déborde d'admiration de tendresse et d'amour pour toi, mon cher adoré, et je ne résiste pas au besoin de te le dire. Tout ce que je t'ai dit et écrit depuis ce matin, me semble froid, insipide et maussade auprès de ce que j'éprouve maintenant. Je voudrais te servir à genoux, t'envelopper de soins et de caresses et baiser la trace de tes chers petits pieds. Je voudrais être pour toi, à la fois, une servante attentive, une tendre mère et une amante passionnée. Je voudrais être la terre qui te porte, l'air qui baise tes cheveux, le soleil qui te sourit. Je voudrais être ton appui, ton espérance, et ta gloire. Je voudrais être ta joie, ton bonheur et ton ciel ; mon Victor, mon Victor, mon Victor tu ne sauras jamais combien je t'aime, même l'éternité m'étant donnée pour te le dire ! Tout en moi s'est fait amour et adoration pour toi, tout ce qui n'est pas toi m'est insupportable et odieux, aussi quand je désire me rapprocher d'un être humain, ce n'est que pour avoir l'occasion de dire à quelque chose d'animé à quel point je t'aime, je t'admire et je t'adore.

Tu le sais bien, n'est-ce pas mon bien-aimé ? car j'ai eu à Paris bien des occasions de distraction dont je n'ai jamais voulu profiter, parce que je n'aurais pas pu m'en servir pour épancher le trop-plein de mon cœur. Cher adoré, sois heureux ce soir et toujours et fais partager ta

[1] Allusion au spiritisme que le poète s'était mis à étudier et dont il fut, un moment, très engoué.

joie et ton bonheur à tous les chers tiens. Pense à moi avec tendresse et bonté, souris-moi de l'âme pour que quelque chose de divin rayonne sur ma vie dans ce moment.

JULIETTE.

Jersey, 1er janvier 1854, dimanche matin, 10 heures.

A force de t'aimer, mon ravissant bien-aimé, je ne sais plus que te dire. Comme les branches qui plient sous le poids de trop de fruits, mon pauvre esprit est près de se rompre sous le poids de trop d'amour. Il n'y a que mon cœur assez fort pour porter sans se lasser jamais ma tendresse infinie, mon admiration et mon adoration pour toi.

Quelle lettre, mon adoré ! je l'ai lue avec toute mon âme, il me semblait qu'elle me pénétrait mot à mot, c'est-à-dire rayon à rayon, jusque dans la moelle des os. Mon Victor, j'espère ce que tu espères, je veux ce que tu veux, je crois ce que tu crois, je suis ce que tu mérites que je sois. Je n'existe que par toi et ne peux vivre que pour toi. T'aimer, te servir, t'admirer et t'adorer, voilà mes attributions dans ce monde. Où tu seras, je serai, où tu lutteras je veillerai, quand tu souffriras, je prierai, quand tu seras menacé, je te défendrai et je te sauverai ou je mourrai. Je te dis tout cela pêle-mêle et au hasard, mon Victor adoré, car rien ne m'est plus impossible que de discipliner ma pensée quand elle va vers toi, elle obéit moins à ma raison et au sens commun qu'à mon cœur et à mon âme, lesquels sont dans l'extase depuis ce matin. Je ne sais pas quelles sont les épreuves qui t'attendent encore, mon pauvre sublime persécuté, mais ce dont je suis sûre, c'est d'avoir le courage et le dévouement de mon amour. Comme toi, j'associe le souvenir de nos deux âmes à toutes mes prières, à toutes mes espérances, à toutes mes joies et à tout mon amour. J'en fais tes deux anges gardiens et je leur confie ta vie, c'est-à-dire la mienne, ton cœur, c'est-à-dire mon bonheur,

et puis je mets en guise de fil conducteur tous mes baisers bout à bout depuis ma bouche jusqu'à la tienne.

JULIETTE.

Jersey, 20 janvier 1854, vendredi après-midi, 4 heures.

Cher adoré bien-aimé, j'essuie avec ce que j'ai de plus doux dans l'âme les éclaboussures que ce jeune fou vient de jeter sur tes pieds vénérables, comme autrefois Madeleine essuyait avec ses longs cheveux les divins pieds de son Christ bien-aimé. C'est votre sort éternel à vous tous, sublimes messies, que l'ingratitude des uns, la calomnie des autres, les injures de l'ignorance, la couronne d'épines, l'éponge de fiel et le coup de lance. Ce n'est qu'à cette condition que l'humanité accepte vos vérités, les pratique et en fait sa religion, quand votre sacrifice est consommé. Tu ne peux pas échapper à ta double mission de prophète et de martyr, mon pauvre grand dévoué, il faut te résigner à ton douloureux calvaire, comme ton divin aîné, Jésus, et te laisser adorer par moi pendant ta longue et lamentable passion. Mon cœur, mon âme, mes pensées se font amour et parfum, et je les répands devant toi que j'adore.

JULIETTE.

Jersey, 10 mai 1855, jeudi après-midi, 3 heures et demie.

Je viens de faire une chose tellement monstrueuse et tellement contre nature, qu'il est impossible que je ne sois pas dangereusement malade et à la veille de mourir, ce qui ne serait pas dommage car je ne me regretterais pas, après l'affreuse lâcheté que je viens de commettre envers moi-même. Je viens de donner... non, cela n'est pas vrai! si, c'est moi qu'*est* une menteuse! Je viens de me voler un de tes dessins! Je ne sais qui me retient de me conduire moi-même et sans l'assistance d'aucun centenier, à l'hôpital, comme une voleuse et une pas grand'chose que je suis. Mais conçoit-on cela? bien sûr je n'étais pas moi et

quelque hideuse filoute s'était glissée dans ma peau pendant que je courais la prétentaine après votre cœur. Je n'en porte pas moins la peine et peu s'en faille que je ne me pende moi-même pour l'exemple à donner aux Juju présentes et à venir. Certes, on en a pendu qui le méritaient moins que moi ! mais c'est affreux ! mais c'est horrible ! mais c'est immonde ! mais je ne me le pardonnerai jamais ! Vengeance ! vengeance ! vengeance ! vengeance et la mort ! il est probable que l'ours Charrassin[1] avait avalé quelque infusion de crapaud séché et que le CHARME a opéré sur moi ! et voilà comment je me suis trouvée poussée malgré moi à lui donner... hélas ! à lui donner... oh ! à lui donner... ah ! mon Dieu ! à lui donner... oh, je l'étrangle de rage, à lui donner un de vos dessins !!!

Jersey, 1er juillet 1857, samedi après-midi, 4 heures.

J'achève de copier ces adorables vers, si poignants à cause de leur douceur même et je pleure ma propre douleur avec la vôtre, mes pauvres affligés. L'ombre qui s'est faite dans votre vie est pour moi la nuit noire, car toutes les joies lumineuses de la famille se sont éteintes pour moi par la mort de mon unique enfant. Quand je pense à mon pauvre berceau déserté par la mort de ma mère et de mon père, à ce que sera mon cercueil sans les larmes pieuses d'un enfant, il me semble qu'une malédiction terrible pèse sur moi et que j'expie quelque chose de hideux. Et pourtant, mon Dieu, je ne suis pas ingrate envers toi, bien loin de là, car je sens avec toute la plus profonde reconnaissance de mon cœur et de mon âme combien tu es bon pour moi. Sois béni, mon Victor adoré, autant que je t'aime et que tu es divinement bon, grand et sublime. Je baise tes grandes ailes et je t'adore à deux genoux.

JULIETTE.

[1] Un des proscrits réfugiés à Jersey.

Guernesey, 1er juin 1856, dimanche, midi.

Je ne demanderais pas mieux que d'être gaie mon cher petit bien-aimé. mais mon mal de tête permanent s'y oppose. Tout ce que je peux faire c'est de n'être pas horriblement triste. Je tâche pourtant de me faire une joie intérieure. mais je n'y parviens pas et je sens l'ennui et le découragement qui me débordent, j'ai beau vouloir être heureuse quand même, cela ne suffit pas à remplir le vide et l'abandon de ma vie. Tu as beau t'imposer l'obligation et l'assujettissement fastidieux de me donner quelques minutes par jour, dérobées à ton travail, à ta famille, à tes amis, à ta gloire, cela ne me suffit pas pour me faire illusion sur le véritable état de ton cœur pour moi ; nous faisons tous les deux des efforts surhumains pour nous cacher l'un à l'autre la mort de notre bonheur sans parvenir à nous donner le change. Une sorte de pitié et de faux respect humain t'empêchent d'en convenir, mais moi, stimulée par notre dignité et le repos de nos consciences, j'ai le courage d'en convenir. Je pousserai même la franchise jusqu'à te supplier de me laisser aller achever ma vie dans un coin, bien loin d'ici, afin de nous épargner à tous les deux un tort l'un envers l'autre, un ridicule pour les malveillants et un supplice hideux pour moi, celui d'attendre, seconde par seconde. un bonheur qui ne peut plus revenir jamais.

JULIETTE.

Guernesey, 21 juillet 1856, lundi soir, 7 heures et demie.

Quoique bien fatiguée et presque malade, je ne laisserai pas s'achever cette journée[1] sans te donner ma *restitus* la plus tendre, la plus souriante, la plus heureuse, la plus en fleur que je pourrai. D'autres te donneront des bouquets et te feront des compliments bien

[1] Journée de la Saint-Victor.



Juliette Drouet en 1854
D'après une photographie appartenant à M. A. Blaizot.

tournés, moi je te donne vingt-trois ans de fidélité éprouvée et pure de toute souillure humaine. Je n'ai que cela à t'offrir, c'est bien peu et c'est tout. Cela ne s'achète pas, mais cela se compte dans les trésors du bon Dieu et c'est là que tu l'y trouveras quand les biens du ciel remplaceront pour nous ceux de la terre. En attendant, et pour te montrer que je suis encore dans ce monde, je te *donne* ma belle robe violette brochée d'or, mais je désire qu'elle entre dans l'arrangement de ta chambre plutôt que dans celle de la galerie. Cependant, si tu en préfères l'emploi ailleurs, je te laisse tout à fait maître d'en faire ce que tu voudras, car avant tout je tiens à te faire plaisir. N'allez pas croire d'ailleurs que ma générosité soit tout à fait désintéressée ; vous vous tromperiez du tout au tout. J'espère que vous ne voudrez pas demeurer EN RESTE avec moi et que vous me donnerez un petit dessin POUR VOTRE FÊTE. Telle est ma volonté, maintenant apportez vos deux joues que je les baise à indiscrétion, soyez sobre de toute coquetterie ce soir avec les femmes qui vous la souhaiteront BONNE ET HEUREUSE et gardez-moi votre cœur bien entier et bien intact !

JULIETTE.

Guernesey, 12 décembre 1856, vendredi soir, 1 heure trois quarts.

Cher adoré, j'envoie Suzanne chercher des nouvelles de ta chère petite malade bien-aimée[1]. Malgré l'approche de la nuit, j'espère qu'elle m'en rapportera de bonnes ; du reste voici un temps capable de donner des crises nerveuses aux personnes qui y seraient les moins prédisposées. C'est toi qui as parlé à Suzanne, mon cher adoré, mais on frappe, si c'était toi ? justement, quel bonheur !...

Que tu es bon, que tu es ineffablement bon, mon pauvre père béni, d'être venu toi-même me rassurer sur les petits

[1] Mlle Adèle Hugo.

symptômes d'agitation qui commencent à se manifester, ce soir, chez ta pauvre petite fille. Espérons qu'ils avorteront cette fois et que la nuit sera encore plus calme et plus satisfaisante que ne l'a été la journée. En attendant, merci avec tout mon cœur, merci avec toute mon âme, de m'associer à tes craintes et à tes espérances, à tes tristesses et à tes joies de famille, merci. Merci, mon adoré, si Dieu entend mes prières et les exauce, comme je l'espère dans ma sainte confiance en lui, ta chère fille adorée te sera bientôt rendue avec la santé et le bonheur.

JUJU.

Guernesey, 30 mars 1857, lundi soir, 7 heures.

Je suis hideuse, mais vous êtes infâme, j'ai le sentiment du bric-à-brac, vous en avez le vice, je convoite discrètement la moindre babiole, vous, vous demandez cyniquement les trépieds les plus exorbitants. Aussi, vous n'aurez rien que votre courte honte, ça vous apprendra à être un filou sans pudeur, sans honneur et sans cœur. Un jour, qui n'est peut-être pas éloigné, viendra, où je regorgerai de coffres, de tapisseries, de laques, mais je ne vous en ficherai pas un seul, même pas une tête de vieux clou. En attendant, je garde tout ce que j'ai et je vous donne tout mon mépris. Quant au reste, je n'y attache pas plus de prix que vous-même et je le laisse devenir ce qu'il veut. De votre côté, mon cher petit Harpagon, tâchez d'équilibrer votre partie de billard et votre réapparition chez moi dans d'assez justes proportions pour que mon bonheur n'en fasse pas seul tous les frais.

JULIETTE.

Guernesey, 13 avril 1857, lundi soir, 7 heures et demie.

Si vous dites un mot, je les empoigne tous et voilà! Je ne fournirai certainement pas ma maison, mes appartements, ma vieillesse officielle et officieuse, publique et secrète

mes tables, mes chaises, mes tapis, mon eau, mon encre, ma vertu grande et petite, pour rien, pour le plaisir de voir passer des chefs-d'œuvre sous mon nez, et qui s'en vont chez Téléki[1], chez Mlle Allix[2], ou autres magnardes de même calibre. Il m'en faut aussi à moi des pendus, des châteaux, des clairs de lune, des coups de soleil et des effets de brouillard. Si vous ne voulez pas que nous nous brouillions, c'est bien le moins que j'aie ma part... Ah ! vous voilà, je n'en suis pas fâchée...

Guernesey, 2 juillet 1857, mardi après-midi, 2 heures et demie.

Je vous aime, puisque vous voulez le savoir, mon cher petit homme, mais je vous le prouverai moins stupidement, en tirant des points pour vous sur le canevas, qu'en barbouillant ce pauvre petit morceau de papier. Si jamais la mort venait nous surprendre avant que tu n'aies fait disparaître tous ces informes exutoires de mon cœur, les curieux seraient bien désappointés et il leur serait bien difficile de retrouver la trace d'un si grand amour dans un aussi petit esprit que le mien. J'espère que tu seras assez prévoyant et surtout assez généreux pour m'épargner cette humiliation d'outre-tombe, en brûlant au fur et à mesure tous mes pauvres *restitus*, si dépaysés dès qu'ils ont passé le seuil de mon âme. En attendant, je continue de t'obéir avec une entière humilité et je t'aime plus que tu n'as de génie, c'est-à-dire que je t'aime, que je t'aime, que je t'aime, sans pouvoir rien comparer à la grandeur de mon amour.

JULIETTE.

Guernesey, 19 décembre 1857, samedi soir, 8 heures.

Quoique bien souffrante et bien fatiguée, mon Victor bien-aimé, je ne veux pas quitter ce petit corps de logis,

[1] Proscrit polonais, réfugié à Jersey.

[2] Fille d'un médecin de Saint-Hélier.

où nous nous sommes aimés, sans lui dire un adieu reconnaissant pour tout le bonheur qu'il a abrité pendant l'année que je l'ai habité ! J'espère être aussi heureuse là-haut, dans mes splendeurs, que je l'ai été ici dans mon dénuement désordonné. Ma tristesse d'aujourd'hui était plutôt de l'énervement que du chagrin. Je t'en demande pardon, mon pauvre grand adoré, si tu as pu t'y méprendre et croire un seul instant que tu étais pour quelque chose dans mon impatience. Bien loin de te rien reprocher de mes ennuis de circonstance, je t'admire dans ton ineffable bonté et je te bénis du fond de mon cœur, pour toute la peine que tu te donnes pour me faire belle. C'était difficile, mais de quoi n'es-tu pas capable quand tu veux ? Je crois, sans fausse modestie de bibeloteuse, que tu as réussi et je t'en remercie de toute mon âme qui t'adore et qui ne demande pas mieux que d'être bienheureuse dans le nouveau petit paradis que tu viens de lui faire.

JULIETTE.

Guernesey, 16 juillet 1858, vendredi, 11 heures du matin.

Mon bien-aimé, mon bien aimé, mon bien-aimé, qu'est-ce que nous avons fait à Dieu pour qu'il nous frappe si cruellement dans ta santé et dans mon amour ? A moins que ce ne soit un crime de t'aimer trop, je ne me sens sérieusement capable de rien. Que faire, mon Dieu, que devenir, toi malade loin de moi ? Je crains en t'écrivant cela que tu n'entendes mes sanglots et ne sentes mon désespoir dans le bruit de ma plume et la forme de mes mots.

Je prévoyais ce qui arrive, je m'y croyais préparée, je sens qu'il est impérieusement nécessaire que tu restes chez toi et pourtant tout mon être se révolte contre cette séparation comme devant la plus grande injustice de Dieu, comme devant le plus grand malheur de ma vie. Pourquoi ? pourquoi ? pourquoi suis-je ainsi, ô mon Dieu ? cependant j'ai du courage, mon Dieu vous le savez ? vous savez aussi si je désire sa prompte guérison et si je l'aime

d'un amour dévoué et sans bornes! Pourquoi donc ce désespoir morne et profond qui m'enlève la force et la raison du même coup ? Mon Dieu, est-ce que vous me haïssez, est-ce que je vous ai offensé plus que les autres créatures de ma sorte, que vous me punissez si impitoyablement ? Oh que je souffre, oh ! que je t'aime mon Victor, oh ! que je suis malheureuse !

Guernesey, 24 juillet 1858, samedi midi.

Encore un peu de courage et de patience, mon pauvre doux martyr, et ta délivrance sera complète. Le docteur vient de me l'affirmer. Je pourrai donc bientôt me réjouir de ta convalescence, sans que la poignante pensée d'un effroyable danger possible vienne se mêler à ma joie. Dans l'effusion presque délirante que m'a causée cette bonne nouvelle, j'ai baisé les mains du docteur devenues vénérables pour moi depuis qu'elles ont touché tes plaies. Le bon docteur surpris et ému de mon émotion paraissait embarrassé et presque honteux de ma reconnaissance, mais moi j'en étais toute fière et toute heureuse. Pourquoi une femme ne baiserait-elle pas la main qui sauve la vie de l'homme qu'elle adore, quand tant d'hommes baisent les inutiles mains des femmes qui les trahissent ?

Rosalie est arrivée quelques instants après le docteur chercher ton œuf et m'a trouvée en larmes et souriante. Je lui explique pourquoi. Déjà cette fille m'a vu pleurer bien souvent, je crains qu'elle ne me prenne pour une pleurnicheuse de tempérament, et cependant Dieu sait que la sensiblerie n'est pas mon mérite. Mais comment garder mon sang-froid pendant ta longue et douloureuse maladie ? Car, mon bien-aimé, on peut se l'avouer maintenant, tu as couru de grands dangers pendant ces douze derniers jours. Heureusement c'est fini, tu es sauvé, j'en remercie Dieu à genoux et je t'adore.

Guernesey, 4 août 1858, mercredi matin.

Enfin, enfin, enfin, mon cher bien-aimé, je touche au moment béni de te revoir. Je suis si heureuse que les mots me manquent pour te le dire, en même temps que la respiration. O mon cher adoré, comment ai-je pu vivre si loin et si longtemps séparée de toi ? il y a trois semaines, j'aurais cru ce sacrifice au-dessus de mon courage et de ma patience et aujourd'hui je me prends à avoir presque peur de te revoir TROP TOT, tant ma sollicitude s'effraye à l'idée d'une imprudence qui augmenterait ou prolongerait tes souffrances à peine amorties. Cependant le bon docteur m'assure qu'il n'y a aucun danger pour toi dans ce petit trajet de chez toi chez moi, mais j'ai été si malheureuse pendant tout le temps de ta maladie, mais je t'aime tant, que mon cœur et mon âme ne savent auquel entendre. Mon bien-aimé, mon bien, ma joie, ma vie, mon bonheur, sois prudent. Je t'adore, à tout à l'heure, mon âme.

JULIETTE.

Guernesey, 16 février 1859, mercredi après-midi, 3 heures.

Je te remercie, mon bien-aimé adoré, d'avoir si bien écrit tout ce que mon cœur ressent pour toi et que je te bégaie dans des mots si confus, chaque fois que je cherche à t'exprimer l'amour sans borne, la tendresse ineffable, l'admiration éblouie et le dévouement pieux que j'éprouve pour toi. Tout ce que tu viens d'écrire de si doux, de si religieux et de si charmant, sur mon cher petit livre rouge, je le lis dans mon âme depuis le premier jour où je me suis donnée à toi. Merci, mon Victor adoré, d'avoir si bien traduit mon cœur par le tien. Sois béni de mêler dès à présent ma pensée à celle de ton ange du ciel, comme je le fais moi-même depuis que ma chère bien-aimée s'est envolée aussi vers Dieu. C'est à ces chères jeunes âmes que mon cœur confie toutes ses prières pour ton bonheur en ce monde et notre amour éternel dans l'autre.

Cher bien-aimé, il m'arrive souvent, trop souvent hélas ! de te tourmenter de mes craintes et de ma jalousie et je t'en demande bien sincèrement pardon. Je suis si effrayée de la disproportion d'âge entre mon corps et mon cœur que je me prends à douter que tu puisses continuer de m'aimer.

Pardonne-moi, plains-moi et aide-moi.

Guernesey, 16 février 1860, jeudi soir, 4 heures et demie.

Tu écrivais tout à l'heure, à cette même place, mon doux bien-aimé, dans mon cher livre rouge, archives de notre amour, tout ce que sent mon cœur et tout ce que t'aurait dicté mon âme si elle t'avait parlé tout haut à ce moment-là, tant il est vrai que ma vie est tienne et que ma pensée rayonne dès que tu te tournes vers moi. Comme toi, j'ai foi en notre radieux avenir dans l'autre vie. Comme toi, je demande à Dieu de mourir le plus près possible de toi et dans les bras l'un de l'autre, le jour qu'il lui plaira.

Si je n'écoutais que mon égoïsme, je demanderais que ce soit tout de suite, mais je sens trop quelle sublime mission tu accomplis envers l'humanité dans ce monde pour faire ce vœu impie. J'attendrai avec courage, avec patience, avec recueillement, dans la prière et l'adoration, que Dieu nous appelle à lui.

Guernesey, 4 septembre 1860, mardi matin, 7 heures et demie.

Comment as-tu passé la nuit, mon cher bien-aimé ? la petite excursion si charmante et si douce d'hier ne t'a pas trop fatigué j'espère ? Quant à moi, j'ai dormi toute la nuit et je vais admirablement bien ce matin. Tu as pu voir, hier, combien ma santé est solide et réelle malgré mes petits tiraillements nerveux.

Du reste, comment ne pas se ressentir de la bienfaisante influence de ton contact et de celui de cette admirable nature de Serk qui ressemble à un Eden de granit et d'océan ? Pour moi, je respirais la santé, le bonheur et la

vie par tous mes sens à la fois et je bénissais Dieu et je remerciais nos deux anges avec des paroles de l'âme que ma bouche n'avait jamais dites et ne pourra jamais dire en langue humaine. Mon émotion intérieure était si grande que j'osais à peine m'approcher de toi et te parler dans la crainte de faire jaillir de nos regards et de nos paroles des étincelles et des flammes visibles même pour les indifférents. Mais rien n'est perdu, mon divin bien-aimé, j'ai tout gardé en moi hier pour te le rendre en baisers et en tendresses quand tu voudras. En attendant, je te donne cette longue *restitus* dont tu n'as pas trop besoin peut-être, mais que j'ai bien de la douceur à t'écrire en ce moment. Et puis, je te le répète, mon ineffable adoré, je t'envoie à cette date sacrée pour toi et pour moi tout ce que j'ai de meilleur, de plus vénérable et de plus adorable dans le cœur.

JULIETTE.

Mont-Saint-Jean, 17 juin 1861, lundi soir, 8 heures.

Cher adoré, pendant que tu t'épanouis dans les douces joies de la famille, moi je rassemble toutes mes forces physiques et morales, pour ne pas me laisser aller à une trop grande tristesse pendant ton absence. Tant que mes yeux ont pu distinguer l'omnibus, j'ai suivi la route de G..., c'est-à-dire jusqu'à la B... renaissante. Arrivée jusque-là, il m'a fallu renoncer à la douce illusion de mon cher petit point noir à l'horizon et m'avouer que je ne voyais plus rien que le vide immense des vingt-quatre heures de ton absence. Aussi, ne sachant que devenir et comment TUER le temps, je suis allée jusqu'à l'église de Waterloo, par un chemin à travers champs pas trop fatigant et je suis revenue par le village, sans avoir visité l'église, malgré les offres empressées d'une vieille femme qui m'a appelée sa chère amie. Je suis rentrée à l'hôtel à six heures précises. J'ai profité de la demi-heure avant

le dîner pour me rafraîchir et me laver des pieds à la tête, puis j'ai passé ma robe de chambre et je suis descendue dans notre petite salle à manger où j'ai mangé sans faim et bu sans soif, tant mon pauvre cœur est déjà découragé et désorienté depuis que tu n'es plus là. Il a fallu que je sois bien convaincue que je ne pouvais pas t'accompagner à Bruxelles, sans appeler sur nous une curiosité plus ou moins malveillante, pour m'imposer le triste devoir de rester ici. Cette conviction ne me console pas pourtant et je suis aussi malheureuse que s'il n'avait tenu qu'à moi de profiter de l'occasion de faire ce petit voyage avec toi. Décidément, le respect humain est une vilaine bête plus malfaisante et plus agaçante que tous les *zinz zinz* et que leurs piqûres les plus envenimées et contre lesquelles tous les ammoniaques du monde ne peuvent rien.

Je ne m'en aperçois que de reste, car mon bras est déjà guéri pendant que mon cœur souffre de plus en plus. Cher adoré, tâche au moins, de ton côté, de mettre à profit, ce temps qui me coûte si cher; sois heureux. Je t'aime, je te bénis et je t'adore.

JULIETTE.

Guernesey, 15 octobre 1861, lundi matin, 7 heures.

Bonjour, mon cher petit homme, bonjour, je t'aime. Je t'aime, c'est-à-dire TOUT, car en dehors de ce mot-là je n'ai pas de pensée, pas de cœur, pas d'âme, plus rien. Je t'aime, je t'aime, je t'aime. Voilà ma joie, mon bonheur, ma vie. Je voudrais que personne ne vînt troubler cet amour dont j'ai fait mon culte en ce monde et dont je fais mon espérance pour l'autre. Je voudrais vivre seule, en paix, chez moi, comme dans un sanctuaire, en dehors du monde et à l'abri de ses perfidies. Je ne lui demande rien de ses fausses joies et je ne veux rien lui céder de mon bonheur vénérable et sacré, celui de t'adorer religieusement et dans la paix de mon âme. Qu'on s'amuse ailleurs, qu'on ait des caprices, des coquetteries, des passions, cela ne me

regarde pas, mais je veux qu'on respecte mon intérieur et que la première venue ne se croie pas le droit de jouer avec ma tranquillité et de disperser aux quatre vents de la jalousie tous les trésors de sécurité que j'ai amassés, minute à minute, depuis bientôt trente ans. Tu dois trouver cela bien naturel et bien légitime de ma part, n'est-ce pas, mon pauvre adoré, et tu ne peux pas m'en vouloir de faire si bonne garde auprès de notre amour. Je sais que tu es honnête homme, je crois que tu ne peux ni ne veux me tromper, mais je t'aime, c'est-à-dire : j'ai peur.

Guernesey, 1er janvier 1862, mercredi matin, 7 heures trois quarts.

Bonjour, mon ineffable bien-aimé, bonjour, beau jour, bonheur, sourires, tendresses, amour, je t'envoie tout cela dans un seul baiser. J'attendais le jour depuis bien longtemps pour avoir ma chère petite lettre, enfin je la tiens ! je la lis, je la baise et je l'adore ! mais j'entends que tu ouvres ta fenêtre, je la quitte pour courir à toi...

C'est fait, je t'ai vu ! mes yeux se sont remplis de ton regard, mon cœur de tes baisers, mon âme d'extase ! merci mon doux adoré, merci, que toutes les bénédictions de Dieu soient sur toi et sur tous ceux que tu aimes et qu'il nous accorde ce que tu lui demandes, à travers mon ardente et incessante prière, de ne nous séparer jamais une minute en cette vie ni dans l'autre. J'espère qu'il nous exaucera mon adoré bien-aimé, et qu'il nous épargnera la douleur, j'allais dire la HONTE, car pour moi il me semble que je serais déshonorée, si j'avais le malheur de te survivre un jour.

Cher adoré je suis toute troublée, comme il m'arrive toujours chaque fois que je reçois une lettre de toi. Ton amour sous cette forme est un élixir divin qui enivre tout mon être. Cependant, à travers mon éblouissement, je sens que je ne mérite pas tout ce que tu penses de moi, car je ne vaux que parce que je t'aime. En dehors de mon amour, je suis une pauvre femme bien ordinaire, bien inculte et

bien imparfaite, je le sais, je le sais, je le sais. Et je pourrais presque dire que cela m'est égal, en tant que tu n'en souffres pas. Ma vertu, c'est de t'aimer, mon corps, mon sang, mon cœur, ma vie, mon âme sont employés à t'aimer. En dehors de mon amour, je ne suis rien, je ne comprends rien, je ne veux rien. T'aimer, t'aimer, t'aimer, voilà ma seule et unique destination, je n'en pourrais et ne saurais en avoir d'autres, quand bien même je le désirerais, parce que toutes mes forces et toute ma volonté tendent à t'aimer uniquement.

Sois béni pourtant, mon généreux bien-aimé, pour tous les rayons que tu mets autour de mon amour et que ma reconnaissance et mes bénédictions soient pour toi autant de bonheur et de félicité de plus dans ta vie. Je te dis toutes ces choses dans une sorte de fièvre d'âme qui ne me permet pas de distinguer ce que je t'écris, mais le fond, du premier mot jusqu'au dernier, c'est que je t'aime, que je suis bien heureuse, que je te bénis et que j'associe ton ange et le mien à mon amour et à mes bénédictions.

Guernesey, 17 février 1863, mardi matin, 9 heures.

Rebonjour, mon bien-aimé, en plein soleil, en plein amour et en plein bonheur, bonjour et rebonjour, comme il y a trente ans, quand mes yeux te suivaient sur le boulevard, au moment où tu venais de me quitter et que mon âme t'envoyait des volées de baisers, pendant que tu te retournais pour me voir encore une fois à ma fenêtre, avant de passer la rue du Temple. Ce souvenir pour moi est ineffaçable, je peux dire que tout est encore à la même place et dans le même ordre dans mon cœur, depuis la première nuit où je me suis donnée à toi. Ces trente années d'amour ont passé dans ma vie comme un seul jour d'adoration non interrompue et je me sens plus jeune, plus vivante, plus forte, pour t'aimer, que je ne l'ai jamais été : cœur, corps et âme, tout est à toi et ne vit que par toi et pour toi. Je te souris, je te bénis, je t'adore.

Guernesey, 8 avril 1863, mercredi, 3 heures un quart après-midi.

Car que faire en un gîte à moins que l'on aime son Toto et qu'on le lui dise ? Cet emploi de son cœur et de son temps me paraissant le meilleur en ce monde, je m'y applique chaque jour davantage et je crois que j'y réussis assez bien. De votre côté, mon cher petit homme, vous vous contentez d'entasser chef-d'œuvre sur chef-d'œuvre et le Pelion sublime sur l'Ossa divin, sans en être plus essoufflé que si vous aviez remué deux ou trois âneries académiques : telle est votre force, mais il faudrait m'aimer un peu par-dessus le marché. Est-ce trop exiger ? Vous me direz cela en toute franchise, tantôt. Jusque-là, je me permets d'espérer et d'être aussi heureuse que si j'en étais tout à fait sûre. Pauvre adoré, voilà un temps qui t'empêchera de faire ta promenade hygiénique aujourd'hui ; il est vrai que tu te consoles en pensant aux fleurs et aux fruits que chaque goutte de pluie donne à la terre et tu vois le sourire de Dieu jusque dans ses larmes ; moi, je ne vois que toi, ta santé, ton amour et je t'aime et je te bénis et je t'adore.

Guernesey, 26 avril 1863, dimanche matin, 10 heures et demie.

Bonjour, mon ineffable bien-aimé, bonjour. Que toutes les bénédictions de la terre et du ciel soient sur toi et sur tous ceux que tu aimes. J'ai passé une très bonne nuit et j'espère que tu as suivi mon bon exemple. Je n'ai plus mal à la tête et je me porte comme un grand chêne. Je n'ai pas du tout besoin d'une grande maison d'où je ne te verrais pas tous les matins et je veux conserver mon cher petit bâton sur lequel mon cœur perche si joyeusement, en te regardant aller et venir dans ta « *Pignolle* » comme dit l'érudite Suzanne. Cela dit, mon adoré bien-aimé, il faudra que tu me dictes la lettre que je dois écrire pour prévenir le *Domaille* [1] de n'avoir pas à se déranger demain.

[1] Propriétaire de la maison qui devait devenir *Hauteville-féerie*

Nous conviendrons tantôt, quand tu viendras, de l'heure à laquelle il faudra que je sois prête pour ne pas perdre une minute de notre chère petite promenade sur la colline. Je suis si heureuse à la pensée de rester près de toi qu'il me semble que j'ai déjà remplacé mes vieilles jambes par de jeunes ailes. Mon jardin lui-même me fait fête et me crie par la bouche de toutes mes charmantes petites fleurs : Ne t'en va pas ! La santé est où est le bonheur et le bonheur c'est de s'aimer côte à côte, les yeux dans les yeux, l'âme dans l'âme. Je reste ici, c'est convenu.

Guernesey, 12 mai 1863, mardi matin, 7 heures et demie.

Bonjour, mon grand bien-aimé, bonjour, que Dieu te bénisse et te donne tout à souhait. J'espère que tu as passé une bonne nuit malgré ta fenêtre close. Je guette le moment où je verrai quelque mouvement dans ta chambre. Jusqu'à présent je ne vois rien, hélas ! Voilà le triste commencement de mon apprentissage de ne plus te voir tous les matins en ouvrant les yeux : il n'y a plus à s'en dédire, maintenant que nous avons consenti au divorce de nos deux maisons : fasse le ciel que ce soit pour un bonheur plus long, sinon plus grand, que nous ayons cédé à la raison en changeant de maison. La raison veut qu'il pleuve, comme ce matin, pour que les moissons, les fleurs, les fruits poussent, mais la pluie n'en est pas moins maussade et cache le soleil, ce doux regard du bon Dieu. De même, la raison veut que je ménage mes forces, c'est-à-dire ma vie, ce qui ne peut se faire qu'en m'éloignant de toi, mais la séparation n'en est pas moins douloureuse. Donc la raison est une vilaine grinche, soit qu'elle vienne du ciel, comme la pluie, soit qu'elle vienne de Toto et de Juju, comme la santé ; jusqu'à présent rien ne bouge dans ta chambre, pourvu que tu ne sois pas souffrant cher, cher adoré. Ne t'avise pas d'être malade ou je reste ici jusqu'à la fin de mes jours.

Guernesey, 15 mai 1863, vendredi matin, 7 heures et demie.

Bonjour mon ineffable bien-aimé, bonjour mon amour chéri, bonjour. Ta fenêtre reste fermée et je crains que tu n'aies encore passé une mauvaise nuit malgré ta promesse, mais je te pardonne, si tu te rattrapes ce matin en dormant de toutes tes forces. Le temps s'y prête, d'ailleurs, et tu feras bien d'en profiter. Pauvre, pauvre cher adoré, je voudrais pouvoir ôter tous les soucis de ta vie et les remplacer par toutes les joies et tous les bonheurs. Pourquoi cela ne se peut-il pas faire, mon Dieu ? et à quoi bon l'amour et le dévouement que vous mettez dans les cœurs en les rendant d'avance impuissants ? à quoi servent des trésors que l'on ne peut pas employer ? et faut-il donc toujours remplacer les plus généreuses aspirations de l'âme par cette triste et morne formule : QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE. Je voudrais te sourire, mon doux adoré, je voudrais t'infiltrer la paix, la sécurité, la santé, l'amour. Je ne dis pas la gloire, car tu l'as par surcroît et aussi grande que le monde, mais je voudrais te donner tout ce qui fait aimer et bénir la vie : le bonheur sous toutes ses formes.

Guernesey, 30 octobre 1863, vendredi matin, 7 heures et demie.

Bonjour, bonjour, rebonjour, mon cher petit l'éveillé, vous me paraissez fièrement bien ce matin à en juger d'après l'énergie avec laquelle vous secouez vos puces dans l'espace, aux quatre vents. J'espère que tout cela veut dire : bonne nuit, bonne santé, bon amour et le reste. Quant à moi, j'ai peu dormi, mais d'un très bon sommeil. J'étais levée avant le canon ce matin et j'avais déjà fait mon opération quand je vous ai aperçu à votre balcon. Quelle privation pour moi, mon cher adoré, quand je ne pourrai plus te voir le matin aller et venir dans ta maison. Il me semble que je ne pourrai pas m'y habituer et j'y pense avec une tristesse mêlée d'inquiétude, car il y a un proverbe qui dit : *loin des*

yeux, loin du cœur. Si tu allais ne plus m'aimer ou m'aimer

CHEZ

VICTOR HUGO

Dédicace de Victor Hugo à Juliette Drouet.
(Collection de M. Louis Barthou.)

moins ce qui est pire, qu'est-ce que je ferais de la vie, dans cette belle chambre vide de ton amour ? Dans ce moment-

ci, je m'étourdis le plus que je peux avec toutes les merveilles que tu crées dans ce futur logis, mais au fond de l'âme, je sens que je regretterai éternellement cette pauvre petite maison d'où mon regard te voyait, te caressait, te gardait, te préservait et t'adorait. Plus j'y pense, plus je suis tourmentée et plus je me blâme d'avoir échangé mon bonheur de toutes les minutes contre un bien-être que j'aurais à peine le temps d'apprécier et pour une santé qui n'en avait pas besoin. Mon pauvre bien-aimé, pardonne-moi ces regrets qui ne sont que de l'amour et cette inquiétude qui est encore de l'amour. Tâche que l'écartement de nos deux maisons n'entraîne pas celui de nos cœurs. Tâche de m'aimer autant là-bas que tu m'aimais ici et ne te laisse jamais distraire de mon amour par aucun autre. A cette condition, je te promets de vivre heureuse dans la splendide chambre que tu m'as faite.

Guernesey, 1er janvier 1864, vendredi matin, 8 heures et demie.

Cher, cher bien-aimé, si mon âme était palpable et si elle avait une forme visible, tu la sentirais en ce moment t'étreignant de toutes ses forces et tu la verrais radieuse d'amour, d'admiration et de tendresse, te souriant, t'adotant et te bénissant. Tout ce que tu désires, je le veux, tout ce que tu crois est ma foi, tout ce que tu espères dans ce monde et dans l'autre est mon espérance. Je suis faite de toi et je suis à toi pour l'éternité, car Dieu ne voudra pas séparer au ciel ce qu'il a fait d'indissoluble sur la terre. Je le supplie d'écouter la prière de nos deux anges, c'est-à-dire la nôtre, et de nous accorder la faveur de vivre et de mourir ensemble, à la même minute, main dans main, aile dans aile.

J'attendais avec impatience qu'il fît assez jour pour lire ma chère petite lettre adorée que je tenais sur mon cœur depuis la première petite aube. Enfin, le jour a paru et j'ai lu à travers mes baisers et mes larmes aussi, car il y a des choses bien tristes, auxquelles je pense souvent, et

qui me navrent pour toi, mon sublime martyre. Je ne t'en parle jamais, mon pauvre adoré, dans la crainte d'éveiller en toi une douleur ou une inquiétude, mais il n'y a pas de jour où je ne prie spécialement le bon Dieu de calmer tes craintes paternelles et de donner à tes chers enfants tout le bonheur dont ton cœur a besoin pour être heureux sur la terre. Mon bien-aimé, mon bien-aimé, mon bien-aimé, si l'amour était une protection, ta vie aurait été exempte de toutes les tribulations humaines et jamais le mal n'aurait approché de toi. Mais l'amour ne peut que s'affirmer dans le malheur sans l'empêcher : je ne le sais que trop par moi-même.

Guernesey, 15 juin 1864, mercredi, 1 heure et demie après-midi.

Cher adoré, je ne veux pas quitter cette pauvre petite maison, où nous nous sommes aimés pendant huit ans, sans en baiser le seuil avec reconnaissance. Je viens de dire du regard et de l'âme un suprême adieu à ta lumineuse maison qui a été si longtemps pour moi l'étoile polaire d'après laquelle mon cœur s'orientait. Hélas ! je prolonge le plus que je peux les moments sans pouvoir me décider à quitter cette chère petite maison dont j'avais fait l'église de mon culte pour toi. Je voudrais en emporter les murs, contre lesquels tu t'es appuyé, le plancher sur lequel tu as marché et jusqu'à la poussière que tu as dédaignée. Je crains de laisser voir ma tristesse à ceux qui ne la comprendraient pas et l'effort que je fais pour avoir l'air indifférent redouble mon serrement de cœur et me noie les yeux de larmes. O mon adoré bien-aimé, comme il faudra que tu m'aimes et que tu me donnes tout le temps dont tu pourras disposer pour me consoler de la perte immense que je fais aujourd'hui en quittant ton voisinage, c'est-à-dire en te perdant de vue ! Comme il faudra que tu mettes les morceaux de ton amour doubles et triples et quadruples pour remplacer les chers souvenirs que je laisse ici ! Que

Dieu me protège et que les chères âmes de nos anges nous suivent dans notre nouvelle maison et nous y bénissent jusqu'à notre dernière heure.

JULIETTE.

Guernesey, 16 juin 1864, jeudi matin, 5 heures et demie.

Où es-tu mon doux adoré ? mes yeux et mon âme te cherchent en vain, tu n'es plus là pour me sourire : c'est fini, je ne reverrai plus ce cher petit belvédère d'où tu m'envoyais de si bons baisers et des menaces si tendres. Je suis seule maintenant, dans ma belle maison, seule pour toujours, car il n'y a plus de chances de rapprochement pour moi dans cette vie. Je ne vivrai plus jamais dans ton intimité immédiate comme je le faisais depuis huit ans, Tu auras beau tâcher de combler la distance de nos deux maisons, en venant plus souvent me voir dans la journée, l'écartement entre nos deux existences n'en subsistera pas moins. Je le sens à la tristesse noire que j'éprouve ce matin. Je donnerais cent mille milliards de maisons et de palais, et l'univers avec, pour le petit coin d'horizon dans lequel mon cœur plongeait jour et nuit. Je m'en veux d'avoir la lâcheté de consentir à changer mon bonheur de tous les instants pour un semblant de santé dont je n'ai plus que faire. Je suis punie par où j'ai péché, mon pauvre adoré. J'ai la mort dans l'âme. Je te demande pardon, je voudrais pouvoir te sourire, mais cela m'est impossible en ce moment. Pardonne-moi, je t'aime trop. J'espère que tu as passé une bonne nuit. J'espère que tu auras regardé ma pauvre maison vide et éteinte et que tu lui auras donné un regret. J'espère que tu m'aimes et que tu t'aperçois de mon absence. Que Dieu te préserve de tout mal, mon doux bien-aimé, et que ton amour me reste entier et intact, de loin comme de près. Je te bénis et je t'adore. Je baise tous nos chers souvenirs anciens, avant de te les renvoyer, dans l'espace.

Guernesey, 11 juin 1865, dimanche, 8 heures et demie du matin.

Pour peu que cela continue, je ne me lèverai qu'à midi, c'est une honte, mais j'en suis bien punie, puisque je ne t'ai pas vu ce matin, et que j'ignore si tu as passé une bonne ou mauvaise nuit.

J'espère que tu auras eu le bon esprit de ne faire qu'un somme, depuis le moment où tu t'es couché jusqu'à celui où tu t'es levé. Je serai bien contente si j'ai deviné juste : en attendant mon doux adoré, je te souris et je te bénis. J'entends en ce moment les cris de joie de mes petits poussins devant une soucoupe de lait qu'on vient de leur servir. Je vois aussi deux papillons blancs qui jouent et se poursuivent dans mes roses comme deux âmes dans un Eden. Tout est en fleur, en fête et en amour autour de moi et mon cœur déborde de tendresse et d'adoration pour toi. Plus j'avance dans la vie et plus je t'aime, tu es le commencement et la fin de mon moi. J'attends tout de toi et mon âme te rapporte tout. Tu es mon bien-aimé rayonnant et divin.

Guernesey, 2 décembre 1866, dimanche, 7 heures et demie du matin.

Bonjour mon grand adoré, bonjour, sois béni. Je souris ce matin à cette date conspuée de tous les honnêtes gens : DEUX DÉCEMBRE, parce que pour moi seule c'est une date de bonheur. Si ma reconnaissance est une offense envers l'humanité et la civilisation, j'en demande humblement pardon à Dieu et aux hommes. Je suis tourmentée de la pensée que tu n'as peut-être pas bien dormi et de la crainte que ta POINTE ne devienne CLOU. Si je pouvais être rassurée sur ces deux inquiétudes, je serais bien heureuse ce matin. Malheureusement je ne serai fixée là-dessus que bien tard, quand tu viendras baigner tes chers yeux. Tes yeux me font penser à ceux de ta pauvre femme, il me semble que si on n'avait pas la certitude de les guérir, on ne la retiendrait pas si longtemps à Paris, loin de sa famille, en hiver.

Le désir que j'ai qu'elle recouvre entièrement la vue dont elle a fait si noblement et si admirablement usage dans son beau livre : « *Victor Hugo raconté* », fait que je regarde l'ajournement de son retour ici comme un bon présage pour sa guérison prochaine. Je le demande à Dieu avec amour.

Guernesey, 1er janvier 1868, mercredi matin, 8 heures.

Je te remercie, mon grand bien-aimé, de me mettre de moitié dans ta prière à Dieu quand tu lui demandes de ne pas nous séparer ni dans la vie, ni dans la mort. C'est ma prière de tous les instants, l'aspiration de mon cœur et la foi de mon âme. Je ne suis pas une femme *dévouée*, mon sublime bien-aimé, je suis une femme qui t'aime, qui t'admire et qui te vénère. Vivre près de toi, c'est le paradis, mourir avec toi, c'est la consécration de notre amour pour l'éternité. Je veux vivre et mourir avec toi. Je le demande à Dieu comme tu le lui demandes. J'espère qu'il nous exaucera tous les deux.

Je sens comme toi, mon cher bien-aimé, que nos deux chères âmes planent au-dessus de nous, qu'elles veillent sur nous et qu'elles nous bénissent. Je les associe à toutes mes pensées, à toutes mes douleurs et à toutes mes joies et je mets ma prière sur leurs ailes pour qu'elles la portent aux pieds de Dieu. Je les bénis comme elles me bénissent, avec ce que j'ai de plus doux et de plus saint et de plus sacré dans l'âme. Je m'interromps presque à chaque ligne pour relire mon adorable petite lettre que je sais pourtant déjà par cœur, je la baise, je lui parle, je l'écoute et puis je recommence et je t'adore.

Guernesey, 29 janvier 1868, mercredi, 8 heures du matin.

Je t'ai vu mon grand bien-aimé, je suis tranquille pour ta nuit autant que je peux l'être d'après mon calcul et nos conventions sur la signification de ton lever plus ou moins matinal. Je t'ai vu, quelle joie et quel bon présage pour

toute la journée ! il m'a semblé même que tu as porté ta main à tes lèvres, en regardant de mon côté, ce qui m'a fait tressaillir de bonheur. Que de baisers réels je t'ai envoyés séance tenante pour ce baiser présumé ! Mais, sois tranquille, je te les redemanderai tous; telle est ma générosité.

Je commence à me faire à l'idée de voir massacrer ce pauvre grand *Hernani* sous mes yeux, vendredi prochain et puisque ta gloire est tirée, je veux en boire ma part, ne fût-elle que lie, ici.

Quant à Suzanne, elle est déjà ivre de bonheur à la pensée de revoir *Hernani*...

Avec ce nom fatal je n'en ai pas fini !

Tel est son chic de mémoire. Le petit Griffon risque son salut, tout bonnement, avec un empressement digne du paradis... du théâtre Royal de Guernesey. Moi je t'adore au septième ciel, sur la terre et autres lieux.

Guernesey, 7 mai 1868, jeudi matin, 7 heures.

Cher bien-aimé, je suis un peu moins tourmentée depuis que je t'ai vu et que j'ai échangé des yeux mon baiser pour le tien ; et cependant je sais que tu n'as pas bien dormi, je sens que tu souffres, que tu es triste et malheureux. [1] Je demande à Dieu de te rendre au plus vite le bonheur sous la vraie forme d'un petit Georges charmant, souriant et lumineux, en attendant, je le prie de faire de mon amour le baume qui calme ta blessure, jusqu'au jour de la résurrection du doux enfant que tu pleures. J'espère qu'il m'entendra et qu'il m'exaucera dans tout ce que je lui demande pour toi et que tu sens déjà en toi un peu de calme et de consolation. Quand tu écriras à tes deux chers fils, Charles et Victor, n'oublie pas, je te prie, de les remercier pour moi du cher petit portrait dont la mort semble avoir augmenté

[1] Victor Hugo venait de perdre son premier petit-fils.

encore la beauté en la transfigurant. Dis-leur que je les aime et que je pleure toutes leurs larmes.

Je t'adore, mon grand, mon vénéré, mon sublime éprouvé.

Guernesey, 18 juin 1868, jeudi matin, 6 heures et demie.

Bonjour, mon cher bien-aimé, bonjour, je t'adore et j'ai bien dormi. Etes-vous content Monsieur ? moi, pour que je sois contente de vous, il faut que vous me rendiez la pareille du tout au tout, le pouvez-vous ?

J'ai déjà fait ce matin mes douces et pieuses stations devant ton portrait, celui de petit Georges et celui de ma petite Claire. C'est toujours par là que je commence ma journée, même avant d'ouvrir mes fenêtres, et c'est aussi par là que je la finis avant de me coucher. Dieu seul est dans la confidence de tout ce que je demande à ces chères âmes et j'espère qu'il l'approuve et qu'il nous bénit tous au ciel et sur la terre. Le premier de tous mes vœux. tu le connais, car c'est aussi le tien : MOURIR ENSEMBLE ET REVIVRE ENSEMBLE. J'espère qu'il sera exaucé, en attendant je tâche de me tenir au plus près de ton cœur et de ton âme, pour que le même souffle nous emporte enlacés l'un l'autre.

Bruxelles, 2 août 1868, dimanche, 7 heures et demie du matin

Toujours et plus que jamais bonne nuit, mon cher bien-aimé, puisse-t-il en être de même pour toi. J'ai été bien fière et bien heureuse de notre promenade en commun, hier au soir, avec toi et avec ta famille, tout en étant un peu préoccupée et gênée. Je te demande la permission de ne plus l'accepter dans ces conditions-là. Dans le cas où elle se représenterait ce qui est douteux, je crois que, par bon goût et par discrétion, je dois toujours me tenir à l'écart de vos effusions familiales, en ne m'y associant que de loin et dans mon for intérieur. Cette opinion ou ce scrupule, comme tu voudras l'appeler, je ne pouvais pas t'en faire part devant tes chers enfants, voilà pourquoi j'ai

accepté d'être des vôtres, me réservant d'appeler ton attention sur l'inconvénient qu'il y aurait pour moi à ce que cela se renouvelle. Je pense que tu seras du même avis que moi et que tu m'approuveras de sacrifier mon bonheur à vos tendres et doux épanchements intimes.

Bruxelles, 26 août 1868, mercredi, 8 heures et demie du matin.

Mon pauvre bien-aimé, je prie Dieu de t'épargner ainsi qu'à tes chers enfants, le malheur qui vous menace en ce moment dans la vie de ton angélique et adorable femme. J'espère, j'espère, j'espère. Je prie, je t'aime, j'appelle à son secours et au tien tous nos chers anges de là-haut. Je prie Dieu de faire deux parts égales des jours qui me restent à vivre pour les ajouter à ceux de ta sainte et noble femme. Mon cher bien-aimé, j'ai le cœur navré, je souffre tout ce que tu souffres en ce moment, augmenté de tout mon amour pour toi. Je ne sais que faire de moi, je voudrais aller te trouver, je voudrais prendre ma part des soins que tu donnes à ta pauvre malade, mais le respect humain m'arrête et mon cœur se serre de plus en plus. Il n'y a qu'un moment que Suzanne est revenue de chez toi et déjà j'éprouve le besoin de l'y renvoyer avec l'espoir qu'elle me rapportera des nouvelles moins inquiétantes que celles de tout à l'heure. Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de nous, faites que nos angoisses se changent en joie.

Bruxelles, 27 août 1868, jeudi.

Cher bien-aimé, devant cette âme[1] qui voit mon âme en ce moment, je renouvelle le vœu sacré que j'ai fait, la première fois que je me suis donnée à toi, de t'aimer dans ce monde et dans l'autre tant que mon âme existera, sûre que je suis d'être approuvée et bénie dans mon amour, par ce grand cœur et ce grand esprit qui vient de nous devancer, hélas ! dans l'éternité.

[1] Mme Victor Hugo venait de mourir.

Bruxelles, 28 août, vendredi soir, 5 heures et demie.

Mon âme et ma pensée sont avec toi et avec ta chère morte. Je suis triste et navrée, non pour cette angélique et sublime femme qui resplendit maintenant dans le monde des âmes, pendant que nous la regrettons ici, mais pour toi, mon grand éprouvé, dont elle était la sainte et digne compagne, mais pour tes chers enfants dont elle était l'orgueil et la joie, mais pour moi dont elle était la réhabilitation délicate et discrète.

Mon cœur est traversé par toutes vos douleurs, mes pauvres affligés, et j'ai dans mes yeux toutes les larmes de vos yeux. Cher adoré, je prie ta femme de te donner tout le courage dont tu as besoin. Que son souvenir te reste doux, charmant et bienfaisant comme l'était son exquise personne vivante. Je te confie à elle comme je me confie à toi, et je vous bénis tous les deux.

Bruxelles, 28 août 1868, vendredi matin, 8 heures.

C'est sous la protection de ta chère âme que j'ai mis ton sommeil, cette nuit, mon pauvre cher bien-aimé, en la priant d'écarter de tes rêves tous les souvenirs douloureux de la lugubre journée d'hier. J'espère qu'elle m'a entendue et que tu as bien dormi. Désormais, c'est à ce doux et glorieux témoin de ta vie en ce monde, et maintenant ta radieuse protectrice auprès de Dieu, que je demanderai pour toi la paix et le bonheur dont tu as besoin pour achever les grands travaux humanitaires auxquels tu t'es dévoué. Que Dieu la bénisse et te bénisse comme je la bénis et te bénis.

Plus je pense au triste voyage de ce soir[1], plus je sens que je dois m'abstenir d'en faire partie. L'hommage pieux de mon cœur, envers cette grande et généreuse femme, ne doit pas s'exposer à être mal interprété par des indiffé-

[1] L'enterrement de Mme Victor Hugo

rents ou des malveillants. Encore ce dernier sacrifice à la malignité humaine pour avoir le droit de nous aimer ensuite à ciel ouvert, n'est-ce pas mon cher bien-aimé ? et puis que rien jamais ne nous sépare ici-bas, ni là-haut, tel est mon vœu ardent.

Bruxelles, 2 octobre 1869, samedi matin, 8 heures.

E finita la musica, celle des yeux, mais pas celle de mon cœur qui chante plus haut et plus tendrement encore aujourd'hui qu'hier, si c'est possible. Quel beau voyage ! quel bon amour ! quel bonheur ! J'avais presque peur d'y dépenser toutes mes forces, toute mon admiration et toute mon âme. Heureusement toute cette dépense se résume en un FORT TOTAL de bonheur qui, loin d'appauvrir ma vie, l'enrichit à tout jamais. Merci à toi à qui je le dois, merci encore et amour toujours.

Je crois que je déraisonne un peu, mais cela m'est égal. La nature déraisonne bien autrement encore dans sa passion pour Dieu, et la chute du Rhin doit faire de fières éclaboussures sur le bon sens de la berge et la placidité de la pierre. Tant pis, cela vous apprendra à me rendre trop heureuse et à vous faire trop aimer par une pauvre bébête comme moi. Je me fais une fête d'aller vous voir tous aux Barricades[1] tantôt et d'avance j'embrasse de l'âme petit Georges et mademoiselle sa sœur. Toi je t'adore, je ne te dis que ça.

Guernesey, 1er fevrier 1870, mardi, 2 heures après-midi.

Depuis que je t'ai vu, mon cher grand bien-aimé, je me sens tout à fait mieux. Ton sourire a achevé de me guérir. Je ne sais pas si c'est une illusion de mes yeux et de mon cœur, mais il me semble en ce moment sentir le souffle du printemps. Peut-être cela tient-il à l'approche de l'anni-

[1] V. Hugo habitait chez son fils, Charles, 4, place des Barricades à Bruxelles.

versaire de la première représentation de *Lucrèce Borgia*, qui sera fêtée et acclamée demain soir comme elle l'a été il y a trente-sept ans par le public enthousiaste. Le Bonaparte aura beau faire demain contre cette admirable pièce, il en sera pour sa cabale policière. Mais je crois qu'il n'osera même pas se risquer dans cette infâme tentative. Je voudrais être à samedi pour en avoir le cœur net. En attendant je t'aime en princesse Negroni.

Guernesey, 14 février, lundi matin, 8 heures et demie.

Bonjour mon cher bien-aimé, bonjour à tous les degrés Réaumur... les plus chauds, voire même les plus sibériaques. As-tu mieux dormi cette nuit que l'autre, mon cher grand petit homme ? As-tu eu moins froid ? Comment vas-tu ce matin ? C'est bien long d'attendre jusqu'après une heure après-midi pour savoir tout cela. Je tâche de prendre patience en m'occupant de toi. J'ai déjà choisi tes deux œufs, mis de l'eau neuve dans ta cuvette et une serviette immaculée sur ton assiette. Suzanne est en train de faire ton café, qui embaume toute la maison, pendant que je fais courir mes vieilles pattes de mouche goutteuses te porter ou plutôt traîner jusqu'à tes pieds toutes ces tendres inepties de mon cœur. Je m'y prends de bonne heure comme tu vois, pour être sûre qu'elles n'arriveront pas en retard.

Guernesey, 21 juillet 1870, jeudi matin, 6 heures.

Saint Victor me tire doucement par la manche pour me dire que c'est aujourd'hui ta fête dans le calendrier, mais je lui réponds de ma plus douce voix que c'est toujours ta fête dans mon cœur, ce qui n'a pas l'air de l'étonner, encore moins de le fâcher.

J'avais envie, à cette occasion, de descendre dans mon jardin, pour y cueillir un bouquet, mais je me suis ravisée, pensant que c'était inutile, puisque Dieu y a déjà pourvu depuis deux ans, en te donnant les deux plus ravis-

santes fleurs humaines qu'on puisse trouver sur la terre et rêver au ciel. Donc mon cher grand, ineffable et doux adoré, mon compliment se borne à ma *restitus* des grands jours. Puisses-tu ne pas la trouver trop longue et me la pardonner.

J'espère que les nouvelles d'aujourd'hui ne contrasteront pas trop avec ta petite fête familiale. C'est bien le moins que messieurs les empereurs nous laissent tranquilles, au moins une fois dans l'année. Au reste, je doute que les bateaux puissent venir aujourd'hui, car le brouillard est encore aussi épais ce matin qu'hier. A ce propos, comment s'est trouvée ta jambe ? Je craignais qu'elle te fît mal, malgré ton air fringant et dégagé. Je saurai cela tantôt quand je te verrai. Quant à moi, à ma douleur de dent près, je suis assez contente de moi, je désire que tu aies la même opinion de ta très humble, très tendre, très fidèle et très adorante,

JUJU.

Guernesey, 18 août 1870, vendredi matin, 5 heures.

A tout hasard, je t'envoie mon bonjour, en souhaitant, mon cher bien-aimé, que tu dormes assez fort pour ne pas l'entendre. Voilà tant de nuits que tu dors mal et peu qu'il serait juste que cette nuit ait été longue et bonne. Quant à moi, je n'ai presque pas dormi, mais ça m'est égal et surtout cela ne m'étonne pas, puisque c'est mon habitude. Ce à quoi je sens que je ne m'habituerai jamais, ce sont les périls de toutes sortes que tu vas affronter en allant à Paris : depuis la perte de ta santé jusqu'à la perte de ton amour pour moi, c'est-à-dire la mort de mon âme. Je pense avec effroi aux tortures de toute espèce que je vais retrouver là et mon courage recule et demande grâce d'avance. J'ai lutté toute la nuit contre la coupable pensée de déserter mon poste lâchement, avant même d'avoir vu l'ennemi, non pas celui qu'on combat à feu et à sang, mais celui qui vous tue avec un sourire. Mais je n'ai pas le cou-

rage de ma lâcheté, j'aime mieux souffrir mille morts dans l'espoir de te préserver peut-être d'un danger. Il faut à tout prix que tu vives, que tu achèves glorieusement ton œuvre et que tu sois heureux n'importe avec qui, n'importe comment. Mon devoir est de m'y dévouer quoiqu'il arrive. Tant pis ou tant mieux pour moi si je succombe à la tâche. Te servir et t'aimer voilà ma mission en ce monde, le reste ne me regarde pas.

20 juillet 1871, jeudi matin.

C'est ta fête aujourd'hui, mon cher grand bien-aimé, d'autres que moi te la souhaiteront avec des fleurs, avec de la musique, avec des paroles admiratives, reconnaissantes et émues, mais personne plus que moi ne t'aimera, ne te bénira et ne t'adorera comme tu mérites d'être aimé, béni et adoré !

J'espère que cette fête aujourd'hui sera le commencement d'une nouvelle année moins sinistre et moins douloureuse que l'autre et que tes chers petits-enfants te donneront autant de joie et de bonheur que tu as eu de tristesse et de malheur. Je te dis cela en hâte, comme je peux, avec l'émotion de mon vieux cœur et les tressaillements de mon âme. A ce moment de mon *gribouillis*, j'entends que tu m'appelles et j'accours vers toi comme au premier temps de mon amour.

Je baise tes cheveux, tes yeux, ta bouche, tes mains. Je t'adore.

Paris, 18 janvier 1872, jeudi matin, 10 heures un quart.

Bonjour mon grand et vénéré adoré, bonjour. Je baise une à une toutes les déchirures de ton cœur en priant Dieu d'atténuer les plus cuisantes. Je lui demande de me donner la force de t'aider à porter jusqu'au bout ta lourde croix. Je lui demande, surtout, de me donner ce qui manque à ma nature, hélas ! c'est-à-dire la douceur infinie sans laquelle le dévouement le plus absolu reste inefficace.

Depuis avant-hier, mon pauvre sublime martyr, j'ai le cœur navré en pensant au nouveau coup qui vient de te frapper et je pleure sans pouvoir me retenir. Dieu, qui t'a donné le génie, te fait expier cruellement cette faveur en remplissant ta vie de toutes les douleurs de l'humanité. Mon bien-aimé, je te prie de me dire en quoi je peux te servir. Tout ce que tu voudras que je fasse, je m'y emploierai de tout mon cœur et de toutes mes forces.

Je t'aime.

Paris, 26 février 1872, lundi matin, 8 heures.

C'est aujourd'hui ton jour de naissance, mon grand bien-aimé, c'est-à-dire l'anniversaire des anniversaires, fêté au ciel par toutes les grandes âmes des génies qui t'ont précédé sur la terre et béni par moi depuis que je me suis donnée à toi. Nous avions coutume autrefois de le célébrer avec tout ce que l'amour a de plus doux et de plus tendre : baisers, paroles, lignes écrites, tout était mis à contribution pour faire de cette date : 26 *février*, un parfum, une extase, un rayon. Aujourd'hui toutes ces caresses ailées se sont envolées, mais il nous reste l'amour religieux et saint qui convient au mariage sacré de nos deux âmes pour l'éternité. C'est en son nom que je t'envoie mes plus tendres bonjours et que je te prie de me faire savoir comment tu as passé la nuit. J'espère que ta petite infraction au régime ne t'aura pas empêché de dormir. Quant à moi j'ai peu dormi, mais je suis bien ce matin, grâce à l'influence de ce rayonnant 26 février. Je charge petit Georges et petite Jeanne de t'embrasser pour moi autant de fois qu'il y a de minutes écoulées depuis que tu es au monde jusqu'à aujourd'hui. Mon cher grand bien-aimé, sois béni.

Paris, 10 mars 1872, dimanche matin, 7 heures.

Patron Minette et moi, cher bien-aimé, nous t'envoyons notre bonjour le plus frais, le plus guilleret et le plus tendre.

Tu ne saurais croire quel plaisir j'éprouve à me lever de bonne heure et à respirer, faute de mieux, le grand air de Paris. Que serait-ce donc si c'était celui de Guernesey ? D'y penser, l'eau m'en vient à la bouche ! Quel dommage qu'on ne puisse pas décider PETIT GEORGES et PETITE JEANNE à en tâter un peu de ce bon et beau Guernesey ! Un jour viendra, espérons-le, où tout ton monde, grand et petit, sentira le besoin de revoir cette petite patrie. En attendant je me résigne facilement à faire mon bonheur dans Paris. Partout où tu m'aimeras la vie me sera bonne et heureuse. Ainsi, mon adoré bien-aimé, ne te préoccupe de moi qu'à ce point de vue là : mon horizon, mon soleil, ma joie c'est ton amour. Le jour où il me manquerait, je n'aurais plus d'autre besoin que six pieds de terre dans le coin le plus oublié. J'espère que tu as passé une bonne nuit et petite Jeanne aussi. J'attends le moment d'envoyer Suzanne prendre les nouvelles de vous tous. Je t'adore.

Paris, 13 avril 1872, samedi, 2 heures après-midi.

C'est aujourd'hui la journée des soleils : celui du bon Dieu, là-haut, et petite Jeanne chez moi. Je ne sais pas, ou plutôt je sais bien quel est le plus rayonnant des deux, mais je ne te le dirai pas, pour ne pas te donner trop d'orgueil. Quelle belle journée et quelle adorable petite fille ! mais quel regret aussi de ne pas profiter de toutes ces merveilles du printemps, tous ensemble, côte à côte, à pied et en voiture, aux champs et à la ville. Vraiment, je crains que le bon Dieu ne finisse par se fâcher contre nous et qu'il ne prononce lui aussi le fameux : IL EST TROP TARD, quand nous nous aviserons de vouloir prendre part à la vie, au soleil, au bonheur. Le terrible, c'est que nous serons punis par où tu auras péché, sans distinction d'innocence et de complicité, car telle est la justice distributive divine qui ressemble beaucoup à celle des hommes. Quant à moi, je proteste dans mon coin contre tout et contre tous ; ça

n'avance à rien qu'à faire passer le temps dans une douce bisque qui ne fait de mal à personne et qui ne m'empêche pas de t'adorer.

Paris, 25 mars 1872, dimanche matin, 8 heures.

« Pourquoi faites-vous des prêtres quand vous en avez parmi vous ? »

C'est la question que poseront ce matin tous ceux qui, comme moi, auront lu ton sublime discours à l'assemblée, le 5 avril 1850. Ce cri d'humanité, de raison, de pitié et de tendresse, que tu poussais il y a vingt-deux ans, retentit encore aujourd'hui dans la conscience humaine plus grand, plus fort, plus terrible et plus lamentable, si c'est possible, qu'il y a vingt-deux ans, quand tu l'as fait entendre pour la première fois. Quant à moi, j'en suis toute bouleversée d'admiration et d'adoration, comme si je venais d'entendre la parole de Dieu même. Que c'est beau ! que c'est bon ! que c'est grand ! que c'est sublime ! que c'est divin ! quelle messe vaut cela ? Je ne connais rien dans les Evangiles qui puisse lutter de douceur, de générosité et de clémence avec cet adorable discours que je vais relire tout à l'heure pieusement et à genoux, en baisant la terre à chaque mot, pendant que mes deux pauvres servantes liront de leur côté l'Evangile orthodoxe de l'Eglise catholique.

Paris, 28 décembre 1872, dimanche matin, 10 heures et demie.

Mon pauvre bien-aimé, tu ne seras pas seul aujourd'hui à monter ton calvaire. Tous ceux qui pensent avec ta pensée, et le nombre en est grand, tous ceux qui souffrent de ta douleur, tous ceux qui espèrent en Dieu comme toi, tous ceux qui comme moi te vénèrent, t'admirent, t'adorent et te bénissent seront là pour t'empêcher de tomber sur les genoux et pour soutenir ton courage jusqu'au bout de la douloureuse et suprême station. Cher bien-aimé, bénis-moi comme je te bénis.

Guernesey, 1er janvier 1873, mercredi matin, 8 heures et demie.

Cher grand bien-aimé, il y a déjà bien longtemps que mon cœur a pris l'initiative de ton ardente et sainte prière, puisqu'elle date du premier jour où je me suis donnée à toi. Depuis, je n'ai pas passé un jour, pas une heure, pas une minute, sans la redire à Dieu et à nos chers anges qui en témoigneront à l'heure suprême de notre éternité. Aussi, mon adoré, c'est avec une religieuse fidélité que je répète le mot à mot de ma prière divinement formulée par toi :

« O Dieu, faites-nous vivre ensemble à jamais ! Exaucez-le en moi, exaucez-moi en lui. Faites qu'il ne manque à aucun jour de ma vie et à aucun instant de mon éternité. Faites que je sois à jamais, dans cette vie et dans l'autre, utile et aimée. Utile au bien-aimé, aimée par lui. Sauvez-nous, transfigurez-nous, unissez-nous ! »

Sans nous être entendus, mon cher bien-aimé, nos deux âmes disaient la même prière tous les jours et presque au même moment. Nous la redirons désormais avec encore plus de ferveur, sachant que chacun des mots de cette sublime prière nous lient l'un à l'autre encore plus étroitement si c'est possible. Ta foi est ma foi et ton espérance la mienne. J'associe à toutes mes pensées, et le plus possible à toutes mes actions, le souvenir de nos chères âmes de là-haut. Je les prie de veiller sur toi, sur petit Georges et sur petite Jeanne, ainsi que sur leur mère et sur ton cher Victor. J'espère qu'elles obtiendront de Dieu tout le bonheur que tu mérites et toutes les bénédictions dont ils ont besoin. Je me confie à Dieu et à elles. Je prie et je t'aime avec adoration.

Guernesey, 17 février 1873, lundi matin, 7 heures 20.

Cher adoré, j'ai répondu à tous tes petits signes de tendresse et d'amour tout à l'heure avec le même ravissement et avec la même ardeur qu'il y a quarante ans à la même date et à la même heure. Tu te souviens que je t'envoyais



VICTOR HUGO ET JULIETTE DROUET ENTOURÉS DE PARENTS ET D'AMIS

D'après une photographie appartenant à M. A. Blaizot.

des baisers et que tu te retournais à chaque pas pour me les rendre. Quarante ans ont passé sur cette première extase et cependant je la retrouve aujourd'hui aussi vivante et aussi radieuse en moi que dans le premier moment où je l'ai éprouvée. Le décor a changé et j'ai revêtu le travestissement de la vieillesse, mais mon cœur, mais mon âme, sont restés jeunes et t'adorent comme le premier jour où je me suis donnée à toi. En attendant le jour de la suprême transfiguration, je continue à t'aimer avec la foi que j'ai en Dieu et je confie cet amour à la garde de nos chères âmes pour qu'il n'en soit rien dérobé ni perdu par ta faute ou par la mienne. Depuis hier, j'ai lu et relu les adorables lignes que tu as écrites sur mon livre rouge. Je les aurais déjà usées à force de les baiser, si je ne me rationnais pas, et pour que les autres n'en soient pas jalouses, je les ai relues et baisées et rebaisées comme je fais chaque fois que tu en ajoutes de nouvelles. Cette tendre et pieuse formalité accomplie, je referme à regret ce cher et précieux livre jusqu'à ce que tu le rouvres toi-même, ce qui ne se fera pas longtemps attendre puisque le mois de notre amour est aussi celui de ta naissance, plus lumineuse et plus utile et plus heureuse encore pour le genre humain que celle du Christ. Et dans une ère prochaine, on datera de Victor Hugo, comme on date encore de Jésus. Je baise tes pieds et je t'adore.

Paris, 27 septembre 1873, samedi matin, 6 heures trois quarts.

Cher, cher bien-aimé, depuis ces horribles huit jours passés dans le désespoir des damnés, c'est le premier jour aujourd'hui, où, en même temps que mes yeux, ma bouche, mon cœur, mon âme, s'ouvrent pour regarder Dieu, pour te sourire, pour te prier, pour te bénir. Cet horrible rêve est donc fini ! c'est bien vrai que tu m'aimes, que tu n'aimes que moi, que ta vie est faite de la mienne, comme la mienne de la tienne. Nous ne nous quitterons plus jamais, ni ici, ni ailleurs, je t'aimerai tant et à mailles si serrées que rien

de mauvais ne pourra passer entre ton cœur et le mien. L'amour partagé, c'est la soudure de deux âmes, rien ne peut les séparer que l'infidélité. Dieu lui-même, s'il le voulait, ne le pourrait pas, car l'amour à deux c'est l'invincible puissance contre toutes les forces réunies. Aimons-nous mon adoré, aimons-nous, aimons-nous et que cette cruelle épreuve soit le gage de l'indissolubilité de nos deux âmes pour l'éternité.

Je t'adore.

Paris, 16 octobre 1873, jeudi soir, 4 heures.

Il y a des choses qui ne se prouvent pas, mon cher bien-aimé, et qui se sentent mieux qu'avec tous les témoins et toutes les enquêtes possibles, c'est l'amour vrai, sans bornes et incorruptible ; c'est la trahison impitoyable, permanente et lâche de la femme pour l'homme, de l'homme envers la femme et vice-versa. Lequel de nous deux a le droit de prendre Dieu à témoin de son amour, lequel de nous deux doit s'avouer coupable dans son for intérieur ? Dieu le sait et c'est à lui que je m'adresse dans cet infernal débat de ton amour et du mien toujours remis en question. J'ai l'âme affolée à ce point de ne plus rien distinguer entre toi et moi. Tout ce que je sais, c'est que je ne résisterai pas longtemps à ce conflit sans cesse renaissant de mon pauvre vieil amour aux prises avec les jeunes tentations qui te sont offertes, quand, peut-être, tu ne les recherches pas, ce qui n'est rien moins que prouvé. Hélas ! tout ce que je sais, et Dieu sait que je ne mens pas, c'est que dans cette nouvelle et douloureuse épreuve il y a des choses que toi et moi seuls connaissons et qu'on n'a pas pu deviner. Maintenant, je te pardonne parce que je veux que Dieu te pardonne aussi, lui, qui a seul le droit de punir et le pouvoir de me délivrer au plus vite de cet enfer terrestre où mon pauvre cœur est mis à la torture. Je lui demande de t'épargner toutes les souffrances que j'endure et de te rendre les serments imprudents et sacrileges faits sur la vie de ton fils malade.

Paris, 18 novembre 1873, mardi midi.

Cher bien-aimé, je ne veux pas te faire une scie de tes bonnes fortunes, mais je ne peux pas m'empêcher de sentir que mon vieil amour fait une triste figure au milieu de toutes ces cocottes à plume et à bec que veux-tu, répétant à qui mieux mieux leur gloussement familier : Pécopin, Pécopin, Pécopin, pendant que mon pauvre pigeon emblématique s'épuise à roucouler : Bauldour, Bauldour, Bauldour. Voilà longtemps que la chasse fantastique dure sans que tu en paraisses lassé ou découragé. Quant à moi, j'aspire au repos, sinon dans la vie, puisqu'il paraît que cela n'est pas possible pour moi, du moins dans l'immobilité de la mort qui ne peut pas m'échapper longtemps au train dont je vais. En attendant je te demande la permission de m'y préparer dès à présent en donnant congé à mes pauvres pattes de mouche ankylosées. Ce sera toujours ça de gagné ; le reste viendra de lui-même petit à petit et un beau jour nous nous trouverons tout naturellement sur le plateau de l'indifférence ou de la raison, comme il te plaira de l'appeler. A partir d'aujourd'hui je mets la clef de mon cœur sous la porte et je m'envoie promener du côté du bon Dieu.

Paris, 26 décembre 1873, vendredi matin, 11 heures un quart.

Cher adoré, tout sera à souhait dans ta vie et dans la mienne aujourd'hui si ton cher petit Victor a passé, comme je l'espère, une bonne nuit. Je guette avec une inquiète impatience le retour de Mariette pour savoir comment se trouve le cher malade. Mon pauvre bien-aimé, j'ai le désespoir dans l'âme, je viens de voir Mariette qui me dit que ton pauvre enfant est en pleine crise dans ce moment. Je ne sais comment t'annoncer cela, je crois que je n'en aurai jamais la force. On est allé chercher le docteur Sée et Mariette vient de retourner savoir ce qu'il pense de cette mauvaise crise. Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié

de nous. Je retiens ma respiration et mes larmes tant j'ai peur de te dénoncer le malheur qui te menace, mon bien-aimé, mon bien-aimé, comment parer ce coup s'il t'est destiné ? que faire, que dire ? j'ai la tête perdue. Dois-je tout dire ? est-ce une faute de te cacher le malheur imminent qui va briser ton cœur encore une fois ? Je ne sais, mais le courage me manque pour parler comme pour me taire ; je suis au désespoir et je n'ose pas crier. Je souffre ; je t'adore, aie pitié de moi comme j'ai pitié de toi. Aimons-nous devant cette cruelle épreuve comme devant le Paradis entr'ouvert.

Paris, 29 décembre 1873, lundi soir, 5 heures.

Va, mon pauvre bien-aimé, tâche de trouver dans ta promenade solitaire et féconde pour l'humanité un apaisement au tumulte douloureux de ton cœur. Ma pensée te suit pieusement et bénit chacun de tes pas. Ne t'inquiète pas de moi pour les nouveaux arrangements de ta vie. Ce que tu feras est d'avance accepté par moi ; voilà quarante et un ans que ce programme est le mien, il l'est encore et le sera plus que jamais. Pourvu que tu m'aimes comme je t'aime, je tiens Dieu quitte de tout envers moi, et toi aussi. Les observations que je te fais, toujours en dehors de ma personnalité, sont toutes au point de vue pratique, dans ton intérêt et celui de tes chers petits-enfants. Je croirais manquer à mon devoir en te taisant la moindre de mes pensées, qu'elle soit bonne ou mauvaise, insignifiante ou stupide. Je t'aime, je t'adore, corps, cœur et âme.

Paris, 17 février 1874, mardi, midi et demi.

Nous avons aujourd'hui, mon cher bien-aimé adoré, plus et mieux qu'un embarras de charrette autour de notre doux et saint anniversaire. Nous avons le petit tumulte de tes deux adorables petits-enfants auquel nous ne nous attendions pas, mais qui n'en est que plus charmant dans son inattendu ; le comble du bonheur aurait été de pouvoir

les conduire nous-mêmes au fameux cirque connu de petit Georges et rêvé par petite Jeanne, mais le mauvais temps, joint à mon reste de gripperie, me conseille lâchement la prudence. Ça n'est pas sans peine, mon cher adoré, que je t'impose le sacrifice d'une de tes plus précieuses joies et à moi aussi, mais je sens qu'il n'y a pas moyen pour moi de faire autrement. Quant à tes chers petits, leur plaisir n'en sera pas diminué, heureusement. Pourvu qu'ils aient le spectacle de Mossieur et de Madame Polichinelle et de leur auguste famille, peu leur importe avec qui. Cela étant, Mariette suffit de reste pour les piloter vers cette terre promise des Pierrots et des Guignols. Quant à nous, mon cher bien-aimé, j'espère que nos deux âmes, rapprochées l'une de l'autre comme nos deux corps, ne souffriront pas trop de l'absence de ces deux ravissants petits témoins de notre amour. Voici le jeune Pelleport qui traverse la place, j'ai attendu, pensant qu'on l'aurait introduit, mais Henriette, pas prévenue, lui a dit tout de suite que tu travaillais. Il a laissé deux lettres venues au « Rappel », l'une de Camille Barrière, de Londres, l'autre de Jules Lermina, de je ne sais pas où. Tous les deux demandent communication de « *Quatre-vingt-treize* » et moi je demande la continuation de ton amour pendant toute l'éternité. Sois béni, je t'adore.

Paris, 22 février 1874, dimanche soir, 5 heures.

Pendant que tu vas devant toi en pleine liberté, et en pleine inspiration, mon grand bien-aimé, mon âme se traîne derrière toi repentante et te bénissant. Je dis : repentante... de quoi ? de t'aimer trop. Je ne m'en accuse pas, cependant, pas plus que l'arbre qui refleurit en hiver ne s'accuse des fleurs qu'il porte et qui doivent le tuer. Tout ce que je peux faire, c'est de me résigner à mon sort et d'en hâter le dénouement par plus d'amour encore si c'est possible. La question pour moi n'est pas d'ajouter quelques jours de plus aux trop longues années que j'ai déjà vécues, de laisser la place libre aux nombreux et nécessaires chefs-

d'œuvre que Dieu a confiés à ton génie et dont, en dépositaire fidèle, tu auras à lui rendre compte quand il t'appellera à lui. Pour cela il faut que rien ne fasse obstacle à ton inspiration, au contraire, il faut que tout y concourre depuis les rayons du soleil jusqu'aux multiples beautés de la femme que le hasard, le désir et la volonté attirent autour de toi. Moi vivante, c'est bien difficile et j'aurai la folie persistante de vouloir l'empêcher. Moi morte, tout est bien, ta vie s'arrange.

11 heures du soir.

Je t'adore, sois heureux, c'est le but final de ma vie.

Paris, 11 mars 1874, mercredi soir, 7 heures.

Qui n'a pas le cœur de son âge, de son âge a tout le malheur.

Cet épigraphe explique et excuse, dans son cliché laconique, le trouble involontaire que j'apporte dans ta vie en souffrant moi-même comme une damnée. Cependant il ne faut pas que cette folie ridicule continue d'être une gêne et un supplice pour toi. Je veux et je dois m'en corriger et te laisser ta liberté, toutes les libertés, surtout celle d'être heureux quand et comme tu l'entends. Autrement, mon pauvre trop aimé, tu finiras, dans un délai très court, par ne plus pouvoir me souffrir. Je le sais et je m'en fais horreur à moi-même dès à présent. C'est pourquoi je veux prendre à tâche d'éteindre mon cœur, coûte que coûte, pour rendre la paix et le bonheur au tien.

Paris, 4 avril 1874, samedi, 1 heure trois quarts.

Je te remercie, mon grand bien-aimé, d'avoir eu la loyauté de me dire ce matin que tu avais fait de nouveaux vers pour M[me] M... Je te remercie aussi d'avoir eu la bonté de m'offrir de me les lire et de ne les lui envoyer que plus tard. J'avais d'abord accepté cet ajournement, mais en y réfléchissant, j'ai compris que ce qui est *différé n'est pas*

perdu, que je ne gagnerais rien à m'opposer à ta jonction avec cette *statue habitée par une étoile* et que je me donnais tout bêtement le ridicule de l'autruche qui croit éviter le danger en enfonçant sa tête dans le sable. C'est pourquoi, mon grand bien-aimé, je te prie d'agir en toute liberté, en envoyant quand tu voudras les vers dédiés à ta belle inspiratrice. Cette poésie étant tirée, il est tout simple que vous vous en enivriez l'un l'autre, et tant pis pour ma soif. Et d'ailleurs, pour moi, l'infidélité ne commence pas à l'action seulement ; je la regarde comme déjà confirmée par le seul fait du désir. Cela posé, mon cher grand ami, je te prie de ne pas te gêner et de faire comme si je n'étais déjà plus là. Cela me donnera le temps de me reposer de la vie avant de prendre mon élan pour l'éternité. Tâche d'être heureux si tu peux.

Paris, 11 avril, jeudi matin, 7 heures.

Permettez, mon grand bien-aimé, que je vous envoie mes soixante-dix ans, tout frais éclos ce matin. Faites-leur bon accueil à ces bons vieux tout flambants d'amour pour vous comme s'ils étaient nés d'hier seulement. Je charge petite Jeanne de vous embrasser pour moi soixante-dix millions de fois aujourd'hui ; pas un baiser de moins, quelques-uns en plus. J'espère que petit Georges n'a plus saigné du nez depuis hier et qu'il a eu comme vous tous une très bonne nuit. Quant à moi j'ai dormi comme un loir et je me porte de charme ce matin. Je me sens une verve de jeunesse qui tient probablement aux soixante-dix printemps que j'ai absorbés résolument et sans faire la petite bouche. Le ciel, lui-même, se mêle de la partie en versant sur eux le dessus de son panier de soleil. Donc, vive l'amour pour nous, d'abord, car un peu d'égoïsme ne gâte pas le bonheur, celui-là surtout, et vive l'amour pour tous ceux que nous aimons. Sois béni, mon grand bien-aimé, dans tous ceux que tu aimes. Je t'adore.

Paris, 7 mai 1874, jeudi soir, 10 heures trois quarts.

Cher, cher, cher bien-aimé, la séparation que je redoutais à l'égal d'un malheur est maintenant un fait accompli. Dieu fasse que ce ne soit pas le commencement de la fin de tout bonheur pour moi dans un délai très court. J'ai le cœur rempli de tristes pressentiments. Cet étage qui nous sépare est comme un pont rompu entre nos deux cœurs et sur lequel ne peut plus passer aucune joie ni aucune espérance, désormais. Je ne me fais aucune illusion ; à partir de ce soir, toute intimité cesse entre nous, et mon doux horizon d'amour est à jamais fermé. Je tâche de me donner du courage en pensant que le bonheur que je perds, tu le gagnes dans tes deux chers petits-enfants. Je me dis que cette compensation doit me suffire et cependant je suis au désespoir et je me retiens pour ne pas pleurer à sanglots, comme pour un malheur irréparable qui me serait arrivé dès la première marche que tu as franchie tout à l'heure. Je me suis trop vite habituée à un bonheur qui ne m'était prêté que pour bien peu de temps. Mais quelque court qu'il ait été, je le bénis et je prie Dieu de faire de mes regrets et de mon chagrin présent un avenir de joie, de baisers et d'extase pour toi et pour tes deux petits anges.

Paris, 21 juin 1874, dimanche matin, 9 heures et demie.

J'espérais que rien ne viendrait troubler le recueillement de ce triste anniversaire et je comptais sur la protection des anges de la mort pour me défendre des agressions des témoins de la vie. Hélas ! je me suis trompée, car jamais tentative plus audacieuse et plus cynique n'a été dirigée contre mon repos. On dirait que ce qui reste de mon pauvre cœur est le point de mire de toutes les flèches de ces chasseresses du vice et des honteuses aventures ; quant à moi, je me déclare vaincue sans combattre et avant que ma pauvre raison ne s'éteigne tout à fait, je veux mettre

à l'abri, bien loin des tournois de galanterie dont tu es le héros glorieux et heureux, mon amour désespéré et broyé.

JULIETTE.

5 heures.

Tu ne veux pas que je m'inquiète, tu ne veux pas que je déserte un combat pour lequel je n'ai plus d'armes, cela est plus généreux que sage, car ce qui s'est produit aujourd'hui s'était produit hier et se reproduira demain et je n'ai plus de force, ni physique ni morale. Ce martyre de Sisyphe qui remonte tous les jours son amour au plus haut du ciel et qui le sent tomber chaque jour sur son cœur, de tout son poids, me fait horreur et je préfère mille fois la mort tout de suite à cet épouvantable supplice. Aie pitié de moi, laisse-moi partir, j'irai où tu voudras, le lieu m'importe peu. Ne t'expose pas et ne m'expose pas à quelque terrible coup de tête ! Je te le demande au nom de ta fille et de la mienne. Je te le demande au nom de ton cher petit Georges et de ta chère petite Jeanne. Laisse-moi me remettre de tous ces assauts réitérés, je t'assure que c'est le seul remède possible et peut-être capable de me guérir que celui-là ! Tu ne t'apercevras presque pas de mon absence ; les petits enfants de ton sang et ceux de ton génie, et le reste, combleront facilement le petit vide de mon absence, pendant ce temps-là je me calmerai, je me résignerai, je guérirai peut-être et, dans tous les cas, ce sera le repos pour toi comme pour moi. Je t'assure mon grand bien-aimé, mon trop aimé, que tu t'en trouveras bien, je t'en supplie, laisse-moi essayer. L'excès de l'amour comme l'excès de la santé, c'est la souffrance et la mort. L'âme a sa pléthore comme le corps, la mienne étouffe de son trop-plein. Laisse-moi essayer de l'alléger un peu dans la solitude et dans la contemplation de notre bonheur passé. Je t'en prie, je t'en supplie, je te le demande au nom de tous ceux que tu regrettes et que tu aimes

Paris, 8 juillet 1874, mardi soir.

Cher bien-aimé, je viens de lire et de copier tes admirables vers *à une immortelle*[1] et j'en suis éblouie et émue jusqu'au fond de l'âme ; ce qui ne m'empêche pas d'y sentir comme une pointe aiguë qui me perce le cœur de part en part. Sois sûr, mon grand bien-aimé, qu'il n'y a pas de petites infidélités, pas plus au ciel que sur la terre, et que la pauvre étoile, amoureuse du soleil, souffre autant d'un rayon qui, *en passant, sur une fleur se pose*, que la pauvre âme d'ici-bas souffre du regard de l'homme qu'elle adore, arrêté sur une autre femme, fût-ce même une passante de la rue. Il n'y a pas de cuirasse, fût-elle en diamant, pour protéger le cœur contre la jalousie, et pas de distance assez grande, fût-elle du ciel à la terre, pour en préserver l'étoile. L'amour, étant d'essence divine, n'admet aucun alliage terrestre ni céleste ; tout ce qui n'est pas lui est un blasphème, une malédiction et un souffle de l'enfer. Je demande à Dieu d'avoir pitié de l'étoile là-haut et de moi ici-bas. Je t'aime.

Paris, 28 juillet 1874, mardi matin, 8 heures.

J'ai cru remarquer, mon cher bien-aimé, que tu étais triste, ennuyé, hier au soir, en me quittant et j'en ai cherché la cause. Je crois l'avoir trouvée dans ta trop grande bonté pour tout le monde, qui t'attire tout à la fois les noires ingratitudes de ceux-ci et les provocantes importunités de celles-là. De là, les déceptions et les tiraillements de ta vie; mais que faire à cela ? le remède, s'il y en avait un, serait pour ta généreuse et galante nature, pire que le mal. Tu as besoin d'obliger tous ceux qui s'adressent à toi et tu aimes le marivaudage, quel qu'il soit, même de raccroc. De là les dégoûts et les tiraillements de ta vie et de mon

[1] V. *Toute la lyre*, livre VI, XXXI. La pièce est datée du 7 juillet 1874.

cœur. J'ai beau m'appliquer à y devenir indifférente et tâcher de les ignorer, je n'y parviens pas. Et quand bien même j'arriverais à ce triste résultat, tu n'en serais pas plus tranquille, ni plus heureux pour cela, car les tentations se suivent et se ressemblent, au point d'irriter ton désir au lieu de le satisfaire. Tu as beau jeter ton bonheur et le mien dans ce tonneau des Danaïdes, tu ne parviendras jamais à le remplir assez pour y trouver une goutte de ce plaisir dont tu voudrais t'abreuver avidement. Tu n'es pas heureux, mon pauvre trop aimé, je ne le suis pas plus que toi. Tu souffres de la plaie vive de la femme, qui va s'agrandissant toujours, parce que tu n'as pas le courage de la cautériser une fois pour toutes. Moi, je souffre de t'aimer trop. Nous avons, chacun de notre côté, un mal incurable. Hélas ! qui sait si nous ne l'emporterons pas avec nous au delà de cette vie ?

Paris, 16 février 1875, lundi soir 6 heures.

Cher bien-aimé, ta lettre me brûle en m'éblouissant et j'en suis presque confuse, tant je me trouve physiquement au-dessous de ton idéal ; mais quand je regarde en moi-même, mon âme, telle que ton amour l'a faite, j'ai l'orgueil de me croire au-dessus et j'attends sans trouble et sans fausse modestie le moment de te montrer la resplendissante et sainte nudité de mon âme devant Dieu. Jusque-là, mon sublime et divin bien-aimé, il faut fermer les yeux sur la triste réalité de ma personne vieille et malade et attendre avec patience le rajeunissement promis au ciel. Je demande à Dieu de m'accorder autant de jours qu'à toi parce que je ne sais pas comment je pourrais vivre ailleurs une minute sans toi, fût-ce au paradis et même en compagnie de nos saints anges. J'espère qu'il exaucera mon ardente prière et que nous mourrons et ressusciterons ensemble le même jour et à la même heure. Pour cela, j'ai besoin de mettre ma santé d'accord avec la tienne, ce qui est assez difficile, car je suis bien patraque. J'essaye tous les

jours, sans grand succès jusqu'ici, mais je compte sur le printemps pour me donner un petit coup d'épaule qui me permette de remonter sur ma bête et de continuer au pas ma route avec toi. Ce soir, si nous n'avons personne et si Mme Charles nous quitte de bonne heure, je te prierai de me faire faire LE PASSUS [1] avec toi. Je voudrais faire acte de courage et de santé en l'honneur d'aujourd'hui. J'espère que j'y parviendrai. Je t'aime, je te bénis, je t'adore.

Guernesey, 21 avril 1875, mardi matin, 7 heures trois quarts.

Bonjour mon grand, mon bon, mon ineffable et adorable bien-aimé. Sois béni au ciel, par Dieu, comme tu l'es par moi sur la terre. J'espère que tu as aussi bien dormi que moi, que tu ne me gardes pas rancune des impatiences maussades de mon excès de fatigue et que tu ne m'en aimes pas moins pour cela. Cette confiance en ton inépuisable indulgence me redonne du courage pour achever la triste besogne que j'ai à faire ici. La pensée que nous ne reviendrons plus dans ces maisons qui sont les nôtres, où nous nous sommes aimés, où nous avons souffert, où nous avons été heureux ensemble, me serre le cœur comme si j'assistais déjà à nos funérailles. Cette nouvelle brisure faite entre notre doux passé d'amour et le peu d'avenir qui nous reste dans cette vie me rend le présent bien douloureux. Mais je ne suis pas ingrate pour les douces compensations qui nous attendent à Paris avec tes chers petits-enfants, bien loin de là ! Je leur souris et je les bénis d'avance et jusqu'à mon dernier soupir comme les petits anges visibles de ton bonheur et du mien. Je fais force de voile et de rame pour être prête à partir mardi matin. Mon regret est de ne pouvoir tout emporter de ce que j'ai de reliques de notre amour, depuis la terre de mon jardin, jusqu'à l'air que tu respires en ce moment. A ce sujet, j'ai une dernière prière à te faire

[1] Victor Hugo désignait ainsi sa promenade quotidienne à pied. Il disait aussi le *mille passus*.

et pour laquelle je me soumets d'avance à un refus si tu ne trouves pas juste de me l'accorder. Je te demande la permission de donner à Louis[1] les deux splendides dessins de Saint-Paul et du Coq qui m'appartiennent déjà, puisque tu me les as donnés depuis longtemps. Je trouve qu'il y a des souvenirs plus précieux pour un héritier que de l'argent et je désirerais laisser celui-là de ta part à mon brave et digne neveu, si tu y consens. En attendant, j'accepte d'avance, je te le répète, ton refus, même non motivé, car je t'adore.

Paris, 6 juillet 1875, mardi soir, 4 heures et demie.

Je serais bien ingrate, mon cher bien-aimé, si je n'étais pas profondément touchée de ta grande bonté pour moi et de la peine que tu te donnes pour me dissimuler l'embarras que te causent les dernières années de ma vie. Je t'en remercie autant que je t'en suis reconnaissante. Malheureusement, j'ai le cœur si mal fait et l'amour si impitoyable, que loin d'en être satisfaite, j'en souffre dans ce que j'ai de plus fier, de plus délicat et de plus tendre dans l'âme, et il m'est impossible d'accepter le sacrifice que tu fais à mon inflexible susceptibilité. Je t'assure que je souffrirais moins loin de toi, te sachant tranquille et heureux, que de sentir que ma présence est un obstacle de tous les instants à ton travail, à ta liberté, au calme et au doux repos de ta vie. Toi-même, mon pauvre bien-aimé, le premier respect humain franchi, et la douleur inévitable, que te causera comme à moi ce terrible arrachement une fois surmontée, tu me sauras gré d'en avoir eu le triste courage. Je te supplie d'avoir pitié de toi et de moi et de me laisser faire, car tout vaut mieux pour ton cœur comme pour le mien, que de sentir que je ne te suffis plus, et de croire que je suis un obstacle à la grande œuvre de ta vie.

[1] M. Louis Koch, neveu de Juliette Drouet.

Paris, 19 septembre 1875, dimanche, 8 heures et demie.

Et d'abord je t'adore ! Voilà le fond et le tréfond de mon cœur et de mon âme. Le reste n'est que du contre-point plus ou moins cacophonique, comme ce que nous avons entendu hier au soir[1]. Sapristi ! je ne sais pas s'il faut de la vertu, mais ce dont je suis sûre c'est que de la *musique pas trop n'en faut :* l'excès d'opéra est un fier défaut auquel ne résisterait pas la patience d'une huître sur son banc. La corvée a été longue et dure hier, mais je ne la regrette pas en tant qu'architecture, car il est impossible de rien voir de plus monumental et de plus magnifique que l'intérieur de ce théâtre, à partir de la première marche de l'escalier jusqu'au cintre de la salle ! Quel dommage que ce splendide laboratoire de l'art ne serve qu'à distiller splendidement l'ennui le plus épais qui soit donné, je veux dire imposé, à des créatures humaines, sous prétexte de les amuser et de les civiliser ! c'est à se faire naturaliser sauvage ! Heureusement, nous en voilà quittes pour longtemps. Et, pour comble de bonheur, tu trouveras ce matin, deux petites lettres de Georges et de Jeanne, et moi qui t'adore.

Paris, 5 octobre 1875, mardi matin, 7 heures trois quarts.

Bonne nouvelle de tes chers petits voyageurs ! bonjour et bonheur à toi et à moi et vive l'amour ! Le télégramme qui est venu après que j'étais couchée, c'est-à-dire après onze heures, est daté de Gênes et dit qu'on sera après demain chez Mme Ménard et qu'on écrira aussitôt arrivé. En attendant, on t'envoie mille tendresses collectives dont je me permets de prélever ma part, avant d'être bien sûre que ma part y soit incluse. Cette tardive rentrée en France nous promet un retour au logis très prochain ce qui ne me fait aucune peine. J'ai beau regarder matin et soir toutes ces chères petites images, cela ne vaut pas un de leurs baisers, pas une de leurs grimaces ravissantes, pas un de

[1] Le 18 septembre 1875, l'Opéra donnait le *Faust*, de Gounod.

leurs mille cris joyeux qu'on entend tout le long de la journée. Enfin, nous touchons à la fin de notre carême et ce sera notre tour bientôt de les dévorer en chair et en os. En attendant, je continue à mordre à même ton cœur, pour m'entretenir l'appétit.

Paris, 21 novembre 1875, dimanche soir, 5 heures.

Cher bien-aimé, la promesse que tu m'as faite tantôt de m'amener avec toi à Versailles, tous les jours, si tu es forcé de rentrer dans une des assemblées, me remplit le cœur d'une telle joie que j'en fredonne tous mes gais refrains d'autrefois, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Que serait-ce donc, mon Dieu, si quelque heureux événement nous ramenait tous en bloc à Guernesey pour n'en plus sortir... du moins que le plus tard possible. Si ce bonheur nous était servi par Dieu une seconde fois, quelle fête ! quel enchantement ! quel rêve étoilé ! je crois que j'en rajeunirais du coup jusqu'au jour où j'ai reçu ton premier baiser. Heureusement pour la France, Dieu ne se prêtera pas à ce vœu égoïste, mais il me pardonne de le faire, je l'espère, car il ne dépend pas de moi de t'aimer autrement que par-dessus toutes choses au monde. Cela ne m'empêche pas de savoir me contenter de ce qu'il lui plaît de m'accorder de bonheur pourvu qu'il te suffise à toi-même et que tu n'aimes que moi qui t'adore.

Paris, 3 mars 1876, vendredi matin, 9 heures.

Si tu es bien, je suis bien. Si tu as bien dormi, j'ai bien dormi et si tu m'aimes, je t'adore. Les oiseaux sentent déjà l'approche du printemps à en juger par leurs petites poursuites et leurs petits appels amoureux. Moi-même, mon grand bien-aimé, je sens refleurir en moi tous les souvenirs de notre jeune amour et mon vieux cœur battre plus fort en pensant à toi dans ce moment-ci. Comme il doit faire bon s'aimer à Guernesey à ce moment de l'année, pendant que mon petit jardin se remplit de fleurs à ton

chiffre et que la mer chante doucement sous mes fenêtres. Oh ! comme je troquerais de grand cœur Versailles et son palais, son Sénat et ses orateurs vides de cœur comme d'esprit, pour ma petite maison *Hauteville-Féerie* et pour les aboiements honnêtes du Sénat [1] de *Hauteville-House.* Hélas ! vœu superflu. Où tu es attaché, il faut que je t'aime, c'est le sort commun de la femme et de la chèvre, heureuse quand la corde qui les lie est assez longue pour atteindre quelques tendres bourgeons et quelques heures de bonheur. Moi, je tire sur la mienne le plus que je peux pour tâcher de brouter à même ton cœur tout ce qu'il contient d'amour.

Paris, 25 avril 1876, mardi matin, 8 heures.

Cher bien-aimé, je prie Dieu de ne nous séparer jamais en cette vie ni dans l'autre. C'est pourquoi je tiens à ne pas te quitter dans cette foule qui se pressera pour te voir et pour t'entendre au cimetière aujourd'hui. Je sais par expérience que ton enthousiasme va jusqu'à l'imprudence, c'est pourquoi je veux que mon corps s'attache au tien, comme mon âme est soudée à la tienne, afin que ce qui t'arrivera dans cette triste journée m'arrive. Ayant au cœur le même amour, il est juste que nous ayons le même sort. Je voudrais déjà être à ce soir pour être sûre que tout s'est bien passé ! car je crains que le pauvre Louis Blanc, s'il assiste à cette douloureuse cérémonie, ne puisse pas aller jusqu'au bout dans l'état de maladie et de faiblesse où il est. Aussi je ne serai tranquille que lorsque nous serons revenus chez nous. En attendant, je prie Dieu et nos anges, là-haut, de veiller sur toi et de te garder de tout danger. Je te bénis, je t'aime, je t'adore pour l'éternité.

Paris, 26 avril 1876, mercredi matin, 7 heures et demie.

Je te remercie avec une sainte émotion, mon grand bien-aimé, d'avoir un peu pensé à moi dans l'admirable

[1] Nom du chien de Victor Hugo, à Guernesey.

et sublime éloge que tu as fait hier de la douce et noble femme de Louis Blanc. J'en accepte ma part sans fausse modestie parce que je sens que je le mérite et je suis bien heureuse, bien fière et bien reconnaissante de cette dernière apothéose anticipée que tu as faite hier de moi encore vivante devant la fosse ouverte de cette honnête et dévouée femme morte. Je suis sûre que son âme n'en aura pas été jalouse et qu'elle te bénit de là-haut comme je te bénis d'en bas en priant Dieu de son côté, comme je le fais du mien, d'accorder toutes les grâces et toutes les divines consolations à ceux que nous aimons. J'ai lu déjà bien des fois, depuis ce matin, ton adorable discours et quoique je le sache par cœur, mot à mot, j'y découvre chaque fois de nouvelles sublimités. Mon cri d'admiration c'est : Je t'aime ! je t'aime ! ! je t'aime ! ! ! tout mon esprit et tout mon cœur et toute mon âme sont dans ce mot-là : Je t'aime.

Paris, 21 mai 1877, midi.

Cher grand bien-aimé, tu m'écris ce que je t'aurais écrit si je savais écrire. Tout ce que tu sens, je le sens de même ; tout ce que tu crois, je le crois ; tout ce que tu espères, je l'espère. Mon âme est faite de la tienne et ma vie se confond dans la tienne. Je vois Dieu à travers toi que je prie en le priant. Tes tristesses sont mes tristesses et tes joies mes joies. Je suis faite de toi, par toi et pour toi ; la pensée que tu peux courir un danger, dans les tristes circonstances qui menacent la France, me rend toutes les forces de ma jeunesse en même temps que tous les courages. Je trouverais en moi mille vies pour défendre la tienne s'il en était besoin, car j'ai encore avec cela la superstition qui date du premier jour où je t'ai aimé, de croire que mon amour te rend invulnérable. Cette confiance me vient de Dieu qui sait combien et comment je t'aime ? C'est à moi qu'il t'a confié jusqu'à présent en récompense de l'amour sans borne et sans fin que je t'ai voué depuis le premier baiser. Qu'il soit béni et adoré autant que je t'adore et que je te bénis.

Paris, 2 décembre 1877, dimanche soir, 4 heures et demie.

Cher bien-aimé, aujourd'hui comme il y a vingt-six ans, la pauvre France est en proie au même malfaiteur et je te retrouve, lutteur infatigable, sur la même brèche et j'ai au cœur le même amour, la même vénération, la même admiration pour toi qu'il y a vingt-six ans. Et comme il y a vingt-six ans, je me sens capable de tous les courages et de tous les dévouements, y compris celui de mourir pour toi. Mais je doute que ce bonheur me soit donné encore cette fois-ci tant les misérables conspirateurs du coup d'Etat d'aujourd'hui me semblent chétifs pour un tel crime. Je crois qu'ils se borneront à la parodie de la lugubre tragédie de 1851. C'est bien assez, c'est même beaucoup trop pour notre pauvre pays que ce spectacle ruineux et humiliant dont il fait tous les frais. J'espère que nous touchons à un prochain et joyeux dénouement. En attendant, mon grand bien-aimé, soyons prêts à tout événement et serrons-nous au plus près du cœur l'un de l'autre.

Paris, 7 juin 1878, vendredi soir, 2 heures.

Cher bien-aimé, mon âme vibre encore, toute émue de tes doux adieux, pendant que mes yeux s'emplissent de larmes de ne plus te voir et que mon cœur se gonfle de regret de n'avoir pas pu te suivre jusqu'au Sénat comme autrefois. J'ai beau lutter de courage, de souffrance et d'amour, je sens que la vie ne veut plus de moi et que je perds du terrain à chaque minute qui s'écoule. Bientôt, je ne serai plus pour toi qu'un souvenir, hélas! bien mélangé, de bien et de mal, de bonheur et de désenchantement, résultat fatal de l'imperfection de ma nature, et si ce désenchantement doit avoir pour conséquence forcée l'oubli complet de notre amour mutuel en cette vie, je supplie Dieu de me donner à la fois la mort du cœur et celle de

l'âme en me rendant au néant dont je suis sortie. Cette prière exaucée te permettra d'être heureux sans remords dans cette vie et dans l'autre.

Guernesey, 20 août 1878, mardi matin, 5 heures un quart.

Toujours le même tendre bonjour mon grand bien-aimé, et toujours aussi hélas ! les mêmes appréhensions et les mêmes espérances. De là, les mêmes *gribouillis* quotidiens mi-partie chagrins, mi-partie joyeux. La vérité quelle qu'elle soit vaut mieux dans toutes les situations de la vie que la duplicité et le mensonge. On s'aime d'autant plus qu'on s'estime davantage. Les fières prosternations de mon âme devant la tienne s'adressent à l'homme divin que tu es et non à la vulgaire et bestiale idole des amours dépravées et cyniques que tu n'es pas. Ta gloire qui éblouit le monde éclaire aussi ta vie. Ton aube est pure, il faut que ton crépuscule soit vénérable et sacré. Je voudrais, au prix de ce qui me reste à vivre, te préserver de certaines fautes indignes de la majesté de ton génie et de ton âge. Tu sais cela autant et plus que moi et surtout tu le dirais mieux, mais ce n'est pas une raison pour me taire, au contraire, et je te supplie à genoux d'avoir pitié de moi qui t'adore.

Paris, 11 novembre 1878, lundi matin, 10 heures.

Non, mon grand bien-aimé, vous n'avez pas le droit de compromettre votre précieuse santé et de risquer votre glorieuse vie sans nécessité, pour rien. Cet « art pour l'art » ne vous est pas permis et nous nous y opposerons de toutes nos forces, au risque de gêner un peu votre «liberté d'allure». J'en suis fâchée, mais c'est comme ça, prenez-en galamment votre parti ; il y a assez d'hommes inutiles sur la terre, qui peuvent jouer leur vie à pair ou impair, pour que vous soyez obligé de veiller et de garder la vôtre autant de temps qu'il plaira à Dieu de vous la confier pour l'honneur et pour le bonheur de l'humanité tout entière. C'est pour-

quoi, mon cher petit grand homme, je te supplie de ne plus recommencer l'imprudence d'hier au soir, ni aucunes autres plus imprudentes encore, dans l'intérêt général. Dans celui de tes adorables petits-enfants, dans le mien dont tu es tout à la fois, santé, vie et âme. Quand je te vois te désintéresser de toi-même à ce point-là, je crois que tu ne m'aimes plus et que ma présence t'est tellement insupportable que tu veux t'en affranchir par tous les moyens inavouables et tacitement. Alors il me prend un besoin désespéré et fou de te délivrer à tout jamais de moi plutôt que d'être complice involontaire de tes sacrilèges et multiples tentatives de suicides, non suivies d'effet jusqu'à présent, non par ta volonté, mais par celle de Dieu qui veut que tu vives encore longtemps pour sa plus grande gloire et pour la tienne. Que sa volonté soit faite. Ainsi soit-il.

Décembre 1878.

Cher bien-aimé, pardonne-moi l'insuffisance de mon esprit si peu digne de mon amour : écoute ma prière qui les résume toutes, depuis celle de la mère jusqu'à celle de l'amante, rejette loin de toi toutes les séductions malsaines, toutes les habitudes dangereuses, tous les plaisirs funestes. Contente-toi du tranquille et radieux bonheur d'être divinisé par tout le monde et par moi.

Paris, 5 juin 1879, jeudi matin, 8 heures.

Cher bien-aimé, je t'ai déjà fait discrètement ma visite sur la pointe des pieds, pendant que tu dormais, en t'inondant de tendresses muettes et de baisers ailés, sur ton front, sur tes yeux, sur ta bouche, partout où mon regard devinait ton corps et mon âme ton rêve. Je me suis retirée en te souriant et en te bénissant. Mariette m'affirme que tu as bien dormi, puisse-t-elle ne pas se tromper. Tu trouveras à ton réveil une convocation du Président du Sénat t'invitant à assister à la réunion du huitième bureau, qui aura lieu aujourd'hui, jeudi, 5 juin, à une heure et demie.

Ordre du jour :

Nomination d'un membre de la commission relative à la convention conclue entre la France et le Salvador.

Comme l'âne de Buridan, tu as le choix entre le Picotin Sénat et le Picotin Académie. Moi, pas si bête, je ne choisirais ni l'un ni l'autre ; telle est ma sobriété en ces matières.

Paris, 21 juillet 1879, mercredi soir, 2 heures et demie.

Puisque j'ai eu la bonne fortune de délivrer, des griffes d'un chat qui l'allait manger, un pauvre petit oiseau, le jour de ta fête, je demande à Dieu, en échange de ce bienfait, qu'il m'accorde de me délivrer aussi des défauts qui te choquent, en me donnant les qualités qui te plaisent. Je voudrais l'espérer; malheureusement, je crains que cela ne soit pas possible, étant donnée ma nature. Enfin, *j'éprouverai*, comme on dit à Guernesey. En attendant, j'ai reçu de Mme Chenay pour toi un mot tendre et une petite fleur, image très gentille. Elle paraît croire que nous irons cet automne à Hauteville-House, ne la désabusons pas. Peut-être d'ailleurs irons-nous. Je ne vois pas ce qui pourrait t'en empêcher si tu le voulais. Dans tous les cas, il n'y a pas de mal à le dire chacun de notre côté.

Ci-joint le compte de ce qu'a déjà coûté ta fête. D'où il résulte que tu dois, pour parfaire mes comptes avec la cuisinière, me donner aujourd'hui 73 fr. 60. Tout cela n'est pas fait pour te monter l'imagination, surtout quand tu me compares aux femmes charmantes qui t'adulent quand moi je ne fais que t'aimer.

Villequier, 12 et 13 septembre 1879, vendredi et samedi matin.

Double *restitus*, mon grand bien-aimé, celle d'hier et celle d'aujourd'hui, que, faute d'outillage, de papier, de plume et d'encre je n'ai pas pu te donner, en temps et heure, malgré le fond inépuisable de mon amour. Ce matin, mieux pourvue, je m'en donne à cœur joie, heureuse de me

sentir avec toi chez tes admirables amis, profitant moi-même de leur hospitalité si aimable, si vénérable, si tendre et si dévouée. Je suis tout à la fois fière et confuse de la partager, cette hospitalité sainte ; fière parce que je m'en crois digne, confuse, parce que je ne sais comment les en remercier et leur en témoigner ma reconnaissance. Heureusement que tu suffis à tout par l'honneur et le bonheur que ta seule présence confère et donne aux personnes que tu estimes et dont tu acceptes l'amitié, l'admiration et le dévouement, comme un père celui de ses enfants. Je m'exprime mal, mais tu es habitué à lire dans ma pensée et dans mon cœur malgré les lapsus de ma plume et de mon esprit, aussi je ne m'inquiète jamais du plus ou moins d'embrouillamini de mes gribouillis que j'achève imperturbablement comme je les commence par le mot sacramentel et divin : Je t'aime.

Je n'ai pas osé te demander à t'accompagner hier dans ton pieux pèlerinage, mais je supplée, par la prière adressée à Dieu et à tes chères grandes âmes, le sacrifice fait au misérable respect humain. Si tu m'y autorises, j'irai, avant de quitter Villequier, fléchir le genou devant ces tombes vénérées et leur donner à ciel ouvert les marques de mon profond respect et de mon éternelle bénédiction. Je ne le ferai que si tu m'en donnes le consentement car, pour rien au monde, je ne voudrais blesser les convenances humaines par la manifestation extérieure du sentiment sublime que j'ai dans l'âme pour tous tes chers morts. Je sais que tu as passé une très bonne nuit, cela tient évidemment à la vie calme et heureuse que tes chers amis te font au milieu d'eux, aussi je les en remercie du fond du cœur et je les bénis. Je ne sais pas si le temps sera bien favorable aujourd'hui à l'excursion projetée car, jusqu'à présent il est brumeux. Mais, quel que soit l'état du baromètre, je me sens disposée à être heureuse, si tu l'es, et à t'adorer sans condition d'aucune sorte. A propos, comment vas-tu te tirer de la ville du Havre et de son maire, sans désobliger

les pauvres ouvriers qui te supplient de venir parmi eux pendant que tu es dans leur voisinage ? That is the question, pas facile à répondre. Heureusement que tu n'es embarrassé de rien, toi, moi non plus, quand il ne s'agit que de t'aimer de toutes mes forces, depuis un bout de ma vie jusqu'à l'autre.

Paris, 2 novembre 1879, dimanche matin, 7 heures et demie.

MEMENTO

« Les morts pour qui l'on prie
« Ont sur leur lit de terre une herbe plus fleurie. »

Aussi ai-je prié toute la nuit, autant pour nos chères âmes d'en haut que pour la tienne en bas. Ce que je leur ai dit et ce que j'ai dit à Dieu te brûlerait le cœur si tu l'entendais. Je ne veux rien t'écrire en dehors de nos doux et tristes souvenirs, le seul *memento* dont ma vie ne soit pas épouvantée. Je ne veux que te pardonner, que te sourire, et que te bénir.

J'avais pris cette double feuille de papier espérant que je saurais la remplir sans amertume, mais je crois plus prudent de l'interrompre ici pour me tenir à moi-même la religieuse promesse que je me suis faite. Je t'aime, sois béni.

Paris, 8 août 1880, dimanche, midi et demi.

Mon trop aimé, je passe ma vie à récolter tant bien que mal les morceaux de mon idole, sans pouvoir en dissimuler les cassures. Peut-être existe-t-il au ciel un ciment divin qui les effacera toutes, mais, en attendant, il faut que mon cœur se résigne et se plaise à la voir ainsi.

Je t'avais écrit jeudi soir, puis j'avais laissé là ma triste élucubration, ne voulant pas troubler le petit moment de détente que nous offrait la famille de Vacquerie. Je viens de la retrouver parmi les lettres que j'ai envoyées à Lesclide ce matin. J'hésite à te la donner à

cause de son inopportunisme. Si tu la veux, tu me le diras, autrement je la donnerai au néant, comme je fais tous les jours de mes illusions.

Monsieur il fait grand vent, mais je n'ai pas tué six loups. Je vais aller vous porter mon livre afin que vous me donniez de l'argent, dont votre cuisinière ne saurait se passer. Et puis, je vous sourirai et je vous embrasserai comme une vieille lâche que je suis.

Paris, 30 octobre 1880, samedi matin, 8 heures.

Je t'obéis en t'écrivant après une lacune très longue motivée par toutes sortes de bonnes et de mauvaises raisons : la brièveté des matinées dans cette saison et l'accroissement des mille riens qui font un tout fort compact au bout de la journée, tels que, lettres à lire, quelquefois à répondre, collationnement des copies de tes manuscrits, promenades de deux heures presque tous les jours, etc., etc., sans compter les découragements et les tristesses d'une très longue vie. Toutes ces choses réunies m'avaient fait prendre le parti de laisser mon vieux cœur et ma vieille plume au repos, pensant, non sans quelque raison, que tu ne t'en apercevrais même pas. Mais voilà que ta mémoire se ravise et que tu te crois obligé de me faire la politesse de réclamer le retour de mes pattes de mouches engourdies. J'obéis à tes risques et périls, dussé-je t'en faire un ennui jusqu'à la fin de mes jours.

Paris, le 2 novembre 1880, mardi matin, 8 heures.

Cher bien-aimé, Dieu veut qu'en l'absence de tes chères âmes d'en haut, tes doux anges d'en bas te soient rendus aujourd'hui. Bénissons cette bénédiction et soyons heureux, religieusement et saintement, avec le souvenir de ceux qui furent notre bonheur passé et avec les baisers de tes deux adorables petits-enfants, qui sont ton bonheur présent et à venir. Quelle joie de les revoir encore plus beaux, si c'est possible, et encore plus pleins de santé. Toute la nuit,

j'écoutais tous les bruits que j'entendais pour être la première à leur souhaiter la bienvenue dès qu'ils franchiraient le seuil de la maison. J'y suis parvenue et j'en ai été payée par leurs baisers. Le temps lui-même a repris ses plus beaux rayons pour leur faire accueil. Quant à toi, mon divin *Papapa*, j'espère que ton vilain rhume voudra bien céder la place à toutes les tendres caresses qui t'attendent. C'est bien le moins après trois mois de séparation qu'on puisse s'embrasser à indiscrétion.

Paris, 14 décembre 1880, mardi matin, 9 heures.

Je reprends mon cœur où je l'avais laissé, c'est-à-dire dans le tien. Je te le donne à nouveau en te priant de ne pas trop le meurtrir par de petites tyrannies injustes et blessantes. Ma nature indépendante, fière et juste les a toujours mal supportées et maintenant elle s'en révolte. Je te supplie, mon grand bien-aimé, de ne pas te faire juge de mes petits besoins personnels au fur et à mesure que je les éprouve. Quoi que je te demande, sois sûr que je n'irai jamais au delà du possible et qu'en aucun cas je n'abuserai de ta confiance, ni de ta générosité. La situation que tu m'as faite dans ta maison ne me permet pas de me subalterniser, aux yeux des personnes que tu y reçois, par des dehors peu en rapport avec ta fortune. Aussi, mon cher grand homme, je te prie de t'en rapporter à moi pour te faire honneur en même temps qu'à moi. D'ailleurs, le peu de temps que j'ai encore à passer sur la terre ne vaut pas la peine d'être marchandé. Aussi, mon grand petit homme, soyons doux l'un pour l'autre tout le temps que Dieu nous accordera de vivre côte à côte.

Paris, 30 mai 1880, lundi matin, 7 heures.

Que c'est beau[1], que c'est grand, que c'est sublime et divin !!! Je sors de cette lecture radieuse et transfigurée

[1] Il s'agit ici de *Torquemada*.

comme si j'avais bu tout l'élixir de ton ardente poésie en un seul coup, et mon âme titubante se cramponne à tes grandes ailes pour ne pas rouler de tes hautes cimes étoilées jusqu'au trou profond de mon ignorance. Je craignais de troubler ton sommeil par le froissement des feuilles que je coupais et que je dévorais avec un frénétique appétit sans m'apercevoir de l'heure qui marchait, traînant le jour derrière elle. Enfin, craignant d'être surprise par toi, je me suis décidée à me coucher à trois heures et voilà déjà une heure que je suis levée triomphante, en pleine santé, en plein amour ; rajeunie par cette Jouvence des esprits et des cœurs que ton génie inépuisable verse à toute heure au genre humain ébloui, attendri et reconnaissant. Ma main se ressent de mon tremblement intérieur et c'est à grand'peine que j'achève cette pauvre *restitus* toute effarée d'admiration. Ma voix, même, si je voulais parler en ce moment, pourrait à peine bégayer mon adoration. Je suis en proie à une sorte de délire, qui serait douloureux s'il n'était pas exquis, comme l'amour divin dont tout mon cœur déborde.

Paris, 10 juillet 1881, dimanche midi.

Cher bien-aimé, j'ai à cœur, tout d'abord, de te confesser la faute, si c'en est une, que j'ai commise hier, au milieu du délire général causé par l'ovation[1] sublime dont tu étais l'objet, afin que tu me pardonnes, tout en m'en punissant si tu le trouves juste ; voici mon crime : pendant qu'en proie à ton émotion, tu remerciais la foule enthousiaste, les conseillers de notre arrondissement étaient venus te féliciter et quêter en même temps pour leurs écoles. Mme Lockroy leur a fait remettre quarante francs par Georges et comme ils insistaient derrière toi pour te présenter leur tire-lire de quêteurs sans pouvoir attirer ton attention.

[1] Nous ignorons a quelle ovation Juliette fait ici allusion. Il y eut bien une grande fete de Victor Hugo, en 1881, mais elle fut célébrée au mois de fevrier et non au mois de juillet

ils se sont adressés à moi qui, surprise autant qu'électrisée, leur ai donné les cent francs de ma fête que je gardais précieusement pour les ajouter aux deux cents francs que tu me donnes à la tienne de fête : je leur ai donné ces cent francs en ton nom, en leur rappelant qu'ils en avaient déjà reçu cinq cents de toi la veille par l'entremise de leur maire, lequel, étant présent, le leur a confirmé. Voilà mon forfait, si tu le juges sévèrement, tu ne me rendras pas mes cent francs. Si tu fais la part de l'entraînement et du vertige de la fête, tu me souriras et tu me rendras mon pauvre petit magot dont j'ai le plus grand besoin. Mais, dans tous les cas, il ne faut pas me trop malmener, parce que j'ai le cœur encore plus sensible que la bouche, que tu mords et blesse quelquefois.

Paris, 21 juin 1882, mercredi, 8 heures.

Cher bien-aimé, je te remercie de me conduire aujourd'hui au triste et doux rendez-vous de Saint-Mandé. Il me semble que mes regrets seront moins amers près de la tombe de mon enfant qu'à distance, comme si mon âme pouvait se rapprocher de celle de ma pauvre bien-aimée à travers la terre de son tombeau plus que partout ailleurs. J'espère que tu trouveras ta chère fille[1] en bonne santé et que nous reviendrons tous les deux de ce pieux pèlerinage, sinon consolés, ce qui n'est plus possible en ce monde, du moins résignés à la volonté de Dieu. Merci, encore une fois, mon grand adoré, de t'unir à moi dans ce triste anniversaire qui te rappelle à toi-même, hélas ! tous les deuils de ton cœur. Je t'en suis bien reconnaissante et je te bénis autant que je t'aime, de toutes les forces de mon âme.

Lundi, 1er janvier 1883.

Cher adoré, je ne sais pas où je serai l'année prochaine à pareille époque, mais je suis heureuse et fière de te signer

[1] Mlle Adèle Hugo, retirée à Saint-Mandé.

mon certificat de vie pour celle-ci par ce seul mot : JE T'AIME.[1]

JULIETTE.

[1] Cette lettre est la dernière qu'ait écrite Juliette Drouet.



Victor Hugo, d'après le buste de A. Rodin.
Musée Victor Hugo.

APPENDICE

I. — Liste des pièces de vers de Victor Hugo inspirées par Juliette Drouet[1].

A) Les Chants du Crépuscule.

XIV. Oh ! n'insultez jamais (6 septembre 1835).
XXI. Hier la nuit d'été (21 mai 1835).
XXII. Nouvelle chanson sur un vieil air (18 février 1834).
XXIII. Autre chanson.
XXIV. Oh ! pour remplir de moi (19 septembre 1834).
XXV. Puisque j'ai mis ma lèvre (1er janvier 1835).
XXVI. A mademoiselle J. (1er mars 1835).
XXVII. La pauvre fleur (7 décembre 1834).
XXVIII. Au bord de la mer (7 octobre 1834).
XXIX. Puisque nos heures sont remplies (19 avril 1835).
XXXVI. Puisque mai tout en fleurs (21 mai 1835).
XXXIII. Dans l'église de... (25 octobre 1834).

B) Les Voix intérieures.

VI. Oh ! vivons ! disent-ils (4 mars 1837).
VIII. Venez que je vous parle (21 avril 1837).

[1] M. Eugène Planès possède les éditions originales des *Chants du crépuscule*, des *Voix intérieures*, des *Rayons et des Ombres*, dédiées à Juliette et annotées de sa main. Il a bien voulu s'y reporter et vérifier notre liste en ce qui touche ces trois recueils. Bien entendu, nous n'avons fait entrer dans cette liste que les vers d'amour directement inspirés par Juliette. Nous avons laissé de côté les pièces diverses qui lui furent dédiées après coup et le plus souvent sur sa demande, par exemple, dans les *Chants du crépuscule*, *Dicté après Juillet* et *Napoléon II*, dans les *Voix intérieures*, *Sunt lacrymæ rerum*, etc., etc.

IX. Pendant que la fenêtre était ouverte (26 février 1837).
XI. Puisqu'ici-bas toute âme (19 mai 1836).
XII. A Ol... (26 mai 1837).
XVI. Passé (1er avril 1835).
XVII. Soirée en mer (9 novembre 1836).
XXX. A Olympio (15 octobre 1835).
XXXI. La tombe dit à la rose (3 juin 1837).

C) **Les Rayons et les ombres**.

XXII. Guitare (14 mars 1837).
XXIII. Autre guitare (18 juillet 1838).
XXIV. Quand tu me parles de gloire (12 octobre 1837).
XXVII. Oh ! quand je dors, viens auprès de ma couche (19 juin 1839).
XXVIII. A une jeune femme (16 mai 1837).
XXX. Sur cette terre où l'on ploie (20 mai 1838).
XXXIII. L'ombre (mars 1839).
XXXIV. Tristesse d'Olympio.

D) **Les Contemplations.**

Livre IIe :
II. Mes vers fuiraient doux et frêles...
V. Hier au soir.
XIII. Viens, une flûte invisible.
XV. Paroles dans l'ombre.
XVII. Sous les arbres.
XX. Il fait froid.
XXI. Il lui disait : vois-tu, si tous deux nous pouvions.
XXIII. Après l'hiver.
XXIV. Que le sort quel qu'il soit vous trouve toujours grande.
XXV. Je respire où tu palpites.
XXVII. Oui, va prier à l'église.
XXVIII. Un soir que je regardais le ciel.
Livre Ve :
XIV. Claire P.
XXIV. J'ai cueilli cette fleur pour toi sur la colline.
Livre VIe :
VIII. Claire.

E) **Toute la lyre.**

Livre VI[e].

I. Lorsque ma main frémit.
II. Oh! si vous existez, mon ange, mon génie (10 mars 1833).
III. Vois-tu mon ange, il faut accepter nos douleurs (1er janvier 1835).
IV. Vous m'avez éprouvé (23 juin 1843).
XV. Étapes du cœur, VII, à J. et IX, Qu'est-ce que cette année emporte.
XVII. N'est-ce pas mon amour....
XXX. Amour secret.
XXXI. Oh! dis, te souviens-tu de cet heureux dimanche?
XXXIV. Garde à jamais dans ta mémoire.
XXXVI. A une immortelle.
XLVII. Quand deux cœurs en s'aimant.

II. — Bibliographie de Juliette Drouet.

Les Belles femmes de Paris, par une société de gens de lettres et de gens du monde, Paris, 1839.

Edmond Biré, *Victor Hugo après* 1830, Paris, 1879.

Alfred Asseline, *Victor Hugo intime*, Paris, 1885.

Richard Lesclide, *Propos de table de Victor Hugo*, Paris, 1885.

Gustave Rivet, *Victor Hugo chez lui*, Paris, 1885.

Tristan Legay, *Les amours de Victor Hugo*, Paris, 1901.

Louis Guimbaud, *Victor Hugo et Juliette Drouet*, dans *La Contemporaine*, des 26 février et 10 mars 1902.

Léon Séché, *Juliette Drouet*, dans la *Revue de Paris*, du 15 février 1903.

Wellington Wack, *Le roman de Juliette et de Victor Hugo*, Londres et Paris, s. d. (vers 1906).

Juana Richard Lesclide, *Victor Hugo intime*, Paris, 1907.

Hector Fleischmann, *Une maîtresse de Victor Hugo*, Paris, 1912.

Jean-Pierre Barbier, *Juliette Drouet, sa vie, son œuvre*, Paris, 1913.

III. — Iconographie de Juliette Drouet.

Juliette Drouet, vers 1830, portrait à l'huile, par Champmartin (musée Victor Hugo).

Juliette Drouet en 1832, statuette par Chaponnière. — Une seule épreuve nous en est connue : elle appartient à M. Daniel Baud-Bovy, ex-conservateur des peintures au musée de Genève.

Juliette Drouet, lithographie de Léon Noël, dans l'*Artiste*, année 1832.

Juliette Drouet, dans le rôle de la Princesse Negroni, lithographie en couleurs de la série Martinet.

Juliette Drouet, en 1846, buste en plâtre, par Victor Vilain, (musée Victor-Hugo).

Juliette Drouet à Jersey et à Guernesey, nombreuses photographies, appartenant à MM. Blaizot et Planès.

Juliette Drouet, en 1882, dessin de Vuillaume, dans *Le Monde Illustré* du 15 décembre 1882.

Juliette Drouet, en 1882, portrait à l'huile, par Bastien-Lepage : figurait au Salon de 1883.

TABLE DES MATIÈRES

EVREUX. — IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY





